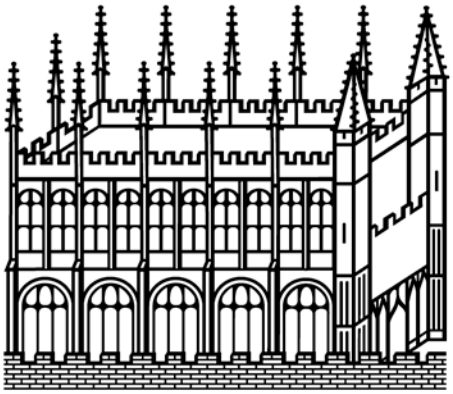


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks




This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

194
Per. 3011 d 68/1

194
Per. 3011 d. 68/1

# REVUE

DE

# PHILOLOGIE ET D'ETHNOGRAPHIE

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

# REVUE

DE

# PHILOLOGIE

ET

## D'ETHNOGRAPHIE

PUBLIÉE PAR

CH. E. DE UJFALVY

AVEC LE CONCOURS DE

MM. d'Abbadie, Lucien Adam, l'Abbé Ancessi,
Léonce Angrand, Bertrand, de Charencey, Ferd. Denis,
Joseph Halévy, Paul Hunfalvy (de Pesth),
Yrjô Koskinen (d'Helsingfors), Henri Polday, Ed. Sayous,
Émile Soldi et Ch. Wiener.

29

PREMIÈRE ANNÉE — TOME PREMIER

FOREIGN
BODLEIAN
PERIODICALS

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, DE CALCUTTA
DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS), DE SHANGHAI (CHINE
28, RUE BONAPARTE, 28

1874

# REVUE

DE

# PHILOLOGIE ET D'ETHNOGRAPHIE

Octobre — Novembre — Décembre 1874.


## DE LA SYMBOLIQUE

## DES POINTS DE L'ESPACE CHEZ LES INDOUS

L'étude de la symbolique dans l'Inde offre quelques difficultés tenant à diverses causes que nous tenterons de résumer ici.

1° La superposition d'un certain nombre d'éléments étrangers (très-probablement sémitiques) au vieux fonds indigène.

2° Les tendances de l'esprit indien qui, livré aux caprices d'une imagination sans frein, et bien différente en cela de l'esprit chinois, n'accepte guère les données venues du dehors, sans les modifier à sa guise ni les altérer plus ou moins profondément.

3° La longue durée de la religion indienne qui n'est pas restée toujours identique à elle-même; la diversité des écoles, races, sectes, lesquelles presque jamais ne s'accordent entre elles dans leur façon d'interpréter les documents antiques.

Quatre éléments principaux nous paraissent avoir contribué à la formation de la symbolique indoue, relativement au point qui nous occupe en ce moment.

1° La donnée des dieux protecteurs des points de l'horizon, qui se retrouve dans les Védas, et dont la provenance indigène demeure, par suite, incontestable.

2° Celle des éléphants porteurs du monde, d'origine très-probablement indienne également, quoique d'invention postérieure.

3° L'application de couleurs symboliques aux quatre castes, mises en relation avec les régions de l'espace. Ici, nous croyons découvrir une trace non équivoque d'influence chaldéenne.

4° Enfin, l'affectation de couleurs diverses à la plupart des divinités. Ces couleurs peuvent, soit constituer la carnation même du dieu, soit se trouver appliquées à ses vêtements. C'est sur ce point surtout que le mélange des idées indigènes de différentes époques et des idées d'importation étrangère, atteint un degré de confusion vraiment inextricable.

Commençons par ce qui concerne les déités présidant aux points de l'horizon. Elles sont qualifiées de *Vâsous*, dans les hymnes védiques, composés sous l'influence exclusive des idées âryennes et remontant au plus tôt au XIIIe siècle avant notre ère. L'on distingue *huit* de ces Vâsous, parce que les points collatéraux figurent dans la liste, à côté des points cardinaux.

D'après une certaine école, ces dieux appelés également les *huit Wischnous* seraient les suivants :

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Indra.* | *Varouna.* | *Sourya.* | *Tchandra.* |
| *Pavâna.* | *Agni.* | *Yama.* | *Prithvi.* |

Les quatre derniers de ces génies correspondent assez exactement, chacun dans leur ordre, aux quatre précédents, dont ils ne sont, pour ainsi dire, que la forme plus matérielle et subordonnée.

*Varouna*, avant de devenir le dieu des eaux, le Neptune de l'Inde, avait été celui de l'océan céleste, des nuées d'où s'échappent les pluies et les orages. Il ne faut pas oublier, en effet, que *Varouna* est un dieu d'origine, non point exclusivement indoue, mais âryenne, que son culte remonte bien avant l'époque où la mer vint à être connue de nos premiers aïeux. C'est ce qui nous explique son identité primitive avec le dieu *Uranus* ou Ciel des Grecs, lequel n'offrit jamais les caractères d'une déité marine.

En sa qualité de souverain des eaux célestes, Varouna se trouvait intimement lié à Indra, remplaçant chez les Aryas de l'Inde l'antique Dyaûs (le *Zeus* des Grecs), comme emblème du ciel étoilé.

Varouṇa devait donc être considéré comme la manifestation extérieure et active, comme le premier ministre du tout-puissant Indra.

*Tchandra*, le dieu *Lunus* de l'Inde, fut, dans toutes les mythologies, opposé sous une forme ou l'autre à *Sourya*, le dieu soleil. C'est là un point sur lequel il nous paraît superflu de nous étendre plus longuement.

Rien de plus naturel que la corrélation établie entre *Pavâna*, le Dieu de l'air et du vent (de la racine *pu*, souffler) et *Agni*, le feu et le dieu du feu. Cet élément est bien, en réalité, le fils de l'air, puisque l'on souffle sur le feu pour le raviver et faire briller la flamme.

Enfin *Prithvi*, litt. « l'étendue » ou la terre pourrait passer pour une sorte de compagne de *Yama*, le Pluton de l'Inde, le gouverneur du monde souterrain et du sombre séjour.

Une autre école védique, qui probablement n'était point contemporaine de la précédente, nous donne une liste différente des déités de l'espace; la voici :

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Dhava.* | *Anîla.* | *Dhrouva.* | *Anula.* |
| *Sôma.* | *Raboûchâ.* | *Wischnou.* | *Prabhâma.* |

Plus tard, à l'époque où se forma la mythologie populaire, ces dieux quittent leur nom de *Vâsous*, pour prendre celui de *Dikpâlas*. Ce sont alors :

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Indra.* | *Varouna.* | *Agni.* | *Váyou.* |
| *Nirriti.* | *Kouvéra.* | *Yama.* | *Ishâna.* |

Enfin une dernière transformation de ces antiques *Vâsous* paraît avoir donné naissance aux *Dikpâtis*, au maître des points cardinaux, personnification des corps planétaires les plus apparents, le soleil, Saturne, Mars, Mercure, Vénus, la Lune, Jupiter et l'éclipse.

Tout ceci pourrait bien dater de l'époque où florissait l'école astronomique de *Djiyôticha*. L'influence chaldéenne pourrait être admise ici avec d'autant plus de probabilité que les couleurs symboliques affectées aux planètes sont les mêmes dans l'Inde et sur les bords de l'Euphrate.

Le code de Manou, ouvrage dont la rédaction définitive ne paraît pas remonter beaucoup plus haut que les commencements de notre ère, nous donne les noms suivants pour les dieux de l'espace :

| | |
|---|---|
| SUD. *Yama.* | NORD. *Kouvêra.* |
| OUEST. *Varouna.* | EST. *Indra.* |

Quels motifs présidèrent à l'affectation de telle région à telle ou

telle déité spéciale? C'est, à notre avis, dans l'étude de la géographie physique de l'Inde et des conditions spéciales de son climat qu'il convient de les chercher.

Indra, le chef du panthéon indou à l'époque védique, occupe naturellement le poste le plus honorable, celui de l'orient, de la région où se lève l'astre du jour. *Kouvêra*, le dieu des richesses métalliques, est au nord, à cause des mines de métaux précieux que l'on exploitait dans l'Himalaya, lequel forme la limite septentrionale de la péninsule. *Yama*, le juge des morts, le monarque terrible et cruel des enfers, occupe le sud, le point où la chaleur est la plus insupportable. Enfin il ne restait plus qu'une région disponible, et force fut bien de l'attribuer à *Varouna*.

Ajoutons que le vent d'ouest, qui arrive des montagnes du Caboul, se trouve généralement chargé de vapeurs, lesquelles se résolvent en pluie dans la vallée du Gange.

L'*Uttara-Canda* s'accorde avec les lois de Manou sur tous ces points, sauf un seul. Il remplace au nord le dieu Kouvêra par le solitaire Visravas. Nous reconnaissons ici l'influence des écoles mystiques de l'Inde, d'après lesquelles l'homme parvenait, à force de pénitences, à s'égaler aux dieux, à les supplanter, et enfin à devenir dieu lui-même.

(*A suivre.*)

H. DE CHARENCEY.

# UNE GENÈSE VOGOULE

M. Paul Hunfalvy a publié en 1864, par ordre de l'Académie des sciences de Pesth, un volume in-4°, contenant de précieux renseignements sur la langue, les usages, les traditions et la mythologie des Vogoules. Mais l'auteur a fait emploi de la langue magyare et on n'a pas encore songé à rendre son travail accessible à l'immense majorité du public européen. Il suit de là que des matériaux d'une grande valeur n'ont pu être utilisés et notamment qu'une *Genèse*, dont la provenance altaïque est incontestable, demeure ignorée de la plupart des mythologues.

J'ai pensé qu'il était opportun de combler cette lacune, dans un moment où la critique agite la grave question du touranisme antésémitique de la Mésopotamie.

La Genèse vogoule se compose de quatre textes ayant trait, le premier à la création de la terre et de l'homme, le second à la création et à la destinée des géants, le troisième à la recherche de la fille d'un géant, le quatrième au déluge. Le cadre de notre *Revue* ne comportant pas la traduction de ces morceaux, je me bornerai à en présenter l'analyse.

En haut, *Numi târom*, dieu unique; en bas, la mer; et, dans un berceau d'argent suspendu au-dessus de l'abîme par une chaîne de fer, un époux et une épouse n'appartenant point à l'humanité, tel est le début de la création vogoule.

Numi târom a déchaîné des vents qui soulèvent les flots de la mer et se jouent du berceau livré à leurs caprices; aussi l'un des deux êtres non humains demande-t-il au père céleste de créer pour ses enfants un morceau de terre susceptible de porter une maison. Numi târom se rend à ce vœu.

Les hôtes du berceau prennent possession de leur demeure terrestre et y font un séjour assez prolongé pour que la vieillesse commence à s'appesantir sur leurs têtes. Lasse d'être ainsi recluse, l'épouse sort de la maison, et après une absence assez longue pour causer de l'inquiétude à son mari, elle rentre en annonçant qu'elle porte dans son sein un fils de l'air. Elle donne le jour à *Elempi*, et l'époux célèbre la venue de l'enfant par ce cri d'allégresse : Dieu mon père m'a donné un fils, Dieu notre père nous a gratifiés d'un fils !

Elempi croît à vue d'œil. Il devient bientôt un chasseur consommé et un pêcheur habile. Puis, son intelligence se développant, il se préoccupe de l'avenir et annonce à ses parents qu'il songe à aller consulter Numi târom.

Elempi prend la forme d'un écureuil ; il gravit non sans fatigue les degrés de l'escalier qui conduit à la demeure de Numi târom et se jette aux pieds du dieu. Celui-ci s'informe avec bienveillance du motif de sa venue. Elempi répond que l'objet de sa démarche est le sort de l'homme, qui ne pourra vivre sur l'eau de la mer créée par Numi târom. Comment s'y prendre pour former une terre ferme ?

Avant de répondre, le dieu s'assure de la cuisson d'un poisson qui est sur le feu. Il relève ensuite la tête et donne à Elempi une peau de canard et une peau d'oie, en lui disant de descendre sur le bord de la mer et de faire surgir lui-même la terre sainte destinée à l'homme.

Elempi revêt la peau de canard, plonge sous les flots et cherche, par trois fois, à atteindre le fond de la mer. Trois fois il est ramené à la surface.

Il revêt alors la peau d'oie, et grâce à la vertu de ce talisman, il parvient à détacher du fond de la mer trois poignées de terre qui se transforment en fleuves, lacs, montagnes et en prairies.

La demeure de l'homme est prête, mais elle flotte sur les eaux. Elempi comprend qu'il faut la fixer. Il reprend le chemin qui conduit à la maison de Numi târom, rend compte au dieu de l'état où se trouve la terre et lui demande comment il pourra la rendre immobile. Numi târom remet à Elempi une ceinture à clous d'argent représentant la chaîne des monts Ourals, le demiurge passe ce talisman autour de la terre et aussitôt celle-ci cesse de flotter.

La création se poursuit de la sorte, par la puissance de Numi târom, mais toujours sur la prière d'Elempi. Le demiurge pose les problèmes et le dieu les résout.

A la création de la terre ferme succède immédiatement celle des

hommes, des quadrupèdes et des oiseaux. Elempi fabrique ces trois sortes d'êtres avec un même mélange de terre et de neige. A peine sortis des mains de leur auteur, les hommes rient et folâtrent, mais ils n'ont rien à manger. Elempi monte vers Numi târom et reçoit de lui trois couples de poissons avec lesquels il peuple les fleuves, les rivières et les lacs. D'autre part, les bois sont remplis d'animaux sauvages et les oiseaux se sont multipliés dans les airs. Cependant Elempi demeure soucieux ; il se demande comment les hommes parviendront à s'emparer des animaux dont la chair est nécessaire à leur subsistance !

Numi târom résout ce problème en indiquant au demiurge la manière de fabriquer l'arc, les flèches, les différents filets de chasse, ainsi que les vêtements de peau.

Vient ensuite l'institution du mariage, grâce à laquelle les hommes se multiplient au point de couvrir toute la surface de la terre. La vie menace de s'arrêter par l'effet même de son exubérance. Elempi s'adresse de nouveau à Numi târom, et le dieu lui répond : Emmène avec toi *Kuly ater*, il sera l'artisan de la souffrance et des maladies ; une partie du peuple mourra et le reste sera sauvé.

Elempi exécute cet ordre. La mort décime les rangs pressés des hommes et ceux qui sont épargnés « vivent dans le bonheur ». Deux problèmes redoutables sont ainsi résolus : d'une part le problème de l'équilibre entre les moyens de subsistance et le nombre des hommes, d'autre part le problème du mal physique.

A côté de ce récit, il convient de placer un texte de quelques lignes relatif aux géants, fils de dieu [*târom pit*]. Tout d'abord la nouvelle légende paraît être en désaccord avec la précédente. Nous venons de voir, en effet, Elempi tirer la terre du fond des eaux et créer ensuite les hommes. Or voici qu'antérieurement à l'apparition de notre espèce, des géants ont existé sur la terre et qu'avant de porter ces êtres, la terre a servi de demeure à des géants d'une autre race, à ceux qu'on appelle fils de Dieu. Ces derniers, comme les précédents, ont été créés par Numi târom sans l'intervention du demiurge [*târomnel taretim mágom ăkmos tarompit olèt*]. Batailleurs et versés dans la magie, ils se livrèrent entre eux de nombreux combats dans lesquels s'épuisa leur force originelle. De leur vivant, la terre était réputée sainte, car il n'y avait parmi eux ni maris, ni femmes. Ils étaient tous égaux et finirent par ne plus pouvoir vivre ensemble. A leur propre prière, Dieu décida qu'ils se disperseraient.

Les données de ce fragment ne sont point inconciliables avec les tra-

ditions relatives à la création de l'homme. En effet, les parents d'Elempi sont des géants, et ils habitent une terre créée directement par Numi târom, avant la naissance d'Elempi.

Le troisième texte est une histoire de magie, dont l'intérêt principal consiste en ce que nous y trouvons l'homme en contact avec des géants. La sorcellerie finnoise, vantée par Tacite, se donne une libre carrière dans ce récit assez obscur, où l'on voit des gens marcher sans jambes, sans bras et sans tête, de nombreux pêcheurs jeter leurs filets dans l'intérieur d'une maison mesurant 4 à 5 toises, un mari pénétrer dans le corps de sa femme par la bouche de cette malheureuse, etc., etc.

Le quatrième texte a trait au déluge.

Après sept années de sécheresse, la *grande femme* dit au *grand homme :* Il a plu ailleurs, comment nous sauverons-nous ? Les autres géants se sont réunis dans un bourg pour y tenir conseil. Qu'allons-nous faire ?

Le grand homme répond : Coupons par le milieu un peuplier vide et faisons deux bateaux. Nous tresserons ensuite avec des racines de saule une corde longue de cinq cents brasses. Nous enfouirons l'une de ses extrémités dans la terre, et nous attacherons l'autre à l'avant de nos bateaux.

Que l'homme ayant des enfants monte dans le bateau avec les siens, et que l'on place au-dessus d'eux une couverture faite de peaux de bœufs; qu'on prépare des vivres pour sept jours et sept nuits et qu'on les place sous la couverture. Enfin, disposons dans chaque bateau des pots remplis de beurre liquide.

Après avoir ainsi assuré leur propre salut, les deux géants parcourent les bourgades, pressant les habitants de construire des bateaux et de tresser des cordes. Plusieurs ne savent comment s'y prendre ; à ceux-ci, les géants donnent les instructions nécessaires. D'autres préfèrent chercher un lieu où ils puissent se mettre en sûreté, mais ils cherchent vainement, et le grand homme à qui ils s'adressent parce qu'il est leur ancien, déclare ne pas connaître un lieu de refuge assez vaste pour que le peuple y puisse tenir. Voici, ajoute-t-il, que nous allons être atteints par l'eau sainte, car déjà depuis deux jours on entend le bruissement de ses flots. Entrons sans retard dans les bateaux !

La terre est submergée. Ceux qui n'ont pas construit de bateaux périssent dans l'eau chaude. Il en est de même des propriétaires de bateaux dont la corde est trop courte, ainsi que de ceux qui ne se sont

pas munis de beurre liquide pour faciliter le jeu de la corde contre les parois du bateau.

L'eau commence à baisser le septième jour, et bientôt les survivants prennent pied sur les parties du sol mises à découvert. Mais, hélas! il n'y a plus sur la surface de la terre, ni arbres, ni plantes, les animaux ont péri, les poissons ont disparu. Sur le point de mourir de faim, les hommes supplient Numi tàrom de créer à nouveau des poissons, des animaux, des arbres et des plantes. Leur prière paraît avoir été exaucée.

Telles sont les légendes que Reguly a recueillies pendant le long séjour qu'il a fait dans le pays vogoule. En disant que leur ensemble constitue une *Genèse*, je n'entends pas trancher la question de savoir jusqu'à quel point le fond de ces récits doit être tenu pour primitif. Il me suffit, quant à présent, de constater leur caractère essentiellement altaïque. L'homme pétri d'un mélange de terre et de neige, Numi tàrom surveillant la cuisson d'un poisson, le gibier devenu rare, les peupliers creux transformés en canots, tous ces traits sont autant de marques de fabrique de l'authenticité desquelles on ne peut douter.

Non-seulement cette Genèse est altaïque, mais encore elle est autochthone; je veux dire qu'elle a pris naissance entre les *monts Ourals* et l'*Obi*, sous un ciel inclément et dans une région parsemée de lacs, de marais et de cours d'eau.

A ce double titre, les textes publiés par le savant magyare méritent d'être l'objet d'un examen approfondi. Comme les indigènes de l'Amérique du Nord, les Vogoules paraissent avoir eu l'intuition instinctive de l'unité de la nature. *Numi tàrom* est dieu unique, il a créé la mer, il a créé les géants, et c'est en suivant ses instructions, qu'*Elempi* fait surgir la terre ferme, crée les hommes et les soumet à la mort pour les rendre heureux.

Dans le récit biblique, l'homme formé du limon de la terre est condamné à mourir parce qu'il a péché contre Jehovah. Dans la Genèse vogoule, l'homme formé de terre et de neige est assujetti à la mort en raison d'une loi économique. La mort est pour l'humanité la condition de la vie et du bonheur terrestre. Il y a là entre les deux récits une divergence radicale tenant à des causes bien profondes, car la même opposition se manifeste au sujet du déluge. Jehovah ouvre les cataractes du ciel parce que la malice des hommes s'est multipliée sur la terre. Rien de semblable dans la légende vogoule. Le déluge est ici une inondation dont la cause relève de la seule météorologie. Tandis que Noé

est averti et sauvé, parce qu'étant un homme juste il a trouvé grâce devant le Seigneur, les deux géants prévoient l'inondation; ils assurent leur salut par leur propre industrie, et quiconque suit leurs conseils survivra au cataclysme.

En somme, la tradition vogoule attribue à des causes exclusivement physiques les maux qui dans le récit de Moïse sont présentés comme ayant été des châtiments infligés par Jéhovah à l'humanité coupable. Une fois dépouillée de son appareil légendaire et magique, cette tradition est empreinte d'un positivisme qui laisse à Dieu la responsabilité du mal physique.

LUCIEN ADAM.

# ÉTUDE COMPARÉE

# DES LANGUES OUGRO-FINNOISES

---

## § I

### MÉTHODE DE TRANSCRIPTION.

En adoptant, autant que possible, la manière de transcription proposée par M. Donner, nous sommes arrivés à constituer l'ensemble des sons ougro-finnois ainsi qu'il suit :

I. Les consonnes [1] :

*k*; *g* se prononce toujours comme le *g* français devant *a*, *o*, *u*.

*χ* se prononce comme le *ch* allemand, dans *ach*; comme la *j* espagnole, dans *bajo*. (Ce son n'existe que dans les langues ostiakes et vogoules et dans l'ancien magyar.)

*γ* se prononce comme le *g* allemand dans les mots *nagen*, *wagen*, d'après la prononciation des Allemands du Nord, ou comme le *g* espagnol dans *general*. C'est là la prononciation de l'*h* qui précède *k* et *t* dans quelques langues finnoises de l'ouest et surtout dans l'esthonien où c'est l'effet d'une loi qui s'appelle *la firmation* et qui consiste à rendre la prononciation de l'*h* plus aspirée et plus forte devant les consonnes.)

*h* toujours aspirée;

*y* se prononce comme dans le mot français *Bayard;* comme le *j* allemand dans *jagen*, *ja*, etc.;

*ń* a un son guttural-nasal, comme dans le français *engouement;* dans l'allemand *menge*. (Ce son se rencontre surtout dans le lapon, dans l'ostiak et dans le magyar.)

1. Nous donnons ici la prononciation des lettres dont le son diffère du français.

*č* se prononce comme le *ć* polonais et tchèque, le *ch* anglais, le *tsch* allemand dans *deutsch ;* le *ch* espagnol dans *muchacho* (ce son correspond au *cs* magyar) ;

*c* = *tsé* (on écrit aujourd'hui en magyar *c*, autrefois on écrivait *cz*) ;

*ǰ* = *dch* français, *dsch* allemand, *j* anglais (correspond au *ds* magyar) ;

3 = *dzé* (son qui n'existe que dans les langues laponne et ostiake) ;

*š* = *sh* anglais, *sch* allemand, *ch* français (correspond à l'*s* magyar) ;

*ž* se prononce comme le *j* français dans *jeune* (ce son correspond au *zs* magyar) ;

*t* ; *d* ; *s* (magyar *sz*) ; *z* = *z* français dans zèle ; *z* anglais dans *zeal* ;

*δ* = *th* doux anglais dans *thy* ; le *δ* grec moderne ;

*n* ; *t'* et *d'* = réunion de *t* et *l* et de *d* et *l* (ces deux sons sont propres à la langue ostiake) ;

*ť* son propre à la langue mordvine, se prononce comme le *t* ordinaire, seulement la langue reste plus longtemps appuyée contre les dents ;

*p* ; *b* ; *f* ; *v* ; *w* = *we* anglais ; *m* ; *r* ; *l* ;

*ļ* = *l* + *r* ; ce son qui doit être prononcé très-rapidement n'existe que dans les langues samoïèdes [1].

Les consonnes *k*, *g*, *t*, *d*, *n*, *r*, *l*, *s*, *z*, *ć*, sont en plus susceptibles d'une prononciation mouillée et nous les écrirons alors : *k'*, *g'*, *t'*, *d'*, *n'*, *r'*, *l'*, *s'*, *z'*, *ć'*. (Le *t'* correspond au *ty* magyar ; le *g'* au *gy* ; *n'* à *ny* ; *l'* à *ly*, etc.)

II. Les voyelles :

*a* = *a* ouvert dans *vague* ; *a* allemand dans *laben* (correspond à l'*á* magyar) ;

*â* = *a* fermé, comme l'*a* qui précède la nasale dans *manque* ; le son est plutôt plus sourd encore (correspond à l'*a* magyar et ostiak) ;

1. Nous avons l'intention de comprendre aussi les cinq langues samoïèdes dans le cadre de nos études. Les radicaux de ces langues diffèrent souvent assez sensiblement des radicaux ougro-finnois, mais la structure grammaticale présente en revanche des similitudes frappantes avec ces mêmes idiomes.

*å* = son encore plus sourd que l'*â* magyar et ostiak et qui n'existe que dans le lapon ;

*ë* = le son large de l'*e* français dans *poëte* (correspond à l'*e* magyar) ;

*e* = *é* français (correspond à l'*é* magyar) ;

*i* ; *ï*, comme le *bl*, (*ï*) russe ;

*o* ; *u* = *ou* français ;

*ô* = son propre à l'esthonien, au vèpse et au vôte, entre l'*e*, l'*o*, et l'*ö* ;

*ö* = *eu* français ; *ü* = *u* français (correspond à l'*y* finnois) ;

*ů* = son sourd, comme l'*u* suédois dans ***huru***.

La prononciation longue des voyelles est en plus indiquée par un ' au-dessus de chacune d'elles. (Ainsi l'*á* correspond à l'*aa* finnois ; l'*ë* à l'*ëë* ; l'*é* à l'*ee* ; l'*ó* à l'*oo* ; l'*ú* à l'*uu* ; l'*í* à l'*ii* ; l'*ő* à l'*öö* ; l'*ű* à l'*üü*, etc.)

Remarque. — Les diphthongues sont nombreuses dans les langues ougro-finnoises, mais leur formation, qui dépend en principe de la loi de l'harmonie des voyelles, est analogue à celle des idiomes à flexions. Leur prononciation ne présente aucune difficulté, nous n'en parlerons donc pas spécialement.

I. Le finnois ainsi que le magyar ont eu autrefois des caractères particuliers. Nous trouvons la confirmation de ce fait important dans les deux mots finnois : ***kiryoita***, écrire, et ***kirya***, livre, tous deux d'origine finnoise. On a découvert, d'ailleurs, des lettres finnoises gravées sur des « baguettes runiques » (***Runosauva***), qui servaient autrefois à supputer le temps et qui sont devenues plus rares depuis qu'on se sert des calendriers. Plusieurs habitations de paysans portent encore l'empreinte d'une écriture primitive, composée de traits arbitraires (*pümerki*) indiquant la signature du propriétaire et contenant l'initiale du nom. Les chants nationaux appelés ***Runot*** sont encore une preuve à l'appui de ce que nous venons de dire (voir J. Strahlmann).

II. Les Magyars se sont servis d'une écriture analogue ; les anciens auteurs comme Thuróczy, Zamoiscius, Oláh, etc., en parlent d'une manière spéciale. Le mot magyar ***bettü***, lettre, dérive du mot ***bot***, en ostiak ***bed***, bâton, et M. Hunfalvy pense que le mot ***bettü*** est le diminutif de ***bot*** et de ***bed***. Cette écriture, qui se conserva dans l'usage privé assez longtemps, surtout chez les Sicules (Székelyek), fut bannie au IX^e^ siècle et au X^e^ siècle, avec l'introduction du christianisme, qui amena l'écriture latine (voir M. Riedl),

## § II

### LA MUTATION DES CONSONNES DANS LES LANGUES OUGRO-FINNOISES.

I. Pour la classification des consonnes des langues ougro-finnoises, nous proposons le tableau suivant :

| Consonnes. | Explosives [1]. | | Frolantes. | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | Spirantes. | | Liquides. | Nasales. |
| | Fortes. | Douces. | Fortes. | Douces. | | |
| Gutturales. . | $k$, $\chi$ | $g$, $\gamma$ | | $h$ | | $\dot{n}$ |
| Palatales . . | | | | $y$ | | |
| Linguales. . | | | $\check{s}$ | $\check{z}$ | $l$, $r$ | |
| Dentales. . . | $t$ | $d$, $\delta$ | $s$ | $z$ | | $n$ |
| Labiales. . . | $p$ | $b$ | $f$ | $v$, $w$ | | $m$ |

Les sons $c$, $\check{c}$, $\check{z}$, 3, $k'$, $\dot{g}$, $t'$, $d'$ $\acute{n}$, $r'$ $l'$ $s'$ $z'$, $\check{c}'$, $\underline{t}$, $\underline{d}$, et $\underline{l}$ sont des diphthongues formées de consonnes, et il est aisé de les décomposer comme il suit :

$c = t + s$ ; $d' = d + y$ ; $z' = z + y$.
$\check{c} = t + \check{s}$ ; $\acute{n} = n + y$ ; $\check{c}' = \check{c} + y$ $(t + \check{s} + y)$.
$3 = d + z$ ; $r' = r + y$ ; $\underline{t} = t + l$ ;
$k' = k + y$ ; $l' = l + y$ ; $\underline{d} = d + l$ ;
$\dot{g} = g + y$ ; $s' = s + y$ ; $\underline{l} = l + r$ (samoïède) ;
$t' = t + y$ [2].

1. Nous empruntons ce terme à M. Littré.

2. Voir A. M. Riedl. Magyarische Grammatik. Wien. Wilhelm Braumüller 1858.

II. La loi de la mutation des consonnes existe dans les langues ougro-finnoises ; il y a seize ans aujourd'hui que M. Riedl l'a indiquée sommairement le premier dans sa remarquable grammaire philologique de la langue magyare [1]. Déjà avant lui, M. Wiedemann, auteur d'ouvrages grammaticaux sur les langues livonienne, zyrénienne, tchérémisse, etc., avait pressenti l'existence de cette loi. Les travaux de Sajnovits, Gyarmathi, Strahlenberg et même Castrén ne suffisaient pas pour songer à l'établissement définitif de cette loi; mais depuis que MM. Donner et Budenz ont publié leurs vocabulaires comparés des langues ougro-finnoises, depuis que M. Weske a écrit son essai d'une grammaire comparée des langues finnoises, depuis les travaux philologiques de Hunfalvy et de Wiedemann, nous sommes à même d'établir une loi à l'instar de celle qui existe dans les langues à flexion. Ce n'est certes pas la même loi qui règne dans les langues germaniques, où aux explosives fortes, explosives douces, et spirantes latines et grecques correspondent les explosives fortes, explosives douces et spirantes gothiques, ainsi qu'à celles-ci les mêmes sons dans l'ancien haut allemand ; une pareille *rotation réglée*, si nous pouvons nous servir de ce terme, est inconnue aux langues ougro-finnoises, mais le phénomène de la mutation des consonnes, tel qu'il se présente dans ces langues, n'est pas moins frappant ; c'est une loi organique et philologique qui servira à établir la parenté exacte qui existe entre toutes ces langues [2].

1. Voir Riedl, ibidem.

2. Il n'est pas inutile d'observer ici que pour la subdivision des langues ougro-finnoises nous avons entièrement adopté celle proposée par M. A. Castrén, savoir :

1° Langues finnoises de l'ouest : le finnois-suomien (Suomi), le lapon, l'esthonien, le livonien, le vôte et le vêpse ;

2° Langues finnoises de l'est : le permien, le votiak et le zyrénien ;

3° Langues bulgares : le mordvine et le tchérémisse ;

4° Langues ougriennes : le magyar, l'ostiak et le vogoule (M. A. Castrén. Ethnologische Vorlesungen über die altaischen Völker. St-Petersburg 1857.)

L'accord des noms de nombre dans les langues altaïques (touraniennes), la formation des différents modes et des différents temps des verbes à l'aide de suffixes ont déterminé la subdivision de ces langues. Toutes les langues ougro-finnoises, p. e., possèdent une forme verbale inconnue au turc, et les langues ougriennes possèdent une troisième forme verbale qui fait défaut aux langues finnoises proprement dites. Le philologue magyar, M. Hunfalvy, est

## 1. LES GUTTURALES [1].

$$k = g = \chi.$$

Le *k* finnois a une tendance manifeste à s'adoucir dans les langues congénères, ainsi nous le trouvons changé en *g* dans le lapon presque toujours, et dans le magyar assez souvent. Par exemple :

Finn. *kulta*, or ; lap. *golle ;*

f. *kunta*, ensemble ; lap. *godde* (ainsi f. *valta kunta*, le royaume ; lap. *valdde godde* ;

f. *kanta*, porter ; l. *guoddet* ; f. *kësi*, main ; l. *giet*, *gietta ;*

f. *kota*, maison, l. *goatte* ; f. *këki*, coucou ; l. *giëke* ;

en principe d'accord avec Castrén ; seulement, dans la subdivision qu'il a proposée, les langues finnoises de l'ouest et bulgares se confondent avec les langues ougriennes. (Paul Hunfalvy. Nyelvtudományi Közlemények. Pesten 1865. IV. Volume.)

1. *finn.* ou *f.* = finnois.
*esth.* ou *e.* = esthonien.
*vot.* ou *v.* = vôte.
*vêpse* ou *anc. t.* = vêpse ou ancien tchoude.
*lap.* ou *l.* = lapon.
*liv.* = livonien.
*perm.* = permien.
*zyr.* = zyrénien.
*vt.* = votiak.
*mord.* = mordvine.
*e. mord.* = ersa-mordvine.
*m. mord.* = mokcha-mordvine.
*tch.* = tchérémisse.
*ost.* ou *o.* = ostiak.
*v.* = vogoule.
*m.* = magyar.
s. = samoïède.
*y. s.* = yourak-samoïède.
*t. s.* = tavghi-samoïède.
*j. s.* = jénisseï-samoïède.
*o. s.* = ostiak-samoïède.
*k.* = kamassinche.
*n.* = nominatif.
*pl.* = pluriel.
*g.* = génitif.
*déf.* = défini.
*ind.* = indéfini, etc.

f. *kokko*, aigle; l. *goasskem*; f. *kauka*, loin, éloigné; l. *gukka*, etc. (Les exemples sont si nombreux qu'on n'a qu'à parcourir simultanément un dictionnaire finnois et un dictionnaire lapon pour se convaincre de la justesse de notre observation).

Pour le magyar, les exemples sont aussi fréquents :

Finn. *katioy*, caleçon ; m. *gât'â*, pantalon court en toile ;

f. *kasi*, humidité, rosée ; m. *göz*, vapeur ;

f. *koso*, riche ; m. *gâzdâg*, etc.

Ici le *k* a été certainement le son primitif et non pas le *g* lapon ; car le vêpse (tchoude du N.), qui contient des formes encore plus anciennes que le finnois-suomien, possède un *k* qui correspond toujours au *kk* finnois.

Mais de même qu'on peut prouver que le *k* finnois a la tendance de devenir *h* en magyar, il est également aisé de démontrer que ce *k* a dû passer par la forme de χ, avant de devenir *h*. L'ostiak et le vogoule, les langues qui ont le plus d'affinité avec le magyar, nous offrent ce son de transition que le magyar même possédait autrefois. Le *három* d'aujourd'hui se rencontre encore dans « l'oraison funèbre » sous la forme de *χolm* ; *holt*, dans le même document *χolta* ; *torok* également *turχ*, etc. ; l'ancienne terminaison de l'impératif était χ, par exemple : *zoboduχa*, qu'il délivre ; tandis que ce χ se change en *h* déjà dans la traduction de la Bible où on trouve *világosé-hon*, qu'il éclaire ; *sëgé-h*, aide ; *tistë-hátok*, rendez propre[1], etc. L'existence de ce phénomène, constaté dans l'ancien magyar, explique à merveille la présence du χ dans les langues ostiake et vogoule qui sont un anneau de transition entre le finnois-suomien et le magyar[2] ;

Finn. *koitto*, aurore ; o. *χunt'* ; m. *hâynâl* ;

f. *kota*, maison ; o. *χat*, *χot* ; m. *ház* ;

f. *kusi*, urine ; o. *χosem* ; m. *hud'* ; v. *kuš* ;

f. *kiehun*, bouillir ; o. *χoyem*, chaud ; m. *hév*, chaleur ;

f, *kulen*, entendre ; o. *χud'em* ; v. *χontlem* ; m. *hâllâni* ;

f. *kala*, poisson ; o. *χut'* ; v. *χul* ; m. *hâl* ;

f. *kuolen*, mourir ; o. *χâdem* ; v. *χol* ; m. *hâlni* ;

f. *kú*, lune, mois ; o. *χoday*, matin ; m. *hó*, *hâvâ*, *hold*, mois, lune ; v. *kolitë*, demain ;

1. Voir Riedl., ibidem.

2. On trouve aussi une trace de la gutturale χ dans le lapon. Voir à ce sujet Rasmus Rask. Ræsonnet Lappisk sproglære. Kobenhavn 1832.

f. *kulma*, coin, côté; v. *χom*, joue, visage; *homlok*, front;

f. *külma*, froid; o. *χodzem*; m. *hüvěš*; *hidëg*;

f. *kolme*, trois; o. *χúdem*; m. *három* (anc. m. *χolm*), v. *kurum*;

f. *kúsi*, six; o. *χút*; v. *χot*; m. *hât*;

f. *kausia*, *kauta*, longueur; v. *χoče*; m. *hossú*;

f. *kopru*, tourbillon, cataracte; o. *χâmp*; v. *χumb*; m. *hâb*, vague;

f. *komo*, creux; o. *χâmâ*; m. *homoru*;

f. *kunta*, ensemble; v. *χont*; m. *hâd*, famille, race;

Exemples où le *χ* ostiak est devenu *h* en magyar :

o. *χarzagan*, milan; m. *karoľ*;

o. *χoten'*, cygne; m. *hátť'ú*;

o. *χodap*; filet; m. *háló*;

o. *χullaχ*, corbeau; m. *holló*;

o. *χús*, vingt; m. *hús*.

Il y a encore d'autres cas où le *k* finnois est devenu *h* en magyar; par exemple :

Finn. *kaúan*, parler; mordv. *kaudan*; m. *hordâni*;

f. *kú*, gras; vot. *köi*; mordv. *kuyë*; m. *hâj*; v. *kottem*;

f. *kette*, peau extérieure; vot. *ku*, peau; *küd*, écorce; mordv. *ked*, peau, écorce; *kedeń*, cuire; m. *háy*, *héy*;

f. *kismië*, tirer un peu; vot. *kesо*, déchirer; m. *hâšâdni*, fendre; o. *kesem*, tirer; v. *kosem*, déchirer;

f. *kasuan*, augmenter; mordv. *kasan*; m. *hâson*, gain;

f. *koro*, sillon; perm. *kürla*, *kïrva*; tchérém. *korno*, *korna*; m. *horń*, *horoń*;

f. *kërsin*, souffrir; mordv. *kird'an*, pouvoir; m. *hordâni*, porter;

f. *kala-sëski*, milan; zyrén. *kal'a*; mordv. *kaval*; m. *hâlâskâ*;

f. *kainalo*, aisselle; perm. *konult*; tchérém. *końla*; m. *hónâľ*;

f. *kańkaha*, bruyère; m. *hâńâ*.

Tous ces exemples nous permettent d'établir la mutation des consonnes suivantes;

Le *k* finnois, finnois de l'Est, bulgare; devient *χ* en ostiak, vogoul et ancien magyar, et enfin *h* en magyar; donc *k* = *χ* = *h* [1].

1. Pour les exemples voir :

1° Donner (Dr O.) Vergleichendes Wörterbuch der finnisch-ugrischen Sprachen. I. Helsgfors. 1874. Frenkell et Sons.

2° Budenz, Magyar-Ugor Œsszehasonlito szotár. Pesten. 1874.

### *k* = *č*

Le *k* finnois devient *č* en vôte ; par exemple :
Finn. *këkö*, location, vôte *čëko* ;
f. *këtküt*, endroit où l'on garde quelque chose, v. *čëtčüt* ;
f. *kenkë*, soulier, sabot, v. *čënčë* ;
f. *kütü*, beau-frère, v. *čütü* ;
f. *kiehun*, bouillir, v. *čihun*, etc.

### *k* (*g*) = *s*, *z*, *š*, *j*, *č*, etc.

Finn. *kíllën*, briller ; magy. *čillag*, étoile ;
f. *kílin*, lascivio, lap. *čilam*, danser ;
f. *konti*, fémur ; magy. *čont* ;
f. *kirves*, hache, cognée ; zyrén. *ćer* ;
f. *kirya*, multicolore ; zyrén. *ser* ;
f. *koria* ou *soria*, gentil ;
ost. *pegmem*, geler ; magy. *fázni* ;
magy. *hág*, grimper ; mordv. *kuz* ;
ost. *mag*, miel ; magy. *méz* ;
ost. *meg*, terre ; magy. *mëzö*, champ [1] ;

3° Boller, Aug. Die finnischen Sprachen (In den Berichten der Kaiserlichen Academie zu Wien) Band X Jahrgang 1853. 1. Helt. W. Braumüller.

4° Thomson (Dr Wilhelm). Ueber den Einfluss der germanischen Sprachen auf die finnisch-lappischen. Halle 1870.

5° Weske (Dr Michael) Untersuchungen sur vergleichenden Grammatik des finnischen Sprachstammes. Leipzig. 1873. Breitkopf und Härtel.

6° Rask (R. K.) Samlede tildels forhen utrykte Afhandlinger Kobenhavn 1834. (Dans le premier volume le chapitre intitulé : Afhandling om den finniske Sprogklasse ; et dans le 2e volume : Om lappiskens Oprindelse).

1. Voici la liste des ouvrages grammaticaux qui nous ont servi pour nos recherches.

1° Finnois. Eurén (G.-E.). Finsk Spraklära. I. II. Tavastehus 1869.

Eurén (G.-E.). Finsk svensk Ordbok. Tavastehus 1860.

Jahnsson (A. W.). Finska Sprakets Satslära. Helsingfors 1871.

Renvall (G.). Lexicon linguæ fennicæ cum interpretatione duplici, copiosiore latina, breviore germanica. Aboæ 1826.

Strahlmann (Joh.). Finnische Sprachlere. St-Petersburg 1816. M. C. Iversen.

Becker (Reinhold von). Finsk grammatik. Abo, 1824.

Judén (Jacob). Försök till utredande af Finska Sprakets Grammatik. Wiborg. Aud. Cederwaller, 1824.

Vhael (Bartholdi G.). grammatica fennica. Aboæ. 1733. Joh. Kiämpe.

*ks = hs = ht.*

Cette mutation s'observe entre le finnois et le vôte; par exemple :

f. *üksi*, un; v. *ühsi*, primitivement *ühte*;
f. *kaksi*, deux; v. *kahsi*, prim. *kahte*; lap. *goft*;
f. *laksi*, golfe, v. *lahsi*, prim. *lahte*;
f. *lëksi*, genisse; v. *lëhsi*, prim. *lëhte*, etc.;
f. *uksi*, porte; v. *uhsi*, prim. *uhte*;
f. *maksá*, foie; v. *mahsú*; prim. *mahta*, etc.

Floman (A.-W.). Ranskan Kieli-oppi Lukemiston ja Sanikirjan etc. Helsingissä 1863.

Kellgrén. Die Grundzüge der finnischen Sprache mit Rücksicht auf die andern altaischen Sprachen. Berlin 1847.

2° ESTHONIEN. Ahrens (E.). Grammatik der esthnischen Sprache revalschen Dialektes. Reval 1853.

Wiedemann (F.-J.). Versuch über den werro-esthnischen Dialekt (dans les Mémoires de l'Académie imp. des sciences de St-Pétersbourg, VII. série 1864).

Wiedemann (F.-J.). Esthnisch-deutsches Wörterbuch. St-Petersburg 1869.

Fählmann (Dr F.). Ueber die Declination der esthnischen Nomina. Dorpat 1844.

3° LIVONIEN. Sjögrén. Livische Grammatik nebst Sprachproben und livisch deutsches und deutsch-livisches Wörterbuch bearbeitet von J.-E. Wiedemann. St-Petersburg 1861.

Koskinen (Yrjö). Sur l'antiquité des Lives en Livonie. p. 14. Quelques remarques sur la langue des Lives.

4° VÔTE. Ahlqvist (A.). Wotisk grammatik jemte sprakprof och ordförteckining. (Dans les actes de la Société finnoise. V. 1855.)

5° VÊPSE OU ANCIEN TCHOUDE. Ahlqvist (A.). Anteckningar i nordtschudiskan. (Dans les actes de la Société finnoise. VI. 1856.)

Lönnrot. Om det nord-tschudiska spraket, Helsingfors 1863.

Sjögrén (Joh.-A.). Gesammelte Schriften. Band I. Historisch-geographische Abhandlungen über den finnischen Norden. St-Petersburg 1861. (Quelques observations.)

6° LAPON. Rask (R.-K.) Ræsonneret lappisk Sproglære. Kobenhavn 1832. J.-H. Schubothes.

Friis (J.-A.). Lappisk Grammatik. Christiania 1856.

Friis (J.-A.). Lappiske Sprogprover, etc., med Ordbog. Christiania 1856.

Lönnrot (E.). Ueber den Enare-lappischen Dialekt. (Dans les actes de la Société scientifique finnoise. IV. Helsingfors 1854.)

Ihre, Lindahl et Œrling. Lexicon lapponicum. Holmiæ 1780.

*Kl, pl,* = *vl.*

L'explosive finnoise, placée à côté d'une liquide, se change en lapon en *v*, par exemple :

F. *taula*; karélien *takla*, amadou; lap. *duovlle* ;

f. *seura*; karélien *sepra*, commune; lap. *sërvve* ;

f. *tarma, tërmë*, force, sentiment, bien-être ; lap. *diervas, tiervas*, sain.

Quand l'explosive a disparu en finnois, la présence du *v* en lapon

7° ZYRÉNIEN. Wiedemann (F.-J.). Versuch einer Grammatik der syrjänischen Sprache. Reval 1847.

Sjögrén (Joh.-S.). Gesammelte Schriften. Ibidem. Die Syrjänen. III. Die Sprache.

8° VOTIAK. Wiedemann (F.-J.). Grammatik der votjakischen Sprache. Reval 1851.

9° MORDVINE. Wiedemann (F.-J.). Grammatik der Ersa-mordvinischen Sprache. St-Petersburg 1865.

Ahlqvist (A.). Versuch einer mokscha-mordvinischen Grammatik. St-Petersburg 1861.

10° TCHÉRÉMISSE. Wiedemann (F.-J.). Versuch einer Grammatik der tscheremissischen Sprache. Reval 1847.

Budenz (J.). Erdei-és hegyi-cseremisz szótár. (Dans les *Nyelvtudományi Kôzlemények* de Paul Hunfalvy. IV. Pesten 1865).

11° OSTIAK. Castrén (M.-A.). Versuch einer Ostiakischen Sprachlere, herausgegeben von Ant. Schiefner. St-Petersburg 1858.

12° VOGOULE. Hunfalvy (Pál.). A. Kondai vogul nyelv. Pesten 1872.

13° MAGYAR. Riedl (A.-M.). Magyarische Grammatik. Wien 1858.

Fogarassi (Joh.) Wörterbuch der ung. u. deut. Sprache. Pest 1860.

Dankovszky (Gregor). Kritisch-etymologisches Wörterbuch der magyarischen Sprache. Pressburg 1833. Belnay.

Fauvin (l'abbé). Essai de grammaire hongroise. Paris 1870.

Babos (Coloman). Dictionnaire hongrois-français et français-hongrois. Pest 1865.

Verantius (Faustus). Dictionarium quinque nobilissimarum Europæ linguarum, latinæ, italicæ, germanicæ, dalmatiæ et ungaricæ. Venetiis 1595.

Sajnovics (Joannis). Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse. Tyrnaviæ 1770.

Gyarmathi (Samuele). Linguæ hungaricæ cum linguis fennicæ originis grammatice demonstrata. Gottingæ. 1799.

Flavi Rudbecki fil. Specimen usus linguæ gothicæ, etc. Addita analogia linguæ gothicæ cum sinica nec non finnonicæ cum ungarica. Upsalis 1717.

Régi magyar nyelvemlékek. 3 volumes (1838 à 1842). Bude.

14° SAMOÏÈDE. Castrén (M. A.). Grammatik der samojedischen Sprachen. Herausgegeben von Ant. Schiefner. St-Petersburg 1854.

indique que la forme finnoise est altérée et qu'il y a eu primitivement un *k*, *t* ou *p*; nous retrouvons alors souvent cette consonne dans le vêpse, dans le livon ou dans une autre langue congénère, par exemple :

F. *kü*, serpent ; lap. ***guovvde***, ***küövte***; vêpse ***gád*** ; vote ***gáda*** ; magy. ***kid'o***, etc.

*k*, *h* = *v*, *f*.

Les gutturales finnoises ***k et h*** médiales se changent en *v* ou en *f* dans les langues bulgares et ougriennes, par exemple :

Finn. ***kauka***, loin, éloigné; ersa mordvine ***kuvaka***, long;

f. ***kaukals***, auge ; ers. mordv. ***kovïl*** ; ostiak ***kovel***, ***kevel*** ;

f. ***këki***, ***këkö***, coucou; ost. ***kagi***, ***kavi***, ***kogi***, ***kova*** ;

f. ***karhu***, ours ; permien ***kurva***, ***kurla*** ;

f. ***yakan***, partager ; mokcha mordv. ***yavan*** ;

f. ***tähde***, faire ; mok. mordv. ***tev***, action ; ***tevtan***, faire ; (magy. ***tëvö***, celui qui agit, qui fait quelque chose) ;

f. ***huhta***, sol engraissé par des arbres brûlés; ers. mordv. ***šufta***, arbre, etc. ;

f. ***huono***, mauvais ; lap. ***fuono*** ;

f. ***rauha***, paix ; lap. ***rafe*** ;

f. ***makso***, payement ; lap. ***mafso*** ;

f. ***poski***, joue ; magy. ***pofâ***.

## 2. LES SPIRANTES-GUTTURALES.

L'*h* finnoise et esthonienne au commencement des mots disparaît en livonien, p. ex.

esth. ***húl***, lèvre ; liv. ***úl*** ; esth. ***hobone***, cheval ; liv. ***obbi*** ;

esth. ***hír***, souris ; liv. ***ír*** ; esth. ***hëbi***, honte ; liv. ***ëbi*** ;

esth. ***hirm***, frayeur ; liv. ***irm*** ; esth. ***hins***, cheveux; liv. ***ibúks*** ;

esth. ***haug***, brochet ; liv. ***aig*** ; esth. ***hambas***, dent ; liv. ***ámbas***.

Au milieu des mots, l'*h* disparaît ou est remplacée par une autre consonne, p. e. :

esth. ***lehd***, feuille; liv. ***léd*** ; esth. ***pohi***, nord ; liv. ***puoi*** ;

esth. ***vihm***, pluie ; liv. ***vim***; esth. ***kahyn***, dommage; liv. ***kaiy***;

esth. ***liha***, viande, corps ; liv. ***leya*** ; esth. ***püha***, saint ; liv. ***püra*** ;

esth. ***puhun***, vessie ; liv. ***pûgob***, etc.

Quand un mot finnois ou esthonien commence par une voyelle, nous voyons le mot livonien avec un *y* ou un *v* initial, p. e. :

esth. *ölg*, chaume ; liv. *vol'g* ; esth. *ön*, fortune, bonheur; liv. *vońń*.

esth. *olla*, être ; liv. *volda* ; esth. *ots*, front; liv. *vontsa* ;

esth. *ema*, mère ; liv. *yema* ; ehst. *emand*, femme ; liv. *yemánd*, etc.).

$h = s, z, š, s', c, č, ž, č'$, etc.

Finn. *haňko*, fourche ; vote *sanik* ; ers. mord. *s'aňgo*, *čaňga* ; tchérém. *šenik* ; ostiak *senak* ;

f. *huhta*, sol engraissé par des arbres brûlés; ers. mord. *šufta* ;

f. *huhmar*, *húhmar*, mortier en bois ; ers. mord. *čavar'*, *šovar* ; tchérém. *šuar* ;

f. *hihtë*, se dépêcher ; ers. mord. *čiyen*, *činen*, courir ;

f. *hëkë*, *hökü*, mauvaise odeur ; zyrénien, *zïn*, odeur; perm. *zïn* ; votiak *zïn* ; ers. mord. *čine* ; mok. mord. *sinë* ; magy. *sâg* ;

f. *hakkan*, frapper ; zyrén. *č'ag*, éclûs ; *čega*, casser ; votiak *čekš* ; magy. *sâkâdni* ; ost. *sagadam* ; vogoule *sakem*, *sëkem*, couper ;

f. *híre*, nom. *híri*, souris ; zyrén. *šïr* ; votiak *šir* ; perm. *šïr* ; ers. mord. *čeir* ; mok. mord. *šeyer* ;

f. *hiha*, *hia*, *hiya*, manche ; zyrén. *sos* ; perm. *sos* ; votiak *saes* ; ers. et mok. mord. *ošа* ; tchérém. *šokš* ;

f. *heinë*, foin ; lap. *suoine* ; magy, *sénâ* ;

f. *hilya*, doucement ; magy. *sëlid* ;

f. *hayu*, odeur ; magy. *sâg* ; mordv. *šmë* ;

f. *harraka*, pie ; magy. *sárkâ* ; mordv. *sëzgan* ;

f. *paha*, mauvais, méchant ; magy. *bosú* ;

f. *harya*, crinière ; magy. *šëréń* ; mordv. *sëyër*, cheveux ;

f. *pühë*, saint ; lap., basse ;

f. *häerran*, frotter ; magy. *šúrolni* ; mordv. *surguzem* ;

f. *herën*, se réveiller ; magy. *šërkën* ; *sëréń*, application ;

f. *hapain*, amère ; zyrén. *šom* ; tchérém. *šapa* ; mordv. *šapama* ; magy. *šúvańú* ;

f. *hiha*, *hia*, *hiya*, manche ; lap. *soaǵa* ; votiak. *saes*, *sayas* ; tchérém. *šokš* ;

f. *híli*, charbon ; zyrén. *šïï* ;

f. *harmá*, gris ; ost. *sur* ; magy. *sürkë* ; vot. *z'or* ; mordv. *šard'u* ost. *saraχ* ;

f. *hirvi*, cerf; lap. *sarv*; magy. *sârvâs*; mordv. *sardo*, *šarda*, élan, cerf; votiak. *šorp*;

f. *veneh*, barque; mordv. *vėnć*;

f. *haiko*, pauvre; magy. *sėgéń*;

f. *hihtë*, *hihdän*, être pris du vertige; mordv. *ćiyen*; m. *šietni*, se dépêcher;

f. *heitüa*, avoir le vertige; m. *sédülni*;

f. *huhtoa*, frapper; m. *šuhitni*, lancer;

f. *hüörin*, se mouvoir; m. *šürögni*, *šürgödni*;

f. *hëpiä*, honte; m. *séǵen*;

f. *hirum*, frayeur; magy. *sörń*, monstre, etc.

$$h = v \ (f, k)$$

L'*h* finnoise disparaît en lapon ou se change en *v* (*f*, *k*) devant une dentale; p. e.:

f. *nahka*, peau; lap. *nakke*;

f. *ehto*, volonté; lap. *ëfto*, gén. *ëvto*;

f. *üksi* (primitivement *ühti*) un; gén. *ühden*; lap. *okta*, *ofta*, gén. *ovta*, etc.

### 3. LES GUTTURALES NASALES.

La consonne gutturale-nasale *ń* que nous rencontrons surtout dans le lapon et dans l'ostiak, n'est souvent qu'une simple nasale renforcée, ce qui nous permet d'établir la mutation suivante:

$$n = ń \ (ng) = g = k.$$

Dans le code de Munich, nous rencontrons les formes m. *fäksän*, *âluson*, aujourd'hui *fäksik*, il est couché, et *âlusik*, il dort. De même la nasale du pronom personnel *én* devient gutturale-nasale à l'accusatif *ëń-ëm* (comme *tégëd*, nom. *tën* et dans la traduction de la Bible *šëmhâ*, aujourd'hui *sohâ*, jamais; *nëmhâ*, auj. *néhâ*, quelquefois, etc.). Pour former le suffixe de la première personne d'un verbe neutre, on rejette également l'élément nasal *n* de *ëń-ëm* et on obtient *ëg* = *ëk*; p. e.:

*kér-ëk*, je prie; racine, *kér*; *néz-ëk*, je vois; racine *néz*, etc.

Ce que nous venons de dire pour le magyar en particulier s'applique, comme lois de mutation de consonnes, aussi aux autres langues ougro-finnoises et surtout aux langues laponne et ostiake; p. e.:

l. *pane*, dent; o. *peń*; m. *fog*;

l. *mańa*; mordv. *melga*; *mögé*, à côté.
vot. *sereg*; o. *suń*; m. *zúg*, coin;
f. *yëgna* (*yë*), glace; o. *yeń*; m. *yég*;
o. *kuńaí*; m. *köńök*; coude;
o. *neń*, sœur cadette; m. *hugâ* (*nénë*, sœur aînée);
f. *hiri*, souris; vot. *šir*; mordv. *šeyer*; o. *teńer*; m. *ëgér*;
o. *sauneń*, pie; m. *sárkâ*, etc.

Nous voyons par ces exemples que le son des langues finnoises, finnoises de l'Est et bulgares s'épaissit en lapon et en ostiak, et cette condensation disparaît de nouveau en magyar.

*nk* = *gg*.

La gutturale finnoise du milieu des mots précédée d'une nasale devient *gg* en lapon; p. e. :

f. *onki*, ligne; lap. *vuogga*;
f. *henki*, vie; lap. *hëgga*;
f. *sangen*, beaucoup, très; lap. *sagga*;
f. *kangas*, coton grossier; lap. *gagges*, etc.

*nt* = *dd*

La dentale finnoise, précédée d'une nasale ou d'une liquide, devient *dd* en lapon, p. e. :

f. *lintu*, oiseau; lap. *lodde*;
f. *valdakunda*, lap. *valddegodde*, royaume;
f. *rinta*, poitrine; lap. *radde*;
f. *hinta*, prix, valeur; lap. *hadde*;
f. *süntüë*, naître; lap. *šáddat*;
f. *rakentá*, bâtir; lap. *rakaddet*, apprêter.

(Dans le lapon russe, on rencontre encore les formes primitives, telles que : *londe*, oiseau; *šendet*, naître, etc.)

### 4. LES SPIRANTES PALATALES.

Le *y* magyar joue un rôle important dans cette langue; il sert de transition entre différentes consonnes et il forme un assez grand nombre de consonnes combinées, telles que *l'*, *t'*, *d'*, etc. Il est souvent égal à *ǵ*, à *ń* et même à *v*.

Ainsi, on dit en magyar à volonté *yön* et *ǵön*, il vient; *yär* et *ǵär*, viens; *hâymâ* et *hâǵmâ*, oignon; *yârto* et *ǵârto*, fabricant; *yoyit* et *ǵoǵit*, il guérit, etc.

La mutation $y = ǵ$ peut s'observer également dans les langues congénères :

f. *yalka*, pied; l. *yuolke*; mordv. *yalga*, à pied; m. *ǵálog*.

f. *nelyä*, quatre; l. *nyëllya*; m. *néǵ*;

f. *jüri*; mordv. *yur*; m. *ǵökér*, racine;

f. *youdun*, arriver; mordv. *yotan*, *yutan*; o. *yoχtem*; m. *yönni* et *ǵönni*;

f. *youkko*, amas; l. *yoavvko*; vot. *yukalo*; m. *ǵülni*, ressembler;

o. *yegan*, couverture, natte; m. *ǵéḱéḱ*, natte, etc.

$y = ń$; p. e. :

Dans le magyar même, on dit à volonté : *boryu* et *boríu*, veau; *kéy* et *kéń*, volonté, etc.;

o. *yâgai*, nuque; m. *ńâk*, cou, etc.

Le *y* devient même quelquefois *v*; ainsi dans le magyar même, *buvik* et *buyik*, il se cache; du finn. *jousi*, arc; zyrén., perm. et vot. *vay*, *voy*; magy. *ív*, etc.

### 5. LES SPIRANTES LINGUALES ET DENTALES.

$s = t$.

Cette mutation s'observe dans le finnois même; p. e. :

f. *kësi*, main; gén. *këden*; racine *kede*;

f. *vesi*, eau; gén. *veden*; r. *vede*;

f. *kúsi*, six; gén. *kúden*; r. *kúde*;

f. *kansi*, couvercle, racine *kante*;

f. *pursi*, bateau, bâtiment, pour *purte*;

f. *yëlsi*, aubier, pour *yëlte*;

f. *mesi*, miel, pour *mete*;

f. *hüvüs*, bonté, pour *hüvüt*;

f. *kolmas*, le troisième, pour *kolmant*;

f. *kausi*, longueur, pour *kaute*, etc.

Le même fait s'observe dans les langues congénères, la dentale finnoise *t* devient *s*, *š*, *s'*, *c'*, *z*, *ž*, etc.; p. e. :

f. *tukutan*, piquer dans les yeux (comme la fumée, la vapeur); lap. *čaggaldattet*, *čokkoldattet*, *čokkoldet*, chatouiller; tchérém. *čigaldem*; magy. *čiklani*, *čiklandani*, *čiklándani*, *čiklandozni*, id.;

f. *taha*, volonté; zyrén. *čöktïm*, commander *čöktöm*, ordre, volonté;

f. *tüttëre*, *tütër*, fille; mordv. *stir*, *sitir*;

lap. *čuvdde*, *čute*, *čuvdi*, doigt du pied (aussi doigt); zyrén. *ćuń*; perm. *č'uń*; votiak *cinï* (magy. *úy*; autrefois d'après Gyarmathi aussi *ullyai*, *uiya*); vog. *tul'e*; ostiak. *tui*, *tvi*, doigt. (Dans ce cas, ce sont certainement les formes ostiakes et vogoules qui se rapprochent le plus du mot primitif.)

zyrén. perm. *tuš*, grain, blé; votiak. *tiš*, noyau, blé; mok. mordv. *čuž*, orge; ersa mordv. *čuž*, *šuž*;

f. *terho*, gland; mok. mordv. *čerë*;

f. *toro*, tuyau, gouttière; lap. *čorro*, coin, angle; *čorge*, *corge*, pointe;

f. *tirë*, tranchant, pointe; zyrén. *cer*, hache, cognée; perm. *čer*, id.;

f. *turya*, nuque, derrière la tête; lap. *čuros*, nuque;

f. *tapan*, frapper; lap. *čuoppet*, *čuoppat*, *čuoppalet*, trancher, couper; votiak. *ćapko*, frapper; mok. mord. *čepad'en*, id.; magy. *čápni*, id.; *čëpülni*, *čép*, fléau; *cépëlni*, battre le blé;

f. *tippa*, *tippu*, goutte; votiak. *šapik*, dégoûter; tchérém. *čevem*, *čevaldem*, id., *čevaldeš*, goutte; magy. *čëpp*, *čöpp*, goutte; *cépëgni*, dégoûter;

f. *katio*, des pantalons courts; zyrén. *gač*; votiak. *kácat*; vog. *kaš*, ost. *kaś*';

f. *ketkën*, se cacher; ersa mord. *kekšen* (par une métathèse).

f. *këtküt*, berceau, votiak. et perm. *gïččetnï*, balancer, bercer;

f. *köüte*, nom. *köüsi*, corde d'osier ou de cheveux; zyrén. *gez*; votiak. *gozï*; perm. *gez*;

f. *ketrën*, *kësrën*, *kehrën*, filer; zyrén. *čörs*, navette; votiak. *čers*, id., *čerso*, filer;

f. *katkon*, arracher, renverser; mok. mord. *kočkan*, sarcler;

f. *katkera*, amère; tchérém. *kočo*, *kača*, amarus;

f. *kausi* pour *kaute*, longueur; zyrén. perm. *kuz*'; votiak. *kuz*; tchérém. *kuža*, etc.

La spirante-dentale finnoise *s* s'épaissit dans les langues congénères en *č*, *č'*, *š*, *ś*, *ž*, etc., p. e. :

f. *seppë*, forgeron; lap. *čëppe*; vot. *čëppe*;

f. *silmë*, œil; lap. *čalbme*;

f. *sata*, cent; lap. *čuötte*;

f. *sú*, bouche, ouverture, embouchure; lap. *čod*, *čoddek*, gorge; votiak *čoktan*, bonde, bondon; tchérém. *šü*, cou;

f. *süksü*, *süküsü*, *sűs* (*sűs-kú*), automne; lap. *čavč*, *čakča*, *čohče*,

vot. *süčüsü*; tchérém. *šeže, šiže ;* vog. *tëksi, tëgus, tëkus.* Cette forme vogoule fait supposer une forme primitive commençant par un *t*. MM. Donner, Hunfalvy et Boller sont de cet avis ; il n'y a que M. Europeus qui est d'une opinion contraire et soutient que c'est l'*s* qui devient *t*.

f. *sala,* en secret, secrètement ; zyrén. *č'ö,* tacitus, *č'ölala,* taceo ; perm. *čelanï,* cacher ; *čel,* discret ; *čelalöm,* en secret ; tchérém. *šola,* voleur, *šoldštam, šolištam,* voler ;

f. *suone,* nom. *suoni,* corde, veine ; tchérém. *šon, šün,* corde, etc.

f. *visa,* bosse d'un arbre ; ost. *kič, kis'mar, kičmar* ;

f. *veitsi,* couteau ; tchérém. *kize* ; ost. *kéže, káče$_{\chi}$, kóče$_{\chi}$* ; magy. *kés*, etc.

*s* ( *h* ) = *t.*

Le *s* finnois et l'*h* qui correspond souvent à l'*s* (voir plus haut) devient *t* en ostiak et vogoul, p. e. :

Finn. *süksü,* automne ; vog. *tëksi, tëgus, tëkus* ;

f. *sukse,* nom. *suksi,* patin pour courir sur la neige ; ost. *to$_{\chi}$* ;

f. *süon,* manger ; *süömë,* le manger ; ost. *tevem, tivem* ; vog. *tem, tegem, te$_{\chi}$vem* ;

f. *suve,* nom. *suvi,* été ; ost. *tuń, toń* ;

f. *suo,* marais, marécage ; ost. *teu, to$_{\chi}$, tou$_{\chi}$* ; vog. *tuo, túr, tut, tu* ; magy. *tó,* mais autrefois *só* dans les noms géographiques *siksó, sarsó, bereksó,* pour *sik-tó, sar-tó, berek-tó,* ce qui ferait supposer que M. Europeus a raison contre MM. Donner, Hunfalvy et Boller, et que la forme primitive a été souvent *s* et non pas *t* ;

f. *sú,* bouche ; vog. *tus, tuos* (Réguly) *söp* (Hunfalvy) ; kond. vog. *tus* ; ost. *tut, lut* ;

f. *sulka,* plume d'une aile ; liv. *túrgö,* nom. *túrgös,* plume ; lap. *dolgge, tolke, tolggi* ; votiak. *tïlï* ; perm, *tïl, tïv* ; ers. et mok ; mord. *tolga* ; magy. *tolla,* nom. *toll* ; vog. *taul,* aile ; ost. *tógot,* plume ;

f. *sala, salainen,* en secret, secrètement ; magy. *tolvay,* voleur. vog. *tolma$_{\chi}$,* voleur ; ost. *tútmem, tútmem,* voler ; *tútma,* en secret ;

f. *suone,* nom. *suoni,* corde, veine, nerf ; vog. *tún, tën, t'on* ; ost. *ton, tan,* nerf ;

f. *hiha, hia, hiya,* manche ; vog. *tayt, taut* ; ost. *taget* ;

f. *harva,* rare, peu serré ; m. *d'er, d'ërën* ; ost. *turap, turup* ;

f. *hire*, nom. *hiri*, souris; vog. *tënger*, *tangir*, *lankïr*; ost. *teñer*, etc.

f. *isë*, père; magy. *at'a*; ost. *at'a*;

f. *vuosi*, année; ost. *ót*, *ót̆*, *át̆*;

f. *esi*, l'extrême; ost. *odeñ*, *áteñ*, *aďeñ*;

f. *kúsi*, pin; ost. *χút*, *kót̆*;

f. *úsi*, jeune, neuf; ost. *yídep*, *yédep*, *yiďep*;

f. *süli*, brasse; ost. *tet*, *tüt̆*;

f. *hulla*, bête; ost. *tol*; (samoïède *salla*.)

### 7. LES LABIALES.

$$p = b = f.$$

Le *p* finnois devenant *f* en magyar, est une mutation qui peut se prouver par un grand nombre d'exemples; ce *p* s'adoucit en lapon et en magyar ou devient *f* dans cette dernière langue. L'ostiak a conservé, dans ce cas, partout le son primitif; p. e.:

f. *pala*, morceau; vot. *pales*; mordv. *pokel*; o. *pul*; m. *fál*;

f. *pask*, ordure; o. *pak'*, *pot'*; m. *fos*;

f. *pata*, chaudron; vot. *purty*; o. *put*; m. *fázék*;

f. *pĕ*; mordv. *prea*; m. *fő*, *fëy*;

f. *perë*; vot. *büš*; mordv. *pila*; o. *pir*; m. *fdr*;

l. *beële*; vot. *pel'*; mordv. *pilë*; o. *pet*, *pet'*; v. *pëll*; m. *fül*, oreille;

f. *pelkĕn*, craindre; l. *boalem*; m. *félni*;

o. *pegmem*, geler; m. *fag'ni*, *fázni*;

o. *pegda*, *pegde*, noir; m. *fëkëtë*;

f. *pilvi*, nuage; o. *pitliñ*; v. *pul*; m. *fëlhö*; vot. *pil'em*;

f. *poika*, garçon; vot. *pi*; o. *poχ*; v. *pu*; m. *fiu*;

f. *puhun*, souffler; vot. *pel'to*, *pel'yalo*; mordv. *fan*, *ufan*; o. *puem*; m. *fú*;

f. *punon*, de fil; mordv. *pona*, laine; o. *punttem*; v. *puñ*; m. *fon*;

f. *puoli*, moitié; l. *beële*; mordv. *pël*, *pëlë*, *pëlks*; o. *pélek*; m. *fél*;

v. *paul*; m. *fálu*, village;

f. *pura*, un foret; mordv. *buron*; o. *por*; v. *par*; m. *fúro*;

o. *poi*, riche; m. *bő*;

l. *pane*, *ban*, dent; o. *peñ*; m. *fog*;

f. *pelto*, terre ; m. *föld* ; o. *meg*, *meχ* dont le m. *mezö* (vot. *mužem* ; mordv. *moda*).

f. *payu*, saule ; vot. *pu* ; m. *füz* ;

f. *pakkainen*, consolation ; m. *fáj* ;

f. *peitet*, toit ; m. *födél* ;

f. *pesë* ; vot. *puz* ; mordv. *piza* ; o. *pet*, *pit* ; m. *fészek*, anc. magy. *fëzë*. Dans l'oraison funèbre : « *Es levn halalnec es puculnec feze* » et il (Adam) fut le nid (l'origine) de la mort et de l'enfer.

f. *pú*, arbre ; vot. *pu* ; m. *fa*, arbre (o. *yuχ*) ;

f. *pëske* (o. *cégayem*) ; m. *fëčkë*, hirondelle ;

f. *poski*, joue ; vot. *bań* ; o. *poχtem* ; m. *pofa*.

Le *p* finnois devenant *b* en magyar ; p. e. :

f. *poha*, mauvais ; lap. *baha* ; m. *bosú* ;

f. *porras*, sentier ; m. *bürü* ; f. *papu*, fève ; m. *bab* ;

f. *pukki*, bouc ; m. *bak* ; f. *poki*, hêtre ; m. *bük*, etc.

## 6. LES DENTALES EXPLOSIVES.

La dentale explosive finnoise *t* devient en magyar souvent une sifflante :

f. *túli*, vent ; vot. *tol* ; magy. *sëlë*, *sél* ;

f. *tupa*, chambre ; magy. *sobá* ;

f. *tapaya*, batteur de blé ; mordv. *t'ël'ai* ; magy. *čëplö* ;

f. *tappi*, *tappa*, *tap*, bouchon, tampon, bourre, bondon, bonde ; vot. *tupyed* ; magy. *čâp* ;

f. *tëppü*, étoupe ; vot. *šapük* ; magy. *čöpü* ;

f. *tippu*, goutte ; magy. *čöp* ;

f. *tikkutan*, chatouiller ; magy. *čiklâni* ;

f. *tolppa*, pilier, pilastre ; magy. *čölöp* ;

f. *tinkki*, mésange ; lap. *tikku* ; m. *cinke* ;

f. *veto* ; vot. *vaito*, conduite ; (mordv. *azir*, seigneur) ; magy. *vëzëtéš* (*vëzér*, général, chef), etc.

f. *pata*, pot ; magy. *fâzok*, *fâzék* ;

f. *këte*, main ; magy. *kéz* ;

f. *kevët*, printemps ; m. *tâvdz* ;

f. *sata*, cent ; m. *sáz* ;

f. *vete*, eau ; m. *víz* ;

f. *kata*, maison ; m. *ház*, etc.

### 7. LES LABIALES-NASALES.

*m* = *bm*.

La liquide finnoise *m* devient *bm* en lapon, p. e. :
f. *suomalainen* (rad. *suomalaise*), finnois ; lap. *sabmelaš* ;
f. *siemen*, semence ; lap. *siebman* ;
f. *silmë*, œil ; lap. *čalbme* ;
f. *külmë*, froid ; *galbma* ;
f. *oma*, proprius ; lap. *oabme* ;
f. *ümmertë*, intelligence ; lap. *ibmerdet*, etc.

*n* (*nn*) = *dn*.

La nasale finnoise *n* (*nn*) devient *dn* en lapon :
f. *sana*, endroit ; lap. *sadne* ;
f. *künelat*, larme ; lap. *gadnyalak* ;
f. *kunnia*, honneur ; lap. *gudne* ;
f. *venet* (*venese*), barque ; lap. *vadnas*, etc.

Le *dn* lapon nous paraît se rapprocher plus de la forme primitive que l'*n* (*nn*) finnois, sans doute un adoucissement.

*mb* = *bb*.

La labiale finnoise, précédée d'une liquide, devient *bb* en lapon, p. e. :

*umpi*, entier, tout ; lap. *obba*, id., etc.

Quelquefois des consonnes finnoises disparaissent dans les langues congénères, p. e.

Finn. *hüvë*, bon ; esth. *hüs*, fortune, bien ;
f. *kirya*, écriture ; esth, *kiri* ;
f. *neuvo*, ustensile ; esth. *nöu* ;
f. *hovi*, cour ; esth. *öu* ;
f. *suoye*, chaleur ; esth. *soe* ;
f. *tuihon*, *tuiken*, piquer, agacer ; ehst. *tuin*, humeur, etc. ;
f. *ovi*, porte ; ost. *au* ;
f. *yëlsi*, aubier ; ost. *ele*, *elle*, *ül* ;
f. *yëtën*, abandonner, ost. *édem* ;
f. *ilta*, soir ; ost. *idai*, *itu* ;
f. *katson*, voir, savoir ; ost. *uyem* ;
f. *kivi*, pierre ; tchérém. *kü* ; ost. *keu*, *kauɣ*, *kouɣ* : magy. *kö* ;

f. *veitsi*, couteau : tchérém. *kize* ; ost. *kéže*, *káčeχ*, *kóčeχ* ; magy. *kés* ;

f. *kilyun*, pleurer ; ost. *kelem* ;

f. *selvë*, à jeun ; ost. *sáu*, *sáven* ;

f. *silmë*, œil ; votiak *sin* ; ost. *sém* ; m. *sëm* ;

f. *süden*, cœur ; tchérém. *šüm* ; ost. *semm*, *sem* ; magy. *siv* ;

f. *puhun*, souffler ; ost. *púem*, *pógem*, etc.

10° De tous les exemples que nous venons de donner il résulte deux règles générales, (déjà énoncées par M. Riedl), qui régissent la loi des mutations des consonnes.

1° *Aux explosives fortes finnoises correspondent des explosives douces dans les langues congénères.*

2° *Aux explosives finnoises correspondent des spirantes et leurs dérivées dans les langues congénères.*

Remarque. — Quant aux consonnes diphthongues du magyar, telles que *l'*, *n'*, *t'*, etc., elles doivent leur origine à une contraction de la consonne finnoise avec la voyelle ou la diphthongue suivante.

C'est une loi importante qui a servi à la formation de presque toutes les langues ougro-finnoises. Dans les autres idiomes de ce groupe, il y a simplement une contraction sans adoucissement de la consonne ; p. e.

Finn. *kieli*, langue ; vot. *kül* ; mordv. *kël* ; m. *ńelv* ;

f. *nuoli*, flèche ; vot. *ńel* ; mordv. *nal* ; o. *ńot*, *ńal'* ; m. *ńil* ;

f. *lauku*, trou, vot. *lañaep* ; m. *l'uk* ;

f. *niska*, cou ; m. *ńak* ;

f. *nuolen*, lécher ; v. *ńulo* ; m. *no'an* ; v. *ńadayem*, *nad'em* ; m. *ńal* ;

f. *yúri*, racine ; o. *t'ort*, *t'or* ; m. *ǵökér* ;

f. *nelyë*, quatre ; o. *ńeda* : m. *néǵ* ;

f. *ikenë*, palais ; m. *iń* ;

f. *küne*, larme ; vot. *küli* ; m. *köń* ;

f. *elevëinen*, vif ; vot. *ulop* ; o. *tideń* ; m. *ëlëvëń* ;

f. *muna*, œuf ; o. *moχ* ; m. *moń* ;

f. *minia*, bru ; o. *meń*, *meńeń* ; m. *meń* ;

l. *niarzo*, été; o. *tuń*, *t'oń*; m. *ńár*;

l. *miolg*, sein; o. *manget'*; m. *mël'*, etc.

Le même principe de formation se retrouve dans les autres langues ougro-finnoises comparées au finnois-suomien; partout il y a ou contraction, ou élision, ou rejet.

Le commencement des mots se contracte, le milieu élimine et la fin rejette presque toujours la terminaison vocalique finnoise. Nous avons montré que cette terminaison existait encore dans l'ancien magyar, ainsi que les diphthongues finnoises se retrouvent dans un ancien dialecte magyar « le palotse ».

De même que le *hi*, *vi*, *ri*, *i-nni* étaient autrefois *hio*, *vio*, *rio*, *ui-nni*, de même nous voyons dans le palotse : *šuo*, à la place de *šó*, *vuar* à la place de *vár*; *buat'â* pour *bát'á*; *suó* pour *só*; *tuót* pour *tót*, etc.

Il résulte de ces observations que les langues ougro-finnoises se sont formées par contraction, par élimination et par rejet.

1° *Les radicaux se sont contractés en remplaçant une diphthongue finnoise soit par une voyelle simple, soit par une consonne combinée.*

2° *Les radicaux ont éliminé les sons vocaliques au commencement et quelquefois au milieu des mots; des voyelles, des syllabes finnoises ont disparu.*

3° *Les radicaux ont rejeté les terminaisons vocaliques du finnois ainsi que des syllabes entières, et ils se sont ainsi abrégés.*

Nous avons déjà indiqué plus haut que le vêpse ou ancien tchoude nous paraissait renfermer des formes radicales plus anciennes que le finnois même. Naturellement le nombre de ces formes est très-restreint, car le vêpse a été trop longtemps exposé aux influence limitrophes. Quand il s'agit de la terminaison vocalique des mots, qui manque souvent au vêpse, et quand nous rencontrons une voyelle douce à côté d'une voyelle dure, nous voyons de suite que le vêpse a perdu sa forme primitive et que le radical finnois l'emporte comme ancienneté de forme. Cela peut être pris dans un sens absolu pour les terminaisons vocaliques qui ont existé autrefois dans toutes les langues ougro-finnoises, ce qui est aisé à prouver par l'ancien magyar et par les diverses formes terminales des autres langues de ce groupe. Quant à la présence de voyelles douces à côté de voyelles dures, elle pourrait être très-ancienne, car l'harmonie des voyelles est certainement, comme nous essayerons de le démontrer, une loi organique de la

langue qui en découle pour ainsi dire, et elle a pu s'établir en finnois de même qu'elle s'est établie en magyar, c'est-à-dire graduellement. N'oublions pas cependant de mentionner ici que l'harmonie des voyelles existe dans tous les mots géographiques d'origine finnoise que nous rencontrons en si grand nombre dans le nord de la Russie [1].

Les voyelles longues finnoises sont le résultat d'une contraction ; le vêpse nous le prouve; p. e.

Tchoude[2] *pyë*; finn. *pë*; tch. *leibët*; finn. *leipë;*

tch. *kalat*; finn. *kalá;* et plus encore dans les formes verbales telles que :

tch. *magatta ;* finn. *máta;* tch. *magadan;* finn. *makán;*

tch. *andada;* finn. *antá;* etc.

tch. *hambas*; finn. *hammas* (génitif *hampahan* ou *hambahan*).

tch. *seibës*; finn. *seivës* (génitif *seipëhën*), ainsi que

tch. *andan*; finn. *annan*:

tch. *andat* ; finn. *annat*;

tch. *andab*; finn. *antá*;

Imp. tch. *andoin*; finn. *annoin*:

tch. *nëgen* ; finn. *nëen ;*

tch. *nëget* ; finn. *nëet.*

tch. *nëgeb* : finn. *nëké* :

On dit également en tch. *meidën, teidën, tiedën*; en finn. *meiyën, teiyën, tieyën*;

tch. *süödë, yuoda*; finn. *süvë, yúva*: etc.

La traduction finnoise de la Bible, où nous retrouvons encore

1. Les mots géographiques d'origine finnoise sont très-nombreux dans le nord de la Russie; p. e. :

*Soyola* (village) du finn. *suoya*, abris;

*Ketorova* (village) du finn. *keto*, champ, et *tova*, amas de pierres;

*Maryegorskaya* (village) du finn. *marya*, baie et du russe *gora*, montagne;

*Kargonyemskaya* (village) du finn. *karhu*, ours, et *niemi*, promontoire;

*Kusonyemskaya* (village) du finn. *kùsi*, sapin, et de *niemi;* et les mots *pirinyemskaya, valtegorskaya, toronyemskaya, leipopolskaya* de *pürü*, tourbillon de neige; *valta*, grand, puissant; *tora*, combat; *leipë*, pain et *pala*, morceau, etc.; *pertosero* (lac) de *pirtti*, cabane, hutte et *osero*, lac en russe;

*Kavra* (rivière) de *kaura*, avoine; *sumosero* (lac) de *súm*, brouillard; *salaskoye* (lac) de *sala*, caché; *sotka* (rivière) de *sorsa*, canard, etc. (Voir M. A. Castrén.)

2. Tchoude ou vêpse.

ce *k* que la langue moderne a éliminé, nous prouve que la forme tchoude est la plus ancienne.

Quelques exemples suffiront pour corroborer ce que nous venons de dire :

finn. *kaula*; dialecte karélien *kakla*; vêpse *kagl*, cou ;

f. *koi*, mite; vêpse *koya*; finn. *korkea*; vêpse *korkeya*, haut;

f. *karán*; vêpse *karg-aivan*; finn. *kari*, agneau; v. *karya*, bétail;

f. *kañkea*, raide, tendu; v. *kiŋged*; finn. *kŭnö* (aussi *künel*), larme; v. *künal*; finn. *keu-ra*, plié; v. *kov-er*, plié ;

f. *yaloin*, à pied; v. *yalgai*; finn. *tén*, faire; v. *teg-en*;

f. *túli*, vent; v. *d'ol*; finn. *túlen*, souffler; v. *d'oldan*;

f. *seula*; finn. karélien *sekla*, tamis; v. *segl*; etc.

Dans tous ces cas la forme vêpse (tchoude) nous paraît la plus ancienne.

Souvent aussi les *ë, ü, ö* finnois sont encore *a, u, o* en vepse; *p. e.*:

f. *kesë*, été; v. *kesa*; finn. *kerë*, pelote; v. *kera*;

f. *kevët*, printemps; *kevaz*; finn. *heitën*, jeter; v. *heitan*, abandonner;

f. *tükke*, grand morceau; v. *tuku*, *terë*, tranchant, *t'erav*, aiguisé, etc.

Quelques exemples suffiront pour expliquer le procédé d'après lequel se sont formés les mots dans les différentes langues d'origine ougro-finnoise.

Nous avons donc dit :

Les mots ougro-finnois se sont formés du suomi 1° *par contraction; les radicaux se sont contractés en remplaçant une diphthongue finnoise soit par une voyelle simple, soit par une consonne combinée.*

finn. *koukko*, crochet; vot. *kokka*; m. *kuka*, crochet en bois;

f. *kaikku*, écho; ers. mordv. *kaigan*, sonner; m. *kaykolni*, aboyer;

f. *koi, koitto*, aurore; m. *haynal* (III); *χunt'* (III) [1];

f. *kú*, gros; m. *háy*; finn. *koi*, mite; ers. mordv. *ki*;

f. *kantele*, harpe; esth. *kannel*, gén. *kandle* (III); liv. *kándla*;

f. *kátio*, pantalon court; zyr. *gač* (III); *gat'a*; vog. *kaš* (III); o. *kas* (III);

f. *kota*, maison, cabane, habitation; vot. *kva*, cabane; ers. mord. *kud* (III); m. *ház* (III); vog. *kvol, kvël*; o. *χát, χot* (III);

1. Les chiffres romains indiquent les règles auxquelles ces exemples peuvent également se rapporter.

f. *köüte*, nom. *köüsi*, corde de cheveux, ou en osier; esth. *koiž* (III), corde; liv. *keoz*; zyrén. *gez* (III); perm. *gez* (III); m. *kötél*; vog. *kouli*;

f. *kanta*, porter; vog. *χut*, fardeau;

f. *kusi*, urine; liv. *kuž*, *kuiž*; perm. *kuź*; vot. *kiż*; tchérém. *kaž*; m. *huǵ* (III partout).

f. *kúsi*, pin; liv. *kúz*; zyrén. *kóz*; vot. *kïz*, sapin; ers. mord. *kuz*; tchér. *kož*; o. *χút*, *kót'* (partout III).

f. *kesë*, été; m. *kaiš* (III), commencement de l'été (*frühsommer*);

f. *kuosali*, rouet; esth. *kózel*: z. *kozaľ*; vot. *kuš* (III);

f. *kahnië*, paresseux, oisif; m. *hëńëlni*;

f. *kehno*, faible, mauvais; m. *könńü*, léger; o. *kene*, *kanneχ*;

f. *korkea*, haut; liv. *kuord*; lap. *karas*, grand; vot. *gurez*, montagne, colline; perm. *kerös*; tch. *korop*, montagne; o. *kereš*, haut;

f. *kuorin*, écorcher; o. *χorem*;

f. *kartano*, cour, cour et bâtiment; liv. *kárand*, ferme;

f. *kieli*, langue; vot. *čél*; esth. *kél*; liv. *kél'*; lap. *giel*; z. *kï*: perm. *kïl*, *kïv*; e. mord. *kel'*; m. mord. *kel*, *kel*; tch. *kel*; vog. *kualle*, corde; m. *ńelv*, langue;

f. *kń*, lune, mois; ers. mord. *kov*; magy. *hó* = *hâvâ* (le mot *hold* magy. se retrouve dans la forme vêpse (ancien tchoude) *kudai*, *kudaim*);

f. *külë*, village; m. *hëly* (III);

f. *kaltio*, source; m. *kút*, puits;

f. *künö*, *künel*, *küneb*, larme; lap. *gańal*; m. *köń*, *köńü*;

f. *künsi*, ongle, griffe; esth. *küz*; lap. *gaz*; z. *kïž*; perm. *gïž*; tch. *kiž*; ers. mord. *këńš*; o. *kunč*, vog. *kos*;

f. *kokea*, fier, altier; m. *këvél'*;

f. *kapru*, tourbillon, cataracte; m. *hâb*, écume, vague;

f. *koipi*, fémur; esth. *koib* (III); m. *čipö*, hanche;

f. *kansa*, vase pour puiser de l'eau; liv. *konš* (III); m. mord. *kavs*;

f. *heiyü*, mauvais, méchant; v. *χayer*, mauvais, ennemi;

f. *huono*, maison; m. *hon*, *honń*, patrie;

f. *huntu*, voile; m. *kont'* (III), bonnet;

f. *heitén*, jeter; m. *hâyitni*, *hâď'itni*, jeter, lancer;

f. *humala*, houblon; m. *komló*; vog. *kumleχ*

f. *yousi*, arc: lap. *yuks*: z. perm. *vuž*: vot. *vuž*, *vuš*: mord. *yońks*: tch. *yońgež*, vog. *yant*, *yayt*:

f. *yë*, glace; lap. *yëń*; o. *yenk*; v. *yang*, *yong*;

f. *yoiyun*, chanter (d'une manière plaintive et monotone); m. *yâyolni*, lamenter, se plaindre;

f. *hüvë*, bon; m. *yó* = *yâvâ*, *yâvolni*, *yâvâllâni*, approuver; liv. *yuvá*, *yöva*, *yö*; o. *yem*; v. *yamas*, le bon côté;

f. *tëi*, poux, z. perm. *toy*; votiak *tëy*; mord. *si*; tch. *tí* (m. *tëtü*);

f. *tuohi*, écorce de bouleau; vot. *toho*; esth. *tohk* (III); liv. *tós*; voti. *tuy*;

f. *tania*, fort, raide; m. *túńa*, *tuńa*, paresseux, fainéant;

f. *suo*, marais; vot. *só*; esth. *só*; zyrén. perm. *tï*, lac; votiak *tï*; mordv. *šëy*, marais; m. *tó* = *tâvâ*, lac (autrefois *só*, comme preuve les noms géographiques *Szikszó*, *Szarszó*, *Berekszó* = *Sziktó*, *Szartó*; *Berektó*);

f. *sú*, m. *sáy*;

f. *laikko*, cheval; liv. *loyu*, jument; m. *ló* = *lov*, cheval; vog. *lú*, *lo*, *l'ov*; o. *tau*, *ťauχ*, *ťoχ*;

f. *lintu*, oiseau; tch. *ludo*, *loda*, anas; m. *lúd*, acc. *ludâ-t*;

f. *soukka*, étroit, mince; z. *čigëm*; m. *sük*, *sűk*;

f. *heikko*, faible; m. *sëgéń*, pauvre; lap. *sëgge*, etc.

f. *hüörin*, *hüörün*, être affamé; esth. *höran*; m. *sürögni*, *sürgödni*, *surgölödni*;

f. *suortua*, boucle de cheveux; m. *sör*, cheveux; vog. *sayr*, *süyr*, *šoar*, *šár*;

Les mots ougro-finnois se sont formés du suomi; 2° *par élimination. Les radicaux ont éliminé des sons vocaliques au commencement et quelquefois au milieu des mots; des voyelles, des syllabes finnoises ont disparu;* p. e. :

Finn. *küps-un*, mûrir; z. *kis-ma*; vot. *kišmals*;

f. *hërkë*, bœuf; vot. *ërćë*; liv. *ërga* (m. *ökör*);

f. *heitën*, jeter; o. *édem*, abandonner, *χaid'em*, *χaiġem*, rester;

f. *humala*, houblon; vot. *umala*; liv. *úmal*; tch. *umula*, *omala*, *umla*;

f. *heimo*, famille, race; vot. *ôimo*; esth. *ôim* (III); liv. *aim*; (mongol. *aimak*, horde; buryate *aimak*; tongouse, *aiman*);

f. *yousi*, arc; m. *íy*, acc. *iyat* ou *ív*, acc. *ívët* (*yás*, *íyâs*, archer; finn. *youci-mies*);

f. *yë*, glace; tch. *ey*, *ë*;

f. *yënne*, corde d'un arc, nerf; m. *idëg* (I), vog. *yantú*; o. *yuida*

(le *d* dans les mots magyars, ostiaks et vogouls se retrouve dans la forme vêpse *yëndeh*; la dentale reparaît d'ailleurs dans les mots finnois *yëntti*, force, nerf; *yëntevë*, nerveux, fort;

f. *yërvi*, lac; esth. *yërv* (III); tch. *yër*, *yer*; m. *ár*, flux; *ár-viz* inundatio; *árâdni*, monter, se gonfler (samoïède *yeuro*, mer);

f. *yumala*, Dieu; lap. *ibmel*, *yubmel* (I); m. *imádni*, adorer; *imádkozni*, prier; *imâ-ház*, temple;

f. *yëlsi*, aubier; lap. *alos*; z. perm. *yöl*, *yöv* (III); votiak *yel*; o. *elle*, *ele*, *ül*;

f. *hüvë*, bon; vot. *üvë*;

f. *yuon*, boire; vot. *yón* (I); ehst. *yón* (I); z. *yua*; perm. *yunï*; votiak *yuo*; tch. *yüam*; m. *inni* (anc. magy. *uinni*);

f. *süksü*, *süs* (*süs-kú*), automne; m. *ős*;

f. *hiha*, *hia*, *hiya*, manche; vot. *iha*; ers. mord. *oža*; votiak *saes*, *sayas*, avec des manches; m. *úy*, *uyâš*, avec des manches;

f. *harva*, clairsemé, rare; vot. *arva*; liv. *oras*;

f. *híri*, souris; liv. *ír*, *írö*; zyrén. votiak *šir* (I. III); perm. *šïr*; mord. *čeir* (I. III), *seyer*; m. *ëgér*; v. *tënyer*, o. *teńer*;

f. *süle*, toise, brasse; m. *öl*;

f. *suoni*, nerf, veine; m. *ín*, nerf;

f. *heikko*, faible; vot. *eikko*, maigre;

f. *heitüë*, avoir le vertige; vot. *eitün*, s'effrayer;

f. *sára*, *hára*, branche, direction; vot. *ára*; liv. *ar*;

f. *hurya*, fou, furieux; mord. *iriden*, se griser; m. *öryöngëni*, être en fureur, se déchaîner;

f. *herën*, s'éveiller; esth. *ëren*, s'éveiller; liv. *erk* (I);

f. *hüörin*, *hüörün*, être affairé; vot. *ërën*;

f. *harmá*, *harmata*, gris; esth. *ar'm*; liv. *ërma*, frimas, verglas;

f. *hirmu*, frayeur; vot. *irmu*, peur; liv. *irm*.

Les mots ougro-finnois se sont formés du suomi 3° *par rejet; les radicaux ont rejeté les terminaisons vocaliques du finnois, quelquefois des syllabes entières, et ils se sont ainsi abrégés;* p. e. :

f. *kakko*, gâteau; ehst. *kak*; liv. *kak*;

f. *kokka*, quelque chose qui est debout; lap. *čok*, pointe, hauteur; m. *hëǵ*, colline, hauteur, montagne;

f. *koka*, amas; *keko*, meule; esth. *kokk*, petite meule;

f. *kükkü*, position acroupie; esth. *kükk*; liv. *kükk*;

f. *kokko*, *kotka*, aigle; zyrén. *kuč*; perm. *kuč'*;

f. *kukko*, coq; esth. *kuk*, *kik*; liv. *kik*;

f. *këki*, *këkö*, coucou ; liv. *keg* ; zyrén. perm. voti. *kök* ;

f. *koivu*, bouleau ; ehst. *kôiv* ; liv. *köv* (I) ; zyrén. *kidz'* ; vot. *kïs'* ;

f. *katta*, couvrir ; liv. *katt*, couvrir ;

f. *kësi*, gén. *këde*, main ; liv. *këž* (I) ; zyrén. *ki* ; perm., vot. *ki*, main, bras ; tchérém. *ket*, *kid* ; m. *këz* (acc. *këzë-t*) ;

f. *këssë*, *küssë*, bosse ; *këssikkë*, gros, difforme ; m. *hâš*, ventre ;

f. *kosio*, prétendant ; m. *hŏš*, jeune homme, prétendant, héros ;

f. *keski*, milieu ; esth. *kesk* ; lap. *gask* ; m. *köz*, espace, distance ;

f. *kasukka*, long vêtement, pelisse ; o. *kus*, pelisse ;

f. *korva*, anse ; esth. *korv* (III) ; voti. *kvar*, feuille ;

f. *karakki*, bâtiment (barque) ; o. *kerak* ; vog. *kerek* ;

f. *kartano*, cour : z. *karta* ; perm. *karta* ; m. mord. *kardá*, écurie : o. *karta*, cour, étable ; vog. *karta* ; m. *kërt*, jardin ;

f. *kala*, poisson ; mord. *kal* ; tch. *kol* ; m. *hâl* ; o. *kut'*, *χut'* ; vog. *χul*, *kul* ;

f. *küllë*, assez ; esth. *küll* ; liv. *küll* ;

f. *kavala*, rusé ; esth. liv. *kaval* ; lap. *kaval*, *këvil* ;

f. *kivi*, pierre ; liv. *kiv* ; vot. *kô* ; tch. *kü* ; ers. mordv. *këv* ; m. *kö*, acc. *kövët* ; o. *keu* ; v. *kav*.

f. *kümi*, grande rivière ; vot. *kam*, fleuve, rivière ;

f. *hërkë*, bœuf ; esth. *kërg* ; o. *kár*, *χár* ; v. *kar*, *χar*.

f. *humala*, houblon ; esth. *humal*.

f. *yukka*, dispute ; tchérém. *yuk*, vox, sonus ;

f. *yuttu*, conversation, conte, discours ; esth. *yutt* ; liv. *yut* ;

f. *yür-a*, pente rapide ; z. *yir*, précipice ; perm. *yir*, *yür* ; vot. *yar*, bord ; o. *yúraχ* ;

f. *yalka*, pied ; esth. *yalg* ; tch. *yál*, *yol* ;

f. *yumala*, dieu ; esth. *yumal* ; votiak *yumal*, dans *yumal sïon*, sacrifice ; mordv. *yom*, dans *yondïl*, *yondol*, éclair, *yom tol*, feu de Dieu ;

f. *hüvë*, bon ; esth. *hea*, *hĕ* ;

f. *teñka*, petite monnaie ; esth. *teŋg* ; vog. *tiñkt* (I) ;

f. *túli*, vent ; esth. *túl'* ; z. perm. *töl*, *töv* ; m. *sél*, *sëlë* ;

f. *talvi*, hiver ; z. *tö* ; esth. *tal'v* ; liv. *tolu* (I) ; z. *tö*, *töl* ; perm. *töv*, *töl*, vent, orage, hiver ; votiak *tolalt* (I) ; mordv. *t'ala*, *tele* ; tch. *tele* ; m. *tél* = *tëlë* ; o. *teda* ; v. *tal*, *telid* ; k. v. *tal*, année ;

f. *süön*, manger ; vot. *sön* ; esth. *sön* ; z. *šeya* ; votiak *sio* ;

perm. *s'oyni* ; mordv. *seven* ; m. *ënni*, *ëvni* ; *ëtëtni*, factitif ; o. *tévem* ; v. *tém* ; *teχvem* ;

f. *latva*, sommet ; esth. *ladv* ; m. *tëtő* (1) ; o. *tei*, *toi*, *tui* ;

f. *lintu*, oiseau ; esth. *lind* ; liv. *lind* ; lap. russe, *lont* ; voy. *lonta*, *lunt* ; o. *tunt*, *tőnt*, *lont'*, *lunt'*, *luńpta* ;

f. *susi*, loup ; liv. *suiž*, *suž* ; votiak *3ici*, *3'üci* ; vog. *šeš*.

f. *südën*, cœur ; vot. *suĕ* ; tch. *šüm* ; m. *siv* ; o. *sem* ; vog. *sim*, *šim* ;

f. *sorsa*, *suorsa*, canard ; esth. *sórsp*, canard sauvage ; m. *sárčâ*, *šárčâ*, poule d'eau ;

f. *hirmu*, frayeur ; m. *sörń*, monstre, *sörńü*, terrible, effrayant, monstrueux ;

f. *vesi*, gén. *vete*, eau ; m. *víz* ; finn. *valha*, mensonge ; m. *čâl* ; finn. *vëvü*, gendre ; o. *ven* ; m. *vö* ; finn. *veri*, sang ; lap. *var* ; z. *ver* ; mord. *vër* ; tch. *ver* ; o. *ver* ; m. *vér* ; finn. *ukko*, vieillard ; magy. *agg*[1], etc.

Les trois manières de formation des radicaux ougro-finnois, en prenant le finnois pour point de départ, découlent d'une loi intérieure, organique, dont nous pouvons constater l'existence, à peu d'exceptions près, dans chacune de ces langues. Cette loi consiste dans l'adoucissement (quelque fois le durcissement) des consonnes gutturales, dentales et labiales[2].

Les consonnes *kk*, *tt*, *pp* finnois s'adoucissent après une liquide en *p*, *t*, *p*, p. e. :

f. *mürkki*, poison, gén. *mürkün* ;

f. *serkku*, cousin, gén. *serkun* ;

f. *akka*, vieille femme, gén. *akan* ;

f. *yokki*, rivière, gén. *yoen*, pour *yoken* ;

f. *rakko*, vessie, gén. *rakon* ;

f. *pappi*, prêtre, gén. *papin* ;

f. *sepë*, forgeron, gén. *sepën* ;

f. *ulappa*, locus spatiosus, gén. *ulapan* ;

f. *saitta*, perche, gén. *saitan* ;

f. *soitto*, impulsus vehemens, gén. *soiton* ;

1. Voir pour les exemples que nous avons choisis toutes les grammaires précédemment indiquées et surtout le vocabulaire comparé des langues ougro-finnoises par M. Donner.

2. Voir Wilh. Thomsen. Ueber den Einfluss der germanischen Sprachen auf die finnisch-lappischen. Halle 1870.

f. *opettá*, enseignement, gén. *opetan* ;
f. *pohatta*, homme riche et orgueilleux, gén. *pohatan* ;
f. *hattu*, chapeau, gén. *hatun* ;
f. *poltta*, ortie, gén. *poltan*, etc.
Vôte *čëppë*, forgeron, gén. *čëpë*, pl. *čëpët* ;
v. *yulkka*, pierre à aiguiser, gén. *yulká*, pl. *yulkat* ;
v. *longka*, fil, incessif, *longaza*, etc.;
v. *čërppë*, hermine, incessif, pl. *čërpizë*, etc.;
Esthonien *kingg*, soulier, gén. *kinga* ;
e. *pungg*, bourse, gén. *punga* ;
e. *sangg*, anse, gén. *sanga* ;
e. *hingg*, âme, gén. *hinge* ;
e. *vingg*, vapeur, gén. *vingu*, etc.
Lapon *yakka*, année, pl. *yakak* ;
l. *yokka*, rivière, pl. *yokak* ;
l. *akka*, épouse, pl. *akak* ;
l. *dakko*, œuvre, pl. *daγok* ;
l. *yuolgge*, pied, pl. *yuolgek* ;
l. *oabba*, sœur, pl. *oabak* ;
l. *dáppe*, forme, figure, pl. *dabek* ;
l. *gietta*, main, pl. *gieδak* ;
l. *dietto*, connaissance, pl. *dieδok* ;
l. *muotto*, visage, pl. *muoδok*, etc.

Le *p*, *t*, *p* finnois se changent de différente manière après une voyelle, une liquide ou une *h*, p. e. :

f. *hërkë*, bœuf, gén. *hëryen* et *hërën* ;
f. *nahka*, peau, gén. *nahan* ;
f. *onki*, ligne, gén. *ongen* ;
f. *matu*, vers, gén. *madon*, *maron*, *malon*, ou *maon*, *mavon* ;
f. *lintu*, oiseau, gén. *linnun* ;
f. *hápa*, tremble, gén. *hávan* ;
f. *lampi*, lac, gén. *lammin* ;
f. *sülki*, raillerie, gén. *sülyen* ;
f. *sërki*, cyprinus rutilus, gén. *sëryen* ;
f. *puhké*, respiration, gén. *puhyen* ;
f. *suku*, race, famille, gén. *sún* (*su'un* pour *sukun*) ;
f. *takó*, vox oves alliciendi, gén. *taon* ;
f. *yalka*, pied, gén. *yalon* ;
f. *pühki*, essuyer, gén. *pühin* ;

f. *aika*, temps, gén. *aian* ou *ayan*;
f. *poika*, fils, gén. *poian* ou *poyan*;
f. *valta*, puissance, gén. *vallan*;
f. *pello*, champ, gén. *pellon*;
f. *parta*, barbe, gén. *parran*;
f. *kansi* (pour *kante*), couvercle, gén. *kannen*;
f. *kumartá*, révérence, gén. *kumarran*;
f. *sovinto*, concorde, gén. *sovinnon*;
f. *puhaltá*, souffler, gén. *puhallan*;
f. *rampa*, agneau, gén. *ramman*;
f. *kovempi*, durcissement, gén. *kóvennan*;
f. *lampaha*, *lampa* ou *lammas*, mouton;
f. *lepo*, tranquillité, gén. *levon*;
f. *leipë*, pain, gén. *leivën*;
f. *halpa*, bon marché, gén. *halvan*;
f. *seipëhë*, *seipëh* ou *seivës*, échalas, etc.
Vôte, *lintu*, oiseau, gén. *linnú*; pl. *linnut*;
v. *silta*, pont, gén. *sillá*; pl. *sillat*;
v. *lehto*, feuille, gén. *lehó*; pl. *lehot*;
v. *yalka*, pied, adessif, *yalgala*; v. *ahtere*; nom. *aher*;
v. *orko*, élatif *orgossa*; v. *ivuhse*, nom. *ivus*;
v. *kantele*, nom. *kannel*, harpe; v. *aryahse*, nom. *aryas*, etc.
Esthonien *nahk*, peau, gén. *naha*; e. *lúd*, balais, gén. *lúa*;
e. *öhk*, souffle, gén. *öha*; e. *sild*, pont, gén. *silla*;
e. *koht*, endroit, gén. *koha*; e. *kuld*, or, gén. *kulla*;
e. *laht*, golfe, gén. *lahe*; e. *lind*, oiseau, gén. *linnu*;
e. *yuht*, guide, gén. *yuhe*; e. *pöld*, champ, gén. *pöllu*;
e. *yalg*, pied, gén. *yala*; e. *mök*, épée, gén. *möga*;
e. *sörg*, griffe, gén. *söra*; e. *köik*, tout, gén. *pöige*;
e. *haud*, tombeau, gén. *haua*; e. *kiñgk*, colline, gén. *piñggu*;
e. *kurk*, gorge, gén. *kurgu*; e. *háb*, tremble, gén. *hava*;
e. *vaip*, couverture, gén. *vaiba*; e. *körb*, grande forêt, gén. *körve*:
e. *karp*, boite, gén. *karbi*; e. *körb*. cheval bai, gén. *körvi*;
e. *kirp*, faucille, gen. *kirbu*; e. *hërg*, bœuf, gén. *hërya*;
e. *hurt*, lévrier, gén. *hurda*; e. *nëlg*, faim, gén. *nëlya*;
e. *eit*, mère, gén. *eide*; e. *yëlg*, trace, gén. *yëlge* ou *yëlle*, etc.;
e. *koit*, aurore, gén. *koidu*.

e. *hunt*, loup, gén. *hundi* [1] ;

Le même adoucissement s'observe en lapon sous diverses formes : p. e. :

Lapon. *muorra*, arbre, pl. *muorak* ;

l. *mafso*, solutio, pl. *mavsok* ;

l. *sadne*, mot, parole, pl. *sanek* ;

l. *nyalmme*, bouche, pl. *nyalmek* ;

l. *bafte*, écueil, pl. *bavtek* ;

l. *dduoygye*, travail, pl. *duoyyek* [1].

Souvent le génitif représente la forme originale et les consonnes s'adoucissent au nominatif ; p. e. :

Lapon. *olmuš*, homme, gén. et indéfini *olbum* ;

l. *gama*, calceus, gén. et ind. *gabmay* ;

l. *čëve*, cou, gén. et ind. *čëppat* ;

l. *laδas*, membre, gén. et ind. *laδδas* ;

l. *rumaš*, corps, gén. et ind. *rubmaš* ;

l. *suolo*, île, gén. et ind. *sullu*, etc.

Dans les autres langues ougro-finnoises on rencontre les traces de cette loi phonétique ; tantôt il y a adoucissement, tantôt durcissement des consonnes ; p. e. :

mok. mord. *barhot*, velours, gén. *barhodin* (m. *báršon'*) ;

m. mord. *brat*, frère, gén. *bradin* ;

m. mord. *avá*, femme, dat. *avati*, datif indéf. *avańdi*. dat. pl. *avatnendi* ;

m. mord. *vir'*, forêt, pl. *vir'ht* ;

m. mord. *kud*, cabane, pl. *kutt* ;

m. mord. *kar'*, soulier, pl. *kar'ht* ; etc.

Les consonnes *b*, *g*, *d*, se durcissent quand elles se rencontrent avec des suffixes qui commencent par une consonne ; p. e. :

m. mord. *kud*, cabane. dat. *kutti*, élatif *kutsta* ;

m. mord. *panda*, colline, abl. *pantta*, élat. *pantsta*, dat. *pantti* :

m. mord. *pilge*, pied, incessif *pilksa*, pl. nom. *pilkt* ;

m. mord. *pańga*, éponge, abl. *pańkta*, élat. *pańksta*, etc.

1. La langue esthonienne possédant les consonnes *g*, *d*, *b*, qui manquent au finnois ou qui, du moins, ont disparu du finnois d'aujourd'hui, nous avons été obligé de multiplier nos exemples. On peut aussi constater la disparition du *k* final esthonien après un *s* ; p. e. :

*Kask*, bouleau, gén. *Kase* ;

*Kúsk*, pin, gén. *kúse* ;

*Sësk*, manche, gén. *sëse* ; etc.

Ostiak *poχ*, fils, dat. *poga*, pl. *pogot*;
o. *kerap*, bâtiment, dat. *keraba*, pl. *kerabet*;
o. *vâχ*, argent, pl. *vâgat*;
o. *móχ*, jeune animal, pl. *mógot*;
o. *yuχ*, arbre, pl. *yúgot*:
o. *vont*, montagne, pl. *vondaṫ*, etc.

Conclusion. — A peu de modification près, cette loi phonétique existe dans toutes les langues ougro-finnoises, à l'exception du vêpse ou ancien tchoude et du livonien.

Le vêpse est, comme nous avons essayé de le prouver plus haut, plus ancien que le finnois-suomien, et le livonien s'est détaché du finnois à une époque fort reculée. Dans ces deux langues le *k*, *t*, *p*, correspondent aux *kk*, *tt*, *pp* finnois et le *g*, *d*, *b*, aux *k*, *t*, *p* finnois : *p. e.*

vêpse ou ancien tchoude *hërg*, bœuf, gén. *hërgen* : finn. *hërkë*:
v. *ak*, vieille femme, gén. *akan* : finn. *akka*:
v. *madu*, vers, gén. *madon*: finn. *matu*:
v. *lind*, oiseau, gén. *lindun* ; finn. *lintu* ;
v. *háb*, tremble, gen. *hában* ; finn. *hápa*;
v. *lamb*, lac, gén. *lamban* ; finn. *lampi* : etc.

Il résulte de ces exemples que les formes douces pour les dentales, gutturales et labiales finnoises ont existé primitivement et que le finnois ne les a modifiées que bien après sa séparation du tchoude ou vêpse en remplaçant les formes douces par les formes dures et les formes dures par le redoublement.

Conformément à la même loi, les consonnes *k*, *t*, *p* finnoises se changent chaque fois qu'elles se trouvent placées entre deux voyelles dures, le *k* s'adoucit en *y*, le *p* en *v* et le *t* a simplement disparu ; p. e :

vêpse *kadag*, genévrier : finn. *kataya* (pour *kataka*) ;
v. *oiged*, juste : lap. *vuoyggad* ; finn. *oikea* ou *oikia* (pour *oiketa* indéf.) ; de même
v. *sanad*. finn. *saná*, de *sana* parole (pour *sanata*), etc.

Cette loi est de la plus haute importance et nous la résumons par la règle suivante :

Règle. — ***Les consonnes médiales des radicaux ougro-finnois sont susceptibles d'un adoucissement ; les consonnes redoublées deviennent simples et les simples s'adoucissent ou disparaissent.*** (*Quelquefois*

*le même fait a lieu pour le durcissement.) Les deux langues vépse ou ancien tchoude et livonienne font seules exception à la règle par la simple raison que leurs radicaux renferment les formes primitives.*

Nous pouvons constater l'existence de mutations analogues dans les langues samoïèdes :

1. YOURAK-SAMOÏÈDE[1].

$h = s$.

*noho*, espèce de renard; gén. pl. *nosi'*;

$g\ (n) = z\ (nz)$.

*yieńa*, pas, gén. pl. *yienzi'*.

$k = c$.

*tubka*, hache, cognée; gén. pl. *tubci'*, etc.

2. TAVGHI-SAMOÏÈDE.

Nous voyons dans cet idiome des traces d'adoucissement et de durcissement; p. e.;

*kinta*, fumée, gén. *kindań*;
*luńfe*, aigle, gén. *lumbeń*;
*fudar*, joug, gén. *futarań*;
*bagir*, sommet de montagne, gén. *bakirań*;
*yayeń*, piége, gén. *yasenań*, etc.

3. JÉNISSÉÏ-SAMOÏÈDE

*dd* = *md*, *nt*, *nd*, *nt*, *ntt*, *ltt*.

*loddu*, bas; yourak-sam. *lamdu*;
*addu*, pou; tavghi-sam. *omtuń*;
*mudduté*, barbe; tav. sam. *mundůis'ań*;
*liddo*, plat, uni; tav. sam. *lenttaga*;
*soddei*, poteau; tav. sam. *saltta*, etc.

*gg* = *rk* (*rg*), *nk* (*ń*).

*agga*, grand; your. sam. *arka*;
*naggorado*, rouge; ostiak sam. *nárg*;

1. Voir M. A. Castrén, Grammatik der Samojedischen Sprachen, herausgegeben von Ant. Schiefner. St-Petersburg 1854.

*foggo*, hampe ; ost. sam. *fonka* ;
*mugga*, forêt ; tav. sam. *munku* ;
*baggeo*, chien ; tav. sam. *báń* ;
*baggabo*, creuser ; tav. sam. *boňuama*.

*tt* = *bt*.

*kattuňabo*, châtrer, gâter en coupant : tav. sam. *kubtúama*, etc.

Quelquefois les liquides et le *b* du milieu des mots ont disparu dans le jénisséï-samoïède p. e. :

*kotabo*, éteindre ; tav. sam. *kabtuama* ;
*yote*, rosée ; tav. sam. *yobtuaň* ;
*batabo*, répandre de l'eau ; tav. sam. *bobtama* ;
*kaba*, onde, vague ; ostiak sam. *komb* ;
*tidó*, travailleur, ouvrier ; tav. sam. *tand'á* ;
*mod'oggo*, boiteux ; tav. sam. *mund'aka* ;
*fedi*, tambour ; tav. sam. *feaňd'er* ;
*sáme*, loup ; your. sam. *sarmik* ;
*umu*, nord ; your. sam. *üörm* ;
*yéńie*, pièce pour raccommoder ; tav. sam. *yemńie* ;
*oléï*, tué : tav. sam. *amlaba*, etc.

### 4. OSTIAK-SAMOÏÈDE.

On remarque dans cette langue l'adoucissement des consonnes : p. e.:

*mat*. tente, gén. *maden* ;
*sok*, verglas, gén. *sogon*, acc. *sogop* ;
*kanak*, chien, gén. *kanagaeň* ;
*kotte*, serf, gén. *kod'en* ;
*utte*, main, gén. *uden*, acc. *udem* ;
*ükke*, bonnet, gén. *ügen* ;
*kündde*, cheval, gén. *künden*, etc.

### 5. KAMASSINCHE.

Cet idiome renferme également les traces d'un adoucissement de consonnes ; p. e.:

*kazak*, Russe, gén. *kazagan* ;
*kutl'im*, je tue ; impératif sec. pers. *kuda* (racine *kut*) ;
*t'itl'im*, je tire, imp. *t'idë* (racine *t'it*), etc..

(*A suivre.*)

CH.-E. DE UJFALVY.

# VOCABULAIRES

# DE DIVERSES LANGUES AFRICAINES[1]

## I. — LISTE DES MOTS EN LANGUES MĀBA ET FOR.

| *Français.* | *Maba ou Selih.* | *For.* | *Munzinger.* |
|---|---|---|---|
| Dieu | kalak | | |
| homme | kaï | | |
| femme | museu | yankue pl. yanga | yankuè |
| enfant | kambak | kue pl. doghola | kue |
| viande | nyu | ninò | |
| eau | endji | koro | |
| sel | wudja | kyerra | |
| pierre | kodrok | didò | |
| terre | bar | surù | |
| ciel | sama | dyawil | gauel |
| soleil | enyik | duli | duli |
| lune | eék | dual | dual |
| bœuf | mar | u pl. cú | u pl. cu |
| brebis | dyok | dolè | |
| chèvre | mandakal | deu | diou |
| éléphant | nguon | angìr | anger |
| singe | gur | qorò | |
| girafe | ifir | ur | |
| arbre | kusa | kurù pl. kurunga | |
| lion | amarak | murù | |
| léopard | iri | dyarà | |
| pain, doura | kusumu | kang | |
| outre | atèri | sèn | |
| père | abba | | |
| mère | minying | | |
| frère | muk | bara | |

1. Recueillis pendant mon voyage en Abyssinie en 1867.

| *Français.* | *Maba ou Selih.* | *For.* | *Munzinger.* |
|---|---|---|---|
| sœur | mir | niu | |
| tête | kidji | tebù | tabu |
| visage | yu | | |
| nez | bon | dormi | |
| langue | dilmek | dali | |
| dent | sati | kagi | |
| bouche | kanà | | udo |
| cheveu | tèfi | nyilù | njlu |
| main | kara | donga | |
| pied | dya | tar pl. tarnga | |
| doigt | kartunglak | tori pl. toringa | |
| habit | rèkè | | |
| cheval | bérek | murta | morda |
| chameau | toronbò | kamel (ar) | kamel |
| âne | edig (Tig.) | lèl | lel |
| farine | sou | wuo | |
| sable | gisinga | ngaï | |
| montagne | kodrok | pugho | |
| rivière | bètà | lolong | |
| herbe | lua | daï | |
| œil | kâsi | nui | |
| corne | kemik | d'olba | |
| buffle | sim | manyù | |
| oiseau | agorak | dia pl. kianga | |
| poule | karik | dogha | |
| couteau | tutak | sar | |
| chien | nyuk | | |
| épée | sabang | | |
| fer | nyau | daura | |
| corde | dugnu | bot | |
| panier | kubung | | |
| feu | vasik | utù | |
| cendre | oun | di | |
| charbon | kikimi | turnya | |
| du lait | sila | | |
| du beurre | nyamuk | | |
| os | kankik | | |
| cuir | koi | | |

| *Français.* | *Maba ou Selih.* | *For.* | *Munzinger.* |
|---|---|---|---|
| plume | tefi | | |
| coton | ngurio | | |
| bon | kèrèti | tulei | |
| mauvais | ninyèti | gitti | |
| grand | kullak | appaï | |
| petit | nyilik | ettingi | |
| beau | nimrek | | |
| blanc | farfarak | fatta | |
| noir | liliu | | |
| rouge | kukuyak | fukka | |
| lourd | falà | dirò | |
| léger | lèloa | kulei | |
| long | likik | kura | |
| court | dakalak | butè | |
| jour | wenying | notò | udo |
| nuit | isi' | kinyo | lul |
| à présent | dalkà | | |
| aujourd'hui | wandyò | cani | |
| demain | sungdar | èlè | |
| après | kosan | | |
| avant | gnying | | |
| moi | kang | ka | |
| toi | mesi | dyi | |
| lui | endyei | | |
| nous | mang | kuasona | |
| vous | kaï | haï kuakin | |
| j'ai | am enè | | |
| tu es | mi nè | | |
| il a | mi nà (?) | | |
| vite | losù | | |
| doucement | nyèli nyèli | | |
| comme ça | ati | | |
| va | kokò | dyò | |
| viens | kar | dyela | |
| porte | nyam | yabu | |
| apporte | nar | | |
| prends | dung | dyei | |
| donne | minki | yanigi | |

| *Français.* | *Maba ou Selih.* | *For.* | *Munzinger.* |
|---|---|---|---|
| mange | nya | dyam | |
| bois | yanyà | dyabà | |
| vois | yakoï | gegil | |
| entends | nèla | keldyam | |
| lève-toi | urang | dyaules | |
| assieds-toi | nyugù | yong | |
| dors | yar | yongo | |
| finis | tamma | aginz | |
| tue | uya | dyau | |
| aime | ngaret | | |
| fais | endrea | dya | |
| achète | taka | yulei | |
| vends | arkeri | | |
| coupe | dabah (ar) | yurù | |
| jette | tangan | | |
| vole | teniri | | |
| trouve | okunù | | |
| lave | wuka | | |
| frappe | kudù | | |
| couche | fia | | |
| montre | tana | | |
| autre | wang | | |
| celui-ci | wagu | | |
| celui-là | wuliga | | |
| qui est venu ici? | nya tigin wagin naragu? | | |
| quoi | nyi | | |
| où | ngun | | |
| quand | gotù | | |
| pourquoi as-tu fait cela? | nyena azong ga kongoni | | |
| laisse | lelè | | |
| attache | kadva | | |
| détache | suttù | | |
| attends | kusà | | |
| allume la chandelle | sungu wan wasigin | | |
| éteins | nyam | | |

| *Français.* | *Maba ou Selih.* | *For.* | *Munzinger.* |
|---|---|---|---|
| tire | tufun | | |
| beaucoup | luli | | |
| peu | nyeli | | |
| assez | metti | | |
| encore | udyu | | |
| trop | takalà | | |
| toujours | bot | | |
| ensemble | megdi | | |
| endroit | mese | | |
| comment vous appelez-vous? | mili nyamberi? | | |
| pays | bar, winan | | |
| maison | dugum | | |
| porte | sidadi | | |
| selle | basur | | |
| selle de cheval | seri | | |
| dis | su | | |
| tais-toi | eli su | | |
| malade | madyak | | |
| près | nugi | | |
| loin | lel | | |
| parole | kanà | | |
| parles-tu? | kana gasà | | |
| que veux-tu? | nyem gidaï? | | |
| je peux | met anymunni | | |
| je ne peux pas | met anymunta | | |
| déchire | fitingu | | |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1 | ten | dik | 9 | odui | os an ongal |
| 2 | bar | weu | 10 | otuk | woyè |
| 3 | kungal | is | 20 | ken bir | |
| 4 | assal | ongal | 21 | ken bir ton | |
| 5 | tor | os | 100 | dakak | |
| 6 | sittal | os an dik | 101 | dakak ton | |
| 7 | minri | os an weu | 1000 | dak otuk | |
| 8 | iyà | os an is | | | |

| Prétérit. | Aoriste. |
|---|---|
| J'ai écrit, am keteb-ari. | J'écris, am keteb-arni. |
| Tu as écrit, mi keteb-ziri. | Tu écris, kang keteb-kirte. |
| Il a écrit, tì keteb-tiri. | Il écrit, tì keteb-tirti. |
| **Pluriel.** | **Pluriel.** |
| Nous avons écrit, mang keteb-miri. | Nous écrivons, mang keteb-mirti. |
| Vous avez écrit, kang keteb-kiri. | Vous écrivez, kang keteb-kirti. |
| Ils ont écrit, wang keteb-wiri. | Ils écrivent, wang keteb-wirti. |

## II. — LISTE DE MOTS EN LANGUE BERTA.

| | | | |
|---|---|---|---|
| soleil | mòso | bras | bue |
| vent | bubane | viande | oò |
| feu | mo | sein | èr |
| pain | duà | miel | gongsò |
| eau | feri | chèvre | mèè |
| pierre | belè | bœuf | tang |
| arbre | ènkolè | pouce | kho |
| homme | bunkur pl. bunkuralè | ongle | masù |
| | | pou | dengi |
| femme | musang | lit | manykifa |
| dourra | selè | maison | suli |
| corde | martà | pluie | ro |
| père | abba | paille | nyarà |
| mère | dada | poule | mesà |
| enfant | akhuti | habit | or |
| jour | mòso demilè | cheval | murta |
| nuit | habida | âne | singir |
| terre, poussière | sà | fouet | amesing |
| tête | alò | lune | sike |
| œil | ari | étoile | sòr |
| nez | amo | pantoufle | sàfa |
| cou | tongo | singe | ongo |
| oreille | ile | lance | ber |
| bouche | èntù | montagne | ule |
| urine | sara | mort | musè |
| langue | halà | beau | kudi |
| main | deba | mange | atènga |

| | |
|---|---|
| bois | mera |
| va | adà |
| viens | adò |
| assieds-toi | sokhota |
| lève-toi | milinga |
| dors | sisa |
| attends | atokhol |
| lourd | nyèdi |
| il y a | sari |
| il n'y a pas | yaòtone |
| bon | wusii |
| renvoie | futa |
| comme ça | yeotonga |
| aujourd'hui | wusihei |
| outre | aura |
| perle | aminzi |
| nue | aguru |
| plume | agugut |

## III. — LISTE DE MOTS EN LANGUE NÉRÉ.

| | *Munzinger.* | | | *Munzinger.* | |
|---|---|---|---|---|---|
| Dieu | ebberi | ebberé | pied | balla | |
| père | abin | | doigt | silma, tsi-limka | |
| mère | anin | | | | |
| fils | ti | zi | œil | nu | no |
| oncle | afo | | nez | dammu | demmo |
| enfant | dongdi | dongadi | dent | nèhè | |
| homme | kotada | | langue | haga | |
| frère aîné | gandera | | boucle | kasa | aula |
| frère cadet | gebisa | | oreille | tus | tuss |
| eau | ba | embà | cou | habi | |
| feu | sita | schitta | joue | sukulli | |
| lait | sa | sa | barbe | sénè | |
| pain | elba | | bon | fingas | |
| viande | nóta | | mauvais | dengi, me-saku | |
| miel | sino | | | | |
| sel | sanda | | beau | agu | |
| couteau | handar | | laid | kosù | |
| pantoufle | bèsa | | grand | dukku | |
| bœuf | ara | ar | petit | nukku | |
| pierre | tana | tane | veine | margotu | |
| blanc | kutè, renku | | malade | dineru | |
| noir, rouge | solko, sur-ku | | mort | ditu | |
| | | | affamé | beredi (?) | |
| tête | kèla, kera | kele | altéré | balin derbe dagma | |
| cheveu | sabi | sebi | | | |
| ongle | si, tsi | | rassasié | dasi | |
| main | ad | | il y a | udu | |

| | *Munzinger.* |
|---|---|
| il n'y a pas | kaddu |
| quand vien-dras-tu? | kasai wani |
| aujourd'hui | intun |
| hier | anarmi |
| va-t'en aujourd'hui et reviens demain | èntun altak kasai fiwani |
| bois | lagi |
| ne bois pas | desi |
| prends | hindi |
| va | alli |
| viens | esu |
| apporte | das |
| couche-toi | tab |
| lève-toi | nès |
| mange | kal |
| savez-vous | hegawouti? |
| je sais | yigawuti |
| moi | angen |
| toi | enga |
| lui | teb |

| | *Munzinger.* | |
|---|---|---|
| nous | aigali | |
| vous | engali | |
| eux | tebli | |
| 1 | doko | doko |
| 2 | ariga | arega |
| 3 | sana | sane |
| 4 | sona | schonè |
| 5 | wudita | oita |
| 6 | data | data |
| 7 | dyariga | gariga |
| 8 | desena | dissena |
| 9 | lefekemada | lefetemada |
| 10 | lefek | lefek |
| 20 | dokuta | dokuta |
| 30 | sanlefeta | |
| 40 | sonlefeta | |
| 50 | wuditlefeta | |
| 60 | dadlefeta | |
| 70 | dyarilefeta | |
| 80 | desenlefeta | |
| 90 | lefetamada lefeta | |
| 100 | myt (ar) | |

### Formation du pluriel.

1. Les mots qui se terminent en une consonne ajoutent *a. p. e.* was, chien, wasa, chiens.

2. Les mots se terminant en voyelle la changent en *etta. p. e.* tana, pierre; tanetta, pierres; belli, chèvre; belletta, chèvres.

| Présent. | Passé. |
|---|---|
| Wonaga, je viens. | Wontaga, je vins. |
| Wona, tu viens. | Wonta, tu vins, |
| Wonia, il vient. | Wontia, il vint. |
| Futur (?) | Plus-que-parfait (?) |
| Wonogo. | Wontogo. |

PRONOMS POSSESSIFS.

Wa-abìn, mon père.
Ga-abìn, ton père.
Te-abìn, son père.

## IV. — LISTE DE MOTS EN LANGUE KUNAMA.

| | | *Munzinger.* | | | *Munzinger* |
|---|---|---|---|---|---|
| Dieu | anna | anna | herbe | sena | sena |
| ciel | nora | nora | doura | kina | kina |
| vent | sawtia | sauita | fer | bida | bida |
| pluie | ngora | amora | lance | masa | masa |
| rosée | selfa | schelfa | bouclier | arma | arma |
| étoile | sonda | antena | hache | lausa | lausa |
| soleil | uya | wakora | maison | itta | ita |
| lune | tèla | tèla | tête | anna | ana |
| jour | | | oreille | ukuna | okena |
| nuit | awada | auada | nez | bubuna | bobena |
| feu | toma | zoma | œil | ua | wa |
| eau | bia | bia | dent | ma | |
| terre | laga | lega | joue | makala | |
| montagne | eya | eja | cou | mèèna | |
| pierre | uga | uga | barbe | gùma | |
| chemin | tebila | tebira | nuque | sira | |
| homme | kua | kua | sein | kuta | |
| femme | derka | derka | dos | badà | |
| habit | sêsa | sessa | main | kuna | |
| bœuf | aila | eira | bras | bèna | |
| chèvre | sessa | sessa | paume | kuna takasa | |
| cheval | burasa | burasa | | | |
| âne | sanda | schenda | doigt | kisa | |
| chien | ta | zeja | ongle | ikina | |
| chat | àluga | aluga | ventre | kasa | |
| éléphant | âbina | abina | genou | kafala | |
| hyène | angua | angua | pied | danguba | |
| chameau | arkuba | arkoba | semelle | minda takasa | |
| lait | ausa | aussa | | | |
| arbre | èla | uda | rein | banka | |

| | |
|---|---|
| c'est bon | ka maïda |
| mauvais | amboba |
| petit | damisa |
| beaucoup | kisia, fauda |
| c'est faux | ingirake |
| vrai | malia |
| sable | laga |
| lit | aranta |
| blanc | arà |
| noir | umma |
| rouge | biba |
| bouche | uda |
| corne | gila |
| mouton | germa |
| poule | dora |
| oiseau | surka |
| cuir, peau | agala |
| viande | nya |
| graisse | anya |
| miel | golà |
| paille | gugusa |
| bois | uda |
| épaule | inasi |
| cœur | ulfa |
| bière | aïfa |
| âme | asilma |
| moi | abba |
| toi | ènè |
| lui | unu |
| nous | àme |
| vous | ème |
| eux | ime |
| grand | anda |
| aujourd'hui | tama |
| hier | babura, ahandi asandi |
| demain | selase |
| avant-hier | àdubura |
| ce | oina |
| garçon | akka |

| | |
|---|---|
| sur, dans | — la |
| à, vers | — ta |
| à côté | — la ètèta |
| avant | annata |
| après, derrière | badangala |
| mange | inga |
| bois | ino |
| assieds-toi | goda |
| lève-toi | fèda |
| attends | lakada |
| viens | owa |
| va | gada |
| parle | uda |
| tais-toi | uïda |
| sache | itake |
| vois | inti |
| entends | itika |
| porte | nauda |
| laisse | idolo |
| frappe, tue | iaili |
| prends | ibini |
| écris | ilata |
| il y a | koske |
| il n'y a pas | kosimmi |
| ris | kèkèda |
| pleure | imbi |
| oui | yè |
| non | aya |
| dors | atòda |
| jette | fada |
| aime | ime |
| fais | imini |
| il est malade | ikka kikokè |
| il est guéri | eboke |
| éveillé | ebo |
| je suis fatigué | nakofalke |

### Déclinaison.

Le datif et l'accusatif se forment par la postposition « *si* » *p. e.* bia abasi kaso, apporte-moi de l'eau.

### Pronoms possessifs.

Ittanga ; ma, notre maison.
Ittenga ; ta, votre maison.
Ittia ; sa, leur maison.

### Formation du pluriel.

Pour former le pluriel on ajoute la voyelle *i*, *p. e.* uga, pierre, ugaï, pierres ; cependant ka, homme, fait au pluriel kè.

### Article défini.

L'article défini s'exprime en insérant un *u* avant l'*a* final, *p. e.* ka, homme, kua, l'homme, uga, pierre, ugua, la pierre.

| | |
|---|---|
| Awa, mon, notre père. | Anunga, ma, notre mère. |
| Ewa, ton, votre père. | Enunga, ta, votre mère. |
| Iwa, son, leur père. | Ununga, sa, leur mère. |
| Aina, mon, notre frère. | Aisa, ma, notre sœur. |
| Eina, ton, votre frère. | Eisa, ta, votre sœur. |
| Ina, son, leur frère. | Isa, sa, leur sœur. |

### Verbe.

On distingue deux conjugaisons. A la première conjugaison appartiennent les verbes qui se terminent en « *da* » à l'impératif. A la seconde conjugaison appartiennent tous les autres verbes.

Il y a au moins deux temps : un aoriste avec le sens du prétérit et du présent, et une forme pour le futur. Il existe aussi un duel dans l'aoriste pour les verbes de la seconde conjugaison.

1. La terminaison « *ke* » forme invariablement l'aoriste, et « *na* » le futur.

2. Les verbes appartenant à la première conjugaison placent les suffixes personnels après la racine dont la voyelle se prolonge (*a* devient *è*). Le suffixe *na* indique la première personne du singulier. dans les deux temps. La deuxième personne est marquée par un *n* dans l'aoriste, par *nu*, dans le futur. La troisième personne prend *s* dans

l'aoriste et *su* dans le futur. Au pluriel, la première personne est indiquée par *ma*, la deuxième par *mu* et la troisième par « *su* » ou bien elle ressemble à la deuxième personne.

3. Les verbes de la seconde conjugaison ajoutent les pronoms personnels en forme de préfixes, ainsi : *na*, pour la première personne du singulier ; *ni* (parfois *no*) pour la deuxième et « *i* » pour la troisième. La première personne au duel s'indique par « *ka*, » au pluriel, la première personne est marquée par « *ma*, » la deuxième par *mi* et la troisième par « *o*. »

### Première conjugaison.

Impératif *fada* lève-toi, racine *fa*.

| Aoriste. | Futur. |
|---|---|
| Aba fênake, je me lève, levai. | Fênana, je me lèverai. |
| Ene fênke, tu te lèves, levas. | Fênuna, tu te lèveras. |
| Unu fêske, il se lève, leva. | Fêsuna, il se lèvera. |
| Ame fêmake, nous nous levons, levâmes. | Fêmana, nous nous lèverons. |
| Ème fêmke, fênke, vous vous levez, levâtes. | Fêmuna, vous vous lèverez. |
| Ime fêske, ils se lèvent, levèrent. | Fêsuna ou fêmuna, ils se lèveront. |

### Seconde conjugaison.

Impératif *inti* vois, racine *nti*.

| Aoriste. | Futur. |
|---|---|
| Nantike, je vois, vis. | Nantina, je verrai. |
| Nintike, tu vois, vis. | Nintina, tu verras. |
| Intike, il voit, vit. | Intina, il verra. |
| Kantike, nous deux voyons, vîmes. | Kantina, nous deux verrons. |
| Mantike, nous voyons, vîmes. | Mantina, nous verrons. |
| Mintike, vous voyez, vîtes. | Mintina, vous verrez. |
| Ontike, ils voient, virent. | Ontina, ils verront. |

Nakoske, je suis, fus.
Nokoske, tu es, fus.
Koske, il est, fut.
Kakoske, nous deux sommes, fûmes.

Makoske, nous sommes, fûmes.
Mikoske, vous êtes, fûtes.
Okoske, ils sont, furent.

Fanaya, si je me lève.
Fanuya, si tu te lèves.
Fasuya, s'il se lève.
Fameya, si nous nous levons.
Famuya, si vous vous levez.
Fasuya ou famuya, s'ils se lèvent.

J. Halévy.

# QUELQUES REMARQUES

# SUR LE THÉATRE JAPONAIS

M. Georges Bousquet, chargé d'une mission gouvernementale au Japon, vient, dans un récent travail, de dérouler à nos yeux un tableau vivant de Yeddo et de ses habitants. Ses études sur la comédie et le drame japonais ont ajouté de nouveaux détails à ceux qui nous étaient déjà connus par la *Promenade autour du monde*, du baron Hubner.

Comme tous les pays plus ou moins civilisés, le Japon a son théâtre. Théâtre vraiment national, qui seul, jusqu'à ce jour, a su résister au grand courant européen, sous lequel s'effondrent les vieilles croyances, les mœurs et les institutions japonaises.

L'ethnographe qui veut étudier le génie de la nation ne doit point s'adresser aux castes élevées. L'aristocratie, essentiellement intelligente et imitatrice, toujours à la recherche du mieux possible, n'a pas craint de renier une civilisation de plusieurs siècles pour embrasser des idées modernes et tirer parti de nos découvertes. Apostasie raisonnée et sublime, qui deviendra une cause de progrès, de grandeur, mais qui fut la ruine de toute originalité. Ce sont les classes inférieures, paysans, artisans et marchands, qui, rebelles aux innovations occidentales, conservent au Japon son caractère et sa physionomie. Pendant que les grands, sous une influence étrangère, font perdre même à la littérature japonaise sa saveur indigène, le peuple, fidèle à sa tradition comme à ses goûts, a conservé au théâtre sa forme et son cachet.

Au Japon, plus qu'ailleurs, le théâtre est considéré comme un amusement. Il faut donc peu s'étonner de n'y point rencontrer les tendances nationales qui enthousiasment une foule, la verve satirique qui fouette les ridicules, l'élévation morale et religieuse qui agrandit les cœurs et ennoblit les sentiments. Les jours de représentation sont jours de fête, et n'ont qu'un but, la réjouissance. On s'y porte en foule à l'ap-

pel du tambour. Les hommes interrompent leurs travaux journaliers, et revêtent le costume de cérémonie ; les femmes se sont artistement coloré le visage ; les jeunes filles, coiffées avec échafaudage, se sont fait badigeonner à l'amidon cou, bras, épaules, pour produire l'illusion de la peau blanche, grande coquetterie du pays ; ainsi chaque famille arrive radieuse dans le véhicule du traîneur de *djinrikichia*, avec l'inébranlable résolution de s'amuser quoi qu'il arrive. Je ne sais quelle étiquette défend aux grands personnages, fonctionnaires ou dignitaires du monde officiel, d'assister au spectacle ; les nobles se croiraient déshonorés s'ils prenaient part à ces plaisirs vulgaires. Toutefois ils ne peuvent réagir contre la curiosité de leurs femmes qui s'y aventurent souvent incognito. Quant aux lettrés, leur dédain est si profond pour ces sortes d'ouvrages, qu'ils préféreraient s'ouvrir le ventre que de distraire quelques instants à leurs vénérables hiéroglyphes pour d'aussi puériles inepties. Voilà qui explique pourquoi le théâtre a gardé sa naïveté populaire. Il a toujours été fait pour le peuple et par le peuple. Ce sont des hommes, issus des classes pauvres, qui, devant l'obstination systématique des savants et des docteurs, durent se faire les interprètes des passions et des tendances nationales.

Chose curieuse que cette aversion des lettrés pour le théâtre ! Le Japon, en ce point, fait exception au reste du monde. En tous temps et chez tous les peuples, la poésie dramatique a été considérée comme l'épanouissement le plus complet de l'esprit humain ; le poëte dramatique était célébré à l'égal des héros. Ne voyons-nous pas Eschyle proclamé général au sortir d'une tragédie patriotique ? Sophocle porté en triomphe jusqu'à sa demeure, pour avoir ému son tribunal par la lecture de l'Œdipe à Colone ? Et sans prodiguer des exemples célèbres, quels honneurs ne décernent pas aujourd'hui Français, Anglais et Allemands, à la mémoire de Molière, de Shakespeare, de Schiller, qui ont rendu leur théâtre impérissable ? Au Japon, l'art dramatique ne jouit d'aucune considération. Les grands, qui n'ont point dédaigné la poésie épique, ni même la poésie lyrique, ne manifestèrent jamais que du mépris pour toute tentative théâtrale. La raison de ce contre-sens universel ? Sans doute il la faut chercher dans une idée politique. L'aristocratie qui, dans sa fierté, tient à son rang, n'a pas voulu se commettre avec le populaire ; elle eût craint de perdre son prestige en partageant les divertissements des classes inférieures. Aussi, pour éviter tout point de contact, s'est-elle abstenue de ces sortes de réjouissances ; et, afin de prévenir la désertion d'un de ses membres, a-t-elle flétri à l'avance

quiconque, noble et savant, s'abaisserait à produire une œuvre dramatique.

Ce mépris des grands, joint à la négligence, peut-être à l'ingratitude du peuple, fait que les noms des premiers dramaturges japonais sont inconnus. Pour leurs œuvres, elles ont à peu près subsisté, car le public japonais, semblable à l'enfant qui ne se lasse jamais d'entendre raconter la même histoire, n'a pas voulu qu'on lui changeât trop souvent ses héros. Je crois néanmoins que les anciens drames ne nous sont point parvenus dans leur pureté primitive, et qu'ils eurent à subir des modifications, allongements ou suppressions, suivant les goûts passagers des générations qu'ils traversèrent. Ainsi en arriva-t-il autrefois en France de nos vieilles chansons du Moyen âge.

Dans son origine, l'histoire du théâtre japonais a quelque analogie avec celle du théâtre grec. L'un et l'autre ont eu la religion pour principe et la légende pour développement.

On sait qu'en Grèce,

> La tragédie, informe et grossière en naissant,
> N'était qu'un simple chœur, où chacun, en dansant,
> Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
> S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.

Au Japon, ce fut pour conjurer un fléau, pour apaiser un dieu malfaisant, qu'on imagina la première danse solennelle. Vers le IX^e^ siècle, un éboulement considérable répandit la consternation dans la province de Yamato. Une fumée pestilentielle s'échappa de la terre, versant dans le pays le poison et la mort. Le grand pontife de Nara sortit du temple, et sur le *Shibaï*, pelouse de gazon qui bordait le sanctuaire, exécuta avec ses prêtres, en guise de prière, une marche rhythmée et symbolique. Les vapeurs se dissipèrent ; on crut au miracle, et en l'honneur de la divinité apaisée, on dressa une tente sous laquelle se renouvela, plusieurs fois par an, la danse propitiatoire. Le lieu fut appelé *Shibaï-ya*, du mot *ya* qui signifie maison. C'est ce nom que les Japonais ont conservé pour désigner un théâtre. De nos jours encore subsiste la coutume de cette danse : chaque représentation commence par le ballet dit *sambasho*. L'idée théâtrale était née ; la légende allait lui donner un perfectionnement. On raconte que jadis un dragon terrible désolait Kioto, répandant la ruine dans toutes les familles, et que, sacrilége effroyable, ses agressions avaient même chassé du palais le *Mikado*, lorsqu'un héros, *Yorimits*, s'attaqua au monstre, le terrassa et délivra

la contrée. Épisode chevaleresque qui rappelle notre archange saint Michel. L'imagination populaire s'empara d'un si noble sujet. On représenta la lutte gigantesque de l'esprit du bien contre l'esprit du mal : les spectateurs acclamèrent le vainqueur, et depuis lors on vit se succéder à la shibaï-ya une série de tableaux vivants, tous empruntés aux fables nationales, où les Japonais allaient retremper leurs croyances qui prenaient vie et corps dans une action dramatique. De la mimique à l'intervention du dialogue, la distance fut bientôt franchie. En l'an 1624, s'ouvrit à Yeddo le premier théâtre véritable avec un véritable poëme.

Ces exhibitions sacerdotales, accompagnées de spectacles légendaires, ne font-elles pas songer au temps des mystères ? Combien la ressemblance devient plus saisissante, quand on pense que, chez les Japonais, c'est aussi le jour que l'on choisit pour les représentations. Le théâtre commence de grand matin pour ne s'achever que fort avant dans la soirée. Souvent n'est-il qu'interrompu : l'action se reprend dès le lendemain. On a vu des pièces durer trois et quatre jours. Avouons néanmoins que jamais à Yeddo la frénésie n'a été poussée aussi loin qu'à Lucerne, où, vers le milieu du XIV^e^ siècle, un seul mystère dura l'intervalle de deux lunes.

La scène japonaise n'est point construite comme celle du Moyen âge. Pour les comédies chrétiennes, où l'action se passait tour à tour avec les mortels, les anges ou les diables, on avait imaginé un théâtre à triple étage ; et, suivant les circonstances, les acteurs se démenaient au rez-de-chaussée, au premier ou au sous-sol, souvent partout à la fois. Le Japonais, qui ne prend point souci d'une vie à venir et n'a aucune idée de ciel et d'enfer, s'est contenté de jouer sur une scène unique représentant la terre. Il n'en fallait pas moins transporter souvent les acteurs d'un endroit dans un autre. On imagina un mécanisme qui rappelle de loin le prisme mobile et à trois faces dont les Grecs se servaient en guise de coulisses. C'est une simple plaque partagée en deux demi-cercles, et qui, tournant sur un axe, peut pivoter à volonté. Pendant que la partie antérieure fait face au spectateur, on prépare de l'autre côté le décor qui doit succéder au premier, et, au signal convenu, le tout se met en mouvement, emportant à droite les acteurs qui finissent leur conversation dans un palais, apportant à gauche ceux qui commencent la leur dans une forêt. Cette facilité de changements à vue simplifie la composition dramatique. Il n'est point besoin de se préoccuper de l'agencement des scènes. Grâce à ce truc ingénieux,

sont évités les grands écueils de notre théâtre moderne d'après les règles classiques, je veux dire l'unité de lieu et les entrées et sorties raisonnées des personnages.

Les actrices sont inconnues au Japon. Jamais femme n'a monté sur la plaque tournante. Est-ce respect pour le sexe féminin? Point. Les Japonais n'en font pas si grande estime. La raison la plus vraie et la plus naturelle est qu'ils la croient incapable de tenir dignement son rôle. Ce sont des jeunes gens qui les remplacent et qui, à force d'artifices, rendent l'illusion presque complète. Notons que les Japonais ne se servent d'aucun masque. A quoi bon du reste? Ils ne jouent point en plein air, la salle de spectacle n'a pas les dimensions d'un théâtre antique, qu'auraient-ils besoin de se hausser la taille ou de se grossir la voix?

Une innovation essentiellement originale, qu'il faut bien se garder de passer sous silence, c'est l'*ombre*. Avez-vous vu des albums japonais représentant quelques-uns de leurs acteurs dans des poses tragiques ou comiques? Derrière eux se dresse une grande forme noire que l'on prendrait pour une apparition fantastique ou un spectre vengeur. C'est tout simplement l'image de ce personnage étrange qui les accompagne sur la scène, et qui, sorte de Sosie, vêtu de noir, emboîte le pas, suit les mouvements, imite les gestes comme ferait une ombre naturelle. Pourquoi cet accessoire? Quelle est son utilité? Pendant le jour, l'ombre ne rend pas grand service, si ce n'est de débarrasser l'acteur des objets qui le pourraient gêner. Mais le soir, quand il fait obscur, comme les Japonais n'ont pas le secours d'une rampe lumineuse, c'est elle qui attache une chandelle au bout d'une perche et la promène devant la figure de l'acteur, afin de ne laisser se perdre aucun jeu de physionomie. Pour l'Européen qui assiste à la représentation, ce personnage est d'un effet ridicule, et ce système d'éclairage a quelque chose de lugubre. Mais les Japonais sont si habitués à cette convention que leur grosse gaieté n'en souffre nullement.

Ces quelques traits en ébauche montrent combien le théâtre japonais est resté primitif. Notre civilisation n'a pas encore fait irruption de ce côté; et, grâce à l'obstination du peuple, il se passera bien des années avant que l'exemple de notre scène moderne modifie l'art dramatique japonais.

D'autant qu'il y a dans le sang même de la nation un obstacle à l'impatronisation de notre genre de théâtre. Le Japonais appartient au groupe des peuples utilitaires qu'a produits la race mongolique; il ne

saurait comprendre les sacrifices de l'affection. Tout ce qui peut ressembler à de l'abnégation ou du dévouement, il est incapable de le concevoir. Le sentiment de l'amitié ne lui est pas inconnu, mais chez lui l'amitié a toujours pour but l'intérêt. Quant à l'amour, loin d'être une vertu au Japon comme chez nous, c'est presque un crime. La jeune fille qui vouerait à un homme l'amour même le plus pur, le plus chaste, serait regardée comme une folle ou comme une créature digne de mépris. Comment pourraient-ils admettre à la scène ce qu'ils ne sentent pas dans la vie? Quel abîme dès lors entre leur théâtre et le nôtre? Quelle différence dans la nature des passions? La courtisane, au contraire, la fille vénale qui n'apparaît point dans nos chefs-d'œuvre et que nous admettons seulement dans les genres inférieurs de comédie (encore est-elle revêtue de qualités qui la rehaussent et font oublier sa vile condition), la courtisane joue un rôle dans la plupart des pièces japonaises. Loin de soulever le dégoût, elle plaît, elle charme, elle amuse. Cela tient aux mœurs. Au Japon, les filles de rien sont vendues à l'avance par leur père : elles ne sont donc point responsables, et jamais il ne viendrait à l'idée d'un Japonais de blâmer leur conduite, résultat de l'obéissance et de la soumission : tant est grand le respect dû à l'autorité paternelle!

Autre caractère des peuples mongoliques, ils n'ont jamais pu s'élever à la conception de l'idéal. L'idéal a toujours été le privilége inné de la race aryenne. Aussi voyons-nous au Japon, sur le théâtre comme dans tous les arts, une tendance perpétuelle à la reproduction de la réalité. Nous nous contentons souvent du vraisemblable, ils copient toujours le vrai. De là une exactitude de détails fastidieuse, parfois répugnante. Au milieu des passions les plus tragiques, le héros boira, mangera par la seule raison qu'on boit et qu'on mange dans la vie. Entre-t-il dans un accès de rage? vous le verrez écumer, rouler les yeux, se tordre en hideuses convulsions pour rendre plus palpables et plus réels les symptômes des grandes colères. Que devient l'art dans ce réalisme à outrance? Toute beauté disparaît. On touche au grotesque ou à l'horrible.

Aussi peut-on dire que les Japonais n'ont ni tragédie ni comédie suivant le sens des temps modernes. Leur genre sérieux se comparerait avec plus de raison à notre mélodrame, et leur genre léger semblerait plutôt voisin de ce que nous appelons le vaudeville. Encore faut-il remarquer que nous avons, même en ces sortes de pièces, une supériorité : c'est notre soin à éviter les trivialités de geste et de lan-

gagé. Loin de moi la pensée que leur théâtre ne se perfectionnera pas avec le temps. Il est déjà dans le répertoire japonais quelques fragments qui dénotent un progrès intellectuel. Il faudra néanmoins, pour ennoblir l'art dramatique au Japon, que les lettrés, les savants, les classes élevées renoncent à leur silence de parti-pris, à leur obstination systématique, et ne craignent pas de porter au théâtre, comme ils l'ont fait à leur honneur dans la société, leurs tendances réformatrices.

HENRY POLDAY.

# LA RUSSIE AU XVI[E] SIÈCLE

« Hérodote et Nestor, voilà deux noms dont le souvenir ne se présente jamais à l'historien du Nord sans le pénétrer en quelque sorte d'un véritable respect. C'est le sentiment d'une reconnaissance presque religieuse que fait naître en lui la lecture de leurs écrits. L'histoire ancienne des Slaves leur doit beaucoup, celle de la Russie leur doit tout. . . . . .

« L'ouvrage d'Hérodote dont Nestor ignorait l'existence est la meilleure introduction de sa chronique. Ce que Tacite fit plus tard pour la Germanie, Hérodote l'avait fait pour la Russie. Ainsi c'est dans Hérodote qu'il nous faut chercher les renseignements nécessaires pour compléter Nestor; plus on étudie l'un, plus on est à même d'apprécier l'autre[1]. »

... Voilà ce qu'écrivait en 1846 un jeune homme qui porte un nom illustre parmi les historiens du Nord, et le travail auquel ces lignes servaient d'introduction est malgré sa brièveté rempli d'intérêt, nourri de faits, et ne découle pas d'une imagination fantastique, comme bien des travaux de ce genre.

Dans les derniers temps, les questions ayant rapport à l'ethnographie de la Russie ont été traitées avec beaucoup plus d'imagination et de passion que de critique judicieuse et raisonnée. La science n'est pas une affaire de sentiment, et les sympathies ou les antipathies nationales, les exigences politiques du moment ne feront jamais naître une appréciation saine et impartiale des faits historiques. Nous sommes congénères d'une race parce que l'histoire, la philologie, l'ethnographie le prouvent péremptoirement, et rien ne saurait ébranler les résultats qui se basent sur les données d'Hérodote et de Nestor. Que doit dire M. Kurd de Schlözer à la lecture d'ouvrages qui veulent prouver que les

1. Kurd de Schlözer. Sur les premiers habitants de la Russie. Paris, Klincksieck, 1846.

Germains du nord-est sont des Finno-Slaves ou que les Russes sont un peuple d'origine Touranienne? Il doit être bien étonné, et cela à juste titre, car rien ne saurait justifier la propagation d'aussi étranges théories.

M. de Schlözer aurait pu ajouter une troisième autorité à celle qu'il vient de citer au commencement de son travail « sur les premiers habitants de la Russie », autorité dont la gloire, pour être plus obscure et plus modeste, n'en est pas moins incontestable pour tous ceux qui s'occupent de l'ethnographie de la Russie. Cette autorité est le baron Sigismond de Herberstein qui, en entreprenant au commencement du XVI^e^ siècle deux voyages en Russie, fut le second *découvreur* de ce pays, comme l'appelle Adelung, l'auteur du « Mithridate ».

Herberstein consigna ses observations dans un livre devenu bientôt célèbre, intitulé :

« Rerum Moscoviticarum Commentarii. In his Commentariis sparsim contenta habebis, candide lector, Russiæ et quæ nunc ejus Metropolis, Moscoviæ brevissimam descriptionem. De religione quoque varia inserta sunt : et quæ nostra cum religione non conveniunt. Chorographiam denique totius imperii Moscici : et vicinorum quorumdam mentionem. Quis denique modus excipiendi et tractandi oratores disseritur. Itineraria quoque duo in Moscoviam sunt adjuncta. »

Ce livre, aussi curieux qu'instructif, est suivi d'une carte de la Russie, tracée de la main d'Herberstein, carte que nous allons tout à l'heure soumettre à un examen au point de vue ethnographique.

Disons quelques mots de la vie de l'auteur avant d'aborder la critique de son œuvre.

Le baron Sigismond de Herberstein naquit le 23 août 1486, à Wippach, en Carniole (Autriche), et entra de bonne heure dans la carrière diplomatique où il devait rendre d'éclatants services à sa patrie et aux quatre empereurs qui furent successivement ses maîtres. Chargé de missions diplomatiques, il parcourut presque toutes les contrées de l'Europe, et fut le premier qui rapporta de ses voyages une description fidèle et détaillée du fabuleux empire du Nord qu'on connaissait à peine, à cette époque, en Europe. Herberstein découvrit, comme nous l'avons dit plus haut, pour une seconde fois la Russie, et non-seulement l'Europe, mais la Russie même lui doivent les détails les plus précieux sur l'ancienne constitution, les mœurs et les usages de cet empire. Chaque fois qu'un savant quelconque cherche des éclaircissements

sur des points en litige concernant les origines russes, il trouvera que tous les auteurs étrangers et russes de cette époque et des époques postérieures sont obligés de se rapporter à Herberstein qu'ils citent constamment comme leur source la plus complète et la plus précieuse.

Il est regrettable qu'aucun historien russe n'ait entrepris la tâche difficile, mais certainement très-utile, d'écrire une œuvre archéologique sur la Russie, œuvre qui servirait de commentaire rectificatif à l'ouvrage de Herberstein. Nous pensons que Karamsin aurait été apte à tenter cette entreprise. Herberstein a rendu des services signalés à la connaissance de l'histoire, de l'antiquité, de l'ethnographie, de la religion et de la constitution de la Russie au XVI^e siècle. Comme jadis Hérodote il avait parcouru, en observateur à la fois intelligent et bien préparé à cette tâche, la plus grande partie du vaste empire qu'il devait décrire, et comme l'historien d'Halicarnasse il sut trouver des indigènes assez intelligents et assez instruits pour le renseigner sur l'état des provinces qu'il ne put visiter en personne. Trois interprètes dont il fit la connaissance à Moscou, Gregor Istoma, Wlas et Dmitrij, lui fournirent des détails précieux sur les habitants non-slaves de l'empire russe. La partie géographique et ethnographique n'est donc pas la moins intéressante de son livre. Herberstein constate l'origine normande de la famille régnante de Russie, dont le chef portait déjà à cette époque le titre de « Czar » de toutes les Russies, ou plus littéralement « de tous les Russes. » Il nous décrit avec une minutie toute particulière les nombreux cours d'eau qui sillonnent la Russie en tous sens et l'ancien nom des fleuves est un sujet tout spécial pour ses investigations. Il nous décrit le cours du Volga, il nous prouve que c'était le même fleuve que le Rha de Ptolémée, qu'il ne prend pas sa source au même endroit que le Dniéper et qu'il se jette dans la mer Caspienne et non pas dans le Pont-Euxin, comme on l'avait cru jusqu'alors. Le Don, autre fleuve de la Russie, prenait ses sources, d'après Ptolémée, dans les monts Riphéens ; Herberstein prouve qu'il n'y avait pas de monts Riphéens en Russie, et que le Don prenait ses sources dans le grand lac d'Iwanosero et qu'il se jetait dans la mer d'Azow. Plus loin, il parle de la Bérézina, dans laquelle il croit retrouver le Borysthène des anciens; il passe en revue l'Oka, la Dwina, la Petchora, le Niémen, ce dernier, d'après lui, le Cronon de Ptolémée; il indique la situation du lac Ilmen et du lac Ladoga, indications qui sont généralement assez précises. L'auteur fournit également des renseignements précieux sur la situation, l'éten-

due et la population des pays limitrophes de la Russie tels que la Lithuanie, la contrée des Tatars de Nogaï, des Kalmouks, des Samoïèdes, des Tchérémisses et des Lapons. Il indique sur sa carte la situation de Cholmogor, près de l'embouchure de la Dwina, *emporium* qui joua un rôle analogue à celui des grandes cités de Bulgar et d'Atl, sur les bords du Volga, les grands entrepôts du commerce entre le nord de l'Europe et l'extrême Orient, les têtes de ligne de la grande route commerciale de Bactres.

La partie ethnographique de cette curieuse carte s'accorde parfaitement avec les données d'Hérodote et de Nestor, que M. de Schlœzer a si bien résumée dans son travail précédemment indiqué. Ce chapitre est peut-être le plus intéressant, car il nous démontre que, malgré les nombreuses invasions, la carte ethnographique de la Russie européenne ne s'est jamais modifiée beaucoup. Les peuples altaïques (Touraniens) habitaient de tout temps la Russie septentrionale jusqu'aux monts Ouvalli et jusqu'au Waldaï. Les Slaves occupaient la partie fertile entre cette ligne orographique et les steppes incultes du midi; ils étaient les vrais descendants et continuateurs des Neures, des Boudines et des Scythes agriculteurs, tandis que les aïeux des Finnois se retrouvent au nord dans les Argippéens, dans les Thyssagètes, dans les Androphages et dans les Melanchlænes d'Hérodote. Enfin, le midi de la Russie, les vastes steppes, sur les bords de la mer Noire, servaient depuis les temps les plus reculés de rendez-vous aux hordes mongoliques et turques de l'Asie centrale, et c'est surtout là qu'il y eut un va-et-vient continuel de populations diverses. Jamais la domination mongole ne fut réelle dans le centre de la Russie, et quand on vient dire que les Russes d'aujourd'hui sont des Altaïques (Touraniens), des Slaves mongolisés, ce sont là des assertions qui manquent de toute base scientifique, pour ne pas dire des assertions de haute fantaisie. Cette même répartition se retrouve, dans ses lignes principales, du temps de Nestor et encore quelques siècles plus tard; Herberstein ne trouva rien de changé; nous voyons sur sa carte, au nord, les pays près de l'embouchure de la Dwina, l'ancienne Biarmie, la Permie (Permia provincia); au sud-est les peuples Tchérémisses (Cseremissa populi) entre la Kama et le Volga; la Novogardia magna, près du lac Ilmen; et au sud-ouest la « Plescovia » et la « Livonia. » Au sud, près des embouchures du Volga, les Tatars du Nogaï (Nogayski Tartaræ), et entre la mer d'Azow et la mer Caspienne, les Tatars (Tartaria). Le centre est partout habité par les Russes. Le tableau ethnographique d'Hérodote et de Nestor ne subit

qu'une légère modification par la migration lente, mais manifeste, que les Slaves du centre de la Russie entreprirent vers la mer Blanche et vers l'embouchure de la Dwina où, attirés par la position avantageuse de cette contrée, ils s'implantèrent en écartant le flot finnois. Rien ne saurait altérer l'exactitude de ces faits.

Un autre fait nous frappe encore si nous considérons attentivement ce curieux travail cartographique. A l'angle supérieur, au nord-nord-est nous découvrons un pays appelé Juhra (Jougra, Jougrie), auquel Herberstein a ajouté sur la carte même « inde Ungarorum origo, » et dans son ouvrage : « Hæc est Juharia (Jugria, Juhra), ex qua olim « Hungari Pannoniam occuparunt, Attilaque duce multas Europæ « provincias debellarunt. Ajunt Juharos in hunc diem eodem cum « Hungaris idiomate uti, quod an verum sit nescio [1]. » C'est là un fait important s'accordant avec les récits de Plan-Carpin et Rubruquis, confirmé depuis et qui fut considéré comme parfaitement admis par ceux qui fournirent à Herberstein ces détails précieux. Le tableau ethnographique de la Russie au XVI^e siècle par Herberstein n'est qu'une partie minime de son important ouvrage, mais il est certainement une partie des plus curieuses et des plus instructives. Ce tableau prouve jusqu'à l'évidence que le fond de la population resta le même en Russie depuis Hérodote jusqu'au XVI^e siècle [2].

CH. E. DE UJFALVY.

1. Herberstein, Rerum Moscovit. Commentar. (Basil. 1571.)

2. Un article de M. Yrjö Koskinen « sur l'origine des Huns » n'étant pas arrivé à temps, nous nous sommes permis de le remplacer par cette étude ethnographique. (*Note de la Rédaction.*)

# LE MOULAGE EN PLATRE

DANS

# L'ANTIQUITÉ ET LA RENAISSANCE[1]

---

Cette question importante, au point de vue de l'histoire de l'art, a été longuement discutée et appréciée, de manières fort diverses, depuis Vasari, et le dernier savant qui l'ait traitée, M. Perkins, un Américain, conclut que les anciens connaissaient le moulage en plâtre et le pratiquaient comme de nos jours. C'est en partant de ce savant travail que nous nous permettrons de démontrer les raisons qui ont empêché les anciens, à notre avis, de se servir communément, comme on le fait de nos jours, du moulage en plâtre, contrairement à l'opinion de MM. Perkins, Welcker et autres savants.

M. Perkins commence sa brochure en prétendant que l'antiquité connaissait le moulage en plâtre. « Savait-on faire un moule ou un creux en plâtre sur une figure modelée en terre glaise? dit-il; savait-on couler du plâtre dans le moule pour faire des répétitions du modèle? » Telles sont les questions résolues à l'affirmative par M. Perkins, sur lesquelles nous nous trouvons en complet désaccord avec lui. Nous allons examiner pas à pas son argumentation.

Ce savant commence par déclarer qu'aucun traité des anciens ne lui facilite sa tâche en donnant quelques renseignements certains. Il ne peut procéder que par inductions; mais, malgré l'absence de faits constatés, il ne peut croire que les Grecs, les Romains et leurs maîtres les Étrusques soient restés dans l'ignorance d'un procédé aussi commode que celui de couler du plâtre dans un moule pour avoir la reproduction d'une statue, quand les anciens coulaient la cire et le bronze, mou-

1. Communiqué à la Société de numismatique et d'archéologie, le 24 juillet 1874.

laient en toute sorte de terre, et savaient faire en plâtre des statues décoratives.

M. Perkins rappelle que la plus importante de ces opérations, la fonte du bronze, ne réclamait pas l'emploi du plâtre, le modèle étant en argile, devenant lui-même le noyau, quand on en avait enlevé l'épaisseur égale à celle qu'on voulait donner au métal, ce noyau une fois cuit était enduit de cire et l'œuvre s'achevait sur la cire terminée et réparée. Comme on le voit, M. Perkins répond lui-même à une première objection; mais quand il dit que pour fondre on procède encore ainsi de nos jours, il se trompe, car le procédé qu'il a indiqué est similaire à celui dit de « la cire perdue » que l'on n'emploie aujourd'hui que pour les petites pièces, tandis que l'on moule en plâtre les œuvres les plus grandes et les plus compliquées.

« Ce ne fut probablement, dit-il, que longtemps après avoir employé la terre glaise et d'autres matières analogues, que les mouleurs en vinrent à se servir du plâtre, dont la préparation offre certaines difficultés, qui, pour être vaincues, auront nécessité bien des tâtonnements et de nombreux efforts. » Quand les mouleurs de l'antiquité firent-ils usage du plâtre? A cette demande, M. Perkins entre dans une nouvelle dissertation pour expliquer l'absence de témoignage des auteurs classiques. Il croit que ce silence vient souvent de l'emploi, par les auteurs anciens, de mots d'une signification douteuse, qui, avec les variantes du texte et leur laconisme, épaississent encore les ténèbres, et il prend pour exemple un passage d'Apollodore, où cet auteur parle d'une statue d'Hercule, faite en poix par Dédale. Après avoir cherché à démontrer philologiquement que l'on pourrait traduire par « statue de bois » le texte grec, M. Perkins reconnaît qu'anciennement la poix n'était point complétement exclue des procédés du moulage. On peut modeler, dit-il, avec de la poix mêlée à la poussière de marbre ou de brique; c'est ce que les Italiens appellent « ciment, » et ils l'emploient pour les parties les plus délicates du moule. On pourrait modeler avec ce ciment. De même il suffirait pour l'entretenir à l'état malléable, de tenir le morceau après lequel on travaille près d'un foyer, de le ramollir de temps en temps dans un bain d'eau tiède. Ce renseignement, que M. Perkins déclare tenir de l'un des artistes les plus éminents et les plus savants de notre époque, est très-précieux, donnant la signification précise d'un passage de Lucien, où il est fait allusion au moulage par le moyen de la poix. Dans ce passage tiré du *Jupiter tragique*, ou « la statue d'Hermès, » celui-ci se plaint d'être entaché par la poix,

dont les sculpteurs couvrent ses membres chaque jour, afin de les reproduire. M. Perkins, en nous citant ce texte, réfute ses propres objections contre Apollodore et ne nous édifie pas jusqu'à présent, il faut l'avouer, sur la pratique du moulage par le plâtre chez les anciens. Mais notre savant, ne se décourageant pas, continue ses recherches, et trouve dans le *Traité de minéralogie* de Théophraste le passage suivant : « Le plâtre semble préférable, même pour le moulage, à beaucoup d'autres matières. » D'après cela, dit M. Perkins, serait-on autorisé à croire qu'au IVe siècle avant notre ère, les sculpteurs se servaient du plâtre pour mouler? Il n'ose pas l'affirmer, et nous croyons qu'il a raison. Comme il le dit, le mot ἀπόμαγμα employé par Théophraste s'applique particulièrement aux empreintes des cachets et des sceaux. Nous ajouterons qu'en étudiant un peu cette phrase, les expressions « *semblent préférables* », et « *même pour le moulage* », (lisons pour les empreintes), démontrent que l'emploi du plâtre n'était pas usuel. « Néanmoins, dit M. Perkins, du moment que l'on peut réduire le plâtre à l'état liquide, le gâcher, le mêler avec de l'eau dans de justes proportions, on possède sans contredit tous les éléments du moulage. » Nous ne sommes pas d'accord en cela avec M. Perkins. Nous avons admis avec lui, comme on l'a vu au commencement, que les anciens savaient, ou ont pu faire en plâtre des statues décoratives (le calcaire existait évidemment en abondance en Grèce) ; qu'ils aient su le cuire, le pulvériser, le mélanger avec l'eau et s'en servir dans de certains cas, ceci est possible ; qu'ils aient pu en prendre des empreintes de cachets, de sceaux, comme Théophraste l'indique, ceci rentre toujours dans les mêmes conditions de possibilité. Mais pour faire un moule ou un creux en plâtre sur une figure modelée en terre glaise, et couler du plâtre dans ce moule pour faire des répétitions du modèle, nous ne voyons pas dans ce qui précède, et dans tous les autres exemples que va nous donner M. Perkins, rien qui puisse le rendre affirmatif. Il y a une opération simple par le fait, mais très-nécessaire, pour pouvoir couler du plâtre dans un moule lui-même en plâtre sans qu'il y ait adhérence. Il faut premièrement mettre du savon en pâte très-liquide dans le moule, l'en frotter de manière à ce que celui-ci en soit imprégné ; ensuite, lorsque le plâtre a absorbé une certaine quantité de ce savon, on applique une légère couche d'huile, qui reste à la surface, ne pouvant pénétrer plus avant dans les pores du moule, à cause de la présence du savon. Grâce à ces deux corps gras, le plâtre que l'on coule dans le moule pour faire les répétitions du modèle, étant encore liquide, l'eau

qu'il contient sépare celui-ci du plâtre du moule, protégé de même par l'huile. Il est nécessaire de se rappeler que l'huile seule n'empêcherait pas l'adhérence, et que le système qui consiste à mettre le moule dans l'eau pour empêcher la liaison au plâtre de l'épreuve, par le suintement du moule saturé dans tous les pores, n'est possible que pour de petits objets, et demande une pratique habile.

Eh bien ! c'est justement cette difficulté, provenant de l'adhérence du plâtre du moule, avec celui de l'épreuve, qui nous paraît avoir été la cause de l'abandon de l'emploi comme reproducteur facile de cette matière chez des anciens. Ils la possédaient en grande quantité, mais ils savaient seulement l'employer pour faire des statues ou des décorations taillées à même dans le plâtre.

Avec les données précédentes, nous croyons que l'on pourra comprendre le point juste où s'arrêtent les découvertes dans le moulage par les anciens. Nous allons continuer à les suivre dans la brochure de M. Perkins.

« Nous arrivons à Pline, dit-il, c'est-à-dire à l'un des passages les « plus embrouillés de cet obscur historien des beaux-arts. Lysistrate « de Sicyone, dit Pline, fut le premier à prendre en plâtre des moules « de la figure humaine. Dans ces moules, il coulait de la cire, puis il « corrigeait ces masques de cire d'après nature ; de la sorte, il atteignait la ressemblance, tandis qu'avant lui on ne s'appliquait qu'à « faire de belles têtes. » Il nous semble que le passage qui précède, vient bien à l'appui de ce que nous venons de dire : Lysistrate prit le premier des moules sur la figure humaine, c'est-à-dire, trouva le moyen d'empêcher l'adhérence du plâtre sur la peau, ce qui a lieu par l'intermédiaire d'un corps gras unique, comme l'huile mise en abondance, surtout sur les parties poilues. La seconde phrase nous montre qu'il ne trouva pas l'emploi simultané du savon et de l'huile dans le moule, qu'il ne reproduisit qu'à l'aide de la cire fondue. M. Perkins, qui a l'air d'ignorer la nécessité de ces moyens pour empêcher l'adhérence du plâtre sur le plâtre, n'explique pas l'importance et la clarté de ce texte, mais s'arrête très-longuement sur le passage suivant : « Le même artiste imagina pour les statues d'en faire un modèle en argile, d'où il paraît que la statuaire en marbre est antérieure à l'art de couler le bronze. »

M. Perkins est très-embarrassé de cette citation. Arrêtons-nous ici, dit-il, et voyons ce qu'on peut tirer de cette logomachie. Si nous prenons isolément les mots de *signis effigiem exprimere*, nous sommes

amené à penser qu'il s'agit des procédés de moulage ; mais si l'on se reporte à la phrase suivante : *Crevitque res in tantum, ut nulla signa statuæve sine argilla fierent*, on est tenté de croire, au contraire, qu'effigie ne peut avoir ici d'autre sens que celui de modèle. Dans ce cas, Pline aurait voulu parler de ces esquisses d'argile (maquettes) dont se servent les sculpteurs, comme point de départ, esquisses reproduites plus tard en marbre et avec la mise au point. M. Perkins a raison et nous ne voyons pas la difficulté qu'il a trouvée à comprendre ce texte, qu'il trouve des plus embrouillés, où Pline dit clairement que ce fut sous Alexandre que les Grecs, ou plutôt Lysistrate trouva le moyen d'empêcher l'adhérence du plâtre sur la figure humaine pour en obtenir un moule, qu'il reproduisait ensuite en cire.

« Il est certain, continue M. Perkins, que si l'on adopte l'idée que Pline a voulu parler du moulage en plâtre, en disant : *quo apparet antiquiorem hanc fuisset scientiam quam fundendi æris*, on met à sa charge une grande erreur, car prétendre que le moulage des statues en plâtre aurait précédé le moulage de la fonte, c'est être à mille lieues de la vérité. Toutes les idées pratiques nous démontrent, au contraire, que le modelage en plâtre n'existait pas avant l'introduction de la fonte, et Pline n'a pas pu dire que l'art de la fonte était postérieur à Lysistrate, qui vivait au temps d'Alexandre. »

Dans ce passage, M. Perkins a raison. Il est évident que si Lysistrate imagina de faire des reproductions ou des modèles de statues en terre, Pline se trompe, lorsqu'il prétend que la fonte du bronze est postérieure à cette invention. Ce sont des erreurs chronologiques auxquelles cet auteur est trop souvent sujet.

« On a beaucoup discuté sur ce passage, dit M. Perkins. Un éminent archéologue allemand, le docteur Brunn, qui s'occupe spécialement de l'histoire de l'art des anciens, affirme, qu'à partir de ces mots : *Idem et de signis effigiem exprimere*, il ne faut plus penser à Lysistrate, qu'il y a ici une interpolation et que le véritable inventeur du moulage en plâtre n'est autre que Dibutade de Sicyone, auquel on attribue l'invention ou du moins la pratique des reliefs d'argile. Or Dibutade vivait 735 ans avant Jésus-Christ. « Nous prendrons la liberté, continue M. Perkins, de ne pas être de l'avis de M. Brunn. En effet, nous ne voyons pas en quoi les moulages en relief d'argile de Dibutade se rattachent aux moulages en plâtre, et pourquoi Lysistrate ne serait pas l'inventeur de ce dernier procédé. »

Eh bien ! à notre tour nous demandons à M. Perkins pourquoi il

n'applique pas le même raisonnement sur les reliefs d'argile de Dibutade, confondus par M. Brunn avec le moulage en plâtre, et pourquoi il assimile de même les reproductions d'argile des statues par Lysistrate à la même invention.

Tournant toujours dans ce même cercle, M. Perkins commente de toutes les manières le mot *exprimere*, qu'il trouve signifier l'idée de représentation, reproduction, pris sur le vif, et par conséquent, suivant lui, l'idée de moulage. « Nous pourrions multiplier ces exemples, dit-il : ceux que nous venons de donner peuvent suffire, pour nous autoriser à croire que Pline a voulu dire que Lysistrate était l'inventeur de la reproduction des statues par le plâtre, en d'autre termes, qu'il était le premier qui avait eu l'idée de se servir du gypse pour mouler. »

Pour nous, toute cette difficulté de compréhension de ce texte, qui fait attribuer par Welcker, Perkins et beaucoup d'autres, l'invention du moulage à Lysistrate, vient de ce qu'ils n'ont pas connu tous les procédés en usage dans la statuaire. En effet, il n'est pas rare encore aujourd'hui qu'un sculpteur, pour s'aider dans la reproduction du corps humain et en avoir auprès de lui l'expression immobile, prenne sur la nature des reproductions en plâtre. Il met de l'huile sur la peau, la couvre de plâtre, et quand celui-ci est pris, le retire de dessus le modèle. Dans ce moule, pour en obtenir le relief, il savonne et il huile, comme nous l'avons dit plus haut, et il peut couler une épreuve sans danger. Mais si Lysistrate avait trouvé, sous Alexandre, c'est-à-dire vers la dernière période grecque, le moyen de faire un moule en plâtre sur le nu, en empêchant l'adhérence, au moyen de l'huile, dans les essais qu'il fit probablement pour faire des épreuves en plâtre dans ce moule, l'huile ne suffisant pas, et n'ayant pas eu l'idée du savonnage, il se servit de cire fondue, pour obtenir des reproductions, ou des estampages en terre glaise, c'est à-dire, pousser de la terre dans le moule, *effigies exprimere*, reproduire, prendre sur le vif, comme le traduit M. Perkins; procédé qui obtint une telle vogue, comme nous dit Pline, que depuis lors ni figures ni statues ne furent faites sans argile, c'est-à-dire sans des moulages en terre glaise sur nature. « Ce fut lui aussi, nous dit Pline, qui s'appliqua à rendre la ressemblance. Avant lui on ne s'étudiait qu'a faire les plus belles têtes possibles. » Cette assertion est parfaitement certifiée par la marche de la sculpture en Grèce, qui jusqu'à Lysistrate exprime plutôt la vérité typique que la particularité physique. Après lui les sculpteurs, entraînés par les reproductions en cire, ou les estampages en terre glaise, pris dans un moule en plâtre

fait sur nature, entrent dans la voie de réalisme qu'ils apporteront chez les Romains, dont la sculpture, malgré son origine grecque, a pour caractère l'individu, en opposition avec les sculpteurs hellènes avant Lysistrate, qui ne sortaient pas du type, du caractère général.

Quant à ce qui se rapporte au docteur Brunn, Pline dit textuellement ceci : « L'invention de Dibutade serait d'avoir mêlé de la rubrique à l'argile, ou d'avoir modelé avec de la terre rouge. »

Passant ensuite à un autre ordre de faits, M. Perkins énumère les statues de plâtre, citées par Pausanias, Spartien et Firmicus; mais il est d'accord pour déclarer que ces statues ont été modelées en plâtre, à la main, et non coulées dans des moules. Spartien dit que trois Victoires ont été fabriquées en plâtre pour les jeux. Pausanias, qu'un Jupiter se trouvant à Mégare était composé de plâtre et de terre cuite, ce qui prouve bien, comme le dit M. Perkins, que l'artiste, après avoir fait une maquette, prépare une armature en fer, dans des grandeurs proportionnelles, sur laquelle le plâtre, en terme technique, « gâché très-clair, » c'est-à-dire contenant beaucoup d'eau, de façon à rester longtemps malléable, est entassé. L'artiste, secondé par un certain nombre d'ouvriers habiles, arrive, avant que le plâtre soit durci, à lui donner la forme générale. Il se sert ensuite d'outils, dits « à plâtre, » pour terminer et ajouter les finesses au travail. Encore de nos jours, malgré la connaissance de toutes les théories et l'habileté des mouleurs, pour un travail purement décoratif, provisoire et de bon marché, ou pour des ornements d'intérieur, les sculpteurs procèdent ainsi. Dans les cas où la figure doit être drapée, l'on imbibe une étoffe de plâtre encore liquide; on la pose sur la statue dont le nu est simplement ébauché, en disposant les plis avec vivacité. Au bout de quelque temps le plâtre ayant durci, on obtient une figure drapée d'une vérité d'effet qui étonne tous ceux qui ne connaissent pas le procédé suivi. Les trois Victoires de Spartien, fabriquées pour une fête, tenaient des palmes très-probablement obtenues de cette manière. Les plâtres conservés au musée de l'Hermitage provenant d'un tombeau du mont Mithridate, ouvert en 1832, et d'un autre tombeau, à Kertch, trouvé en 1843, et attribués au IV^e^ siècle avant notre ère, ont dû être faits par les mêmes moyens. Ce sont les seuls que l'on ait trouvés. Il est donc évident que l'on s'est très-peu servi de plâtre dans toute l'antiquité. Le travail fait de cette manière était pour un modèle bien plus long et plus mal commode que celui de la terre glaise; pour les répétitions il était aussi incomplet et ne valait pas les reproductions en même temps plus solides faites en terre

cuite, dont nous avons trouvé des millions d'exemplaires. M. Perkins trouve peu fondée l'opinion de ceux qui prétendent que l'antiquité s'est peu servie du plâtre, pour le moulage, s'appuyant sur l'absence complète de statues ou statuettes de plâtre, ou de fragments de cette matière dans les fouilles, où l'on trouve cependant des milliers d'objets de la nature la plus fragile : stucs, vases, terres cuites, verreries, têtes en cire, etc. Pour lui, la découverte de ces deux tombeaux du Bosphore annihile complétement ses observations. Nous ne pouvons admettre un tel raisonnement. Si de nos jours une catastrophe semblable à celle qui enfouit Herculanum, Pompéi et Stabia, avait lieu, malgré que notre époque et que nos villes soient loin du goût général et de la profusion d'objets d'art d'alors, la cendre et la pierre ponce ne détruiraient pas et n'empêcheraient pas de retrouver plus tard des milliers de reproductions en plâtre de statues ou bas-reliefs religieux, politiques ou privés, que la facilité que donne le moulage plâtre sur plâtre a disséminées par toutes nos habitations.

Eh bien ! dans toutes les fouilles, dans tous les objets d'art trouvés soit en Italie, en Grèce, en Egypte, en Asie, nous ne trouvons pas d'exemples analogues.

Nous arrivons à la fin de la brochure de M. Perkins, qui a rapport aux époques modernes. Il donne le texte de Vasari, qui dit que Verrocchio fut un des premiers qui mirent en usage l'art de mouler en plâtre, c'est-à-dire, avec cette pierre tendre que l'on tire des carrières de Volterra, de Sienne et de divers endroits de l'Italie. Cette pierre, cuite au feu, acquiert une souplesse qui permet de l'étendre sur les corps les plus raboteux dont elle prend l'empreinte en se durcissant, de telle manière qu'elle peut servir de moule pour répéter mille fois la même image. Andrea moulait ainsi des mains, des pieds, des genoux, des jambes, des bras, des torses, afin de les copier tout à son aise. Bientôt après on en vint à mouler à peu de frais les visages des personnes mortes; aussi voit-on, dans chaque maison de Florence, au-dessus des cheminées, des portes, des fenêtres et des corniches, un grand nombre de ces portraits qui paraissent vivants.

Ce passage de Vasari donne à près de deux mille ans de séparation le même récit de la même découverte, que Pline avait fait pour Lysistrate de Sicyone.

Comme lui, Verocchio avait trouvé le moyen de mouler en plâtre sur la nature ; comme lui, il faisait des reproductions probablement en cire coloriée. L'influence de cette invention amena pour la sculpture

italienne le même effet que pour les Grecs, la décadence, et pour les Romains, c'est-à-dire la tendance à l'individualisme et à la nature étudiée dans toutes ses particularités, qui caractérise la Renaissance.

M. Perkins croit voir une statue coulée en plâtre dans le fait que Verocchio rajuste, en 1488, les fragments de la statue équestre du Coleonie, qu'il avait brisée dans un accès de rage. Cette statue se serait conservée pendant neuf années jusqu'à ce qu'elle servît de cible aux soldats de Louis XII.

Rien n'empêche de croire que cette œuvre ne fût en terre cuite ou en autre matière, et nous ne trouvons pas encore là une preuve suffisante pour lui attribuer le moulage du plâtre sur plâtre. Du reste, il semble que M. Perkins lui-même ait eu des doutes sur ses propres arguments, car à la dernière page de sa brochure nous trouvons le passage suivant :

« Jusqu'ici, nous dit-il, nous avons procédé par inductions, et nos « données ont été plus ou moins conjecturales : entrons maintenant « dans le domaine des faits et les ombres vont disparaître. »

On trouve dans les comptes des bâtiments royaux de France (XVI^e^ siècle) « qu'ùn paiement » a été fait à Jean Leroux dit Picard, imagier, pour avoir vacqué à jetir en plastre la figure d'un grand cheval, sur les moules *qui sont aussi de plastre* qui ont été apportés de Rome au dit Fontainebleau, et à jetir aussi en plastre sur autres moules aussi apportés de Rome à Fontainebleau, une grande figure de N. D. de Pitié, dedans la haute chapelle du donjon dudit château.

« C'est ce moulage de la statue équestre de Marc-Aurèle au Capitole, que Catherine de Médicis fit placer sous un abri, dans la grande cour du palais de Fontainebleau, qui lui donna le nom de « cour du cheval blanc. » Il s'y trouvait encore en l'année 1626.

Voilà donc la première mention sûre, évidente, de la connaissance et de l'invention faite au XVI^e^ siècle du moulage en plâtre. Jusque-là il semble bien que, depuis la plus haute antiquité jusqu'à cette époque, la connaissance du moulage se soit bornée à la production soit d'un moule sur la nature, soit de la facture des statues décoratives, et que l'on ait été arrêté durant de long siècles par cette simple difficulté d'empêcher l'adhérence du plâtre sur le plâtre en le frottant avec du savon et un peu d'huile. De tout ce qui précède, il nous paraît clair que, dans l'antiquité la plus reculée, les sculpteurs commençaient par faire une maquette en terre glaise, qu'ils faisaient cuire et qu'ils reproduisaient en cas de besoin en marbre, au moyen de la mise au

point, dont on a retrouvé de nombreuses traces sur des statues antiques ; en bronze, en faisant un moule en poix ou espèce de ciment dont les procédés sont décrits par Pline et par les exemples cités plus haut. Dibutade (735 ans avant Jésus-Christ) mélangea de la rubrique à l'argile. La fonte aurait été introduite en Grèce par Rhœcus et Théodorus de Samos en 576 avant Jésus-Christ, à la suite de leur voyage en Égypte, en même temps que le tour à potier et le touret pour graver en pierres fines. Lysistrate, en 324 avant Jésus-Christ, aurait substitué le moule en plâtre à celui de poix sur la nature, reproduit par l'estampage en cire et en terre, ce qui fit descendre l'art grec de la vérité typique à l'individualisme. Son procédé, perdu à la chute de la civilisation antique, aurait été retrouvé par Verrochio, ce qui amena la Renaissance dans le même mouvement d'études particulières de la nature, et nous ne voyons la première mention du moulage de plâtre sur plâtre que dans les comptes faits, au XVI^e^ siècle, à Jean Leroux dit Picard, pour le grand cheval blanc du palais de Fontainebleau.

ÉMILE SOLDI.

# BIBLIOGRAPHIE AMÉRICAINE

## INTRODUCTION

Aujourd'hui que l'on compose tant de manuels, de dictionnaires et d'encyclopédies pour résumer la science acquise et faciliter les travaux à venir, quand on pense que les derniers souvenirs de l'une des plus notables fractions de l'humanité vont s'éteindre avec les dernières peuplades indiennes de l'Amérique, sans même laisser aux bibliothèques des documents suffisants sur leur passé, l'essai d'une bibliographie américaine ne s'impose-t-il pas à la fois comme un devoir et comme une nécessité scientifique ?

Déterminer la tâche du bibliographe, faire ressortir l'influence de la bibliographie sur la réussite de tout travail ethnographique, démontrer l'importance de cette science dans les études qui doivent éclairer le passé d'un pays qu'on est convenu d'appeler la terre de l'avenir, tel est le but que nous nous proposons d'atteindre.

On a trop souvent méconnu l'importance du rôle que doit jouer le bibliographe, car on a parfois l'habitude de juger l'utilité des sciences d'après leur plus ou moins d'éclat ; or les travaux du bibliographe sont à la fois ternes et pénibles, longs et ingrats, et refusent, par leur nature même, à l'homme de labeur désintéressé la satisfaction de récolter le fruit de ses efforts. On a voulu ne voir qu'un travail d'énumération oiseuse dans une œuvre qui offrait au bibliophile un intérêt pratique, au savant chercheur un intérêt de curiosité. Cependant l'intérêt pratique ressort du soin que le bibliographe apporte à la tâche qu'il s'est imposée, et de l'usage que l'érudit intelligent fait du résultat obtenu.

Quiconque veut se vouer à une étude sérieuse ne peut le faire d'une

façon profitable qu'en s'informant de ce qui a été écrit sur le même sujet. Mais se lancer sans guide dans une étude compliquée est un travail ardu et trop souvent stérile. De même que, dans la voie des spéculations de la pensée, l'on profite des efforts d'un précurseur, on doit pouvoir s'appuyer, dans les sciences exactes, sur les travaux de critique déjà existants.

Il faut l'expérience d'un homme qui, à force de lectures, ait acquis une puissance de jugement telle, qu'il puisse contrôler *son* auteur, non seulement sur les données de l'érudition, mais sur la valeur de ses jugements et sur son caractère de véracité et de bonne foi. Cet homme, le vrai bibliographe, tâchera de retrouver un même fait dans le plus grand nombre d'auteurs ; il en constatera avec soin la présence et l'omission ; il relèvera le jugement fondé sur des faits acquis et celui qui ne s'appuie que sur des hypothèses ; en un mot il poursuivra à la fois une science d'observation et des études comparées.

Les érudits qui suivront la route tracée par ce consciencieux travailleur ne perdront pas un temps précieux à des recherches souvent inutiles : ils auront pour guide de plus amples informations que le titre d'un ouvrage fourni par le hasard. Car il arrive parfois que telle œuvre, par son épigraphe, éveille la curiosité, sans donner à celui qui l'ouvre les renseignements espérés. Le contraire se présente souvent, et, sous un titre insignifiant, se cache incidemment la solution longtemps cherchée de questions obscures et de problèmes difficiles.

Or, il est rare, surtout en ethnographie ou en archéologie, où l'on est souvent obligé de travailler de seconde main, que l'auteur ne cite pas plus ou moins scrupuleusement les sources dont il a tiré ses informations, soit pour autoriser sa propre opinion, soit pour combattre celle des autres.

Recueillir ces citations et vérifier ces renvois au fur et à mesure des travaux ou des lectures que l'on fait, c'est découvrir incessamment des sources souvent peu connues et parfois cachées. Dès lors il n'est personne qui ne puisse apporter sa pierre à un édifice tel que celui que nous voulons élever, car il suffit que chacun constate un simple fait sans même le juger. Il viendra ainsi en aide aux plus autorisés qui, ne pouvant tout savoir par eux-mêmes, recueilleront les renseignements nouveaux et s'empresseront de les vulgariser au profit de la science.

Ainsi l'ouvrage bibliographique, vrai fil conducteur dans le labyrinthe de l'érudition, présentera une série de citations et de résumés

faisant ressortir les points essentiels, les théories nouvelles et les faits inconnus dans des ouvrages publiés précédemment et perdus dans le chaos des bibliothèques.

Après avoir essayé de déterminer la tâche du bibliographe et celle de l'érudit, tâchons de définir le rôle que doit jouer la science bibliographique dans l'ethnographie et dans l'archéologie américaines.

Bien que le domaine de l'ethnographie soit très-clairement défini par l'étymologie, ses attributions n'en sont pas moins vivement discutées. Elle doit, ce nous semble, s'occuper de tout ce qui touche l'*ethnos*, étudier le pays qu'il habite, la manière dont il se développe grâce à ce milieu, et le point de civilisation qu'il a atteint.

L'ethnographie est donc une science où les faits acquis par l'observation (telles que les données géographiques, topographiques et climatologiques) se trouvent à côté de données essentiellement variables (telles que l'état des civilisations).

La bibliographie ethnographique aura donc pour premier devoir de vérifier, d'après les investigations de la science, quels auteurs ont fourni des renseignements dont la vérité a été constatée, afin de contrôler, d'après leur exactitude, la valeur de ceux qui appartiennent à une époque passée et se dérobent ainsi à l'observation directe.

Elle nous apprendra aussi à classer les données des auteurs, à y distinguer le vrai du probable et le possible du faux ; elle nous apprendra à nous défier de certains écrivains, même lorsque leurs récits paraissent vraisemblables, ou de nous fier à leur bonne foi, quoique bien des détails semblent de prime-abord peu conformes à la réalité.

Quant à l'ethnographie américaine, tout y est tellement difficile, et la littérature qui s'y rapporte est écrite dans des conditions tellement spéciales que le rôle du bibliographe augmente singulièrement d'importance.

On a parfois estimé à un cinquième de l'humanité le nombre des habitants du Nouveau-Monde lors de sa découverte, bien que M. Frédéric Muller ne croie pas qu'il y ait jamais eu en Amérique plus de quatre-vingt millions d'habitants (chiffre de la population actuelle). Quoi qu'il en soit, le nombre des indigènes va chaque jour en décroissant ; les traditions se perdent et le type des races s'efface.

La civilisation, ou du moins la barbarie civilisée, enivrée par le désir d'augmenter ses richesses et sa puissance, peu scrupuleuse dans le choix de ses moyens, a pénétré dans tous les Etats américains avec

la férocité du conquérant à la fois juge et bourreau. L'Européen a toujours regardé les aborigènes avec le désir de les trouver sauvages, et il a fini, grâce à un système qu'il est difficile de qualifier dans aucune langue, par les rendre tels que son intérêt voulait qu'ils fussent. Certaines peuplades, irritées par une hypocrite cruauté, devenaient hypocrites et cruelles et justifiaient ainsi les mesures de répression que l'on désirait prendre à leur égard ; les autres, moins vigoureuses et bientôt abruties par un traitement abominable, tombaient dans un état d'impuissance enfantine et pliaient totalement sous le joug qui devait les écraser.

L'Européen du seizième siècle ne convenait pas du fait que si l'Amérique était en partie habitée par des tribus primitives, il s'y trouvait aussi des peuples civilisés. Les Thuainas et les Thinnehs, les Algonquins, les Dacotas, les Iroquois, les Panis et les Appalaches avec leurs nombreuses tribus, les peuples de la côte N.-O., les aborigènes de la Californie et les Yumas, les tribus des Caraïbes, les Tupis, les Guaranis et les Omaguas, les Araucaniens, les Guaycurus-Abiponiens, les Puelches et les Tehuelches, les habitants de l'Ile-de-Feu et peut-être d'autres encore, ont certes présenté toutes les nuances de la vie patriarcale sans aucune tendance marquée vers un développement intellectuel, sans aptitude même pour une existence réellement policée.

Le caractère guerrier des uns, les habitudes de chasseur des autres rendaient, en outre, difficiles toutes tentatives pour les ramener à des idées de civilisation.

Cependant les Qquichuas, les Mexicains et même les Chibchas avaient atteint un développement très-remarquable. Ils s'étaient constitués en société ; leur machine administrative fonctionnait avec une régularité étonnante ; leurs idées, tant concrètes qu'abstraites, ne manquaient ni de justesse, ni de netteté ; bref, c'étaient des peuples dont la civilisation avait marché en quelque sorte en ligne divergente de celle des Européens, mais enfin qui avait marché et était fort avancée.

Cette dernière ne pouvait donc jamais se rencontrer avec l'autre, et comme elle était moins ancienne, elle ne présentait pas l'ensemble complet de notre état social. Cependant elle existait !

Il est complétement impossible de se rendre compte d'après leur état actuel de ce que les aborigènes de l'Amérique peuvent avoir été jadis. Ce qui empêche de déterminer leur origine, de pénétrer les

causes de leur grandeur et de leur chute, c'est que les documents authentiques font défaut.

Chez les peuplades primitives citées plus haut, l'écriture était inconnue ; chez d'autres elle avait existé, puis l'usage en avait été défendu ; chez d'autres encore, des hiéroglyphes, à la fois symboliques et phonétiques ont déjoué jusqu'à présent les efforts des chercheurs. Les ethnographes sont donc réduits à puiser leurs renseignements dans les traditions orales. Nous ne nions pas que de ces légendes, la vérité ne ressorte jusqu'à un certain point, souvent vivante, et ne ressuscite devant nos yeux une image complète d'un temps qui n'a guère laissé de traces ; mais encore faut-il recueillir avec un soin jaloux toutes ces données qui, jaillissant de mille sources différentes, ne doivent former qu'un seul courant.

Or, les hommes qui se sont donné cette mission, qui nous ont légué, comme témoins oculaires, des détails sur ces peuples, appartiennent tous (la conquête ayant été faite dans un espace de temps relativement court) à la même époque. Ils appartiennent tous à la même nation, et ce qui est plus grave, à la même profession.

On ne peut donc pas espérer de trouver dans ces ouvrages la réalité non fardée. Nous y trouverons des faits peut-être vrais en eux-mêmes, mais arrangés avec un parti-pris, présentés avec une arrière-pensée et considérés sous un point de vue faussé ou pas assez élevé. Pendant que ces écrivains commettaient, tant par ignorance que par système, des inexactitudes et ne donnaient qu'une image incomplète ou trompeuse de la réalité, les propagateurs militants du christianisme détruisaient les monuments qui avaient eu une importance religieuse, et les gouverneurs, soucieux plutôt de s'enrichir que d'administrer, laissaient tomber en ruines les bâtiments d'utilité publique. C'est ainsi que quelques traces muettes, derniers restes d'une civilisation disparue, nous affirment que ces pays ont eu un grand passé.

Le bibliographe américaniste aura donc à développer les études comparées, car il ne pourra guère offrir de renseignements absolument authentiques. Des contradictions de différents auteurs, dont peut-être pas un ne disait la droite vérité, il faudra faire ressortir le fond qui a servi à leurs interprétations.

Tel est le rôle de la bibliographie américaine : nous faire connaître une histoire pleine d'enseignements utiles, nous révéler des civilisations curieuses, s'efforcer de retrouver des données perdues où incom-

plétement connues, afin de déchiffrer des documents dont les sciences exactes et les sciences abstraites profiteront; fortifier notre volonté à la recherche, aiguiser notre esprit à la comparaison, agrandir notre horizon par la nouveauté des faits, élever notre point de vue par la vérité des expositions.

Nous apportons à cette tâche tout le zèle dont nous disposons, et nous espérons qu'à force de bonne volonté, nous ferons un travail utile aux amis de la science et bien venu de tous ceux qui regardent les efforts sérieux comme le but suprême de la vie.

(*A suivre.*) CHARLES WIENER.

# BIBLIOGRAPHIE ALTAÏQUE

## I

*Vergleichendes Wörterbuch der finnisch-ugrischen Sprachen*, von Dr O. Donner. Docent des Sanskrit und der vergleichenden Sprachwissenschaft an der Universität Helsingfors. I. Helsingfors 1874. Frenkell et Sons. Leipzig F. A. Brockhaus. — Paris, Ernest Leroux.

Le livre de M. Donner est une des publications les plus importantes au point de vue de la philologie altaïque, car l'on n'a fait à ce sujet jusqu'aujourd'hui que des essais ou des extraits, tandis que le travail du savant Finnois promet de devenir une œuvre complète.

Depuis que les études préhistoriques occupent les savants, le rôle joué par les peuples d'origine altaïque est devenu très-important pour l'ethnographie et pour la philologie comparée. Ces peuples, répandus sur une vaste étendue, depuis le Danube jusqu'au détroit de Behring et depuis l'Himalaya jusqu'à l'Océan glacial boréal, ont souvent si peu d'affinités entre eux que la philologie est un puissant auxiliaire qui nous aide à reconstituer leur unité de langage et leur communauté d'origine. Voilà la tâche que des savants modestes et laborieux ont entreprise depuis le dernier siècle ; il est fort naturel que ces savants appartiennent surtout aux deux nations les plus intéressées au succès de ces recherches, aux Finnois et aux Magyares.

En Finlande, Castrén, Sjögrén et Koskinen ont entrepris cette œuvre, d'autant plus difficile qu'ils ont été obligés de créer, pour ainsi dire, une nouvelle science. Castrén a, le premier, établi l'unité de la race altaïque. Ses nombreuses grammaires et ses récits ethnographiques sont le fruit de voyages lointains et périlleux, dont la fatigue incessante et les privations de toute sorte lui ont

coûté la vie. On rencontre dans ses grammaires un commencement de vocabulaire comparé, fort utile à consulter.

Sjögrén s'était occupé surtout de l'ethnographie de la partie septentrionale de la Russie d'Europe, tandis que Castrén avait choisi la Finlande, la Laponie, le pays des Samoïèdes et la Sibérie pour champ d'exploration. La philologie et la période préhistorique de l'histoire de ces peuples ont trouvé leur large part dans les publications de Sjögrén, qui sont fort estimées par les hommes compétents.

Koskinen enfin, le plus jeune des trois, consacra ses études surtout à l'histoire, et ses recherches ont été couronnées de succès. Quand il s'agit de fixer l'origine des peuples aborigènes de la Finlande, M. Koskinen n'est pas toujours d'accord avec la science moderne qui n'admet que les données exposées dans la Germanie de Tacite.

D'autres, comme Eurén, Wiedemann, Ahlqvist et surtout Lönnrot, qui a reconstitué le poëme national, le Kalévala, l'Iliade des Finnois, comme l'appelle M. Max Müller, ont participé et participent encore avec activité à l'œuvre commune.

En Hongrie, Révai, Sajonovits et Gyarmathy furent les premiers qui, déjà dans le dernier siècle, indiquèrent la marche à suivre pour découvrir l'origine et les affinités de la langue magyare. L'opinion de ces savants rencontra longtemps des contradicteurs aussi violents que peu intelligents. On avait fait en Hongrie de l'origine de la langue une question d'amour-propre national et, malgré les recherches des deux voyageurs magyars, Csoma de Körös et Jerney, on dut bientôt reprendre la route tracée par Sajonovits et Gyarmathy. Un autre jeune savant, Reguly, entreprit un voyage dans les monts Ourals, patrie historique des Magyars. Plan Carpin, Rubruquis, Herberstein et d'autres avaient rapporté de leurs longs voyages que les versants boisés de ces montagnes étaient habités par un peuple parlant la même langue que les Magyars. Reguly perdit la vie à la suite de sa courageuse entreprise, avant qu'il eût eu le temps de mettre la dernière main à son œuvre. Fort heureusement, ses papiers posthumes trouvèrent dans M. Hunfalvy, académicien de Pesth, un commentateur apte à recueillir ce précieux héritage et à mener son œuvre à bonne fin. M. Hunfalvy a publié une série d'ouvrages qui ont fait avancer de beaucoup la

philologie comparée des langues altaïques. Nous regrettons seulement que la revue magyare intitulée : ***Nyelvtudományi Közlemények***, dirigée par M. Hunfalvy, paraisse dans un idiome fort peu connu dans le monde savant de l'Europe. Les découvertes les plus intéressantes dans le domaine de cette jeune philologie restent de cette manière souvent une lettre morte pour la science générale européenne. M. Budenz a secondé de son mieux M. Hunfalvy dans ses recherches, mais il se trouve dans une situation analogue à celle de son collaborateur. Ces deux savants devraient imiter notre voyageur par excellence, M. Vambéry, qui, en composant lui-même des éditions anglaises et allemandes de ses voyages, sut leur donner la publicité à laquelle elles avaient droit [1].

M. Donner a entrepris de mettre une dernière pierre à cet édifice, et cette pierre est peut-être la plus importante. Il nous offre un vocabulaire comparé des langues ougro-finnoises. Son travail, qui prend le finnois pour base (M. Donner est Finnois), commence par la consonne gutturale K, et nous le regrettons car l'ordre alphabétique semble toujours pour ces sortes de travaux préférable à la méthode de M. Donner qui procède du sanscrit. L'auteur compare les langues finnoise, vêpse, vôte, esthonienne, livonienne, laponne, permienne, votiake, zyrénienne, tchérémisse, mordvine, ostiake, vogoule et magyare, en recherchant toujours la forme primitive, qu'il retrouve le plus souvent dans le radical finnois. C'est un travail clair, précis, donnant une idée exacte de cette parenté, qui devient de plus en plus évidente grâce à de pareils efforts. M. Weske, qui est en train d'écrire une grammaire comparée des langues ougro-finnoises (le premier fascicule a paru), trouvera dans la publication de M. Donner des matières précieuses à consulter, car les racines d'une langue forment l'élément constitutif de tout travail de ce genre. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas élargi le cadre de son ouvrage, en introduisant les langues mongole et turque au nombre de ses comparaisons ; cela aurait été très-important, car chaque fois qu'une racine originairement magyare ne se retrouve point dans le finnois, on est sûr de la rencontrer dans le mongol ou dans le turc. Ces recherches

1. Dans ce moment, M. Hunfalvy publie une grammaire de la langue ostiake en magyar et en allemand ; la traduction française paraîtra prochainement dans notre ***Revue***.

ont déjà été entreprises par le regretté M. Boller, qui a prouvé combien l'affinité était grande entre les langues ougro-finnoises et le mongol proprement dit. M. Boller a démontré de cette façon que bien des mots magyars qui paraissent d'origine slave n'en sont pas moins la propriété des langues ouralo-altaïques auxquelles la langue slave les a empruntés. Quelques exemples suffiront pour prouver la justesse de ces assertions :

Magyar *kasza* (prononcez kassa), faux, du slave *kocï*, mongol *chaducho* (khadoukho), couper les blés, faucher, récolter ; d'où *chadughar* (khadougar), faux, etc.

Finnois-suomien *kivi*, pierre; esthonien *kivi*; livonien *kiv*, pl. *kivid* ; lapon *gëd'gge* ; votiak, *ko* ; tchérémisse, *kü* ; mordvine, *këv*, pierre, rocher ; magy. *kö* ; ostiak *keu* ; vogoule *kav* ; on pourrait ajouter à ces mots le yacoute *kaja* (kaya), rocher, montagne rocheuse; turc *qyja* , pierre ; mongol *khata* , rocher ; mandchou *khata*, pierre pointue, sommet, pic, les pierres les plus élevées de la montagne.

Finn. *kësi*, main ; esth. *kësi* ; liv. *këiz* ; lap. *'giet* ; zyrén. *ki* ; perm. et vot. *ki*, main, bras ; mordv. *ked'* ; tchérém. *ket* ou *kit* ; ostiak *ket* ; magy. *kéz*; on pourrait comparer à ces mots le mandchou *kala*; turc *qol* (magy. *kar*, bras), etc.

Il est important à constater que beaucoup de racines finnoises ayant l'air d'avoir disparu du magyar, se retrouvent encore dans l'ancien magyar ou dans certaines compositions de mots, par exemple :

Finn. *yoke*, nom. *yoki*, rivière, se retrouve dans les noms géographiques magyars, tels que : *Sajó* = *sav*+*yó*, rivière salée; *héjó* = *hév*+*yó*, rivière chaude ; rivière, en vogoule, *ya*, *ye*.

Finn. *ërvi*, *yerve*, lac, se retrouve dans le mot magyar *ár*, flux, *ár-viz*, inundatio ;

Finn. *yalka*, pied ; magy. *ǵalog*, à pied ;

Finn. *tak-a* , occiput ; magy., *tëg*, occiput , derrière , dans *tëg-nâp*, hier.

Lap. *davve*, *tavve*, nord ; magy. *távol*, loin, éloigné ; finnois *suo*, marais, marécage ; esth. *só* ; magy. *tó* = *tava*, lac ; mais on retrouve la forme primitive dans les noms géographiques tels que : *Szikszó*, *Szarszó*, *Berekszó*, pour *Sziktó*, *Szartó*, *Berektó* (*sz* magyar = *s*.).

La racine même du mot *yumala*, dieu, se retrouve dans le magyar.

Finn. *yumala*, tchérém. *yumo*, *yuma*, dieu, ciel, *yumuldem*, prier, adorer ; magy. *imádni*, adorer, *imádkozni*, prier, *imola* = *ima-ház*, temple ; *ima-nap*, jour de prière ; et M. Hunfalvy y ajoute encore *áldozáš*, sacrifice ; *áldozni*, sacrifier, *átok*, malédiction, *átkozni*, maudire, etc.

Plus tard, nous aurons l'occasion de revenir sur cet important sujet.

Le travail de M. Donner est une œuvre consciencieuse. Rien de plus complet n'a été fait jusqu'à ce jour, et tous ceux qui s'occupent, de près ou de loin, de l'étude des langues ougro-finnoises seront obligés de consulter ce livre dans lequel ils trouveront un guide solide et assuré.

X. Y.

*Le secrétaire du Comité de Rédaction,*
HENRY POLDAY.

*Le Gérant,*
ERNEST LEROUX.

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

# DE L'ORIGINE DES HUNS

La nationalité des nombreuses peuplades qui franchirent le Volga, sous la conduite de Balamber, et qui, depuis ce temps, occupèrent pendant trois quarts de siècle les pays trans-danubiens jusqu'à la Pannonie, dont la partie située sur les bords de la Save leur fut même cédée par Aëtius[1], n'est pas encore fixée d'une manière satisfaisante pour la science. L'état actuel de la question est résumé en peu de mots par M. Pallman dans son excellent ouvrage sur la grande migration des peuples (Gotha, 1863), dans lequel il écarte toutes les difficultés en disant : « *Mir ist die tschudische Abkunft* (c'est-à-dire l'origine finno-ougrienne) *der Hunnen die wahrscheinlichere Annahme.* » Mais la seule vraisemblance ne peut pas satisfaire une science qui étend le domaine de l'histoire au delà de la race germanique, et quoique la plupart des savants européens depuis Klaproth jusqu'à Amédée Thierry se soient rangés du même avis, leur opinion n'est pas appuyée de preuves tout à fait suffisantes. D'un autre côté la nationalité finno-ougrienne du peuple d'Attila n'est pas généralement admise par les savants qui s'en sont occupés, et en vérité il faut avouer que plusieurs traits extérieurs semblent tout au contraire plaider en faveur d'une origine turque ou même mongole de ce peuple. Ainsi, par exemple, sa laideur choquante dont les écrivains romains nous ont transmis la plus vive peinture, nous porte presque à croire qu'une avant-garde de Dchengis-Kkân a devancé de huit siècles le corps principal de l'invasion mongole. En même temps, la nationalité turque des Hiong-nou dans l'histoire chinoise est bien constatée, et comme la supposition de M. Deguignes sur l'identité des Hiong-nou et des Huns paraît très-probable (comme on le sait, l'histoire chinoise abandonne ses Hiong-nou là où l'histoire romaine commence à s'occuper des Huns), il y a beaucoup de raisons

1. V. *Prisci hist.* dans « *Excerpta de Legationibus* » (éd. Bonn), p. 146, 147, 198

de supposer que les hordes de Balamber et d'Attila étaient d'origine turque; d'autant plus que les mœurs des peuples huns présentent une ressemblance frappante avec celles des Hiong-nou et des Turcs de l'Asie centrale. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer le récit d'Ammien à celui de M. Deguignes, d'après les sources chinoises, sur les mœurs et la manière de vivre des Hiong-nou, ou de se rappeler les témoignages de deuil et de douleur, mentionnés par Jornandès à l'occasion des funérailles d'Attila et par Agathias dans sa description de la défaite de Zabergan, particularités que, selon Ménandre[1], on retrouve aussi chez les Turcs de l'Asie centrale. Par conséquent, l'origine finno-ougrienne du peuple d'Attila n'est nullement un fait généralement reconnu, et même la vraisemblance peut en être mise en doute, si l'on s'attache exclusivement à des indices extérieurs. Malheureusement presque tous les matériaux nous manquent pour juger de la nationalité des Huns d'après leur langue; car les deux ou trois mots que les écrivains du temps nous ont conservés peuvent très-facilement avoir été empruntés à la langue d'une autre nation pendant leur séjour antérieur en Asie, et les noms propres des personnages huns, auxquels Klaproth[2] a voulu donner une étymologie hongroise, échappent d'autant plus à l'examen philologique qu'on ignore tout à fait leur signification littérale.

Voilà des difficultés bien embarrassantes pour une solution positive du problème. D'un côté nous avons, non-seulement les traditions hongroises, si bien exposées par M. Amédée Thierry dans son histoire d'Attila, mais aussi, pour ainsi dire, toute la logique historique qui accuse une origine finno-ougrienne. De l'autre, presque toutes les preuves positives manquent, et les vraisemblances tirées des mœurs et de l'aspect extérieur des Huns laissent une grande incertitude à cet égard.

Dans mon ouvrage sur les antiquités de la race finnoise, publié, il y a douze ans, en langue finnoise[3], j'ai examiné tous les faits généralement connus concernant les Huns, et je me flatte d'avoir, sinon tranché la question, du moins déduit une vraisemblance qui se rapproche à peu près d'une certitude scientifique. Or, cet ouvrage n'étant guère connu du grand public scientifique, je me sers avec empresse-

1. V. *Excerpta de Legat.* (éd. Bonn), p. 403.
2. *Tableaux historiques*, p. 243.
3. Tiedot Suomen-suvun mainaisundesta, tutkinut Yrjö Koskinen, p. 133 et suiv.

ment de l'invitation de mon savant ami, M. le directeur de la *Revue de Philologie et d'Ethnographie*, pour résumer les résultats de mes recherches antérieures, en y ajoutant quelques nouvelles preuves de la nationalité finno-ougrienne du peuple d'Attila. Afin de ne pas entrer dans des développements que ne comporterait pas le format de cette Revue, je résumerai brièvement les résultats négatifs de cet examen.

1° L'aspect extérieur, dont on a quelquefois voulu déduire l'origine mongole, ne prouve absolument rien. Les écrivains contemporains qui en font la peinture la plus détaillée, Ammien Marcellin et Sidoine Apollinaire, indiquent tous les deux expressément que la difformité du visage des Huns était la suite d'une déformation opérée sur les enfants nouveau-nés. La supposition de M. Amédée Thierry que, les Huns ayant été quelquefois soumis à une domination mongole, le type de leurs maîtres se serait imposé à eux comme une distinction aristocratique dont on essayait de se rapprocher même par des mutilations pénibles, est sans doute une explication plausible d'un phénomène si étrange[1]. En tout cas la position territoriale réciproque des races touraniennes ou altaïques de l'Asie n'admet guère une invasion mongole en Europe avant que les races finno-ougrienne et turque aient été déplacées et refoulées vers l'Occident. Eu égard à l'ordre géographique de ces trois races respectives, l'origine mongole des Huns me paraît tout à fait impossible.

2° On soutiendrait la descendance turque des Huns avec un peu plus de probabilité ; car, quoiqu'on ne connaisse avec certitude aucun peuple turc, sur les frontières de l'Europe, antérieurement à l'empire turc du VI^e^ siècle, il faut avouer que l'ethnographie de l'ancienne Scythie n'est pas fondée sur une base assez sûre, pour qu'on puisse positivement nier la possibilité d'une invasion turque dès le IV^e^ siècle. Mais cependant il n'y a rien qui prouve la réalité d'une telle supposition.

1. V. Amm. Marcell., livre XXXI, ch. II; Sidon. App., *Paneg. Arthem.*, vers. 253 suiv.; ainsi que Jornand., *De Reb. Get.*, ch. XXIV, cfr. Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, tome I, p. 9. — Quant à cet usage en général, je renvoie le lecteur à l'étude de M. de Ujfalvy : « La déformation du crâne chez les anciens peuples d'origine altaïque » (dans ses *Mélanges altaïques*, Paris 1874), où on trouve ce fait déjà mentionné par Hippocrate. Le témoignage de Sidoine Apollinaire, qui est le seul auteur qui parle de la déformation *du crâne* chez les Huns (Ammien et Jornandès ne parlent que du déchirement *du visage* des enfants), ne saurait être négligé ; car, quoique poëte, il était assez versé dans la politique et contemporain de l'expédition d'Attila en Gaule. Du reste, il faut observer que les traits quasi-mongols ont pu provenir aussi bien des mutilations du visage que mentionnent Ammien et Jornandès.

L'identité des mœurs et des usages est une chose toute naturelle chez les peuples nomades et chamaniques de l'Asie centrale, sans qu'on puisse pour cela leur attribuer une origine tout à fait commune.

3° Quant aux noms de Huns et de Hiong-nou dont M. Deguignes n'hésite pas à admettre l'identité, je suis porté à croire qu'il existe quelque rapport entre eux. Mais j'explique leur connexion d'une manière plus historique. Vers l'an 90 après Jésus-Christ l'empire des Hiong-nou au nord de la Chine est définitivement détruit et la masse de cette nation s'enfuit vers l'ouest et s'établit ensuite dans les pays compris entre l'Irtich et l'Oural où elle fonde un nouvel empire dont l'histoire chinoise fait encore mention [1]. Or, ce même pays a de tout temps été le domicile de la race finno-ougrienne et particulièrement de la branche ougrienne. Il est donc à supposer que les sujets du nouvel empire des Hiong-nou aient été ces tribus indigènes et que même la race dominante se soit peu à peu perdue et assimilée, laissant pourtant son nom comme la réminiscence d'une unité politique. Cette métamorphose a bien pu s'accomplir en deux siècles et demi. Alors de nouvelles révolutions dans l'Asie centrale, la naissance de l'empire des Thopo ou Youan-youan au nord de la Chine ont produit un mouvement dont le choc s'est communiqué jusqu'aux frontières de l'Europe; quelque tribu particulière parmi les peuples finno-ougriens s'est sans doute mise à la tête de l'émigration, et sous le nom de Huns une grande partie de cette race est partie pour la conquête. Dans tout cela il n'y a rien qui soit en contradiction avec les faits connus et ordinaires de l'histoire. En tout cas le nom de Huns, même si on le dérive de celui de Hiong-nou, ne prouve pas plus la descendance turque des Huns, que le nom de France ne prouve que les Français soient d'origine germanique.

Passons maintenant aux preuves positives, quoique indirectes, qu'on trouve en fondant le peuple des Huns dans les autres peuples d'origine asiatique qui l'ont suivi dans les contrées situées au nord de la Mer Noire. L'histoire de ces empires doit être résumée en quelques mots.

Après la mort du grand roi Attila les tribus du peuple hun sont refoulées, comme on le sait, jusqu'aux bords de la Mer Noire d'où elles reviennent encore à deux reprises, en 455 et 462, pour recouvrer leur ancien empire. En 469 on retrouve pour la dernière fois les Huns d'Attila qui font, sous le commandement d'un des fils du grand roi, une

1. V. Deguignes, *Histoire des Huns*, I, liv. 1er, p. 278-281; Vivien de Saint-Martin, *Nouv. Annales de Voyages*, 1848, IV, p. 280 et suiv.

expédition contre l'empire romain de l'Orient. Mais seize ans plus tard le nom de Bulgares se présente pour la première fois dans l'histoire; une armée bulgare, sous le commandement de Libertem, est défaite par Théodoric le Grand, consul de l'empire de l'Orient. Après cette époque, on trouve les Bulgares au delà du Dniester, divisés en plusieurs tribus sous des noms différents, comme Kotrigours, Outigours, Onogours, etc. Les Kotrigours, demeurant le plus à l'ouest, dévastent plusieurs fois, entre 499-559, les provinces limitrophes de l'empire grec; particulièrement l'expédition du roi des Kotrigours, Zabergan, contre Constantinople, en 559, est assez connue.

Vers le même temps, la race turque commence à étendre son influence jusqu'aux confins de l'Europe. Le grand Kha-khan des Turcs a dressé sa tente impériale dans les vallées de la Montagne d'Or, vers l'an 550, et exerce sa domination jusqu'au Tanaïs, où les Bulgares-Outigours deviennent ses sujets[1]. Quelques petites tribus, d'une origine peut-être très-mêlée, les Ouar-Khouni, s'enfuient vers l'ouest, passent comme un tourbillon le Volga et tous les fleuves de l'ancienne Scythie, et s'installent aux bords de la Theïss, c'est-à-dire dans l'ancien domaine d'Attila. Ce sont les Avars de l'histoire. Par ce mouvement d'une migration nouvelle, les tribus bulgares se trouvent pour quelque temps assujetties, les Outigours à l'empire turc, les Kotrigours aux soi-disant Avars. Mais déjà en 582 environ, l'empire des Turcs se morcelle, et par conséquent les tribus entre le Tanaïs et le Volga deviennent libres. Plus tard, vers 630, les Kotrigours aussi se dégagent de la domination des Avars. Au milieu du VII^e^ siècle les tribus bulgares jouissent d'une indépendance parfaite.

Mais cet état de repos ne dure pas longtemps. A l'embouchure du Volga naît un nouvel empire, celui des Khazars, et les tribus bulgares se trouvent encore une fois serrées dans leurs domiciles. Cette fois elles se déterminent à abandonner leurs anciennes demeures. Une partie se retire sur le moyen Volga, fondant la Grande-Bulgarie (à l'embouchure du Kama) dont font mention et les géographes arabes et les voyageurs de l'Occident, Rubruquis et Plan Carpin. Une autre partie s'en va à l'ouest, franchit le Danube en 678 et fonde la Bulgarie actuelle où pourtant la nationalité slave de la population conquise a peu à peu prévalu.

Enfin le peuple des Magyars ou des Hongrois, dont l'origine finno-

1. V. *Menandri hist.* dans *Excerpta de Legat*, (éd. Bonn), p. 399, 401, 404.

ougrienne est bien constatée, se détache de l'empire des Khazars et envahit les plaines de l'ancienne Hunnie qui devient la Hongrie de l'histoire moderne.

Voilà en peu de mots « l'histoire des successeurs d'Attila, » comme la qualifie spirituellement M. Amédée Thierry. Maintenant il s'agit de savoir quelle a été la nationalité de ces peuples arrière-hunniens, les Bulgares, les Avars, les Khazars, et quelles sont les relations d'origine qui les lient au peuple d'Attila.

D'abord je laisse de côté les Avars ou Ouar-Khouni dont la position dans ce groupe est la plus isolée. On ne saurait nier la possibilité d'une origine turque de ces fugitifs qui fondent un empire; c'est ce que semblent démontrer leurs dénominations administratives, « kha-khan, toudoun, » etc. Mais d'un autre côté, ces mots peuvent être empruntés de leurs anciens maîtres, les Turcs, et dans ce cas ils ne prouvent rien sur la vraie origine des Avars. Au contraire la nation dont se seraient détachés les Ouar-Khouni, est nommée par Théophylacte « Ogôr, » et parmi les tribus qui s'étaient unies à eux, on trouve les « Kotzaguères, » noms dont le son est (comme nous le verrons) finno-ougrien. Pour cette raison la supposition que les Ouar-Khouni aient du moins pu être un mélange des deux éléments en question, ne paraît pas mal fondée.

La même supposition s'applique aussi à un certain degré aux Khazars. Chez eux l'influence de l'empire turc du VI^e^ siècle est très-manifeste; les dénominations « kha-khan, » « kha-toun, » en rendent témoignage, et d'ailleurs on sait que les marchands, dans la capitale des Khazars, parlaient la langue turque. Pourtant les écrivains arabes, depuis Ibn-Fozlan, assurent que la langue des Khazars différait de la langue turque et que les Khazars eux-mêmes ne ressemblaient pas aux Turcs[1]. Quant au nom « Sarkel, » la forteresse des Khazars sur le Tanaïs, dont la signification littérale de *maison blanche* nous a été transmise par les auteurs byzantins et les Russes, je l'ai autrefois qualifiée comme étant exclusivement finno-ougrienne, mais M. Hunfalvy a démontré que les racines se trouvent aussi bien dans le tchuvache et les autres idiomes turcs : *sor*, blanc, et *kil*, maison[2]. Que la langue des Khazars n'ait pas été tout à fait la même que celle des Magyars, c'est ce qui est attesté par l'empereur Constantin Porphyrogénète; mais le passage

1. V. Frœhn, *De Chazaris* (dans les *Mém. de l'Académie de St-Pétersbourg*, t. VIII, St-Pétersbourg, 1822); D'Ohsson, *Les Peuples du Caucase*, p. 33-34.

2. V. A. Vogul föld és nép, p. 348.

où il en parle semble indiquer que les deux peuples ont parlé des dialectes dont l'affinité était très-rapprochée, parce que les Magyars avaient facilement appris aussi la langue khazare [1]. En résumant ces faits contradictoires, on ne saurait fixer avec certitude la nationalité du peuple khazar; mais je crois que la balance s'incline du côté de l'origine finno-ougrienne.

Restent encore les Bulgares dont la nationalité finno-ougrienne a été moins contestée. Les voyageurs arabes qui ont visité la Grande-Bulgarie au x^e^ siècle assurent que la langue des Bulgares ressemblait à celle des Khazars, laquelle au contraire différait de celle des Turcs [2]. Mais la conclusion qu'on voudrait en tirer devient douteuse, si l'on n'admet pas la nationalité finno-ougrienne des Khazars. Un témoignage plus direct est donné par un auteur russe du XVI^e^ siècle qui avait demeuré à Kasan pendant vingt ans, comme captif, avant le renversement du khanat tartare de cet endroit. Dans son histoire de l'empire de Kasan, imprimée longtemps après à Saint-Pétersbourg en 1791 [3], cet écrivain anonyme dit : « Longtemps avant l'invasion de Bakou, les princes barbares bulgares se sont servis de l'immonde langue *tchérémisse.* » Cela veut dire que les Tchérémisses d'aujourd'hui sont les vrais descendants des Bulgares du Volga. Comme on le sait bien, les Tchérémisses sont un peuple de la famille finno-ougrienne, appartenant à la branche qu'on appelle ordinairement la branche bulgare. L'origine finno-ougrienne des Bulgares ne saurait donc être mise en doute [4].

Or, l'identité des Bulgares et des Huns d'Attila est un des faits les mieux constatés de l'histoire. Ennodius, en mentionnant la première apparition des Bulgares en 485, dit que c'était « la même nation, à

1. V. Constant. Porphyr. *De Administratione imperii* (éd. Bonn), p. 39, où il raconte qu'une tribu khazare s'était unie aux Magyars qui avaient appris d'elle la langue khazare, qu'ils parlaient en ce temps aussi bien que la leur.

2. V. Frœhn, *De Chazaris.* — Ibn-Dasta, qui paraît avoir écrit déjà avant le départ des Magyars pour la Hongrie (publié par M. Chwolson, à St-Pétersbourg, en 1869), ne parle pas du tout de la langue de ces peuples; seulement il appelle les Magyars un peuple turc !

3. Cet ouvrage qui m'est communiqué par mon savant compatriote, l'antiquaire M. J. R. Aspelin, est intitulé : Ismordz o Kadzachskomt tsarsmbi cheidzbismcharo sorichimldz XVI smolymdz. Le passage se rencontre dans le chap. I^er^.

4. Les inscriptions sépulcrales de Bulgar, parmi lesquelles on trouve un assez grand nombre en langue tatare, appartiennent toutes à l'époque de la domination tatare après le renversement de l'empire bulgare. La plus ancienne, il est vrai, mentionne un décès de l'an 619 de Hedschra (1222 après J.-C.); mais la pierre a sans doute été érigée un peu plus tard. V. *Neue allgemeine geographische Ephemeriden*, VII, p. 393 et suiv. (Weimar, 1820).

laquelle jusque-là appartenait tout ce qu'elle voulait, à laquelle personne n'avait pu résister, à laquelle le passage du monde entier semblait être ouvert. » Cassiodore, en citant le roi Athanaric, dit presque la même chose et les appelle tantôt *Bulgares*, tantôt *Huns* [1]. Jornandès, il est vrai, mentionne séparément les Bulgares et les Huns; mais il énumère parmi les tribus de ceux-ci les *Kutziaguires*, les *Savires* et les *Hounougours*, en ajoutant que la première demeure de ces tribus était en Scythie, près du lac Méotis, la seconde en Mésie et Dacie, la troisième de nouveau en Scythie [2]. Or, on rencontre ensuite ces mêmes noms parmi les Bulgares. Les *Kutziaguires* de Jornandès sont les *Koutourgours* de Procope, les *Koutrigours* de Ménandre, les *Kotrigours* d'Agathias, les *Kotragues* de Théophanès, peut-être même les *Kotzaguères* (tribu qui se joignit aux Avars) de Théophylacte. Les *Savires* de Jornandès sont les *Sabeires* de Théophylacte. Les *Hounougours* de Jornandès sont les *Ounougours* de Théophylacte, les *Onogors* de l'Anonyme de Ravenne, les *Onogoundours* de Théophanès. Quant aux *Outigours* (chez Procope *Outourgours*), qui ne sont pas mentionnés par Jornandès parmi les tribus des Huns, il attestent eux-mêmes, selon Ménandre [3], leur proche parenté de langue et de descendance avec les Kotrigours. De même Théophanès dit que les Kotragues (c'est-à-dire les Kotrigours), étaient un peuple parent des *Bulgares* (comme tribu). En général on ne peut pas mettre en doute que les tribus qui portent le nom générique de Bulgares ne soient exactement les Huns d'Attila refoulés sur les bords de la Mer Noire. Le changement de nom ne marque que la transmission de la suprématie à une nouvelle tribu : — la tribu d'Attila est déchue de la direction des affaires, et la tribu bulgare a acquis un ascendant inconnu jusqu'alors. Voilà comment les noms de Huns et de Bulgares, comme dénominations collectives, peuvent signifier la même chose.

Leur origine finno-ougrienne est confirmée par l'étymologie de quelques-uns des noms que je viens de citer. La racine commune de ces noms est le mot *Ougour* qui se retrouve dans les *Youra* chez les géographes arabes, et *Yougra*, *Ougra*, dans les chroniques russes, signifiant le pays des Ostiaques et des Vogoules. Comme on le sait, les noms de *Hongrois* (Οὖγγροι) et de *Vogoules* proviennent de la même racine ; enfin le peuple *Ogor* (Ογώρ) dont sortent les soi-disant Avars paraît être aussi

1. V. *Ennodii Paneg.*; *Cassiodori Varia*, VIII, 10.
2. V. Jornandès, *De Reb. Get.*, ch. v.
3. V. *Excerpta de Legationibus* (éd. Bonn), p. 345.

la même chose. Il est vrai que le nom d'*Ouigour* qui appartient à des tribus turques a été quelquefois dérivé de la même origine, comme les deux races, la turque et la finno-ougrienne, primitivement sont sorties d'une tige commune[1]; mais dans l'histoire de ces temps, le nom *Ougour* paraît toujours signifier une nationalité finno-ougrienne. Aussi les composés : *Kotrigours* ou *Kutsiaguires* (Koutsi-ougours), *Outigours* (Out-ougours), *Onougours*, etc., accusent tout à fait une étymologie finno-ougrienne.

Koutsi et kotr sont deux mots de la même signification dans différents dialectes; leur sens commun est : *chien*. Pour l'un nous avons en hongrois *kutya*, chien, en lapon de la Suède et de la Russie *kutse*, en ehstonien *kutsi-kas*, en votiaque *kutsa*, etc. [2]. L'autre se retrouve dans le finnois-souomien sous la forme de *koira*, chien, laquelle est née de *kotra*, comme *teiri* et *tetri*, petit tétras, se correspondent dans la même langue.

Out doit signifier *petit;* en lapon ce mot est *utse*, en zyrénien *etsja*, en permien *utsje*.

On, Oun, au contraire, signifie grand ; c'est le zyrémien *una*, beaucoup, le votiaque *uno*, le lapon *edna*, le souomien *ena* (dont il ne reste en usage que le comparatif *enempi*, plus, et le superlatif *enin*, le plus).

Nous trouvons donc chez les Hunno-Bulgares des Grands-Ougours, des Petits-Ougours, et des Chiens-Ougours. L'étymologie des autres tribus qui sont mentionnées çà et là [3] doit être recommandée à l'attention des linguistes. Sans doute le mot *ougour* se retrouve aussi dans plusieurs de ces noms ; du moins le nom de *Saragours* a la manifeste signification de Ougours-Blancs. Même le nom de *Bulgares* peut avoir une étymologie semblable. Chez Agathias ils sont appelés *Bourougoundes*, à l'instar d'*Onogoundoures* au lieu d'*Onougours*. On pourrait donc supposer une forme primitive *Boulougours* ou *Voulougours* [4] qui signifierait peut-

1. C'était là l'opinion de Castrén. M. W. Schott, au contraire, est convaincu que la similitude des noms « Ougour » et « Ouigour » est tout à fait accidentelle. V. son article Zur Uigurenfrage dans les actes de l'Académie de Berlin, 1873, p. 112.

2. Cfr. Budenz, *Magyar-ugor összehasonlító szótar* (Budapest, 1872-73), § 75; et Donner, *Vergleichendes Wörterbuch*, § 82. Les dérivations suivantes ont été aussi quelque part signalées par mon compatriote M. D. E. D. Europæus.

3. Les *Oulzingours*, les *Bittougores*, etc., de Jornandès, les *Amilzoures*, *Alipzoures*, *Alcidzoures* et les *Itimares*, les *Tonósoures*, les *Boïsques* chez Priscus et Jornandès, les *Oultizoures* et les *Bourougoundes* chez Agathias.

4. Les Byzantins rendent souvent le *v* au commencement d'un nom par un *b*, par exemple : Βανδίλοι, les Vandales. En effet, on trouve chez Paullus Varnefridi, la forme *Vulgari*.

être les Ougours du fleuve (c'est-à-dire du Volga); car le mot *vuolle* en finnois-souomien et *folyo* en hongrois signifie fleuve. Mais, pour la question historique, je crois que les exemples déjà exposés suffisent.

Les résultats de l'examen précédent peuvent être formulés dans les propositions qui suivent :

1° L'identité des peuples hun et bulgare est prouvée aussi bien par la continuité historique et le témoignage direct des auteurs du temps que par le fait que les mêmes tribus appartenaient à l'un comme à l'autre.

2° Les noms de ces tribus hunno-bulgares démontrent une langue finno-ougrienne.

3° Les Bulgares du Volga, qui étaient les descendants des Hunno-Bulgares du v° siècle, sont désignés par la tradition locale, notée trois siècles après la chute de leur célèbre empire, comme ayant parlé la langue tchérémisse, c'est-à-dire une langue finno-ougrienne.

L'origine des Huns et des Bulgares étant connue, on en pourrait tirer des conclusions aussi pour la nationalité des Khazars et des Avars. Mais cela n'entre pas dans le sujet que je me suis proposé de traiter.

Yrjö Koskinen.

# ESSAI D'UNE GRAMMAIRE OSTIAKE

## INTRODUCTION

### I. APERÇU HISTORIQUE.

Le pays appelé *Ougorie* (*Ougrie*, *Yougrie*, *Yougorie*) est situé sur les bords des fleuves *Obi* et *Irtich*, borné à l'ouest par l'*Oural*, au nord par le pays des Samoïèdes, à l'est par les rivières *Nadïm*, *Agan* et *Vach*, au sud par le pays des Tatares. Cette contrée est la patrie des Vogoules et des Ostiaks que les chroniques russes, ainsi que les documents officiels, appellent *Yougors* ou *Ougors* (Yougritchi). Le nom *ougor* ou *yougor* est arrivé au russe par l'intermédiaire des Zyréniens, car les Russes ont dû traverser le pays occupé par ce peuple. Arrivés de l'autre côté de l'*Oural*, les Zyréniens ont appelé le pays situé au delà de l'Oural : *Yögra*, et le peuple *ougor* : *Yograjas*. Les Vogoules s'appellent eux-mêmes, ainsi que leurs frères les Ostiaks : *Mansi*.

L'appellation d'*ougor*, *ogor* est cependant d'une origine beaucoup plus ancienne. Après le démembrement de l'empire d'Attila, on vit surgir sur les rives opposées du Dnieper les *Koutrigours* et les *Outigoures* ou *Outrigoures*. Les noms d'*ougour*, *ougor*, *onogour*, *saragour* apparaissent également dans les contrées entre la mer Caspienne, le Volga et l'Oural. Dans tous ces noms on reconnaît celui d'*ogor*, *ougor*.

Jornandès, qui par suite de son origine et de l'emploi qu'il occupait chez les Goths, pouvait avoir des connaissances exactes des pays orientaux, écrivit, à peu près en 550 : « Les Ehstes occupent les bords de la mer Baltique ; à l'est de ce peuple habitent les Akatzirs, peuple robuste qui ne cultive pas la terre et qui vit de l'élevage des bestiaux et de la chasse. Au delà de ce peuple, habitent les Bulgares, et plus loin encore les deux branches du peuple vaillant et nombreux des Huns : les *Oultziagirs* et les *Lavirs*. Les Hunougours enfin dont le cou-

rage est très-redoutable, sont renommés par la fondation d'un commerce de peaux de martre (*quia ab ipsis pellium murinarum venit commercium*)[1]. » L'auteur byzantin Theophylactus Simocatta (612-640) nous donne des renseignements encore plus précis sur le peuple des *Ogors*. Il dit que ce peuple était très-puissant par le nombre et qu'il se livrait à des exercices guerriers. « Il habite, dit-il, à l'est, sur les bords de la rivière de Til, rivière que les Turcs appellent la rivière *noire*[2]. Les plus anciens princes d'Ogor étaient *Ouar* (Οὐάρ), *Var* et *Cheunni* (Χεουννι), d'après lesquels une partie des Ogors sont appelés *Ouars* et *Cheounnis*. Le peuple *ougor*, *ogor*, et le pays du même nom, fut de nouveau connu par l'intermédiaire des Novgorodiens qui, depuis 1096, firent du commerce avec lui, pillèrent le pays à différentes reprises, manière d'agir qu'ils appelaient recouvrement des impôts. Les Ougors, du reste, assommèrent le plus souvent les marchands et les receveurs des contributions, surtout en 1193. Mais bientôt les conquêtes des Mongols tournèrent l'attention des Novgorodiens vers une autre direction. Les Mongols ravagèrent, en 1235, les bords du Volga et du Kama; en 1236 ils conquirent le pays des Mordvines et des Bulgares; de 1237 à 1239, ils réunirent sous leur joug les princes russes jusqu'à *Tverig* et Jaroslav, mais ils n'arrivèrent pas jusqu'à Novgorod; ensuite, après avoir dévasté la Hongrie, ils revinrent en 1242 à travers le pays des Mordvines, des Bulgares et des Baschkirs, et ils visitèrent également le pays des *Ougors*. Mais comme ils s'établirent sur les bords du Bas-Volga, ils ne firent pas beaucoup de mal aux contrées septentrionales. Le commerce des Novgorodiens continua donc avec le pays des Ougors; il est possible, d'ailleurs, que ce pays fût tributaire de la *Horde du Kiptchak* (des successeurs de Batou-Khan). Au XIV^e^ siècle la *Horde du Kiptchak* tomba en ruines, et ses débris formèrent un grand nombre de Khanats. Un de ces Khanats, celui de Sibir, compta les princes vogoules et ostiaks au nombre de ses vassaux. En 1455, un prince vogoule appelé *Asik*, dévasta les versants occidentaux de l'Oural, les contrées arrosées par la Vitchegda. L'évêque de Perm, *Pitirim*, ayant perdu la vie dans cette guerre, une armée partit en 1467 de Viatka et de Perm pour le venger, et fit le prince vogoule prisonnier.

1. L'Anonyme donne des renseignements analogues sur la patrie primitive des Magyars : « Ultra modum abundanter inveniuntur inde zobolini, ita quod non solum nobiles et ignobiles vestiuntur inde, verum etiam bubulci et subulci ac opiliones sua decorant vestimenta in terra illa. »

2. Il est à remarquer que les populations turques appellent encore aujourd'hui le *Volga* : *Etil*, *Edel*, et le *Kama*, *Etil noir*.

Ivan, le grand-duc de Moscou, changea complétement l'ordre des choses. En 1477, ce prince anéantit l'indépendance des Novgorodiens et leur enleva leur commerce avec les Ougors. En 1483, il conduisit une armée contre les Ougors et contraignit *Youmsan*, fils d'Asik, à venir, en 1484, à Moscou faire sa soumission avec d'autres princes; les autres princes vogoules et ostiaks continuèrent à se défendre. En 1499, à la tête d'une armée plus nombreuse, il franchit les monts Ourals et occupa les villes vogoules de *Läpinä*, *Yuyl*, *Munkes* ou *Munkos*, et trente-deux autres villes, et il emmena cinquante princes et plus de mille otages choisis parmi les plus notables habitants. Ivan revint en 1500 à Moscou, et ajouta le nom du pays des Ougors ou Yougors à ses titres. Tous ces renseignements nous sont fournis par le baron Sigismond de Herberstein, qui alla deux fois à Moscou, en 1516 et en 1529, comme ambassadeur des empereurs Maximilien et Charles-Quint et de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, et qui, dans la description de ces campagnes, s'exprime de la manière suivante : « Hæc est Iuharia, ex qua olim Hungari progressi, Pannoniam occuparunt... Aiunt Iuharos in hunc diem eodem cum hungaris idiomate uti, quoddam verum sit, nescio. Nam etsi diligenter inquisierim, neminem tamen ejus regionis inveni hominem quocum famulus meus, linguæ hungaricæ peritus, colloqui potuisset. »

Déjà, avant Herberstein, la croyance s'était répandue parmi nous que les Magyars étaient venus de ces contrées. Le roi Matthias et le Tsar Ivan échangèrent à différentes reprises des ambassades, et les marchands avaient entendu parler d'un pays éloigné où la langue magyare était en usage. Herberstein avait entendu dire la même chose à Moscou. Mathias apprenant cela, dit Bonfinius, par des marchands russes (sarmates), envoya des ambassadeurs avec la recommandation expresse de ramener s'il était possible ce peuple frère dans la Pannonie qu'avaient dépeuplée des guerres continuelles.

Déjà, du temps du roi Bela IV, avant l'expédition des Tatars, des moines magyars allèrent à la recherche du peuple congénère, comme nous le trouvons raconté dans le *Factum magnæ Hungariæ;* enfin l'Anonyme et Simon Kézai parlent vaguement dans leurs chroniques de ce pays éloigné, ils placent la Scythie dans les environs des monts *Ourals*, dans la Scythie le pays Dent et Mogor, et à l'est le « *regnum Iorianorum* » qui est certainement le pays des *Ougors* ou des *Yougors*[1].

1. « Unnor et Magor, cujusdem annalium scriptoris opinione, Unnorum auctor fuisse traditur... Quari Unni, bello asperrimi, trajecta ad Cimmerium Bosphorum

Quant à la langue des Ostiaks et des Vogoules, on n'en a pas eu une connaissance positive avant le commencement du XVIII^e^ siècle. Nicolas Witsen est peut-être le premier qui, en décrivant, en 1705, la Tatarie septentrionale et orientale, et en réunissant les différentes descriptions de voyages, nous parle des peuples vogoules et ostiaks et nous donne des spécimens de leur langue, entre autres le *Pater*. Mais cet ouvrage est inintelligible. Philippe-Jean Strahlenberg nous fournit des indications plus utiles sur la langue ostiake en 1730. Messerschmidt visita aussi en 1725 et 1726 les Ostiaks et les Vogouls, mais je ne connais son récit que par Klaproth. Nous apprenons beaucoup plus dans Fischer qui, dans son histoire de la Sibérie, publiée en 1768, ne réunit pas seulement pour l'histoire des Vogouls et des Ostiaks, ce qu'il a trouvé dans la correspondance sibérienne de Gérard Müller (1735), mais qui composa aussi un vocabulaire comparé de 300 mots; dont il donne la signification en 40 langues. Ce vocabulaire, trouvé parmi les manuscrits de la bibliothèque de l'Université de Gœttingue, a servi à Schlœtzer, qui a consigné dans son ouvrage intitulé : « *Allgemeine nordische Geschichte* » (1771) 300 mots ostiaks. Pallas voyagea de 1768 à 1774 dans les parties asiatiques de l'empire russe; en 1772 il séjourna parmi les Ostiaks de l'Obi, et il publia dans le récit de ses voyages quelques listes de mots de la langue ostiake, parlée sur les bords inférieurs et les bords supérieurs de la Berezow. Pallas publia aussi, en le dédiant à l'impératrice Catherine de Russie, le premier volume d'un grand vocabulaire comparé, sous le titre latin : *Vocabularia linguarum totius orbis comparativa Augustissimæ cura collecta St. Petersburg*, 1768. Ce que Gyarmarthi nous donne en fait d'Ostiak et de Vogoul, est emprunté aux vocabulaires de Pallas et de Fischer. Klaproth, dans son *Asia polyglotta*, se sert également du grand vocabulaire de Pallas, lequel n'est pas très-répandu, les caractères russes en ren-

palude Macoti, non modo sedibus Gothos rejecerunt, sed universam Europæ Scythiam domitarunt, in repetitisque Pannoniis quieverunt, quas a se Ungarias appellarunt. Pius autem Pontifex (mihi crede) doctissimus, Ungaros ab Unnis (quod omnes rerum scriptores confirmant) promanasse non patitur, pari cum Jornande tractus affectu, qui Ungaros ac Scythas *pellium murinarum commercio notos fuisse* scribit. Deinde sacrosanctus ille pater cujusdam Veronensis nomen adducit, qui cum ad Tanaïs ortum penetrasset, gentem ungarica lingua loquentem se invenisse dicebat. Divus quoque Matthias noster, hujusce rei non ignarus, quam a Sarmaticis quibusdam mercatoribus acceperat, legatos illuc ac exploratores misit, quibus cognatam gentem, si posset, in Pannoniam, populis diuturno bello haud parum exhaustam, alliceret : quod etsi hactenus assequi nequivit, si vixerit tamen, fortasse præstabit. » Bonfinius, Rer. Hungaric. Decades. Dec. I. lib. II. Editio Car. Andr. Bel, Lipsiæ, 1771. pag. 41.

dant l'emploi difficile. La liste des mots ostiaks dans les œuvres de Fischer, que Schlœtzer a reproduite dans son histoire du Nord, resta jusqu'au voyage de Reguly et de Castrén la plus importante publication sur la matière. Tous ceux qui avaient composé ces recueils ne comprirent pas la langue, mais saisirent généralement assez bien les sons au point de vue du lexique; aussi l'on peut encore aujourd'hui se servir de ces vocabulaires qui, comme monument littéraire, remontent à plus de cent ans et possèdent ainsi une certaine valeur historique. Ils contiennent beaucoup de choses incompréhensibles, mais la plus grande partie n'est pas seulement parfaitement intelligible, elle est aussi instructive, par exemple, en ce qui concerne les noms de nombre, les présents des verbes, etc., comme nous le verrons dans le cours de la grammaire.

## II. SOURCES.

Comme nous comptons nous occuper de la langue ostiake, il faut avant tout que nous indiquions les sources où nous puisons sa connaissance.

L'ouvrage où nous avons trouvé les indications les plus étendues, parmi ceux que nous avons consultés, a été l'Essai d'une grammaire ostiake, augmentée d'un petit vocabulaire publié à Saint-Pétersbourg en 1849 par A. Castrén. La langue des Ougors-Ostiaks n'a pas été le principal, but des recherches de Castrén qui, pendant son voyage en Sibérie durant plusieurs années, ne séjourna que quelques semaines au milieu de ces peuples. Mais pourtant, dans ce court délai, il réunit, en dehors de ses études géographiques et ethnographiques, quelques éléments de la langue ostiake jusqu'alors peu connue, car, dit Castrén: ce que nous trouvons dans les ouvrages de Gyarmathi, Pallas et Klaproth, est insignifiant et les vocabulaires sont remplis de fautes. Castrén ayant recueilli surtout la langue ostiake parlée sur les bords de l'Irtich prit ce dialecte pour base de ses publications. Mais il nous fournit aussi des renseignements sur les dialectes de Surgut et d'Obdorsk, parlés sur les bords supérieurs et inférieurs de l'Obi. Quant à des indications plus étendues sur les langues ostiake et vogoule, dit Castrén à ses lecteurs, le monde savant est en droit de les attendre d'un Magyar qui n'est pas rentré depuis longtemps d'un voyage ethnographique et philologique entrepris au milieu de ces peuples.

Ce Magyar s'appelle Antoine Reguly. Il partit dans l'automne de l'année 1843, de Saint-Pétersbourg, séjourna d'abord sur les rives de la Soswa, dans les monts Ourals. Il partit ensuite de là, s'arrêta quel-

que temps à Tobolsk, franchit la Tavda, arriva à Pelim, et poussa de là plus au nord jusqu'aux bords de la Soswa, et jusqu'à l'Oural septentrional, où il rencontra la partie la plus primitive du peuple vogoule. Des monts Ourals, il alla le long du Sin, rivière qui arrose le pays des Ostiaks, jusqu'à Tildow. Reguly se reposa du 18 au 20 septembre 1844, à Tildow, et continua sa route dans une direction nord-est jusqu'aux rivières *Voykare* et *Sob*, et poursuivit le cours de cette dernière rivière jusqu'au puissant fleuve Obi, qu'il franchit pour arriver à Obdorsk. Là, il trouva les Ostiaks réunis à l'occasion de l'acquittement de leurs impôts de pelleterie, et il recueillit leurs chants. D'Obdorsk, il revint précipitamment après un grand détour à Berezow où il consacra l'hiver à l'étude de l'ostiak. C'est à son séjour à Obdorsk que nous sommes redevables du grand recueil de textes ostiaks, trésors manuscrits, qui appartiennent aujourd'hui à l'Académie magyare. Cependant, nous ne trouvons aucune clef dans les œuvres posthumes de Reguly, pour l'intelligence de ce grand recueil, unique dans son genre, il ne nous a laissé aucun vocabulaire ostiak, à l'exception de quelques notes détachées qui contiennent à part les noms de nombre, des mots isolés, et quelques formes grammaticales (nous en parlerons dans le cours de notre grammaire). Il paraît que Reguly n'avait ni le temps ni l'occasion de consigner des explications suffisantes. Lui-même a souvent exprimé devant moi le désir de pouvoir reprendre et achever ses études ostiakes.

Le prince Louis-Lucien Bonaparte fit paraître à Londres, en 1868, dix chapitres de l'Évangile de saint Matthieu, en traduction ostiake d'Obdorsk. Nous nous sommes empressé de soumettre cette traduction avec quelques observations à l'Académie magyare, car c'était le premier texte ostiak dont la compréhension était à notre portée. Le traducteur de ces évangiles est le pope Vologodsky, qui présenta également un vocabulaire ostiak russe à l'Académie de Saint-Pétersbourg. La copie, aussi exacte que possible, a été envoyée à l'Académie de Pesth, par Schiefner et Wiedemann. Ce dernier me communiqua aussi une traduction allemande qu'il avait compcsée tout seul.

Vologodsky ajouta à son dictionnaire russe-ostiak, achevé en 1840 également, la traduction d'un catéchisme; celui-ci, ainsi que les dix premiers chapitres de saint Matthieu, sont les seuls textes ostiaks jusqu'aujourd'hui intelligibles, dans lesquels on peut voir la structure et les différents mouvements de la langue, que ni les listes de mots, ni les dictionnaires, ne nous montrent; toutefois, ils contiennent quelques

phrases. C'est pour cela que la grammaire de Castrén ne répond pas à l'attente, car on n'a pas besoin seulement de mots, de règles de formation et de suffixation, on veut aussi connaître la langue elle-même ; or Castrén ne nous communique rien, à l'exception de deux petites légendes.

Déjà Reguly avait entendu parler de Vologodsky, et c'est avec l'intention de le voir, ainsi que le professeur *Satigin*, d'origine vogoule, qu'il alla à Tobolsk, mais il ne rencontra pas Vologodsky, et comme il avait entendu dire que celui-ci ne savait pas très-bien l'ostiak, il n'accepta pas l'offre de l'évêque de Tobolsk, qui voulait engager Vologodsky à faire copier son dictionnaire par Reguly, car Reguly pensait que la possession d'une mauvaise œuvre était plutôt nuisible qu'utile. En quoi notre compatriote se trompait, car chaque dictionnaire est bon, quand il donne le sens des mots, et nous pouvons constater aujourd'hui que Vologodsky possédait suffisamment la connaissance de la langue ostiake. Les sources auxquelles nous avons puisé les connaissances de la lange ostiake sont donc : la traduction et dictionnaire de Vologodsky (environ 1840), le recueil de textes ostiaks de Reguly, avec ses notes et observations grammaticales (1844-45), et la grammaire ostiake de Castrén (1849), dont Schiefner a publié une seconde édition augmentée en 1858. Castrén ne donne pas de textes, Reguly ne donne pas d'explication des mots, Vologodsky donne des textes non originaux, il est vrai, et un dictionnaire. Le recueil de Reguly remplit 116 feuilles en écriture serrée, rien que de chants, ce que prouvent les titres seuls. Ces chants sont, pour la plupart, en langue vogoule, quelquefois avec la traduction ostiake. Ce recueil est très-remarquable et il paraît être le seul monument de ce genre en langue ostiake. Malheureusement, il ne sera pas facile de l'expliquer de sitôt.

Outre ces trois documents, il existe encore un recueil publié par M. Ahlqvist, qui séjourna pendant l'automne et l'hiver de l'année 1858 au milieu des Ostiaks de Berezow et d'Obdorsk, et qui, en revenant sur l'Obi gelé, reçut en cadeau du monastère du Kodinsk un vocabulaire manuscrit russe-ostiak. Mais comme il est en la possession de M. Ahlqvist, nous n'avons pu le consulter.

## III. PAYS OCCUPÉS PAR LES OSTIAKS.

Les premiers et les plus anciens renseignements parlent le plus souvent de Konda-Ostiaks ; le vocabulaire de Fischer est composé dans cette

langue, et on peut conclure de cette dénomination que ce peuple était autrefois beaucoup plus nombreux. Fischer, parlant, dans son histoire de la Sibérie, du territoire occupé par les Ostiaks, distingue des Ostiaks de l'*Irtich*, de l'*Obi*, du *Kasim*, de la *Soswa*, du *Narim*, du *Ket*, du *Jénisséï* et du *Kem*. Ici il est facile d'être induit en erreur, du moins quand il s'agit des Ostiaks de la *Soswa*, car il existe trois rivières de ce nom, et si nous voulons parler de la *Soswa* septentrionale ou de la grande *Soswa* qui se jette près de Berezow dans l'Obi, il ne faut pas oublier que les bords de cette rivière sont occupés par les Vogouls. Souvent il est très-difficile de tracer une ligne de démarcation entre les Vogouls et les Ostiaks, car les derniers contournent les premiers à l'est et au nord. Les Ostiaks du *Jenisseï* et du *Kem* sont indiqués à part, et cependant Castrén prétend que *Kem* est le nom que les Tatares donnent au Jenisseï. Les Ostiaks du Kem ne seraient donc qu'un seul et même peuple.

Les territoires des Ostiaks et des Vogouls ne sont séparés par aucune ligne naturelle, et le pays de ces deux peuples ne forme donc qu'un. Le caractère de ce pays est déterminé par les monts Ourals et le puissant fleuve de l'Obi.

Pour les monts Ourals, je ne trouve pas de mots, ni dans la langue vogoule, ni dans la langue ostiake, pour indiquer l'ensemble ; les sommets, les vallées, etc., portent naturellement des noms indigènes. Déjà Herberstein sait qu'on appelle les monts Ourals *cingulum mundi*, « la ceinture du monde ». Müller dit que le nom d'Oural, qui signifie en tatare « ceinture », a été connu à l'époque de Dchingiskhan et plus tard Les Russes l'appellent Kamennoi pojas « ceinture des rochers », ou Zemnoi pojas, « ceinture de la terre ». Ils ont donc traduit le mot tatare. Les mythes vogoules et la légende de la création nous expliquent la raison de cette dénomination. Elmpi, le démiurge de la croyance vogoule, créa, d'après les ordres de Numi Tarom, le dieu suprême, la terre, c'est-à-dire qu'il fit surgir la terre de l'eau, mais celle-ci se mit à tournoyer; pour la faire arrêter il vint demander conseil à Numi-Tarom. Celui-ci lui dit : Prends ma ceinture à boutons d'argent, et elle se tint immobile. Les monts Ourals, avec leurs sommets proéminents et blanchâtres, ressemblent à une ceinture à gros boutons en argent.

La langue ostiake appelle la pierre *keu*, *kevi*, et généralement aussi la montagne. L'Oural est donc aussi *keu* ou *kevi*, et comme cette chaîne de montagnes s'étend vers l'ouest, ils appellent également l'ouest, *keu* ou *kevi* ; d'après Reguly, *Keu-vuat* signifie vent de la mon-

tagne, donc aussi vent de l'est; d'après Vologodsky *Kevikpela* signifie flanc de la montagne, versant de la montagne, site de la montagne, donc sites occidentaux. Sur des cartes de Reguly et de Kœppen, les limites des Ostiaks sont aujourd'hui les suivantes, c'est-à-dire que les peuples limitrophes sont : au nord et à l'est, les Samoïèdes ; à l'ouest, les Samoïèdes, les Zyréniens et les Vogouls; au sud, les Vogouls et les Russes de Tobolsk; à l'Est, à partir des Samoïèdes jusqu'au sud, habitent des peuples turcs et tatares. A part les Vogouls qui, pour ainsi dire, ne forment qu'un seul peuple avec les Ostiaks, ce sont les Samoïèdes et les Zyréniens qui nous intéressent le plus. Les Samoïèdes sont surtout remarquables par leur nom. Les Ostiaks les appellent *Yor*, *or*, ce qui signifie aussi force. Nous ne saurions dire si ces deux mots sont identiques ou seulement consonnants, et en même temps d'une origine différente; mais si nous ne nous trompons pas, Reguly constate le maintien fier des Samoïèdes. Le mot ostiak, *oyas*, *orkas*, signifie orgueil, présomption, arrogance. *Oryasta és orkasta* signifie être orgueilleux, hautain. Vologodsky appelle les Pharisiéens, *orkasyatah*, peuple orgueilleux. Je présume depuis longtemps que le mot hongrois *órjas* est de la même origine que *or* et *yor*. *Yor-yah* ou *or-yah*, est donc le peuple samoïède, et *keu or-yah*, les Samoïèdes des montagnes, ceux qui habitent la partie la plus septentrionale de l'Oural, *nim-or-yah*, les Samoïèdes de la plaine, ceux qui habitent les bords de la mer, ce que nous comprendrons encore mieux quand nous parlerons d'Obi.

Nous comptons également parler des Zyréniens. Le plus grand fleuve du territoire ostiak qui est également le plus poissonneux, dans la langue ostiake et vogoule le mot *as* signifie père. Le peuple connaît et vénère son importance, car les chants ostiaks l'appellent *yemïng-as*, c'est-à-dire « saint père » et aussi *lantïng-as*, dieu qui assure subsistance, *kulingas*, dieu poissonneux. Si les renseignements que nous rencontrons dans Fischer sont exacts, et d'après lesquels les Ostiaks ont habité sur les bords du *Jenisseï* et du *Ket*, ils ont aussi occupé la vallée supérieure de l'Obi jusque dans les montagnes altaïques. Aujourd'hui ils ne s'étendent d'après Castrén qu'un peu plus au delà de la ville de Surgut. jusqu'à la rivière de Vach. Outre cette ville de Surgut, les deux villes de Berezow et d'Obdorsk sont également situées dans le territoire des Ostiaks et de l'Obi. Conformément au cours de l'Obi qui se poursuit du sud au nord jusque dans la mer Glaciale, les Ostiaks appellent dans leur langue la plaine la *nim-mu*, le vent de la plaine *nim-vot*, la mer près de la plaine *nim-saris*, c'est-à-dire pays

du nord, vent du nord, mer du Nord. La Sibérie est également une plaine, *Nimb-mu*, c'est-à-dire, par rapport à l'Oural, dont les rivières orientales se jettent dans l'Obi et dans l'Irtich. En revanche, ils appellent le vent supérieur *num-vot*, la terre supérieure *num-mu*, c'est-à-dire, vent du midi, terre du midi. Ils font une différence entre le *keu or jah*, samoïède de la montagne, et le *nim-or-jah*, samoïède de la plaine; ils donnent ce nom à ces derniers, parce qu'ils habitent au nord les bords de la mer Glaciale.

L'autre grand fleuve de ce pays est l'*Irtich*, qui prend également sa source dans l'Altaï, près de celles de l'*Obi*, et qui, après avoir reçu l'*Om*, l'*Ichim*, le *Tobol*, la *Tawda* et la *Konda*, devient un fleuve puissant et se jette dans l'*Obi*, un peu plus bas que Samarow. Son nom ostiak serait d'après Castrén, *Tangat*, d'après Vologodsky, *Longa*. Nous en parlerons tout à l'heure. Les bords des rivières *Om*, *Ichim*, *Tobol et Tawda*, n'étant pas occupés par des Ostiaks, nous allons tout de suite parler du troisième fleuve qui traverse le territoire des Ostiaks et qui s'appelle Konda, en ostiak Chandï. Cette rivière est petite, comparée à l'Obi et à l'Irtich, mais les documents en parlent souvent, car ils mentionnent à chaque instant les Konda-Ostiaks. Cette rivière prend sa source dans l'Oural, poursuit une direction sud-est, puis nord-est, et se jette au-dessus de Samarow, dans l'Irtich. Le cours de cette rivière forme donc une espèce de fourche, dont la branche occidentale et méridionale, après avoir reçu les rivières *Tap-a*, *Yag-va* et d'autres petits cours d'eaux, arrose le pays de Vogoul, tandis que la branche occidentale-septentrionale traverse celui des Ostiaks. C'est pour cela qu'il y a des Konda-Vogouls et des Konda-Ostiaks. Nous avons fait connaître la langue vogoule d'après les traductions des Évangiles de saint Matthieu et de saint Marc, rédigées par Popov. Quant à la langue des Konda-Ostiaks, nous ne connaissons aucun document à l'exception du vocabulaire de Fischer. Castrén ne donne pas de renseignements précis à son sujet. Si on peut donc avoir confiance dans cet ancien vocabulaire, les Konda-Ostiaks feraient plutôt partie des Ostiaks de l'Obi, que ceux de l'Irtich, et cependant Fischer les identifie avec les derniers. La quatrième rivière est la petite Soswa. Il y a trois Soswa, celle du midi, celle du nord, qui prennent leur source dans l'Oural, et celle de l'est qui prend sa source dans la partie orientale de cette chaîne de montagnes. Les deux premières se trouvent dans le territoire des Vogouls, tandis que la dernière est tout à fait une rivière ostiake. La Soswa méridionale se réunit à la Tawda, forme le Pelim et se jette dans le Tobol. La

grande Soswa, ou la Soswa septentrionale coule du sud au nord-est formant un *S* et se jette près de Berezow dans l'Obi, après avoir reçu la petite Soswa venant du sud, qu'on pourrait aussi appeler la Soswa ostiake. Là où la grande Soswa se jette dans l'Obi, la plus grande largeur du territoire vogoule touche à celui des Ostiaks, c'est pour cela qu'on peut parler des Ostiaks de Berezow et des Vogoules de Berezow. Le nom Soswa n'est ni vogoule, ni ostiak, mais zyrénien. Le nom vogoul est Tayt (Taut, Tayt). Dans notre ouvrage intitulé: *Le pays et le peuple des Vogoules*, nous avons démontré que, d'après la conception vogoule, le grand fleuve est considéré comme le fleuve père ou vieux fleuve, et les plus petits qui se jettent dans le grand sont considérés comme ses doigts, de même que, d'après la conception magyare, on parle des *doigts d'un habit*, des *fils d'une table*, *d'un bureau*, en magyar *fia* ou *fioka*. L'Obi est le vrai fleuve père, le vieux fleuve des pays vogoule et ostiak, et chacune des rivières qui se jettent dans ce grand fleuve, est considérée comme un de ses doigts. Voilà ce que signifie le mot *tait*, *tayt*, *tayt*, auquel la langue vogoule ajoute *ya*, de façon que *Tayt-ya* signifie rivière digitale. Il nous est impossible de dire si le mot *Soswa* signifie la même chose en zyrénien, cependant *Sos* veut dire, en langue permienne, doigt. La langue permienne est à peu près la même que la langue zyrénienne, et dans celle-ci, *sos* pourrait être *doigt*, comme dans le votiak, *sayes*, *sayas*. Les langues permienne et zyrénienne sont comme deux dialectes que nous pouvons indiquer avec ce seul nom: la langue zyrénienne. Les Vogoules et les Ostiaks les appellent *saran*, *saran* et *sareng* et *saran*. Dans le dialecte zyrénien et permien, la rivière se dit *va* (vogoul *ya*, ostiak *yagau*, *yogan*). *Sos-wa* signifie donc la même chose que le vogoule *Tayt-ia*, Taytya, c'est-à-dire la rivière digitale. Mais quel est le nom ostiak de Soswa? D'après Vologodsky, c'est *Lewï*, d'après Reguly *Leu* (de même que *evi*, jeune fille, *kevi*, pierre, et dans le texte de Reguly, *eu*, *keu*). La Soswa est donc en ostiak, *Lewi-yagan* ou *Leu-yagan*. *Yagan*, nous le savons tous, est la même chose que le vogoul *ya*, le zyrénien et le permien *va*; mais que signifie *Lewï*, *Leu*?

Ces derniers mots signifient aussi doigt, bras (manica), et se rapportent à *luy*, digitus, comme le vogoul *tayt*, *taut*, *täyt* se rapporte à *tulye*, également digitus. D'après le texte de Reguly, *leu*, *lu*, est la même chose que *lewïng*, *leung*, *lung*, c'est-à-dire digitale ayant des doigts ou appartenant aux doigts; *lungvuas* signifie donc ville digitale, ville située près du doigt, comme si nous disons dans le hongrois: *Dunán*, *Tiszán*, près du Danube, près de la Theiss.

Même le grand Irtich est le doigt de l'Obi, et je présume depuis longtemps que Tangat, nom que lui donnent les Ostiaks riverains, n'est pas autre chose que le vogoule *Tayt-nal*. D'après Vologodsky, les Ostiaks septentrionaux l'appellent *Longa-yagan*. Nous aurons bientôt l'occasion de voir par de nombreux exemples, que les Ostiaks du Nord changent souvent le son *t* des Ostiaks en *l*, comme son initial, médial et final. Le *Tangat* serait donc tout naturellement *Langal*, *Longal*, chez les Ostiaks du Nord, mais nous rencontrons aussi Longa sans le *t* ni *l* terminal. Mais les mots *lewï*, *leu*, *lu*, correspondent au vogoul, *tayt*, *täyt*, *taut*, ce qui est à remarquer. Nous pensons ne pas faire erreur quand nous expliquons les mots *tangat*, *longa*, par doigt (manica). Les Vogouls et les Ostiaks considèrent donc l'Obi comme le vieux fleuve, et ses affluents comme ses doigts. D'ailleurs le mot *as*, qui est son nom vogoul et ostiak, signifie, en effet, père, vieillard, il se pourrait donc que Obi n'en soit que la traduction. Nous nous permettons de rappeler maintenant aux lecteurs que les Zyréniens ont été les marchands de pays trans-ouraliens, et que c'est grâce à eux que les Russes y sont parvenus. Ce qui nous explique comment les noms zyréniens que nous voyons aussi dans le pays des Vogoules, sont connus chez les Russes et chez les savants européens.

Les langues ougriennes portent l'empreinte du zyrénien, dit Ahlqvist. De cette manière *saran* signifie la même chose dans la langue ostiake que le mot *saksa* (allemand); dans la langue finnoise, par exemple, ils appellent un petit bateau : barque zyrénienne; la poix cuite : poix zyrénienne. Nous trouvons aussi dans Reguly que *lob*, *lub*, signifie le plat de la rame, et que *sarang-lub* le plat zyrénien, c'est-à-dire le gouvernement. Ce qui se transmit du Zyrénien à l'Ostiak a d'autant plus gardé son caractère zyrénien. Ils appellent, par exemple, le saumon « poisson zyrénien », *saren hul*, *chul*, parce qu'il ne se trouve ni dans l'Obi, ni dans ses doigts. Le fond de l'Obi est très-boueux, ce que le saumon n'aime pas; aussi on n'en rencontre pas, et il faut le faire venir de l'autre côté de l'Oural.

Le peuple ostiak tire son nom, encore aujourd'hui, des fleuves et des rivières sur les bords desquels ils habitent. Il y a donc :

1° *As-ya*, c'est-à-dire peuple de l'Obi, car le mot *ya* signifie peuple; le mot *as-ya* est devenu ostiak. Le peuple de l'Obi devient naturellement sur l'Obi supérieur *Num-asya* (dans les environs de Surgut), c'est-à-dire peuple ostiak du midi, ou peuple de l'Obi inférieur. *Avas-asya*, *nim-asya* (car *avas* et *nim* bas), près de Berezow et Obdorsk. Nous ignorons si la ville de

*Surgut* a un nom ostiak; à la place de Berezow, il y avait sous la domination russe, déjà une espèce de ville dont le nom était, d'après Fischer, *Sugmutvasch*. Encore aujourd'hui, cette ville s'appelle Sungit ou Soumetvasch, en vogoule Kal'uos. Les mots ostiaks et vogouls signifient villes de bouleaux, de même le russe Berezow (*bereza*, bouleau; *berezow*, de bouleau). Obdorsk est au nom zyrénien Ob-dor, c'est-à-dire près de l'Ob, le *sk* est une terminaison russe. Le nom ostiak pour cette ville est Pulnga-vasch, c'est-à-dire ville située sur le Puling. Ce nom nous démontre que la ville ostiake n'a pas été située immédiatement sur les bords de l'Obi, mais plutôt sur les bords du Poul, là où cette rivière se jette dans l'Obi. Dans les chants ostiaks, cette ville s'appelle Poulingaut, comme nous le verrons plus tard.

2° *Tangat-ya* ou *Longa-ya* est le peuple de l'*Irtich*, plus bas que Tobolsk, c'est-à-dire au nord de Tobolsk. La langue de ce peuple a servi de point de départ à la grammaire de Castrén ; ce peuple, ainsi que les Ostiaks de Surgut, forment les Ostiaks méridionaux.

3° *Handa* (*Chandiyah*), peuple de la Konda, situé sur la branche orientale ou ostiake de cette rivière. Les Ostiaks de ce pays s'appellent eux-mêmes *Handa-kuyet*, c'est-à-dire hommes de la Konda. Nous avons déjà dit plus haut que les anciens documents parlent surtout des Konda-Ostiaks.

4° *Lewï*, *Leuy*, c'est-à-dire peuple de la Soswa. Nous avons expliqué précédemment qu'il y avait trois rivières de ce nom. La Soswa méridionale est tout à fait une rivière vogoule; le peuple, sur les bords de la grande Soswa, avait été regardé par les Russes, avant Reguly, comme des Ostiaks, opinion erronée qui était facile à émettre, car les deux langues se ressemblent beaucoup, et aucune borne naturelle ne sépare les Ostiaks de leurs frères, les Vogoules. Mais nous savons aujourd'hui d'une façon positive que les bords de la grande Soswa sont habités exclusivement par des Vogoules, du moins jusqu'à l'endroit où cette rivière reçoit la petite Soswa ou la Soswa orientale. Les Ostiaks de la Soswa occupent donc les bords de la petite Soswa, dans les environs de Berezow.

Le nombre du peuple ostiak a été fixé par Kœppen, en 1838, au chiffre de 13,800. Nous ne connaissons pas de dénombrement d'une date plus récente.

PAUL HUNFALVY.

*(à suivre.)*

# SUR LES ATNAHS

Les Atnahs (Atnaxthynné), en russe Miednofskie sont une population peu nombreuse, appartenant, comme la désinence finale du nom qu'ils se donnent à eux-mêmes l'indique, à la grande famille *thynné* ou Chypewyan. Ils habitent les rives de la rivière du Cuivre (Miédnaia reka des Russes), depuis la jonction de celle-ci avec la rivière *čečitno* jusqu'à ses embouchures. Cette tribu, bien que venant chaque année à la redoute de Sainte-Hélène et Constantin de Nutchek, dans le Prince William's-Sound, faire la traite, autrefois avec les Russes, maintenant avec les Américains, a toujours été hostile à toute tentative faite pour pénétrer dans leur contrée. Le cuivre natif que l'on rencontre sur les rives de la rivière du Cuivre, et qui lui a fait donner son nom, est connu depuis longtemps déjà, et les Atnahs en formaient, en le martelant, des haches, des couteaux et d'autres objets qu'ils échangeaient ensuite avec leurs voisins, les *Koloches* et les *Kenaitses :* on a trouvé de ces instruments en cuivre natif jusque sur les îles Aléoutiennes, où ils étaient regardés comme objets de grande valeur. Les Russes, espérant pouvoir profiter de cette richesse naturelle, envoyèrent nombre d'expéditions chargées de découvrir la provenance exacte de cette substance. Les principales expéditions sont : celle de *Naumoff*, vers 1803, qui pénétra fort avant dans la rivière et rapporta des spécimens de cuivre natif qui furent envoyés à Saint-Pétersbourg; les résultats en furent cependant nuls. Vinrent ensuite celles de *Klimoffsky*, en 1819, *Grigorieff*, en 1843, et enfin la dernière sous le commandement de *Rufus Serebrennikoff*, créole intelligent, que l'on chargea de ce soin; elle dura de 1847 à 48; il s'avança jusqu'au 62° 48′ 40″ de latitude nord; mais là se termine son journal. Le 25 juillet 1848 il fut massacré avec tous ses compa-

gnons par les natifs, qui délivrèrent, l'année suivante, ses papiers et ses instruments aux Russes de *Nutchek*. Peu de temps avant cette malheureuse expédition, qui mit fin à toute nouvelle tentative, la compagnie russe-américaine avait établi un poste près de la jonction de la rivière du Cuivre et de la rivière *čečitno :* ce poste fut abandonné aussitôt la nouvelle du massacre de *Serebrennikoff*.

La connaissance de la contrée habitée par les Atnahs est donc encore presque nulle. La langue de ces derniers est aussi fort peu connue; nous savons seulement, par le court vocabulaire que nous avons de leur langue, que les *Atnahs* appartiennent à la famille *Thynné*, bien que par leur contact avec les *Ougalentses* et les *Yakutats* (tous deux appartenant à la famille *Tl'inkit* ou Koloche), ils aient pris beaucoup d'habitudes et de coutumes communes à ces derniers. Nous trouvons même un certain nombre de mots dans leur vocabulaire qui sont de pure origine koloche. Tels sont : *naka'čé*, renard, en koloche de Siska, *nakatse* ; *ča*, castor, en koloche, *ča*; etc. Ceci est un exemple de plus du mélange des langues chez la plupart des tribus américaines.

Le court vocabulaire que j'ai l'honneur de présenter aujourd'hui au public fut recueilli par moi, durant mon séjour dans l'Amérique russe en 1871-72, de la bouche d'un créole, *Apollon Ponomaroff*, qui habita pendant nombre d'années la redoute (odinotchka) russe sur les rives de la rivière du Cuivre et du *čečitno*.

Ouvrages à consulter sur la rivière du Cuivre et sur les Atnahs :

1° Baer et Helmersen, Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches. Vol. I, Stat. und Ethnogr. Nachrichten über die Russ. Besit. an der N. W. Küste von Amerika von Baron von Wrangel, St-Pet. 1839, pages 97, 161 et 259.

2° Zapiski gidrografitcheskago departementa morskago ministerstva, vol. X, 1852, page 167. (Voyage de Serebrennikoff.)

## A.

*alithalkédé*, fort, violent.
*ani*, viens (impérat).
*atnaxthynné*, Atnahs, habitants de la rivière du Cuivre.
*axbai*, lis d'eau, sarana.
*aš*, le fer d'un traineau.

B.

***ban***, mère.
***beldan***, la moitié, moitié.
***ben***, lac.
***bet***, le ventre.
***betkelen***, profond.
***bečex-kaibiče***, champignon qui pousse sur le bouleau.
***bi-é***, un garçon.

D.

***diénen***, un chameau.
***djiji***, canard.

E.

***etl̨l̨i***, froid.

H.

***halten***, geler, il gèle.
***halčé***, la lune.
***hanen-itnan***, il boit.
***hgnai***, le renne.

I.

***iaxtelnen***, le temps s'éclaircit.
***ijit***, crier.
***iyax***, grêler, il grêle.
***ičax***, pleurer.

J.

***jat***, la bouche.
***jatel̨l̨ani***, mâcher.
***jelœn***, tuer.

K.

***kadadixaldjé***, nouvelle lune.
***kadačene***, hier.
***kade***, aujourd'hui.
***kahani***, espèce de saumon (*Salmo proteus*).
***kaiy***, petit.
***kaiči***, écorce.
***kaiči***, petit bateau en écorce de bouleau.
***kakxé***, le macareux.
***kalehé***, filet à main pour la pêche.
***kaljuini***, petit.
***kal̨l̨kiox***, framboises sauvages.
***kalčéhé***, tasse en écorce de bouleau.
***kanai***, vêtement en peau de renne ou d'élan tannée.
***katskešl̨l̨ai***, phoque.
***kax***, lièvre arctique.
***kaxtene netšl̨l̨nisenné***, Dieu, le dieu des Russes.
***kašaknigi***, la pie.
***keči***, fer.
***khaik***, essence d'arbre non déterminée.

*khon*, feu.
*kiathaštašll*, je m'asseds.
*kienkaji*, remni, courroies en peau de phoque ou lion de mer.
*kigi*, baies, fruit en général.
*kijan*, cœur.
*kijni*, espèce de baie (airelle).
*kiya*, ici.
*kiyaxknilkidi*, morue.
*kikiui*, autre.
*kiɻɻké*, homme en général; mâle.
*kintadjidji*, l'autour.
*kionkuani*, le deutalium.
*kiots*, fleuve.
*kitšiknika*, fusil.
*kiuy*, mauvais esprit, esprit.
*kiunčiu*, les Koloches.
*kišɻɻ*, homme en général.
*kičigni'češɻɻ*, fil à coudre.
*kičnié*, les Russes.
*kka*, flèche.
*kkai*, bouleau.
*kladše*, racine d'arbre.
*klektse*, poudre.
*knian*, année.
*koɻɻkotse*, ver.
*komkeu*, l'aune.
*kot*, genou.
*kox*, ver.
*kujekenni*, branche d'arbre.
*kukaidé*, moustique.
*kutešа*, loin.
*kutešet*, éloigné, loin.
*kuxkalčini*, farine.
*kuxni*, le mauvais esprit des Russes, le démon.
*kxajné*, hermine.
*kčé*, tête.

## L.

*lakane*, ongles.
*lakiots*, doigts, orteils.
*lakoni*, la perdrix blanche.
*laskočnigi*, j'ai oublié, je ne sais pas.
*lathalkede*, faible.
*laški*, tabac.
*le'čiani*, fumer.
*laxni*, un cadavre.
*laxniušeitiš*, brûler les morts.
*lkyan*, pluie.
*lči*, vent.
*lčiš*, cendre.
*lčuj*, la nuque, le derrière de la tête.
*ɻɻahéčat*, en bonne santé (il est).
*ɻɻakennai*, été (saison).
*ɻɻet*, fumée, poussière.
*lleč*, sable.
*ɻɻiké*, chien.
*ɻɻohonalkiohé*, plomb.
*ɻɻokakié*, espèce de saumon (*Salmo Orientalis*).
*ɻɻtaki*, l'édredon.
*ɻɻxanin*, un préposé au magasin (zagochik).
*ɻɻšen*, falaise.
*ɻɻčybš*, espèce de perdrix.

M.

*mašin*, hibou, chouette.
*mende*, demain.
*mende-kaade*, après-demain.

N.

*naai*, le soleil.
*najai*, chaudron.
*nakašké*, chef.
*naka$^{c}$čé*, renard.
*nalbé*, mouette.
*natehé*, neige.
*natleči*, verroteries.
*natubax*, mer.
*ndja*, quel?
*néhé*, œil.
*nehtautle*, sourcil.
*nejat*, la bouche.
*néjihé*, la gorge.
*néké*, le pied, la jambe.
*nelkon*, chaud.
*nen*, terre.
*nenbaxa*, le rivage.
*nenbečexe*, champignon.
*nene*, nous.
*nenketlox*, rire.
*nénšniléné*, glace, miroir.
*nentsiš*, nez, bec.
*netahiš*, les seins (de la femme).
*neteš*, les épaules.
*netlaičat*, assieds-toi.
*nečula*, langue.
*niéhubenié*, un cap, promontoire.
*niéli*, ours noir.
*niénahna*, tremblement de terre.
*nikîahé*, argent.
*nilkîau*, pleuvoir, il pleut.
*nišnateltočé*, ciseaux.
*niyalé*, nuage.
*nkxox*, les dents.
*nla*, le poing.
*nodi*, lynx.
*nukaeɬɬ*, espèce de baie.
*nuléhé*, espèce de saumon (*Salmo Lycaodon*).
*nuniánahna*, animal (en général).

O.

*okx*, courant d'une rivière, de la mer.
*otkui*, le ciel.
*oxtaš*, tuer, assassiner.
*ošnan*, je bois.

P.

*pnax*, hutte, *iourte*, maison.

T.

*ta*, père.
*tabušlenné*, bécasse.
*taiani*, barbe.
*takiulé*, hachè.
*takuté*, la loutre de mer.
*talbéhé*, marchandise, chose à échanger.
*talduni*, écureuil.

*taɬɬani*, baleine.
*tanhaši*, vent du nord.
*tanna*, rien.
*taničejlai*, île.
*tat*, tempête, vagues sur la mer.
*tašne*, les Kenaïtses.
*taškxali*, priser.
*taxai*, rame, pagaie.
*taxlai*, montagne.
*tačodjé*, la mink.
*tebe*, mazema americana (Rich.)
*tejxan*, réchauffer.
*teikilea*, violent, prompt.
*teɬɬ*, sang.
*telteli*, rouge.
*telteli nakaᶜče*, renard rouge.
*ten*, glace.
*tenkigi*, espèce de baie.
*tennai*, le printemps.
*texiané*, les Aléoutes.
*teš*, charbon de terre.
ᶜ*teš*, espèce de peuplier.
*thalteš*, court.
*thalbeč*, large.
*thalniše*, doux.
*thei*, très, marque du superlatif.
*thekani*, loup.
*theltniš*, long.
*thiékɬɬ*, chemise.
*thilkiax*, grand.
*thlakulčéné*, le glouton.
*thlankani*, aiguille.
*thleilečikalčin*, jaune.
*thlokalčini*, vert, bleu.
*thynné*, homme par excellence (homme d'une même tribu).
*tiaš*, d'ici, au loin.
*tiédé*, fille, jeune fille.
*tipéthɬɬ*, tranquille, calme.
*tinjeli*, tambourin.
*ntiliéšɬɬ*, id.
*tisɬɬni*, fort.
*tisɬɬni lči*, un fort vent.
*titɬɬ*, espèce de saumon (xaoko).
*tixda*, depuis longtemps.
*thaekadičit*, se réveiller.
*tlaon*, herbe.
*tlašeiɬɬ*, mocassins.
*tloɬɬ*, corde.
*tluni*, souris.
ᶜ*tneš*, espèce de baie.
*tnigi*, l'élan.
*ton*, mouche.
*tu*, eau.
*tukai*, source.
*txalkaé*, blanc.
*txaltuči*, noir.
*tšuai*, la chèvre des montagnes.

## U.

*udaćen*, vent du nord.
*uké*, queue d'un oiseau.
*unhéé*, frère aîné.

## V.

*votkaijani*, silex.
*včahi*, les ancêtres.

## X.

*xaédu*, là-bas.
*xai*, racines.
*xai-kigi*, espèce de baie, airelle.
*xailudenai*, l'automne.
*xainai*, l'hiver.
*xakoš*, le cygne.
*xanen*, lui ou toi.
*xanenheᶜčat*, il est malade.
*xašl̨l̨*, traîneau.
*xašl̨l̨tetiašl̨l̨*, aller en traîneau.
*xax*, oie.
*xešbeldan*, le quart.
*xnaiten*, dame religieuse.
*xneš*, bateau d'écorce.
*xoniu*, vous, ils.

## Š.

*šahani*, le corbeau.
*šahatil̨l̨en*, battre.
*še*, je, moi.
*šejil*, bain de vapeur, banio, commun aux Indiens.
*šelteiašl̨l̨*, viens avec moi.
*šene*, le dos.
*šeseni*, je me rappelle.
*šetiliešl̨l̨*, je chante.
*ši-e*, fils.
*šiilšetl̨l̨*, je danse.
*šithasial̨l̨*, je vais à pied.
*ška*, cuiller.
*škalikti*, frère cadet.
*škan*, mari, homme marié.
*škiyak*, le gros fletan.
*šlenin*, une plaine.
*šnagnili*, arc-en-ciel.
*šta*, mon père.
*štedjé*, sœur.
*štigakda*, comprends-tu?
*štokaje*, boucle d'oreille.
*šun*, étoile.
*ššat*, femme, épouse.
*šče*n, enfant.

## Č.

*ča*, castor.
*čabé*, espèce de saumon (*Salmo Alpinus*).
*čahaše*, la martre.
*čaké*, femme, femelle.
*čakliux*, la loutre de mer.
*čakči*, couteau.
ᶜ*čakh*, plat en bois.
*čalče*, espèce d'herbe.
*čan*, ours.
*čanla*, aile.
*čanče*, espèce de baie.
*čaxa*, cheveux.
*čede*, cuivre.
*čekiuš*, *čekiujde*, chapeau plat, tressé en écorce de pin.
*čelten*, are.
*čen*, le rat musqué.
*čéné*, jour, lumière.
*čenčeli*, hache (en cuivre natif).
*čennidi*, mouche à miel.
*češl̨l̨axthene* (les Koltchanes).
*četu*, rivière, cours d'eau.
ᶜ*češ*, pierre.

*čeč*, bois mort, bois flotté.
*čex*, veine.
*čiikté*, oncle.
*čkulak*, aigle.
*čpelé*, bois vert, forêt, esp. de pin.
*čte*, couverture.
*čukatne*, une personne riche, un chef.
*čukta*, tante.

---

Quel temps fait-il ? *ndja lči ?*
Il fait beau temps, *ihali lči.*
Il fait mauvais temps, *čaheltse lči.*
Le temps s'éclaircit, *iaxtelnen.*
Il fait chaud, *nelkan.*

*ošnan*, je bois.
*nen et nan*, tu bois.
*xanenitnan*, il boit.
*neneitnan*, nous buvons.
*xaneoxnan*, vous buvez, ils boivent.

---

## NOMS DE NOMBRE.

*čelkhé*, un.
*natskhé*, deux.
*takhé*, trois.
*tenkhé*, quatre.
*al'čéné*, cinq.
*kištané*, six.
*koučahé*, sept.
*lkonenke*, huit.
*čalkakolen*, neuf.
*ɬɬaca*, dix.
*čelkhao kade*, onze.
*natekhao kade*, douze.
*čelkhatni*, vingt.
*čelkhatni-ɬɬaca akade*, trente.
*tneškhanadela*, quarante.
*kištaninadela*, soixante.
*ɬɬadikinadela*, quatre-vingt.
*thek*, cent.

Observations. — Le son *ɬɬ* est un son détonnant.
Le son *ᶜč* est le *č* mouillé,
Le son de *th* est fort dur et guttural.
Le son de la lettre *x* est celui du *xi* grec fortement appuyé.
L'accent devant une consonne représente une aspiration comme par exemple *ʾt*.

Alph. Pinart.

# ÉTUDE COMPARÉE

# DES LANGUES OUGRO-FINNOISES

---

## § III

### L'HARMONIE DES VOYELLES.

Les voyelles, dans les langues ougro-finnoises, se subdivisent en principe en trois classes : dures, douces et neutres.

Les voyelles dures sont : *a, o, u.*

Les voyelles douces sont : *ë, ö, ü.*

Les voyelles neutres sont : *e, i.*

Selon qu'un radical contient des voyelles dures ou douces, il est lui-même dur ou doux ; les voyelles neutres peuvent se rencontrer avec les dures et avec les douces. Les radicaux durs ne peuvent s'assimiler que des suffixes à voyelles dures, et les radicaux doux des suffixes à voyelles douces.

Voilà la base fondamentale sur laquelle repose l'harmonie des voyelles dans les langues ougro-finnoises. Le principe même de cette abstraction phonétique a été plus ou moins altéré et l'harmonie des voyelles se présente aujourd'hui sous des aspects divers :

Elle peut être selon la subdivision proposée par M. Lucien Adam, pour les langues altaïques [1] :

1° Binaire ou ternaire, selon que la langue présente deux ou trois subdivisions de voyelles ;

1. Voir Lucien Adam. De l'harmonie des voyelles dans les langues ouralo-altaïques. Paris, 1874. Pour tous les détails nous renvoyons au consciencieux travail de notre savant collaborateur.

2° Absolue, thématique ou désinentielle, selon qu'elle régit le mot entier, seulement les radicaux ou exclusivement les suffixes;

3° L'harmonie est entière, partielle ou défective, suivant le nombre des exceptions que souffre l'application de la loi;

4° L'harmonie est normale ou anormale dans les langues où certaines voyelles ont changé de classe.

### 1. LE FINNOIS-SUOMIEN (SUOMI).

L'harmonie est ternaire, absolue, entière et normale. Les voyelles se divisent en trois classes :

Dures : *a, o, u*;
Douces : *ë, ö, ü*;
Neutres : *e, i*.

REMARQUE. — Jamais un radical finnois ne peut contenir des voyelles dures et douces à la fois, mais les unes et les autres peuvent se rencontrer avec des voyelles neutres. Par ex. *kala*, poisson; *vapá*, libre; *härkë*, bœuf; *pë*, tête; *vüö*, ceinture; *kieli*, langue; *leipë*, pain; *kësi*, main; *tammi*, chêne; etc.

Dans le finnois-suomien, la règle de l'harmonie des voyelles est absolue et immuable. Chaque fois qu'on allonge un mot finnois en lui accolant des suffixes, la voyelle de ces suffixes doit s'accorder avec la dernière voyelle du radical; si cette voyelle est dure (*a, o, u*) le suffixe contient un *a*, si cette voyelle est douce (*ë, ö, ü*) le suffixe contient un *ë*. On forme donc de *kala*, poisson, abl. *kalalta*; de *isë*, père, abl. *isëltë*; etc.

Quand un mot contient des voyelles neutres, on fait accorder la voyelle du suffixe avec celle de l'avant-dernière syllabe du radical; si cette voyelle est *a, o, u*, le suffixe renferme un *a*; si cette voyelle est *ë, e, ei, i, ie, ö, ü*, le suffixe renferme un *ë*; p. e. *lapsi*, enfant, abl. *lapselta*; *kësi*, main, abl. *këdeltë*; etc. La diphthongue *oi*, fait partie des voyelles dures, p. e. *koi*, mite, fait *koilta*.

Dans aucune langue du groupe ougro-finnois, l'harmonie des voyelles n'est aussi strictement observée que dans le finnois-suomien.

## 2. LE VOTE [1].

L'harmonie est ternaire, thématique, partielle et normale. Les voyelles de cette langue se subdivisent comme celles du finnois-suomien, en trois classes :

Dures : *a, o, ô, u.*
Douces : *ë, ö, ü.*
Neutres : *e, i.*

1. REMARQUE. — L'harmonie des voyelles existe dans cette langue à peu d'exceptions près [2]. Les voyelles dures et douces ne se rencontrent presque jamais dans le même mot, et la voyelle du suffixe s'accorde avec celle du radical ; p. e. *ma*, terre, forme *mata*,

1. La langue vote est parlée par un très-petit nombre d'individus; il y en avait en 1848, 5,148, qui habitaient dans le gouvernement de St-Pétersbourg. Les Russes les considèrent comme le dernier vestige des anciens Tchoudes du Centre.

2. Nous citons ici une poésie vote qui prouvera que l'harmonie des voyelles est presque strictement observée dans cette langue :

| | |
|---|---|
| *Neitsüeni ainagoni!* | Ma très-chère bru! |
| *Menet kaivolle, kanani!* | Tu vas auprès de la fontaine, ma poulette! |
| *Wesitiellë, vierakkoni!* | Auprès de l'eau, chère étrangère! |
| *Ëlë vād varyoa vetè!* | Ne regarde pas ton image dans l'eau, |
| *Vesi vetab kannin.* | Car l'eau enlève les charmes. |
| *Meill on naised nagrayad,* | Nous avons de jeunes femmes charmantes, |
| *Meill on einamëd eliëd.* | Nous avons des prairies voluptueuses. |
| *Ëlë mene kuryosa kuyalle!* | Reste éloignée de la ferme du traître! |
| Pëpaikas [1] *parapi muita,* | Le bonnet sur ta tête est joli, |
| Körya *muita körkpëi.* | Il est plus haut que celui des autres. |
| *Neitsüeni amagoni!* | Ma très-chère bru! |
| *Neitsüt ainagoanoni!* | Unique entre les brus, |
| *Ëlë tuska tuloa,* | Ne te repens pas d'être veuve, |
| *Kao katse* lëγtego! | Ne te repens pas de ton voyage, |
| *Emmë pannu pakasialle,* | Je ne t'ai pas confiée à un fugitif, |
| *Emmë vienüd* vöγkasuolle; | Je ne t'ai pas conduite sur un marais (tourbière) couvert de mousse, |
| *Panimma poisile üvëlle.* | Je t'ai confiée à un brave jeune homme. |

[1] *Pëpaikas* est un mot composé de *pë*, tête, et *paikas*, bonnet.

Il ne reste donc dans ce passage que les mots *körya, lëγtego* et *vöγkasuolle* où l'harmonie des voyelles n'est pas observée ; peu de chose, comparé à l'ensemble du morceau.

*maza, malta*; *tëi*, forme *tëitë, tëize, tëiltë; sili*, forme *silië, silizë, sililtë* et *linta, oiseau*, forme *lintua, linnuza, linulta*; etc [1].

2. Remarque. — Quelques exemples démontreront que la langue vote, quoique se rapprochant beaucoup du finnois-suomien, s'est assimilée un grand nombre d'éléments ehstoniens et même lapons. On peut donc considérer cette langue, dit M. Sjögrén [2], comme un anneau de transition entre le finnois et l'ehstonien. Les éléments vêpses, tchoudes du nord, se trouvent également dans cette langue. Quelques exemples suffiront pour prouver l'exactitude de notre assertion. D'abord l'*h* est une lettre que les Votes changent souvent en *s* ou en *ś*, ou suppriment entièrement, surtout au commencement des mots ; p. e. finn. *ohra* ; vot. *ösra*, orge ; finn. *hammas*; vot. *ammas*, dent ; f. *hüvë* ; vot. *üvë*, bon ; f. *heponen* ; vot. *opöne*, cheval ; f. *henki* ; vôt. *enči*, âme, etc. ; on supprime l'*h* même au milieu des mots quand elle se trouve au commencement d'une syllabe, p. e. f. *karhu*; vot. *karu*, ours ; f. *hanhi* ; vot. *ani*, oie, etc. On voit ici l'influence de l'ehstonien qui a corrompu l'*o* finnois en *ö* et qui a altéré ainsi l'harmonie des voyelles, p. e. :

f. *korva* ; ehst. *körv* ; vot. *körva*, oreille ;

f. *olut* ; ehst. *öllut* ; vot. *ölüt*, bière ;

f. *kopia* ; ehst. *höppo* ; vot. *öpüë*, argent ;

f. *olki* ; ehst. *ölg* ; vot. *ölči*, paille.

Quelquefois même la langue vote s'écarte plus du finnois que l'ehstonien, mais ces cas sont très-rares, p. e. :

f. *orava* ; ehst. *orrav* ; vot. *ôrava*, écureuil ;

f. *oksa* ; ehst. *oks* ; vot. *öγsa*, branche, etc.

Dans l'emploi des diphthongues, le vote se rapproche du lapon, et l'harmonie des voyelles est encore altérée, p. e. :

f. *polvi* ; vot. *puölvi*, genou ;

f. *voi* ; vot. *vuöi*, beurre, etc.

Devant un *s* le *k* devient souvent χ ou on le supprime entièrement, p. e. :

f. *üks;* vot. *üχs*, un ; f. *uksi* ; vot. *uχs*, porte ;

f. *hiukset* ; vot. *hiuset*, les cheveux ; f. *tulukset* ; vot. *tulusset*, briquet, etc.

1. Voir Ahlqvist, Thomsen et Sjögrén.
2. J.-A. Sjögrén, ibidem.

Quelquefois on rejette aussi le *k* après un *s*, p. e. :

f. *tulta iske* ; vot. *tult iseb*, il éclaire.

Le *t* disparaît également souvent après l'*s*, p. e. :

f. *musta*; vot. *mussa*, noire ; f. *umistan*, je me rappelle ; vot. *umissan*, je comprends, etc.

Devant ces exemples on peut conclure que les mots votes, dans lesquels l'harmonie des voyelles n'est pas observée, se sont formés du finnois, à l'exemple de l'ehstonien, par contraction ou par l'intercalation de la voyelle *ö*; procédé qui rappelle la formation des mots dans la langue laponne.

Dans tous les autres cas et surtout dans les suffixes, l'harmonie des voyelles est assez observée [1].

### 3. LE VÊPSE OU ANCIEN TCHOUDE [2].

L'harmonie des voyelles n'existe pour ainsi dire pas du tout dans cette langue, dont l'origine remonte pourtant à une époque plus reculée que celle des autres langues du groupe ougro-finnois.

1. REMARQUE. — La terminaison vocalique qui caractérise le finnois, fait également défaut au vêpse. Cependant l'harmonie des voyelles, ainsi que les terminaisons vocaliques, sont des lois organiques et constitutives, et nous pensons, malgré les assertions contraires de plusieurs grammairiens de mérite, que Castrén avait raison de défendre cette opinion avec son érudition éprouvée.

Quand on veut prouver, par le magyar, que cette langue ne distinguait pas autrefois de suffixes durs et doux, et que de cette manière la loi de l'harmonie des voyelles, s'est établie peu à peu dans cette langue, on a parfaitement raison ; mais d'un autre côté, il faut considérer que les terminaisons vocaliques qui ont disparu aujourd'hui, existaient autrefois, et ne se sont effacées que par une loi de contraction qui préside encore maintenant aux procédés de formation de cette langue. L'harmonie des voyelles est une loi aussi organique que celle des terminaisons vocaliques, elle a peut-être existé dans son origine, s'est altérée à la suite

1. J.-A. Sjögrén, ibidem,

2. Les Vêpses, un peu plus nombreux que les Votes, 16,000, à peu près, sont considérés comme les descendants des anciens Tchoudes du nord ; ils habitent aujourd'hui dans les environs du lac appelé *Bjeloosero*.

et a reparu par suite d'une tendance intérieure. Les vestiges de cette loi que nous rencontrons dans toutes les langues ougro-finnoises, sans exceptions, corroborent notre opinion.

2. Remarque. — Sjögrén a cru retrouver dans la langue vêpse, la plus ancienne forme des langues finnoises de l'ouest, plus ancienne que la langue finnoise-suomienne elle-même. Ainsi il explique l'origine des sons vocaliques longs, si fréquents en finnois, par une prolongation, p. e. :

vêpse, *pë, peë*; f. *pẽ*, tête ;

vêpse, *leibët*; f. *leipẽ*, pain ;

vêpse, *kalat*; f. *kala*, poisson, etc.

Ce fait s'observe encore bien plus dans les formes verbales où la prolongation est encore plus apparente, p. e. :

vêpse, *magatta*; f. *máta*; *magadan* = *makán*; *andada* = *antá*, etc.

On disait autrefois dans le vêpse :

*hambas* à la place de *hammas*, (gén. *hampahan, hambahan*).

*seibës* — *seivës*, (gén. *seipëhën*).

La conjugaison des verbes *donner* et *voir* présente les mêmes particularités :

| Prés. | | Imp. |
|---|---|---|
| vêpse, *andan* ; | f. *annan* ; | vêpse, *andoin* ; f. *annoin*. |
| *andat* ; | *annat* ; | |
| *andab* ; | *anta* ; | donner (magy. *âdni*). |
| vêpse, *nëgen* ; | f. *nëen*. | |
| *nëget* ; | *nëet*. | |
| *nëgeb* ; | *nëke* ; | voir, apercevoir, observer, *video*, *cerno*, (magy. *nézni*). |

Dans la traduction de la Bible en finnois, nous retrouvons souvent ce *d* au milieu des verbes, que le finnois moderne a retranché.

A la place de : *meidën, teidën, tiedën*, nous voyons aujourd'hui : *meiyën, teiyën, tiyën*. A la place de : *süödë, yuoda* ; nous voyons : *süvë, yúva*, etc. [1].

Il est certain que nous retrouvons dans quelques formes verbales et substantives vêpses, les traces d'une ancienne langue,

1. Voir Sjögrén, Ahlqvist, Thomsen et Koskinen.

l'ancien tchoude, qui pourrait servir de base pour les comparaisons entre les langues finnoises de l'ouest et les langues finnoises de l'est, les langues bulgares et ougriennes. Nous nous proposons de profiter de ces anciennes formes tchoudes pour expliquer plusieurs divergences entre ces groupes de langues, divergences qui n'existaient certainement pas autrefois.

### 4. L'EHSTONIEN.

Dans le dialecte de Réval l'harmonie des voyelles n'existe pas, mais on rencontre des traces dans celui de Dorpat où elle est ternaire, absolue, presque entière et anormale. Les voyelles se divisent en trois classes :

Dures : *a, ô, u.*
Douces : *ö, ü.*
Neutres : *e, i,* (*o, ô,* dans les suffixes [1]).

1. Remarque. — Dans l'ehstonien de Dorpat nous rencontrons encore des formes anciennes qui témoignent de l'existence de l'harmonie des voyelles. On dit, p. e. :

*enëm, elëmë, pidëme, nemëd*; à la place de : *enam, elama, pidama, nemad*;

f. *menen, menet*; anciennes formes ehst. *ma minen, sa mined;* à la place de : *lëhen, lëhed* ;

*meite, meitele,* pour *mei, meile*; f. *meidën,* etc.

M. Ahrens proteste contre l'opinion des savants qui prétendent que l'ehstonien s'est formé du finnois par dégénérescence, il soutient, au contraire, que la manière dont cette langue s'est formée, était plutôt une émancipation.

L'harmonie des voyelles ne lui paraît pas une loi phonétique nécessaire, il la trouve monotone et fatigante. Nous ne pensons pas que le savant grammairien ait absolument raison.

2. Remarque. — La langue ehstonienne se rapproche tellement du finnois-suomien, qu'elle pourrait être considérée comme un dialecte de cette langue, si des particularités assez importantes dans la structure grammaticale même, ne venaient pas rompre cette union. L'ehstonien est du finnois abrégé, les racines finnoises se sont contractées, et l'abstraction phonétique qui a

1. Voir Ahrens, Wiedemann, L. Adam et Hupel.

rendu la langue finnoise si harmonieuse, a tant souffert par ce procédé de formation, qu'elle a presque entièrement disparu.

Quelques exemples suffiront pour donner une idée exacte de cette formation par contraction :

f. *saravikko*; ehst. *sarapik*;
f. *huoletoin*; ehst. *hóletu*;
f. *kivinen*; ehst. *kivine*;
f. *yumalan* ehst. *yumala*;
f. *yumala*; ehst. *yumal*;
f. *isëntë*; ehst. *isand*;
f. *sonnikka*; ehst. *sonnik*.

3. Remarque. — De nombreux exemples prouvent que le son vocalique long, dans l'ehstonien, dérive d'une diphthongue finnoise, de la même manière que le son vocalique long du finnois a été une diphthongue dans l'ancien tchoude.

L'harmonie des voyelles n'existe donc pas dans la langue ehstonienne, et ce fait assez curieux par lui-même ne peut s'expliquer que par la contraction constante des radicaux finnois auxquels cette langue doit son origine.

4. Remarque. — Nous donnons ici une courte liste de mots finnois-suomiens, votes, vêpses ou anciens tchoudes, ehstoniens et livoniens, pour donner une idée de la grande similitude qui existe entre ces cinq langues :

| FINNOIS. | EHSTONIEN. | LIVONIEN. | VOTE. | VÊPSE. |
|---|---|---|---|---|
| *kukko*, coq ; | *kuk, kík;* | *kik*; | *kukke*; | |
| *katta*, couvrir; | *kate*, couverture; | *katt*, couvrir; | *katt-á*; | *katt-a.* |
| *kantele*, harpe ; | *kannel;* | *kándla*; | | *kandel.* |
| *kota*, maison; | *koda;* | *koda*; | *koti*; | *kod-i.* |
| *kinnas*, gant; | *kinnas;* | *kíndas*; | *čindas*; | *kindas.* |
| *kësi*, main; | *kësi*; | *këiž*; | *čësi;* | *kësi.* |
| *kanta*, porter, apporter; | *kandma*; | *kánda*; | *kanta*; | *kandta.* |
| *kazuan*, croître; | *kazun*; | *kazz*; | | *kázvan.* |
| *kutsun*, appeler; | *kutsun*; | *kuts*; | | *kutsun.* |
| *küsím*, demander; | *küzima*; | *küzz*; | *čüsün*; | *küsun.* |
| *kiehon*, bouillir, cuir ; | *kén*; | *kieb*, chaleur; | *čihun*; | *kehun.* |
| *korkea*, haut; | *körge*; | *kuord*; | *kôrkea*; | *korged.* |

| FINNOIS. | EHSTONIEN. | LIVONIEN. | VOTE. | VÊPSE. |
|---|---|---|---|---|
| *kurki*, grue; | *kurg*; | *kurg*; | *kurči*; | *kurg*. |
| *keryën*, mendier; | *keryan*; | | *kerën*; | |
| *kello*, cloche; | *kell*; | *k'ela*, | *čellë*; | *kele*. |
| *kieli*, langue; | *kel*; | *kel'*; | *čel*; | *cel*. |
| *kulen*, entendre; | *kulen*; | *kulö*; | *kulen*; | *kulen*. |
| *kala*, poisson; | *id*. | *id*. | *id*. | *id*. |
| *kuolen*, mourir; | *kolen*; | *kuolö*; | *kolen*; | *kolen*. |
| *kulmë*, froid; | *külm*; | *külma*; | *čülme*; | |
| *ku*, mois, lunes; | *ku*; | *ku*; | *ku*; | *kudai*, lune. |
| *këün*, aller; | *këun*; | | *čëün*; | *këun*. |
| *këlü*, belle-sœur; | *këli*; | | *čëlü*; | *këlü*. |
| *tuli*, feu; | *tule*; | *tul'*; | *tule*; | *tule* [1]. |
| etc. | etc. | etc. | etc. | etc. |

## 5. LE LIVONIEN.

L'harmonie des voyelles n'existe pour ainsi dire pas dans cette langue ; sous ce rapport et sous bien d'autres, le livonien se rattache intimement au vêpse ou ancien tchoude.

1. Remarque. — La liste des mots finnois, ehstoniens, votes, vêpses et livoniens que nous venons de donner, prouve jusqu'à l'évidence combien le livonien se rapproche du finnois-suomien, mais l'harmonie des voyelles a dû disparaître à la suite de la présence fréquente de l'*ö* qui a souvent remplacé la terminaison *en* du finnois, p. e. : *kulö*, du f. *kulen* ; *kuolö*, du f. *kuolen* ; ainsi que deux voyelles finnoises, p. e. : *sagdö*, du f. *sakea* ; *sogdö*, du f. *sokea*.

Cette langue a une particularité commune avec le vote, c'est qu'elle élimine souvent l'*h* finnois au commencement des mots, p. e. : *írva*, du f. *hirvi*, élan ; *óra*, du f. *harya*, brasse ; *ërga*, bœuf, du f. *hërkë* ; *yéńg*, du f. *henki*, souffle ; *ilig*, du f. *hilga* ; *umál*, du f. *humala*, houblon ; *aim* pl. *aimod*, du f. *heimo*, famille, race, etc. [2].

Un exemple tiré de la traduction de la Bible, montrera combien l'harmonie des voyelles existe peu dans cette langue : *Tuoizön*

1. Voir O. Donner, ibidem.
2. Voir Sjögrén, Wiedemann et Koskinen.

*nëeb pözat, eńtsön ëb nëe bal'kö* ; litt. : Tu vois un éclat dans l'œil d'un autre et tu ne vois pas la poutre dans le tien.

### 6. LE LAPON.

L'harmonie est binaire, thématique, défective et anormale ; les voyelles se subdivisent en claires et en altérées, les dernières ont un son guttural qui est très-difficile à saisir ; les voyelles se subdivisent également en voyelles variables et en voyelles invariables.

Les voyelles invariables sont : *u, i;*
Les voyelles variables sont : *a, ë, e, o.*

1. Remarque. — Nous retrouvons dans la première classe une voyelle douce finnoise et une voyelle neutre ; dans la seconde, deux voyelles dures, une douce et une neutre.

Dans les mots les voyelles dures l'emportent toujours et la voyelle *u* est la plus importante.

Les suffixes sont à voyelles dures et à voyelles neutres, et l'harmonie des voyelles ne se trouve troublée que par la fréquente présence de diphthongues et de l'*ö*, et quelquefois de l'*ë*, qui rendent le son finnois plus large.

Le fait que le suffixe doux s'accole quelquefois aux radicaux durs, trouve son analogie dans le magyar où le suffixe *nek* s'ajoutait autrefois à tous les radicaux indistinctement. Voilà quelques exemples de mots lapons augmentés de suffixes :

*giette*, main ; *gied'a, gitti, gied'ast, gied'an* ;
*balgés* forme *balga, balgai, balgain* ;
*yurda* forme *yurdag, yurdagi, yurdagin* ;
*rokkus* forme *rokkus, rokkusi, rokkusin* ;
*ëdnam* forme *ëdnam, ëdnami, ëdnamin*, etc.

Un exemple prouvera d'ailleurs combien l'harmonie des voyelles est peu observée en lapon :

***Buöllen mëran duökkesne le solo, ya dan solusne le todno, ya dan todnan sisne le akta sauca; ya dan saucan sisne le vuonca, ya dan vuonca sisne le mönne, ya dan monnen sisne le mo hegke.*** — Derrière la mer embrasée il y a une île, et dans l'île il y a un tonneau, et dans l'intérieur du tonneau il y a une truie, et dans la truie il y

a une poule, et dans la poule il y a un œuf, et dans l'œuf il y a mon âme, etc. [1].

2. Remarque. — La langue laponne diffère sensiblement du finnois-suomien, les radicaux finnois s'adoucissent et s'élargissent dans cette langue, p. e. : le *kota* finn., maison, devient en lapon, *goatte*; le mot *kësi*, main, devient *giette*; *jë*, glace = *jëgna*; *yalka* = *yuolgge*; *silmë* = *čalbme*; *uin* = *vuoigam*, etc. Le lapon a une tendance prononcée à employer les diphthongues et le redoublement des consonnes explosives, etc.

Le lapon n'est certainement pas issu du finnois, c'est une langue à part, et c'est avec l'ancien idiome tchoude qu'il faudrait comparer les radicaux lapons, pour démontrer si le lapon est oui ou non plus ancien que le finnois. Plusieurs formes grammaticales dans le lapon donnent la clef aux formes analogues que nous retrouvons dans le magyar. Ces formes qui sont quelquefois presque identiques, ont fait que Sajnovics et Gyarmathi ont écrit à la fin du dernier siècle : « *Idioma Ungarorum et Lapponum idem esse.* »

Nous nous proposons dans ce travail de rapprocher souvent les formes grammaticales laponnes et magyares, de celles de l'ancien tchoude, dont le vestige survit dans le vêpse [2].

## 7. LE VOTIAK.

L'harmonie est binaire, désinentielle, partielle et normale.

Les voyelles se divisent en deux classes :

Dures : *a*, *o*, *ï*;

Douces : *ë*, *e*, *i*.

1. Remarque. — Quoique cette langue ne possède aucun monument écrit, à l'exception d'une traduction de la Bible, manuscrit qui est rempli de fautes grossières, et malgré l'usage

1. J.-A. Friis, Lappiske Sprogprover, en Samling af lappiske Eventyr, Ordsprog og gaader, Med Ordbog. Christiania. J.-W. Cappelens, 1856.

2. Voir J.-A. Friis. Lappisk Grammatik. Christiania J. W. Cappelens, 1856;

Joannis Sajnovics. Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse. Tyrnaviæ, 1770;

Samuele Gyarmathi. Affinitas linguæ hungaricæ cum linguis fennicæ originis grammatice demonstrata. Gottingæ, 1799.

fâcheux qui a introduit dans un grand nombre de mots de cette langue, l'*bl* (ï) russe, introduction qui a complétement altéré le caractère primitif de ces mots, l'harmonie des voyelles subsiste, et M. Wiedemann en a constaté l'existence [1]. Les suffixes contenaient, il n'y a pas encore longtemps, des *ë* et des *bl* (ï), bien distinctement, et ils s'accolaient alors les uns aux radicaux durs, les autres aux radicaux doux. M. Wiedemann a démontré que les deux formes, la forme primitive et la forme corrompue, existaient ensemble dans la traduction de la Bible, et en se faisant prononcer par des indigènes, des mots qui contenaient un *bl* (ï), soit dans la racine, soit dans le suffixe, il put facilement constater que ces hommes disaient souvent *ë* ou *e*, où la Bible écrit un *bl* (ï) russe. Nous trouvons par exemple dans la Bible, les deux formes : *prak* ou *pïrak*, *kotïrak* et *kotrak*, etc. Les formes *prak* et *kotrak*, ne sont d'ailleurs pas non plus primitivement finnoises; car jamais un radical ougro-finnois ne commence par deux consonnes, et il est probable qu'on disait autrefois *perak* et *koterak*; plus tard, *kotërak* et *përak;* et finalement du temps de la traduction de la Bible, *pïrak* et *prak*, *kotïrak* et *kotrak*.

Aujourd'hui le mot *murt*, homme, forme *murtlen*, *murtlë*, *murtë*, *murtïs*, *murtï*, *murttek* [2], etc.

## 8. LE ZYRÉNIEN.

L'harmonie est comme dans le votiak, binaire, désinentielle, partielle et normale. Les voyelles se subdivisent en deux classes:

Dures : *a*, *ö*, *ï* ;

Douces : *ë*, *e*, *i*.

1. REMARQUE. — Nous pouvons également constater l'existence de l'harmonie des voyelles dans le zyrénien, seulement comme dans le votiak, elle est considérablement altérée. Ce n'est pas comme en finnois-suomien la voyelle du radical qui l'emporte, mais la lettre terminale, fût-elle voyelle ou consonne, et on ajoute alors des suffixes à voyelles dures ou des suffixes à voyelles douces.

1. F.-J. Wiedemann. Grammatik der wotjakischen Sprache nebst einem kleinen wotjakisch-deutschen und deutsch-wotjakischen Wörterbuche. Reval, 1851.

2. Voir Wiedemann.

Les suffixes doux s'accolent aux radicaux qui se terminent par une consonne adoucie, mouillée, surtout après le *z'* et l'*s'* et à ceux qui se terminent par un *ž*; dans tous les autres cas on ajoute des suffixes durs. Seulement l'*ü* devenu *bl* (*ï*) russe, cette lettre ne se distingue plus assez de l'*i* et constitue ainsi une série d'exceptions à cette règle. L'*ï* se rencontre donc souvent dans les mots zyréniens avec les voyelles *a* et *ö* qui sont dures comme nous l'avons dit plus haut. Ainsi on prononce aujourd'hui *dinö*, *dintï*, *yilïš*, où on devrait dire *dïnö*, *dïntï* et *yïlïš*.

Nous rencontrons donc conformément à l'harmonie des voyelles et en accord avec les règles ci-dessus énoncées : *koršë*, *koršе*, *koršenï*, *koršis*, *koršännid*, et :

*töda*, *tödan*, *tödö*, *tödannïd*, *tödïn*, *tödïs*, *tödön*, etc.

Dans la conjugaison du verbe zyrénien, l'harmonie des voyelles paraît encore plus que dans les suffixes casuels [1].

## 9. LE MORDVINE.

La langue mordvine se subdivise en deux dialectes qui diffèrent notablement l'un de l'autre, nous sommes donc obligés de les passer en revue successivement.

### A. *L'Ersa-Mordvine.*

L'harmonie est ternaire, désinentielle, partielle et anormale. Les voyelles se subdivisent en trois classes :

Dures : *o*, *ï*;
Douces : *e*, *i*;
Neutre : *a*.

1. Remarque. — L'harmonie des voyelles s'observe dans la langue ersa-mordvine ; mais encore moins que dans les langues finnoises de l'Est (votiake et zyrénienne).

Le mordvine a d'ailleurs subi de bonne heure d'importantes modifications par suite de l'influence des langues tatares, et aujourd'hui le russe y apporte de nouveaux changements.

Les voyelles *o* et *bl* (*ï*) russe, sont dures, et les voyelles *e* et *i* sont douces; l'*a* est une voyelle neutre et l'*u* ne se rencontre que comme voyelle radicale.

1. F.-J. Wiedemann. Versuch einer Grammatik der syrjänischen Sprache. Reval, 1847.

L'harmonie des voyelles n'exerce son influence que sur les accolations et jamais sur les radicaux. Le choix du suffixe dépend tantôt de la dernière voyelle du radical, tantôt comme en zyrénien, de la consonne terminale. Si cette consonne est mouillée ou un *ž*, le suffixe est doux, d'ailleurs les voyelles ont la faculté de donner une prononciation mouillée aux consonnes qui les précèdent, p. e. : *kal'*, saule, fait *kal'eń, kal'se, kal'ste, kal'de*, etc.; tandis que *kal*, poisson, fait *kaloń, kalso, kalsto, kaldo*, etc.; de *kerams* on forme *keri*, il frappe; et de *tšarams* on forme *tšarï*, il vacille, etc.

Si le suffixe n'est pas précédé d'une consonne mouillée, la voyelle de la syllabe terminale l'emporte. Si cette voyelle est *ë, ei*, ou une autre diphthongue formée par un *i*, le suffixe est doux, dans le cas contraire il est dur, p. e. : *vir*, forêt, fait *vireń, virse, virste, virde, virtemeste*; *lišne*, cheval, fait *lišmeń, lišmese, lišmeste, lišmede, lišmevteme*; *kudo*, maison, fait *kudoń, kudoso, kudosto, kudodo, kudovtomo*, etc.; *eikakš*, enfant, fait *eikakšon, eikakšoso, eikakšosto, eikakšostomo*[1], etc.

### B. *Le Mokcha-Mordvine.*

L'harmonie des voyelles est binaire, désinentielle, partielle et anormale. Les voyelles se subdivisent en deux classes :

Dures : *a, u, ï*;
Douces : *ë, e, i*.

1. Remarque. — Comme dans l'ersa-mordvine, l'harmonie des voyelles ne se rencontre pas dans toute sa pureté dans le mokcha-mordvine; elle a disparu des racines et ne se retrouve plus que dans l'accord de la voyelle du suffixe avec celle du radical. Et même dans ce dernier cas, elle est, grâce à l'influence de la langue russe, sur le point de disparaître; car beaucoup de radicaux doux accolent maintenant des suffixes durs.

Les voyelles douces dans les mots où l'harmonie des voyelles subsiste sont : *ë, e, i;* les voyelles dures : *a, ü, ï*. Dans tous les autres mots, l'*e* seule reste voyelle douce, l'*ë* et l'*i* deviennent des voyelles neutres.

On dit par exemple : *ved*, eau, *vedgë*, près de l'eau; *kev*, pierre, *kevin*, (génitif) de la pierre; *sedi*, cœur, *sedidë*, d'un cœur (abla-

1. F. J. Wiedemann, ibidem.

tif); *ei*, dent, *peiftemë*, sans dent, édenté; *ëi*, glace; *ëi*, gelé; *vai*, beurre, *vaï*, gras (de beurre) [1]; etc.

### 10. LE TCHÉRÉMISSE.

Le tchérémisse est, avec l'ehstonien, le vêpse et le livonien, une des langues ouralo-altaïques, où l'harmonie des voyelles n'existe pas; ce fait est d'autant plus étrange, qu'il y a un dialecte du tchérémisse parlé par peu d'individus (le tchérémisse des forêts), qui a conservé l'application de cette loi phonétique.

Mais dans la langue tchérémisse proprement dite, l'harmonie des voyelles a complétement disparu, et cependant elle existe également dans les langues limitrophes, telle que le tchouvache et les différents dialectes tatars. Les Tchouvaches sont d'ailleurs des Ougro-finnois tatarisés, et le Tchérémisse déjà fortement mélangé d'éléments tatars et russes, est sur le point de suivre la même route. Car le russe commence déjà à s'attaquer à la grammaire, et les formes grammaticales sont les plus sûrs garants de la subsistance d'une langue [2].

### 11. L'OSTIAK.

L'harmonie est ternaire, thématique, partielle et normale. Les voyelles se subdivisent en trois classes :

Dures : *a, o, u*;
Douces : *ö, ü*;
Neutres : *e, i.*

1. REMARQUE. — La langue ostiake a également souffert dans ses éléments constitutifs, par l'influence du russe qui s'est fait sentir jusque dans ces contrées reculées; l'harmonie des voyelles fut nécessairement altérée, néanmoins elle existe et se manifeste dans les racines et dans les diphthongues, car ni dans les unes ni dans les autres, deux voyelles d'une classe différente ne peuvent se rencontrer. La classification des voyelles est la même qu'en finnois-suomien, ce qui prouve que cette langue a moins subi l'influence des idiomes limitrophes que les langues bulgares et finnoises de l'Est. On dit p. e. : *koňar* et *köňer*, pauvre; *pâgart* et *pëgert*, poutre; *šudai* et *šigd'ei*, gélinotte, etc.

1. Voir A. Ahlqvist.
2. Voir F.-J. Wiedemann et J. Budenz, ibidem.

Quand on ajoute aux mots ostiaks des suffixes casuels ou possessifs, l'influence de cette loi ne se fait plus sentir avec la même force, et il est probable qu'ici le russe n'est pour rien; car le même fait se constate dans l'ancien magyar, où le suffixe *nëk* a toujours été la terminaison du datif et n'a dû céder qu'aux exigences de la langue moderne, L'harmonie des voyelles est donc une loi qui, puisant son origine dans le développement de la langue même, en découle tout naturellement et s'établit peu à peu. Quelques exemples suffiront pour donner une idée des accolations dans la langue ostiake :

*Péteiń*, nuage, forme *péteńa, peteńna, peteńivet, peteńat, peteńda; kara*, sol, forme *karaga* [1], *karana, karageuχ, karanat, karaďaχ*, etc.

2. Remarque. — Il est également intéressant à signaler que l'ostiak possède des dialectes où la voyelle du radical est susceptible d'un changement selon la voyelle du suffixe; absolument comme dans les langues aryennes, mais c'est là le seul cas de cette flagrante anomalie dans les langues ougro-finnoises.

## 12. le vogoul.

L'harmonie des voyelles est ternaire, thématique, partielle et normale. Les voyelles se divisent en trois classes :

Dures : *a, o, u*;
Douces : *ë, ö, ü*;
Neutres : *e, i*.

Remarque. — Le vogoul a été plus exposé aux influences étrangères que l'ostiak, et les formations grammaticales de la langue en ont naturellement souffert.

L'harmonie des voyelles existe cependant dans les radicaux, p. e. : *karta*, cour, étable; *küör*, pâle; *kësëi*, couteau; *kunna*, renne de 4 ans; *kvot'l* et *kvët'l*, milieu, etc.

Les suffixes se réduisent tous à la forme *ne*, certainement l'ancien *ńi* magyar, qui s'ajoute aux radicaux vogouls sans distinction, comme autrefois le *ńi* magyar. L'ablatif, le datif, le génitif et l'instructif accolent tous le suffixe *ne*, p. e. : *panχun l'onχet tatat aćelne*, les chemins larges conduisent à la mort (ou dans la mort) ; *namtes tavane Isus*, il le nomma Jésus; *χotχar püv*

1. Voir A. Castrén, ibidem

*Davidne*, qui est le fils de David ; *tav peritoves volχvetne*, il fut trompé par les sages [1], etc.

### 13. LE MAGYAR.

L'harmonie est ternaire, absolue, normale et entière. Les voyelles se divisent en trois classes :

Dures : *a*, *o*, *u*;
Douces : *ë*, *ö*, *ü*;
Neutres : *e*, *i*.

REMARQUE. — Nous trouvons l'application de cette loi dans toute sa pureté dans la langue magyare qui, la seule avec le finnois-suomien et l'ehstonien, possède une littérature nationale.

Jamais des voyelles dures et douces ne peuvent se rencontrer dans un radical magyar, et la voyelle du radical exerce une influence capitale sur celle du suffixe. La subdivision des racines magyares en dures et douces, repose sur l'application de cette loi. Nous n'avons qu'à comparer le magyar au finnois pour bien nous rendre compte des similitudes que l'application de cette loi crée entre ces deux langues. Nous avons déjà dit que les voyelles des suffixes possessifs, casuelles et verbales, changent selon que les voyelles du radical sont dures, douces ou neutres. Dans le finnois comme dans le magyar, les voyelles douces et dures ne peuvent se rencontrer, tandis que les neutres peuvent également se trouver réunies aux dures et aux douces.

Les mots composés de voyelles neutres sont considérés comme doux dans le finnois, ainsi que dans le turc, et ils prennent des suffixes à voyelles douces ; tandis qu'en magyar, il existe un certain nombre de mots à voyelles neutres qui sont considérés comme des mots durs et accolent par conséquent des suffixes à voyelles dures. L'usage seul peut apprendre à connaître ces mots. Mais ce qui paraît de prime à bord une anomalie, s'explique facilement quand on remonte à l'origine de ces mots. Dans l'ancien magyar, plusieurs de ces mots se retrouvent composés de voyelles dures, ce qui explique parfaitement que les mêmes voyelles aient subsisté dans les suffixes, p. e. : *ǵilk*, poignard, dérive du mot allemand *dolch*, nous trouvons aussi dans le code

1. Voir Paul Hunfalvy et Weske.

de Munich, *ǵolk*; le mot *hey*, écorce, se dit encore aujourd'hui souvent *háy*; de même on dit à volonté : *lik* et *l'uk*; *tik* et *t'uk*; *ip* et *ipa*, etc.; les mots *hi*, *vi*, *ri* et *i-nni*, se retrouvent encore dans le code de Vienne, comme *hio*, *vio*, *rio*, *iu-nni*, etc. Quelquefois même le finnois-suomien nous vient en aide pour nous expliquer pourquoi un mot magyar, à voyelle neutre, est devenu dur; c'est simplement parce que la voyelle terminale finnoise, qui était dure, a disparu, p. e. : *hid*, pont, en f. *silta*; *ir*, en f. *kiryá*, écrit; *tilt*, en f. *kielto*, défend; *ńir*, en f. *nivara*, bois madré, etc.

L'harmonie des voyelles, sans exception, en finnois-suomien, a eu avec le temps, également en magyar, raison de l'usage et a su plier la langue à sa volonté. Ainsi, comme nous l'avons dit à différentes reprises, le suffixe du datif était en magyar *nek*, pour tous les radicaux sans exception. Nous le retrouvons sous cette forme dans l'ancien magyar, et les formes pronominales telles que : *nëkëd*, *nëki*, etc., en sont encore la preuve existante. On disait donc autrefois certainement *háznëk*, *tollnëk*, à la maison, à la plume; mais on dit aujourd'hui : *háznâk*, *tollnâk* [1], etc.

On forme donc en magyar, de *âsson*, femme, *dssońtol*, *âssońhoz*, *âssońbâ*, *âssońdl*, etc.; et de *ëmbër*, homme, *ëmbërtöl*, *ëmbërëhëz*, *ëmbërbë*, *ëmbërël*, etc.; on dit : *âlmám*, *âlmád* et *ǵërmëkëm*, *ǵërmëkëd*, etc.

## 14. LES LANGUES SAMOÏÈDES.

Seule, la langue kamassinche-samoïède a conservé l'abstraction phonétique à un état aussi pur que le finnois-suomien; dans les autres langues samoïèdes, surtout dans celles du Nord, l'harmonie des voyelles est défective, c'est-à-dire réduite à quelques vestiges ne permettant pas d'en préciser les caractères. Castrén a néanmoins découvert des traces de cette loi dans toutes ces langues, et surtout dans le yourak-samoïède. Le savant Finnois a, sous ce rapport, constaté des analogies entre le zyrénien et l'ostiak-samoïède, et entre le lapon et l'ostiak, et les langues samoïèdes du Nord.

Dans le kamassinche, les voyelles dures sont : *a*, *o*, *u*; les voyelles douces : *ë*, *ö*, *ü* et les neutres : *e*, *i*; absolument comme en finnois. Les voyelles du suffixe s'assimilent à celles du radical.

1. Voir A.-M. Riedl, ibidem.

Il y a trois règles générales : 1° les radicaux durs ou ceux qui contiennent des voyelles dures et neutres s'accolent des suffixes durs ou neutres ; 2° les radicaux doux ou ceux qui contiennent des voyelles douces et neutres s'accolent des suffixes doux ou neutres ; 3° les radicaux neutres s'accolent des suffixes durs, doux et neutres, mais de préférence des suffixes doux, p. e. :

*tura*, chambre ; *turavá*, notre chambre ;
*tagai*, couteau ; *tagaibá*, notre couteau ;
*üžü*, bonnet ; *üžüvë*, notre bonnet ;
*šërgët*, coude ; *šërgëtpë*, mon coude ;
*phinzill'ëm*, j'avale ; *siktel'im*, j'étrangle, etc.

Les langues samoïèdes du Nord ne possèdent pas de voyelles douces, à l'exception du yourak-samoïède où on rencontre, mais rarement, les voyelles *ö* et *ü* ; l'absence de l'harmonie des voyelles s'explique aisément. Dans l'ostiak-samoïède, on peut constater une trace de cette loi dans les suffixes.

Les voyelles dures dans cette langue sont *a*, *o*, *u*, *ï* ; les douces : *e*, *i*, *ü*, *ö*. La voyelle du suffixe s'accorde généralement avec celle de l'avant dernière syllabe du radical ; si cette syllabe contient une voyelle dure, le suffixe renferme *a* (*á*) ou *o* (*ó*) ; si elle contient une voyelle douce, le suffixe renferme *e*, *ö* ou *ea* ; p. e. : *lab*, rame, dat. *labond* ; *kob*, peau, dat. *kobond* ; *éd*, tente, dat. *édend* ; *tib*, baguette, dat. *tibend* ; etc.

## 15. RÉSUMÉ.

Nous pouvons donc résumer ce que nous venons de dire et nous pouvons établir la loi suivante :

1° ***Les voyelles dans les langues ougro-finnoises se subdivisent en trois classes : en dures, douces et neutres ;***

2° ***Jamais des voyelles des deux premières classes ne peuvent se rencontrer dans un radical, les radicaux sont donc durs et doux ;***

3° ***Les voyelles des suffixes s'assimilent à celles des radicaux ; c'est-à-dire les suffixes à voyelles dures s'accolent aux radicaux durs, et les suffixes à voyelles douces s'accolent aux radicaux doux ;***

4° ***Cette loi découle du génie organique de ces langues mêmes, elle s'est développée et rétablie plus ou moins dans tous les idiomes du groupe***

1. Voir M. A. Castrén, ibidem.

*ougro-finnois (à l'exception du vépse, du livonien, de l'ehstonien et du tchérémisse), et c'est l'influence des langues aryennes qui seule a pu altérer son application;*

5° *Cette loi se manifeste même dans les mots que ces langues ont empruntés aux idiomes limitrophes* [1].

## § IV

### LA FORMATION DU PLURIEL.

Nous examinerons ici à part, la formation du pluriel dans les langues ougro-finnoises, car le suffixe, à l'aide duquel on le forme, diffère totalement des postpositions casuelles. On ne peut donc pas opposer la terminaison du pluriel à celle du singulier. Dans les langues aryennes, la différence du nombre est caractérisée par la différence des terminaisons casuelles; dans les langues ougro-finnoises au contraire, les suffixes casuels sont les mêmes pour les deux nombres, le suffixe du pluriel s'accole au radical et se trouve ainsi toujours placé entre celui-ci et les postpositions casuelles, p. e. :

PLURIEL.

| SANSCRIT. | LATIN. | FINNOIS. | MAGYAR. |
|---|---|---|---|
| N. *raǵas*; | *reges*; | *isë-t*; | *at'á-k*. |
| G. *raǵánam*; | *regum*; | *isí-n* [2]; | |
| D. *raǵebhis*; | *regibus*; | *isi-llen*; | *at'á-k-nak*. |
| A. *raǵas*; | *reges*; | *isë-t*; | *at'á-k-at*. |

1. Voici quelques exemples à l'appui de la 5e règle :

Les Finnois ont formé de l'allemand *sack, sáki; rath, ráti; hut, hat, hattu;* de *gefangener, fangi;* de *fähnrich, fandrik*, etc. Les magyars ont formé du mot slave *britva, borotva;* du sl. *večera, večora;* du sl. *obied, ĕbĕd;* du sl. *ocet, ĕcĕt;* du mot allemand *pranger, pëllëngér;* de l'allem. *zuber, čobor* sceaux; de l'allem. *kastanie, gëstënë*, etc. Ici, cette loi a donc une influence rétroactive, et il est probable que toutes les anomalies qui subsistent encore dans la langue magyare et dont nous avons essayé d'expliquer l'origine, finiront par disparaître.

2. Le datif et génitif du pluriel en finnois se forme du nominatif indéfini du pluriel, p. e. : *isi*, des pères, gén. *isin*, dat. *isi-llen*, etc.

### 1. LE FINNOIS-SUOMIEN.

Le finnois forme le pluriel des noms par l'addition de la lettre *t*, p. e. :

*kala*, poisson, pl. *kala-t*; *isë*, père, pl. *isë-t*; etc.

1. REMARQUE. — Le plus souvent le génitif du singulier représente la forme radicale et alors les suffixes du pluriel s'ajoutent simplement à la racine. La gutturale *g* (*k*), devant une consonne liquide et la dentale *d* (*t*) de la dernière syllabe de certains mots finnois ont disparu aujourd'hui, mais on les retrouve dans le vêpse ou ancien tchoude et quelquefois au génitif et nominatif, pluriel du finnois ou des langues congénères. En finnois le *g* et le *d* se sont adoucis et sont devenus des voyelles, p. e. :

| VÊPSE. | LIVONIEN. | KARÉLIEN[1]. | FINNOIS. | EHSTONIEN. |
|---|---|---|---|---|
| *segl*; | *sôggôl, sôgl*; | *segla*; | *seula*; | *sõl*, crible. |
| *nagris*; | *naggôrs*; | *nagris*; | *nauris*; | *nairis*, navet. |
| *kagl*; | *kaggôl, kagl*; | *kagla*; | *kaula*; | *kael*, cou. |
| *nagran*; | *nagrôb*; | *nagram*; | *nauram*; | *naeran*, je ris. |

| VÊPSE. | LIVONIEN. | FINNOIS. | EHSTONIEN. |
|---|---|---|---|
| *soged*; | *sogd*; | *sokea*; | *söge*, aveugle. |
| *pimed*; | *pimd*; | *pimeë*; | *pime*, ténébreux. |
| *saged*; | *sagd*; | *sakea*; | *sage*, épais. |
| *maged*; | *magd*; | *makea*; | *mage*, doux. |
| *korged*; | *kord, kuord*; | *korkea*; | *körge*, haut. |
| *sanged*; | *sangd*; | *sankea*; | — dense, etc. |

Les mots esthoniens formés du finnois par corruption reprennent quelquefois au génitif le *d* éliminé, tandis que nous retrouvons partout ce *d* dans le livonien. Nous avons déjà dit que l'ehstonien n'était que du finnois corrompu, tandis que le livonien formait une langue à part. Le finnois s'est donc détaché du tchoude de bonne heure, il a conservé presque toujours les terminaisons vocaliques que le tchoude a souvent supprimées, mais en revanche, le tchoude a conservé les consonnes *g* et *d* d'un grand nombre de racines que le finnois a éliminées. Le mot tchoude

1. Le karélien est un dialecte du finnois qui se rapproche beaucoup du vêpse.

se rapproche donc en principe plus de la forme primitive que le mot finnois. L'ehstonien ne s'est détaché du finnois que bien après la séparation de celui-ci du tchoude. Quant au livonien, nous avons vu dans les exemples précédents qu'il se rapprochait souvent plus de la forme vêpse ou tchoude que le finnois lui-même; on serait donc tenté de croire que sa séparation du tchoude a eu lieu au moins en même temps que celle du finnois, sinon plus tard. Mais d'autres considérations importantes suffiront pour dissiper nos doutes à cet égard.

Le finnois, ainsi que toutes les langues finnoises de l'ouest, possède deux formes pour le singulier et deux pour le pluriel. Les grammairiens finnois ont appelé jusqu'à ce jour ces formes le *définitif* et l'*infinitif;* nous les appellerons le *défini* et l'*indéfini*, ce qui revient au même. On dit, par ex. : en finnois, nom. défini : poisson, *kala*; et nom. indéfini : *kalá*, du poisson; pl., *kalat*, les poissons; ind. *kaloi*, des poissons.

Il est impossible de rendre cette forme par l'article partitif français, dont l'application est restreinte, tandis qu'en finnois cette forme s'emploie pour tous les mots indistinctement. On dit, p. e. : en finnois,

| SINGULIER. | PLURIEL. |
|---|---|
| défini : *isë*, père; | *isë-t*, les pères; |
| indéfini : *isë*; | *isí*, des pères, etc. |

Mais les formes *isë* et *kalá* sont des formes contractées, on devrait dire *isë-të* et *kala-ta*, car la terminaison primitive de l'indéfini singulier était *ta* ou *të*. Nous retrouvons cette terminaison dans le *d* vêpse; tandis que le finnois a supprimé ou la voyelle terminale du radical, p. e. : *une*, *unta*; *sisare*, *sisarta*; ou le *t* lui-même en conservant cette voyelle, p. e. : *nime*, *nimeë*; *korva*, *korvá*; les racines monosyllabes n'admettent point l'élision; p. e. : *má*, terre, indéfini *máta*; *voi*, beurre, *voita*; quelques mots à trois syllabes ont conservé la forme primitive à côté de la forme moderne ; p. e. : *yumala*, Dieu, indéfini *yumalá* ou *yumalata*, etc. Le livonien ainsi que l'ehstonien, est absolument d'accord dans ce cas avec le finnois; p. e. :

| | FINNOIS. | EHSTONIEN. | LIVONIEN. | |
|---|---|---|---|---|
| Racine, | *nime*; | | | nom. |
| Nom, | *nimi*; | *nimi*; | *nim.* | |
| Indéfini, | *nimeë*; | *nime*; | *nimm, nimmȯ.* | |
| Pluriel, | *nimeë*; | *nimed;* | *nimmid.* | |
| Racine, | *miehe*; | | | homme, mari. |
| Nom, | *mies*; | *més*; | *mies*; | |
| Indéfini, | *mieste*; | *mést*; | *miest.* | |
| Pluriel, | *miehet*; | *mehed*; | *mied.* | |
| Racine, | *yumala*; | | | Dieu. |
| Nom, | *yumala*; | *yumal*; | *yumál.* | |
| Indéfini, | *yumalá-(lata)*; | *yumalat*; | *yumált.* | |
| Pluriel, | *yumalat*; | *yumalad;* | *yumáld.* | |
| Racine, | *lapse*; | | | enfant. |
| Nom, | *lapsi*; | *laps*; | *lëpš.* | |
| Indéfini, | *lasta*; | *last*; | *lapsta.* | |
| Pluriel, | *lapset*; | *lapsed*; | *lapst.* | |
| Racine, | *lume, voi*; | | | neige, beurre. |
| Nom, | *lumi, voi*; | *lumi, vöi*; | *lüm, vȯi*; | |
| Indéfini, | *lunta, voita*; | *lund, vöid*; | *lúnda, vȯita*; | |
| Pluriel, | | | | |
| Racine, | *tëüte*; | | | plein. |
| Nom, | *tëüsi*; | *tëis*; | *tëvž.* | |
| Indéfini, | *tëüttë*; | *tëit*; | *tëtá.* | |
| Pluriel, | *tëütet*; | *tëed*; | *tëdȯd.* | |
| Racine, | *künte*; | | | ongle. |
| Nom, | *künsi*; | *küs*; | *künts*; | |
| Indéfini, | *künttë*; | *künt*; | *künt, künta.* | |
| Pluriel, | *kímmet*; | *küned*; | *kündȯd.* | |
| Racine, | *hampaha*; | | | dent. |
| Nom, | *hammas*; | *hammas*; | *ámbas.* | |
| Indéfini, | *hammasta*; | *hammast*; | *ámbast.* | |
| Pluriel, | *hampahat;* | *hambad*; | *ambȯd.* | |

| | FINNOIS. | EHSTONIEN. | LIVONIEN. | |
|---|---|---|---|---|
| Racine, | *unettomma*; | | | sans sommeil. |
| Nom, | *uneton*; | *unetu*; | *untôm.* | |
| Indéfini, | *unetonta*; | *unetumat*, *unetund*; | *untômt.* | |
| Pluriel, | *unetomat*; | *unetumat*; | *untômd.* | |
| Racine, | *ëkehe*; | | | herse. |
| Nom, | *ëes*; | *ëis*; | *egs.* | |
| Indéfini, | *ëestë*; | *ëest*; | *egsta.* | |
| Pluriel, | *ëkehet*; | *ëked*; | *eggôd.* | |

Nous retrouvons dans le vêpse, l'indéfini toujours sans élision : ***nimed***, ***méhed***, ***yumalad***, ***lapsed***, ***lumed***, ***void***, ***tëuded***, ***hambhad***, ***unetômad***, ***ëgehed***. Il en résulte que ce cas a déjà été formé avant que le livonien et l'ehstonien ne se soient détachés du finnois, leur tige commune [1].

Nous concluons de ces exemples que le *t* du pluriel finnois n'est pas non plus la forme primitive de ce suffixe; ce *t* se retrouve évidemment dans le *ta* et (*të*) de l'indéfini singulier *d* en vêpse où la terminaison vocalique a été rejetée avec le temps. L'idée de la forme indéfinie qui comprend la collectivité, se relie d'ailleurs intimement à celle de la pluralité, et nous pouvons dire que le *ta*, (*të*) est devenu *t*. Nous retrouvons ce *t* qui exprime la collectivité dans l'indéfini lapon et dans l'accusatif magyar où le pluriel se forme cependant par *h* et *k*. Ce fait nous paraît d'une haute importance.

2. Remarque. — Quant le nom finnois se termine par une consonne, on ajoute le *t* du pluriel au radical qui, comme nous l'avons dit plus haut, se trouve dans le génitif singulier, duquel il faut retrancher l'*n* qu'exprime le cas, p. e. : ***terës***, acier, génitif ***terëkse-(n)***, pl. ***tërekse-t***; ***varkaus***, vol, g. ***varkaude-(n)***, pl. ***varkaudet***; ***totús***, vérité, g. ***totúde-(n)***, pl. ***totúde-t***; ***ihminen***, homme, g. ***ihmise-(n)***, pl. ***ihmise-t***; ***suomalainen***, finnois, g. ***suomalaise-(n)***, pl. ***suomalaise-t***; ***yoki***, rivière, g. ***yoe(n)***, ***yo(k)e(n)***; pl. ***yoet***; etc.

1. Voir Koskinen, ibidem.

Les grammairiens qui prétendent que le pluriel des mots finnois se forme du génitif singulier en changeant l'*n* de la terminaison en *t* se trompent, car ce *t* s'accole simplement au radical qui réside dans le génitif, sous une forme plus ou moins altérée.

### 2. LE VÊPSE OU ANCIEN TCHOUDE.

Cette langue forme le pluriel des noms d'une manière analogue au finnois, c'est-à-dire par l'addition de la lettre *d*, p. e. : *këzi*, main, radical *këde*, pl. *këded*; *küdü*, beau-frère, pl. *küdü-d*; *koya*, ver, rad. *koyege*, pl. *koyeged*; *kindas*, gant, rad. *kindha*, pl. *kindha-d*; *kand*, talon, rad. *kando*, pl. *kando-d*; *korv*, oreille, rad. *korva*, pl. *korvad*; *korged*, haut, rad. *korgeda*, pl. *korg(e)dad*; *karya*, bétail, pl. *karyad*; *küns*, griffe, ongle, rad. *künde*, pl. *künded*; *kabí*, sabot, rad. *kabya*, pl. *kabyad*; *kevaz*, printemps, rad. *kevad*, pl. *kevaded*; *yëndeh*, corde d'un arc, rad. *yëndehe*, pl. *yëndehed*; *yauh*, farine, rad. *yauha*, pl. *yauhad*; etc.

Ces exemples démontrent que dans cette langue le pluriel se forme souvent à l'aide de la metathèse et de l'intercalation des consonnes.

### 3. LE VÒTE (tchoude du sud).

Dans cette langue le pluriel se forme comme en finnois-suomien par l'addition d'un *t*, p. e. : *má*. pl. *mát*; *tëi*, pl. *tët*; *lintu*, g. *linnú*, pl. *linnut*; *vëvü*, pl. *vëvüt*; *yulkka*, g. *yulká*, pl. *yulkat*; *čëppë*, g. *čëpë*, pl. *čëpët*; *čivi*, g. *čive*, pl. *čivet*; *opone*, g. *opose*, pl. *oposet*; *uhar*, g. *uhare*, pl. *uharet*; *vôde*, g. *vôiteme*, pl. *vôitemet*; *lehto*, g. *leho*, pl. *lehot*; etc.

### 4. L'EHSTONIEN.

Le pluriel se forme en esthonien du génitif singulier par l'addition d'un *d*, p. e. : *laev*, bateau, g. *laeva*, pl. *laevad*; *tal*, agneau, g. *talle*, pl. *talled*; *nahk*, g. *naha*, pl. *nahad*; *ramb*, faible, g. *ramma*, pl. *rammad*; *pulk*, g. *pulga*, pl. *pulgad*; *asi*, chose, g. *asya*, pl. *asyad*; *ema*, mère, pl. *emad*; *yagu*, part, g. *yau*, pl. *yaud*; *ladu*, grange, g. *lau*, pl. *laud*; *tuba*, chambre, g. *toa*, pl. *toad*; *má*, pays, pl. *mád*; *yumal*, Dieu, g. *yumala*, pl. *yumalad*; *mënnik*, forêt de pin, g. *menniku*, pl. *mënnikud*; *yënes*, lièvre, g. *yënese*, pl. *yënesed*; *võras*, étranger, g. *võra*; pl. *võrad*, etc.

1. REMARQUE. — Le signe du pluriel *d* s'ajoute dans cette

langue au génitif, parce que ce cas représente la forme qui se rapproche le plus du radical. Il est également à remarquer que l'indéfini singulier ressemble beaucoup au nom. pluriel; toute la différence consiste à ce que le premier ajoute *t* et le second *d*, p. e. :

*Yumala*, Dieu, indéf. *yumalat*, pl. *yumalad*; *unettoma*, sans sommeil, *unetomat*, pl. *unetomad*; *laene*, onde, *laenet*, *laened*; etc.

Quelquefois même cette légère différence disparaît, p. e. :

*Tŏ*, travail, indéf. *tŏd*, pl. *tŏd*; etc.

2. Remarque. — Dans la langue ehstonienne la metathèse, l'intercalation des consonnes, l'adoucissement et le durcissement jouent un rôle important, et nous aurons l'occasion de parler de ces faits phonétiques, quand nous traiterons la question des suffixes casuels.

### 5. le livonien.

Le pluriel se forme dans cette langue comme dans les autres idiomes de ce groupe par l'addition d'un *d*, p. e. :

*Yema*, mère, pl. *yema-d*; *loul*, chant, rad. *loulô*, pl. *lólôd*; *mies*, homme, rad. *miehe*, pl. *mied*: *yumal*, Dieu, pl. *yumald*; *tĕvž*, plein, rad. *tëüte*, pl. *tĕtôd*; etc.

### 6. le lapon.

On forme le pluriel en lapon par l'addition d'un *k*, p. e. : *yokka*, rivière, pl. *yoγak*; *gietta*, main, pl. *gieδak*; etc.

1. Remarque. — L'indéfini pluriel en lapon se forme comme nous l'avons déjà indiqué plus haut par l'addition de (*i*) *t* ou (*i*) *d*, *ita*, (*itë*) est le pluriel de l'indéfini en finnois). Nous voyons ici le *t* ou pluriel finnois et le *d* du pluriel vêpse, p. e. : *yokka*, rivière, g.*yoγa*, pl. *yoγak*; indéf. pl. *yoγaid*; *gietta*, main, g. *gieδa*, pl. *gieδak*, indéf. pl. *gieδaid*; *muotto*, face, visage, g. *muoδo*, pl. *muoδok*; indéf. pl. *muoδoit*; *olmuš*, homme, g. *olbum*, pl. *olbumk*, indéf. pl. *olbumi* (*t*); *čëve*, cou, g. *čëppat*, pl. *čëppatak*, indéf. pl. *čëppati* (*t*); etc.

2. Remarque. — Un dialecte lapon forme le pluriel par l'addition de la lettre *h*, p. e. : *attye*, pl. *attyeh*; *puorak*, bon, g. *puoraken*, pl. *puorakeh*; *akka*, uxor, pl. *akkah*; *almats*, homme, g. *almatyen*, pl. *almatyeh*; etc. [1].

1. Il y a même un dialecte lapon qui forme son pluriel par l'addition de la lettre *t*; nous voyons donc en lapon : *k*, *h*, *t*.

### 7. LE VOTIAK.

Cette langue forme le pluriel des noms en ajoutant au singulier la syllabe *yos*; p. e. : *murt*, homme, pl, *murtyos*; *sazan*, carpe, pl. *sazanyos*; *yir*, tête, pl. *yiryos*; *sured*, image, pl. *suredyos*; *dšomüt*, crépuscule, pl. *dšomütyos*; etc.

### 8. LE ZYRÉNIEN.

Le *yos* du pluriel votiak devient *yas* en zyrénien; p. e. : *mort*, homme, pl. *mortyas*; *yur*, tête, pl. *yuryas*; *döra*, toile, pl. *dörayas*; *turi*, grue, pl. *turiyas*; etc.

### 9. LE MORDVINE.

A. *L'ersa-mordvine.* — Cette langue forme le pluriel par l'addition d'un *t*, p. e. : *tšora*, fils, pl. *tšorat*; *ve*, nuit, pl. *vet*; *tši*, jour, pl. *tšit*; *reve*, mouton, pl. *revet*; *kše*, pain, pl. *kšet*; *oš*, ville, pl. *ošt*; etc.

1. REMARQUE. — Les voyelles *o* et *e* disparaissent souvent devant le *t*, p. e. : *kudo*, maison, pl. *kudt* ou *kudot*; *teve*, action, pl. *tevt* ou *tevet*; etc.

2. REMARQUE. — Les noms qui se terminent par une consonne ajoutent généralement *ot* ou *et*; p. e. : *narod*, peuple, pl. *narodot*; *verǵez*, loup, pl. *vergezet*; *rod*, race, famille, pl. *rodot*; *kenkš*, porte, pl. *kenkšet*.

Les mots qui se terminent par *n* ou *ń* changent cette lettre au pluriel en *t*; p. e. : *lomań*, homme, pl. *lomat*; *narmoń*, oiseau, pl. *narmot*; *šaitan*, diable, *šaitat*; etc.

Les mots qui se terminent par *l* changent cette lettre souvent en *v*; p. e. : *kal*, poisson, pl. *kavt*; *skal*, vache, pl. *skavt*; etc.

B. *Le mokcha-mordvine* forme le pluriel également par l'addition d'un *t*; p. e. : *avá*, femme, pl. *avát*; *oš*, ville, pl. *ošt*; *kud*, cabane, pl. *kutt*; *vir*, forêt, pl. *virht*; *narmin*, oiseau, pl. *narmit*; *kev*, pierre, pl. *kefț*.

REMARQUE. — Nous retrouvons ici les mêmes procédés phonétiques que dans l'ersa-mordvine.

### 10. LE TCHÉRÉMISSE.

Cette langue forme le pluriel en ajoutant la syllabe *vl'a* au sin-

gulier; p. e. : *vid*, eau, pl. *vidvl'a*; *kü*, pierre, pl. *küvl'a*; *vĕr*, endroit, lieu, pl. *vĕrvl'a*; etc.

Remarque. — Gabelentz pensait que la terminaison du pluriel dans cette langue était une véritable particule et ne pouvait se comparer aux terminaisons analogues dans les autres langues. La forme sous laquelle cette terminaison se présente est certainement assez extraordinaire et trop complète pour un simple suffixe.

Les textes tchérémisses que nous possédons, ne nous fournissent aucun renseignement sur l'origine de cette syllabe.

Il y a des dialectes tchérémisses où le pluriel se forme en ajoutant la syllabe *šamitš* au singulier, syllabe qui paraît se rapprocher du tchouvache, *sam*.

## 11. L'OSTIAK.

Le pluriel se forme en ostiak par l'addition de la lettre *t*, comme en finnois.

Remarque. — Le pluriel se forme en ostiak par l'addition de la syllabe *et*, et dans le dialecte sourgoute, par l'addition de la syllabe *eť*; p. e. : *ima*, femme, pl. *imeť*; après une voyelle l'*e* de cette terminaison se change quelquefois en *i*; p. e. : *nátχa*, pl. *nátχait*, espèce de peuplier; en sourgoute, on ajoute après un χ, s'il est précédé d'un *a*, d'un *o* ou d'un *u* long, les syllabe *ať* ou *oť*; p. e. : *vaχ*, pl. *vágať*; *móχ*, jeune animal, pl. *mógoť*; *yúχ*, arbre, pl. *yúgoť*; dans ce même dialecte on ajoute également, *ať*, quand le radical contient une voyelle dure, p. e. : *vont*, montagne, pl. *vondať*; etc. On accole seulement *ť* après tout radical qui se termine par une voyelle; p. e. : *kara*, sol, pl. *karať*; *iki*, vieillard, pl. *ikiť*; etc.

Dans le dialecte sourgoute, ainsi que dans le dialecte de l'irtiche, la voyelle de liaison peut être supprimée chaque fois que le radical se termine par *n*, *s* ou par une diphtongue combinée avec un *i*; p. e. : *nui*, drap, pl. *nuiť*; *poi*, tremble, *poiť*; *χan*, traîneau, pl. *χanť*; *pesan*, table, pl. *pesanť*; *kós*, étoile, pl. *kóšť*; etc.

## 12. LE MAGYAR.

Dans la langue magyar le signe caractéristique du pluriel est un *k*, comme en lapon.

Remarque. — On forme le pluriel en magyar par l'addition d'un *k* après tous les radicaux qui se terminent par une voyelle. Ce *k* est précédé d'une voyelle de liaison quand le radical se termine par une consonne. Comme dans les autres langues ougro-finnoises, l'harmonie des voyelles détermine le choix de cette voyelle de liaison, p. e. :

*âť'â*, père, pl. *âť'ák*; *tëvë*, chameau, pl. *tëvék*; *koči*, coche, pl. *cočik*; *âytó*, porte, pl. *âytók*; *mëzö*, champs, pl. *mëzök*; *ház*, maison, pl. *házâk*; *kërt*, jardin, pl. *kërtëk*; *mâǵâr*, hongrois, pl. *mâǵârok*; *török*, turc, pl. *törökök*; etc.

Il est à remarquer que les radicaux magyars reprennent devant la terminaison du pluriel, ainsi que devant tout suffixe précédé d'une voyelle de liaison, leur forme primitive; le nominatif ne se rapproche donc pas toujours le plus du radical, au contraire, souvent il faut chercher sous une autre forme, surtout sous les formes suivies de suffixes casuels, la plus grande ressemblance avec la racine ou la racine elle-même. Nous avons eu l'occasion de voir que sous ce rapport le magyar se conformait aux règles appliquées dans les autres langues du groupe ougro-finnois.

Quelques exemples suffiront pour démontrer l'exactitude de notre assertion.

Ainsi on forme de *hó*, neige; *yó*, bon; *ó*, vieux; *šó*, sel; *só*, mot; *tó*, lac; pl. *hâv-âk*, *yâv-âk*, *âv-âk*, *šâv-âk*, *sâv-ak*, *tâv-âk*; de *bö*, riche, large; *čö*, tige; *kö*, pierre; *ló*, cheval, on forme pl. *böv-ëk*, *čöv-ëk*, *köv-ëk*, *lóv-âk*; etc.

De *bél*, boyau, moëlle (du bois); *fél*, moitié; *kéz*, main; *rúd*, perche; on forme pl. *bël-ëk*, *fël-ëk*, *këz-ëk*, *rud-âk*; etc.

De *boryu*, veau; *fâtť'ú*, bâtard; *fiú*, garçon; on forme pl. *boryâk*, *fâtť-âk*, *fi-âk*, aujourd'hui aussi, *boryuk*, *fâtť'uk*, *fiúk*; etc.

De *fâlu*, village; *dâru*, grue, *ëńü*, colle; on forme pl. *fâlv-âk*, *dârv-âk*, *ëńv-ëk*, aujourd'hui aussi, *fâlu-k*, *dâru-k*, *ëńü-k*; etc.

De *pesti*, habitant de Pesth; on forme pl. *pesti-ek*; de *somoru*, triste, *këšërü*, amère; on forme pl. *somoru-ak*, *këšërü-ëk*, mais aussi *somoru-k* et *këšërü-k*; etc.

De *këhël'*, coupe, calice; *tëhër*, fardeau; *vëhëm*, pleine, grosse; *álom*, sommeil; *ǵilok*, poignard; *árok*, fossé; on forme par métathèse pl. *këľ'h-ëk*, *tërh-ëk*, *vëmh-ëk*, *álm-ok*, *ǵilk-ok*, *árk-ok*, etc., [1].

1. Voir A. M. Riedl.

## CONCLUSION.

Le suffixe du pluriel dans les langues ougro-finnoises est *t*, primitivement sans doute *ta* (*të*) ; c'est cette consonne dentale forte que nous rencontrons dans les langues finnoises de l'ouest, dans les deux dialectes mordvines, dans l'ostiake et dans le vogoule.

Les formes *yos* et *yas* votiake et zyrénienne, le *úla* (*šamüts*) tchérémisse forment des exceptions qui n'ont certainement pas existé dans l'origine. Le *yos* et *yas* nous paraissent de provenance slave et rappellent la terminaison plurielle *ya* des substantifs neutres russes; p. e. : *stániya*, les édifices. Le *úla* tchérémisse doit sans doute son origine à quelque mot dont la trace s'est perdue dans la langue actuelle, *úla* n'est pas un suffixe, mais une vraie particule.

Le *k* du pluriel magyar n'est pas isolé, car nous le retrouvons dans le lapon où il a probablement passé par la forme de *h*. Un dialecte de cette langue forme son pluriel encore aujourd'hui à l'aide d'un *h*. Ici la mutation de la spirante gutturale *h* en *k* est à remarquer; cette mutation existe dans le magyar même, et entre le finnois et le magyar; nous avons eu l'occasion d'en parler.

Nous avons déjà fait remarquer combien l'indéfini singulier et pluriel se rapprochaient du nominatif pluriel. Nous retrouvons le *t* du pluriel finnois à l'indéfini pluriel lapon et à l'accusatif magyar qui tient lieu dans cette langue de la forme indéfinie, car comme on dit en finnois : *Hën otti kalá* (*kalata*) il prit du poisson, on dirait en magyar dans le même cas : *Halat vett*.

De même le mordvine ne forme son pluriel en *t* que dans la forme indéfinie et de celle-ci alors dérive le défini par l'addition de la syllabe *në*, p. e. : *avá*, femme, pl. indéf. *avát*, pl. déf. *avátnë* ; *vir*, forêt, pl. indéf. *virht*, pl. déf. *virhnë*; *kud*, cabane, pl. indéf. *kult*, pl. déf. *kuttnë*; *kaŕ*, sandale (d'écorce), pl. indéf. *kaŕht*, pl. déf. *kaŕhnë*; etc. Le pluriel défini est certainement plus récent que le pluriel indéfini qui a été formé en adoptant la terminaison finnoise. Le pluriel défini n'a été dérivé que plus tard du pluriel indéfini en ajoutant la syllabe *në*. Par là nous voyons quel rôle important l'indéfini a joué de tout temps dans les procédés de formations grammaticales des langues ougro-finnoises.

En ostiake, dans le dialecte sourgoute, où le duel correspond tant soit peu aux formes indéfinies des autres langues ougro-finnoises, nous retrouvons la gutturale laponne et magyare *k*, car on forme le duel en ostiak par l'addition de la syllabe *gan* (*gen*), *χan* (*χen*), *kan* (*ken*) (en *an*, *en* quand le radical se termine par un *k*); p. e. : *kara*, sol, duel, *karagan*; *iki*, vieillard, duel, *ikigen*; *vont*, montagne, duel, *vontχen*; *rit*, canot, barque, duel, *ritχen*; *maχ*, castor, duel, *makkan*; etc.

Nous retrouvons la gutturale *k* aussi dans le suffixe zyrénien *köd* qui exprime une communauté, donc aussi une idée de pluralité; p. e. : *slugayasköd*, avec ses serviteurs (du slave *sluga*) (magy. *solgaikal*); dans la traduction de la Bible : *köss'is lüd'yis'mü aslas slugayasköd*, il voulut faire son compte avec ses serviteurs; etc.

Tous ces exemples font supposer que les deux formes du pluriel *ta* (*të*) plus tard *t*, et *kan* (*kën*), plus tard *k* ont existé primitivement dans les langues ougro-finnoises. L'un de ces suffixes exprimait la collectivité et l'autre la pluralité, comme ces deux idées se touchent de près nous n'avons aucune raison pour être surpris quand nous voyons le *t* servir parfois à former des indéfinis, comme dans le mordvine, dans le lapon et dans le magyar (*ta*, (*të*) dans les langues finnoises de l'ouest) et le *k* terminaison pour une sorte d'indéfini dans l'ostiak, suffixe casuel exprimant une idée de pluralité dans le zyrénien, devenir la terminaison de la forme définie dans le lapon et dans le magyar.

D'ailleurs il nous sera aisé de prouver à l'aide de la loi des mutations des consonnes, que dans ces langues le *k* est souvent l'équivalent du *t*.

Nous serons d'abord obligé d'établir la mutation suivante :

$k = \chi = h = s = t$; donc :

$k = \chi$; $k = h$; $k = s$; $k = t$;

$\chi = h$; $\chi = s$; $\chi = t$;

$h = s$; $h = t$;

$s = t$;

Ayant établi l'existence organique de toutes ces mutations dans le § II de notre travail, nous nous bornerons à citer seulement quelques exemples pour l'explication de notre thèse.

Procédons par ordre de colonnes :

$k = \chi$; f. *kolm*, trois; ost. *χodem*;

f. *koi*, *koitto*, aurore; ost. *χunt'*, *χatt*;
f. *kota*, maison, cabane, demeure; ost. *χát*, *χót*;
f. *kúsi*, six; ost. *χút*; etc.

*χ* = *h*; ost. *χúllaχ*, corbeau; magy. *holló*;
vog. *χont*, guerre; magy. *häd*;
tchérémisse, *müχs*, abeille; m. *méh*;
ost. *χódaň*, cygne; m. *hâtt'ú*; etc.

*h* = *s*; f. *híre*, nom. *híri*, souris; lap. *sn'ëra*;
f. *heina*, foin; m. *séná*;
f. *püha*, saint; lap. *basse*;
f. *haňko*, fourche; ost. *senak*; etc.

*s* = *t*; f. *üksi*, *ühsi*, *ühte*, un; *kaksi*, *kahsi*, *kahte*, deux; *vesi*, *vede*, eau; *kúsi*, six; magy. *hât*;
f. *tiedën*, savoir; m. mordv. *sodan*;
f. *tëüte*, n. *tëüsi*, plein, etc.

*k* = *h*; f. *kolm*, trois; magy. *három*;
f. *koi*, *koitto*, aurore; m. *haynál*;
f. *kota*, *koto*, maison; m. *ház*;
f. *kúsi*, six; m. *hât*; etc.

*χ* = *s*; ost. *χaúžeň*, multicolore; zyrén. *sëer*;
ost. *meχ*, terre; magy. *mëzö*, champ;
ost. *tauχ*, printemps; m. *tâvâz*;
ost. *essiχ*, vieillard; m. *ös* (exprime une idée de grande vieillesse), etc.

*h* = *t*; f. *hulla*, bête; ost. *tol*;
f. *híre*, nom. *híri*, souris; vog. *tënger*, *tangir*;
f. *hia*, *hiya*, *hiha*, manche; vog. *tayt*, *taut*;
f. *harva*, rare, peu serré; ost. *túrap*, *túrup*; etc.

*k* = *s*; f. *kirya*, multicolore; zyrén. *ser*;
f. *koria*, gentil; aussi en fin. *soria*;
ost. *mag*, miel; m. *méz*;
magy. *hág*, grimper; mordv. *kuz*;

*χ* = *t*; Voir sous *k*; car dans la langue même, *χ* = *k*; p. e. :

Dialecte de l'irtiche, *χat*; dialecte sourgoute, *kat*, six;

Dialecte de l'irt. *χon*, long; sourg. *konχ*; irt. *χon*, empereur; sourg. *kan*; irt. *χót*, *χát*, tente, maison; sourg. *kát*; irt. *χút*, pin; sourg. *kót*; etc.

*k* = *t*; Dans ces langues même le *k* alterne souvent avec *t*;
lap. *pask* et *post*, ordure;

ost. *kyelem* et *tyelem*, pleurer;
mordv. *përk* et *përt*, autour;
f. *sárnatkón* et *sárnakkon* de *sárna*, serment;
f. *tëtü* et *tëkü*, poumon;
magy. *köpni* et (m. sicule) *töpni*, racher; etc.

Donc: f. *yoke*, nom; *yoki*, rivière, pl. *yoet* (pour *yoket*); lap. *yokka*; pl. *yoγak*;
f. *pëivë*, jour, pl. *pëivët*; lap. *bëivek*;
f. *antavat*, ils donnent; lap. *addek*;
f. *annat*, tu donnes; lap. *addak*; etc.

Dans cette mutation $k = \chi = h = s = t$, c'est la spirante gutturale *h* qui sert de lien de transition; cette consonne se rattache d'un côté intimement à la consonne explosive gutturale et forte *k*; chose facile à observer dans toutes les langues ougro-finnoises et dans le lapon; l'*h* remplace même dans le lapon-norvégien le *k* comme signe du pluriel, p. e.:

Lapon, fin. et suéd. *yokka*, pl. *yoγak*; lap.-norvég. *yuk*, pl. *yukah*; lap., fin. et suéd. *gietta*, pl. *gieδak*; lap.-norv. *gyet*, pl. *gyetah*; lap., fin. et suéd. *goatte*; pl. *goaδek*; lap.-norv. *goatte*, pl. *goatteh* [2];

Nous voyons aussi combien de fois la spirante *h* magyare correspond à l'explosive gutturale *k* finnoise et dans la langue finnoise même, nous avons pu constater que *kaksi* et *üksi* en forment leur génitif en *kahden* et *ühden*; etc.

Le génitif contenant dans ces cas la racine, nous avons pu établir d'une façon certaine l'équation ascendante $h = k$.

D'un autre côté, la spirante gutturale *h* se rattache peut-être plus intimement encore aux spirantes dentales *s*, *z*, et aux autres spirantes linguales et dentales. C'est précisément le caractère spirant de cette consonne qui explique cette étroite parenté. Dans le finnois même, nous voyons que l'*s* remplace souvent l'*h*, et dans les langues congénères ce fait phonétique se reproduit à l'infini.

Nous pouvons donc énoncer avec autant de certitude $h = s$.

1. Finn. *tetri*, *teiri*, *téri*, *teuri*, gélinotte; liv. *ted'd'örs*, *ted'rös*; tchérém. *küdör*, *keder*;
lap. *dikke*, pou; magy. *tëtü*; o. *tagutom*, *teudem*;
finn. *tie*, chemin; mordv. *ki*, etc.

2. Il y a même un dialecte lapon dans lequel on rencontre les trois formes *k*, *h*, *t*, pour le pluriel.

Quant à $s = t$, ce fait pourrait nous surprendre, mais le doute n'est pas possible; dans le finnois nous rencontrons *üksi*, rad. *ühte*; *kaksi*, rad. *kahte*; etc., et dans les langues congénères nous pouvons constater que la consonne explosive dentale ostiake et vogoule *t* correspond souvent à la spirante dentale *s*, donc : $t = s$. Les trois diphthongues spirantes *c*, *ć*, *ý* sont d'ailleurs formées à l'aide de la dentale *t* (*d*); $c = t + s$; $ć = t + ś$; $ý = d + ś$; etc.

D'après tout ce que nous venons de dire nous pouvous établir les trois règles suivantes :

1° *Le nominatif ne se rapproche pas toujours le plus du radical, au contraire, souvent il faut chercher cette plus grande ressemblance avec la racine sous une autre forme (génitif, nom. pluriel, formes indéfinies).*

2° *Le suffixe du pluriel dans les langues finnoises de l'ouest a été originairement d, ta (ta), primitivement terminaison de l'indéfini singulier dans ces langues.*

3° *La divergence apparente des terminaisons du pluriel t et k dans les langues ougro-finnoises, n'a pas lieu de nous surprendre. Car cette divergence s'explique par les formes indéfinies que nous rencontrons dans ces différentes langues, ainsi que par la loi des mutations des consonnes* ($k = \chi = h = s = t$).

## LES LANGUES SAMOÏÈDES [1].

Ces langues possèdent, à l'instar de l'ostiak et du lapon, un duel et un pluriel. Souvent le pluriel ne se distingue du singulier que par une plus forte prononciation.

1° Le yourak-samoïède forme son duel par l'addition de *ha'*, *g'*, *k'*; le pluriel est semblable au singulier.

2° L'ostiak-samoïède ajoute au duel *g*, *k* et au pluriel *t*, *la*.

3° Le tavghy-samoïède forme son duel en *gai*, le pluriel est semblable au singulier.

4° Le jénisséï-samoïède forme son duel par l'addition de la syllabe *ho*, *go*, *ko*; le pluriel est semblable au singulier.

5° Le kamassinche enfin manque de duel et forme son pluriel en ajoutant les syllabes *zaṅ* ou *ye* au singulier.

Les suffixes du duel et du pluriel samoïèdes sont précieuses à

1. Voir Castrén, Grammatik der samojedischen Sprachen. St-Pétersburg 1854.

consulter, car ils servent d'anneau de transition entre les différentes langues altaïques.

Les deux éléments principaux des langues ougro-finnoises le *t* et le *k* se retrouvent dans les langues samoïèdes ; mais nous rencontrons dans ces mêmes idiomes également les suffixes du pluriel des langues altaïques de l'Asie centrale et orientale ; le *t* (*ut*, *üt*) mongol ; le *-ta*, *-te*, mandchou ; l'*l* du pluriel tongouse et le *lar* (*ler*), turc ; ces différentes formes dans la même langue, savoir : dans l'ostiak-samoïède (*t* et *la*), qui nous donne en même temps la clef de la forme tchérémisse (*v*)*l'a*. Le pluriel kamassinche *zañ* explique la forme tchouvache *sam*, *zam* et le *šamitś* d'un dialecte tchérémisse. Il existe d'ailleurs aussi des suffixes pluriel tongouses, renfermant une sifflante ainsi, *-sa*, *-se*. Nous avons donc pour le pluriel les formes, *t*, *l*, *s*, qui se retrouvent toutes dans les langues samoïèdes.

Le duel samoïède dont l'élément principal est *h* devient souvent *g*, *k*. Ce suffixe nous explique le *k* pluriel lapon et magyar ; *gan*, *han* duel ostiak et la forme *gic* en tchérémisse.

(*A suivre.*)

CH.-E. DE UJFALVY.

# TEXTES VOGOULES

## *JELPING VIT MAJT.*

*I. Sát tálä tujä náj té; sát tálä tujä má nájn teáuí. Sát tálä tujä juipoált jäni né jäni kum lauí : taromu motál'e ti saskatí, mán tíl kummose liliänu nejltiánu? Mót jäni ojkä, mót jäni ojkä, sau moše ojkä äkven ätkätét. Ätkätest äk pauln, namt voárungve pätset; kummos mánki alungve päteu?*

*II. Jis ojkä, jis kum lauí : mán tílnen män url liliänu nejlteu? Äm kuli läkem-értn, simtal kápge ulte sajrungve, por voárungve; tätilke liliänu nejleétke ti; tilnen nem mätä širl liliänu ät nejlét. Ti unlene máu páltäke alungveke tangeu, ät sât täl kuáli tip-tárnel säungve; túl ulte tä kuáliu ástike, äk aulä täl militn mán' untungve,*

## HISTOIRE DE L'EAU SAINTE.

I. Durant sept hivers et sept étés le soleil dévore; durant sept hivers et sept étés la terre est dévorée par le soleil. Après sept hivers et sept étés, grande femme dit à grand homme : notre ciel se précipite en eau d'un autre côté, comment dès lors conserverons-nous nos vies? Autre grand maître de maison, autre grand maître de maison, beaucoup et peu de maîtres de maison, se réunissent ensemble. Ils se sont réunis dans un bourg et ont commencé à tenir conseil; comment nous-mêmes ferons-nous pour vivre.

II. Le vieux maître de maison, le vieil époux, dit : Nous, ultérieurement de quelle manière sauverons-nous nos vies? Moi, pour éviter la mort, je *conseille* de couper par le travers deux peupliers creux et de faire un radeau; par là peut-être nos vies seront-elles sauves; en dehors de cela nos vies ne seront sauves

*äk aulä kápge-iu pnorune tú eungve. Tä poru tärmel sau ńaurem ańšne kum tú vos táltkati. Tä por äk aulen šáli voj votä tú untungve; ńilä sámä moskel ńilä votä untungve éri. Tan juipoált ńauremanä num poáln' káräj sau kasep juntungve; káräj sau kasep ástnetä juipoált ńauremanä num poáln' tú lepungve. Sát ét sát kâtel minne sis téneut äjneut tù tástungve; káräj sau kasep keurn äjneutä téneutä vos ols. Túlultä ti širl liliänuke nejlétke ti.*

d'aucune autre manière. Si nous désirons vivre sur ce morceau de notre terre où nous habitons, *il faut* tresser avec de la racine de saule une corde de cinq cents brasses. Ensuite quand cette corde sera prête *il faudra* placer un bout en terre à la profondeur d'une brasse et attacher l'autre bout à notre radeau de peupliers. Que l'homme ayant beaucoup d'enfants monte sur notre radeau. *Il faut* placer à l'extrémité de ce radeau un pot de beurre liquide; comme il y a quatre coins il faut quatre pots. Ensuite *il faut* coudre une couverture de peau de bœuf au-dessus des enfants, et après que la peau de bœuf sera prête, il faudra l'étendre au-dessus des enfants. *Il faut* préparer des aliments et de la boisson pour aller sept nuits et sept jours. Que les aliments et la boisson soient placés à l'intérieur de la couverture de peau de bœuf. Ensuite, de cette manière nos vies seront peut-être sauves.

*III. Túlultä kotä' minem kum, kotä' minem né paulä lopl tí minest. Túlultä ju johtmánl juipoált, simtal kap-iunl por-várne kum por voárí; kuáli-säjne kum kuáli sägí. Étä sát katelä sát toko tí longitahtét. Koti kum por voárungve ätke kási, jäni ojkäntul kitilahtí. Jäni kumn kańštáué: titin t'e kajlt voáreln; tätin tä kajlt voáreln.*

III. Ensuite ils allèrent dans les bourgs partout où allait homme, partout où allait femme. Ensuite, après leur arrivée là, l'homme *sachant* faire un radeau de bois de peuplier creux, fait un radeau; l'homme *sachant* tresser une corde tresse une corde. Ils se donnent ainsi de la peine pendant sept nuits et sept jours. Tout homme

qui ne sait pas faire un radeau interroge le grand maître de maison. Il est instruit par le grand homme : fais ceci ainsi, fais cela de la sorte.

*IV. Túlultä koti kum ät kási por voárungve, l'ul'ıng má kınzungve ti pätí. Tikvos jälí, alne vešpe má ät kantí. Túlult jäni ojkänl kitilahti : Mán elipoálut jänimesen, éring kat-mätä má vouén. Lauí : Vâkeu-értn, kotl lápeèn tú? mir äk t'i ät lápeén. Ań ti jelping vitn johtvesu, äń jinetä sují; simelemä kit katelí jemts. Ti mol'ohel kote šältepeu, äń ti johtvesu.*

IV. Ensuite tout homme qui ne sait pas faire un radeau commence à chercher un lieu où il pourra se tenir. Où qu'il aille, il ne trouve pas de lieu convenable. Ensuite il demande au grand chef de maison : tu as grandi avant nous, peut-être connais-tu quelque autre lieu? Il dit : Quand même nous connaîtrions, comment auriez-vous place là, peuple entier vous n'auriez point place. Maintenant voici que nous sommes atteints par l'eau sainte. Voici que son arrivée retentit; son murmure se rapproche depuis deux jours. Entrons vite là, voici que nous sommes atteints.

*V. Túlult porä ástem kum túti mol'emt ahtes ájtä piétl. Koti kum porä ät ańšis, toko ti säkvetaues, toko ti šäriáus (ul'eng vitn). Túlult koti kum porä kuáliä ojpes, supí ti jähtepestä, ále ámeráus; kuáliä jähteps, tä totves. Koti kum kuáliä kosä, täu toko-ti kulhinti; porä aulä pelemláué, šáli vojl sâsipitä, läp t'e káritítä.*

V. Ensuite, l'homme ayant préparé un radeau se hâta de *monter* dessus avec ses filles et ses garçons. Quiconque n'avait pas de radeau, en ce moment périt, en ce moment fut cuit par l'eau brûlante. Ensuite tout homme dont le radeau avait une corde *trop* courte et qui ne coupa *pas* [1] la corde plongea dessous ; *ou bien* il coupa la corde et fut emporté.

Tout homme dont la corde était

1. Le texte vogoule me paraît être incorrect dans ce passage.

longue, celui-là flotta çà et là. *Quand* l'extrémité du radeau fut enflammée, il l'arrosa avec du beurre liquide et l'éteignit.

*VI. Túlult ti étä sát kâtelä sát minem juipoált veritem-kém veritem kum vitä ti tasmäis; ät veritem kum kuáliä talmetes, tä totves.*

*Koti kum veritem, mátet tutí tasves. Tilnen alne kum kotä johtes, tú tä tasves.*

*At veritem kum áitä piétl toko tä säkvetáues, liliänl toko tä minest. Túlult kul'temkém kum mánl pált kul'temutet tú ti almijest.*

VI. Ensuite, après que les sept nuits et les sept jours furent passés, tout homme nanti (de beurre liquide) *vit* l'eau disparaître; la corde de l'homme non nanti se brisa et l'homme fut emporté.

Pour tout homme nanti la terre devint sèche. Partout où alla l'homme survivant, il fut à sec. L'homme non nanti périt avec ses filles et ses garçons; leurs vies s'en allèrent. Ensuite quiconque survécut habita sur la partie de la terre survivante.

*VII. Túlult kvol voárungve iu kismájest; iu át'im i pum át'im, tokoti säkvetimát, tokoti šärimat; mátä täl militiä šärume kilime, tane iu pum át'im. Kvol untungve nem mätr ät kantét. Má-kvol kilungve ti pätset. Má-kvoläni ástem juipoált t'i almijest.*

*Kotäl'e kásing kontlet l'äpiles alemkém pauletä, alemkém mir kotiut kul'tes, tú ti mákvol kilset. Túlult âs kotäl'e kásing kontlét kat tasimutet, tu tä májáuest.*

VII. Ensuite, ils cherchèrent du bois pour faire des maisons. Plus d'arbre, plus d'herbe, tout a péri, tout a été bouilli. Ils creusent la terre à la profondeur d'une brasse, et jusque-là il n'y a ni bois ni herbe. Ils ne savent comment bâtir des maisons. Ils commencèrent à creuser des maisons souterraines. Après qu'ils eurent creusé leurs maisons souterraines, ils y habitèrent. Partout où il était possible d'entendre du bourg le plus proche, le peuple survivant se fixa et il creusa là des maisons souterraines. Ensuite aussi partout où ils trouvèrent un lieu sec ils s'établirent.

*VIII. Túlult äkven ätkätest kul'temkém ojkät, Taromen pojkšét : Jagatä, kummos url áju sim piu sim pojti? til vit-kul át'im, vuar-uj át'im. A't'imke, Numi Tarom ážu kosképl vitäkul vos táretesn, vuar-uj vos táretesn! Mán, mont kul'temkém elmkales piin ájtä sim pojltenut, piä sim pojtneut túl kisnu. Vitn ke vajlí, vitkul vos táritesen, vitkul älne kum vit-kul-sátel vos lauslen; vuarn' minne kum vuar-uj-sátel vos lauslen; ájtä sim túl pojltenutä, piä sim túl pojltenutä. Til eläl'e vuariu, vuar-pum vos sátsen. Kotäl'e alne má lamtem kul'temk'em kumin tulult eläl'e vos untkatves; ele-ruotmene piä ele vos ruotmí, ele-ruotmene ájtä ele vos ruotmí!*

VIII. Ensuite, les maîtres de maison survivants se réunirent ensemble, et prièrent Tarom :

Oh! de quelle manière se rassasieront nos filles et nos fils? car il n'y a plus de poisson d'eau, il n'y a plus de bête de forêt. S'il n'y a plus rien, Numi Tarom, notre père, crée n'importe quels poissons d'eau et quelles bêtes des forêts. Nous tous hommes tes enfants qui avons survécu, nous attendons de là la satisfaction des désirs de nos filles et de nos garçons. Puisque ton eau se retire, crée des poissons d'eau et accorde aux pêcheurs la bénédiction *de prendre* du poisson d'eau; accorde aux chasseurs la bénédiction *de prendre* les bêtes des forêts. Puis crée des arbres et des herbes. Que les hommes s'établissent partout où il est demeuré un morceau de terre, que les garçons se multiplient, que les filles se multiplient.

LUCIEN ADAM.

## DE LA SYMBOLIQUE

# DES POINTS DE L'ESPACE CHEZ LES INDOUS

DEUXIÈME ARTICLE.

---

Colebrooke, il est vrai, mentionne des divinités différentes comme présidant aux points de l'espace. Ce sont [1] :

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Vâsu* | *Est* | *Rudra* | *Sud* |
| *Aditya* | *Ouest* | *Viçvadévah* | *Nord.* |

Sans pouvoir nous rendre un compte exact des causes de cette divergence, nous pouvons du moins remarquer que les déités offrent plus d'un point de contact avec ceux des listes précédentes. *Rudra* est, aussi bien que *Yama*, un personnage au caractère sévère et même sinistre, et tous deux, ils président au sud. *Aditya*, emblème de la terre sans limites, semble, aussi bien que *Varouna*, une sorte de personnification de l'immensité. L'un et l'autre se trouvent précisément portés à l'ouest.

A l'époque du Ramayâna [1], nous voyons que les riverains du Gange se figuraient le ciel porté par quatre éléphants. Plus tard, ainsi que nous l'allons voir, le nombre de ces animaux fut porté à huit. Il ne paraît pas, du reste, qu'aucune couleur spéciale ait été attribuée à chacun d'eux. Chargés de soutenir le ciel, ces êtres étaient bien réellement ceux auxquels l'imagination indoue devait être le plus portée à attribuer une pareille fonction. Cette donnée, en tout cas, semble d'origine exclusivement indienne.

Quoi qu'il en soit, nous trouvons à l'est, l'éléphant *Viroûpakcha; Ma-*

1. *Colebrooks miscellaneous essays*, t. Ier, p. 33.

2. *Ramayana*, trad. italienne de M. G. Gorresio; *Adicanda*, vol. Ier, chap. XLIIIe, p. 119 (Paris 1847).

*hapadma*, au midi ; à l'ouest, *Saumana*, et enfin *Himapandura*, au nord. Dans un petit manuel en langue tamoule, à l'usage des écoles païennes de Pondichéry, et qui n'a point encore été traduit en français, cette donnée se trouve singulièrement amplifiée. Le nombre des éléphants se trouve porté à huit, parce que quatre de ces proboscidiens ont été affectés aux points collatéraux. De plus, on a adjoint à chacun d'eux une épouse, mais sans nous faire savoir si, elle aussi, aide son mari à supporter le poids de la voûte céleste. Aucun d'ailleurs n'est distingué par une couleur particulière.

Voici la liste de ces animaux qu'a bien voulu nous faire connaître un jeune et savant indianiste français, M. Julien Vinson.

| Points de l'horizon. | Noms des Éléphants qui y président. | Noms de leurs épouses. |
|---|---|---|
| EST | *Arravata* | *Abrama* |
| SUD-EST | *Pandarika* | *Kapila* |
| SUD | *Vamana* | *Pingala* |
| SUD-OUEST | *Kumuda* | *Anapama* |
| OUEST | *Andjana* | *Tamraparni* |
| NORD-OUEST | *Pachpadanta* | *Sudanti* |
| NORD | *Saroa-Chauma* | *Angana* |
| NORD-EST | *Subradîpa* | *Andjanopati* |

On remarquera que les noms de ces animaux sont ici tout autres que dans le Ramayana ; le nom d'*Èravata* ou *Airavata* apparaît bien dans ce dernier poëme[1], mais comme monture d'Indra, et nullement comme l'un des éléphants de l'espace. Ailleurs, il nous est donné en qualité de roi des *Nagas* ou serpents infernaux. Quant à *Vamana*, le même ouvrage en fait l'éléphant de *Yama*, le dieu de la mort et celui du sud, d'après Colebrooke. Le roi des proboscidiens, objet de la vénération des populations de l'extrême Orient, devint, en cette qualité, la monture des souverains. Aujourd'hui encore, dans la ville de Bangkok, il est exclusivement réservé aux personnes de haut rang, bien que dans le reste du royaume de Siam, il soit permis à tout le monde de s'en servir comme montures aussi bien que comme bêtes de somme[2]. Rien d'étonnant, par suite, à ce que l'on se soit avisé d'en faire exclusivement la monture des dieux.

1. *Ramayana*, trad. de Gorresio, vol. Ier, chap. VI, p. 66.
2. M. Octave Sachot, *Pays d'extrême Orient*, chap. Ier, p. 10 et 11 (Paris 1874).

On remarquera, du reste, que cette symbolique des éléphants de l'espace et celle des génies protecteurs des quatre points cardinaux semblent, à l'origine, avoir été parfaitement distinctes l'une de l'autre. C'est bien plus tard seulement, et pour arranger les choses et satisfaire à ce besoin de syncrétisme dominant dans les polythéismes vieillis, que l'on s'est avisé de placer certains de ces génies sur le dos des autres.

Il ne serait, sans doute, pas téméraire de penser qu'ici nous nous trouvons en face d'éléments de source absolument différente. A la race aryenne appartiendraient ces génies à formes plus ou moins humaines, présidant aux places de l'univers, et le caractère relativement élevé de leur naturalisme qui, dans le principe, repoussait le culte des formes animales, se trahit jusque dans le choix de leurs symboles. Au contraire, les populations plus anciennement établies dans l'Inde, de sang tibétain, tartare ou dravidien, paraissent, de tout temps, avoir manifesté un penchant très-vif pour la zoolâtrie. Ce serait donc à eux que l'on doit la première idée des éléphants porteurs du ciel. Plus tard, le brahmanisme aura admis cette donnée étrangère, de même qu'il a bien admis l'ophiolâtrie et la polyandrie, tous deux de provenance également indigène. Cette notion d'animaux affectés soit au support de la voûte céleste, soit à la garde des points cardinaux est, d'ailleurs, extrêmement ancienne. On la retrouve en Assyrie aussi bien qu'en Égypte. Serait-ce un dernier legs de cette civilisation primitive, qualifiée de Céphène ou de Kouschite, et dont l'influence, aux âges qui précèdent l'histoire, semble s'être fait sentir depuis les rives du Gange jusqu'à celles de l'Atlantique? Une grande analogie se manifeste entre les monuments mégalithiques de l'Angleterre, de la Bretagne, de l'Algérie et ceux que construisent, aujourd'hui encore, certaines populations de l'Inde centrale. Quant à la polyandrie, institution sur l'origine de laquelle on a émis tant d'hypothèses moins vraisemblables les unes que les autres, il ne faut point oublier qu'elle constituait une institution parfaitement régulière, et si nous osons nous exprimer, légale chez les anciens Bretons [1], comme elle l'est encore à l'heure actuelle chez les Tibétains et les Naïres du Malabar. Une telle coutume était pourtant trop contraire au génie aryen, pour que les lettrés aient pu la porter en Bretagne. Elle existait certainement avant leur arrivée. D'ailleurs, on n'en trouve aucun vestige chez les Celtes du continent.

Que l'on ne s'étonne point, enfin, des emprunts faits par les Aryas

1. César, *de bello gallico*, cap. XIV[e].

de l'Inde aux antiques populations de ce pays. Aux temps védiques, les Dravidiens et peuplades mongoliques de la vallée du Gange avaient certainement fait d'assez grands progrès dans la civilisation. Ils étaient même, suivant toute apparence, plus avancés à cet égard que la race conquérante, presque exclusivement encore vouée à la vie pastorale.

Jusqu'à présent, nous n'avons encore rien rencontré dans la symbolique des points de l'espace chez les Indous, qui renferme une allusion aux couleurs à eux affectées. C'est que nous n'avons encore eu affaire qu'à des éléments d'origine purement indoue. Il en va être autrement dès que nous passerons à l'étude de points sur lesquels l'influence des idées chaldéennes a pu se faire sentir.

Dès le second âge de la littérature védique, dans ces commentaires connus sous le nom de Brâhmanas et dont la rédaction paraît avoir eu lieu du x^e^ au viii^e^ siècle avant notre ère, nous trouvons des couleurs spéciales affectées à chacune des quatre castes entre lesquelles se partageait la société indienne. Le vêtement d'un Brahmane, nous dit-on, doit être blanc (*çukla*) ; celui d'un *Kchattriya* ou guerrier, rouge (*rakta*) ; le costume du *Vaiscya* ou marchand, jaune (*pita*) ; enfin le noir (*krischna*), constitue la livrée du *Cudra* [1].

En outre, un sol blanc (*cvêtam*) est propre à recevoir la demeure d'un Brahmane; un sol rouge (*lohitara*) convient à celle d'un Kchattriya ou *Radjanya* ; il convient que le Vaiscya fixe son habitation sur un terrain jaune (*pita*), et le Çudra sur un noir (*krischna*).

Enfin, il existe également une corrélation entre chacune de ces castes, un élément et un tempérament ou constitution physique. Dans le Brahmane domine l'élément mélancolique de la terre; l'élément colérique du feu dans le Kchattriya. Le flegme de l'eau se trouve prépondérant chez le Vaiscya et le Çudra se rapproche de la nature de l'air [2].

On ne saurait guère douter que cette correspondance ne s'étendît jusqu'aux points de l'espace. D'abord, on ne peut s'empêcher de faire remarquer que les couleurs dont nous venons de parler sont précisément celles dont les premiers Sémites se servaient pour indiquer les plages [3] de l'univers. Nous dira-t-on que ces couleurs trouvent tout naturellement leur explication dans le rôle assigné à chaque caste, que le

1. Weber, *Indische studien*, t. I^er^, lib. x, p. 10, 23 et 40.

2. I. von Bohlen, *das alte Indien*, vol. II, p. 38, 43, 144, 179, 238, 240 et 295 (Kœnigsberg, 1830).

3. *De quelques idées symboliques se rattachant an nom des douze fils de Jacob*, p. 72 et suiv.

rouge, par exemple, teinte du sang versé, convenait seule au guerrier, et le jaune, couleur de l'or, au négociant ? De même le blanc, emblème à la fois de pureté, de bonheur et parfois, chez certains peuples orientaux, de deuil, devenait, pour ces divers motifs, la livrée du prêtre. Enfin le noir, couleur sombre, triste et méprisée, allait assez bien à la dernière, la moins honorable des castes indiennes, celle des *Cudras*, nés uniquement pour servir leurs frères. Cela n'empêcherait point l'accord entre la symbolique indoue et celle des Chaldéens, de sembler bien étrange. Les même signes naturels sont, on le sait bien, susceptibles de recevoir les valeurs emblématiques les plus différentes, suivant le génie, le caprice de chaque race. Cela est surtout vrai en ce qui concerne les couleurs et l'on peut douter que si les riverains du Gange et ceux de l'Euphrate n'eussent puisé à la même source, une telle concordance se soit jamais produite. D'ailleurs, si l'idée d'affecter des couleurs aux diverses classes de la société, ainsi qu'aux éléments, était originale dans l'Inde, n'en trouverait-on pas au moins quelques traces dans la littérature védique ? L'époque reculée à laquelle remonterait cet emprunt fait par les Aryas orientaux à la Chaldée ne saurait, non plus, constituer une fin de non-recevoir. L'on a longtemps supposé une origine plus ou moins complétement babylonienne au récit du déluge, tel qu'il se trouve dans le Mahâbhârata, et ce fait que la tradition diluvienne apparaît mentionnée dans les brahmanas, ne prouve pas d'une manière absolument certaine son origine indo-européenne. Est-ce que, dès cette époque reculée, les données sémitiques n'avaient pas eu le temps de se répandre au loin? Qui douterait, par exemple, de la provenance chaldéenne de la théorie des âges d'or, d'argent, d'airain, et de fer telle que la donne Hésiode? Elle rappelle, on le sait, de la manière la plus frappante, certain passage de Daniel, et le récit du songe de Nabuchodonosor.

Cela bien entendu, nous rappellerons que certaines couleurs caractérisant les castes, sont aussi celles des déités présidant à divers points de l'horizon, ou plutôt celles de leurs vêtements. Yuma, par exemple, qui préside au midi, se distingue d'ordinaire par la couleur rouge de ses habits. Varouna, vêtu de jaune ou de vert, réside à l'ouest. Enfin, ce qui nous paraît plus décisif que tout le reste, c'est l'usage d'emporter par une des portes de la ville correspondant à un point déterminé de l'espace, les cadavres des individus appartenant à chacune des castes. Ainsi, le corps d'un Brahmane doit sortir par la porte de l'ouest ; celui d'un Kchattriya, par celle du nord. La porte du sud est réservée à la

dépouille du Çudrâ et celle de l'est au Vaiscya. Si nous admettons, ce qui paraît vraisemblable au premier abord, que la porte affectée au passage de la dépouille du mort soit précisément à l'opposé du point de l'espace sous la protection duquel il se trouvait placé de son vivant, nous reconnaîtrons de suite plusieurs coïncidences fort importantes à coup sûr entre les symboliques hindoue et babylonienne. D'abord, la correspondance entre ces dits points et les couleurs emblématiques sera la même pour ce qui concerne le nord et le sud. Ainsi, le rouge, livrée à la fois du guerrier et du midi, dans l'Inde, se trouvait précisément affecté à cette région chez les Babyloniens. De même pour le noir, qui marquait également le Çudra et et le septentrion. Il est vrai qu'il y aurait désaccord pour l'est et l'occident. A Babylone, le jaune indiquait l'est, tandis que sur les rives du Gange il se trouve affecté au Vaiscya, ainsi qu'à l'occident. De même le blanc, réservé au Brahme et à l'orient, se trouvait en Chaldée consacré à l'occident. Vraisemblablement, la cause de cette interversion doit être cherchée dans quelques données symboliques propres à l'Inde. Les idées de blancheur et de lumière naissante ont pu se trouver facilement associées. Et que signifie aujourd'hui même notre mot de *aube*, sinon la région blanche par excellence? De plus, le degré de supériorité ou d'infériorité de chaque caste s'accordera parfaitement, sauf cette dérogation de détail, avec le caractère plus ou moins caché attaché par les Sémites à chaque plage du monde. Dans notre hypothèse, le noir correspondra au nord et à la classe des Çoudras, la plus infime de toutes; or, le nord passait aux yeux des Chaldéens pour la moins favorable des régions de l'espace ; le rouge, au contraire, marquant le sud, c'est-à-dire la seconde des régions réputées favorables sert de livrée à la seconde des castes, celle des guerriers. L'ordre des brahmanes, le premier de tous, d'après la religion de l'Inde, répond à l'orient, le point sacré par excellence, etc., etc. La troisième division de la société indienne, celle des marchands ou Vaiscyas, sera sous la protection de l'ouest, le troisième point de l'horizon, d'après la hiérarchie sémitique. L'accord nous semble assez grand sur tous ces points pour indiquer certainement un emprunt.

Quoi qu'il en soit, le tableau suivant nous donnera une idée exacte de la symbolique des castes chez les Indous, rapprochée de la symbolique babylonienne.

## TABLEAU DE LA SYMBOLIQUE DES CASTES INDOUES
### COMPARÉE A LA SYMBOLIQUE CHALDÉENNE.

| NOM DE LA CASTE. | POINT de l'espace correspondant. | DIEU protecteur de la caste en question. | ÉLÉMENT affecté à chaque caste. | Tempérament correspondant. | COULEUR corresp. chez les Indiens. | COULEUR corresp. chez les Chaldéens |
|---|---|---|---|---|---|---|
| BRAHME..... | EST. | INDRA. | TERRE. | MÉLANCOLIQUE. | BLANC. | JAUNE. |
| KCHATTRYA. | SUD. | YAMA. | FEU. | COLÉRIQUE. | ROUGE. | ROUGE. |
| VAISÇYA.... | OUEST. | VAROUNA. | AIR. | | JAUNE. | BLANC. |
| ÇUDRA..... | NORD. | KOUVÉRA. | EAU. | PHLEGMATIQUE. | NOIR. | NOIR. |

L'étude de la symbolique indienne, en ce qui concerne les attributs divers des dieux, et spécialement les couleurs affectées soit à leur chair, soit à leurs vêtements, est aujourd'hui on ne peut plus compliquée. Sur ce point, l'imagination désordonnée du peuple indou paraît s'être librement donné carrière. Des éléments nouveaux sont, à chaque instant, venus s'ajouter à d'autres plus antiques, et il devient véritablement assez difficile de se reconnaître au milieu d'un pareil dédale. Tout ce que nous pouvons entrevoir, c'est que si l'usage des couleurs appliquées aux divinités des points de l'horizon est bien, comme nous le supposons, d'origine chaldéenne, en revanche, il serait singulièrement difficile de suivre toutes les modifications de détail qu'il a eu à subir depuis tant de siècles. Ce qui est certain, c'est que la symbolique des couleurs à Java ne paraît différer en rien de celle des Brahmanes, du moins pour ce qui concerne les points de l'espace. D'où cette conclusion toute naturelle que l'ancien système, presque encore identique à celui de la Chaldée, continua à fleurir dans l'Inde, jusque vers le IV^e^ ou V^e^ siècle de notre ère, époque à laquelle il se sera trouvé introduit chez les Javanais. Ce serait donc dans les treize ou quatorze derniers siècles que la symbolique indoue aura revêtu ce caractère de complication qui la distingue aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, voici les emblèmes affectés aux membres de la *Trimourti* ou Trinité indoue :

*Brahma* est adoré comme créateur, la couleur rouge lui est affectée. Il préside au *soleil*, au *passé* et à la *matière*. Sa qualité prédominante est la *force*.

*Wischnou* joue le rôle de *conservateur*. Sa couleur est le *vert* ou le *bleu foncé*. L'*eau* est son élément. Il préside au *passé*, à l'*esprit* et a pour vertu la *sagesse*, pour monture l'oiseau Garouda. Son symbole est le triangle avec la pointe en bas.

*Chiwa* est adoré comme destructeur et rémunérateur. On lui affecte le *blanc de neige*. Le feu est son élément. Il préside à l'avenir et au temps. Sa vertu est la justice; sa monture, un *taureau blanc*, ou plutôt le dieu *Dharmadêva*, sous la figure de cet animal. Il possède pour symbole le triangle à pointe tournée en haut.

Passons maintenant aux divinités d'un ordre inférieur.

*Ganga*, épouse de *Varouna*, reçoit souvent l'épithète de blanche.

*Hanouman*, le roi des singes, qui aida *Rama* dans la conquête de *Lanka* ou Ceylan, est peint en vert, avec le museau rouge.

*Hariharapoutra*, le fils de Wischnou et de Shiwa, se trouve peint en rouge. On l'appelle aussi *Ayenar*.

*Kalavarayen*, le dieu des pendus, est figuré par les Malabars avec des dents recourbées sortant de chaque coin de sa bouche. Il tient d'une main un sabre, et de l'autre un bouclier. On le peint souvent en rouge vif.

Le nom de *Kalika*, épouse de Varouna, signifie la *noire*. Cependant, elle reçoit quelquefois, ainsi que *Dourga* ou *Kali*, l'épouse de Shiwa, l'épithète de *Gauri*, litt. « la blanche ».

Le nom de *Krischna*, incarnation de Wischnou, signifie le « noir ». Effectivement, sa chair est toujours peinte en noir ou bleu foncé.

*Mamar*, Dieu terrible, a la chair de couleur rouge ; il tient dans ses pieds une tête humaine et un sabre à la main. Son temple est protégé par les statues des dieux gardiens, parfois appelés en malabre, d'après leurs couleurs, *Vel*, blanc, *Chem*, rouge, et *Kâv*, noir.

La déesse *Mariatala* porte, en malabre, le nom de *Mariyammaï*, litt. « la froide ». C'est la déité de la petite vérole. On la figure rouge, avec des flammes sortant de ses épaules et du sommet de sa tête.

*Mannarsouvami*, connu aussi sous le nom de *Mannâwsâmi*, est une divinité terrible que l'on peint en rouge, et munie de défenses de sanglier.

*Moudêri*, déesse de la discorde et fille de Wischnou, apparaît avec

une teinte verte, montée sur un âne et tenant à la main un étendard au milieu duquel est peint un corbeau.

Le géant *Ravana* est figuré noir avec dix bras.

*Parasourama*, le vainqueur des *Kchattriyas*, paraît affectionner la couleur verte. C'est tantôt sa chair et tantôt ses jupes qui offrent cette teinte.

*Cani*, dieu de la planète Saturne, est peint en bleu. Cette teinte se rapproche beaucoup du noir affecté au génie protecteur de ce même astre par les Chaldéens. N'oublions pas, en effet, l'origine incontestablement chaldéenne de la symbolique des couleurs planétaires chez les Indous.

*Vairavârta* est le troisième des fils de Chiwa, qui doit, à la fin des siècles, par l'ordre de son père, venir détruire le monde. On le représente de couleur bleue, avec trois yeux et deux dents saillantes, en forme de croissant, hors de la bouche. Un chien lui sert de monture.

Les artistes indous semblent s'être plu à faire, au point de vue esthétique, de *Rama*, le prince guerrier, incarnation de Wischnou, l'antithèse de son frère Balarama. Le premier de ces personnages est noir ou bleu foncé de peau, avec des vêtements jaunes ou blancs. Au contraire, l'on peint Balarama en jaune ou en blanc, mais habillé de noir.

Enfin, les *Bhoutas* ou *Boudons*, sorte de génies protecteurs, apparaissent peints de différentes couleurs, mais spécialement de blanc [1].

Ajoutons que l'art comme la civilisation de l'Inde avaient pénétré jusqu'à Ceylan. La grotte d'*Alout-Wiharé*, à *Damboulou-Gallé*, renferme plus de cinquante statues de Bouddha, parmi lesquelles une de proportions colossales est représentée assise sur un coussin. Elle est entourée de sept autres divinités, dont les unes ont des manteaux peints en rouge, les autres des robes jaunes. Non loin de là, se trouve la grotte de *Maharadja-Wiharé*, dans la cella de laquelle on rencontre plus d'une cinquantaine de statues. On y voit celle de Wischnou en robe bleue; celle de Nata en robe blanche, l'effigie de Samen en vêtement jaune [2].

1. Sonneratt, *Voyage aux Indes orientales*, t. 1er, liv. IIe, p. 328; et t. IIe, chap. Ier (Paris, 1772). — Ersch and Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*, art. *Indien*.— J. J. Chabrelie, l'*Inde française* (Paris, 1835). — Dubois, *Mœurs des Indiens*, t. 2e, p. 428.

2. Batissier, *Histoire de l'art monumental*, p. 27 (Paris 1845).

Nous n'entreprendrons point ici de donner une explication en règle des motifs qui purent déterminer les Indiens dans le choix des emblèmes affectés à chaque divinité. Bornons-nous à faire remarquer que certaines considérations physiques ont dû, à ce sujet, jouer un rôle considérable. Le bleu et le vert, teintes des ondes au repos, devaient naturellement former la livrée de Wischnou, le protecteur de l'élément humide.

Le rouge convenait on ne peut mieux à Brahma, considéré comme patron du soleil, ainsi qu'aux divinités réputées les plus terribles, telles que *Mamâv* et *Mannarsouvami*. Cette même couleur se trouva forcément appliquée à *Mariatala*, déesse de la petite vérole, et cela pour un motif que nous jugeons superflu d'indiquer ici.

Le blanc n'aurait-il point été réservé à *Siwa* ou *Chiwa* précisément parce qu'on le tenait pour un emblême de joie et de prospérité? La racine *çiv*, on le sait, veut dire « heureux, fortuné ».

Parfois, les artistes indiens semblent s'être complu à chercher une sorte d'antithèse dans le choix des couleurs par eux réservées à certaines déités. Ainsi, le nom de *Kâlika*, l'une des épouses de Varouna, signifie litt. « la noire », tandis que tout ce qui concerne la personne de son époux, est de couleur blanche. Il a déjà été question de Rama, noir ou bleu foncé, avec des habits blancs ou jaunes, tandis que son frère est jaune ou blanc, mais costumé de noir.

Quoi qu'il en soit, le tableau suivant donne une idée assez complète des déités des points de l'espace chez les Indous et de leur symbolique actuelle. Il nous serait fort difficile de rendre raison des motifs qui firent attribuer telles ou telles couleurs spéciales à l'une ou à l'autre de ces divinités, ou bien à ses vêtements. On remarquera, à ce propos, une analogie peut-être fortuite, mais à coup sûr fort curieuse, entre la symbolique indienne et celle des Mexicains, mais c'est là un point que nous n'avons pas à traiter dans le présent travail. Enfin, n'oublions pas qu'*Içâni*, l'épouse de Chiwa, se trouve parfois assimilée à la lune, et que le taureau lui sert de monture. Or, précisément, cet animal se trouvait, chez les Chaldéens, pris, aussi bien que l'astre des nuits, pour emblème du principe passif, ténébreux et féminin, par opposition au soleil et au taureau, qui personnifient les principes contraires. N'y aurait-il pas là la trace d'un emprunt fait par les riverains du Gange à ceux du Tigre et de l'Euphrate. D'ailleurs, Içâni est la seule divinité femelle présidant à un point de l'espace.

TABLEAU DES COULEURS AFFECTÉES AUX POINTS DE L'ESPACE CLEZ LES INDOUS.

| POINT DE L'ESPACE. | DIEU correspondant. | ÉPOUSE DE CE DIEU. | ÉLÉMENT ou localité auquel il préside. | MONTURE DU DIEU. | ARME ou EMBLÈME DU DIEU. | COULEUR DU DIEU. | COULEUR DE SES VÊTEMENTS. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| EST. . . . . | Indra. | Satchi. | Paradis. | l'Éléphant Airavata. | Foudre et arc-en-ciel. | Rouge. | Bleu. |
| SUD-EST . . | Agni. | Svâhâ. | Feu. | Bélier *ou* Bouc. | Lance. | Violet-rouge. | |
| SUD. . . . . | Yama. | Samala-dévi. | Enfer. | Buffle. | Massue *ou* sceptre. | Vert-sombre, noir *ou* bleu obscur. | Rouge *ou* jaune. |
| SUD-OUEST | Nirriti *ou* Nairrétas. | Dirghâ. | | Rakchasa *ou* géant. | Kuuntu *ou* sabre. | Vert-sombre. | Blanc. |
| OUEST. . . . | Varouna. | Kâlikâ *ou* Ganga. | Océan, *primit.* l'Océan céleste, la mer des nuages. | Crocodile *ou* Makara (*monstre marin*). | Barre *ou* nœud coulant. | Blanc? | Rouge, rose *ou* blanc (*quelquefois* jaune *ou* vert). |
| NORD-OUEST. | Vâyu *ou* Pâvana. | | Air *ou* Vent. | Antilope *ou* Bouc. | Drapeau blanc. | Blanc *ou* bleu. | Rouge. |
| NORD. . . . . | Kouvêra. | | Plateau du Kailaça et richesses métalliques. | Cheval et char puchpâka. | Épée *ou* Marteau. | Rose *ou* doré. | Rouge. |
| NORD-EST.. | Içani (Épouse de Chiwa) | | | Taureau. | Trident. | Gris. | |

Enfin, il semble fort probable que les quatre âges du monde, ainsi que les quatre *Prâlâyas* ou cataclysmes qui les terminent, étaient con-

sidérés comme se trouvant en relation plus ou moins étroite avec les points de l'horizon et les déités y présidant. Du moins, on affectait parfois à ces périodes les mêmes couleurs que nous avons déjà vues appliquées aux castes, aux éléments, etc., etc. Ainsi, d'après la théologie des sectateurs de Wischnou, chacun des âges du monde aurait été signalé par une apparition spéciale de ce dieu. Dans le premier âge ou *Satya-youga*, litt. « ère de vérité », l'âge d'or des Indous, Wischnou, caractérisé par la couleur blanche, se serait incarné sous les traits d'Ananta.

Pendant le *Trêita youga*, Wischnou se montra teint en rouge, sous le nom de *Kapila*. Le *Dwâpara Youga* fut marqué par la naissance du même dieu, sous le nom de *Krischna*, litt. « le noir ». Enfin, dans le *Kali-youga*, nous retrouvons la seconde personne de la Trimourti en jaune, sous les traits de *Tchêtanya*[1].

H. DE CHARENCEY.

1. Wilson, *Chefs-d'œuvre du théâtre indou* (trad. de Langlois), t. II^e^, p. 463.

# BIBLIOGRAPHIE AMÉRICAINE

Ensaio de Anthropologia : ***Regiaos e raças selvagens do Brasil,*** Memoria onde se estudão homen indigena, pelo Doctor Couto de Magalhaens, Rio de Janeiro, 1874, in-8.

Les livres écrits avec connaissance de cause sur les races indigènes du Brésil sont rares; en voici un d'une courte étendue, qui jette une grande lumière sur la question. A une époque où l'abolition graduelle de l'esclavage fait sentir plus que jamais la nécessité absolue où l'on est, de faire concourir au bien de l'industrie et de l'agriculture, les races diverses dont se compose la population brésilienne, un tel ouvrage offre un intérêt capital.

L'auteur est originaire de l'une des provinces intérieures du Brésil; il a parcouru les bords de l'Amazone, de l'Araguaya et du Xingú; il a visité les Aldées indiennes dans les forêts les plus reculées du centre, il a appris les idiomes des aborigènes, suffisamment pour recueillir les légendes religieuses et même certaines poésies nationales; il a un titre de plus encore à la confiance de ses lecteurs; il a administré, en qualité de président, deux des provinces les plus reculées du vaste empire, celles de Goyaz et du Mato-Grosso.

Par son éducation première, il était essentiellement préparé aux investigations dont il nous présente les importants résultats. Ses études avaient eu pour objet la navigation fluviale et l'établissement des chemins de fer. Lorsqu'il commença à se livrer à cet ordre de travaux, le pays possédait à peine soixante lieues sillonnées régulièrement par des embarcations à vapeur; à l'époque où il publie son mémoire dans la

grande collection de l'Institut historique et géographique du Brésil [1], qui ne compte pas moins aujourd'hui de 36 volumes in-8, on peut fixer à 1,200 lieues et au delà, les régions desservies par les moyens puissants qu'a inventés la science moderne. S'il connaît admirablement les points géographiques les plus reculés du pays de Goyaz, du Mato-Grosso et du Pará, M. Couto de Magalhaens est en partie propriétaire des lignes de navigation, qui atteignent les localités, pour ainsi dire inconnues, où se sont réfugiées diverses tribus d'indigènes, dont pour la première fois il a mis en relief les croyances, peut-être altérées, mais toujours curieuses, et même les légendes anciennes qu'on voit se perpétuer jusqu'à nos jours.

De grands changements, on ne saurait se le dissimuler, se sont produits chez ces peuplades, depuis le XVI^e^ siècle, surtout en ce qui concerne les croyances religieuses : peut-être, pourrait-on souhaiter que les auteurs anciens, dépositaires de ces traditions, eussent été plus fréquemment mis à profit qu'ils ne l'ont été par M. Couto de Magalhaens, mais personne, sans contredit, n'est descendu plus profondément que lui, dans ce profond dédale, de superstitions bizarres et de souvenirs essentiellement poétiques, dont se compose aujourd'hui la mythologie barbare des peuples brésiliens.

Au point de vue de l'anthropologie, M. le D^r^ Couto de Magalhaens, établit une différence absolument tranchée entre les peuples policés du Pérou, dont les vastes monuments sont connus du monde entier, et les peuplades errantes du Brésil, qui n'ont laissé après eux aucune espèce de construction attestant une civilisation quelque peu avancée. Selon lui, l'antique race des Aryens a eu sur la langue des Quichuas et des Aymaras, une influence incontestable, et sur ce point il se trouve complètement d'accord avec M. Vicente Fidel Lopez, qui a publié récemment à Montevideo un ouvrage considérable intitulé : *Les races Aryennes du Pérou, leur langue, leur religion, leur histoire*. Il en est tout autrement au sujet des peuples brésiliens ; la race primitive dont ils descendent est ingénieusement étudiée par l'écrivain dont nous nous occupons et présente des caractères essentiellement différents. Il faut le dire cependant, les mélanges des races ont été si nombreux sur plusieurs points de l'empire, qu'il devient aujourd'hui assez difficile de spécifier d'une manière certaine quels sont les traits et la couleur dont se compose la race absolument primitive ; celle qui offre, dans son

1. Il y a eu un tiré à part qui forme un vol. in-8 de 132 p. C'est celui que nous examinons.

ensemble, les teintes tout à fait sombres du chocolat pour nous servir ici de l'expression de M. le Dr Coūto, et la peau presque blanche ou cuivrée de certaines tribus.

A côté de ces Indiens, dont la couleur brune est si accentuée, n'en voyons-nous pas d'autres dont les traits appartiennent d'une façon absolue à la race mongole et dont la peau offre une teinte si claire, qu'on pourrait aisément les confondre sous ce rapport avec les habitants du Céleste Empire? Les Botocudos dont il a été si fréquemment parlé en ces derniers temps, sont dans ce cas; et un naturaliste célèbre, dont M. Couto de Magalhaens rapporte à bon droit le témoignage, nous cite un mot qui, sur ce point, vaut toutes les dissertations du monde! A la vue des Chinois qui cultivaient le thé récemment introduit au Brésil en 1816, le jeune Firmiano, son domestique, s'écria : Voilà mes oncles.

Qu'ils aient cette affinité évidente avec la race mongole, qu'ils appartiennent à une race primitive d'une teinte plus foncée, le nombre officiel des Indiens qui forment la population sauvage du Brésil, produit un chiffre d'un demi-million d'âmes [1]. Mais à côté de ces Indiens errants dans les forêts de l'Araguaya, par exemple, dont on n'a point encore sondé les profondeurs, il y a d'innombrables métis chez lesquels le sang indien prédomine et que, immédiatement, on doit utiliser. C'est sur ce point comme sur bien d'autres qu'il faut recueillir les sages conseils donnés à ses compatriotes par M. Couto de Magalhaens. Que le Métis, pasteur par excellence, que l'on nomme *Caburé* à Goyaz ou au Mato-Grosso, *Gaucho* au Rio Grande do Sul ou dans l'Uruguay, ainsi que dans les provinces Argentines; *Vaqueiro* ou *Caepira* en d'autres régions, soit mis sans retard à l'épreuve et sache bien le cas qu'on fait de ses services : on le trouvera, dit notre publiciste, toujours prêt à se dévouer au pays, dût-il être soumis aux plus pénibles privations. C'est la sobriété vraiment prodigieuse de cet homme, qui explique l'existence d'armées comme celle de Lopez Jordan et d'autres *Caudillos*.

Tout le monde connaît aujourd'hui le rôle que joue dans l'exportation de l'Amérique méridionale l'extraction au sein des forêts vierges du caoutchouc. C'est encore au Pará un métis, le *Tapuio*, qui se charge

1. On comprend à merveille combien il est difficile, dans la statistique de l'empire, d'atteindre sur ce point à un chiffre exact; M. Couto de Magalhaens qui a visité les Aldées indiennes, mais qui parle d'autres Aldées, où jamais les descendants d'Européens n'ont pénétré, l'élève à un million, et c'est l'opinion au Brésil d'un grand nombre d'hommes d'État.

de ce travail énervant, dont le monde civilisé recueille maintenant les prodigieux avantages, exposés pour la première fois en France par la Condamine et réalisés en partie dès le XVIII[e] siècle par l'énergique et habile Fresneau [1].

« Celui, dit M. Magalhaens, qui visite un canot de Tapuios, sortant du Pará pour la récolte du caoutchouc (que l'on nomme *borracha*) sur les bords de l'Amazone, demeure aussi surpris de l'exiguité des proviratifs de cette expédition qui doit ordinairement durer six mois, qu'il le serait en mêmes circonstances, s'il avait occasion d'observer les provisions qu'emporte le Gaucho oriental, lorsqu'il va entreprendre les voyages dont il a été déjà parlé.

« Dans cette petite embarcation destinée à servir de demeure au Tapuio, durant six mois, que voit-on ? Quelques corbeilles remplies de farine de manioc dont le contenu sera consommé d'ordinaire avant huit jours, un paquet de quelques arrobes de *pirarucu sec*, du sel, des hameçons, quelques armes à feu, plus de poudre à tirer que de farine, un certain nombre de bouts de tabac, une guitare et une façon de tambour de basque. Les préparatifs pour un voyage de cette espèce, dans un canot qui transporte toute une famille de dix à douze individus, se font au moyen de trente à quarante mille reis, tandis que l'ouvrier à peau blanche, avec les choses indispensables, nécessitées par notre civilisation, ne réaliserait rien à moins de dépenser une centaine de mille reis environ 625 fr. et encore en s'assujétissant à des privations auxquelles sa santé résisterait à peine ! »

Mais revenons à l'Indien errant dans les forêts où M. Couto de Magalhaens n'a pas craint de l'aller observer durant des mois entiers. C'est là que notre voyageur est allé surprendre les secrets si peu connus de la mythologie indienne. C'est dans ces bois encore inexplorés qu'il s'est initié par de fréquentes conversations à la pratique des langues sauvages, dont la bizarre prononciation ne peut être rendue par les caractères de nos alphabets européens [2]. C'est là qu'il a appris combien

1. Voy. les Mémoires de l'Académie des Sciences de l'année 1752.

2. Disons, en passant, que M. Magalhaens croit bien à tort l'Europe privée de renseignements sur la bibliographie linguistique du Brésil et du reste de l'Amérique. Il semble même ignorer l'existence du vaste répertoire qui porte le titre suivant et qui répondrait à nombre de ses observations : ***The litterature of american original languages by*** Hermann E. Ludwig. ***With additions and corrections by professor,*** W. Turner. ***Edited by*** Nicolas Turner. London, 1858, in-8. Disons, pour être juste, que le savant éditeur de ce livre excellent, M. Nicolas Trübner, l'a considérablement enrichi en le publiant.

étaient méritants ces habiles missionnaires des XVI^e^ et XVII^e^ siècles qui, en quelques années, dotèrent leur pays de vastes lexiques, tels que celui de Ruiz de Montoya, et de grammaires merveilleusement composées, telles que celles dues à la sagacité pénétrante du père José de Anchieta, et au savoir prodigieux de ce courageux Figueira, qui alla subir le martyre dans les forêts du Maranham, et dont le livre, pour ainsi dire introuvable, ne saurait être trop réimprimé. Ces travaux de linguistique, dont il nous serait facile de multiplier les titres, sont malheureusement trop rares, et si l'on n'avait point au Pará les ouvrages du D^r^ Tocantins, qui fait pour la langue tupique ce qu'a fait récemment M. Nodal au Pérou, pour le Quichua, il faudrait désespérer des progrès de la linguistique brésilienne. Ce genre d'étude naguère si dédaigné se relève cependant, M. Couto de Magalhaens nous en donne la preuve lui-même, par ses collections de légendes et par ses chants originaux ! Il y a peu d'années encore, un poëte du plus beau talent, l'infortuné Gonçalvez Dias, l'unissait à ses inspirations et il n'est guère de lettré au Brésil qui ne possède son excellent lexique de la vieille langue des Tupis, sans lequel on ne peut voyager dans les grandes solitudes du Ceara, du Maranham et de l'Amazonie [1].

C'est là le point capital, pour tirer l'Indien de ces bois reculés, pour l'engager à entreprendre un travail qui soit utile à la société dont il fait désormais partie, il faut connaître sa langue. M. Couto de Magalhaens émet à ce sujet un vœu dont on ne peut plus négliger l'exécution, parce que l'humanité le réclame. On a fondé récemment, sous la protection de S. A. la princesse impériale du Brésil M^me^ la comtesse d'Eu, l'Institution de saint Gabriel, destinée à recevoir de jeunes Indiens, que l'on destine à l'enseignement spécial des langues indiennes et qui formeront plus tard un corps d'interprètes propres à servir les travaux apostoliques qu'on doit multiplier parmi les sauvages. Il faudrait que chaque province reculée de l'empire possédât un établissement de ce genre, les missionnaires actuels n'imitant pas les anciens et ne se familiarisant plus avec les langues parlées par leurs catéchumènes. M. Couto de Magalhaens est une autorité d'autant plus importante à consulter sur des institutions de ce genre, qu'il a accepté récemment, les hautes fonctions tout à fait gratuites d'inspecteur de la propagande religieuse parmi les Indiens.

1. Voy. le lexique très-substantiel de A. Gonçalves Dias. Il est intitulé : ***Diccionario da lingua Tupy chamada lingua geral dos indigenas do Brazil.*** Leipsick, Brockhaus, 1858, in-18.

Le dernier chapitre du livre de cet administrateur plein de zèle et de désintéressement, est destiné à nous initier à la connaissance actuelle de la religion des Moxos, des Mauez, des Cayapos, des Chambioas, des Guatos et de tant d'autres peuples que n'a fait qu'entrevoir M. de Castelneau : c'est sans contredit la portion la plus neuve et la plus curieuse du volume, puisque elle se trouve parfois en flagrante contradiction avec les voyages ou les traités primitifs des Jean de Lery, des André Thevet, des Hans-Staden, des Vasconcellos, des Christovam Valente et des Ruiz de Montoya.

Selon M. Couto de Magalhaens, *Tupan*, le dieu tonnerre, l'excellence terrifiante, doit être rayé de la mythologie indienne, à moins qu'on n'ait confondu sa dénomination, avec le mot *Tuba*, qui veut dire père. Laissons parler M. Magalhaens.

Le système de la théogonie des peuples Tupis est celui-ci :

« Il existe trois dieux supérieurs : le soleil qui est le dieu créateur de tous les êtres vivants ; la lune qui est la créatrice de tous les végétaux ; le *perudá* ou *rudá* le dieu de l'amour, chargé de pourvoir à la reproduction des êtres créés. Comme je l'ai déjà fait observer, les paroles qui expriment en tupi, soleil et lune, me paraissent spécifier la pensée religieuse que nos sauvages attachaient à ces astres et qui est déjà indiquée. Chacun d'entre eux est servi par d'autres dieux, en rapport avec les génies admis par les Indiens : ceux-ci à leur tour étaient servis par autant d'autres êtres qu'il existait d'espèces reconnues dans leur croyance, et ainsi de suite, chaque lac, chaque fleuve, chaque espèce animale ou végétale ayant son génie protecteur, sa mère, si l'on veut. Cette croyance est encore vulgaire parmi le peuple de l'intérieur des provinces de Mato-Grosso, de Goyaz et principalement du Pará, il est probable qu'elle est répandue sur toutes les rives de l'Amazone.

« Le soleil est la mère (non le père) des vivants et de tout ce qui habite la terre. La lune est la mère de tous les végétaux. Ces deux divinités principales n'avaient pas de noms qui exprimassent des caractères surnaturels... Les expressions qui indiquent des qualités abstraites devaient arriver dans une période bien postérieure... »

Les termes abstraits leur manquaient pour faire sentir toute la valeur de certaines expressions : ils disaient simplement, la mère des vivants, la mère des végétaux ; on sait que le mot soleil, *guaracy*, se décompose ainsi : *guara*, vivant, et *cy*, mère ; la lune s'appelle *jacy*, de *já*, végétal, et *cy*, mère.

« Presque tous les dieux des indigènes de l'Amérique, dit-on, sont

des dieux malfaisants, auxquels on attribue bien plutôt le pouvoir de nuire aux hommes que de leur faire du bien. Voilà ce qui arrive lorsqu'on prétend écrire sur des choses qu'on n'a point soumis à un assez sérieux examen. Ceci est une absurdité et c'est la proposition contraire d'où résulte la vérité. Ce qu'il faut dire : c'est qu'à l'exception de *Jurupari*, il n'y a pas un seul être surnaturel parmi les sauvages, auquel on n'attribue l'action bienfaisante de protéger une certaine partie de la création; portion dont il est réputé devenir le père plus encore que cela n'est dans les attributions du soleil et de la lune, en somme un père... Ceci est un fait que j'ai examiné avec le plus grand scrupule.

« Ce que je n'ai jamais rencontré chez les sauvages, c'est la conception d'un esprit surnaturel, dont la mission fut exclusivement tout à fait malfaisante, comme parmi nous par exemple, la conception de Satan; ceci, je le répète, est un fait qui n'existe en aucune façon, et je n'hésite point à affirmer ici ce que j'avance. Jurupari, lui-même, n'est pas dans ces conditions, les traditions que j'ai recueillies à ce sujet et que l'on peut recueillir aujourd'hui seulement dans le nord de l'empire, restent enveloppées d'un certain vague, mais *Jurupari* équivaut à ce que nos nourrices nous décrivent sous le nom de cauchemar (*Pesadelo*); c'est selon les Indiens, un être qui, la nuit, vient serrer la gorge des petits enfants ou même celle des hommes pour leur procurer certains genres d'afflictions et des mauvais songes...

« Ceux qui nient le pouvoir des bonnes actions aux dieux sauvages répètent : *Anhanga*, *Curupira*, *Cahipora* (autrement *Cahapora*) sont à peine conservés dans les traditions brésiliennes, comme des êtres pouvant nuire à l'homme sans pouvoir lui procurer aucun bien.

« Il en est ainsi alors que l'on accepte les traditions vulgaires du populaire, modifiées par le christianisme, mais la raison réelle n'est point, parce que ces êtres sont de leur nature malfaisants.

« Conformément à ce qui a été dit plus haut, les Indiens accordent à chaque ordre de la création un dieu protecteur, une sorte de puissance maternelle qui le défend contre tout et spécialement contre l'action destructive de l'homme. Dans les histoires qui se racontent à ce sujet, il y a presque toujours un homme qui s'attaque à un certain ordre de la création, et c'est à cet homme qui persécute un ordre de la création que le dieu apparaît, en lui imposant un certain genre de mal. Le mal cependant fait à cet individu, n'est pas un mal; c'est une punition juste et méritée selon les idées des sauvages.

Prenons un exemple dans cet ordre d'idées. Anhanga est le dieu de la chasse dans la plaine, il devrait protéger tous les animaux terrestres contre les Indiens qui prétendraient abuser de leur penchant pour les détruire inutilement. On conçoit sans effort le rôle important que la chasse doit représenter chez des peuples qni n'élèvent point un seul animal domestique, et qui, par conséquent, tirent uniquement leur alimentation des bêtes apparaissant spontanément dans les forêts. En partant de cet ordre d'idées, y a-t-il rien de plus naturel que ces milliers d'histoires où Anhanga figure comme accablant les hommes de maléfices?...

Après cette définition, l'intéressant narrateur introduit dans son récit un épisode confirmant ce qu'il vient de raconter et il ajoute : « Le *Cahapora* offre un autre exemple, homme colossal au corps velu, toujours monté sur un porc des bois, nul ne le pouvait voir sans être extrêmement malheureux pour tout le reste de sa vie. Le Cahapora est donc un être si méchant, que sa présence attire le malheur sur celui qui se trouve en sa présence. Cela est ainsi en apparence; mais écoutons la tradition et elle nous fournira l'explication du fait en soi. Le Cahapora était le génie protecteur de la chasse au bois, et il n'apparaissait que lorsque une famille d'animaux sauvages s'étant réunie on prétendait la détruire. Ici donc, comme dans la tradition citée plus haut à propos d'Anhanga; il y a évidemment une action louable, une action protectrice exercée par le génie, en opposition à ceux qui prétendent détruire ces êtres animés, qui, selon les croyances des sauvages, ont été confiés à sa sollicitude et à la conservation desquels les premiers intéressés étaient les Indiens eux-mêmes.

« Je ne puis poursuivre dans tous ses détails cette discussion, parce qu'il serait nécessaire de passer en revue toutes les traditions indigènes, et que cela fait l'objet d'un livre spécial, commencé par moi il y a quelques années et que je dois publier un jour. » Nous cessons ici la continuation de ces extraits, mais nous appelons de tous nos vœux la publication des vastes recherches qui nous sont promises.

C'est l'infortuné Antoine de la Salle, le traducteur du grand Bacon qui a dit : Celui qui commence un livre, n'est que l'écolier de celui qui l'achève. On peut comprendre par les quelques fragments que nous venons de donner ce qu'il y aura de profit réel pour les études américaines dans la continuation du remarquable essai, dont le complément nous est promis par un observateur tel que M. Couto de Magalhaens.

FERDINAND DENIS.

# BIBLIOGRAPHIE ALTAÏQUE

## II

Magyar-ugor összehasonlitó szótár. Irta Budenz Iózsef. Budapest, 1872-73. Hoffmann et Mólnar (Eggenberger), Paris, Ernest Leroux.

Le travail de M. Budenz forme le complément du vocabulaire comparé de M. Donner dont nous avons rendu compte dans le dernier numéro de la *Revue de Philologie et d'Ethnographie*. M. Donner avait pris le finnois-suomien pour point de départ, M. Budenz se borne au domaine des langues ougriennes proprement dites et se sert du magyare comme base de comparaison. Ce qui rend ces deux travaux surtout intéressants pour le lecteur, c'est qu'ils ont été composés simultanément et qu'ils ont paru presque en même temps.

Pour les langues ougriennes (ostiake et vogoule) le livre de M. Budenz est beaucoup plus complet que celui de M. Donner, on y trouve pour chaque étymologie des preuves abondantes. M. Donner est beaucoup plus sobre d'observations, il n'en fait qu'à bon escient. Son ouvrage a d'ailleurs une supériorité incontestable sur celui de M. Budenz; il indique les mots vêpses ou anciens tchoudes (nous ne voulons pas parler du vote et du livonien) qui donnent souvent la clef des thèmes ougro-finnois. Sjögrén et Koskinen ont senti l'importance des formes vêpses, Lönnrot et Ahlqvist ont fait des travaux grammaticaux intéressants sur cet antique idiome. Il est aujourd'hui avéré qu'on ne peut se passer du vêpse si l'on veut faire de la philologie ougro-finnoise. Les textes que nous possédons, ainsi que les travaux de grammaire, mentionnés plus haut, nous mettent parfaitement à même de faire de cette langue une des bases

fondamentales de nos recherches. On n'aura qu'à consulter l'intéressant travail de Thomsen pour se convaincre de la justesse de notre observation.

Les deux travaux de Budenz et de Donner sont d'une égale valeur, ils se complètent et il sera impossible, à l'avenir de se livrer à aucune recherche philologique sur une des langues du groupe ougro-finnois, sans avoir consulté préalablement et Budenz et Donner. Le finnois Donner a été à même de connaître sa langue natale comme nul autre; Budenz, professeur de philologie comparée des langues ougro-finnoises à Pesth, se trouvait dans une situation analogue pour le magyar.

Quelques observations sur le travail de M. Budenz ne seront peut-être pas inutiles.

P. 29. L'auteur compare le magy. *kíǵó* (*kéǵó*) *kilǵó*, serpent; au f. *kaljae* (nom. *kaljain*), *kaljama*, lisse, glissant, etc.; mord. *kališ*, nu, chauve, etc.; tchérém. *kolá*, souris; *ku-kolá*, rat; tchérém. des montagnes *kalá*, etc.

Malgré les savantes observations dont cette comparaison est suivie, nous inclinons à croire que le mot magy. *kiǵó* se rapproche du vêpse *gád*; vote *gáda*; lap. *guovvde*, *küevte*; f. *kŭ* (par contraction) serpent, etc. La forme vêpse est une preuve à l'appui de notre opinion.

P. 52. M. Budenz aurait pu ajouter à la comparaison qu'il fait entre : magy. *kut'a*, chien; votiak *kuća*; zyrén. *kïči*; ersa-mordv. *kut'ka*; mok. mordv. *kutú*; vog. *kuša*; — le finn. *koira*; lap. *këire*; ehst. *kuts*; gén. *kutsu*, aussi *kut's*, chien; *kutsi-kas*, petit chien (diminutif); liv. *kutśki*, petit chien, *kuńa*, chienne.

Mais où M. Budenz nous a entièrement convaincus, c'est p. 98, où il prouve que le mot magy. *híd*, pont, ne vient pas du f. *silta*, comme Riedl l'avait cru, mais du vogoul *kajtep*, et p. 94, où il démontre d'une manière irréfutable que *ház*, maison, et f. *koto*, *koti* étaient des racines ougro-finnoises et non pas d'origine germanique comme on avait essayé de le démontrer à différentes reprises. M. Thomsen rapproche ce mot, sur l'origine duquel il paraît avoir des doutes de l'anglo-saxon *cyte*; moyen-haut allemand, *kote*; sanscrit, *kuta*, *kuti*; danois *hytte*, allem. *hütte*; et il suppose qu'il y a eu dans l'ancien haut allemand un mot *kot*. M. Budenz prouve par des exemples concluants que ce sont des racines ougro-finnoises et on a pu se convaincre à la lecture de

l'article de M. de Ujfalvy sur la mutation des consonnes dans les langues ougro-finnoises, comme quoi *h* et *k*; *z* et *t* (*d*) alternaient constamment dans ces langues [1]. Nous voulons bien admettre que les mots suédois *pojke*; danois, *pog*; et anglais *boy* soient venus du finnois *poika*; zyrén. *pi*; ost. *poχ*, *paχ*; vog. *pu*, *pi*; magy. *fi*, *fiú*; mais quant aux *kota* et *hütte*, *ház* et *haus*, ce sont là de simples assonances fortuites et rien de plus, et on n'a qu'à lire l'argumentation à la fois lumineuse et concluante du savant professeur de Pesth, pour ne plus en douter.

On ne saurait donc assez recommander le livre de M. Budenz à tous ceux qui s'occupent de ce genre d'étude. La traduction latine et allemande des mots ougro-finnois en facilite encore l'emploi.

X. Y.

1. Voir le premier numéro de la *Revue de Philologie et d'Ethnographie*, p. 24 et 30.

# QUELQUES OBSERVATIONS

## SUR LES AFFINITÉS

# DU TURC AVEC LE MAGYAR

On s'occupe beaucoup depuis quelque temps d'une partie des langues altaïques, mais on néglige les études comparées concernant le turc et le mongol. Grâce aux travaux des Castrén, Sjögren, Koskinen, Eurén, Wiedemann, Ahlqvist, Lönnrot, Donner, Hunfalvy, Budenz, Ujfalvy, etc., nous possédons des études comparées sur les langues ougro-finnoises. L'auteur du premier chapitre de la Bibliographie altaïque [1] a raison de regretter vivement que M. Donner ait presque tout à fait négligé dans son savant ouvrage la comparaison des langues ougro-finnoises avec le turc et le mongol.

Nous partageons entièrement à cet égard l'opinion de l'auteur de la Bibliographie altaïque. « Il est fâcheux, dit-il, que l'auteur (M. Donner) n'ait pas élargi le cadre de son ouvrage, en introduisant les langues mongole et turque au nombre de celles qui lui servent pour établir ses comparaisons; cela eût été très-important, car chaque fois qu'une racine originairement magyare ne se retrouve pas dans le finnois, on est sûr de la rencontrer dans le mongol ou dans le turc. »

Mais puisque nous possédons à ce sujet des études consciencieuses, dues au regretté M. Boller, professeur à l'Université de Vienne [2], qui a donné une impulsion scientifique à la propagation de ce genre de travaux, il serait à désirer qu'on marchât sur les traces de ce savant. A l'heure qu'il est nous ne possédons aucun travail de ce genre. La similitude frappante qui existe entre le turc et le hongrois n'a pas été assez souvent signalée, et cependant les affinités philologiques de ces deux langues sont nombreuses et faciles à constater.

Même en consultant l'histoire, nous serons tout d'abord frappés de la puissante influence qu'a exercée la Turquie sur la Hongrie; influence qui n'a pas seulement pour cause les guerres entre les Magyars et les Turcs, et qui rendrait la publication de lexiques et de travaux de grammaire comparée très-désirables.

On devinera facilement que nous voulons parler de l'immigration

1. *Revue de philologie et d'ethnographie*, publiée par M. E. de Ujfalvy, p. 94.

2. Sitzungsberrichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in den Jahren 1853, 1854 et 1855.

et de l'absorption des Koumans en Hongrie, fait sur lequel Castrén s'exprime de la façon suivante [1] :

« On peut dire avec certitude que les Coumanes sont d'origine turque; car on possède un vocabulaire de leur langue, qui est la preuve irrécusable de cette origine. »

Un savant allemand assez connu par ses travaux de linguistique émet une opinion analogue quant au hongrois. M. Schott s'exprime de la manière suivante [2] : « Les aïeux des Magyars en Hongrie étaient, d'après les indications de l'histoire et d'après les éléments constitutifs de leur langue, un mélange des peuples turcs et hyperboréens (finnois). Leurs migrations suivies ont occasionné d'autres mélanges avec des populations d'origine indo-européenne. De cet amalgame de populations diverses est sorti le type hongrois, type d'une pureté et d'une beauté remarquable, analogue au type Osmanli. »

Le turc et le hongrois ne méritaient pas seulement au point de vue de leur affinité et de leurs points de contact, l'attention des savants, mais aussi parce que ce sont les deux peuples de race altaïque les plus éloignés de leur berceau. Il n'y a aucun doute que la religion des Turcs, le mahométisme, les a obligés à cultiver la langue arabe qui est celle du Koran; encore aujourd'hui, l'emploi de mots et de tournures arabes est fréquent chez les Turcs. Le magyar a aussi reçu par suite de ses antiques relations avec les peuples d'origine indo-européenne beaucoup de mots étrangers. Ces mots, il en a adapté une partie au génie de sa langue, les autres ont conservé leur cachet étranger. Il faut cependant constater que l'influence de l'arabe et du persan sur le turc a été beaucoup plus puissante que celle du slave, de l'allemand et du latin sur la langue magyare.

A l'appui de ce que nous venons de dire, nous allons exposer les résultats de nos études comparées, concernant les langues turque et magyare.

(*A suivre.*) MAURICE GRÜNWALD.

1. Voir M. Alexander Castréns, Ethnologische Vorlesungen über die altaischen Völker, herausgegeben von Anton Schiefner, St-Petersburg, 1857.

2. Voir Versuch über die tatarischen Sprachen, von Dr Wilhelm Schott, Berlin, Veit et Comp., 1836, p. 7.

*Le secrétaire du Comité de Rédaction,*
HENRY POLDAY.

*Le Gérant,*
ERNEST LEROUX.

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

# ÉTUDE COMPARÉE

# DES LANGUES OUGRO-FINNOISES

## § V

### SUFFIXES CASUELS.

Les langues ougro-finnoises ne possèdent pas de déclinaisons proprement dites; ce ne sont pas des langues à flexions, mais des idiomes agglutinatifs [1]. Les cas ainsi que les prépositions des langues âryennes, s'expriment dans les langues ougro-finnoises à l'aide de suffixes ou de postpositions. Nous nous servirons ici, à l'exemple des grammairiens finnois et magyars, du terme de cas

1. « La principale distinction entre les langues à flexions et les langues agglutinantes, consiste en ce que ces dernières gardent la conscience de leurs racines, dont elles n'admettent pas par conséquent l'altération phonétique; et tout en ayant perdu la conscience de la signification primitive de leurs terminaisons, elles sentent distinctement la différence qui existe entre la racine significative et les éléments qui la modifient. Mais il n'en est pas de même des langues à flexions : là, les éléments divers qui entrent dans la composition des mots peuvent être si bien soudés ensemble, et si complétement changés par l'altération phonétique, que l'étude devient nécessaire pour reconnaître la distinction originelle entre une racine et une désinence, et que la grammaire comparée peut seule découvrir les soudures entre les parties constitutives. »

(Max Müller, *la Science du langage*, traduction Harris-Perrot, Paris, 1867.)

pour désigner les mots augmentés de suffixes. Pour les dénominations à donner à ces différents cas, nous accepterons celles qui sont proposées par M. Eurén [1], et pour donner une idée exacte de leur emploi, nous avons choisi ici un paradigme finnois-magyar, emprunté ainsi aux deux langues les plus parfaites de la famille ougro-finnoise.

SINGULIER,

| | FINNOIS. | MAGYAR. | FINNOIS. | MAGYAR. |
|---|---|---|---|---|
| Nominatif, | *talo*; ferme; | *hal*; poisson; | *isë*; père; | *kërt*. jardin. |
| Indéfini, | *taloa*; (pour *talota*); | *halat*; | *isë* (pour *isëtë*); | *kërtët*. |
| Génitif, | *talon*; de la ferme, | *halé*; (quelque fois pour l'accusatif). | *isën*; | *kërté*. |
| Innessif, | *talossa*; dans la ferme. | *halban*; | *isëssë*; | *kërtbën*. |
| Elatif, | *talosta*; (sortant) de la ferme. | *halból*; | *isëstë*; | *kërtböl*. |
| Illatif, | *talohon*; (allant) dans la ferme. | *halba*; | *isëhën*; | *kërtbë*. |
| Adessif, | *talolla*; par, près, chez la ferme. | *halnál*; | *isëllë*; | *kërtnél*. |
| Ablatif, | *talolta*; (venant) des environs de la ferme. | *haltol*; | *isëltë*; | *kërtöl*. |
| Allatif, | *talolle*; (allant) à la ferme, auprès de la ferme. | *halnak*; | *isëlle*; | *kërtnëk*. |
| Abessif, | *talotta*; sans ferme. | *halatlan*; | *isëttë*; | *kërtëtlen*. |
| Prolatif, | *talotse*; le long de la ferme. | | *isëtse*; | |
| Translatif, | *taloksi*; devenir ferme. | *hal(v)á*; | *isëksi*; | *kërt(v)é*. |
| Essif, | *talona*; comme ferme. | *halal*; | *isënë*; | *kërtül*. |

1. Voir Eurén, ibidem.

| | FINNOIS. | MAGYAR. | FINNOIS. | MAGYAR. |
|---|---|---|---|---|
| Comitatif, | *talone*; | *hal(v)al*; | *isëne*; | *kërt(v)ël.* |
| | (en même temps que) avec la ferme. | | | |
| Instructif, | *talon*; | | *isën*; | |
| | (au moyen de) par la ferme. | | | |
| | | PLURIEL. | | |
| Nominatif, | *talot*; | *halak*; | *isët*; | *kërtëk.* |
| | les fermes; | les poissons; | les pères; | les jardins. |
| Indéfini, | *taloya*, pour *talo(t)ita.* | *halakat*; | *isí*, *isië* pour *isëtitë.* | *kërtëkët.* |
| Génitif, | *taloin*, *taloyen*; pour *talo(t)iten.* | *halaké*; | *isien*; | *kërtëkë.* |
| Innessif, | *taloissa*; | *halakban*; | *isissë*; | *kërtëkbën.* |
| Elatif, | *taloista*; | *halakból*; | *isistë*; | *kërtëkböl.* |
| Illatif, | *taloihin*; | *halakba*; | *isihin*; | *kërtëkëb.* |
| Adessif, | *taloilla*; | *halaknál*; | *isillë*; | *kërtëknél.* |
| Ablatif, | *taloilta*; | *halaktol*; | *isiltë*; | *kërtëktol.* |
| Allatif, | *taloille*; | *halaknak*; | *isille*; | *kërtëknëk.* |
| Abessif, | *taloitta*; | *halaktalan*; | *isittë*; | *kërtëktëlën.* |
| Prolatif, | *taloitse*; | | *isitse*; | |
| Translatif, | *taloiksi*; | *halakvá*; | *isiksi*; | *kërtëk(v)é.* |
| Essif, | *taloina*; | *halakul*; | *isinë*; | *kërtëkül.* |
| Comitatif, | *taloine*; | *halak(v)al* [1]; | *isine*; | *kërtëk(v)ël.* |
| Instructif, | *taloin*; | | *isin*; | |

Nous avons choisi deux exemples de chaque langue pour faire voir les deux espèces de suffixes qui s'accolent selon que le radical renferme des voyelles fortes ou des voyelles douces. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer ici de légères irrégularités que ces quatre exemples pourraient renfermer, irrégularités d'ailleurs plus apparentes que réelles.

Avant d'aborder une étude comparée des différents suffixes des langues ougro-finnoises, nous allons d'abord passer en revue ces langues, d'après le principe de leur subdivision, en quatre grands groupes : langues finnoises de l'ouest ou tchoudes; langues finnoises de l'est ou permiennes; langues bulgares et langues ougriennes.

Les paradigmes précédents nous ont montré que les suffixes

1. En magyar *a* = *á*.

casuels du pluriel étaient les mêmes que ceux du singulier : c'est donc surtout du singulier que nous allons nous occuper.

Le vêpse ou ancien tchoude nous servira de point de départ. Quoique les terminaisons vocaliques qui distinguent le finnois-suomien lui fassent souvent défaut, il possède en revanche des éléments de consonnes, éléments qui ont disparu du finnois et qui nous paraissent plus importants que les terminaisons vocaliques qui sont souvent l'effet de l'euphonie ou d'une tendance à rechercher les chutes trochaïques. Nous aurons même l'occasion de constater que les terminaisons vocaliques finnoises ne sont souvent dues qu'à un adoucissement. Les consonnes se sont adoucies et ont fait place à une voyelle.

## I. LANGUES FINNOISES DE L'OUEST.

Voici un paradigme abrégé de la déclinaison dans les cinq langues : vêpse, finnoise, ehstonienne, livonienne et vote, qui constituent le rameau tchoude.

Nous le faisons immédiatement suivre d'un paradigme concernant les trois dialectes lapons.

| Nomin. | VÊPSE ou ancien tchoude | FINNOIS. | EHSTONIEN. | LIVONIEN. | VOTE. |
|---|---|---|---|---|---|
| Indéfini. | *-d*; | *-ta*; | | | |
| Génitif, | *-n*; | *-n*; | | | |
| Inessif, | *-s*; | *-ssa*; | *-s*; | *-s*; | *-za.* |
| Elatif, | *-s(t)*; | *-sta;* | *-st*; | *-st*; | *-ssa.* |
| Illatif, | *-ha*; | *-h-n*; | | | *-se.* |
| Adessif, | *-l*; | *-lla*; | *-l*; | *-n·(l, lö)*; | *-la.* |
| Ablatif, | *-l(t);* | *-lta*; | *-lt*; | | *-lta.* |
| Allatif, | *-le*; | *-lle*; | *-le*; | *l(lö)*; | *-le.* |
| Abessif, | *-ta*; | *-tta*; | *-ta*; | | *-tta.* |
| Prolatif, | | *-tse*; | | | |
| Translatif, | *-ks*; | *-ksi*; | *-ks*; | *-ks;* | *-hsi.* |
| Essif, | *-nn*; | *-na*; | *-na*; | | *-na.* |
| Comitatif, | | *-ne*; | *-ga*; | | |
| Instructif, | | *-n*; | | *-ks*; | |

(C'est là le paradigme de déclinaison pour tous les radicaux dissyllabes à terminaison vocalique.)

| | LAPON DE SUÈDE. | | LAPON DE TROMSÔ. | | LAPON FINLANDAIS. | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | S. | P. | S. | P. | S. | P. |
| Nominatif, | | *-h*; | | *-t-k*; | | *-k*. |
| Infinitif, | *-b*; | *-it*; | | *-it-id*; | | *-id,-i*. |
| Génitif, | *-n*; | *-i*; | | *-id, -i*; | | *-i, id*. |
| Inessif, | *-sne,-n*; | *-isne-in*; | *-n*; | *-in*; | | *-in*. |
| Elatif, | *-st*; | *-ist*; | *-s*; | *-is*; | *-st*; | |
| Illatif, | *-i*; | *-id, idi it*; | *-i, in*; | *-iden, idi id*; | *-i*; | *-idi,-ide. -ida*. |
| Adessif, Ablatif, Allatif, | Ces trois cas se forment à l'aide de postpositions. | | | | | |
| Abessif, | *-tak,-t*; | *-t*; | *-tak,-ta*; | *-tak-ta*; | (*taγa*); | (*taγa*). |
| Prolatif, | | | | | | |
| Translatif, | *-s*; | (*-s*); | *-as*; | *-as, ass*; | *-as, -ss*; | *-as-ass*. |
| Essif, | *-n*; | *-n*; | *-n*; | *-n*; | *-n*; | *-n*. |
| Comitatif. Instructif. | *in*; | (*guym, kum*); | *-in*; | (*guyme, gum,gun*); | *-n*; | (*guym*). |

Comme le pluriel en lapon renferme souvent la clef des suffixes du singulier, nous l'avons indiqué entièrement sur le précédent paradigme.

Les suffixes à l'aide desquels on forme, dans les langues finnoises de l'ouest, les 14 cas adoptés par les grammairiens les plus compétents, s'accolent au radical sans en altérer l'élément constitutif. La consonne terminale ou celle qui précède la voyelle finale est sujette à des changements indiqués plus haut. Le plus souvent c'est le génitif qui renferme la racine, et alors ces changements ne s'opèrent que pour former le nominatif du génitif.

On se sert de l'indéfini pluriel pour former les cas du pluriel et on accole à cette forme les mêmes suffixes qu'au singulier. La consonne terminale du pluriel indéfini (nous parlons du vêpse) a le plus fréquemment disparu.

Examinons maintenant les différents cas.

L'indéfini se forme par l'addition d'une dentale explosive, faible dans le vêpse ou ancien tchoude, forte dans le finnois [1], avec

1. Nous rappelons à ce sujet que la dentale explosive faible du vêpse ou ancien tchoude, correspond toujours à la dentale explosive forte du finnois-suomien.

Vêpse, *d* = finn. *t*; (vêpse *t* = finn. *tt*.) etc.

une terminaison vocalique dans cette dernière langue. Dans l'esthonien, le livonien et le vote, cette consonne a disparu à la suite d'une dégénérescence.

En vêpse *d*, en finnois *ta* (*te*). Les mots finnois à deux syllabes qui se terminent par une voyelle, éliminent ce *t*, p. e. : ***talo***, indéf. *taloa* pour *talota*; les autres langues ont procédé d'une manière analogue. Dans l'esthonien l'indéfini se rapproche du génitif, qui représente le plus souvent la forme primitive finnoise. Dans ce cas, la consonne qui termine l'avant-dernière syllabe est susceptible d'un durcissement dans la prononciation, procédé phonétique qu'on appelle « ***la firmation.*** » On forme de ***silm***, œil; g. *silma*; indéf. *sil'ma*; (ce mot se prononce comme s'il y avait deux *l*.)

Dans le vote, le *t* a également disparu, on dit, p. e. : ***sôrmi***, doigt, indéf. *sormea*, pour *sormeta*; le génitif est *sormé*.

Dans le livonien, la consonne de l'avant-dernière syllabe se redouble, et la terminaison vocalique s'épaissit, p. e. : de ***yada***, la rangée, le tour, on forme *yaddô*; etc.

Ici il y a une chose importante à remarquer : le vote ainsi que l'ehstonien ont formé leur indéfini du finnois en éliminant la consonne *t*, procédé que le finnois suit souvent lui-même; le livonien au contraire a pris le vêpse pour point de départ, et son indéfini s'est formé de l'indéfini vêpse par contraction *yadad* est devenu *yadad-dô*, *yaddô*.

Dans le précédent chapitre où nous parlions de la formation du pluriel, nous avons déjà eu l'occasion de constater l'affinité intime qui existe dans ces langues entre la forme indéfinie et le pluriel, les deux indiquant une idée de pluralité.

Quand nous examinerons la manière dont s'accolent les suffixes au pluriel, nous aurons l'occasion d'y revenir.

Pour l'instant nous allons examiner la façon dont se forme le pluriel indéfini [1].

Le vêpse, qui nous servira encore de base de comparaison, forme son pluriel indéfini en ajoutant à la racine un *d* précédé

1. Nous croyons inutile de donner ici la signification détaillée et l'emploi de ces différents cas. La signification a été donnée par MM. Castrén, Eurén, Hunfalvy et Boller, d'une manière si explicite, que ce sujet nous paraît épuisé. Quant à l'emploi, nous sommes d'avis que les particularités qui s'y rattachent font partie de la syntaxe proprement dite.

d'un *i* de liaison; p. e. : *kala*, poisson, pl. déf. *kalad*, pl. indéf. *kalô-i-d*; la forme primitive a été sans nul doute *kalad-i-d*, le *d* a disparu et l'*a* s'est épaissi en *ô* par suite de cette élimination. C'est précisément cet *ô* qui nous prouve l'existence du *d* pluriel à une certaine époque, et nous pouvons en conclure que cette lettre *d* a dû exister également dans les autres langues. Nous verrons que tous les cas du pluriel se forment à l'aide de l'indéfini auquel on ajoute les différents suffixes; seulement le *d* a disparu et l'*i* seul a subsisté; p. e. : *kalô-i-s*, dans le poisson; *kalô-i-ta*, sans poisson, etc. Cet *i*, dans ce cas, est bien le reste de la terminaison de l'idéfini pluriel et non pas une voyelle de circonstance; à preuve le génitif pluriel, où nous retrouvons le *d*, mouillé par suite de la disparition de l'*n* terminal qui a également existé en principe; p. e. : g. pl. *kalô-id'-e*, pour *kalad-id-en*. Ici la forme finnoise est à un certain point de vue plus ancienne, car elle renferme encore l'*n* terminal qui caractérise en quelque sorte le génitif dans toutes langues ougro-finnoises [1].

Le pluriel indéfini se forme donc par l'addition de la syllabe *ita* (*itë*), qui est susceptible de notables changements, selon les lois phonétiques [2].

En fin., *venhe*, barque, fait à l'indéf. sing. *venhettë*; *sade*, pluie, *sadetta*, pl. indéf. *venheitë* (pour *venhet-itë*) et *sadeita* (pour *sadet -ita*), etc. Mais le *t* a presque toujours disparu; *talo*, ferme, indéf. *taloa* (pour *talota*) pl. indéf. *taloya* (dans le karélien encore *taloita*, primitivement même, probablement *talotita*, etc.

En vote *sormi*, radical *sorme*, pl. indéf. *sorm-i-ta*.

En esthonien *silm*, radical *silma*, pl. indéf. *sil'm-i*.

La terminaison a disparu et la lettre *l* du radical a subi « *la firmation*. »

En livonien *yada*, pl. indéf. *yad-idi* (pour *yadadidi* ou *yadadid*). Ici encore le livonien s'appuie sur la forme vêpse.

1. Cependant dans le dialecte tchoude de Oyat, nous retrouvons l'*n* du génitif également au pluriel; p. e. : *lugu -i-de -n*, de *lugu* (voir Lönnrot, ibidem).

2. Dans le chapitre sur les suffixes possessifs nous aurons l'occasion de revenir sur cette importante question. Nous essayerons de prouver comme quoi Kellgrén avait tort de considérer l'*i* comme un signe du pluriel. Nous démontrerons par de nombreux exemples que cet *i* n'est pas autre chose que le vestige des explosives *k*, *d*, *t*, qui ont passé d'abord par la forme de la demi-consonne *y*.

En lapon l'indéf. pl. se forme d'une manière analogue, car l'indéf. sing. est semblable au nominatif, à l'exception du dialecte lapon de Suède, où on ajoute un *b*, dont la provenance est difficile, sinon impossible à expliquer [1]. Au pl. le lapon de Suède ajoute *it*; le lapon de Tromsö *it*, *id*; et le lapon finlandais également *id*. Ici nous retrouvons la forme primitive dans son expression la plus pure, se rapprochant absolument du vêpse ou ancien tchoude.

La forme primitive a donc été pour toutes ces langues *id* (f. *it*); le finnois, porté à rechercher des terminaisons vocaliques, a ajouté probablement plus tard *a* (*ë*) d'où *ita* (*itë*).

Jetons un regard rapide sur les autres cas.

Le vêpse forme son génitif par l'addition d'un *n*, signe caractéristique de ce cas; *kala*, g. *kalan*.

Nous retrouvons cet *n* en finnois; *talo*, g. *talon*.

Nous avons déjà-dit à différentes reprises que le génitif finnois renferme le plus souvent le radical; p. e. : *kësi*, main, g. *këden*; *vesi*, eau, *veden*, etc.

Ce qui fait que souvent le génitif ehstonien n'est pas autre chose que le radical finnois sans aucune autre terminaison. L'*n* a disparu, l'ehstonien s'étant formé du finnois par dégénérescence.

L'*n* a également disparu du livonien et du vote; seulement, dans cette dernière langue la voyelle finale s'allonge et on entend presque l'*n*; ainsi *sormi*, rad. *sorme*, g. *sormé*'; etc. L'*n* a d'ailleurs disparu, surtout à cause de la difficulté que ces peuples éprouvent à prononcer ce son nasal à la fin des mots.

Nous retrouvons cette terminaison dans toute son intégrité en lapon de Suède et en Lapon de Tromsö; dans le dialecte de la Finlande cet *n* a également disparu.

Nous pouvons en tout cas considérer l'*n* comme la forme la plus ancienne et la plus généralement répandue.

### L'INESSIF.

En vêpse *s*, *kala-s*, dans le poisson;
Fin. *ssa*, *talo-ssa*, dans la ferme;
Ehst. *s*, *silma-s*, dans l'œil;
Liv., *za*, *sôrme-za*, dans le doigt;
Lap. de Suède *sne*, (*n*), *gyedasne*, dans la main;

1. Voir la fin de notre étude.

(Dans les autres dialectes lapons seulement *n* ou semblable au génitif *gietta, gieδa* et *gieδan*, etc.)

La sifflante *s* a donc été la forme primitive qui se retrouve plus ou moins altérée dans toutes ces langues [1].

### L'ÉLATIF.

Vêpse *st, kala-st*, (sortant, hors) du poisson;
Fin. *sta, talo-sta*; ehst. *st, silma-st*;
Liv. *st, yadá-st*; vôte *ss, sôrme-ssa*;
Lap. de Suède *gyedast*; lap. de Tromsö *gieδas*;
Lap. finland, *gieδast*;
Le suffixe est donc *st*.

### L'ILLATIF.

Vêpse, *kala-ha*, dans le poisson, (avec mouvement);
Fin., *talo-hon*; ehst. *sil'ma*; liv. *yaddô*;
Vot., *sôrmé-se*; dans les trois dialectes lapons *i*, pl. *id*. La forme finnoise est ici la plus ancienne, par suite de l'existence d'une terminaison à consonne que le finnois ne recherche jamais. Nous pouvons rappeler ici la mutation déjà précédemment établie : $h = s = d$; l'*n* finnois se retrouve d'ailleurs dans l'illatif pluriel du lapon de Tromsö, *gieδaiden*, dans les mains.

### L'ADESSIF.

En vêpse *l, kala-l*, par, près, chez le poisson.
Fin. *lla, talo-lla*; ehst., *silma-l*;
Liv. *n* ou *l* ou *lô, yadá-n*, ou *-l-lô*;
Vote *la, sôrme-la*;
En lapon, la postposition qui a servi à la formation de ce suffixe existe encore sous la forme de *ala*, et on dit p. e. : *dalo ala, daloi(d)ala*, près la ferme ou près des fermes.

1. M. Schott considère le finnois *ssa* (*ssë*) comme une contraction du mot *sisë*, intérieur; d'après le même principe qui a formé le suffixe formatif *kko* de *koko*, amas de choses; p. e. : *kúsikko*, forêt de pins; *kivikko*, amas de pierres; *silmëkkô*, endroit où il y a beaucoup de sources. M. Schott constate cependant que l'existence du suffixe lapon *sne*, suffit pour prouver que l'*n* fait partie de la forme primitive de ce suffixe qu'il considère comme la réunion des deux locatifs *sa* et *na*. Les six cas qui indiquent la position dans l'espace ou en dehors de l'espace, ont tous *n* pour élément constitutif; et nous aurons l'occasion de parler dans notre conclusion de ce fait important.

Le suffixe est donc *l*, contracté de la postposition *al* (*ala*) [1].

ABLATIF.

Vêpse, *l*(*t*) *kala-l*(*t*), (venant des environs) du poisson;

Fin. *lta*, *talo-lta*; ehst. *lt*, *silmalt*; vote *lta*, *sôrme-lta*;

Dans les trois dialectes lapons, ce suffixe subsiste encore à l'état de postposition; on dit *dalo ald*, *daloi*(*d*)*ald*, venant des environs des fermes.

L'*ld*, *lt* est donc la contraction de la postposition *ald*.

ALLATIF.

Vêpse *le*, *kala-le*, aller auprès du (chez le) poisson;

Fin. *lle*, *talo-lle*; ehst. *le*, *silma-le*;

Liv. *merrö-l*(*-lö*), sur la mer; vote *sôrme-le*;

Dans les trois dialectes lapons, cet *l* se retrouve dans la postposition *bagyeli*, vers, ou dans l'adverbe *vuölleli*, ou dans *davveli*, vers le nord;

La forme primitive est la même que celle de l'adessif, c'est-à-dire un *l*.

ABESSIF.

Vêpse *ta*, *kala-ta*, sans poisson;

Fin. *tta*, *talo-tta*; ehst. *ta*, *silma-ta*, aveugle;

Vote *tta*, *sôrme-tta*;

Lap. de Suède *t* (*tak*); lap. de Tromsö *ta* (*tak*) et en lap. finland. *taγa*;

La forme primitive a certainement été *tak*, en lapon l'adverbe *taγa*, (sans); en finnois nous retrouvons la trace de cette forme dans le substantif *taka*, derrière. Il reste à savoir si le vêpse ne possède pas non plus cette forme de *tak* [2].

PROLATIF.

Fin. *tse*, *talot-tse*, le long de la ferme.

Ce cas n'existe qu'en finnois.

1. M. Schott parle du suffixe formatif *la*, (*lë*) qui signifie habitation, et qui est une contraction de *ala*, sol, partie inférieure. On dit p. e.: *seppëlë*, habitation du forgeron; *pappila*, presbytère; *tuonela*, orcus; de *seppë*, forgeron; *pappi*, prêtre et *tuoni*, dieu de la mort; (*mánala*, enfer, est une composition du génitif de *má*, terre, *mán* et de *ala*; etc.

2. Voir sur le finnois *taka*, locus posticus, Schott, Altajische Studien, 2e fascicule.

TRANSLATIF.

Vêpse *ks, kala-ks*; devenir poisson;

Fin. *ksi, talo-ksi*; ehst. *ks, silma-ks*;

Liv. *ks, pulverô-ks*, transformer en poudre (en pilant);

Vote, *hsi, sôrme-hsi*; en lap. de Suède, *s*; en lap. de Tromsö, *as*; et en lap. finland. également *as*.

La forme primitive a été sans nul doute *ks*, adouci en *hs* en vote; le *k* a disparu dans les dialectes lapons.

ESSIF.

Vêpse *nn, kala-nn*, comme poisson;

Fin. *na, talo-na*; ehst. *na, silma-na*;

Vote *na, sôrme-na*; dans les trois dialectes lapons, également *n* ou *na*.

M. Weske a démontré que *na* est la forme primitive.

COMITATIF.

Fin. *ne, talo-ne*, avec la ferme;

Esth. *ga, silma-ga*; M. Weske prouve que ce *ga* en esth. était primitivement *n* comme en fin.

INSTRUCTIF

Fin. *n, talo-n*, par la ferme;

(Liv. *yadá-ks*).

Le comitatif et l'instructif se forment dans les trois dialectes lapons par la syllabes *in* et au pluriel à l'aide de la postposition *guym, kum; guyme, gum, gun, guym*. Cette postposition signifie avec. Il se pourrait donc que ce *kum, gum, gun*, fût la forme première et l'*n* seulement le résultat d'une contraction.

M. Weske n'est pas de cet avis; il considère l'*n* comme la forme la plus ancienne. Nous pensons au contraire que chaque fois que nous rencontrons le suffixe encore à l'état de postposition, nous devons incliner à considérer cette postposition comme plus ancienne, et le suffixe comme la contraction de cette postposition. Quant aux cas du pluriel, ils se forment absolument comme ceux du singulier; les suffixes s'accolent au pl. indéf., et le *t* a disparu partout, excepté dans le vêpse où nous le retrouvons encore au génitif, comme nous l'avons démontré plus haut. Tous les changements et toutes les irrégularités apparentes que les différents

cas présentent au pluriel sont le résultat logique de la loi phonétique qui régit ces langues, et que nous avons longuement examinée dans notre chapitre sur la mutation des consonnes.

## II. LANGUES PERMIENNES OU FINNOISES DE L'EST.

| | SINGULIER. | | PLURIEL. | |
|---|---|---|---|---|
| | ZYRÉNIEN. | VOTIAK. | ZYRÉNIEN. | VOTIAK. |
| Nominatif, | | | *-yas* ; | *-yos.* |
| Accusatif, | *-ös,-es* ; | | | |
| Génitif, | *-lön* ; | *-len* ; | *-yaslön* ; | *-yoslen.* |
| Inessif, | *-in* ; | *-ün* ; | etc. | etc. |
| Elatif, | *-is'* ; | *-üs'* ; | | |
| Illatif, | *-ö, -e* ; | *-ë, -ü* ; | | |
| Adessif, | *-lön* ; | *-len* ; | | |
| Ablatif, | *-lüs'* ; | *-les'* ; | | |
| Allatif, | *-lü* ; | *-në, lü* ; | | |
| Abessif, | *-tög* ; | *-tek* ; | | |
| Prolatif, | | | | |
| Translatif, | | | | |
| Essif, | *-ön,-en* ; | *-en,-ün* ; | | |
| Comitatif, | *-ön,-en* ; | *-en,-ün* ; | | |
| Instructif, | *-ön,-en* ; | *-en,-ün.* | | |

Comparons les suffixes des deux langues zyrénienne et votiake, qui sont presque identiques à ceux des langues finnoises de l'ouest.

L'accusatif, ce cas répond souvent à l'indéfini finnois, nous verrons plus tard que la même chose a lieu pour le magyar.

La terminaison du génitif est identique à celle des langues congénères. La forme *lön, len* sert d'ailleurs à former le génitif et l'adessif. Le génitif vêpse et finnois est en *n* et l'adessif vêpse en *l* (fin. *lla*). Ces deux cas ont donc servi à composer la forme zyrénienne et votiake. Le *lön* et *len* peuvent donc se décomposer en $l + n$ (l'adessif plus le génitif).

Dans l'élatif la ressemblance de la forme permienne *is', üs'* avec l'élatif vêpse *s(t)* est encore apparente. Le *t* dans l'élatif finnois en *sta* n'est pas un élément constitutif; la preuve en est qu'il n'existe pas toujours en vêpse. La forme est donc $s = st = s'$.

Dans l'ablatif, l'*l* vêpse (fin. *lla*) se retrouve dans les langues

zyrénienne et votiake, quoique ayant déjà subi de sensibles modifications. La forme permienne est *lüs'* et *les'*.

L'allatif est le même pour les langues finnoises de l'ouest et de l'est. Vêpse *le*; f., *lle*; zyrén. et vot. *lü*.

Mais la ressemblance est surtout à remarquer dans l'abessif où la postposition laponne *taγa* (*tak*) a certainement servi de point de départ. Nous la retrouvons presque sous une forme identique dans les langues permiennes.

Le *tek*, *tög*, ne se rapproche donc pas de l'abessif finnois *tta* (*ttä*), vêpse *ta*, comme M. Wiedemann incline à le croire; nous pensons que c'est l'ancienne postposition *tak* (*taγa*) devenue suffixe.

Les suffixes de l'essif, du comitatif, de l'instructif, ainsi que celui de l'inessif (et même celui du génitif) peuvent être réduits à la terminaison *n*, qui est identique pour toutes les langues ougro-finnoises, comme M. Weske l'a suffisamment démontré dans son savant travail [1]. Il nous paraît seulement hasardé de vouloir indiquer d'une façon précise la voyelle qui a pu précéder cet *n* dans la forme primitive. Contentons-nous de constater que l'élément fondamental de tous ces suffixes est un *n*; mais quant à la voyelle qui la précède, elle n'a jamais été autre chose qu'une voyelle de liaison, et il est impossible d'indiquer sa forme primitive d'une manière précise.

## III. LANGUES BULGARES.

Nous ne pouvons traiter les dialectes mordvines et le tchérémisse en même temps; car les premiers possèdent deux espèces de déclinaison avec de nombreux cas, tandis que le tchérémisse n'est encore qu'à l'état rudimentaire.

Les cas tchérémisses sont :

| | SINGULIER. | PLURIEL. |
|---|---|---|
| Nominatif, | | *vl'a*; |
| Génitif, | *-n*; | *vl'an*; p. e. : *vidvl'an*, etc. |
| Accusatif, | *-m*; | |
| Inessif, | *-šta*; | |
| Illatif, | *-ška*; | |

1. Voir M. Weske, ibidem.

| | SINGULIER. | PLURIEL. |
|---|---|---|
| Allatif, | *-lan* ; | |
| Abessif, | *-te* ; | |
| Translatif, | *-eš*. | |

Nous voyons tout d'abord que le génitif est le même que dans les langues congénères, et que l'inessif, l'allatif et surtout l'abessif se rapprochent beaucoup des formes usitées dans les langues finnoises. N'oublions pas cependant que le tchérémisse est peut-être de toutes les langues ougro-finnoises celle qui a le plus subi l'influence d'éléments étrangers ; les idiomes tatares et le russe l'ont complétement corrompu. Cependant nous retrouvons souvent dans le tchérémisse des formes grammaticales précieuses à consulter, à cause de leur cachet ougro-finnois et de leur haute antiquité [1].

## 2. LES LANGUES MORDVINES. DÉCLINAISON INDÉFINIE.

| | ERSA-MORD. | MOKCHA-MORD. | PLURIEL. |
|---|---|---|---|
| Nominatif, | | | *-t* ; |
| Génitif, | *-ń* ; | *-n* ; | |
| Inessif. | *-ose-ese* ; | *-sa* ; | |
| Elatif, | *-st(a)* ; | *-st(a)* ; | |
| Illatif, | *-s* ; | *-s* ; | |
| Adessif, | *-av* ; | | |
| Ablatif, | *-do,-de* ; | *-da,-dë* ; | |
| Allatif, | *-nen* ; | *-ti* ; | |
| Abessif, | *-v(tomo)* ; | *f(tima)* ; | |
| Prolatif, | *-va* ; | *-va* ; | |
| Translatif, | *-ks* ; | *-ks* ; | |
| Essif, Comitatif, Instructif, | se forment à l'aide de postpositions. | | |

Le pluriel emprunte ses cas à la déclinaison définie.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, les dialectes mordvines possèdent deux espèces de déclinaisons : une déclinaison indéfinie et une déclinaison définie. Nous allons nous occuper ici exclusivement de la première ; car la déclinaison définie se forme de la déclinaison indéfinie, en ajoutant au nom augmenté du pronom démonstratif *së*, les différents suffixes casuels. Souvent ces

1. Voir surtout Budenz, ibidem.

suffixes se sont tellement confondus avec ce *së* qu'ils ne forment plus qu'un avec lui; mais c'est là une simple question grammaticale qui n'a rien à faire avec l'étude comparée de ces langues.

Ce fait d'une double déclinaison n'existe que dans les langues mordvines; dans les idiomes finnois de l'ouest la forme indéfinie ne possède que deux ou trois cas qui ne peuvent être considérés comme une déclinaison à part et le grammairien Strahlmann [1] a eu tort de vouloir établir une distinction à ce sujet.

Examinons maintenant les différents cas.

Le génitif est le même que dans les langues congénères.

C'est toujours un de ces suffixes en *n* dont l'identité a été démontrée par M. Weske [2]. Nous pouvons encore ranger l'allatif en *nen* dans la même catégorie.

La terminaison de l'inessif est la même qu'en finnois, c'est-à-dire *sa*; (*ssa* en finnois, *s* en vêpse).

La même similitude existe pour le suffixe de l'élatif qui est *sta*, en finnois également *sta*, en vêpse *s*(*t*).

M. Ahlqvist rapproche le *da* (*ta*) de l'ablatif, de la forme indéfinie finnoise *ta* (*të*), car cette forme exprimait dans l'origine une idée de mouvement partant d'un lieu; p. e. : *kotoa* (pour *kototа*), de la maison; *ulkoa* (pour *ulkota*), du dehors; *takа* (pour *takata*), par derrière; *alta*, d'en bas; *ülte*, d'en haut, etc.

Quant à l'allatif qui remplace le plus souvent le datif dans ces langues, le dialecte ersa le forme en *nen*, et le dialecte mokcha, en *ti*, qu'on ajoute dans ce dernier cas au génitif.

M. Ahlqvist constate la trace de ces deux cas dans le finnois même; p. e. : dans les adverbes de lieu, tels que *minne*, *kunne*, *sinne*, *tënne*, *toisanne*, etc., et dans *perëti*, entièrement (jusqu'au fond), de *perë*, derrière, sol, fond; *asti*, jusqu'à, (radical *ase*, mot oublié maintenant et qu'on retrouve encore dans le mot *asema*, place, lieu où l'on se tient).

La terminaison de l'abessif (*v*)*tomo*, (*f*)*tima*, se retrouve également dans les adjectifs finnois qui se terminent par la syllabe *ton* (*tön*), p. e. : *onneton*, malheureux; de *onni*, bonheur, g. *onnettoman*, racine *onnettoma*.

Quant au translatif, enfin, il est absolument le même que celui du vêpse, c'est-à-dire en *ks*.

1. Strahlmann, ibidem.
2. M. Weske, ididem.

Nous voyons par là que les suffixes casuels ont conservé dans les deux dialectes mordvines leur cachet primitif bien plus que dans le tchérémisse et même que dans les langues finnoises de l'est (permiennes).

## IV. LANGUES OUGRIENNES.

| | SINGULIER. | | PLURIEL. | |
|---|---|---|---|---|
| | OSTIAK. | MAGYAR. | OSTIAK. | MAGYAR. |
| Nominatif, | | | *-et* (*et*); | *-k*. |
| Accusatif, | | *-t*; | | |
| Génitif, | | *-nak*, (*nëk*) *-é* (*en*) aussi datif; | | |
| Inessif, | *-na*, (*-ne*,*-n*); | *-ban* (*bën*); | *kerabetna*; | *kabakban*. |
| Elatif, | | *-ból* (*ből*); | etc. | etc. |
| Illatif, | *-a*, (*-e*); | *-ba* (*-bë*); | | |
| Adessif, | *-na*, (*-lti*); | *-nál* (*nél*); | | |
| Ablatif, | *-ivet*, (*-évet*); *sour.*[1] *-euχ*, (*-iuχ*, *-i*); | *-tól* (*től*); | | |
| Allatif, | *obd.*[2] (*-lti*); | *-nak* (*nëk*); | | |
| Abessif, | *-da*,(*-de*),*-ta* (*-te*) *sour.-daχ*,(*deχ*), *-taχ*, (*-teχ*. | *-tlan*; | | |
| Translatif, | | *-vá* (*vé*); | | |
| Essif, | *-na*, (*-ne*); | *-ul* (*ül*); | | |
| Comitatif, | *-na -t*; | *-(v)al*, ((*v*) *ël*); | | |
| Instructif, | *-at*, (*-nat*); | | | |
| Possessif, | *-na*; | *-nak* (*nëk*). | | |

Examinons d'abord les cas en ostiak.

Le génitif et l'accusatif sont en ostiak semblables au nominatif.

La terminaison *a* (*e*) sert à former le datif, qui correspond dans cette langue à l'illatif. On peut rapprocher de ce suffixe la termi-

1. *Sour.* = *sourgoute* (dialect ostiak).
2. *Obd.* = *obdorsk* (dialect ostiak).

naison zyrénienne en *ë*, le suffixe finnois en *hen* et le *ga* (*ge*) tatare.

Le suffixe *na* (*ne*) sert à former l'inessif, quelquefois aussi l'adessif, l'essif, l'instructif et le possessif.

Le même suffixe existe en finnois, lapon, zyrénien, samoïède et dans d'autres langues congénères.

L'ablatif se termine par *ivet* (*évet*) (sourgoute, *euχ*, *iuχ*, *iχ*); on emploie quelquefois ce suffixe aussi pour former le prolatif. Il est très-probable que cette terminaison doit son origine à quelque postposition qui a disparu dans la langue actuelle.

Nous retrouvons d'ailleurs la forme ougro-finnoise *tl* dans le dialecte ostiak d'Obdorsk, où l'on forme l'ablatif à l'aide de *ult* (*eult*); la parenté avec l'ablatif finnois en *lta* est manifeste.

L'abessif se forme à l'aide du suffixe *da*, (*de*); (sourg., *ďaχ*, (*ďeχ*)); ce suffixe est identique à l'abessif vêpse et finnois en *ta*, *tta* (*ttë*).

L'instructif est formé par l'addition de la syllabe *at*, accolée tantôt au radical, tantôt à l'inessif; on forme à l'aide du même suffixe aussi le comitatif.

Dans le dialecte d'Obdorsk il existe un suffixe distinct pour exprimer l'allatif et l'adessif; ce suffixe est d'après Castrén *lti*, qu'on pourrait comparer à l'allatif vêpse et finnois, *le*, *lle* [1].

Quant au magyar, les cas sont très-nombreux, par suite du grand développement que cette langue a pris.

L'accusatif magyar est identique à l'indéfini vêpse et finnois; *t* en magyar, *d* en vêpse, *ta* en finn.

M. Riedl soutient que la langue magyare ne possède point de génitif, et que l'*é*, à l'aide duquel on exprime ce cas, n'est qu'un affixe possessif; et pour preuve, il déclare qu'on peut accoler à cet affixe *é* tous les autres suffixes casuels. Nous pensons au contraire que cet *é* est le reste de la terminaison primitive *ën* [2]; quant à la possibilité d'y ajouter d'autre suffixes, elle ne peut guère nous surprendre, car dans l'ostiak l'instructif se forme souvent de l'inessif par l'addition d'un suffixe, et en mokcha-mordvine l'allatif se forme de la même façon du génitif. Il n'y

1. Voir Castrén, ibidem.

2. *ën* est la contraction du pronom finnois de la troisième personne, *hën*. En magyar cet *é* était autrefois ö (hën = ën = ö = é). L'*n* du génitif, dans les langues ougro-finnoises, est certainement le vestige du pronom *hën*.

a donc là rien d'étonnant. L'*i* du pluriel possessif magyar a été autrefois *ki :* le *k* a simplement disparu; l'*é* a donc pu être également *ën* et l'*n* s'est éliminé. Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que l'inessif, l'élatif et l'illatif magyar, aujourd'hui *ba* (*bë*), *ból* (*bŏl*) et *ba* (*bë*) étaient autrefois *ńi* ou *ńë*, *ńut* et *ńol* (*ńël*) ; dans le cas précédent le changement est beaucoup moins considérable, et l'existence de l'*n* pour le génitif dans presque toutes les langues congénères est là pour corroborer notre argumentation.

L'adessif, l'allatif et l'abessif présentent également des analogies plus ou moins grandes avec le vêpse et le finnois.

Quant à l'inessif, l'ablatif, le possessif et l'élatif, dont les suffixes contiennent ou contenaient tous l'élément *n*, M. Weske les réduit à cette terminaison, qui joue un rôle très-important, surtout dans les langues ougriennes.

Le suffixe du comitatif *val* (*vël*), dans l'ancien magyar toujours *vël*, correspond au mot finnois *veli*, ami, compagnon.

## V. LANGUES SAMOÏÈDES.

Nous ajoutons un paradigme des déclinaisons samoïèdes qui sont très-intéressantes à étudier, car elles rattachent les langues ougro-finnoises aux idiomes altaïques de l'Asie, tels que le mongol, le mandchou, le tongouse, le turc, etc. Nous faisons suivre ce paradigme de quelques observations rédigées par Castrén et qui nous paraissent de la plus haute importance.

SINGULIER.

| | YOURAKS-S. | OSTIAKS-S. | TAVGHY-S. | IÉNISSÉÏ-S. | KAMASSINCHE. |
|---|---|---|---|---|---|
| Nominatif, | | | | | |
| Génitif, | ' ; | *n* ; | *ṅ* ; | ' ; | *n*.(1) |
| Accusatif, | *m* ; | *m, p* ; | *m* ; | =génitif; | *m*.(2) |
| Infinitif, | | | | | |
| Datif, | *n*,(3) *d*,(4) *t* ; | *n*,(3) *d*;(4) | *tan, dan*;(4) | *ne*,(3) *de*,(4) *te* ; | *do*,(4) *to*.(4) |
| Locatif, | *hana* (*na*);(') | *nnan, gan*;(') | *tann, dann*;(') | *hone, gone*;(6) | *gan* (*gën*) |
| | *gana, kana* ; | | | *kone* ; | *kan* (*kën*).(') |
| Ablatif, | *had* (*d*)(7) *gad*; | =locatif; | *gata, kata*; | *horo, goro*; | *ga, gë, ka,* |
| | *kad*;(8) | | | *koro* ; | (*ke*). |

SINGULIER.

| | YOURAKS-S. | OSTIAKS-S. | TAVGHY-S. | IÉNISSÉÏ-S. | KAMASSINCHE. |
|---|---|---|---|---|---|
| Prosécutif, | *una,mna*; | *un, men*; | *mann*; | *one,mone*; | *mana*; |

DUEL.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Nominatif, | *ka', g', k'*; | *g, k*; | *gai*; | *ho, go, ko*[8]; |

PLURIEL.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Nominatif, | , | *t*,[9] *la*[10]; | , | , | *zan, on ye'*.[11] |

Ce paradigme des déclinaisons samoïèdes présente les analogies suivantes avec les langues congénères.

1° Fin. *n*; lap. de Suède *n*; tchérém., *n*; mongol *in, im*; turc *uń* (*üń, iń*) ou *un* (*ün, in*) turc-orient. *niń*; tongouse, *ńi*;

2° Lap. *b, v, va*; tchérém. *m*; tchouvache *na, ne*;

3° Fin. *n* (*hen*), *lne* ou *lle*; mordv. *nen*; tchouv. *na* (*ne*); turc-orient. *ka, gha*, (*ke, ghe*) *e*; tchérém. *ke* (*s'ke*); zyrén. *e* (*ö*); lap. *i*; tchérém. *lan* (*lën*); zyrén. *lań*; vot. *len*;

4° Mong. *da* ou *ta* (*de* ou *te, do* ou *to, dö* ou *tö*); tong., *de* ou *te*, (*du* ou *tu, dü* ou *tü*);

5° Fin. *na* (*sna* ou *ssa, lna* ou *lla*); zyrén. *ïn* (*len*); lap. *n* (*sn, st*); tchérém. *s'ta s'te, st*; ehst. *s*; mordv. *so*;

6° Turc. *da, ta* (*da, te*); mong. *da, ta* (*de, te, do, to*, etc.); tong. *de, te* (*du, tu, dü, tü*);

7° Fin. *ta* (*lta*) *sta*; (zyrén. *lïs*; vot. *les'*; lap. *st*; ehst. *st*; zyrén. *ïs, säń*); mordv. *do* (*sto*); tchouv. *dan*; turc, *dan, tan* (*den, ten*); tong. *duk, tuk* (*dük, tük*); mong. *ece, ese, ehe*; mandchou *ći*;

8° Ost. *χan, gan, han* (*ken, gen, hen*); tcherém. *gic*;

9° Fin. *t*; mordv. *t*; ost. *t*; ehst., *d*; mong. *t* (*ut üt*); lap. *h, k, t*; magy. *k*;

10° Turc. *lar* (*ler*); tchérém. (*vl'a*); tong. *l*;

11° Tchouv. *sam, zam* [1].

1. Voir Castrén, ibidem.

| LANGUES<br>CAS, NOMBRE. | LANGUES FINNOISES DE L'OUEST. | | | | | | | | | | LANGUES | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | VÊPSE. | | SUOMI. | | EHSTONIEN. | | VOTE. | | LIVONIEN. | | LAP. | SUÉD. | LAP. DE TE | |
| | S. | P. | S. | P. | S. | P. | S. | P. | S. | P. | S. | P. | S. | |
| Nominatif. . | – | *-d* | | *-t* | | *-d* | | *-t* | – | *-d* | – | *h* | – | – |
| Indéfini<br>(Accusatif.) | *-d* | *id* | *ta* | (*ita*) | 1<br>(*voc.*) | 2<br>(*id.*) | (*voc.*) | (*ita*) | (*voc.*) | (*id.*) | *-b* | *-it* | – | - |
| Génitif. . . | *-n* | | *-n* | | (*voc.*) | | (*voc.*) | | (*voc.*) | | *-n* | *-i* | – | - |
| Inessif. . . | *-s* | | *-ssa* | | *-s* | | *-za* | | *-s* | | *-sne*,<br>*n* | *isne*<br>*in* | *-n* | - |
| Elatif. . . . | *-s(t)* | | *-sta* | | *-st* | | *-ssa* | | *-st* | | *-st* | *-ist* | *-s* | - |
| Illatif. . . . | *-ha* | | *-h-n* | | (*voc*) | | *-se* | | – | | *-i* | *id*<br>*idi*<br>*it* | *-i*<br>*-in* | *id*<br>*i*<br>- |
| Adessif. . . | *-l* | | *-lla* | | *-l* | | *-la* | | *n l*,<br>(*lö*) | | Ces trois cas | | | |
| Ablatif. . . | *-l(t)* | | *-lta* | | *-lt* | | *-lta* | | – | | l'aide de p | | | |
| Allatif . . . | *-le* | | *-lle* | | *-le* | | *-le* | | *l*(*lö*) | | | | | |
| Abessif. . . | *-ta* | | *-tta* | | *-ta* | | *-tta* | | – | | *-tak*<br>*-t* | *-t* | *-tak*<br>*-ta* | *-t*<br>*-t* |
| Prolatif . . | – | | *-tse* | | – | | – | | – | | – | – | – | |
| Translatif. . | *-ks* | | *-ksi* | | *-ks* | | *-hsi* | | *-ks* | | *-s* | (*-s*) | *as* | ( |
| Essif. . . . | *-nn* | | *-na* | | *-na* | | *-na* | | – | | *-n* | *-n* | *-n* | |
| Comitatif. . | – | | *-ne* | | *-g* | | – | | | | *in* (*guym*<br>(*kum*) | | *in* (*guy*<br>(*gu*<br>(*gu* | |
| Instructif. . | – | | *-n* | | – | | – | | *-ks* | | | | | |
| (Possessif). | – | | – | | – | | – | | – | | – | – | – | |

NOTA. — Nous n'avons indiqué que les suffixes du singulier,

1. *voc.* = terminaison vocalique; 2. *id.* = idem.

| ONNES | LANGUES PERMIENNES | | | | LANGUES BULGARES. | | | | | | LANGUES OUGRIENNES. | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| . FINL. | VOTIAK. | | ZYRÉNIEN. | | ERSA MORD. | | MOKCHA M. | | TCHÉRÉM. | | VOGOULE | | OSTIAK. | | MAGYARE. | |
| P. | S. | P. | S. | P. | S. | P. | S. | S. | S. | P. | S. | P. | S. | P. | S. | P. |
| *-k* | – | *yos* | | *yas* | | *-t* | | *-t* | | *vl'a* | | | – | *t* (*t'*) | | *-k* |
| *-id* *-i* | | – | *-ös* *-es* | | | | | | *-m* | – | | | – | | *-t* | |
| *-i* *-id* | *-len* | | *-lön* | | *-ń* | | *-n* | | *-n* | – | | | – | | *é(ö ën) hën (nëk)* | |
| *-in* | *-ün* | | *-in* | | *-ose* *-ese* | | *-sa* | | *-šta* | – | | | *na* *ne(n)* | | *-bdn* *-bën* | |
| – | *-üs'* | | *-is'* | | *-st* (*a*) | | *-st* (*a*) | | – | – | | | – | | *-ból* *-ből* | |
| *idi* *ide* *ida* | *-e* *-ü* | | *-ö* *-e* | | *-s* | | *-s* | | *-ška* | – | | | *a* (*e*) | | *-bá* *-bë* | |
| | *-len* | | *-lön* | | *-v* | | – | | – | – | | | *-na* (*lti*) | | *-nál* *-nél* | |
| ment à itions. | *-les'* | | *-lüs'* | | *-do* *-de* | | *-da* *-de* | | – | – | | | *-ivet* *-évet* | | *-tol* *-től* | |
| | *-ne* *-lü* | | *-lü* | | *-nen* | | *-ti* | | *-lan* | – | | | *lti* | | *-nák* *-nëk* *-(në)* | |
| (*ta*γ*a*) | *-tek* | | *tög* | | *v* (*tomo*) | | (*f*) *tima* | | *-te* | – | | | *da*(*de*) *ta* (*de*) | | *-tlán* *-tlën* | |
| | – | – | – | | *-va* | | *-va* | | – | – | | | – | | | |
| *-as* *-ass* | – | – | – | | *-ks* | | *-ks* | | *-eš* | – | | | – | | *-vá* *-vé* | |
| *-n* | *-en* *-ün* | | *-ön* *-en* | | Se forment à l'aide de postpositions. | | | | – | – | | | *-na* *-ne* | | *-ul* *-ül* | |
| *guym* | *-en* *-ün* | | *-ön* *-en* | | | | | | – | – | | | *-na-t* | | *-(v)ál* *-(v)el* | |
| | *-en* *-ün* | | *-ön* *-en* | | | | | | – | – | | | *at* (*nat*) | | – | |
| – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | | | *-na* | | *-nák* *-nëk* *-(në)* | |

le pluriel les suffixes restent toujours les mêmes qu'au singulier.

## CONCLUSION.

En examinant attentivement le paradigme comparé de toutes les langues ougro-finnoises, nous arrivons aux conclusions suivantes :

La nasale *n* est l'élément le plus important pour la formation des cas dans toutes ces langues.

C'est d'abord le suffixe du génitif pour tous les idiomes de ce groupe. La difficulté de prononcer cette lettre à la fin des mots l'a fait rejeter par l'ehstonien, le vote et le livonien. Dans le samoïède comme dans plusieurs autres langues altaïques, cet *n* a entièrement disparu, ou est devenu la gutturale nasale *ṅ*.

Les suffixes qui expriment la situation dans l'espace se subdivisent en deux catégories bien distinctes.

L'adessif, l'ablatif et l'allatif désignent un endroit à l'extérieur de l'espace, et l'inessif, l'élatif et l'illatif un endroit à l'intérieur de l'espace. L'élément constitutif de ces six cas est également *n*; la première catégorie ajoute à cet *n*, comme élément auxiliaire, la liquide *l*; la seconde catégorie la gutturale spirante *h* ou la dentale spirante *s*.

P. e. : l'illatif vêpse et finnois se termine par *ha*, *hen* (*han*, *hon*, etc.); l'allatif par *le* et *lle* (forme primitive *ln*, *lne*).

Dans quelques langues, l'allatif a perdu sa désinence *n*, comme en vêpse ; dans d'autres, cet *n* s'est changé en *l*, et dans d'autres encore une voyelle a été intercalée entre *l* et l'*n*, comme p. e. : dans le zyrénien adessif *lön*; vot. *len*; allatif *nen*; vot. *lü*; tchérém. allatif *lan*.

Il est à remarquer que c'est l'élément principal, *n* qui a disparu dans presque toutes les langues finnoises de l'ouest. Nous ne retrouvons la nasale que dans l'illatif finnois en *h-n*, et dans l'adessif livonien *-n* (*l*, *ô*), tandis que dans les langues ougriennes c'est l'élément auxiliaire *l* qui a disparu à son tour. Les langues permiennes placées entre les deux ont conservé les deux éléments, et le tchérémisse les a conservé à un seul cas. Le mordvine, sous le rapport des suffixes casuels, se rattache intimement aux langues finnoises de l'ouest.

L'illatif a donc perdu dans plusieurs langues l'*h* et quelquefois aussi l'*n*; d'où le vot. *e*, *ü*, et le zyrén. *-ö*, *-e*; le finnois même rejette dans certains de ses dialectes à la fois l'*h* et l'*n*.

A cet élément principal *n*, on ajoute *s* à l'inessif et *l* à l'illatif. L'adessif vêpse et finnois était donc primitivement *ln, lna,* aujourd'hui *l, lla*; l'inessif était *sn, sna,* aujourd'hui *s, ssa*; nous voyons les deux éléments encore réunis dans le lapon de Suède, comme *sne,* pl. *isne.*

Castrén pense que l'élément principal de l'ablatif était *t,* qu'on retrouve en effet à peu d'exceptions près dans toutes les langues ougro-finnoises ; et il a certainement raison, car l'existence de la postposition laponne *ald,* à l'aide de laquelle on exprime ce cas, vient encore appuyer son opinion. Seulement nous croyons que ce *t* est d'une origine plus récente que l'*n* ; il est venu remplacer cette lettre qui, étant l'élément principal pour tous les suffixes de cette catégorie, devait nécessairement céder sa place soit à des éléments auxiliaires, soit à des éléments étrangers afin de pouvoir mettre de la clarté dans les distinctions de ces différents cas; mais l'*n* a existé primitivement, de même que dans l'élatif, où il a également cédé la place à la lettre *t*. Si nous possédions des monuments de la langue vêpse, ils viendraient certainement confirmer notre opinion, car dans cette langue le *t* n'existe pas toujours, ni dans l'ablatif, ni dans l'élatif.

L'*n* est également l'élément constitutif dans l'essif, dans le comitatif et dans l'instructif. Nous renvoyons sur ce point au savant travail de M. Weske [1].

Le suffixe de l'indéfini qui correspond souvent à l'accusatif, est la dentale explosive *d, t*. Nous avons démontré dans un des précédents chapitre l'identité de ce suffixe avec la terminaison du pluriel défini.

L'*m* tchérémisse et le *b* dans le lapon de Suède ne sauraient nous surprendre. Nous retrouvons le *b* sous la forme de *p* dans l'ostiak-samoïède, et l'*m* dans les quatre autres dialectes samoïèdes. Castrén soutient que ce cas, c'est-à-dire l'accusatif, s'était avec le temps, confondu dans les langues finnoises de l'ouest avec le génitif. L'*m* serait devenu *n*. Nous ne pouvons admettre cette opinion : ce procédé nous paraissant beaucoup trop âryen. L'accusatif et le génitif sont d'ailleurs deux cas bien distincts l'un de l'autre ; et il est facile de prouver qu'à l'accusatif des langues ougriennes et bulgares correspond l'indéfini finnois [2].

1. M. Weske, ibidem.

2. M. *Schott* partage l'opinion de *Castrén* et il veut identifier l'accusatif au génitif. Il essaie de prouver, d'une façon fort ingénieuse d'ailleurs, que

## § VI

### FORMATION DU COMPARATIF ET DU SUPERLATIF.

#### 1. LE FINNOIS-SUOMIEN.

Le comparatif se forme en finnois-suomien en ajoutant au radical le suffixe *-mpa* (*-mpë*) et le superlatif en ajoutant le suffixe *-impa* (*-impë*).

1. REMARQUE. — Nous savons que le nominatif ne contient presque jamais la forme primitive et que cette forme reparaît souvent avant les suffixes. Le même principe préside à la formation du comparatif et du superlatif.

On forme donc le nominatif du comparatif en ajoutant au radical du positif la syllabe *-mpi* ; les radicaux à deux syllabes changent les voyelles terminales *a*, *ë* en *e* ; p. e. : *vanha*, vieux, âgé; comp. *vanhe -mpi; vëkevë*, fort, vigoureux; comp. *vëkevë-mpi; súri* (rad. *súre*) ; comp. *súre-mpi* ; *luonnollinen*, naturel (rad. *luonnollise*), comp. *luonnollise-mpi; rakas*, cher (rad. *rakkaha*), comp. *rakkaha-mpi* ou *rakká-mpi* ; *raitis*, sain, bien portant (rad. *raittihi*), comp. *raittihi-mpi* ou *raittí-mpi*; *ohut*, menu, mince (rad. *ohue*), comp. *ohue-mpi*, etc.

2. REMARQUE. — On forme le nominatif du superlatif en

l'indéfini est formé de l'abessif; il compare le lap.-suédois *taka, tak*, au finn. *tom*, (*ton*), *toma;* lap.-norvégien *tëbme;* et au *tal, tól,* (*tul*), *talan*, des Vogoules et des Magyars. Nous pensons que le *taγa, taka, tak*, lap.-suédois, a présidé à la formation de l'abessif et par conséquent aussi à l'origine de *talan*. L'ablatif en (*l*)*t*, *lta* (*ltë*) que M. Schott considère comme anneau de transition entre l'abessif et l'indéfini nous paraît être la forme contractée de la postposition laponne *ald*. Pour nous, l'indéfini des langues finnoises de l'ouest correspond à l'accusatif des langues congénères, et aucun de ces deux cas ne peut se rapprocher au point de vue de l'origine du génitif dans ces mêmes langues. La dentale nasale *n* est l'élément constitutif du génitif ainsi que des autres cas se rattachant au génitif (voir Weske, ibidem) et la dentale explosive *t*, (*d*) est l'élémentprincipal de l'indéfini. L'emploi de ces cas, au point de vue de la syntaxe, n'a rien à faire avec leur origine. Il est certainement curieux de constater, avec M. Schott, que la forme indéfinie finnoise se retrouve dans le *Yakoute*. Ainsi on dit en finn. *kieli*, langue ; yakoute, *tül;* indéf. finn. *kiel-të;* indéf. yakoute, *tül-ta*. Nous regrettons d'être en désaccord sur ce point avec le plus savant *altaïsant* de notre époque.

ajoutant au radical du positif le suffixe *-in*; les voyelles terminales *a, ë, e, i,* disparaissent avant le suffixe du superlatif; p. e. : *huono,* chétif, misérable; sup. *huono-in*; *tülü,* dur, sévère, altier; sup. *tülü-in*; *vanha,* sup. *vanh-in; vëkevë,* sup. *vëkev-in*; *rakas* (rad. *rakkaha*), sup. *rakkah-in*; *sileë,* plat, uni, poli, sup. *sile-in*; etc.

3. Remarque. — Les formes primitives de ces deux suffixes reparaissent devant les terminaisons casuelles. Ainsi *rikas,* riche (rad. *rikkaha*), gén. *rikkan* (pour *rikkahan*), forme son comparatif en *rikká-mpi* et son superlatif en *rikka-in,* mais le génitif du comparatif est *rikkaha-mma-n* ou *rikká-mma-n* pour (*rikkaha-mpa-n*); le génitif du superlatif *rikka-imma-n* pour (*rikka-impa-n* [1]); de même *lühüt,* court (rad. *lühüe*), gén. *lühüe-n*, comp. *lühüe-mpi,* sup. *lühü-in*; gén. du comp. *lühüe-mmë-n,* gén. du sup. *lühü-immë-n*; etc.; dans les deux cas le radical du comparatif est *rikkaha-mpa* ou *rikká-mpa* et *lühüe-mpë* et celui du superlatif est *rikka-impa, lühü-impë,* et ces formes primitives reparaissent au génitif ainsi qu'aux autres cas.

4. Remarque. — Le signe caractéristique du comparatif est donc le suffixe *-mpa* (*mpë*), celui du superlatif le suffixe *-impa* (*-impë*).

Dans l'origine le nominatif pour le comparatif et pour le superlatif ont donc été les mêmes.

Le même fait phonétique a lieu pour les adjectifs qui ont une signification analogue à celle de l'abessif (caritif); p. e. : *osaton,* disgracié, et *sütön,* innocent, ont pour forme radicales *osattoma, süttömë,* et forment donc leur génitif en *osattoma-n* et *süttömë-n* [2].

## 2. LE VÊPSE OU ANCIEN TCHOUDE.

Le comparatif se forme en langue vêpse, conformément à ce que nous avons énoncé dans notre chapitre sur la mutation des consonnes, en *-mb.*

1. Remarque. — L'explosive forte finnoise *p* devient *b* en

1. *mp* = *mm*, conformément aux lois sur la mutation des consonnes (voir § II dans la *Revue* d'octobre 1874, pages 45 et 46). F. *lampi*, lac, gén. *lammin;* f. *rampa,* perclus, paralysé, gén. *rammin;* f. *lampa* ou *lammas,* mouton; etc.

2. Voir Eurén, Strahlmann, etc , ibidem.

vêpse ou ancien tchoude et la terminaison vocalique propre au finnois-suomien disparaît; p. e. : f. *vísampi*, plus sage; vêpse, *mudreniemb*; f. *hempiëmpi*, plus mou; v. *t'somemb*; f. *parempi*, mieux; v. *paremb*; *enempi*, plus, plus loin; v. *enamb*; f. *lëmpi-mëmpi*, plus chaud; v. *lëmbemb*; etc. [1].

2. Remarque. — Le superlatif se forme en vêpse, en faisant précéder le positif des adverbes *samí* et *luyas*; p. e. : *samí kuiv*, le plus sec; *luyas korged*, très-haut, le plus haut. Dans le dialecte vêpse d'Oyat on rencontre cependant la trace du superlatif finnois en *in*.

### 3. le vote.

Cette langue forme son comparatif à l'aide du suffixe *-pa*.

1. Remarque. — Au nominatif du comparatif le suffixe est *-pi* au lieu de *-pa*, absolument comme au finnois-suomien; p. e. : *mussa*, noir, comp. *musse-pi*; *kôva*, dur, comp. *kôve-pi*; *pühë*, saint, comp. *pühe-pi*; *süvë*, profond, comp. *süvepi*; etc.

Le suffixe a été cependant dans son origine *-pa*, car ces mêmes adjectifs forment leur inessif en ajoutant le suffixe de ce cas *-za* au radical se terminant en *-pa*; p. e. : *musse-pa-za*; *kôve-pa-za*; *pühë-pë-zë*; *süvë-pë-zë*; etc.

2. Remarque. — Le superlatif se forme en vôte en faisant précéder le comparatif de l'adverbe *kôikkiď*, très, le plus; p. e.: *kôikkiď pühepi*, le plus saint; *kôikkiď mussepi*, le plus noir; etc. [2].

### 4. l'ehstonien.

En ehstonien le comparatif se forme en ajoutant au positif le suffixe *-m*.

1. Remarque. — Le suffixe *-m* du positif est généralement précédé d'une voyelle à liaison; p. e. : *kavala*, rusé, comp. *kavala-m*; *sügar*, profond, comp. *sügar-a-m*; *aús*, honoré, comp. *aús-a-m*; *nór*, jeune, comp. *nór-e-m*; *hal*, gris, comp. *hall-i-m*; *kallis*, cher, comp. *kalli-m*; *kaunis*, beau, comp. *kauni-m*; *happu*, sur, aigre, comp. *happu-m*; *puhas*, propre, comp. *puhta-m*; *kúlus*, célèbre, comp. *kúldsa-m*; *ŏnes*, creux, comp. *ŏndsa-m*; *ërras*, compatissant, comp. *ërda-m*; *ús*, neuf, comp. *ue-m*; etc.

Dans tous ces cas la voyelle à liaison, ainsi que la métathèse, s'expliquent aisément par la forme primitive à terminaison vocalique qui se retrouve dans le finnois-suomien. Ainsi :

1. Voir Lönnrot, Alqvist, ibidem.
2. Voir Ahlqvist, ibidem.

fin. *úsi*; ehst. *ús*; fin. (rad. *úte*) comp. *údempi*; ehst. *uem*. (Selon le principe de l'adoucissement des consonnes le *d* a disparu en ehstonien);

finn. *kúlun, küllan*, obscure, luceo, longe splendens appareo;

En ehst. *kúlus*, célèbre, comp. *küldsa-m*, l'élément dental et la voyelle *a* se retrouvent dans la forme finnoise;

fin. *puhdas*, propre; *puhtaus*, propreté; ehst. *puhas*, propre, comp. *puhta-m*; l'élément dental se retrouve dans le finnois.

fin. *hapain, hapoin*, gén. *happamen, happomen*, sur, aigre;

ehst. *happu*, comp. *happum*;

fin. *haleva*, blanchâtre, grisâtre; *halistun*, blanchir, devenir blanchâtre;

ehst. *hal*, gris, comp. *hallim*;

fin. *nuori* (rad. *nuore*), comp. *nuorempi*, jeune; ehst. *nór*, comp. *nórem*; etc.

2. Remarque. — Les adjectifs monosyllabiques prennent généralement un *e* pour voyelle de liaison; p. e. : *nödr*, faible, comp. *nödr-e-m*; *mërg*, mouillé, comp. *mërg-e-m*; *tark*, prudent, comp. *targ-e-m*; *paks*, gros, comp. *paks-e-m*; etc.

3. Remarque. — Les adjectifs qui se terminent par *a* ou *i* changent cette lettre en *e* devant l'*m* du comparatif, absolument comme en finnois-suomien; p. e. : *kena*, joli, comp. *kene-m*; *köva*, dur, comp. *köve-m*; *paha*, mauvais, comp. *pahe-m*; *vana*, vieux, comp. *vane-m*; *lahi* ou *lahya*, maigre, comp. *lahye-m*; *kuri*, méchant, comp. *kure-m*; etc. Cependant *püha*, saint, forme *püha-m*; *vaga*, pieux, comp. *vaga-m*; *viha*, amer, comp. *viha-m*; etc.

4. Remarque. — Le superlatif se forme à l'aide de l'adverbe *köige* qu'on place devant le comparatif, absolument comme en vôte; p. e. : *köige parem*, le meilleur; *köige kövem*, le plus dur; etc.

5. Remarque. — Dans les dialectes de Werro et de Dorpat on forme le comparatif à l'aide du suffixe *-mb*, comme en vêpse ou ancien tchoude; p. e. : *pare-mb*, meilleur; *köve-mb*, plus dur; etc. [1].

## 5. le livonien.

Le comparatif se forme en livonien à l'aide du suffixe *-m*, qui est presque toujours précédé de la voyelle à liaison *i*;

1. Voir Sjögrén, Wiedemann, ibidem.

Le superlatif est ou semblable au comparatif ou se forme à l'aide d'une circonlocution, comme dans plusieurs langues congénères.

1. Remarque. — Le suffixe *-m* du comparatif s'accole tout naturellement au radical; p. e. : *kuord*, haut, comp. *kuord-i-m*; *odôs*, comp. *od-i-m*; *ármas*, pl. *armôd*, comp. *arm-i-m*, gracieux; etc. La forme primitive reparaît devant le suffixe du pluriel et la voyelle se change en *i*.

2. Remarque. — Le superlatif a la même forme que le comparatif; de même qu'en finnois-suomien où les deux formes primitives sont semblables. On emploie le pronom démonstratif *se* pour éviter toute ambiguïté; p. e. : *in brúni um se parím ôbbi*, le bai est le meilleur cheval; *se rištín um se sliktun*, cet homme est le plus mauvais; etc.

La circonlocution se fait à l'aide de *ůl' amád* (au-dessus de tout) qu'on place avant le positif ou avant le comparatif; p. e. : *kovál um ůl' amád yumál;* Dieu est le plus sage; *kórli um se koválim ůl' amád velíd*, Charles est le plus sage des frères (le plus sage de tous); etc. [1].

## 6. le lapon.

Le comparatif se forme, en lapon, en accolant la consonne labiale explosive douce *b* au radical, et le superlatif par l'addition de la syllabe *mus*.

1. Remarque. — Le suffixe *-b* s'accole à la forme primitive, et le suffixe *mus* au nominatif; p. e. :

*baha*, méchant, rad. *baha*, comp. *bahab*, sup. *bahhamus*;
*nuorra*, jeune, rad. *nuora*, comp. *nuorab*, sup. *nuorramus*;
*ngyo*, honteux, rad. *nyo*, comp. *nyob*, sup. *nyomus*;
*duotta*, vrai, rad. *duoδa*, comp. *duoδab*, sup. *duoδamus*;
*murri*, triste, rad. *murri*, comp. *murrib*, sup. *murrimus*;
*boarka*, amère, rad. *boarka*, comp. *boarkab*, sup. *boarkamus*;
*yalla*, bête, rad. *yalla*, comp. *yallab*, sup. *yallamus*, etc.

2. Remarque. — D'autres adjectifs ajoutent *-bbo* (*-bbu*) au comparatif et *-mmus*, au superlatif; d'autres simplement *b* au comparatif et *muš* au superlatif; d'autres *-bbo* (*-ëbbu*) au comparatif et *-mus* (*-ëmus*) au superlatif; et d'autres enfin *-bbo* (*-ëbbo*) au

1. Voir Ahrens, Weske, etc., ibidem.

comparatif et *-amus* (*ëmus*) au superlatif. Quelques exemples suffiront pour donner une idée exacte de cette grande variété dans la formation du comparatif et du superlatif ; p. e. :

*audogas*, clément, gracieux, rad. *audogasa*, comp. *audogasab*, sup. *audogasamus* ;

*diettalas*, public, manifeste, comp. *diettalasab*, *diettalasabbo*, (*-ëbbu*), sup. *diettalasmus*, (*-ëmus*);

*vëγalaś*, puissant, comp. *vëγalažab*, *-bbo*, sup. *vëγalažšamus* ;

*dorvotëbme*, désespéré, rad. *dorvote*, comp. *dorvotebbo*, *-bbu*, sup. *dorvotemmus* ;

*lâkkâ*, proche, près, comp. *lâγâb*, sup. *lâγâmuš* ;

*assay*, gros, rad. *assa*, comp. *assab*, sup. *assamuš* ;

*barok*, prompt, comp. *barokabbo* (*-ëbbu*), sup. *barokamus* (*-ëmus*) ;

*ervok*, gai, comp. *ervokabbo* (*-ëbbu*), sup. *ervokamus* (*-ëmus*) ;

*alek*, bleu, comp. *alekabbo* (*-ëbbu*), sup. *alekamus* (*-ëmus*) ; etc. [1].

### 7. LE VOTIAKE.

En votiake le comparatif se forme par l'addition de la syllabe *-gem* ou *-ges* ; le superlatif est semblable au comparatif, ou se forme à l'aide d'une circonlocution.

1. REMARQUE. — Les deux suffixes *gem* et *ges* doivent leur origine probablement à deux dialectes du votiake. Le suffixe *gem* se trouve surtout dans la traduction de l'évangile de Saint-Marc, et le suffixe *ges* dans les autres traductions. La grammaire de 1775 contient les deux.

2. REMARQUE. — Le superlatif est semblable au comparatif ; p. e. : *kin kë medë zökgem luiny*, *aszë med ulti karoz*, celui qui veut être le plus grand doit commencer par s'abaisser (et quiconque d'entre vous voudra être le premier, sera serviteur de tous), ou il se forme à l'aide de l'adverbe très, *tuš* ; p. e. : *tuš yun soyos kïškazï*, ils avaient très-peur.

Par le fait, cette dernière forme se rapproche plutôt du superlatif absolu [2].

### 8. LE ZYRÉNIEN.

Le comparatif se forme en zyrénien par l'addition de la syl-

1. Voir Rask, Friis, etc., ibidem
2. Voir Wiedemann, ibidem.

labe *džĭk* ; le superlatif est ou semblable au comparatif, ou il se forme au moyen d'une circonlocution.

1. Remarque. — Le son dental *d* de ce suffixe disparaît quand l'adjectif se termine par un *t* ou un *d* ; p. e. :

*ĭdžĭd*, grand, comp. *ĭtžĭdžĭk* ;

*itšet*, petit, comp. *itšetžĭk* ;

*dona*, précieux, comp. *donadžĭk* ;

*koknid*, léger, comp. *konidzĭk* ; etc.

2. Remarque. — Le superlatif est, ou le même que le comparatif, ou il se forme à l'aide de l'adverbe *med, medzë* ; p. e. :

*kutšöm zapov'ed'em med ĭdžĭd zakonĭn ?* Quel est le (plus) grand commandement de la loi ?

*nekutšöm med'zë itšet gižöm zakonĭs'*, pas de plus petite lettre dans la loi ; etc.

Le superlatif absolu se forme à l'aide de *zev*, très [1].

## 9. le mordvine.

A. *L'ersa-mordvine.* — Cette langue ne possède ni de comparatif, ni de superlatif proprement dit.

1. Remarque. — Pour exprimer l'idée du comparatif, l'adjectif reste invariable, et l'objet que l'on compare à un autre se met à l'ablatif ; p. e. :

*son moňden viev*, il est plus fort que moi ;

*tët'a t'soradonzo pokš*, le père est plus grand que le fils ;

Si l'un des deux objets comparés manque, on est obligé de se servir de l'ablatif du pronom démonstratif *sede, sekde* ; p. e. :

*son sede viev*, il est plus fort ;

*tët'a sede pokš*, le père est plus grand ; etc.

2. Remarque. — Il n'y a pas de forme spéciale pour exprimer l'idée du superlatif. On se sert, ou du comparatif, ou on met l'objet comparé à l'indéfini, ou on le compare avec la généralité ; p. e. :

*sede viškine yutkstonk*, le plus petit (entre vous) ;

*son vesemede viškine*, il est plus petit (que tous) ; etc. [2].

B. *Le mokcha-mordvine.* — Comme le dialecte *ersa*, le dialecte

1. Voir Gabelentz, Castrén, Sjögren et Wiedemann, ibidem.
2. Voir Wiedemann ibidem.

*mokcha* ne possède point de comparatif, le superlatif se forme à l'aide de la particule *en*, empruntée au tatar.

1. Remarque. — On exprime le comparatif absolument comme en ersa-mordvine à l'aide de l'ablatif ou du pronom démonstratif *së*; p. e. :

*son alašada táza*, il est plus fort qu'un cheval;

*s'ada yožu*, plus intelligent; *s'ada kurík*, plus prompt; etc.

2. Remarque. — La particule *en* qui sert à former le superlatif, se place avant le positif; p. e. :

*en otsus'*, le plus grand; *en akšís'*, le plus blanc; etc. [1].

## 10. le tchérémisse.

Le tchérémisse ne possède pas de comparatif ni de superlatif proprement dit.

1. Remarque. — Le comparatif s'exprime, en ajoutant à l'objet auquel on compare un autre, le mot *gïts*, *gïtsen*; p. e. :

*šim kel'tem'ašvl'am ške gïts pis'avl'am*, sept diables plus méchants que lui-même;

*magan'a tsïla gïts kogo zapov'et*, quel est le plus grand commandement (le plus grand de tous).

Quelquefois cependant on ajoute à l'adjectif ou à l'adverbe le suffixe *rak* (turc, *rak*, *rek*), qui prend l'accent tonique; p. e. :

*prorokvl'a gïts kogorakam*, plus grand que les prophètes;

*liškarak*, plus près; *mindïrkarak*, plus éloigné; etc.

2. Remarque. — Le superlatif ne se distingue pas du comparatif, on le reconnaît tout au plus par le sens général de la phrase ou par l'emploi du mot *tsïl'a*, tous [2].

## 11. l'ostiak.

Le comparatif et le superlatif se forment en ostiak à l'aide du suffixe *-a*; p. e. : *ay*, petit, comp. *aya*; *un*, grand, comp. *una*; etc.

1. Remarque. — Le comparatif et le superlatif sont en plus suivis du *kińža* (plus que), qu'on place après l'objet comparé : p. e. :

1. Voir Ahlqvist, ibidem.
2. Voir Wiedemann, ibidem.

*sit turum unbïtna aya nemïtšal*, on le dit plus petit, le plus petit du paradis ;

*lïl letot kińža pa el lumïdta sah kińža una au ull?* L'âme n'est-elle pas plus que la nourriture, le corps n'est-il pas plus que les vêtements?

2. Remarque. — Dans l'ostiak du midi on exprime le comparatif et le superlatif à l'aide de l'ablatif, comme en mordvine; p. e. :

*tau sâgarívet kereš*, le cheval est plus haut que la vache ;

*nânk yúgodívet âr*, le melèze est le plus grand des arbres ; etc.

Dans le cas où l'un des objets comparés n'est pas exprimé, on se sert de l'ablatif du pronom démonstratif; p. e. :

*sâgar yem, tau tomívet yem*, la vache est bonne, le cheval est meilleur qu'elle.

Quelquefois la langue ostiake se sert des adverbes *os* ou *yešo* pour former le comparatif, et des mots *ašma, taχ, čikka*, etc., pour former le superlatif. Tous ces mots sont d'origine russe; p. e. :

*ašma* ou *pat'lâ yem*, très-bon ;

*čikka ogor*, très-haut ;

*patlâgívet âdem* (entre tous mauvais) le plus mauvais; etc. [1].

## 12. le vogoule

Le vogoule forme le comparatif à l'aide du suffixe *-nu*; le konda-vogoule à l'aide de la syllabe *-ńuv, nou* ; p. e. :

*mań*, petit, comp. *mańnu*;

*ošt*, fin, comp. *oštńuv* ;

*yomas*, bon, pluriel *yomaset*, comp. pl. *yomasetńuv* ;

*šav*, beaucoup, comp. *šavńuv* ; etc.

Le mot *ńuv* a dans la langue konda-vogoule une signification de grandeur [2].

## 13. le magyar.

Le comparatif se forme en magyar à l'aide du suffixe *-bb* ; le superlatif se forme à l'aide d'un préfixe.

1. Voir Castrén, Hunfalvy, ibidem.

2. Voir Hunfalvy, ibidem. L'excellent travail de M. Hunfalvy nous est parvenu trop tard, et nous n'avons pas pu nous en servir pour les précédents chapitres.

1. Remarque. — Dans l'ancienne langue magyar le suffixe du comparatif s'accolait à tous les radicaux sans distinction, aujourd'hui on l'ajoute aux radicaux à consonne terminale au moyen d'une voyelle à liaison (*a* ou *ë*); p. e. :

*durvâ*, grossier, comp. *durvá-bb;*

*fërdë*, de travers, penché, comp. *fërdé-bb*;

*láǵ*, mou, comp. *láǵ-â-bb*;

*kiš*, petit, comp. *kiš-ë-bb;* etc.

Les adjectifs en *i*, *u*, *ü*, ajoutent ou *bb* simplement, ou *abb*, *ëbb*; p. e. :

*régi*, vieux, ancien; comp. *régi-bb* ou *régi-ë-bb;*

*këšërü*, amère, comp. *këšërü-bb* ou *këšërü-ë-bb;* etc.

Les adjectifs qui se terminent par *š*, *s*, *z* prennent au comparatif ou *abb*, *ëbb* ou un *b* seulement; p. e. :

*këdvës*, cher, comp. *këdvëš-b* ou *këdvëš-ë-bb*;

*mërés*, audacieux, comp. *mërés-b* ou *mërés-ë-bb*;

*sárâz*, sec, comp. *sárâz-b* ou *sárâz-a-bb;* etc.

2. Remarque. — On ajoute au comparatif souvent aussi le suffixe *ik* (*i* + *k*; le suffixe possessif de la troisième personne et le suffixe du pluriel). Ce suffixe donne aux adjectifs la signification du *genitivus partitivus*, latin (entre eux); p. e. :

*kiš-ë-bb-ik*, le plus petit (entre eux);

*nâǵ-o-bb-ik*, le plus grand (entre eux).

3. Remarque. — Le superlatif se forme à l'exemple des langues slaves en faisant précéder le comparatif du préfixe *lëg* (d'après Riedl, probablement une forme accessoire de l'adverbe *ëlég*, assez); p. e. :

*lëgdurvább*, le plus grossier, *lëgfërdébb*, le plus incliné;

*lëgkišëbb*, le plus petit, *lëgsomoruább*, le plus triste; etc.

4. Remarque. — Jusqu'au xv^e^ siècle on exprimait le superlatif, en faisant précéder le comparatif des mots *mënnél*, *mëntől* (*mënd* + *nél*, que tous, *mënd* + *től*, de tous, de la racine *mënd*, tous); p. e. :

*mënnél* ou *mëntől sëbb*, le plus beau (plus beau que tout);

*mënnél* ou *mëntől yobb*, le meilleur (meilleur que tout).

5. Remarque. — Les adjectifs en *šó* et *šő* et les adjectifs de lieu en *l*, forment leur superlatif en faisant précéder le positif du préfixe *lëg*; p. e. :

*lëgëlšő*, le premier; *lëgutolšó*, le dernier;

*lëghátul*, le plus en arrière; *lëgëlül*, le plus en avant; etc. [1].

### 14. LES LANGUES SAMOÏÈDES.

Les langues samoïèdes ne possèdent pas de comparatif ni de superlatif proprement dit. On forme les deux degrés de comparaison à l'aide de circonlocution.

1. REMARQUE. — Le comparatif se forme comme dans les langues finnoises de l'est et bulgares, en mettant l'objet comparé à l'ablatif; p. e. :

yourak-sam., *tï vueńukohod pircea*;

tavghi-sam., *tá bânkata firagá;* le renne est plus grand que le chien;

ostiak-sam., *ćünd χ̣irnan vargaek*, le cheval est plus grand que la vache.

kamassinche, *ínë thôgo' urgo*, le cheval est plus grand que le renne.

Quand l'un des deux objets comparés manque, on le remplace par l'ablatif du pronom démonstratif, absolument comme dans les langues congénères; p. e. :

yourak-sam., *ho'ârka, hâdï t'ikehed 'arka*, le bouleau est grand, le pin est plus grand;

tavghi-sam., *'ul'ada tańat, yamada takâgata tankagâ*, le loup est fort, l'ours est plus fort; etc.

2. REMARQUE. — On exprime le superlatif en mettant l'objet comparé à l'ablatif du pluriel, souvent précédé de l'épithète tout, ce qui correspond à la locution russe du même genre; p. e. :

*nieneceńa't sava*, le meilleur des hommes (le bon des hommes);

*peaha't 'ârka*, le plus grand des arbres (le grand des arbres);

tavghi-sam., *band'a' kolegita 'ani'e* le plus grand poisson;

yourak-sam., *seamcan tehe't sava*, le meilleur renne; etc. [2].

### CONCLUSION.

Le finnois-suomien et le lapon possèdent seuls les deux degrés de comparaison, se formant à l'aide de suffixe. Les autres langues

1. Voir Riedl, ibidem.
2. Voir Castrén, ibidem.

du groupe ougro-finnois ne possèdent généralement que le comparatif, car le superlatif se forme au moyen d'une circonlocution, le magyar et le tchérémisse se servent même de la préfixation. Quelques langues du groupe ougro-finnois ne possèdent même pas de comparatif ni de superlatif proprement dit.

Castrén soutient dans sa grammaire samoïède, son œuvre philologique capitale, que toutes ces langues avaient manqué en principe de suffixes de comparaison. Malgré la grande autorité de Castrén, nous sommes obligé de nous inscrire en faux contre cette assertion. Nous pensons que toutes les langues ougro-finnoises ont eu dans l'origine, pour le comparatif et pour le superlatif, un seul et même suffixe dont l'élément constitutif a été *mb* ou *mp*. En finnois et en vêpse nous voyons que la racine des deux degrés de comparaison est *mb*, *mpa* (*mpë*). De cette forme primitive et originelle, l'ehstonien et le livonien ont conservé l'élément labial nasal *m*, tandis que le vôte, le lapon et le magyar n'ont conservé que l'élément labial explosif doux *b*. (Dans les dialectes ehstoniens de Dorpat et de Werro le comparatif se forme comme en vêpse par l'addition de *-mb*). Dans le lapon la consonne labiale nasale se retrouve au superlatif.

Nous voyons ici le même procédé que pour le suffixe de l'illatif, où les langues finnoises de l'ouest ont conservé l'élément principal, tandis que les langues ougriennes se sont contentées de l'élément auxiliaire.

Ce qui nous fait croire à la haute antiquité du suffixe du comparatif, c'est son existence dans le vêpse ou ancien tchoude, langue qui, malgré l'influence directe et latente du russe, a conservé les deux éléments dans toute leur pureté ; *m* et *b* ont subsisté intacts. L'existence du même suffixe en magyar corrobore également en faveur de cette antique origine. Car le fait d'une cohabitation des Magyars avec les Lapons, à une certaine époque, s'impose à tout le monde ; mais elle remonte, sans aucun doute, à un temps fort reculé.

Quant au superlatif, le lapon est la seule langue du groupe ougro-finnois qui possède un suffixe proprement dit. Ce suffixe *mus* renferme cependant un des éléments du suffixe du comparatif. En finnois le superlatif actuel s'est formé à fur et à mesure du comparatif. Les autres langues le forment toutes au moyen d'une circonlocution, à l'exception du magyar, qui emploie dans ce cas

la méthode âryenne de la préfixation, et le tchérémisse qui se sert, à la même fin, d'une particule tatare. Le *lëg* magyar est-il le vestige du mot *ëlég*, assez, comme Riedl le pense, ou doit-il son origine au finnois *líka*; ehst. *líg*; lap. *like*, superflu, trop; comme Révai et Boller étaient portés à le croire [1]. C'est là une question à débattre. L'opinion de Riedl nous paraît beaucoup plus vraisemblable, car comment les Magyars auraient-ils pu employer un mot finnois, à une époque où ils avaient cessé depuis des siècles tout rapport avec leurs frères du nord de l'Europe? Le superlatif à l'aide de *lëg* n'existe pas dans les documents magyars, antérieurs au xv[e] siècle, et ces mêmes documents ne renferment nulle part la trace d'un mot finnois *líka* (*líg*, *like*). Cependant le mot magyar *ëlég*, *ëlëgë*, dans Verantius, *ëlëgh*; dans Molnar, *ëlëg* pourrait être d'une même origine que *líka*, *líg*, *like*, et c'est là la seule hypothèse qui pourrait concilier l'opinion de Riedl avec celle de Révai et Boller.

Nous concluons de tout ce que nous venons de dire, que :

1° *Les langues ougro-finnoises ont possédé dans l'origine des suffixes de comparaison, dont l'élément constitutif a été pour le comparatif et pour le superlatif mb, mp.*

2° *Ces éléments subsistent en tchoude, en finnois-suomien. Le livonien et l'ehstonien de Reval n'ont conservé que l'élément m; le vôte, le lapon et le magyar l'élément p, b.*

3° *Le superlatif est d'une formation récente et les différentes langues ougro-finnoises en ont souvent emprunté les éléments aux idiomes des peuples limitrophes.*

1. Voir J.-N. Révai, grammatica hungarica. Ad genuinam patrii sermonis indolem fideliter exacta, affinumque linguarum adminiculis locupletius illustrata, etc, Pestini, 1806.

CH.-E. DE UJFALVY.

(*A suivre.*)

# LE JADE

## ÉTUDE HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

## SUR LA PIERRE APPELÉE *YŬ* PAR LES CHINOIS

---

Si, parmi les substances minérales, il en est une qui mérite de fixer particulièrement l'attention, c'est assurément le *jade*. Pendant longtemps les cabinets de minéralogie n'ont possédé cette précieuse matière qu'en modestes échantillons, acquis pourtant à des prix fort élevés ; mais aujourd'hui, grâce aux relations des nations occidentales avec celles de l'extrême Orient, les antiquités chinoises sont devenues moins rares, de nouvelles et importantes collections se sont formées, et les musées de l'Europe, pour la plupart, se sont enrichis des œuvres d'art les plus splendides et des morceaux les plus capitaux. Nous croyons donc être de quelque utilité à l'archéologie orientale en publiant cette notice sur le jade, si apprécié des amateurs, et dont la curieuse histoire est cependant si peu connue.

### I

Le jade, très-commun aux Indes et à la Chine, varie, comme on sait, du blanc graisseux au vert olive foncé, suivant la quantité d'oxyde de fer et d'oxyde de chrôme qui entre dans sa composition. C'est, de tous les cailloux, l'espèce la plus dure et la plus pesante ; sa pâte est d'un grain très-fin ; son poli est assez beau, mais il conserve toujours quelque chose de gras à l'œil et au toucher, qui donne à sa translucidité l'aspect de l'huile figée ou de la cire. Quoique sa nuance la plus ordinaire soit le vert dans toutes les gradations, sa couleur classique est le blanc laiteux, presque opalin. Dans ce cas, sa limpidité, sa pâte si fine, sa ténacité si grande qu'il se glace sous la main

de l'ouvrier, le font rechercher pour la fabrication des pièces de prix. Le *jade vert pâle* a aussi le privilége d'être taillé en vases de toutes sortes ornés de reliefs élégants. Sa teinte est uniforme, agréable, son grain uni, très-ténu, et son poli remarquable. Quelques jeux moléculaires et quelques nuages accidentent le vert un peu terne et sombre de jades également réservés pour les urnes de grandes dimensions ou pour les bracelets. Quant au *jade noir*, ce n'est pas le plus déprécié : il est tantôt uni, tantôt nuageux, et il s'en trouve des échantillons qui rappellent les moirages cristallins du fer-blanc décapé. « Mais les deux espèces rares par dessus toutes, dit M. Albert Jacquemart, sont le *jade orange*, dont on pourrait compter les exemplaires réunis en Europe, et le *jade impérial*, inappréciable gemme, digne de rivaliser avec certaines primes d'émeraudes, lorsqu'elle est verte, et qui, variée de vert et de blanc, produit un effet supérieur à celui des plus riches agates [1]. » Les anciens auteurs citent encore des échantillons *jaune citron*, *bleu foncé*, *bleu turquoise* et *rouge*. Si, comme l'a cru le savant minéralogiste anglais Kidd [2], ces deux derniers ont réellement existé, leurs gisements sont probablement épuisés ou perdus [3].

La plupart des anciens voyageurs ont cru que le jade était un marbre ou une sorte d'agate [4]. Abel Rémusat, dans un curieuse dissertation [5], suppose que le jade n'est autre chose que la célèbre pierre de *Kasch*, ou le jaspe des anciens, qui, dès les premiers âges du monde, était transporté des monts Himalayâ dans toutes les contrées de l'Asie. En effet, le lithologue Théophraste assimile le jaspe à l'émeraude [6]; Denys-le-Périégète le décrit comme étant une substance transparente et verte [7], qu'il va jusqu'à comparer à l'eau et à l'air même [8], ce qui s'appliquerait plutôt à l'aigue marine, quoique son commentateur Eustathe fasse remarquer que le mot dont s'est servi Denys signifie

1. *Collect. d'objets d'art du duc de Morny*, Gazette des Beaux-Arts, 1854.

2. *Outl. of mineralogy*, t. I, p. 112.

3. L'existence de ces prétendus jades, sauf le jade vert-émeraude, mérite d'autant plus d'être mise en doute, que le jade orange dont parle ici M. Albert Jacquemart n'est pas un jade. « Quant au jade orange, dit-il plus loin, en parlant du N° 131 de la collection du duc de Morny, il a servi à sculpter une double coupe représentant deux courges entourées de leurs tiges...» Et le catalogue, à ce numéro, porte : *Sardoine orientale jaune d'ambre !!*

4. Duc de Chaulnes, note citée dans les *Mém. concernant les Chinois*, t. VI, p. 238.

5. *Recherches sur la substance minérale appelée par les Chinois* PIERRE DE YU, *et sur le jaspe des anciens.*

6. *De lapid.* XXIII, XXVII et XXXV.

7. V. 1118.

8. Ibid., v. 782, 724.

*aérien*, *obscur* [1]. Le pseudo Orphée, dont nous possédons un poëme apocryphe sur les pierres précieuses, fait probablement allusion à cette espèce de jaspe, lorsqu'il parle d'un *jaspe couleur de printemps*, dénomination qui ne peut guère signifier autre chose que la nuance verte [2]. Enfin Dioscorides dit positivement que certains jaspes ressemblent à l'émeraude, d'autres au cristal ou à la *callaïs*, qui est une pierre de couleur vert-pâle ou vert de mer [3]. Quant à Pline le naturaliste, il affirme que le jaspe est de la couleur de l'émeraude, et qu'on le porte en amulettes dans tout l'Orient [4].

La séparation du jade et du jaspe en deux espèces est très-moderne, remarque judicieusement M. Clément Mullet [5], puisqu'elle n'existait pas encore en 1647, quand fut publiée la troisième édition de Boetius de Boot, car dans le traité de Jean de Laet d'Anvers, *De Gemmis et lapidibus*, qui vient à la fin du volume, on voit que le *jade néphrétique* est considéré comme un jaspe. Mais il est reconnu aujourd'hui que le jade et le jaspe sont deux minéraux bien distincts : le jade est un silicate d'alumine et de chaux, et le jaspe est un quartz.

Le jade blanc, dit jade oriental, est le plus dur de tous; il se fond en plusieurs morceaux et entre en fusion sans qu'on lui adjoigne rien. Analysé, il présente la composition suivante :

| | |
|---|---|
| Silice | 50.5 |
| Magnésie | 31 |
| Alumine | 10 |
| Oxyde de fer | 5.5 |
| Eau | 2.75 |
| Oxyde de chrôme | 5 |
| Chaux | 2 |

Voici, d'après M. Damour, la densité des principaux jades :

| | |
|---|---|
| Jade blanc-oriental | 2.969 |
| Jade grisâtre | 3.003 |
| Jade vert sombre | 3.017 |

1. *Comment. in Dionys. Perieg.*, v. 724.
2. *De lapid.*, p. 206.
3. L. v, p. 160.
4. L. xxxvi, chap. xviii.
5. *Essai sur la minéralogie arabe.*

| | |
|---|---|
| Jadéite blanc-grisâtre (jade perlé)... | 3.344 |
| Jadéite gris-bleuâtre..... | 3.336 |
| Jadéite vert-émeraude (jade impérial) | 3.338 |

## II

Un des principaux gisements du jade, connu en Chine sous le nom de *Yù*, se trouve à Taï-Thong, dans la province de Chènn-si. Mais la majeure partie vient de la ville de Khotan, dans le canton d'Yarkande, gouvernement d'Ili (ancien Turkestan chinois), et est apportée de la Tartarie par les Boukhares. Dans ce pays, des montagnes entières pour ainsi dire sont en jade, et les pièces les plus pures, précieuses autant par la beauté que par la finesse du grain, se trouvent à la cime et dans les anfractuosités. Le mont *Mîrdjai*, dans la principauté de Khotan, est, dit-on, entièrement formé de jade. Ce minéral s'y présente sous des couleurs différentes ; mais c'est au sommet de la montagne que se trouve la qualité la plus estimée : un ouvrier, muni d'outils nécessaires, escalade les rochers, en détache les morceaux de jade et les laisse rouler en bas [1].

Il serait fort difficile d'expliquer l'étymologie du mot *yù*. La seule chose qu'on puisse avancer sans crainte, c'est que ce nom est d'une haute antiquité. On le trouve, selon Abel Rémusat, dans le *Lì Kí*, au chapitre *Phreng-í*, dans la partie du *Chî Kîng*, ou « Livre des Vers », intitulée *Ta-ya*, et même dans le *Yíh Kîng*, ou « Livre des Transformations », à l'explication de l'hexagramme *Tîng*. Nous compléterons ces renseignements du savant orientaliste en disant que le *Choû Kîng*, ou « Livre des Annales » [2], désigne par les mots *Ta-yù* et *Y-yù* le jade rare et le jade commun [3].

Le haut prix qu'atteignent les jades, même en Chine, a fait rechercher depuis longtemps une espèce de calcédoine que Bridgman, dans sa *Chrestomathie chinoise*, nomme *calcédoine-chrysoprase*, et que les habiles négociants de Canton vendent aux étrangers pour du véritable jade. Il y en a de deux espèces : la première, de couleur vert tendre, se

1. Malte-Brun, *Géographie universelle*, t. III, page 211.

2. L. IV, ch. XXII.

3. Les Chinois modernes ajoutent quelquefois au nom de *yù* le mot *chi*, qui signifie pierre, *yù-chi*, « pierre de yù ». Les Japonais donnent au *yù* le nom de *tama*, les Mantchoux celui de *gou*, les Tartares ou Turcs orientaux le nom de *kasch*, les Persans celui de *yeschm*, et les Arabes celui de *yescheb*.

nomme *fi-tsouï-yo* ou *fi-pi-yù*, et se tire de Yun-nan; son prix est d'autant plus élevé que la couleur est plus vive et d'un vert pomme plus chatoyant. La seconde espèce, de couleur vert nuageux foncé, est connue sous le nom de *hi-laï-kao-yo* ou *hi-lè-tchao-yù;* il vient de Kansouh [1].

De tout temps, les Chinois ont attaché un prix particulier au jade. Le *Lì Kí*, ou « Mémorial des Rites », livre canonique du Céleste-Empire, dans lequel le *yù* est comparé à la matière subtile de l'arc-en-ciel, concrète et fixée sous la forme de la pierre, donne une preuve de cette vénération, lorsque le philosophe Khoûng-foû-tsèu (Confucius), qui vivait 500 ans avant notre ère, explique à un de ses disciples pourquoi cette pierre, douée de qualités exceptionnelles, avait, dans les temps anciens, mérité de devenir l'objet des méditations du sage et de symboliser la vertu. « Un jour, *Tze-kun*, disciple de Khoûng-foû-tsèu, questionna son divin maître : « Oserais-je, dit-il, vous demander pourquoi le sage estime le jade, et ne fait aucun cas de la pierre *huen ?* Serait-ce parce que le jade est très-rare et que la pierre *huen* est très-commune? » — Koûng-foû-tsèu répondit : « Ce n'est pas parce qu'il y a de la pierre *huen* en abondance qu'elle n'a aucun prix, ni parce que le jade est très-rare qu'il est estimé, mais parce que, de tout temps, le sage a comparé la vertu au jade. A ses yeux, le poli et le brillant du jade figurent la vertu et l'humanité. Sa parfaite compacité et son extrême dureté figurent la sûreté d'intelligence. Ses angles, qui ne coupent pas, quoiqu'ils paraissent tranchants, figurent la justice; les perles en jade, qui pendent au chapeau et à la ceinture, comme si elles tombaient, figurent le cérémonial; le son pur, soutenu et prolongé qu'il rend quand on le frappe, et qui s'arrête brusquement, figure la musique; l'impossibilité qu'il y a dans le jade à ce que les mauvaises nuances nuisent aux jolies, ou que les belles nuances atténuent les mauvaises, figure la loyauté; les accidents existant à l'intérieur du jade, mais paraissant au dehors, figurent la sincérité; son éclat irisé, semblable à celui de l'arc-en-ciel, figure le firmament; son admirable matière, extraite des montagnes ou des eaux, figure la terre. Taillé en *knëi* ou en *chon*, sans autre enjolivure, il figure la vertu; le prix que tout le monde y attache, sans exception, figure la vérité. » Le *Chî Kîng* ou « Livre des Vers » dit à l'appui de ces comparaisons :

1. *Étude pratique du commerce d'exportation de la Chine*, par MM. Isidore Hedde Ed. Renard, A Haussmann et Natalis Rondot.

« Quand je pense au sage, sa pensée m'apparaît semblable au jade. Voilà pourquoi le sage estime le jade. »

Comme on vient de le voir, les Chinois ont la ferme conviction que le jade possède plusieurs qualités physiques, qui, d'après le *Choù-wên* de Hiù-chîn, se réduisent à ceci : « Le *yù* est une pierre très-dure, inaltérable, sonore, difficile à travailler, et qui a un éclat doux. » L'auteur du *Pé-hoù-thong* ajoute qu'en le faisant sécher au feu, il ne perd rien de sa pesanteur, et qu'il n'en acquiert pas en s'humectant : « C'est par là, dit-il, qu'il a droit à l'estime du sage. »

Les Chinois modernes partagent avec leurs ancêtres la même passion pour le jade, et leurs écrivains emploient toujours son nom au figuré, comme terme de comparaison, lorsqu'ils veulent désigner quelque chose de très-blanc, de beau ou de parfait. « Quand vous expirez, je suis tenté de croire que votre âme est de jade (c'est-à-dire blanche) », dit le poëte Kao-tchi-ti, dans une pièce où il célèbre les pommiers en fleur, poésie reproduite dans l'encyclopédie *Youen-kien-louï-han*, et citée par l'auteur du *Yu-kiao-li* ou le roman des *Deux cousines*. On lit également dans le *Fen-louï-tseu-kin* : « Le froid pénètre vos habits de jade. Vous avez une peau de jade et des os de jade. »

D'un autre côté, Li-thaï-pé, un des plus grands poëtes de l'époque des Thâng (VII^e^ siècle de notre ère), pour donner une idée de l'habileté des musiciennes qu'il célèbre, dit qu'elles ont des flûtes d'or et de jade, » comme on disait chez les Grecs, en parlant d'un écrivain éloquent, « une bouche d'or, » témoin Dion Chrysostôme, surnommé ainsi. « Combien pourra durer pour nous la possession de l'or et du jade? » demande encore le même poëte, dans sa *Chanson du chagrin* : « cent ans au plus répond-il tristement; voilà le terme de la plus longue espérance. Vivre et mourir une fois, voilà ce dont tout homme est assuré. — Le chagrin arrive! le chagrin arrive! [1] »

Les mémoires nommés *Chi-î*, ou les « Choses négligées ou omises », renferment aussi des vers moraux relatifs à la pierre qui nous occupe, chantés par Tsi-koûng : « Prenez modèle sur la brillante vertu; soyez comme le jade, soyez comme l'or. » L'auteur de la comédie chinoise intitulée *Le Gage d'amour*, appelle à son tour le nectar *une liqueur de jade* : « Mon frère, fait-il dire à son héros Han-féï-King, ne me parlez plus de vin; voyez-vous, quand vous auriez de la liqueur de jade, ou quelques-uns de ces fruits qui donnent l'immortalité à ceux qui en goûtent, je n'en prendrais pas. » Dans une autre comédie (*La Soubrette*

1. *Poésies de l'époque des Thâng*, traduites par M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys.

*accomplie*), la belle Fân-sou fait également une comparaison charmante, en se promenant au milieu d'un parc avec une amie à laquelle elle récite les vers suivants : « Les saules laissent flotter leurs soies verdoyantes, d'où s'échappent des perles de rosée qui tombent, comme une pluie d'étoiles, dans cet étang limpide : on dirait *des balles de jade* qu'on jetterait dans un bassin de cristal. »

Le *Yu-kiao-li* déjà cité, roman chinois du milieu du XV^e^ siècle, emploie la même comparaison pour prouver que le vaniteux Sou-you-té ressemble plus à un homme opulent qu'à un poëte : « Tout couvert d'or et chargé de jade, » littéralement : *enchâssé dans l'or et enveloppé dans le jade*, « il semblait dire : Regardez mon brillant costume. Quoiqu'il fût précédé et suivi de nombreux serviteurs, il n'avait de remarquable que l'enveloppe. » Enfin, au chapitre XXIX d'un autre roman, le *Chouï-hout-chouen* ou « l'Histoire des rives du Fleuve », une jeune musicienne est appelée *Yo-lan*, « chrysanthème de jade » ; et, dans le *Pé-koûeï-tchi*, ou « l'Histoire du sceptre de jade », il est dit, à propos d'un enfant du nom de Hong : « Comme cet enfant avait de très-beaux yeux, on lui donna le surnom de *Meï-yù*, « beau comme le jade »; ce qui rappelle ce passage du *Miroir de la terre* : « La nature du *yù* est comme la beauté d'une jeune fille. »

## III

On a vu précédemment que la presque totalité du jade exploité en Chine vient de *Khotan*. Cette ville, désignée par les historiens de l'Empire du Milieu sous le nom de Yu-thian, c'est-à-dire « pays du jade », fait partie du Turkestan chinois.

Voici ce qu'on trouve à cet égard dans une des nombreuses *Notices sur Khotan annexées à l'histoire des dynasties chinoises*[1] : « La source du fleuve Jaune est dans le pays de Yu-thian, et c'est dans les montagnes de ce pays qu'il y a le plus de *yù*. Il y a une rivière qui en sort et qui, parvenue à Yu-thian, se partage en trois branches : la plus orientale se nomme *rivière du yù blanc ;* celle qui est à l'ouest est appelée *rivière du yù vert*, et la plus occidentale des trois a le nom de *rivière du yù noir*. Dans toutes les trois il y a du *yù*, mais de couleur différente. » Cette rivière, dont parle la notice chinoise, est *Khotan* ou *Youroung-Khachi*. Au lieu de se partager en trois branches, elle est formée par trois rivières qui prennent leur source dans les monts

1. Abel Rémusat, *Hist. de la ville de Khotan.*

*Mouztagh* ou *Monts de Glace*, au nord, et dans une région riche en jade: de là les noms de *yù blanc*, de *yù noir* et de *yù vert*, que ces trois branches portent encore aujourd'hui[1].

Une autre *Notice* prétend que le jade de Yu-thian est de cinq couleurs : « *blanc* comme de la graisse, *jaune* comme des châtaignes cuites à la vapeur de l'eau bouillante, *noir* comme du vernis, *rouge* comme la crête d'un coq ou le fard des lèvres; mais l'espèce *verte et transparente* plus en moins foncée est de beaucoup la plus commune. Celui qui est de couleur blanchâtre se partage également en neuf teintes et gradations, depuis le plus beau jusqu'au plus commun. Dans les années Siouan-no, ajoute la *Notice*, il y avait au Palais un étalon pour les nuances du *yù* auquel on rapportait tous les morceaux de *yù* qui parvenaient à l'empereur. C'est de cette manière qu'il y a à présent un étalon pour apprécier les divers degrés de la pureté de l'or, et en déterminer le titre. »

Ce recueil de *Notices* n'est pas le seul ouvrage où se trouvent signalés des *yùs* de diverses couleurs. Le *Chî Kîng* ou « Livre des Vers[2] », réunion d'odes et de chansons toutes antérieures au VI^e^ siècle avant notre ère et rassemblées par Khoûng-foû-tsèu (Confucius), parle d'un *yù bleu céleste*, et suivant le *Chî-tchin*, qui cite le *Taï-phing-yù-kian*, on trouve à Lant-hian du *yù d'agneau*, lequel est de la couleur du bleu de pastel; c'est de là, paraît-il, que le pays a reçu le nom de Lan-thian, qui signifie *champ de pastel*. L'auteur va même jusqu'à indiquer les sources : « On trouve du *yù blanc* à Kiao-tchêou; du *yù rouge* dans le Fou-yù (partie de la Corée); du *yù vert* dans le pays des I-lêou (partie de la Tartarie orientale); du *yù vert-pâle* à Taï-tsêou; du *yù noir* dans la partie occidentale du pays de Chou, vers le Thibet. » Le *Tchêou-lí*, en parlant de la tiare de l'empereur (L. XXVII), dit également que dessus il y a « la ganse de tour, aux cinq couleurs et à douze pendants complets. Tous ces pendants, ajoute le texte, portent douze pièces de jade aux cinq couleurs. » Enfin le *Lì Kí* ou « Mémorial des Rites », distingue le *yù couleur de chair*, le *jaune*, le *blanc*, le *rouge*, le *cinabre* et le *marron foncé;* mais comme le *yù* entrait dans les habits impériaux, et que c'est à cette occasion que le *Lì Kí* en parle, tout porte à croire que le mot *yù* devait s'étendre à d'autres pierres de diverses natures, puis-

1. Malte-Brun, *Géographie universelle*, t. III, p. 205.

2. Il vient d'en paraître une traduction, due au savant et regretté sinologue M. G. Pauthier, 1 v. gr. in-8.

qu'aujourd'hui on ne trouve plus nulle part d'espèces qui offrent les différentes couleurs mentionnées dans l'ancien livre canonique.

Revenons à Khotan.

Les Chinois tirent le jade de cette ville depuis fort longtemps. On a des preuves évidentes de l'ancienneté de cette exploitation dans les *Notices* citées plus haut. L'une d'elles, relative à l'*Histoire de la dynastie des Soûng*, dit effectivement que des ambassadeurs du roi de Yu-thian envoyèrent, dans la troisième année Kian-te (965), un tribut consistant en cinq cents cailloux de *yù* et cinq cents livres d'ambre jaune. La ville de Yu-thian d'ailleurs était habituée à cet impôt prélevé annuellement par les Fils du Ciel, car l'auteur de cette même *Notice* affirme qu'il ne s'est jamais écoulé plus d'un an sans que le tribut ait été payé.

Enfin, dans le cours des années Taï-kouan (1167-70), les Chinois ayant besoin de faire quelques embellissements, on fit demander un grand morceau de jade au roi de Khotan. Celui-ci envoya un ambassadeur avec une lettre insérée dans les *Anecdotes relatives à Yu-thian*, qui contenait la curieuse épître suivante : « Que le très-souverain des lieux où le soleil se lève, daigne jeter les yeux sur les cinq cents royaumes occidentaux! Le He-hân *Lion*, prince des cinq cents royaumes distincts et réunis, s'adresse au très-vénérable souverain des lieux où le soleil se lève, lequel daigne regarder les quatre parties de l'univers! Moi, A-Kieou, prince des quatre parties de l'univers, à qui vous avez demandé du *yù*, je me suis appliqué de tout mon pouvoir à vous satisfaire; mais il est difficile d'en trouver des morceaux qui aient, comme vous le souhaitez, un *tchi* et un *thsun* de longueur (0,335m). J'ai chargé mes officiers d'aller sur le bord du fleuve pour en chercher, et dès qu'ils en auront trouvé, je m'empresserai de vous l'offrir. » On crut d'abord, remarque l'auteur auquel nous empruntons ces détails, que cette réponse n'était qu'évasive; mais, quelque temps après, on apporta effectivement un morceau de *yù* qui avait plus de deux *tchi* (0,610m). « Sa couleur était semblable à celle de la graisse; dans l'antiquité, il n'y en avait pas eu de pareil. »

La *Vie de Thaï-tsou*, qui fait partie du même recueil, mentionne également un morceeu globuleux de jade pesant 120 kilogrammes; et le P. Cibot[1] assure avoir vu au Palais de l'empereur un morceau de jade brut, plus curieux encore par son poids extraordinaire. « Il sem-

1. *Mémoires concernant les Chinois*, t. VI, p. 259.

blait, dit-il, qu'un homme aurait dû le porter : il en fallut quatre seulement pour le remuer. Il n'avait cependant que 0,84 c. de longueur sur 0,17 c. de largeur. Il était d'une figure irrégulière et de couleur verte, qui est celle des *yùs* les plus communs. »

## IV

Le *Traité du yù* nous apprend qu'il y a deux espèces particulières de jades : celui de montagne et celui de rivière. « Le yù de montagne, y est-il dit, est ordinairement veiné de brun et a l'aspect du bois ; celui de rivière est veiné de bleu, a des teintes plus agréables et en quelque sorte plus ondoyantes. » Le premier se trouve communément en Chine ; à Khotan, au contraire, c'est dans les fleuves qu'on en recueille davantage. Le fleuve qui en fournit le plus a naturellement reçu la dénomination de « fleuve du jade ». On lit dans la relation de P'ing-kiu-hoeï, qui avait été envoyé en mission dans le royaume de Yu-thian (Khotan) : « Le fleuve du jade prend sa source dans le mont Kouen-lun. Après avoir coulé à l'ouest sur un espace de 1,300 li (130 lieues), il arrive aux frontières de Yu-thian [1]. »

Une des *Notices sur la ville de Khotan*, écrite sous la dynastie des Thângs, dans la 632e année de notre ère, rapporte que, dès qu'ils voient pendant la nuit des lieux bien éclairés par la lumière de la lune, les habitants plongent dans le fleuve pour y chercher de beau *yù*. « Chaque année, à l'automne, dit une autre *Notice* de l'époque des seconds Tsin (938), quand la rivière est à sec, le roi va y chercher du *yù*, après quoi les gens du pays de Yu-thian ont la faculté d'en aller recueillir. »

Aujourd'hui c'est à Yarkande, près Khotan, que se fait la pêche du jade, matière précieuse tellement estimée des Chinois, que le gouvernement seul en a le monopole. Cette pêche a lieu en présence d'officiers accompagnés d'un détachement de soldats. Vingt à trente plongeurs, rangés en ligne, se mettent à l'eau tous ensemble, et dès qu'ils ont trouvé un morceau de jade, ils le jettent sur le bord de la rivière. On bat aussitôt la caisse et l'on fait une marque rouge sur une feuille de papier. Quand la pêche est terminée, l'inspecteur examine les pièces pour en connaître la valeur. Quelques morceaux atteignent parfois jusqu'à quarante centimètres. La ville d'Yarkande envoie chaque année à Khotan, pour être expédiés à la cour de Péking, quatre à six

1. *Khe-tchi-king-youen*, l. XXXII, fol. 17.

mille kilogrammes de jade[1]. Nous ne comprenons pas, dans ce chiffre, les pièces taillées et sculptées on ne peut plus habilement par les lapidaires d'Aksou, la capitale actuelle de la Tartarie chinoise, par ceux de Kachghar, et enfin par ceux d'Yarkande, l'ancienne capitale, où le travail du jade occupe le plus de bras[2].

## V

Le jade dont nous venons de parler, c'est-à-dire le *yù* des Chinois, constitue ce que Léman[3] appelle le *jade blanc oriental*, qui est d'un blanc légèrement verdâtre ou olivâtre, et dont on connaît des gisements au Japon et dans l'Inde. Il existe également en Chine une espèce fort rare, mais de nature secondaire : nous voulons parler du jade vert émeraude ou *jade impérial*. Ce dernier, dont on a pu voir de ravissants échantillons à la vente *Louirette* (1864, nos 159, 160, 162), était presque inconnu avant notre expédition de Chine. On trouvait cette jolie pierre dans la *Collection du duc de Morny* formant le fond d'un superbe écran encadré dans une monture en bronze doré (n° 80). On la voyait encore en boules, en anneaux et en bijoux (n° 417). Seul, M. Édouard Fould possédait un grand et beau vase en jade vert émeraude, pièce on ne peut plus remarquable par son volume et par la qualité de la matière (1869, n° 56).

Quant aux prétendus jades d'Europe, d'Amérique et d'Océanie, qui portaient autrefois le nom de *jade de Saussure* et prennent encore aujourd'hui celui de *jadéite* ou *néphrite*, ce sont des variétés très-inférieures de felsdpath compacte, sous la dénomination duquel Haüy les a définitivement classés.

Parmi ces derniers, dont la réputation est véritablement usurpée, nous citerons le jade vert sombre. Il vient de Sumatra, de l'Amérique du Sud et de la Nouvelle-Zélande. Les indigènes prétendent, à ce qu'on dit, qu'on le retire d'un lac à l'état de vase, malléable comme de l'argile, et qu'il prend à l'air une consistance égale à la dureté du silex. On en fait des statuettes, des vases, des haches, des casse-têtes, etc. De là son nom de *jade ascien* ou *axinien*. Lorsqu'il affecte la couleur vert de poireau, véritable nuance de l'orthose vert ou *pierre des Ama-*

1. Timkovski, *Voy. à Péking à travers la Mongolie*, publié par Klaproth. — L. Dubeux, *Tartarie* (Univers pittoresque), p. 155; Malte-Brun, *Géogr. universelle*, t. III, p. 210.

2. Ibid.

3. *Dict. hist. nat.*

*zones*[1], il prend alors le nom de *jade néphrétique* ou plutôt « néphritique »[2], parce qu'il fut longtemps regardé comme un spécifique contre la colique néphrétique. Cette dernière variété de felsdpath compacte est très-répandue en Russie et dans le Groënland.

Grâce à des bienfaits imaginaires, à des cures merveilleuses, ce jade devint célèbre en Europe. On le taillait en plaques que l'on découpait quelquefois pour leur donner la forme d'un animal fantastique ou celle d'un cœur, d'un losange, etc. Dans cet état, on le suspendait à quelque partie du corps, surtout au cou. Voiture, dans une de ses Lettres adressée à mademoiselle Paulet (L. XXIII), nous apprend que de son temps les gens affectés de la gravelle avaient également recours à des espèces de bracelets. « Si les pierres que vous m'avez données ne peuvent rompre les miennes, elles m'en feront au moins porter la douleur avec patience : et il me semble que je ne me dois jamais plaindre de ma colique, puisqu'elle m'a procuré ce bonheur. » Et il continue en disant qu'il ne s'en est guère fallu que ces pierres ne devinssent un scandale pour elle, attendu qu'ayant ouvert devant un de ses amis la lettre qui renfermait le bracelet où étaient attachées ces pierres, il devint plus rouge que le ruban du bracelet et manqua de compromettre celle qui le lui envoyait. « Mais ayant lu votre lettre, je trouvay que ce qui paroissoit une faveur étoit un remède, et que le bracelet n'étoit pas envoyé à un galant, mais à un malade... J'eus du contentement en ce rencontre, que ce ne fut pas une galanterie, et fus bien aise de me trouver moins heureux, et que vous parussiez moins coupable. Ainsi pour le coup l'*Éjade* a eu pour vous un effet que vous n'attendiez pas d'elle, et sa vertu a défendu la vôtre qui était accusée et prête, ce me semble, d'être jugée bien rigoureusement. » Nous croyons inutile de faire sentir le ridicule des vertus attribuées jadis aux pierres que l'on portait ainsi en amulettes.

Les jades blancs de provenance européenne se trouvent en Turquie, en Pologne et quelquefois en Suisse. Ils servent à faire des poignées de sabres et de poignards. Si l'on en croit Arlak'hel de Tauriz, auteur d'un *Petit Traité sur les pierres précieuses,* écrit en arménien vulgaire,

1. On a donné à cette espèce de jade le nom de ***pierre des Amazones,*** parce qu'on le trouve en grande quantité dans le fleuve qui descend des hautes montagnes du Pérou. (Buffon, ***Minéral.,*** t. I, p. 78.) — On voit au ***Musée des Souverains***, au Louvre, l'épée de chevet du roi Louis XV, dont le pommeau, la fusée, la coquille et la garde, qui composent la poignée, sont taillés dans des pierres des Amazones, d'une couleur verte très-douce et d'un aspect soyeux. (H. Barbet de Jouy, ***Catal.***, n° 123.

2. Du grec νεφριτικός,

« de toutes les espèces de jade, celle qui est veinée n'est pas recherchée, si ce n'est par les Turcs qui le préfèrent. »

Millin cite quelques haches de feldspath compacte trouvées dans des sépultures d'origine gauloise. Ces armes étaient de même nature que les ornements en jadéite de l'âge de pierre, exposées au *Musée de Saint-Germain* (2e salle, pierre polie, vitr. 42), et dont les équivalents ont été découverts par M. l'abbé Cochet dans les tombeaux mérovingiens de la Normandie.

## VI

Pour en revenir au véritable jade, ou *jade oriental*, nous avons dit que sa dureté était extrême. En effet, ce minéral raye le verre et même le quartz. « Les Chinois et les Orientaux, écrit à ce sujet M. de Laborde [1], l'emploient avec une prédilection et une recherche de difficultés vaincues, qui feraient douter de sa dureté, si on ne pouvait opposer à l'incrédulité la patience traditionnelle des ouvriers de l'Asie. Les anciens en faisaient grand cas; au moyen âge il n'est pas cité; j'ignore s'il était connu [2]. Je suis certain qu'on ne le travaillait pas plus que de nos jours, où les pièces montées nous viennent toutes faites de l'Inde et de la Chine. » Les Indiens, raconte à son tour le minéralogiste Haüy, excellent dans l'art de travailler le jade; on est étonné de la légèreté et de la délicatesse des ouvrages qu'ils exécutent avec une substance d'une aussi grande dureté, et qui ressemblent à ces découpures que l'on fait avec les matières les plus souples et les moins capables de résistance [3]. »

Selon les *Notices sur Khotan*, « le *yù* est dur et difficile à travailler,

1. *Glossaire français du Moyen Age*, V° Jade.

2. L'ancien directeur des Archives de France oublie que le jade a été confondu avec le jaspe jusqu'au milieu du XVIIe siècle, ainsi que nous l'avons démontré au commencement de cette notice.

3. *Traité des pierres précieuses*, p. 222. — Le P. Tieffenthaler, dans sa *Description de l'Inde*, p. 85, raconte que l'on trouve au Thibet, « une pierre des plus dures, de couleur verte, à laquelle on donne, *avec la poudre de diamant*, la forme de vases, de soucoupes, de manches de poignards, etc. » Le bon jésuite prend ici l'émeri pour la poudre de diamant, erreur que nombre d'auteurs qui ont écrit sur le jade ont également partagée. Th. Chriten, dans son *Traité scientifique de l'art du lapidaire* (p. 273, 275, 276) dit à ce sujet « qu'il est facile de reconnaître que les hommes écrivent souvent sans savoir, » que le jade se travaille parfaitement « à l'émeri, » que ce moyen est celui qu'il a toujours employé, et il affirme que c'est le meilleur. « Il n'est donc pas nécessaire, ajoute-t-il comme conclusion, d'employer l'*égrisée* ou poudre de diamant pour tailler le jade, ainsi que l'ont écrit plusieurs auteurs qui donnent souvent des renseignements qui ne servent qu'à retenir la science au néant. »

et le fer ni le feu ne sauraient l'attaquer. » L'abbé Grosier, dans son remarquable ouvrage sur la Chine, affirme également que la ténacité des beaux *yùs* est si grande, qu'on emploie pour les travailler et les polir les mêmes procédés que pour l'agate et les pierres précieuses. « Plus il est difficile à tailler (le jade), ajoute-t-il, plus le poli qu'on lui donne acquiert de finesse et d'éclat. Comme plusieurs milliers de journées ne suffisent pas pour finir certaines pièces, les ouvriers de l'empereur se succèdent sans interruption dans l'atelier du palais, et quoiqu'ils travaillent le jour et la nuit, ils emploient quelquefois neuf et dix années à terminer un seul morceau. Les frais de la façon, joints au prix de l'achat, font que les beaux morceaux de jade coûtent des sommes énormes [1]. » Et pourtant cette pierre, si chèrement acquise, pour peu qu'elle soit mince, se casse comme du verre si elle vient à tomber [2].

De l'avis de quelques minéralogistes, les Indiens et les Chinois travaillent le jade avant son entier durcissement, c'est-à-dire au moment où il sort de la terre, car ils ont l'habitude, assurent-ils, de le soumettre à une chaleur appropriée pour le rendre plus dur encore, une fois sa fabrication achevée. Cette assertion nous paraît très-discutable, d'autant plus qu'elle se trouve en contradiction formelle avec les auteurs que nous avons cités, lesquels ont écrit *de visu* et font aujourd'hui autorité dans la matière. Cette erreur paraît avoir été accréditée par un passage mal expliqué ou mal compris de Hoaï-nan-tsèu, historien chinois du IIe siècle avant notre ère, lorsque cet écrivain rapporte que du *yù* de la montagne de Tchoûng fut chauffé dans un four à chaux pendant trois jours et trois nuits, sans que ni sa couleur ni son éclat en éprouvassent la moindre altération. Mais cela ne veut pas dire que les lapidaires chinois fassent subir l'opération du feu à tous les ouvrages qui sortent de leurs mains; Hoaï-nan-tsèu cherche simplement à démontrer, par cette expérience, que le *yù* ne s'altère ni à l'humidité ni à la chaleur. Au reste, les moyens employés actuellement dans l'Inde pour travailler cette matière réfractaire, témoignent suffisamment en faveur de notre opinion. M. le baron Charles Dupin, dans les *Rapports sur l'Exposition universelle de Londres*, en donne une preuve convaincante.

« A l'Exposition de 1851, dit-il, on admirait la perfection du travail et des formes que présentaient les coupes achetées à Lahore et travaillées par un procédé dont nous offrons ici la description donnée par

1. L'abbé Grosier, *De la Chine*, t. II.

2. Le P. Cibot, seconde *Notice sur les pierres de Yù*, dans les *Mémoires concernant les Chinois*, t. XIII, p. 390.

M. Summer, résident à Cambaye. La pierre gemme est d'abord fixée sur l'axe en acier d'un tour en l'air et dégrossie suivant une forme sensiblement circulaire, puis polie en faisant usage d'une composition de laque et de *corindon* [1]. Les coupes et tous les objets d'art sont travaillés, suivant la forme extérieure demandée, sur l'axe ou support d'acier; un premier poli est obtenu par le frottement sur des pierres communes à polir. La partie concave est formée avec le secours d'une fraise garnie de sa pointe de diamant, en creusant à la profondeur de six millimètres sur toute la superficie, de manière à présenter l'aspect d'un rayon de mouches à miel; on aplanit ensuite les aspérités qui séparent ces innombrables trous circulaires. On répète le même procédé pour approfondir la concavité du vase, de six en six millimètres, jusqu'au contour définitif de la surface concave qu'il s'agit de produire. Le poli final est donné par le mouvement qu'on imprime à des molettes ou moules ayant en relief la forme des concavités préparées dans la pierre précieuse ou le cristal à travailler. Ces moules ont la même composition que les plaques à polir qui sont fixées sur la roue du tour. A l'Exposition de 1851, ajoute l'éminent rapporteur, nous avons vu les belles coupes antiques de cristal, de jade et d'agate envoyées de Lahore. Les unes étaient à surfaces planes et dépourvues d'ornements. On conçoit que ces coupes, dont le travail est inconnu maintenant, ont pu être taillées et polies par le procédé de Cambaye que nous venons de décrire. D'autres coupes de Lahore ont été gravées avec art, et quelques-unes offrent des incrustations de pierres précieuses. Dans ces ouvrages variés, la délicatesse de l'exécution correspond à la beauté du galbe des vases [2]. »

## VII

Consacrons maintenant quelques lignes aux nombreux objets d'art et de curiosité en jade fabriqués de temps immémorial par les Chinois.

Si nous ouvrons le *Chî King*, on verra que les princes et les hauts mandarins, antérieurement au VI^e^ siècle avant notre ère, portaient de riches ceintures aux extrémités desquelles ils attachaient des pierreries.

1. Le Corindon granulaire, ou ***Spath adamantin***, est le minéral le plus dur après le diamant. L'*émeri*, que les anciens, suivant Dioscorides, appelaient *smyrris*, du mot hébreu *smir*, en est une variété. Il se trouve au Bengale, à Ceylan, et principalement en Chine, où son emploi date des temps les plus reculés. « C'est avec un vil minéral (l'émeri) que l'on donne l'éclat au diamant; l'insulte d'un méchant peut vous aider à perfectionner vos vertus. » (Koûng-foû-tsèu, *Maximes*, CLVII.)

2. *Force productive des Nations.*

Dans ces temps reculés, lorsqu'un homme de distinction voulait recevoir honorablement ses amis, son premier soin était de leur donner des pierres précieuses pour garnir leur ceinture. C'est pourquoi une femme dit à son mari : « Offre des pierres précieuses à tes amis qui viennent. Ils les emporteront suspendues à leur ceinture. Salue tes bons amis en leur offrant des présents. » Le prince Tchêou Koûng, auteur du *Tchêou-li* ou « Rituel administratif des Tchêou, » dit également, Livre VI, que le *Chef du magasin du jade* était chargé de conserver « le jade du costume impérial, le jade de la ceinture impériale, etc. » Le jade du costume impérial désigne, suivant un commentateur, les douze morceaux de jade qui ornent le bonnet impérial, et, en outre, suivant Lieou-yng, l'aiguille de tête et les autres pierres précieuses. Le jade de la ceinture, d'après un autre commentateur, désigne le morceau de jade blanc attaché à la ceinture de soie que porte l'empereur.

Ces pierreries, tout semble l'attester, n'étaient autres que des pierres de *yù* ou de jade. Ouang-po, poëte du VII^e^ siècle de notre ère, en parle en ces termes : « A la ceinture du roi dansaient de belles pierres de jade. » Aujourd'hui encore, la couleur, la forme et les proportions de ces pierres varient selon le rang de celui qui les porte.

Li-thaï-pé, poëte du VIII^e^ siècle, nous apprend combien les artistes de son temps étaient habiles à faire toutes sortes de petits bijoux en jade. On en jugera par les vers suivants, qu'il met dans la bouche d'une femme : « Ces hirondelles de jade, ornement de ma chevelure, elles étaient sur ma tête le jour où je vous épousai. Je vous les offre aujourd'hui comme souvenir; ne manquez pas de les essuyer souvent avec votre manche de soie. »

Les plus anciens objets d'art travaillés en jade sont peut-être les instruments de musique appelés *kings* ou pierres sonores, les guitares et diverses flûtes. On a même taillé des pierres de *yù* en *tchong* ou cloche. « Nous avons vu, dit le P. Amyot [1], dans le Palais de l'empereur régnant, une cithare ou guitare, de près de trois pieds, d'un beau *yù vert.* » D'après le *Tchêou-li*, les kings étaient fort en usage sous la dynastie des Tchêou, c'est-à-dire douze siècles avant notre ère. On peut consulter à cet égard le Traité ci-dessus du P. Amyot [2], dont les planches représentent plusieurs pierres sonores très-anciennes, sculptées dans la perfection, et découpées avec des anneaux pris dans la masse [3].

1. *Traité de la Musique chinoise.*
2. *Mémoires concernant les Chinois,* t. VI.
3. Ibid., pl. 31 et 32, p. 274.

La comédie chinoise intitulée : *La Soubrette accomplie*, nous enseigne que les pierres sonores servaient aussi pour les horloges hydrauliques : « Attendez que la goutte d'eau tombe sur la clepsydre de jade sonore, » dit Fàn-soù à Pé-mín-tchong.

Dans le premier chapitre du *Chouï-ĥou-tchouen*, ou « Histoire des rives du Fleuve, » roman comique excessivement goûté en Chine, on trouve la description d'un festin donné par Siao-wang, gouverneur du Palais impérial, au prince de Touan. Cette description, curieuse sous bien des rapports, montre à quel point les objets d'art en jade sculpté étaient recherchés au XII^e^ siècle de notre ère : « Au second service, y est-il dit, le prince de Touan s'étant levé de table, entra par hasard dans la bibliothèque où il aperçut sur le bureau du gouverneur un presse-papiers à sujet, représentant deux petits lions en jade, admirablement sculptés. C'était, en fait d'art, un ouvrage parfait que ce presse-papiers, à voir la finesse du poli et la rare élégance du travail. Le prince de Touan qui avait pris ces deux petits lions pour les examiner avec soin, ne pouvait plus s'en dessaisir; il les tenait dans ses deux mains ; il s'extasiait à les considérer et répétait sans cesse : « C'est un chef-d'œuvre, c'est merveilleux ! » — « J'ai encore quelque part un porte-pinceaux [1], » dit le gouverneur remarquant que le prince de Touan prenait tant de plaisir à regarder son presse-papiers ; il est en jade et représente un dragon ; c'est le même artiste qui l'a sculpté. » Si l'on en croit le P. Mailla [2], tous ces détails sont d'une grande fidélité historique. On représente Tchao-ki, prince de Touan, qui devint empereur sous le titre de Hoeï-tsong, « comme un prince naturellement curieux, amateur de choses rares et bien travaillées. On dit qu'une bagatelle de cette nature l'occupait des jours entiers. Les courtisans, qui avaient reconnu le faible de ce monarque, cherchaient dans le pays les peintures les plus intéressantes, les pierres les plus curieuses et les ouvrages de mécanique les plus rares à offrir à l'empereur. »

C'est principalement dans la confection des vases de jade que brille l'habileté des artistes chinois. La quantité de ces vases est innombrable. Depuis les flacons dans lesquels on conserve le tabac en poudre, jusqu'aux coupes à boire et aux brûle-parfums, tous montrent à quel degré l'art de tailler, sculpter et polir les pierres dures est supérieur en Chine.

1. On sait que, pour écrire, les Chinois se servent de pinceaux fins et déliés, qu'ils manient avec la plus grande habileté.

2. *Hist. générale de la Chine*, t. VIII, p. 334.

Parmi les coupes à boire, nous mentionnerons principalement les *kià*, vases faits de pierre précieuse pour contenir du vin. Une coupe de cette nature, de l'époque des Tchêou (1122-248 av. J.-C.) fut publiée au siècle dernier par l'empereur Khien-loung, et se trouve décrite dans la *Chine ancienne*, par M. G. Pauthier[1]. Le poëte Tsin-tsan semble faire allusion à ces sortes de coupes, lorsqu'il dit, dans son *Improvisation devant les fleurs :* « Le parfum de ces pauvres fleurs pénètre jusque dans les coupes de jade, et le vin d'automne en est embaumé. »

On peut ranger dans la même classe les vases d'apparat employés dans les festins, et qui sont taillés de façon à recevoir des mets. Il est question de ces vases dans *Les deux jeunes Filles lettrées*, lorsque l'auteur de ce joli roman donne la description d'un banquet impérial : « Au bout de quelques instants, on entendit la musique du dragon et du phénix, et l'on vit servir dans des vases de jade les mets les plus recherchés. »

Quelques-uns de ces vases avaient une très-grande dimension. Une poésie de Péï-y-tchi, intitulée : *Les Mesures de jade*, fait mention de deux vases, brisés par Fan-tseng, ayant chacun la contenance d'un *téou*, c'est-à-dire assez grands pour contenir 1,200,000 grains de millet, ce qui est assurément fort rare[2]. Voici comment s'exprime Péï-y-tchi : « Puisqu'en son temps un bon conseil n'a pas été entendu, quel cas ferait-il (Fan-tseng) de ces curieuses mesures de jade ?... Il sort du fourreau son glaive brillant et poli comme une eau pure et brillante que l'hiver a saisie, et fait voler en éclats les transparents contours de la pierre précieuse[3]. »

Enfin, pour achever de montrer la rare habileté des Orientaux dans l'art si difficile de travailler le jade, nous citerons un dernier passage des *Notices sur Khotan :* « La première année Kian-tchong du règne de Té-tsoûng (780), on envoya un des intendants du palais nommé Tchou-jou-yù dans le pays du Yu-thian pour y chercher de la pierre de *yù*. Il parvint à s'en procurer une tablette, cinq agrafes, un ornement de char, trois cents plaques de ceintures, quarante aiguilles de tête, trente boîtes, dix bracelets, trois pilons et cent livres en morceaux bruts. Il chargea ces précieuses marchandises sur des chameaux et s'en revint. Mais, trompé par de mauvais renseignements, il prit une fausse route,

1. P. 204, 205, pl. 43, n° 24.
2. M. d'Hervey-Saint-Dénys, *Poésies de l'époque des Thâng.*
3. M. d'Hervey-Saint-Denys, *Ibid.*

et fut détroussé par Hôeï-hè. Peu de temps après ces objets reparurent dans le commerce. »

De toutes ces œuvres d'art, les plus intéressantes sont, sans contredit, les figures de jade adaptées aux *chars magnétiques*, inventés, selon les historiens du Céleste-Empire, par l'empereur Hoâng-ti, 2637 ans avant notre ère. Un précieux ouvrage d'archéologie chinoise, en vingt-quatre volumes, intitulé : *Pòh kôu thoû*, ou description figurée d'antiquités conservées dans les collections particulières des amateurs chinois, contient, dans la partie *Koù yù thoû*, uniquement réservée aux jades, une cinquantaine d'objets, parmi lesquels nous signalerons un personnage que les rédacteurs chinois font remonter à la dynastie des Châng (1783 à 1134 av. J.-C.). Ce personnage représente « *l'homme au char magnétique* » debout sur le devant du char qui montre le sud (*tchí-nân-kiù*), lequel était exécuté en pierre de *yù* ou de jade. « L'homme, placé sur un pivot, étend la main droite du côté du sud (le point de la boussole opposé au *nord* ou pôle magnétique). Il devait y avoir dans l'appareil un aimant puissant qui se dirigeait toujours vers le *nord*, et le *bras* de l'homme, qui indiquait le *sud*, devait être placé dans la direction opposée [1]. »

Pour avoir une idée parfaite de la patience et des incroyables ressources des artistes orientaux, il suffit de jeter les yeux sur certaines pièces de l'ancienne collection de Morny [2], décrites par M. Albert Jacquemart : « Un jade blanc se formule en calice ouvert surmonté d'une figure bouddhique accroupie, de forme indienne. La coupe est supportée par trois aigles éployés tenant chacun dans le bec un anneau mobile pris dans la masse ; leurs serres reposent sur des ornements enroulés, rattachés vers leur base et terminés par trois boules servant à la station de l'ensemble. Tout cela est si bien isolé, refouillé si profondément, qu'on craint de voir les diverses parties se séparer au moindre contact. Deux petits vases, l'un sans monture, l'autre suspendu dans son *Kia-tse* en bois sculpté, semblent plus merveilleux encore ; outre le corps de chaque vase et son couvercle, on a trouvé, dans le morceau de jade, les éléments de deux anneaux mobiles s'attachant inférieurement aux anses des vases, et par le haut, à une traverse en forme de joug, dans laquelle s'agrafe la chauve-souris dorée ou émaillée qui sert à la suspension. »

Si l'on considère les difficultés de toutes sortes que présente le tra-

1. G. Pauthier, *Chine ancienne* (Univers pittoresque).
2. *Collect. d'objets d'art du duc de Morny*, Gazette des Beaux-Arts, 1864.

vail de cette pierre dure et tenace qu'il faut user et polir à l'émeri, pour la percer et de graver ensuite à l'aide d'une fraise en diamant, il sera facile d'apprécier le mérite d'œuvres aussi complexes et le temps qu'elles ont dû coûter à leurs auteurs; car, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, c'est presque la vie d'un homme qu'exigent, pour arriver à bonne fin, certaines entreprises du laborieux et patient lapidaire chinois.

## VIII

Le *Tchêou-li*, ou « Rituel administratif des Tchêou » (XII^e^ s. av. J.-C.), nous a conservé quelques anciens usages relatifs au jade. Ainsi, le grand administrateur général (*Ta-tsaï*) servait d'assistant au souverain pour les détails divers de la réception, « tels que l'hommage du jade et des étoffes précieuses, les offrandes présentées dans le jade, le banc de jade, le vase de jade. » L'orientaliste Édouard Biot, à qui l'on doit la première traduction de cet important ouvrage, ajoute le commentaire suivant : « Les produits rares que les princes apportent de leurs royaumes et offrent à l'empereur sont placés dans du jade. Le banc de jade sert d'appui à l'empereur quand il est assis sur la natte. Lorsqu'il est debout, on place le banc de jade comme marque d'honneur. Il invite les feudataires à boire dans le vase de jade. »

Dans les funérailles, le même officier servait également d'assistant pour le jade offert en présent au prince défunt, ainsi que pour le jade placé dans la bouche.

Quant au trésorier (*Ta-foù*) ses fonctions consistaient à répartir les valeurs de première classe, c'est-à-dire l'or et le jade. Après lui venait le *Chef du magasin du jade* (*In-foù*), chargé de conserver l'or, le jade et tous les objets précieux appartenant à l'empereur. Les *Yù-jîn* (ouvriers du palais travaillant au jade) étaient placés sous sa direction.

## IX

Il nous reste maintenant à parler du *jade artificiel*. Selon les propres termes de Teïfaschi, dans son *Kitab-al-Ahdjar* ou « Le Livre des fleurs des pensées sur les pierres précieuses, » traité persan écrit en langue arabe [1], « le *yeschm* [2] répandu dans le commerce est de deux espèces ; l'une est

1. Mss. orient. de la Bibl. Nat^le^, n° 969.
2. Nom du jade en persan.

d'origine minérale, et l'autre est un produit de l'art. Le jade minéral est jaune, de la nuance de l'ivoire vieux... Il est dur, luisant... Cette espèce est le vrai jade, tel que le produit la nature. L'impossibilité de distinguer le *yeschm* naturel du yeschm artificiel, ajoute notre auteur, fait qu'ils s'élèvent l'un et l'autre au même prix. On croit que tous les vases qui sont apportés par le commerce sont de *yeschm* naturel, et c'est ce qui leur donne une valeur si exorbitante. »

D'après ce passage, on pourrait supposer que le jade contrefait n'existe qu'en Perse. Il s'en trouve également en Chine. Le livre XIV du *Tchêou-lì* s'élève hautement contre les falsifications et les fraudes commerciales, déjà fort répandues douze cents ans avant l'ère vulgaire ; attestation doublement confirmée, du reste, par le chapitre du règlement impérial *Wang-Tchi*, dans le *Lí Kì* ou « Mémorial des Rites. »

Aussi Teng-youên-yang, commentateur du *Rituel des Tchêou*, lequel vivait à l'époque des Mîng, dit formellement : « Les hommes du peuple mouillent le riz et substituent le chanvre à la soie; les marchands ambulants font du jade avec des pierres, les marchands domiciliés font des objets antiques avec des objets modernes, vendent du vieux pour du neuf, etc., etc. »

L'Arabe Mohammed ibn Mansour, auteur du *Djeouar-Nameh* ou le « Livre des pierres précieuses [1] » assure qu'on fait en Chine du faux jade (*yescheb*) [2] qui se distingue du naturel par une odeur de fumée. « Si un vase de véritable *yescheb* se brise, on le raccommode avec des morceaux imités qu'on a peine à distinguer du naturel, » ajoute-t-il. Teïfaschi dit à son tour : « Le *yeschm* artificiel est fabriqué en Chine par le mélange de plusieurs substances ; on en fait des vases qu'on porte en Arabie. Je n'en ai point vu en Égypte ni en Syrie. » Il s'étend ensuite avec complaisance sur les essais heureux qu'il a faits « lui-même » dans le pays des pharaons. On croit que ce jade artificiel est une sorte de verre connu sous la dénomination assez impropre de *pâte de riz*. Cette pâte, composée à la Chine et au Japon, est un émail fort dur, quoique très-fusible, dont le chimiste Klaproth a donné l'analyse.

Ces renseignements doivent suffire, croyons-nous, pour prémunir les amateurs contre la fraude qui, en Orient comme en Occident, s'introduit de plus en plus dans toutes les industries.

1. Ch. 18.
2. Nom du jade en arabe.

## X

Parmi les monuments chinois de premier ordre qui existent en Europe, il faut citer d'abord les admirables jades du *Trésor de la couronne de France*, au Garde-Meuble. L'inventaire fait en 1791 mentionne une grande coupe ovale en jade verdâtre, estimée 72,000 fr., ainsi qu'une coupe ronde en jade blanc, évaluée 12,000 fr. Si nous ne nous trompons, ces deux coupes figurent aujourd'hui dans une des riches vitrines de la *Galerie d'Apollon*, au musée du Louvre, sous les numéros 630 et 637.

Le *Cabinet des Antiques* de la grande Bibliothèque de Paris possède également une *Nef* ou *gondole* en jade vert, donnée en 1144, au monastère de Saint-Denis, par Suger, qui l'avait rachetée, moyennant soixante marcs d'argent, des prêteurs chez lesquels le roi Louis VI l'avait engagée dix ans auparavant (N° 281).

Citons encore les beaux jades du *Musée Britannique*, à Londres; ceux des *Musée Chinois* du Louvre et du palais de Fontainebleau; ceux du *Musée de La Haye;* ceux du *Palais Japonais*, à Dresde, et enfin les superbes échantillons bruts et ouvrés du *Musée de Minéralogie*, au Jardin des Plantes et à l'École des Mines, à Paris. Quant aux collections particulières, celles de M. de Montigny, ancien attaché à la *Mission en Chine*, de MM. Negroni, de Pourtalès et surtout de Morny, dispersées aujourd'hui, renfermaient des raretés en ce genre, dont on peut voir des spécimens extrêmement curieux dans les cabinets de MM. le comte de Choiseul, le comte de Blou, le marquis d'Hervey-Saint-Denys, l'amiral Page, le vicomte Ch. de Montauban, etc.

Ce dernier amateur, entre autres, possède une coupe datée du *Nien-Hao* de 1736 à 1795 et portant cette inscription : *fang-kou*, « semblable à l'antique. » Il est donc très-difficile de distinguer les originaux des copies, dit à ce sujet M. Albert Jacquemart, lorsqu'il s'agit de monuments taillés dans une pierre inaltérable, réservée aux classes privilégiées et qui, le plus souvent consacrée à des usages religieux, a reproduit des formes invariables. L'empereur Khien-loung, le restaurateur des anciennes splendeurs de la Chine, n'a pas peu contribué, pour sa part, à augmenter cette difficulté; il s'est plu, comme nous venons d'en avoir une preuve écrite, à faire copier les vieux types et à formuler des légendes en caractères *ta-tchouan* [1]. »

1. Collect. du duc de Morny, *Gazette des Beaux-Arts*, 1864.

## XI

L'art de sculpter et de ciseler le jade remonte donc aux temps les plus reculés en Orient, principalement en Chine. La plupart des savants et des archéologues qui se sont occupés des antiquités du Céleste-Empire, expliquent la délicatesse infinie de leurs œuvres en rappelant ce que peut la patience persévérante de l'homme, dès que son travail n'est pas interrompu et que le temps n'a nul prix à ses yeux. On en trouve un exemple dans la *Relation des voyages faits par les Arabes au* IX^e^ *siècle de notre ère* [1]. « Les Chinois, dit le narrateur arabe, sont au nombre des créatures de Dieu qui ont le plus d'adresse dans la main, en ce qui concerne le dessin, l'art de la fabrication, et pour toute espèce d'ouvrage; ils ne sont à cet égard surpassés par aucune nation. En Chine, un homme fait avec sa main ce que vraisemblablement personne ne serait en état de faire... » Malheureusement l'industrie, au lieu de progresser, va tous les jours en déclinant. Plusieurs secrets importants de fabrication se sont perdus, et aujourd'hui les ouvriers les plus habiles seraient incapables d'obtenir la perfection et le fini qu'on admire dans les ouvrages des siècles passés; de là, dit M. Huc [2], ce goût effréné des riches Chinois pour les *ka-toun* ou antiquités.

Pour ce qui concerne l'esthétique, quelques auteurs, Ghirardini en tête, ont reconnu que, chez les Chinois, les arts plastiques et le beau absolu sont des idées incomprises. L'Anglais Staunton confirme cette opinion lorsqu'il déclare que les Chinois copient les objets de la nature d'une façon servile, et qu'ils n'ont aucun sentiment du beau. Ces critiques sévères, il faut le reconnaître, pourraient paraître exagérées si, dans ses *Mélanges asiatiques*, Abel Rémusat n'avait formulé à peu près le même jugement. Selon lui, en effet, la sculpture que les Chinois appliquent à des sujets de petite dimension, ne se distingue réellement que par un fini précieux, et pèche le plus souvent du côté de l'élégance et de la correction des formes. « Ils sont, ajoute-t-il, des copistes fidèles et minutieux; mais leur goût est souvent bizarre, mesquin et recherché. »

S. BLONDEL.

1. T. II, p. 77.
2. *L'Empire Chinois*, t. II, ch. IV, p. 143.

# LA TOUR DE BABEL

## ET LA CONFUSION DU LANGAGE

Jusqu'ici les commentateurs de la Genèse ont considéré l'épisode de la tour de Babel comme concernant la famille tout entière des descendants de Noé. A les entendre, les enfants du patriarche sauvé du déluge seraient demeurés pendant un nombre indéterminé de générations au pied des montagnes de l'Arménie, jusqu'à ce qu'enfin, se trouvant trop à l'étroit dans cette contrée, ils seraient descendus dans les plaines de la Mésopotamie où, sans vouloir se séparer les uns des autres, ils auraient construit une ville avec une tour comme centre d'un établissement définitif, quand un événement miraculeux, en confondant le langage de cette immense population jusqu'alors homoglotte, aurait contraint les familles qui la composaient à se diviser et à se répandre dans tous les climats de la terre.

Nous croyons cette donnée impossible et contraire au texte bien entendu du livre sacré.

L'épisode de la confusion des langues est consigné dans les neuf premiers versets du chapitre XI de la Genèse ; mais on n'a pas remarqué que le chapitre précédent constate jusqu'à trois fois la variété des langues parlées dans les différentes parties du monde. Après avoir énuméré les descendants de Japheth, l'auteur hébreu ajoute : « Par eux « furent colonisées les îles des nations (c'est-à-dire l'Europe), dans « leurs territoires, *chacune d'après sa langue*, selon leurs familles, en « leurs nationalités. » De là il passe à la descendance de Cham qu'il termine par ces paroles : « Tels sont les enfants de Cham, d'après leurs « familles, *d'après leurs langues*, dans leurs territoires, en leurs natio- « nalités. » Il emploie exactement les mêmes expressions après le dénombrement des familles de Sem. Donc la terre était déjà partagée en nombreuses nationalités parlant chacune sa langue, lorsque commence le récit du chapitre XI. Commençons par le traduire aussi littéralement que possible.

« Toute la terre (*ou* contrée) était même lèvre et même langage (*mot à mot*, mêmes paroles). Et il advint qu'en émigrant de l'Orient, ils

trouvèrent une plaine dans la terre de Singhara, et ils y résidèrent.

« Et ils se dirent l'un à l'autre : Allons, fabriquons des briques et cuisons-les au feu. Et la brique leur tint lieu de pierre, et l'argile leur tint lieu de ciment. Puis ils dirent : Allons, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet soit dans le ciel, et faisons-nous un signal, de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de toute la terre.

« Et Jehova descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes. Et Jehova dit : Voici un peuple unique, et ils ont tous une même lèvre; ceci est le commencement de leur œuvre, et maintenant rien ne leur paraîtra impossible de tout ce qu'ils entreprendront de faire. Allons, descendons et ici même faisons balbutier leur lèvre, afin qu'ils ne comprennent pas la lèvre l'un de l'autre.

« Et Jehova les dispersa de là sur la face de la terre, et ils cessèrent de bâtir la ville et la tour. C'est pourquoi on appela son nom Babel, parce que là Jehova fit balbutier les lèvres de toute la terre, et de là Jehova les dispersa sur la face de toute la terre. »

Il est évident que ce récit ne saurait être pris à la lettre et qu'il revêt un caractère légendaire. Il nous montre Jehova inquiet d'une construction entreprise par les enfants des hommes, craignant en quelque sorte pour sa sûreté personnelle et ne sachant jusqu'où ils pourront pousser leur témérité s'il leur arrivait de réussir une première fois dans leur dessein. Il veut descendre sur la terre, il veut voir et s'assurer par lui-même de l'état des choses. Cet anthropomorphisme, que l'on rencontre encore dans vingt autres passages du Pentateuque, constate, à notre avis, l'exactitude et la véracité de l'auteur sacré qui, s'étant entouré des documents les plus accrédités des peuples anciens, les emploie textuellement tout en les ramenant au monothéisme lorsqu'ils s'en écartent. Au reste, ces monologues attribués au Dieu suprême étaient bien propres à inculquer aux générations contemporaines le dogme de l'action providentielle du Créateur sur tous les événements qui se passaient dans le monde, et préparaient les générations futures à une haute spiritualité. Ce système a été suivi par la plupart des anciens théosophes; mais les peuples ne demandent qu'à être bien dirigés; en effet, tandis que nous voyons le symbolisme dégénérer chez les Assyriens, les Indiens et les Grecs en conceptions mythologiques et par suite en polythéisme, il a amené insensiblement les Hébreux au plus pur monothéisme.

Ceci posé, nous allons suivre pas à pas cet antique et intéressant document.

« Toute la terre était même lèvre et mêmes paroles ; » expression

fort singulière. Nous ne voulons pas prêter à l'auteur une intention physiologique que peut-être il n'avait pas ; mais il n'en est pas moins très-remarquable qu'avant de raconter l'altération du langage, il ait commencé par constater l'uniformité de configuration buccale qui existait entre des hommes appartenant à la même race. Il est en effet reconnu que la différence de conformation de la bouche et des organes vocaux est une des principales causes des modifications introduites dans l'articulation des syllabes, et, par suite, de la diversité des langues.

« Il advint qu'en émigrant de l'Orient... » Ce paragraphe est évidemment un épisode détaché d'un document étranger aux généalogies au milieu desquelles il est inséré. Le rédacteur de la Genèse, ayant constaté dans le chapitre précédent que les peuples s'étaient constitués en nationalités d'après les langues qu'ils parlaient et les territoires qu'ils occupaient, ceci lui fournit l'occasion de relater un fait important qui démontre comment le langage s'est altéré et corrompu.

Nous croyons qu'il ne s'agit ici que d'un fait particulier à l'une des branches de la grande famille humaine. Il n'est point dit quels étaient ces gens partis de l'Orient qui arrivèrent dans le pays de Singhara (des lions), le verbe n'ayant pas, dans le texte, de sujet déterminé, comme si une ligne avait été omise dans la reproduction du document. Il n'y a aucune probabilité que ce soient les premières générations descendues de Noeh ; elles étaient déjà dispersées et établies ; de plus, les enfants de ce patriarche, étant sortis de l'arche, en pleine Arménie, ont dû s'établir d'abord dans cette contrée et dans le voisinage, et l'on ne saurait dire que des gens descendus de l'Arménie dans les plaines de la Mésopotamie soient partis de l'Orient, puisque l'Arménie est directement au nord de la station dans laquelle ils se seraient arrêtés.

Cet événement a dû s'accomplir bien des générations après Noeh, lorsque les descendants de ce patriarche s'était déjà disséminés sur la face de la terre. Des gens venus de l'est ne pouvaient être que des habitants de la Bactriane. Or, cette région passe pour avoir été le berceau des Aryahs (le Magog de la Bible), ancêtres des nations indo-européennes, c'est-à-dire des races brahmanique, persane, parthique, gréco-latine, celtique, germanique et slavonne, peuples les plus heureusement doués sous le rapport du génie, de l'intelligence. de la philosophie, des sciences et des arts. Nous aurions donc ici l'historique d'une des premières migrations, ou du moins de la plus célèbre, puisqu'elle fut celle d'une race destinée à marcher de tout temps à la tête de la civilisation, et dont les descendants, ayant presque tous embrassé le

christianisme[1], ont ainsi hérité des lumières de la révélation faite aux enfants d'Abraham, lumières que ceux-ci n'ont pas su conserver.

« Et l'argile leur tint lieu de ciment. » Le texte original nous fournit ici un premier exemple de la confusion du langage : il porte exactement : « Et le HMR leur tint lieu de HMR. Il n'est pas nécessaire de savoir l'hébreu pour reconnaître 1° que les deux mots ont graphiquement la même figure; 2° qu'ils ont nécessairement une signification différente; 3° qu'ils doivent, pour être compris, être articulés différemment. Les Massorètes lisent le premier *hémar* et lui donnent la signification de « bitume »; ils prononcent le second *homer* avec le sens de « ciment, mortier, argile ». L'articulation exacte de ces deux mots a en soi fort peu d'importance; il en est de même de leur signification précise qui ne fait rien à notre thèse. On trouve, en effet, dans les ruines de Babylone des briques liées tantôt avec de l'argile, tantôt avec du bitume. Ce qu'il importe de constater c'est que nous sommes ici en présence de deux termes orthographiés d'une manière identique, mais désignant des substances différentes et appartenant l'un et l'autre à la même racine.

« Et faisons-nous un signal de peur que nous ne soyons dispersés faisons-nous un nom, avant que nous ne soyons dispersés; » mais jamais la particule hébraïque *phen* n'a signifié « avant que »; « partout sur la face de toute la terre. » Les anciens interprètes traduisent : « Et elle est prise dans le sens de « afin que ne, de peur que ». Le mot *shem* signifie, il est vrai, « un nom » mais il comporte aussi le sens de « signal, monument ». Gesenius est même d'avis que le sens primitif de *shem* a dû être celui de « signe », car le nom est le signe ou la marque au moyen de laquelle on distingue les individus du même ordre; c'est le σῆμα des Grecs, mot d'origine aryenne. Et pourquoi l'auteur hébreu consignant un fait relatif aux Aryahs n'aurait-il pas mis dans

1. Nous disons : ***presque tous***, car les Persans et les Hindous, en tant que nationalités, se sont montrés jusqu'ici rebelles au christianisme. Mais il importe d'observer que chez les premiers, l'élément chamite d'une part, et l'élément chusite d'autre part, ont toujours prédominé, et que chez les seconds, un élément étranger, dont nous n'avons pas ici à rechercher l'origine, forme le fond de la population. Les Aryahs, en émigrant dans ces vastes contrées, y ont importé leur langue et fondé une législation, mais la majorité des indigènes n'en est pas moins issue d'un sang étranger à la noble race des Aryahs. Si, pendant six siècles, le christianisme est resté florissant chez les Araméens et les Syriens d'origine sémite, chez les Égyptiens et les Mauritaniens d'origine chamite, c'est surtout grâce à l'influence grecque et latine; aussi voyons-nous que ces peuples sont retournés à la barbarie sous la domination musulmane. Les Abyssins, de race sémite ou chusite, sont les seuls qui aient conservé, en tant que nation, la foi chrétienne en dehors de l'influence de la race aryah.

leur bouche un terme emprunté à leur idiome? *Shem* pourrait aussi être la transcripion hébraïque d'un autre vocable aryen, *shama*, en sanscrit « lieu de repos. »

On comprend en effet, que les Aryahs, obligés de fuir leur patrie pour échapper aux incursions des Touraniens leurs éternels ennemis, et parvenus dans les plaines fertiles de la Mésopotamie, ont dû concevoir immédiatement le dessein de se fixer dans cette riche contrée, de s'en assurer la tranquille possession au moyen d'une ville puissante et bien fortifiée, et même d'y élever une tour d'une hauteur telle qu'elle pût servir à toute la colonie de signal et de point de ralliement, en cas de nouvelles agressions.

« Faisons balbutier, brouillons, embrouillons leur lèvre, » du verbe hébreu *balal*, qui ne se trouve qu'ici à un temps personnel. S'agirait-il en ce passage d'un phénomène pathologique affectant les lèvres, produit par une intervention directe de la divinité pour empêcher les familles réunies de se comprendre mutuellement, et, par suite, les obliger à se séparer et à se répandre sur le reste de la terre? Ce serait possible. Toutefois, comme il entrait dans le plan du Créateur que la race humaine fût dispersée dans tous les climats, sa providence a pu laisser agir les causes physiques et naturelles pour arriver à ses fins. Ainsi le fait de l'altération du langage à Babel pourrait être le résultat de la nécessité, imposée par une situation nouvelle, de préciser, en les modifiant, les éléments essentiellement simples et fort limités de l'idiome primitif, qui jusqu'alors avait suffi aux besoins restreints de la famille, et que chaque groupe de travailleurs aura articulés, fléchis ou altérés à sa convenance ou suivant les exigences de l'emploi qui lui aura été dévolu.

Prenons pour exemple un mot sémitique qui nous a déjà occupés. La racine HMR, qui signifie primitivement « rougir » a été employée pour désigner tout ce qui était roux, roussâtre, brun, blond foncé; ainsi 1° l'argile rougeâtre (appelée en Normandie *rougeas*), 2° le mortier, 3° le ciment, 4° le bitume, 5° le vin, 6° l'âne roux, 7° une brûlure, 8° une tumeur rougeâtre, et par induction ou déduction, 9° la charge d'un âne, un fardeau, d'où 10° pénible, difficile, 11° un homme rouge, un barbare, 12° levain, ferment, etc. Or, à Babel même, il devint promptement nécessaire de distinguer les uns des autres ces divers objets, afin de ne pas confondre l'argile, par exemple, avec le mortier ou le ciment, ni ces substances avec l'animal qui les portait ou avec la boisson qui réconfortait les travailleurs, ni avec les accidents cutanés produits par le feu ou par des insectes venimeux, etc. De là les modifi-

cations introduites dans la prononciation de la racine primitive, que nous trouvons en effet articulée aujourd'hui d'après le sens et les divers dialectes, *hamar*, *hémar*, *hémer*, *homer*, *hamor*, *hamr*, *hamra*, *homr*, *homar*, *himar*, *homra*, *hamir*, *hammar*. Or, les racines primitives étant de leur nature peu nombreuses, un procédé analogue dut avoir lieu pour la plupart des objets qu'il devenait nécessaire de distinguer. On peut juger dès lors quelle confusion se manifesta dans le langage des travailleurs. Les influences climatériques, l'extrême chaleur de la contrée, des labeurs gigantesques, le manque de vivres ou des vivres malsains, les miasmes délétères échappés des couches argileuses provoquant le scorbut et d'autres maladies, ont pu contribuer encore, en affectant les organes, à modifier l'articulation des mots. Observons qu'il n'est pas dit ici que Dieu changea la langue parlée par les bâtisseurs et qu'il substitua dans leur bouche un idiome à un autre, mais qu'il « brouilla leurs lèvres » et qu'il apporta de la confusion dans cet organe, de telle sorte que, tout en conservant l'idiome originel, ils ne s'entendaient plus.

Mais quelle était la langue originelle des constructeurs de Babel ? L'exemple que nous venons de citer est tiré des langues sémitiques, qui, tout en modifiant l'articulation des voyelles, conservent généralement les consonnes, lesquelles sont comme la charpente des mots, de façon qu'il reste toujours un point de repère ; mais il n'en est pas ainsi des langues aryennes, dans lesquelles consonnes et voyelles sont profondément altérées et subissent les plus étranges transformations en passant d'un dialecte à un autre, bien qu'on puisse les suivre et les reconnaître dans les différents idiomes d'après des principes certains et clairement établis par la philologie moderne [1]. C'est au point qu'il est impossible aujourd'hui de comprendre l'espagnol, l'anglais, l'allemand, le grec, le slave, etc., quoique chacune de ces langues soit, aussi bien que le français, d'origine aryenne. La tendance de ces idiomes à se modifier perpétuellement, joint au caractère migrateur dont cette race a été travaillée pendant trente siècles, est, à notre avis, une forte présomption que cet épisode concerne la race des Aryahs, d'autant plus que le phénomène de la modification ou corruption du langage commencé à Babel s'est prolongé à travers les âges jusqu'à nos jours dans toutes les branches de la grande famille indo-européenne.

1. C'est ainsi que le *suan* des Aryahs devient κύων en grec et *canis* en latin, que *patch* répond au latin *coquo; pantch* à πέντε et *quinque; djiv* à βίος et à *vivere*. Le français *jour* a sa racine dans le latin *dies*, par l'adjectif *diurnus*, italien *giorno*.

De tout ceci il résulterait que les ancêtres de notre race apparaissent tout à coup à l'origine des temps historiques en qualité d'industriels et de colonisateurs. Plus tard nous les verrons, en qualité de guerriers, organiser la première expédition militaire dont il soit fait mention dans le Pentateuque.

« C'est pourquoi on appela son nom Babel, parce que là Jehova fit balbutier les lèvres de tous les peuples de la terre. » Le nom de *Babel* est donné ici par l'auteur hébreu comme dérivé de *balal*, « balbutier, » ou de *balbel*, *balbal*, qui en araméen et en arabe signifie « brouiller, confondre, balbutier; » *babla*, en syriaque « bégaiement, bredouillement. » *balal* et *balbel* sont des onomatopées comme le français « balbutier. » Telle est l'étymologie adoptée par le rédacteur du Pentateuque; il l'a sans doute empruntée à une tradition dénigrante ayant cours parmi les adversaires des Babyloniens, car ce procédé de dérivation répugne au caractère et au génie de la langue hébraïque, qui ne redouble jamais la première consonne ou syllabe.

Les Chaldéens et les Assyriens n'acceptaient pas cette étymologie dépréciative. Dans les inscriptions découvertes à Babylone même, à Ninive et ailleurs, le mot se décompose en *Bab-Ilu* « Porte de Dieu », le premier mot (Porte) est pris ici dans le sens de « maison, palais, temple », acception qu'il a conservée dans la plupart des langues orientales. Observons toutefois que *Bab-Ilu*, dans le sens de Porte de Dieu, n'est pas un mot aryen, et qu'il n'a pu être donné à la ville ou à la tour par les émigrés, dans l'hypothèse que ceux-ci fussent des Aryahs. Ce vocable a dû être orthographié ainsi par les Chaldéens devenus maîtres de la contrée. Chacun des peuples qui rayonnaient autour de la grande ville aura modifié l'articulation de son nom primitif, suivant le génie de sa propre langue, afin de le faire concorder avec l'idée qu'i s'en formait.

Mais quel était ce nom primitif qu'on peut supposer imposé par les Aryahs? La colonne persépolitaine des inscriptions trilingues orthographie ce vocable *Babirus* (or le persépolitain est un idiome aryen). Il est impossible de trouver dans *Babirus* le sens de « porte de Dieu, » mais on ne saurait méconnaître l'étroite parenté de cette forme avec la racine sanscrite ou aryenne *babhr*, «errer çà et là, aller de côté et d'autre », qui nous permet de remonter à un vieux participe *bobharvas*, *babhirus*, « les errants ». Les émigrés auraient donc laissé leur nom à la ville fondée; ce qui est confirmé par ces paroles de la Genèse : « et parce que de là Jehova les dispersa sur la face de la terre. »

# FRAGMENT DE CHRESTHOMATHIE

DE LA

# LANGUE MAYA ANTIQUE

---

Nous avons déjà donné plusieurs fragments d'un travail que nous préparons sur l'antique langue du Yucatan. Le présent mémoire sera consacré à l'étude du commencement d'une relation de la conquête espagnole par un prince du pays, qui avait été initié à la connaissance de nos caractères. Voici le sens de la première phrase de son récit :

« C'est à la cinquième division cimentée (dans le mur), de ce onzième « *Ahau-katun*, qu'arrivèrent les Espagnols, et qu'ils s'établirent à *Ti-* « *Uoh*, de ce pays de *Ti-ho*, et c'est à la neuvième division de cet Ahau « que s'établit le christianisme, cette année même que vinrent nos sei- « gneurs les Espagnols, en cette contrée, c'est-à-dire en l'année 1511. »

Le texte maya que nous nous proposons d'analyser est le suivant :

*U-hotzuc ca culhi ahbuluc Ahau lai Katun ca uli Españoles-ob ca cahiob te Ti-uoh cah te Ti-Ho lae te ix ahbolon Ahau-é titún cah ó Cristiano-il-i lae hé hab yax ulci ca yum Españoles-ob uay ti lum laé t'u habil 1511 años.*

*U-hotzuc*, « son cinquième, au cinquième ». *U* article préfixe, déjà examiné ; — *hó* « cinq », correspondant à la forme *ob* du quiché, le *b* final étant un signe de pluriel que ce dialecte ajoute d'ordinaire aux noms de nombre supérieurs à 1, ce que ne fait pas le maya, qui leur conserve la forme singulière.

Le *h* initial préfixe s'ajoute, on l'a déjà vu, volontiers en maya. Du reste, le Cakchiquel et le Tzutuhil disent *voo* pour cinq et rejettent, eux aussi, la désinence plurielle. Le *v* (w) euphonique qu'ils préfixent à l'*o* radical semble, en quelque sorte, marquer la transition de la forme primitive *o* au *ho* maya. Remarquons que *ob* possède également en

quiché et en maya le sens d'une désinence plurielle. Ces idiomes auraient-ils donc pris, pour marquer le nombre *cinq*, une particule signifiant « beaucoup, plusieurs » ? Cela nous reporterait à l'époque primitive où leur numération n'allait pas plus loin que la demi-douzaine. — *Tzuc* est une de ces particules fréquemment, bien qu'assez improprement, désignées du surnom de numérales. Elle s'emploie avec le nom de nombre, lorsqu'il sert à compter des villes, villages, paragraphes, chapitres, divisions d'un livre, câlculs, minéraux, et généralement divisions qui répartissent un tout en plusieurs parties.

De là, *Tzuc* prit le nom spécial de « province ». Il ne paraît rien avoir à faire avec son homophone *Tzuc*, qui signifie « panse, ventre d'une bête fauve ». Peut-être conviendrait-il de chercher l'étymologie de cette marque de division dans le quiché *Tzuc* ou *Tzuk* « coin, angle », d'où *Tzucah* « équarrir », et par suite « agréer ».

*Cá* revêt tour à tour les sens multiples de « et, si, ensuite, quand, que, tandis que, sitôt que, afin que, pour que, alors, même, comme, lequel, lesquels, laquelle ». Comme copulative, *Cá* signifie « et ». Exemple : *Bini ti kuna, cá yubah misa* « J'allai à l'église, et j'entendis la messe ». Nous le trouvons employé avec le sens de « quand », dans l'exemple suivant : *Luben cá nacén* « Je tombai, quand je montai ». Il est pris parfois également comme synonyme de « si »; l'on dit : Exemple : *Binil hanacen, ca yanae uol* « je mangerais, si j'en avais envie ». Ajoutons que *cá* correspond parfois à « en, y ». On le prend comme signe du présent, tant en maya qu'en quiché. Dans le cas présent, il veut dire « quand ». Peut-être conviendrait-il de voir dans *cá* une abréviation de la racine *cah* « esse, agere ».

*Culhi* « vint »; litt. « s'assit », de *culal* « s'asseoir, s'établir, avoir sa place, être chez soi »; de la racine *cul* « assise, fondement », et par extension « coupe, vase de petite dimension ». La désinence *i* marque le parfait, cf. *banal* « se précipiter » ; pr. *bani*. — *Bulul* « se sécher, plonger »; pr. *buli*, — *Hacal*, glisser; pr. *haci*. La présence du *h* précédant le *i* semble tout à fait anormal et s'explique difficilement. Effectivement, pour qu'elle se pût comprendre, il faudrait que la désinence du présent fût *hal* et non *al*.

Les verbes intransitifs de la langue maya, on le sait, se forment au moyen de l'adjonction de suffixes différents à un radical verbal.

Les intransitifs que nous pourrions appeler d'une façon plus spéciale *actifs*, bien que quelques-uns marquent plutôt un état qu'une action, prennent la finale *l*, précédée d'une voyelle muable suivant les lois de

l'écho vocalique, et font leur prétérit simplement en *i*. Exemple : *Nacal*, monter; pr. *Naci-Cimil*, mourir; pr. *Cimi-Okol*, pleurer; pr. *Oki-Puhúl*, se troubler; pr. *Puhi*, etc.

Un certain nombre, par exception, ne suivant point les lois de l'écho vocalique, ont à la désinence une voyelle différente de celle du radical. Exemple : *Binel*, aller; *Chemul*, naviguer; *Tépal*, régner; *Tuhal*, puer, être pourri; *Ulel*, hurler *et* venir, arriver, etc., etc.

L'origine de cette finale ...*l* est fort obscure ; peut-être conviendrait-il de la regarder comme formée d'une voyelle de liaison et de la particule *la* « ce, ceci, lieu, place », dont le *á* final serait tombé.

Ensuite, viennent les intransitifs auxquels nous donnerons plus volontiers le nom de neutres ou réfléchis. Ils indiquent généralement un état, une situation, et ajoutent au radical la finale *hal*. Exemple : *Ekhal*, noircir; *Calhal*, s'enivrer; *Ceelhal*, avoir froid; *Akbilhal*, s'obscurcir, faire nuit; *Capelhal*, se doubler, devenir double.

Il est à remarquer qu'un grand nombre d'intransitifs dont le radical contient plus d'une syllabe, appartiennent à cette deuxième catégorie des neutres ou réfléchis.

Ne sont point, au reste, à compter comme polysyllabes, les verbes dont le radical se termine par une semi-voyelle ; par exemple : *Chehuel*, se pencher, s'incliner; *Hehuel*, abrir la fusa (ouvrir une carrière).

Cette finale *hal* n'est autre que le verbe *hal*, devenir. Ainsi *Ekhal* se rendra litt. par « nigrum fieri ». Ce *hal* lui-même nous ferait tout l'effet d'être formé de *he* «cela » et de la finale ...*l* déjà examinée. Il forme naturellement son prétérit en *hi;* exemple : *Culhal*; pr. *Culhi.*

Nous n'avons pas à parler des finales en *tal* ou *bal* qui marquent d'ordinaire les passifs. Il est clair en tout cas, que le verbe en question faisant *culal* au présent et *culac* au futur, on aurait dû attendre *culi* et non *culhi* pour le prétérit.

*Ahbuluc* « onzième » ; litt, « celui de onze, possesseur de onze ». C'est, d'ordinaire, par ce procédé que le maya, on l'a déjà vu, forme ses nombres ordinaux.

*Cá* « que », déjà vu.

*Ulí* « vinrent » ou plutôt « vint », troisième pers. du parfait indic. de *Ul* « venir ».

*Ul* a le même sens en quiché. Le verbe est mis ici au singulier, parce que le signe de pluriel est accolé au substantif qui suit. Ainsi que la plupart des autres idiomes agglomérants, le maya supprime volontiers

la marque du pluriel, lorsque la clarté du discours n'exige pas impérieusement son emploi. La forme *Ulantah*, pour le parfait, donnée par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, semble appartenir exclusivement à la langue moderne.

*Españoles-ob*. C'est le terme castillan pur et simple, seulement suivi de la particule *ob*, signe du pluriel en maya. On remarquera que le nom se trouve avoir deux pluriels, le *es* d'origine espagnole et le *ob* de provenance maya.

*Cahiob* « demeurèrent, s'établirent ». Ici, le pluriel est marqué par la finale *ob*. La chose devenait nécessaire, le verbe ne se trouvant point directement précédé d'un nom qui indiquât le nombre. La forme régulière serait *Cahob* et non *Cahiob*, car le *i* marquant le singulier, ne devrait pas admettre à sa suite la finale plurielle. On dit, par exemple, *Nacob* « Ils montèrent », et non pas *Naciob*. La forme *Cahiob* serait-elle dialectique? Résulterait-elle simplement d'une faute d'orthographe?

*Cah*, en qualité de verbe, signifie « demeurer, habiter »; comme nom, c'est la forme définie de la racine *Cah* « étendue, terre, lieu habité, pays, peuple, bourgade, ville, taille. » Ajoutons que *Cah* apparaît parfois comme substantif auxiliaire. Il sert notamment à former certains temps des verbes intransitifs. Exemple : *Nacal-in-cah* « je monte ». La valeur primitive paraît avoir été celle de « Jacere », et nous serions fort tenté d'en déduire toutes les autres.

De là, un certain nombre de dérivés et composés ; par exemple : *Cahché* « espèce d'arbrisseau; litt. « arbre du sol ». — *Cahcun* « faire séjourner, faire demeurer », de *cun* « pouvoir, faire, exercer une action magique ». — *Cahi* « Plût à Dieu que » ; litt. « il fut » ou peut-être même « soit, qu'il soit ». — *Cahi bâc be* « Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ; s'il en pouvait être ainsi », de *Cahi*, déjà vu ; *bâc* « quoique, bien que », et *be* « Être, vivre ». — *Cahina* « s'il se pouvait que ». — *Cahlacil* « être atteint *de*, être avec, en possession *de* ». — *Cahlanich* « vis-à-vis, face à face, entre deux yeux ». — *Cahlic* « ce en quoi, avec quoi, pourquoi l'on est ». — *Cahnal* « habitant d'un lieu, maître de maison ». — *Cahoba* « s'étendre ». — *Cahtal* « s'établir, se fixer, mettre sa demeure, demeurer ». — *Cahum*, plante textile qui donne un produit analogue au chanvre. Composition incertaine, peut-être pour *Cahom* « écume du sol ».

*Té*, forme dialectique pour *Ti*, usitée dans la partie intérieure du nord-est du Yucatan.

*Ti-uoh*, nom d'une ville.

*Cah* « pays, région ». Voyez *Cahiob*.

*Ti-Hó ;* litt. « à l'entrée, à l'avenue », nom de l'antique métropole du Yucatan. On l'écrit aussi *T'Hóo*. *Hó* a les sens divers de « entrée, aller, venir ». Ce n'est, peut-être bien, comme le remarque l'abbé Brasseur, qu'un adoucissement de *Co*, lequel signifie également « aller, arriver, venir ». Remarquons toutefois qu'en quiché, l'on rencontre *Ho*, aller, et *Go*, arriver (à un but). Peut-être la forme *Go* devrait-elle être considérée comme archaïque et les deux autres n'en seraient qu'une altération d'époque postérieure.

*Lae*, déjà examiné dans un précédent travail.

*Ix*, particule dont la valeur n'est point ici parfaitement claire. Peut-être sert-elle ici de marque de passé. C'est son emploi habituel en quiché, devant une racine verbale. Son apparition devant un adjectif numéral comme *Ahbolon* mérite d'être signalée et serait peut-être une nouvelle preuve de la confusion existante dans la plupart des dialectes américains entre le verbe et le nom ou l'adjectif. On sait que *Ix* préfixe s'emploie également, tant en quiché qu'en maya, pour marquer le féminin.

*Ti-tun* « alors » ; litt. « in petra ». Les Yucatèques, on le sait, marquaient les périodes de leur chronologie au moyen de pierres incrustées dans les murs des temples. Aussi *Tun* « pierre », a-t-il fini chez eux par revêtir également le sens de « alors, en ce temps-là ». Un mode tout à fait analogue de supputer les années existait, au dire de Tite-Live, chez les Romains et les Étrusques. Quelquefois *Tun* s'emploie comme explétive et par pure euphonie.

*Cah-ó* « s'établit ». Il y a vraisemblablement ici une faute d'orthographe, due soit à la négligence du transcripteur, soit au peu d'habitude qu'avait l'auteur lui-même d'écrire le castillan. C'est *Cahí* qu'il faut et non *Cahó*.

*Cristano-il-i* « le christianisme ». La désinence *il*, comme l'on sait, sert à former des substantifs abstraits. Quant à la finale *i*, si elle n'est pas le résultat d'une simple faute d'orthographe, nous y verrions volontiers une voyelle purement euphonique, analogue à l'*e* dans *Ahau-é*, mais modifiée suivant les lois de l'écho vocalique.

*Hé* « qu'il, ce qui, celui, voilà », apparaît en quiché et en mam, avec le sens de *ceux-ci*, *ils*, et se prend même parfois comme simple marque de pluriel. Il peut même, dans ce cas, se redoubler. Ainsi, nous avons en mam, *Vuinak* « homme », et *E-vuinak-é* « hommes ».

En maya, au commencement d'une phrase, il signifie « celui qui, celle qui », et on lui donne *e* comme finale correspondante. Exemple : *He uinic yán ú cuxyole, bin ú tzucal utz* « l'homme qui a du jugement cherchera le bien ». *Hé* dénote aussi un certain doute au milieu du discours, le tenant suspendu parce que l'on ne s'accorde pas ou que l'on ne veut pas énoncer la chose qui suit. Exemple : *Payalacah tumen he* « tu es venu pour... »

*Ulci.* La valeur de cette finale *ci* a déjà été suffisamment examinée dans un précédent travail.

*Uay* « ici », signifie également comme substantif « abri, retraite, gîte, tanière, lit, chambre à coucher ». La double acception de ce mot nous reporterait-elle à cette primitive époque de sauvagerie où l'Indien n'ayant point encore de demeure fixe, son habitation était tout simplement le lieu où il se trouvait ?

Les autres termes ayant déjà été examinés dans de précédents travaux, nous n'aurons pas à nous en occuper ici.

H. DE CHARENCEY.

# ESSAI D'UNE GRAMMAIRE OSTIAKE

(SUITE)

---

## IV. ÉTAT ACTUEL DU PEUPLE OSTIAK

Je ne veux pas reproduire tout ce que Pallas, Castrén et Ahlqvist ont dit sur les Ostiaks, je veux seulement tracer en quelques lignes une esquisse, qui nous permettra de nous former une idée générale de l'état du peuple ostiak. A ce sujet nous serons encore obligés de consulter le passé et le présent.

La conquête transouralienne de Iwan le Grand était tombée dans l'oubli; c'était du reste moins une conquête que des expéditions de brigandage; car Jermaque commença de nouveau à subjuguer la Sibérie en 1578, en anéantissant le khanat Siber, et en dévastant le territoire des Vogouls et des Ostiaks. La famine et les maladies qui suivirent cette conquête firent beaucoup de mal ainsi que la petite vérole, qui apparut pour la première fois en 1631 chez les Vogouls et les Ostiaks, et coûta la vie presque à la moitié de la population [1]. Après que cette conquête fut confirmée à Moscou en 1599, on dressa une carte de l'empire russe qui fut copiée en 1626 et 1680 par suite d'ordonnances impériales. Sur cette carte on voit sur l'Obi inférieur, jusqu'à l'embouchure de l'Irtych, dix-huit endroits, et entre l'Obi supérieur et l'Irtych, dix, qui sont appelés villes, lieux clos (gorod) [2]. Où ces endroits sont-ils aujourd'hui? Sur la carte de Reguly nous ne rencontrons pas le mot russe *gorod* ajouté seulement à un ou deux endroits ostiaks.

1. Fischer. Sibirische Geschichte, p. 439, 440.

2. Lehrberg, über die geographische Lage und Geschichte des jugrischen Landes. Siehe : Untersuchungen zur Erlæuterung der ælteren Geschichte Russlands. St. Petersburg, 1816.

Dans les chants ostiaks, *ville* se dit *vuas*, *us* (chez Vologodski *vas*, *vos*), mais aussi *aut* de sorte que *aut* se trouve souvent dans une ligne correspondante à la place *vuas*, ce qui prouve que la signification est la même, p. e. :

Šoper nohla *vuas* ti amesleu.

Šaper nohla *aut* ti amesleu. (Nous habitons maintenant dans la ville sur la hauteur du *Saper*). *Aut* signifie aussi *montagne*, nous pouvons donc supposer que *vuas*, *us*, *vas*, désigne une ville située sur une hauteur et que les Ostiaks et les Vogouls ont été forcés de choisir des habitations situées en des endroits élevés.

Nous avons dit plus haut (p. 114) que le mot ostiak *keu*, ne signifie pas seulement pierre, mais aussi montagne (le mot magyar *kö* pierre, signifie également montagne); p. e. dans les noms topographiques : *Ajnacs-ko*, *Bodó-kö*, *Kö-alja;* en d'autres langues aussi, p. e. en allemand : *Stein* a la signification de *montagne* dans *Kœnigstein*, etc.; donc *aut* pierre et montagne sont la même chose, et le mot vogoul *ahtes*, *ahtas*, *ahtos*, pierre, sera facile à expliquer. Le signe du mot est *aht* = *aut*, la gutturale *h* devient une voyelle *u*, l's devient une terminaison formatrice qui ne s'ajoute pas seulement au verbe *kal*, *hal*, en formant *kales*, *kalas*, *koles*, *halas*, mourant, mais aussi à des racines des noms, p. e. de *vot*, *vuat*, vent on forme, *votas* chez Reguly *vuadas*. De même *aut*, *aht*, pierre et montagne, mais *ahtes*, *ahtas*, *ahtos*, également pierre et montagne. Il paraît que le mot *keu*, *ahtes* désigne des rochers ayant la forme de boutons parce que l'ostiak *keu* et le vogoul *ahtes* signifie aussi des reins et des rognons.

Et le mot *aut*, *aht* est en somme identique avec le mot magyar *hegy* qui n'a pas le *t* final; ce *t* est aussi supprimé dans d'autres cas, p. e. : vogoul *jaut*, *jajt*, en magyar *ij*, *ijj*, finnois *yht*, vogoul *ako*, *auk*, magy egy (eggy), nous trouvons même dans la langue vogoule *aht* et *ah*, *âh*, pierre, montagne. *Aht*, *aut* est ainsi montagne.

L'affinité que peut avoir le mot *aut* avec le magyar *egy* est d'autant plus sensible qu'il existe encore dans le vieux nom de Egy-ko (aujourd'hui Hegy-ko=Heiligenstein dans le comté de Sopron). Le mot *village* en magyar *falu* se dit en ostiak *pugol*, *pôgol*, en vogoul *paul*. Les mots *paul*, *pugol*, *pôgol* sont également de même origine et s'expliquent par *pugol*, *pôgol* qui signifient bouton et probablement aussi un endroit moins élevé. Nous arrivons ainsi à une conclusion inattendue, c'est qu'il y a une même signification dans les langues vogoule, ostiake, magyare pour les mots ville et village (varos et falu).

Les Ostiaks, dit Castrén [1], se subdivisent en plusieurs peuples qui forment chacun un état à part. Les Ostiaks devenus chrétiens ont déjà perdu leur organisation primitive, car ils vivent sous la domination et la loi russe; mais les Ostiaks d'Obdorsk sont encore régis par l'ancienne constitution païenne. Chaque peuple est composé de 100, quelquefois 1000 individus, qui se considèrent tous comme parents. Ces rapports nationaux sont exprimés dans le mot *rag*, *rah*, d'où le verbe *rahta* se rapprocher et ensuite devenir parent. Chez les Vogoules la constitution nationale a également disparu, mais le mot *rau* qui correspond à l'ostiak *rag* signifie chez eux la même chose, *raunu* plus près, plus souvent, *raunut*, les individus d'une nation, en ostiak *rahtet*. Dans les temps anciens il était défendu de se marier dans le même *raunut* ou *rahtet*. Les hommes d'une nation étaient donc obligés de chercher ou d'enlever leurs femmes dans une autre. Cet usage existe peut-être encore aujourd'hui chez les Ostiaks, car Volgodski traduit le verset 27 du 5e chapitre de saint Matthieu ainsi : *Nen hulseta, muj jastim us jis jaha : rahta ne pa ho ne mola evi panna al jurtïja.* Avez-vous entendu ce qui avait été dit aux anciens : Tu ne dois pas convoiter une femme parente ni une femme mariée. Ici *rahta ne* signifie une femme du peuple. Dans l'original russe il n'y avait que : *ne prel'u bodejstvuj*. Tu ne dois pas commettre un adultère. Le traducteur en Kondah-Vogoul dit aussi seulement : *Mot ne jot ul hajerlen :* Avec une autre femme tu ne dois pas commettre un adultère.

Le chef de la nation est l'ancien, plusieurs nations sont sous les ordres d'un prince, dont l'autorité était reconnue par l'impératrice Katherine II. Il y a comme cela plusieurs princes. Ces princes maintiennent l'ordre entre les nations et tranchent les cas qui leur sont soumis par les anciens, mais le droit de prononcer la peine de mort appartient seulement au tribunal russe. L'ostiak *uort*, *urt*, vogoul *ater*, signifie littéralement *ur* (seigneur, maître). Nous n'avons pu trouver si ce mot *uort*, *urt* signifie seulement le prince ou aussi l'ancien de la nation. Je trouve que le *uort*, *urt et ater* sont aussi appelés *num-ho*, hommes principaux, en vogoul *äli-kum*. La dignité de ces anciens, ainsi que de ces princes, était héréditaire. Les peuplades sont alliées entre elles et quand elles émigrent elles sont conduites par l'ancien ou par le prince. Les peuplades nomades se réunissent toutes à Obdorsk, à la fin de novembre ou à la fin de décembre, pour le grand marché. Les princes et

1. Castrén. Ethnologische Vorlesungen über die altaïschen Vœlker. St. Petersburg, 1857, p. 107-128.

les anciens sont obligés d'y assister, pour recueillir et remettre les tributs des peuplades (chaque homme est obligé de fournir deux peaux de renard gris). Nous savons que c'est en une pareille occasion que Reguly a recueilli les chants ostiaks. M. Ahlqvist se rencontra avec deux princes ostiaks, avec l'un sur les bords de la *Sinja*, avec l'autre à *Obdorsk*. Le nom de celui-ci était *Tajchin* dont l'autorité a été confirmée par l'empereur Nicolas, et qui allait voir l'empereur en 1854 à Saint-Pétersbourg, ce qui lui valut une grande considération auprès des autorités russes. Ce prince était du reste un homme riche, propriétaire de 10,000 rennes, ce qui correspond, d'après M. Ahlqvist, à une fortune de 40,000 roubles en argent (160,000 francs)[2]. Nous savons par les chants ostiaks qu'ils appellent la nation *jah*, c'est-à-dire *peuple*, et chaque *jah* avait un *vuas* ou *aut*. Quelques *aut* étaient composés de plusieurs *vuas*, c'est-à-dire quelques princes avaient plusieurs nations sous leurs ordres, ce qui nous est confirmé par Castrén. Ainsi Reguly nous dit que le *Nading-jah* avait été très-puissant, composé de 8,000 hommes, chiffre certainement empreint d'une exagération due à l'ancien titre de la légende. La ville de ce peuple était située sur les bords de la petite rivière de Nad, près de la ville actuelle d'Obdorsk. Mais la capitale était *Pulingaut*, dont le nom vient de la rivière de Pul, aujourd'hui *Pulngavas* = Obdorsk. Il paraît d'ici que *aut* est dans un sens plus vaste que *vuas*, car à la ville de *Pulingaut* était surbordonnée la ville de la rivière Pul, en vogoul *Pul' ja keurt*, la ville de *Nat* et *Lungaut* qui ne peut pas être ni la ville des Ostiaks orientaux ou des Ostiaks de la Soswa, car la Soswa ou Leu se jette près de Berezov, donc assez loin d'Obdorsk; ce doit être la ville d'une rivière plus proche qui se jette dans l'Obi. Quant à *Lung aut* il est dit, qu'il y avait là un peuple et des chants à part, et il résulte des titres de ces chants que chaque peuple ou *jah* avait ses propres *aut* ou *vuas*, et chaque *aut* ou *vuas* avait ses chants propres *ar-ja*, vogoul *eri-ja*, car il est dit : *Nating ar*, le chant de la ville ou du peuple Nat. Le chant *nim saris* = le chant de la mer inférieure ou de la mer glaciale parle de trois villes : *kolom vuas ti mulmeu*, *kolom vas ti amesmeu* : trois villes sont notre origine, trois villes sont notre place ensuite.

*Puling aut eri* (le chant de la ville Pul').

*Lung aut nal eri* (le chant des phoques de la ville Lung).

*Jeli us eri* (le chant de la ville Jeli).

1. Ahlqvist. Muistelmia, p. 242.

*Sames vas ar* (le chant de la ville de Sames).

Et le titre du dernier est aussi : *As jah ater eri*, le chant du prince du peuple de l'Obi.

Les noms sont purement vogoules, sauf le dernier, mais dont le commentaire : *As jah ater* est précisément vogoul, parce qu'il devait être prononcé en ostiak : *As jah uort ar*.

Nous aurons du reste occasion de montrer continuellement la réciprocité entre ces deux peuples et ces deux langues et de leur étroite affinité. Nous avons des chants non-seulement des princes, mais aussi des princesses, p. e. : *urt enmem arl*, vogoul *ater jänimem eriä*, c'est le chant de l'éducation du prince, *uort ar* vogoul, *ater eri* le chant du prince, chez lequel nous trouvons le commentaire singulier : *Sarnu uort lu arl*, c'est le chant du prince d'or. Les noms de ces deux chants sont remarquables, parce que le suffixe de la troisième personne est erronné, de sorte que *urt enmem arl* ou *uort lu arl* sont les chants pour l'éducation du prince; le chant du prince lui-même, c'est qui est contraire à l'usage et le premier exemple que nous sachions. Le commentaire vogoul en est une imitation, comme *ater janimem eria* [1].

Le *Saper naj ankem ar*, le chant de la femme du prince de Saper, est expliqué ainsi en vogoul : *Angve Puling aut ne ols. Anki, angve*, la

1. Il est intéressant de remarquer que ***uort, urt*** correspond au magyar ***ur***, au finnois ***uros*** ou ***uroh***. Le finnois ***s*** ou ***h*** correspond à la consonne finale ***t*** en ostiak, qui se change ou est supprimée en magyar comme nous l'avons déjà vue pour ***aut*** = la montagne. Il est encore remarquable que ***uort*** signifie ***maître*** et ***ort serviteur;*** en finnois ***uros, uroh*** maître, héros et orja serviteur (ehst. ori), en magyar ur (maître) et le vieux magyar ör (serviteur). (Comparez encore magyar ***fozni***, bouillonner, cuire, et ***fazni***, se geler. Mais nous croyons que c'est là une loi générale qui se fait voir dans toutes les langues de l'univers et nous avons par là un argument de plus pour le mot : « les extrêmes se touchent. » En voilà, p. e. dans les langues sémitiques ***el***, Dieu puissant, ***elilim***, les dieux faux, ***barek***, bénir, et ***barek***, maudire, ***hesed***, bienveillance, et ***hesed***, outrage, affront; l'hébreu ***'alam***, être caché, l'arabe ***'alima***. être savant, l'araméen ***ze'ban***, acheter, et ***zaben***, vendre. Voyez à ce sujet l'ouvrage de M. Etienne de Campos Leyza, analyse étymologique des racines hébraïques. Bordeaux, 1872, p. 9. De même nous trouvons dans les langues ariennes des exemples (daivas, le dieu bon chez les Indes, et daëva, le diable chez les Perses), et pourrait peut-être expliquer par là que l'α (alpha grec) ait en grec les deux significations opposées, celle de l'α privativum et α affirmativum. Remarque du traducteur). Il est peut-être une trace de ***t*** final que nous disons ***urat*** et pas ***urt*** ou ***urot***. Il est encore à rappeler que le vogoul ***ater*** ne correspond pas à l'ostiak ***uort, urt***, mais à l'ostiak ***eter, eder***. Le mot ***ater, eter, eder*** signifie clarté, splendeur, et de même aussi ***maître*** (Comp. la frappante analogie qui se trouve aussi dans l'hébreu ***adir***, qui signifie splendide, puissant, et ensuite maître). De même le mot ***naj*** signifie chef, comme ***saper naj anki*** la femme du chef de Saper. Si je ne me trompe pas, le mot ***ader*** s'applique ordinairement aux hommes et le mot ***naj*** aux femmes.

femme, a ici approximativement le sens d'un nom propre et veut dire qu'elle a été la femme de la ville de Pul. Mais ce que nous en voyons, c'est qu'il y a chez les Ostiakes, comme chez les Vogoules, aussi des femmes célèbres, qui existent dans les légendes anciennes des Vogoules, de sorte qu'on ne trouve pas seulement *eri kumet*, *majt kumet*, les chants des hommes, les légendes des hommes, mais nous trouvons aussi *eri net*, *majt net*, les chants des femmes, les légendes des femmes.

Le titre d'un chant vogoul est ainsi : *Munkes kant Tarom eri*, le chant du dieu de guerre Munkes. *Munkes uos* = la ville Munkes est dans le territoire vogoul et nous trouvons dans les chants vogouls : *Munkes eri*, le chant à Munkes; mais on parle aussi des ours, peut-être chant à l'ours. Le chant ostiak n'est pas du même sens. D'autres chants ne parlent ni des hommes ni des villes, mais des choses de la nature, p. e. : *As pogol ar*, le chant de la colline de l'Obi, *Tajt kvat'l eri*, encore un titre vogoul expliqué en ostiak : Leu Kudobar. Tous les deux signifient le chant de la Soswa médiale. C'est obscur, parce que nous ne savons pas si *kvat'l*, *kudob* = milieu se rattache aux chants d'après lesquels ce seraient les chants médiaux de la Soswa ou Leu, ou chez les Leu mêmes, d'après quoi ce seraient les chants de la Soswa médiale ou entre la Soswa. Le chant parle aussi de *Leu*, p. e. : *lanting Leu*, *kuling Leu*, la Soswa nourricière, la Soswa poissonneuse.

*A Saper naj anki* = la femme du chef de Saper. Nous pouvons ajouter les notes suivantes : L'ostiak *jah* = peuple, est en vogoul *mam*, *mäm*, on trouve déjà cela dans l'expression *Puling aut jah* ou *Puling aut mam*, de sorte que *saber mam*, comme *saber* et *saper*, est aussi appelé *peuple*. Nous avons déjà vu *saper*, *soper nogil* = l'altesse de Saper. Nous ne savons pas la signification propre de *soper*, *saper*, mais les Vogouls et les Ostiaks lui attribuent de préférence une signification des métaux. Nous y trouverons, p. e. : le vogoul *sarn*, en ostiak *sorne*, *sorna*, *sornu*, l'or; le vogoul *aln*, ostiak *uln*, étain, le vogoul *og*, *ogi*, *vog*, *vogi*, *voh*, ostiak *vak*, *voh*, *oh*, *uh*, *ogi*, cuivre, le vogoul *kért*, *kér*, l'ostiak *kardï*, *kordï*, fer, mais aussi et *vah*, le vogoul *argen*, *arin*, *aren*, qui ne se trouve pas que nous sachions dans l'ostiak. Mais nous trouvons dans cette langue *lolpi* = plomb, chez Castrén, dans la langue du midi, *tolpa*, *toppa*.

Le vogoul *aln*, étain, signifie aussi argent, et il y a dans les chants vogouls *sareng aln* = étain zyrénien = argent; *kemi aln* et *saper aln*. Il y a dans les chants ostiaks : *kemi voh* ou *kemi ogi*, *saper voh* ou *saper ogi*. Le *sarengaln* s'explique de soi-même; je trouvais l'explication du

mot *kemi aln*, *kemi voh* à ma surprise dans la circonstance suivante : Novgorod, qui n'était pas occupé de l'invasion des Tatares, était uni à l'état *Jugra* ou *Ugor*, sous le temps de Iwan le Grand, tous deux payaient les impôts qui étaient dus au grand-duc de Moscou; or celui-ci demanda une fois, selon les chroniques, l'argent *zakami* = l'argent du Kâma en deça et en delà. Un ordre du czar mentionne déjà le pays *Zakama*, alors = Kama-elföld = la terre en delà de Kama. Le vogoul *kemi aln* et l'ostiak *kemi voh* est certainement venu par les Russes; kámai ezüst, l'argent du Kâma en delà ou peut-être l'argent trouvé dans les montagnes de l'ouest de l'Oural. On croyait déjà que *sarengaln kemi aln*, *kemi voh* (l'argent zyrénien, l'argent du Kâma) en comparaison avec *saper aln*, *saper voh*, *saper ogi* que *saper* est le nom qui caractérise le peuple et le pays, d'où cela est parvenu au peuple des Ostiaks et des Vogouls. Comme on le voit, l'argent n'a pas été originairement chez les Vogouls et les Ostiaks, mais on l'a apporté des provinces de l'Oural de l'ouest. Dans le zyrénien existe encore le mot *ézis* = argent, mais ni dans le vogoul, ni dans l'ostiak. Au lieu de ceci, nous avons dans le vogoul *aln*, qui est proprement étain, et c'est pourquoi les mots *sareng aln*, *kami*, *kemi aln*, *saper aln*, signifient dans des places diverses *argent*, liling-aln, orgueilleux. *Voh*, *vog*, *oh* signifie en ostiak cuivre ou plutôt airain, dans le dialecte de Obdorsk, *sel-voh*, dans celui de Berezov *novi-voh*, airain blanc = argent.

Il peut y avoir beaucoup à apprendre avec les noms de métaux. Il est évident, selon les mots vogouls et ostiaks, que les peuples ougors n'ont pas été initiés à la connaissance des métaux par des Russes, mais qu'ils en avaient l'usage antérieurement, soit qu'ils les eussent trouvés à l'origine, soit qu'ils les prirent, selon les vieilles légendes, du peuple tchoude. Les mots magyars *arany*, *ezüst*, *réz*, *vas*, *on*, sont d'origine des mots ougriens. Nous croyons que le mot *olom* est d'une origine étrangère, peut-être du mot slave *olovo*, chez nos Slaves *plomb*, chez les Russes *étain*. (Chez les derniers *szvinecz* plomb). Ahlqvist est du même avis. (De Vestfinska sprakens Kulturord, Helsingfors, 1871, p. 65, quoiqu'il connaisse le mot ostiak *lolp*, qui existe aussi dans le verbe *lola-ta* fondre). Nous en pouvons conclure que *olom* et *olvadni* soient des expressions étrangères. Chez les Vogouls du midi *atves* veut dire plomb, dans le vieux dictionnaire *athus*; nous apprenons encore de Ahlqvist que les Vogouls du midi appellent l'étain *kaim-atves*, mot qui est assurément le même que kâmi.

Quoique les peuples en delà de l'Oural eussent eu la connaissance

des métaux, nous ne devons pas chercher chez eux l'empreinte des monnaies proprement dites. Déjà depuis les temps les plus reculés les peaux précieuses étaient chez eux l'équivalent de l'argent, parce que nous lisons chez Jornandès : Hunguri autem hinc noti, qui ab ipsis pellium murinarum venit commercium (p. 29). Encore aujourd'hui l'écureuil (chez les Vogouls *lén*, *lin*, dans l'ostiak du nord *langa, lanki*, dans l'ostiak du sud *tanga*, *tenki* a la même valeur que l'argent; c'est pourquoi le vogoul *sät lin* ou *sat lén*, ostiak *sot*, *langa*, *lanki* équivaut à cent sous ou un rouble.

Remarque. J'écrivais déjà dans mon ouvrage de 1864, intitulé : *Vogoul föld és nép*, p. 25. Les peaux d'écureuil ne servent pas seulement aux peuples de l'Oural, mais aussi à ceux de tout le nord de l'Asie. *Hoffman, Der* nordliche *Ural* und das Küstengebirge, *Pae-choi* untersucht und beschrieben in einer van den Jahren, 1847, 1848 und 1850 durch die *kaiserlich*-russische geographische *Gesellschaft* ausgerüsteten Expedition, Band II. Ver fasst von dem *Leiter* der *Expedition Dr Ernst Hofmann St-Petersburg* 1856 écrit, p. 34 de cet ouvrage, les mots suivants :

Quant à la chasse de ces régions pleines de forêts, c'est l'écureuil le plus commun dont les peaux, quoiqu'elles soient de très-bas prix, font le plus grand profit de la chasse et on prédit, selon leur abondance ou leur petit nombre durant l'été, si l'année sera riche ou pauvre. On fixe les prix des marchandises selon les peaux des écureuils dont on se sert en guise de monnaie, on les accepte ou on les donne. On ne comprend pas si on dit qu'une livre de farine vaut tant ou tant de kopèques, il faut dire tant ou tant de peaux d'écureuils. D'après la valeur russe, une peau vaut 5—6 kopèques d'argent. Chez Ahlqvist (De Vestfinska språkets kulturord, Helsingfors 1871, p. 169) nous lisons : Dans les temps reculés le moyen d'échange le plus ordinaire est la peau d'écureuil; on l'emploie bien plus que l'argent frappé dans le nord de l'Europe et de l'Asie, et il existe encore aujourd'hui. Il est resté encore en vestige chez nous (dans le pays de Viborg) un nom caméral, c'est-à-dire *evet-fœld* (oravan maa), certainement terre de l'étendue, où on doit payer une peau d'écureuil en impôt. Et parce qu'il a servi en équivalent d'argent le mot écureuil signifie encore aujourd'hui dans plusieurs langues ouralo-altaïques argent, par exemple le zyrénien et le tcheremisse *ur* = finnois *orava*, écureuil, votj. *kom*, vogoul. *lîn*, tatar *li'in*. A ma grande surprise, je lisais dans les *Mittheilungen Petermann's*, 1874, partie I, p. 37 : Die russischen Steppen sind im Süden und Norden

von Waldungen begrenzt. Im Süden gibt es Eichhœrnchen, im Norden befinden sich dieselben nicht, trotzdem alle Bedingungen zu ihrer Existenz geboten sind. Als die russische Regierung vor einiger Zeit mit dem Gedanken umgieng, die Steppen wieder zu bewalden, wies *Carl Ernst von Bær* nach, dass hier von einer Wiederbewaldung nicht die Rede sein kœnne, denn die Steppe sei schon zu Herodots Zeit Steppe gewesen. Hætte sich der Baumwuchs über das ganze Areal erstreckt, so mussten die Eichhœrnchen ebenso gut im Norden wie im Süden vorkommen. Aber ein Eichhorn ist durchaus nicht angepasst, obschon seine Geschwindigkeit entschieden grœsser ist als die des Lemming über eine ausgedehnte baumlose Ebene zu wandern, deshalb finden wir diese Thierchen nur an einem Rande der Wüste, c'est-à-dire dans le sud de la Russie.

Les occupations de la vie des Vogouls et des Ostiaks sont la chasse, la pêche et l'élevage des rennes. Le fusil et le chien sont nécessaires pour la chasse. Les Ostiaks appellent le fusil *jugol-nol* = l'arc-flèche, comme ils appellent la chasse *voj-hul*, la mort des bestiaux. Proprement *voj* est gibier de quelque sorte qu'il soit, de là *tohling-voj*, le gibier d'un oiseau. *Voj-hul*, la mort des bestiaux, signifie plutôt ce qui est au chasseur. Le mot *velta*, chasser (*vel*, vogoul *al* = tuer et prendre) est exprimé avec un mot; le vogoul *li* = *la*, tirer des coups de fusil, l'ostiak *jont-lal* = *læ*. Ce mot diffère de *li* = *lö* mais *jugol* signifie la même chose, dans l'ostiak du midi *jogot*, vogoul *jaut*, *jajt* comme magyar *ij;* d'où *joutlata* dit autant que *ijjazni*, *ijjalni*, comme on a fait du mot *nyil*, *nyilazni*, *nyilalni*. Le chien de chasse *amp* = *eb*, et pour les chasses spéciales il y a des chiens spéciaux, p. e. *nogos amp* = le chien de martre, *vohsar amp* = le chien de renard.

Il y a différents filets pour la pêche. Le mot le plus ordinaire est *holip halap*, vogoul *kul'p*, *hul'p*, littéralement filet, du verbe *hol*, *kul*, *hul*, qui signifie descendre, plonger et alors pêcher. Mais *hulp* signifie aussi chez les *Kondah-Vogouls* un bonnet. On file les filets parce que *sevi*, *sen*, *sæg*, *sag* est le même que le magyar *szo*, et *holip*, *holep*, *kulp*, hulpsem = magy. hálószem. Une seconde espèce de filet est désignée par l'ostiak *uzom* = vogoul *uosem*. Le mot *us*, *uos* signifie marcher et l'homonyme *us*, *uos* est le même que le magyar *vesz*, *vész*, *us-ta*, *uosingve*, prendre. Peut-être le mot magyar *vesz-halo* est-il aussi ici à remarquer. En outre, il y a de différents filets chez les Vogouls et les Ostiaks comme chez nous de différents roseaux, joncs, *vészt*, *vetret*, *varsat*, ou en magyar *csitkast*, *keszit*, *hulot kot*. — *Koszorá* 1863, p. 353.

La chasse et la pêche, voilà la première manière de vivre et la plus primitive, et nous trouvons en effet une grande preuve pour cela dans la rencontre de la langue magyare et de celle du nord. La vie consacrée à faire paître les troupeaux, à l'élevage de bestiaux, nous la trouvons encore dans les temps postérieurs, avec des modifications successives. C'est pourquoi Elmpi, selon la légende de la création, instruit par Numi-Tarom, enseigne aux hommes comment et de quelle matière ils doivent faire les flèches, l'arc, et comment ils peuvent prendre les bestiaux, ensuite comment et de quoi ils doivent filer les filets, comment ils doivent faire les bords pour la pêche, mais il ne leur apprend pas à élever les bestiaux. Cela ne vint que postérieurement. Il est remarquable qu'il y ait seulement une ressemblance dans la langue magyare et dans la langue de ceux-ci, quant au mot *lo*, parce que *lo* correspond au vogoul *lu*, à l'ostiak *lou*, *lovi*. Il est encore digne d'être mentionné qu'il n'y a aucune ressemblance dans le nom du renne en vogoul et en ostiak, dans celle-là *kunna*, et *sali* dans celle-ci, *kalang*, *kaleng*, ostiak de midi, *vêta*, *uêta*. On doit en conclure que les peuples ougors reçurent les premières connaissances dans le temps où ils étaient ensemble, mais que la nourriture et l'éducation du renne vint beaucoup plus tard, lorsqu'ils étaient déjà éloignés l'un de l'autre et qu'ils se modifièrent ainsi séparément.

## V. CROYANCE DU PEUPLE OSTIAK.

Il appartient à l'ethnologie de parler aussi de la croyance des Ostiaks. Elle est identique avec celle des Vogouls.

*A*. Le vogoul *tarom* et l'ostiak *torïm* sont le même mot, mais le mot vogoul signifie ciel et alors l'altesse la plus grande, la quantité même, aussi le temps, et en outre *Dieu*. Les significations de ces mots étaient certainement des mots ostiaks ; la traduction de l'évangile distingue *torïm*, le Dieu suprême de *turum*, qui signifie ciel, étendue, temps. Même les Ostiaks d'aujourd'hui distinguent *torïm* de *turum*, qui était à l'origine le même que le vogoul *tarom*. *Torïm* est le Dieu suprême qui n'était pas d'après Castrén une idole ; on ne l'adorait pas directement, mais on se tournait vers une autre idole. C'est pourquoi il est appelé *num-torïm*, le Dieu suprême ; de même on appelle ainsi le Dieu des Chrétiens également. En outre, nous trouvons le nom *torïm*, *tarom*, qui montre qu'y avait vraiment plusieurs tarom, ou que c'était la présence de Numi-Tarom. Ainsi nous le trouvons chez Reguly

*Palm-tarom* et son chant *Palm-tarom-ar*. Le mot vogoul est *Pelem-tarom*. Selon la mythologie vogoule ceux-ci étaient les *tarompi-ak* = les fils de Tarom. *Palm-tarom* = le Dieu Pelim, *Lopmus-tarom*, près de Sahu ou Sigva, et *Suoma-tarom*, près de la *Pal'ja*, où elle se jette dans la Soswa. En outre il y avait *sarnu ater*, le fils le plus petit et le plus chéri de Tarom = *Numi-Tarom vasi pi* dans *Lunt-uos*, la ville de *Lud*. *Sarnu ater* est en ostiak *sarni eter* = le prince d'or. Un des chants ostiaks a le titre que nous avons vu : *sames vas ar* (le chant de la ville Sames) dont le titre vogoul est : *As jah ater eri*, le chant du prince du peuple de l'Obi. Je ne sais pas s'il y a quelque relation avec le vogoul *Suoma-tarom*. Les Ostiaks appellent l'aurore boréale *tarom tut lil*, l'esprit de feu de Tarom ; prenant le mot *lélek*, *lil* dans le sens de l'esprit, et c'est pourquoi l'aurore boréale est comme le souffle igné qui montre le phénomène dans une image certainement grandiose et poétique.

*B*. Dans les chants ostiaks le mot *torïm*, *tarom* se change avec *jelem*, *jielem* et nous le trouvons affirmé infailliblement par le suivant :

*tormä* kältmem käli ko
*jielmä* kältmem käli ko

ou

*num tarom ažem* = mon père suprême Tarom
*num jelem jigem* = mon père suprême Jelem.

On voit que *jelem* signifie de même comme num = le suprême.

Vologodski explique le mot *jelem* par outrage ; nous concluons de chants ostiaks qu'il y a une autre signification selon laquelle il peut exprimer le Dieu suprême. Castrén même ne connaît pas le mot *jelen*, mais il a cité de M. Erman le mot *jelan* [1].

Je ne sais pas si on le peut identifier avec *jelem*. Erman affirme aussi qu'il y a d'autres idoles que *torïm*, appelées *jelan*. Le contraire est évident des chants ostiaks, qui provient de l'identité du sens de *jelem* et *torïm*, c'est pourquoi les mots *jelem* et *jelan* ne sont pas les mêmes.

Mais Castrén a indiqué dans son Ethnologie une idole appelée *jeljan* [2] et celle-ci est vraisemblablement la même que *jelan* d'Erman. Chez Vologodski *jelang* est une petite idole.

*C*. *Kul*. Castrén le considère comme un dieu de l'eau, parce que

1. Castrén. Vorlesungen über die finnische Mythologie. St. Petersburg, 1853, p. 216.

2. Castrén. Ethnologische Vorlesungen über die altaischen Vœlker. St. Petersburg, 1857, p. 110.

les Ostiaks le croient très-dangereux. Le mot *kul* se trouve aussi chez les Zyréniens et les Permiens où *kul* signifie toujours le diable : *kulpijan*, les fils du diable ; *va kul*, le dieu de l'eau ; la mauvaise herbe est aussi appelée *kul*, *ekul zör* (zör = zab) = l'avoine sauvage [3]. Selon la mythologie des vogoules, le mot *kul* a un sens meilleur parce que chez eux *kul ater* signifie *le chef kul*. Selon la légende de la création, les hommes se multiplièrent d'après l'instruction qu'ils reçurent du Dieu suprême Numi-Tarom pour la chasse et la pêche, tellement que leur terre était trop étroite pour eux. Elmpi le démiurge qui créa la terre, fabriqua d'un mélange de terre et de neige les hommes et les animaux, et il est toujours médiateur entre Dieu et le monde inférieur ; il monte vers Numi-Tarom pour lui demander conseil sur ce qu'il doit faire dans son angoisse, parce que les hommes se sont multipliés tellement que même tous les animaux des forêts et tous les poissons de l'eau ne leur suffiront pas. « Emmène avec toi *kuli-ater*, lui dit Numi-Tarom, il sera l'artisan des maladies, et à mesure qu'un peuple naîtra un autre mourra. » Nous voyons que *kul* ou *kul ater* signifie selon la mythologie primitive la mort. Et comme *tarom*, *torïm* (en omettant le mot païen *numi*, *num*) est très-bien pour la signification du Dieu suprême, de même le mot *kul* sans *ater* exprime très-bien le diable. Vologodski a pris le mot *kul* dans le sens indiqué dans sa traduction de saint Matthieu, IV, 1. *Si jubina Isus jemïng lïlna turïm us tal tagaja, kul kul'huzipsa vorna.* Ensuite Jésus était porté par le Saint-Esprit dans le désert pour être tenté du diable. Dans la traduction Kondah-Vogoule Popov ne s'est pas servi du vogoul *kul*, mais de l'arabe *asray*, qui signifie vraiment l'ange de la mort.

*D. Meng.* C'est d'après Castrén *meang*, le dieu de la forêt, selon la mythologie vogoule *meng*, *mengu*, *méhu*, *méh*, même *mis* (car nous le trouvons dans des formes différentes) habite dans les grottes et porte bonheur aux chasseurs. C'est ainsi qu'en vogoul *mehu majle kualung* dans la région de méhu, aller à méhu c'est la même chose que tenter son bonheur, agir au hasard. Les grottes profondes et rondes des montagnes s'appellent *mehu kväl*, *kvol*, les maisons de *mehu*. Les propriétés de *meng*, *mehu* étaient une sorte particulière des biches et des martres qu'on ne devait pas tuer, parce que le bonheur des chasseurs en dépendait. Nous trouvons aussi dans les chants ostiaks *meng kum*, *meng ne*, *meng homme*, *meng femme*. Il semble que nous ayons dans le

1. Rogov. Permaczko-Russkij Szlovar. Sz. Pétervar, 1869, p. 80.

mot *meng* le souvenir d'un ancien peuple évanoui que les Vogouls et les Ostiaks croient dans un état sauvage très-puissant. Est-ce là peut-être un souvenir des vieux Tchoudes?

*E. Long, lung, leng*, même *lon, lan, len*. D'après Castrén toutes les idoles sont appelées *lung* chez les Ostiaks. Vologodski le prend aussi dans ce sens lorsqu'il traduit la deuxième loi : *al vera nïngena lunget*, ne te fais pas d'idoles. Nous trouvons aussi chez lui *lavïlta torïm leng* l'ange gardien, le dieu gardien *leng*. De même le mot vogoul *leng, lang, lan, län, läj*, mais on le trouve ensemble avec le mot *meng*, ce qu'on peut reconnaître dans la phrase : *kastal alpe mätä mengten, longten johteleltvesu*, ce qui est inconnu au *meng*, nous le connaissons par *long*. La mythologie vogoule connaît aussi des fils et des filles de *long* qui sont égaux aux fils et aux filles du diable. Je ne sais pas si *laj tarom, laj pubi* exprime le même sens parce que l'idole est aussi *laj*, *long* ou est-ce dans celui-ci encore une idole? Chez les Ostiaks du midi *tong* signifie la même chose que *long*, et d'après Castrén il ne signifie pas seulement les idoles, mais aussi les Tchoudes ; mais les Tchoudes sont un peuple de légende ancienne chez lequel on voit aussi le *meng*.

Castrén nous enseigne que chaque nation a eu son idole particulière, un propre *long, lung*, qui a été tenue dans une maison commune. Vologodski l'appelle *lunga poiks'ata hot* = la maison de prière chez Lung. Mais nous savons de Pallas que la maison des idoles était sur des lieux élevés. Est-ce que *aut-hot* a déjà été appelé ainsi, ou l'appelle-t-on aujourd'hui ainsi. Il serait identique avec le mot magyar *egy-haz* mais je ne l'ai pas trouvé dans les chants ostiaks, quoique ce soit vraisemblable.

*F. Tarn* = vogoul *tern*, qui signifie feu follet. C'est pourquoi l'on dit *tarn jali*, le chemin de *tern*. L'expression *tern-ul'e* ou *sat nalmep* est aussi le feu follet ou le feu de sept langues de *tern*. Cela indique certainement une maladie épidémique et rappelle *kul-ater*. Autrefois *tern-lating*, la phrase de tern, a signifié un ensorcellement, aujourd'hui ce mot exprime chez les Vogouls chrétiens le Dieu de l'exécration.

Les Ostiaks connaissent *tarning-ar* = les chants Tarning, et Vologodski le traduit par des chants victorieux. Le *tarning-ar* est identique avec le vogoul *terning eri* et pour ce point la mythologie vogoule donne les éclaircissements suivants : Au commencement Tarom créa les géants et les fit descendre du ciel, après cela naquirent les hommes. Les géants se livrèrent de bonne heure des combats, et ensuite naquirent les chants victorieux (*terning erit tokoti lauanet*, littéralement, « et

ils récitaient alors le chant de guerre »). Le mythe cité ici fait conclure que la race des géants était créée avant le genre humain, mais les uns et les autres ne pouvant pas vivre ensemble en paix, Numi Tarom dispersa les géants. Les mots *terning eri*, en ostiak *tarning ar* ont signifié dans l'antiquité des héros « chants de guerre » comme ils paraissent être des chants des diables avant tous les hommes.

Finalement il est encore remarquable que l'ours *jem-voj* « bon gibier » est aussi fort estimé chez les Ostiaks. Le serment est saint chez les Vogouls et les Ostiaks, si on a juré par la tête de l'ours[1]. Ils estiment également comme saints (jelping, jeming) le serpent, mais je ne connais pas le respect qu'ils lui portent. *Vologodski* appelle les animaux saints *jeming voj*. Saint Matthieu, 7, 10; 106. Je crois digne de remarque que le serpent était réputé saint chez les Ostiaks et les Vogouls. Le seul vestige du présent dont j'ignore l'origine est l'opinion des anciens peuples qui le considèrent comme saint. Le serpent du paradis est aussi saint par la même cause.

Selon l'opinion des Vogouls, le brochet = *sart* est aussi saint; ils l'appellent aussi *jelping kul* = le poisson saint. Je n'ai pas trouvé que l'ostiak *sort* = *sart* était saint.

Quant au respect envers Dieu et les prêtres, j'indique d'après le manuscrit de Reguly que le sorcier ou le prêtre est appelé *seban*, chez les Vogouls *najt* et *penzer-seban* est la même chose que le vogoul *kvăjping najt*; c'est le sorcier-tambour. Le prêtre s'évanouit au son du tambour, son âme en extase croit être auprès de Tarom et il prophétise selon le son de l'instrument. Le mot *sepan* existe aussi chez les Vogouls et il exprime l'action d'un sorcier, *sepäneng kum*, de même un sorcier qui pratique. Mais le mot *penzer* n'est pas un mot ougrien, et les Ostiaks l'ont emprunté à leurs voisins les Tatares, dans la langue desquels nous trouvons le mot persan *penzer* (tambour).

(*A suivre.*) Traduit par MAURICE GRÜNWALD.

1. Chez les Samoïèdes l'ours est aussi regardé comme saint, mais ils jurent par les pattes de l'ours; nous avons eu l'occasion de le voir pendant l'exposition internationale de Vienne, en 1873. (Remarque du traducteur.)

2. Les mots magyars *réj*, *buz*, qui signifient chaleur, sont les mêmes que le vogoul *réj*, p. e. *tarom rejtanen johts*, la chaleur de Dieu est tombée sur lui, alors il est enchanté; le magyar d'aujourd'hui exprime la même chose dans le mot *elrejtezett*, de sorte que nous possédons beaucoup des restes de la croyance ancienne des peuples ougors.

# GRAMMAIRE SAMOÏÈDE

## I. LES SONS.

Quant au nombre et à la qualité des sons, les langues samoïèdes diffèrent l'une de l'autre autant que les langues finnoises, mais néanmoins la classe entière de ces langues montre une assez grande harmonie par la préférence visible qu'elle accordent aux sons mouillés. Et c'est précisément cette préférence pour les sons mouillés, adhérente au caractère général de ces peuples, qui a produit la richesse de voyelles, de diphthongues et de triphthongues dans les langues altaïques. Mais dans les idiomes septentrionaux ces sons sont moins nombreux que dans les autres langues congénères [1].

Voici, d'après Castrén, tous les sons des différentes langues samoïèdes :

VOYELLES.

Dures : *a, o, u, y.*
Douces : *ä, ö, ü.*
Neutres : *e, i.*

CONSONNES.

Gutturales : *k, g, χ, h, ŋ, j.*
Linguales : *l, l' ļ, r, r', š, ž, č, ž.*

1. Alexander Castrén, Grammatik der Samojedischen Sprachen, herausgegeben von Anton Schiefner. St-Petersburg, 1854, p. 1 et les suivantes; du même auteur, dans le Bulletin de la classe historico-philologique de l'Académie impériale de St-Pétersbourg, tome III, p. 228-243, voy. aussi dans la Zéitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft zu Leipzig und Halle, Band V, p. 24-46, über die samojedi sche Sprache von Conon von der Gabelentz.

Dentales : *n, n', t, t', d, d', s, s', z, z, z', c, c'.*
Labiales : *p, b, n, f, m.*

Mais puisque tous ces sons ne se trouvent pas réunis dans aucune langue samoïède, nous donnerons pour chaque dialecte les sons qui lui sont propres, et pour la subdivision de cet idiome nous suivrons presque toujours la grammaire de Castrén.

### A. YOURAK-SAMOÏÈDE.

Voyelles : *a, e, o,* (*ö*), *y, i, u, ü.*
Consonnes : *k, g, h, ṅ, j, l, l', r, r' n, n', t, t', d, d', s, z, z', c, c', p, b, n, m.*

### B. TAWGHY-SAMOÏÈDE.

Voyelles : *a, e, o, i, u,* (*u̯*).
Consonnes : *k, g, ṅ, j, l, l', r, n, n', t, t', d, d', s, s', b, f, m.*

### C. JÉNISSÉI-SAMOÏÈDE.

Voyelles : *a, e, o, i, u.*
Consonnes : *k, g, h, ṅ, j, l, l', l̨, r, n, n' t, t' d, d', s, s', b, f, m.*

### D. OSTIAK-SAMOÏÈDE.

Voyelles : *a, e, ä, o, ö, y, i, u, ü.*
Consonnes : *k, g, χ, h, ṅ, j, l, l', r, s, č, ž, n, n' t, t', d, d', s, z, c, z, p, b, n, f, m.*

### E. KAMASSINCHE-SAMOÏÈDE.

Voyelles : *a, e, ë, o, ö, i, u, ü.*
Consonnes : *k, g, χ, h, n', j, l, l', r, š, ž, n, n', t, t', d, d', s, ć, p, w, m.*

Mais outre les voyelles simples brèves, il y a dans tous les dialectes samoïèdes des voyelles longues, des diphthongues et même des triphthongues, desquelles nous traiterons à part, quand nous aurons l'occasion de passer en revue les différents dialectes.

## II. PHONÉTISME.

### *Les voyelles des dialectes samoïèdes.*

Comme dans toutes les langues altaïques, nous classons les voyelles dans l'ordre suivant :

Dures : *a, o, u, y.*
Douces : *ä, ö, ü.*
Neutres ; *e, i.*

Quoique nous trouvions assez de traces dans les différents dialectes du samoïède de l'harmonie des voyelles, nous ne la rencontrons complète que dans le dialecte de Kamassinche; nous pouvons comparer à cela l'harmonie des voyelles dans le mongol, dans le tongouse, dans plusieurs idiomes turcs, et dans différentes langues finnoises, où cette loi phonétique n'existe qu'à l'état de vestige. Dans le chapitre suivant, nous aurons l'occasion de développer notre opinion sur l'harmonie des voyelles en général. Le classement en voyelles dures, douces et neutres est si rationnel, que nous classerons de même les diphthongues :

*a*) Diphthongues dures, qui contiennent une des voyelles dures : *a, o, u, y.*

*b*) Diphthongues douces, qui contiennent une des voyelles douces : *ä, ö, ü.*

*c*) Diphthongues neutres, qui renferment ou *i* (*î*) ou *e* et *i* (*ei, ie*).

Il est très-commode de classer les diphthongues et les triphthongues d'après leur *voyelle finale*. Le plus souvent, elles se terminent en *i*, car les diphthongues ne peuvent commencer par un *i* sauf dans l'yourak-samoïède et dans le kamassinche-samoïède; ensuite, c'est la voyelle *u* qui se présente le plus souvent, sauf dans le kamassinche qui ne forme pas une diphthongue en *u*. Dans l'ostiak-samoïède et dans le dialecte de Tawghy, on forme même des diphthongues nombreuses à l'aide de la voyelle terminale *e, a*, mais dans le yourak-samoïède et dans le kamassinche-samoïède elles ne se rencontrent que bien rarement. L'*o* final se rencontre beaucoup dans le dialecte du Jénisséi : Les voyelles *ü, ä, ö* se rencontrent très-rarement, et *y* seulement dans la diphthongue ostiak-samoïède *ay*.

Le Kamassinche excepté, il y a dans tous les dialectes, des

diphthongues dans lesquelles l'une des deux voyelles est longue, principalement la première, p. e. : *âi, êi, ôi, ûi,* le contraire est assez rare. Castrén rencontra les diphthongues *oâ, uâ* seulement dans le dialecte du Jénisséi, *iû* dans le yourak-samoïède, *uâ,* dans le dialecte de Tawghy. Mais il n'a nulle part trouvé des diphthongues où les deux voyelles étaient longues.

A l'exception du Kamassinche-samoïède [1], nous trouvons dans tous les dialectes des triphthongues, mais elles ne sont pas très-nombreuses ; elles sont formées exclusivement de voyelles brèves et se terminent presque toujours par la voyelle *i, u.* Voici le tableau que Castrén a composé pour les diphthongues et pour les triphthongues :

DIPHTHONGUES.

*En Yourak-samoïède.*

*ai, ei, ii, yi, oi, ui, üi.*
*au, eu, iu, yu, ou, üu.*
*ae, ie, ue.*
*ea, oa, ua, ïa.*
*eo, io, uo, yo* (?), *ao* (?)

*En Tawghy-samoïède.*

*ai, ei, oi, ui, ụi.*
*au, eu, ou, iu, ụu.*
*ae, ie, oe, ue, ụe.*
*ea, ia, oa, ua, ụa.*
*ao, uo.*
*eu, iụ.*

*En Jénisséi-samoïède.*

*ai, ei, oi, ui.*
*au, eu, iu, ou.*
*ae, ie, oe, ue.*
*ea, ia, oa, ua.*
*ao, eo, io, uo.*

1. On aura remarqué que le Kamassinche-samoïède fait presque partout exception à la règle générale, et nous en parlerons plus spécialement dans la déclinaison et dans la conjugaison kamassinche.

*En Ostiak-samoïède.*

*ai, ei, oi, ui, üi, äi, öi.*
*au, eu, iu, yu, ou, üu, äu, öu.*
*ae, ie, ye, oe (?), ue, üe, äe, öe.*
*ea, ia, ya, oa, ua, üa, öa.*
*ao, eo, uo, öo.*
*öu.*
*üö.*
*eä, iä.*
*ay.*

*En Kamassinche-samoïède.*

*ai, ei, ii, oi, ui, yi, äi, öi.*
*ie.*
*ea, ia.*
*oü.*
*eä.*
*uö.*

TRIPHTHONGUES.

*En Yourak-samoïède.*

*aei, iei, uei, yui.*
*aeu, ieu, uau.*

*En Tawghy-samoïède.*

*iei, eai (eäi), oai, uei, aoi, uai, uai (üai).*
*eau, uou.*
*oae, eae.*

*En Jénisséi-samoïède.*

*uai, oei, iei.*

*En Ostiak-samoïède.*

*aei, iei, uei, aoi (?).*
*aeu, ieu, ueu, uou, oeu, yeu.*

## III. L'HARMONIE DES VOYELLES.

L'harmonie des voyelles est seulement complète dans le Kamassinche-samoïède; dans les autres dialectes et surtout dans l'ostiak-samoïède, on rencontre dans le même mot des voyelles dures avec des voyelles douces et vice versâ. Nous allons donner la raison pourquoi on ne trouve pas l'application de cette

loi dans toutes les langues altaïques. D'abord ce n'est ni une loi générale ni une loi fondamentale comme on est porté à le croire. L'illustre physiologiste de Vienne, M. Ernest Brücke, a prouvé jusqu'à l'évidence que nous trouvons des traces de cette loi dans toutes les langues de l'univers [1]. Mais jetons un regard rapide sur les autres langues altaïques, nous verrons de suite que cette loi est bien peu répandue M. Mirza Kazembeg, un savant qui connaissait presque toutes les langues turques et tartares, est de notre avis en soutenant que les langues turques ne possédaient pas dans l'origine l'harmonie des voyelles comme loi générale, et notre illustre maître, M. le professeur Édouard Sachau, de Vienne, a bien voulu nous communiquer à ce sujet son opinion, qui est parfaitement en accord avec celle de M. Mirza Kazembeg.

Quant aux langues finnoises, il est à remarquer que l'harmonie des voyelles n'existe pas du tout dans le vêpse ou tchoude, langues qu'on suppose très-ancienne [2]. Mais non-seulement dans l'ancien tchoude, mais aussi dans le zyrénien et le lapon on ne trouve presque aucune trace de cette loi.

Quant aux langues ougriennes, elles ne possèdent pas toutes ces lois ainsi elle n'existe presque pas dans la langue ostiake [3] et, dans le vieux magyar, comme on le peut constater dans les monuments de cette langue, qui nous ont été conservés [4],

1. Ernst Brücke, dans les Berichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu Wien, 1860, 334 dit : betreffs der Assimilation der Vocale. Dem schliessenden *'ajin* klingt ein eigenthümlicher Laut nach und zwar *hören* (arabisch) = samia, aber *neun* = (arabisch)-tis'ä, etc. Comparez à ce sujet le travail de M. le docteur Edouard König, intitulé : Gedanke, Laut und Accent als die drei Factoren der Sprachbildung comparativ und physiologisch am hebraïschen dargestellt, Weimar, Hermann Böhlau, 1874, p. 79-112, voy. aussi : Steinthal, Charakteristik der hauptsächlichsten Typen des Sprachbaues, Berlin, Ferdinand Dümmler, 1860, p. 178 ff.

2. Comparez à ce sujet le travail de M. Lönnrot, sur le verbe tchoude, et celui de M. Ahlqvist, intitulé : Anteckningar i Nordtschudiskan, föredragna den 7 feb. 1859. M. de Ujfalvy se propose de publier une grammaire complète de la langue tchoude, enrichie de texte.

3. Voir : Nyelvtudományi Közlemények XI Grammaire ostiake, par M. Paul Hunfalvy; voy. aussi : Étude comparée des Langues ougro-finnoises, par Ch. E. de Ujfalvy. E. Leroux, 1875, I^re^ partie.

4. Voir : Magyarische Grammatik, von Anselm Mansvet Riedl, Wien, 1856, bei Wilhelm Braumüller; voyez aussi ; Lucien Adam, sur l'harmonie des voyelles dans les langues altaïques. Paris, 1874.

Quant aux langues samoïèdes, nous avons déjà fait remarquer à plusieurs reprises que le Kamassinche seul s'astreint toujours à cette loi, et que les autres dialectes samoïèdes ne la connaissent presque pas, de sorte qu'on ne peut parler dans ce cas d'une loi générale.

Mais nous espérons pouvoir exposer bientôt dans un travail spécial notre opinion à ce sujet, et nous continuons nos observations en constatant l'effet de l'harmonie des voyelles, plus spécialement dans les langues samoïèdes.

### 1. LE YOURAK-SAMOÏÈDE.

La loi principale existe : Si un affixe commence par la consonne *h*, la voyelle précédente doit être placés aussi après le *h*; p. e. : de *hôba*, cuir, peau, l'ablatif *hôbahad*; mais de *warńe*, corneille, l'ablatif *warńehed* (*warńe*, du slave, *vrana*, corneille, par metathèse). La même chose existe aussi en finnois, et principalement à l'illatif, p. e. : *tukka*, le cheveu, illatif *tukkahan*, *kolme*, trois, illat. *kolmehen*; *tappi*, broche, cheville, illat. *tappihin* [1].

*a*) Les consonnes *l*, *n*, *d*, *t*, *r* sont mouillées devant un *e*, presque dans tous les dialectes samoïèdes; *b*) mais dans quelques dialectes la voyelle *e* est précédée d'un *i* et le son pur des consonnes *l*, *n*, *d*, *t*, *r*, se conserve *a*), p. e. : *nel'eu*, se marier (littéralement, prendre une femme). (Comparez la même racine dans toutes les langues ougriennes, finnoises, turques et même dans le chinois et japonais); *huńylaû*, chasser (du slave, *honiti*, chasser; *b*) *ticidea*, froid, comp. *merceda*, venteux.

### 2. EN TAWGHY-SAMOÏÈDE.

Dans ce dialecte, nous voyons le même fait que dans le yourak-samoïède, mais l'*h* fait complétement défaut dans cette langue. Le Tawghy se rapproche beaucoup du Yakoute [2], et il est probable qu'il a été influencé par lui. Les quatre voyelles qui se remplacent sont *u*, *ụ*, *e*, *i*. Le même changement a aussi lieu dans les quatre diphthongues suivantes : *ua*, *ụa*, *ea*, (prononcez *eä*) *ie*.

1. Thomsen, über den Einfluss des germanischen auf die finnischen Sprachen.

2. Voy. Boethlingk, jakutische Grammatik, Text und Wörterbuch in Middendorffs Reiseberichten aus Sibirien.

*e, u, i, ụ,* changent l'une avec l'autre, a dans le suffixe d'adjectif *jur, jur, jer, jir,* p. e. : *juntâjur, juntâjụr, juntâjer, juntâjir,* un peu sourd, *b*) dans le suffixe possessif de la troisième personne du singulier et du pluriel *du* ou *tu, de* ou *te, di* ou *ti* et *c*) dans le suffixe de l'infinitif des verbes *tu* ou *du, te* ou *de,* p. e. : *matutama,* je suis en train de couper.

### 3. EN JÉNISSÉÏ-SAMOÏÈDE.

Le changement double des voyelles est rare, mais on peut prouver son existence dans quelques suffixes, p. e. : *kattuñabo,* je coupais [1]. Nous trouvons ici la même loi que dans le yourak-samoïède : si un affixe commence par la consonne *h,* la voyelle précédente doit être placée aussi après cette *h*. Mais l'application de cette règle est plus restreinte.

### 4. EN OSTIAK-SAMOÏÈDE.

Le changement de quatre voyelles a lieu très-rarement, et on ne les trouve que dans quelques patois.

### 5. KAMASSINCHE-SAMOÏÈDE.

L'harmonie des voyelles y est entière. Les voyelles douces ne peuvent se rencontrer dans le même mot, concurremment avec les voyelles dures.

Les voyelles neutres ne sont exclues ni par les voyelles dures ni par les voyelles douces.

L'ordre des voyelles d'un mot est déterminé par l'ordre auquel appartient la voyelle de la première syllabe.

Quand la voyelle de la première syllabe est neutre, les

1. Comparez *katu,* la main, la même racine dans toutes les langues ougriennes, finnoises; ensuite de la même racine la signification couper, trancher; d'où aussi le magyar kés, le couteau; et ce qui me paraît aussi de la même racine, savoir : le nom de nombre *deux,* en finnois, *kahti*; en magyar, *kettö;* qui serait alors ce qui s'est séparé de l'unité, deux; comparez la frappante analogie dans les langnes indo-européennes, où nous avons la racine *dva,* qui veut dire aussi fendre, trancher; d'où les Romains ont pris le mot pour la guerre (bellum = duellum), et de même dans les langues sémitiques où nous avons la racine *sana, sana* = changer, répéter; hébreu, s'najim; arabe, isna, deux; comparez à cela le latin *alter,* et le grec ἀλλός, qui ont aussi la signification du *deuxième.*

voyelles subséquentes peuvent être uniformément dures ou uniformément douces. Nous trouvons une harmonie des voyelles aussi parfaite dans le tongouse [1].

Les huit voyelles *a, e, ë, ö, i, u, ü*; *o* et *ö* ne peuvent se rencontrer, d'après Castrén, dans un suffixe; mais les suffixes en *u, ü*, ne se trouve que si ces voyelles sont dans les syllabes précédentes, sauf quelques mots où elles se trouvent dans la syllabe précédente (dans les mots polysyllabes), p. e. : *penzüt*, un esprit sujet, officieux (des schahmanes) *penzütpü*, mon esprit officieux [2].

## IV. CHANGEMENT DES VOYELLES.

### 1. EN YOURAK-SAMOÏÈDE.

L'influence rétroactive qui est si fréquente dans les langues indo-européennes, n'a presque jamais lieu dans les langues altaïques, sauf le lapon où nous en trouvons quelques traces.

Cependant il existe un fait analogue dans le yourak-samoïède dans les cas suivants.

1) L'*a* final de la racine se change souvent en *e* devant l'*i* qui fait partie d'un suffixe et principalement dans le suffixe verbal *bi* [3], p. e. : *tondebin*, je couvre, au lieu de *tondabin*.

2) De même, la voyelle de liaison *a*, se change aussi en *i*

1. M. Alexander Castrén, Grundzüge der tungusischen Sprachlehre, St-Petersburg, 1856, p. 2, et aussi : Grammaire de la langue tongouse, par Lucien Adam. Paris, 1874, p. 12.

2. Quant à l'étymologie de ce mot, voy. Nyehtudományi Közlemények, t. XI, p. 27. Grammaire ostiake de M. Paul Hunfalvy. Paris, Ernest Leroux, 1875.

3. Nous remarquons seulement ici que dans toutes les langues slaves, la racine *by*, sert pour exprimer le verbe auxiliaire *être;* et ensuite le changement de *l* en *u* est très-ordinaire dans toutes les langues de l'univers. Dans le français, ce changement est bien connu, p. e. : de *altus*, le français *haut*, par l'influence du mot allemand, signifiant la même chose (hoch); alba = fr., aube, palpebra = paupière, calidus = chaud, calamus = chaume, calx = chaux, etc. Il est aussi possible que la prononciation de l'imparfait était *jural* en *l*, qui est jusqu'aujourd'hui le signe du participe passé dans les langues slaves; mais il est néanmoins curieux que la racine *bi* se trouve aussi dans le mandchou, *bime*, être; mongol, baiχo, *être, rester*; comparez dans les Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, XXII Band, die Wurzelsuffixe in den uralaltaischen Sprachen von Prof. Boller, p. 116.

avant le suffixe verbal *bi*, p. e. : *juribin*, j'oublie, de la racine *jur* (*jurau*, j'oubliais).

3) Au génitif du pluriel du mot *hdsawa*, l'homme, l'*a* se change devant l'*i* du pluriel en *e*, alors *hâsewi'*, des hommes.

4) Encore est-il à remarquer que l'*i* se change en *ie* dans les mots suivants : *tîci*, *tieceda*, froid, *jîpi*, *jiepada*, chaud, *jîbei*, *jiebcidea*, salé, salant [1].

Le changement des voyelles (*a*), *a* est affaibli en *e* devant un *i*, *madân*, hacher, *madebin* (2), *a* devient *o* devant le suffixe verbal *rñau*, p. e. : *teamdâu*, acheter (racine *teamda*) *teamdorñam* et au génitif du pluriel dans quelques mots, p. e. : *ja*, farine, gén. plur. *jó* (3). *a* devient *y* dans les cas suivants : *ārmâdm*, croître, *ārmy*, grandir, accroître ; *punrajû*, *punrydm*, croire, en comparant les formes *hônym*, *hônañû*, *hônarajû*, dormir, *ñenym*, *ñenasemeadm* [2], être en colère, il paraît que l'*y* est venu de *ai*. Ainsi observe-t-on dans la déclinaison des pronoms démonstratifs *t'iky*, *túky*, l'*a* dans le datif du singulier *t'ikan*, ablatif, *tïkahad*, (4) *a* devient *i*, p. e. : *pînadm*, craindre (comp. la même racine, *pel*, *fél* dans les langues ougro-finnoises), *pînieibtû*, craindre un peu ; *tôlau* [3], dénombrer, compter, *tôlir*, le nombre, *sira*, neige. (5) *â* devient *î* au génitif, p. e. : *n'a*, collègue, camarade, génitif plur. *n'î*.

MAURICE GRÜNWALD.

(*à suivre.*)

1. Voy. M. Alex. Castrén, Wörterverzeichnisse aus den Samojedischen Sprachen, St-Petersburg, 1856, p. 239, et nous pensons que la forme en *ie* était avant la forme en *î*, qui est une contraction de *ie*.

2. Comp. dans le dictionnaire samoïède de Castrén, p. 209, les formes intermédiaires : n'enydm, n'enasemdâdm.

3. Comp. la même racine dans les langues ougriennes : *talán*, *találni*, etc.

*Le secrétaire du Comité de Rédaction,*
HENRY POLDAY.

*Le Gérant,*
ERNEST LEROUX.

Imprimerie Eug. HEUTTE et Cie, à Saint-Germain.

# ESSAI DE GRAMMAIRE VÊPSE

## OU TCHOUDE

---

Nous possédons deux travaux grammaticaux sur la langue vêpse ou tchoude du Nord. M. Lönnrot publia en 1853 une dissertation académique sous le titre : *Om det nord-tschudiska språket*, et M. Ahlqvist fit paraître en 1859, dans les *Acta Societatis scientiarum fennicæ*, un travail intitulé : *Anteckningar i nord-tschudiskan*. Ces deux publications, d'une très-grande valeur scientifique, se complètent mutuellement. Le travail de M. Lönnrot ne traite que les formes verbales d'une manière approfondie et ne fait qu'effleurer le reste de la grammaire ; les remarques de M. Ahlqvist examinent par contre le nom et les autres parties du discours, laissant le verbe complétement de côté. Tous deux ont fait précéder leurs observations grammaticales d'un certain nombre de textes tchoudes, le finnois en regard, qui sont très-importants ; M. Ahlqvist a en plus ajouté un vocabulaire tchoude-suédois-finnois-russe qui est précieux à consulter. Considérant que ces deux publications sont incomplètes, ce qui n'enlève rien à leur valeur incontestable ; nous avons cru nous rendre utile en réunissant et en groupant ces éléments épars, et nous y avons ajouté une série d'observations basées sur nos propres études. Nous nous sommes senti d'autant plus porté à entreprendre ce travail, que la langue vêpse nous a paru depuis longtemps de la plus haute importance pour l'ensemble des études altaïques et plus particulièrement ougro-finnoises. Dans notre introduction, nous allons essayer de donner les raisons qui nous ont fait adopter cette opinion.

Quant à l'orthographe des mots tchoudes, nous avons maintenu celle choisie par Lönnrot et Ahlqvist. Il n'est pas inutile de faire remarquer que l'étude de M. Lönnrot ne s'occupe que

du dialecte d'Oyat, tandis que le travail de M. Ahlqvist comprend surtout le dialecte d'Onéga, sans négliger pour cela entièrement les dialectes méridionaux.

Nous ne saurions assez remercier MM. les docteurs Eneberg et Raphaël Hertzberg, tous deux finnois de naissance, des conseils utiles qu'ils ont bien voulu nous donner.

---

## INTRODUCTION

La langue vêpse ou tchoude du Nord renferme des formes plus anciennes que le finnois-suomien, et son étude est indispensable pour tous ceux qui s'occupent de la philologie comparée des idiomes ougro-finnois.

Nous allons tout d'abord établir les preuves qui nous ont convaincu de la haute antiquité de cet idiome.

Ces preuves sont au nombre de trois :

I. Les formes finnoises sont souvent le résultat d'une contraction de la forme primitive qui se retrouve dans le vêpse. Nous avons déjà essayé d'établir, dans un travail récent, que les radicaux des différentes langues ougro-finnoises s'étaient formés du thème primitif que nous retrouvons souvent dans le suomi, par contraction, par élimination et par rejet[1]. Avec quelques légères modifications, nous pouvons étendre notre démonstration sur les rapports du suomi avec le vêpse, et nous pouvons établir les trois règles suivantes :

*A*. — La forme radicale finnoise s'est formée du vêpse :

*a*. — Par contraction ; les radicaux se sont contractés en remplaçant deux consonnes différentes par deux consonnes semblables. En remontant à la racine finnoise, nous pouvons nous convaincre aisément que la forme à deux consonnes différentes est plus ancienne que celle à deux consonnes semblables ; p. e. :

vêpse; ***ambun, -bta***; finn. ***ammun -mpua***, tirer ;
v. ***amudan, -uta***; f. ***ammennan -ntaa***, puiser;

1. Voir : Etude comparée des langues ougro-finnoises, dans les numéros précédents de notre Revue.

v. *andan, -dta* ; f. *annan, -ntaa*, donner ,
v. *bardakas, -khad* ; f. *parrakas*, barbu ;
v. *hambas, -bhad* ; f. *hammas*, dent (rad. hampaha) ;
v. *hapandus, -ed* ; f. *hapannus*, aigreur ;
v. *jalgas, -ed* ; f. *jalas*, pied de traîneau ;
v. *jandeh, -dhed* ; f. *jänne*, nerf ;
v. *kandan, -dta* ; f. *kannan, -ntaa*, porter ;
v. *kertan, -tta* ; f. *kierrän, -rtää*, tourner ;
v. *kindas, ad* ; f. *kinnas*, mitaine ;
v. *kündan, -dta* ; f. *künnän, -ntää*, labourer ;
v. *kündus, -ed* ; f. *künnüs*, seuil ;
v. *lambas, -bhad* ; f. *lammas*, mouton ;
v. *laudeh, -hed* ; f. *lanne* ; rein ;
v. *leiktan, -kata* ; f. *leikkaan, -kata*, couper ;
v. *lendan, -leta* ; f. *lennän, -ntää*, voler ;
v. *lidn, -ad* ; f. *linna*, château ;
v. *pardan, -dta* ; f. *püüdän, -üütää*, demander, exiger ;
v. *puhaldan, -dta* ; f. *puhallan, -ltaa*, souffler ;
v. *rindus, -ed* ; f. *rinnus*, poitrail ;
v. *uindan, -nata* ; f. *uinaan, -nata*, sommeiller ;
v. *valdaline, -išed* ; f. *vallallinen* ou *valloillinen*, puissant (rad. *valta*).

*b.* — Par élimination ; les radicaux ont éliminé des consonnes au milieu des mots ; p. e. :

v. *abudan, -tta* ; f. *autan, -ttaa*, aider ;
v. *algotan, -tta* ; f. *alotan, -ttaa*, commencer ;
v. *avadim, -ed* ; f. *avain*, clef ;
v. *avaidan, -ita* ; f. *avaan, -ata*, ouvrir ;
v. *äges, -ehed* ; f. *äes*, herse ;
v. *hiam* ; f. *hia* (*hiha*), manche ;
v. *higostun -uda* ; f. *hiostun, -ua*, suer ;
v. *igen, -ed* ; f. *ien* (rad. *ikene*), gencive ;
v. *jagan, -ada* ; f. *jaan, -kaa*, partager ;
v. *jalgas, -ed* ; f. *jalas*, pied de traineau ;
v. *keserdan, kezerdan, -dta*, f. *kehrään, -ätä*, filer ;
v. *kojeh, -eged* ; f. *koi*, mite ;
v. *kudai, kudaim-ed* ; f. *kuu*, lune ;
v. *kurdiš-dhed* ; f. *kuuro*, sourd ;

v. *kuvahaine, -išed;* f. *kuvainen*, l'ombre;
v. *lämbitan, -tta*; f. *lämmitän, -ttää*, réchauffer, chauffer;
v. *lavedus, -ed*; f. *leveüs*, largeur;
v. *lugen, -eda*; f. *luen, lukea*, lire;
v. *magadan, -gada;* f. *makaan, maata*, gésir, être couché;
v. *ńägen, ńähta*; f. *näen, nähdä*, voir;
v. *nimedan, -ada;* f. *nimeän, -metä*, nommer;
v. *pinodan, -ada*; f. *pinoan, -ota*, entasser du bois;
v. *rigendus, -ed*; f. *riento*, hâte, zèle;
v. *rugiš, -gihed*; f. *ruis*, seigle;
v. *savahine, -išed*; f. *savinen*, argileux;
v. *sebadan, -ata*; f. *sepään, -vätä*, embrasser;
v. *selgidan, -tta*; f. *selitän, -ttä*, expliquer;
v. *soladan, -ta*; f. *solaan, -lata*, bruire, cliqueter;
v. *sugin, -ida*; f. *suin, -ukia*, brosser;
v. *sülgen, -gta*; f. *sülen, süljen, -lkeä*, cracher;
v. *tagon, -oda*; f. *taon, -akoa*, forger;
v. *tegen, -tehta*; f. *teen, -ehdä*, faire;
v. *toradaj, -ad*; f. *toraaja*, querelleur;
v. *toradan, -ta*; f. *toraan, -ata*, injurier, traiter de;
v. *tugedan, -ta*; f. *tukean, -ta*, appuyer;
v. *ujun, -uda*; f. *uin, -ida*, nager;
v. *uppodan, -upta*; f. *uppoan, -ta*, se noyer;
v. *úz, -úded*; f. *úsi*, gén. *úden*, neuf, nouveau;
v. *vargas, -ghad*; f. *varas* (rad. *varkaha*), voleur;
v. *vargastan, -tta*; f. *varastan, -ttaa*, voler, dérober;
v. *vigatoin-omad*; f. *viatoin*, innocent;
v. *vos, -voded*; f. *vuosi* (rad. *vuote*), année.

*c.* — Par adoucissement, des consonnes au milieu et à la fin des mots ont disparu et ont fait place à des voyelles (diphthongues), p. e. :

v. *abed, -ad*; f. *apea*, affligé, triste;
v. *hibj-ad*; f. *hipiä*, peau;
v. *hild, -ad*; f. *hilja*, doux, silencieux;
v. *kadag-ad*; f. *kataja*, genévrier;
v. *kagl;* f. *kaula*, cou;
v. *karged*; f. *karkea*, raboteux, acerbe;
v. *kibed, -ad*; f. *kipeä*, indisposé;

v. *kojed, -eged*; f. *koi*, mite ;
v. *korged-gtad*; f. *korkea*, haut ;
v. *laged, -ad* ; f. *lakea*, uni, plat ;
v. *laved-ad*; f. *lavea*, large ;
v. *libed, -ad*; f. *lipeä*, lessive, lisse, glissant ;
v. *maged, ad*; f. *makea*, doux ;
v. *muiged, -igtad* ; f. *muikea*, sur, aigrelet ;
v. *muigtus, -ed* ; f. *muikeus*, aigreur ;
v. *nagl, -ad*; f. *naula*, clou ;
v. *nagr, -ad*; f. *nauru*, le souris ;
v. *nagran, -rda*; f. *nauran, -aa*, sourire ;
v. *nagriš, -rhed*; f. *nauris*, navet ;
v. *n'egl, -ad*; f. *neula*, aiguille ;
v. *oiged, -gtad* ; f. *oikea*, juste ;
v. *orh, -ed* ; f. *ori*, étalon ;
v. *pardan, -dta* ; f. *püüdän, -üütää*, demander, prendre ;
v. *ragend, -od*; f. *rainta*, pot au lait (où on met le lait sortant de la vache) ;
v. *sabr, -od*; f. *saura*, meule ;
v. *särgen* ; *-rkta*; f. *särjen, -rkeä*, casser ;
v. *segl, -ad*; f. *seula*, tamis ;
v. *soged, -ad* ; f. *sokea*, aveugle ;
v. *valged, -gtad* ; f. *valkea*, flamme.

*B.* — On pourrait ramener cette première règle également à un autre principe énoncé dans notre travail sur la mutation des consonnes dans les langues ougro-finnoises.

Nous avions dit :

1° Aux explosives fortes finnoises correspondent des explosives douces dans les langues congénères.

Nous pouvons dire que le *g, b, d*, vêpses correspondent aux *k, p, t* finnois, de même que le *k, p, t* vêpses aux *kk, pp, tt* finnois.

Nous renvoyons sous ce rapport aux nombreux exemples que nous avons donnés dans le travail précédemment indiqué.

2° Aux explosives finnoises correspondent des spirantes et leurs dérivés dans les langues congénères.

Ce principe de mutation s'observe dans le finnois même et nous pouvons le constater également entre le finnois et le vêpse.

Ainsi nous voyons l'explosive labiale forte en finnois, *p*, devenir au génitif une spirante labiale douce, *v*.

p. e. : *leipë*, pain; gén. *leivän*;

*halpa*, bon marché; gén. *halvan*;

*lepo*, tranquillité; gén. *levon*, etc.

De même, nous pouvons aisément constater qu'à l'explosive labiale vêpse correspond souvent la spirante labiale finnoise; p. e.:

v. *kerbon, -bta*; f. *kirvon, -poa*, se détacher;

v. *kebin, -ad*; f. *kepeä, keveä*, vite, vif;

v. *rebitan, -tada;* f. *revin, repiä*, déchirer;

v. *robeh, -eged;* f. *rove*, vase fait de l'écorce blanche du bouleau.

v. *särbim, -ed;* f. *särvin*, viande, ce qui se mange avec du pain.

v. *sobad, -bide*; f. *sovat*, les vêtements;

v. *turbas, -bhad*; f. *turve*, tourbe;

v. *tuttab, -ad*; f. *tuttava*, etc., personne de connaissance, ami.

Ces exemples suffiront pour prouver qu'un principe d'adoucissement a présidé aux formations des radicaux finnois-suomiens.

II. L'harmonie des voyelles qui exerce une influence capitale sur les formations grammaticales du finnois n'existe pas en vêpse, aucun vestige même n'est là pour prouver qu'elle aurait pu exister à une certaine époque. Nous avons essayé de démontrer dans notre travail cité plus haut, que l'abstraction phonétique était une loi organique intérieure des langues ougro-finnoises qui a une tendance manifeste à s'établir dans tous les idiomes de ce groupe de langues. La ressemblance du vêpse et du livonien, langue qui ne connaît pas non plus cette loi, avec le finnois suomien est si grande, que si cette loi avait jamais exercé une influence sur les formes grammaticales de ces langues, il en subsisterait une trace quelconque, d'autant plus que dans certaines langues bulgare, permienne et ougrienne où cette ressemblance disparaît de plus en plus, grâce aux influences limitrophes, nous rencontrons cependant des vestiges manifestes de cette abstraction phonétique.

Cette loi n'a pas existé dans l'origine, nous pouvons prouver ceci par le magyar. Les formes de suffixation ont été, à une certaine époque, toutes faibles; dans les monuments de la langue magyare, nous rencontrons pour les suffixes du datif, de l'illatif, de l'inessif, de l'ablatif, du comitatif exclusivement les formes: *nëk*,

*bëlë, bë, bën, töl* et *vël*. La présence de ces suffixes à voyelles douces ne se borne pas seulement à l'oraison funèbre, mais nous pouvons également constater son existence dans la traduction de la Bible et dans le dialecte des Palotses. Le magyar n'ayant pas eu ces formes primitivement, mais les ayant établies petit à petit, nous pouvons en conclure que l'abstraction phonétique était une loi inhérente aux idiomes ougro-finnois qui arrivaient à un libre développement, et qu'elle faisait partie du génie de ces langues même.

D'un autre côté le vêpse ne l'ayant jamais possédé, nous pouvons considérer ce fait comme venant corroborer en faveur de l'antiquité de cet idiome.

III. La terminaison vocalique qui caractérise au plus haut degré la langue finnoise-suomienne fait encore défaut au vêpse. Nous pensons encore que c'est là une innovation moderne du finnois. La tendance du finnois à rechercher des chutes trochaïques est si grande, que même les mots étrangers sont modifiés de cette façon et ils sont appropriés aux exigences de la langue qui les incorpore. Les radicaux vêpses prennent à l'indéfini une voyelle à liaison. Cette voyelle n'est certainement pas le vestige d'une ancienne terminaison vocalique, car sans cela elle serait toujours semblable à la voyelle finale qui lui correspond en finnois. La voyelle à liaison du vêpse en diffère même souvent. D'un autre côté, nous voyons fréquemment le finnois changer la consonne finale du thème vèpse en voyelle. Ainsi le *d* est presque toujours remplacé par un *a* ; p. e. :

v. *valged-gtad;* f. *valkea* ;
v. *soged, -ad* ; f. *sokea;*
v. *oiged, -gtad* ; f. *oikea* ;
v. *muiged, -igtad;* f. *muikea* ;
v. *liped, -ad* ; f. *lipeä;*
v. *korged, -gtad* ; f. *korkea* ;
v. *karged, gtad;* f. *karkea;*
v. *abed, -ad* ; f. *apea* ;
v. *laged, -ad* ; f. *lakea* ;
v. *laved, -ad* ; f. *lavea,* etc.

Les principes organiques qui régissent le finnois lui-même, nous autorisent à considérer les formes vêpses, dans ce cas, comme plus anciennes que les formes finnoises qui sont certainement le résultat d'un adoucissement.

Nous sommes loin de considérer le vêpse comme étant la langue mère du finnois-suomien. Non, nous pensons seulement que le vêpse ou ancien tchoude peut être considéré comme la sœur aînée du suomi.

Le livonien découle du vêpse comme le vôte et l'ehstonien découlent du suomi. Le lapon, enfin, occupe une place intermédiaire entre toutes ces langues et il renferme des traces qui le font remonter également à une très-ancienne origine.

---

## § I

### LES SONS.

Les lettres vêpses sont les suivantes :

*a, ä, b, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, ô, ö, p, r, s, z, š, t, ė, u, ü, v.*

L'*ä* se prononce comme l'ë français dans le mot *poëte* ;

L'*e* est toujours ouvert comme dans *parlé* :

*j*, comme le y français dans *moyen, doyen* ;

*ô*, comme un son intermédiaire entre l'*o*, l'*e* et l'*ö*, ce son est très-difficile à prononcer ;

*ö* = eu français dans *eux* ;

*s* = ss dans *laisser* ;

*z* = s français dans *léser* ;

*š* = comme le ch français ;

*č* = comme le ch espagnol dans *mucho* (moutcho) ;

*u* = toujours ou ;

*ü* = u français ;

*v* = v français, w allemand.

Le vêpse se sert aujourd'hui des caractères russes ; néanmoins les consonnes *z, š, č* qui trouvent leur équivalent dans le russe ne sont nullement venues dans le vêpse par l'intermédiaire du russe ; ce sont des consonnes originairement ougro-finnoises, preuve que nous les retrouvons dans le lapon qui, au point de vue des sons, est certainement la plus riche de toutes les langues ougro-finnoises.

Les consonnes *l, n, r*, etc., sont susceptibles d'une prononciation mouillée et nous les écrirons alors *l', n', r'*, etc.

## § II

### PHONÉTISME.

L'abstraction phonétique qu'on appelle l'harmonie des voyelles n'existe pas du tout dans la langue vêpse. Cette loi, qui est un des principes constitutifs des langues finnoise, magyare, mongole, tongouse, etc., fait complétement défaut au vêpse ou tchoude.

Les voyelles des suffixes sont toujours dures ou neutres, jamais douces (pour les suffixes casuels : *a*, *u* ou *e*, jamais *ä*, *ö* ou *ü*).

La diphthongue *ei* se prononce souvent comme *ij*; p. e : *ei*, pas, non; aussi, *ij*; *leib*, pain, *lijb; heiden*, gén. pl. du pronom ils, *hijden*; *teile*, datif du pron. vous, *tijle*; *seison*, je suis debout, *sijson*; etc.

L'*e* bref, dans les syllabes terminales, prend souvent le son de l'*o*; p. e. : *ńene* = *ńeno*, ce, cette; *hänen* = *hänon*, gén. du pron. son, sa; *tulen* = *tulon*, je viens; etc.

Dans plusieurs mots l'*e* se rapproche à ce point de l'*ö*, que nous avons préféré de lui substituer souvent cette dernière voyelle; p. e. : *mö*, nous; *tö*, vous; *hö*, ils; *völ*, encore; *pöl'gastuda*, s'épouvanter, être saisi de frayeur; pour *me*, *te*, *he*, *veel*, *pel'gastuda*.

Les voyelles longues ainsi que les diphthongues *ie*, *uo*, *üö*, qui se changent ordinairement en *ee*, *oo*, *öö*, ont en vêpse une longueur peu définie. Dans les syllabes ouvertes, elles sont plutôt brèves que longues. Ainsi, on dit plutôt : *maha*, sous la terre; *m'elen*, intelligence (gén.); *vilen*, je coupe; *joda*, boire; *suhu*, dans la bouche (avec mouvement); *püta*, prendre (du poisson); *jäda*, rester en arrière; *söda*, manger; que : *maaha*, *meelen*, *püüta*, *jääda*, etc. Si la syllabe, au contraire, est fermée, les longueurs se font mieux entendre; p. e. : *maas*, dans la terre; *meelhe*, dans l'intelligence (avec mouvement); *viilla*, couper; *joomha*, pour boire; *suun*, bouche (gén.); *püütkamai*, que nous prenions; *jäändos*, reste; *söömne*, la nourriture; etc.

Les consonnes *b*, *d*, *g*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *s*, *t*, peuvent se présenter comme dures ou douces. Dans le dernier cas, nous les écrirons avec une ' et elles se prononcent d'une façon mouillée, comme si elles étaient suivies d'un *i*, p. e.

*b'eglij*, l'évadé ; *id'šu*, drèche ; *küünd'el*, larme ; *kud'si*, jeune chien ; *g'äga*, anse ; *g'ägi*, coucou ; *k'elik*, machine pour le lin ; *l'et*, âtre ; *l'ebe*, pli, ourlet ; *sel'g*, dos ; *m'es*, homme ; *n'ät*, martre ; *n'ähta*, voir ; *här'g*, bœuf ; *r'ehtil*, rôtissoire ; *s'ibalk*, fraude ; *s'ehlaine*, ortie ; *andais'*, il donnerait ; *las'k*, paresseux ; *t'ähk*, épis ; *t'irpan*, je supporte ; *män'*, il alla ; *p'eksta*, battu ; *gor'a*, tristesse ; etc.

Quand la consonne dure *l*, placée à la fin de la première syllabe, est suivie d'une autre consonne, elle se change en *v* ; p. e. : pour *sildane*, petit pont ; *hilda*, écraser ; *olda*, être ; *olgotata*, envoyer ; *tolkta*, pousser ; *solm*, nœud ; *polsun*, je rampe ; *polved*, les genoux : *tulkatei*, venez-vous ; *sulg*, plume ; *kooltas*, ils meurent ; on prononce *sivdane*, *hivda*, *ovda*, *ovgotada*, *tovkta* ; *etc.*

Les voyelles *a* et *e*, qui précèdent souvent cet *l*, se changent en *o* et *ö* ; p. e. : *valgtus*, blancheur ; *palktan*, je loue ; *kalm*, le tombeau ; *valmita*, faire, conficere ; *salptan*, je ferme ; *talvele*, en hiver ; *peld*, champ ; *velg*, dette ; *pelvaš*, lin ; *pelvhasine*, de lin, etc., se prononce comme : *vovgtus*, *povktan*, *kovm*, *vovmita*, *sovptan*, *tovele*, *pövd*, *vövg*, *pövvas*, *pövvhasine*.

Il y a, outre l'*s* ordinaire, trois espèces de sifflantes en vêpse. La première : *s*, répond au son *ch* russe ; la seconde : *s'*, au *j* russe ; et la dernière : *š*, au *tch* russe.

La loi de l'adoucissement des consonnes, qui joue un rôle si important dans le suomi, n'existe pas dans le vêpse. Les thèmes : *huba*, mauvais ; *kodi*, logis, domicile ; *viga*, faute, font au génitif : *huban*, *kodin*, *vigan*.

Nous pouvons au contraire constater une sorte de durcissement de consonnes ; les consonnes *b*, *d*, *g*, deviennent presque *p*, *t*, *k* à la fin des syllabes ; p. e. : *hoob*, couverture de traîneau en feutre ; *randha*, près du bord ; *emäg*, hôtesse, se prononcent comme *hoop*, *rantha*, *emäk*.

Le *j* final se prononce comme un *g* mouillé ; p. e. : *velj*, frère, prononcez : *velg'* ; *korj* = *korg'* ; etc.

Un phénomène phonétique qui caractérise le vêpse est la contraction des mots. Quand les racines de cette langue s'augmentent de suffixes, la dernière voyelle du radical est éliminée, si toutefois les consonnes qui la précèdent et la suivent peuvent être placées à côté l'une de l'autre.

P. e. : *abedahne*, triste, pour *abedahine* ; *gallis*, cher, gén. *galhen* ;

*humbar*, mortier, *humbren*; *istum*, je suis assis, *istta* ou *istuda*; *joutsen*, cygne, *jousnen*; *jumalatoi*, impie, *jumalatman*; *kainol*, creux de l'aisselle, *kainlon*; *kerin*, pelotonner, *ker'tä*; *korged*, haut, *kortan*; *kudam*, clair de lune, *kuudman*; *kutsun*, j'appelle, *kutslen*; *küünd'el*, larme, *küündlen*; *käsken*, j'ordonne, *kästta* ou *käskta* ou *käskeda*; *louna*, midi, *lougen*; *lähte*, source, *lähtken*; *meelhine*, intelligent, pour *melehine*; *muignen*, j'aigris, pour *muigenen*; *nälghine*, affamé, pour *nälgahine*; *paimen*, berger, *paimnen*; *paštan*, je rôtis, *paštta* ou *paštada*; *peigol*, pouce, *peiglon*; *pettel*, batte de fer, *petlen*; *r'ehtil*, rôtissoire, *r'ehtlän*; *roivas*, gerbe, paquet de lin, *roivhan*; *rusknen*, je rougis, pour *ruskenen*; *sanged*, gros, *santan*; *tahktan*, j'aiguise, pour *tahkadan*; *tappin*, brisoir, *tapmen*; *t'sibun*, je me balance, *t'siipta* ou *t'sibuda*; *voise*, drogue, médicament, *voisken*[1]; etc.

Si la voyelle éliminée est précédée de deux consonnes, la première de ces consonnes disparaît également. Voilà la raison pourquoi on écrit : *galhen*, *jousnen*, *kortan*, *kästta*, *longen*, *santan*, *tapmen* au lieu de : *gallhen*, *joutsnen*, *korgtan*, *käskta*, *lovngen*, *sangtan*, *tappmen*; etc.

Le *d* qui suit la voyelle éliminée se change en *t*, on écrit donc : *istta*, *kortan*, *kästta*, *paštta*, *santan*, *tahktan*, *t'siipta*, au lieu de : *istda*, *kordan*, *kästda*; etc.

Nous pouvons donc énoncer en dernier lieu la loi phonétique suivante qui, quant à son importance, correspond à la loi de l'adoucissement des consonnes qui régit en quelque sorte les formations grammaticales du finnois-suomien :

***Le thème vépse se contracte chaque fois qu'il doit être augmenté d'un suffixe, soit casuel, soit verbal, c'est-à-dire : la voyelle placée entre deux consonnes congénères est éliminée; si cette voyelle est précédée de deux consonnes, la première disparaît et la consonne explosive douce*** d, ***qui suit la voyelle éliminée, se durcit en*** t.

1. Les formes contractées sont dans ce cas des infinitifs ou des génitifs.

I.

| singulier | finnois *maa* | fin. *puu* | | fin. *tuhka* Cendre. — | fin. *sulka* Plume. — | finn. *silta* Pont. — |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Nominat. | *ma* | *pu* | la terre, l'arbre. | *tuhk* | *sulg* | *sild* |
| Génitif. . | *ma-n* | *pu-n* | de (la terre), (l'arbre). | *-an* | *-an* | *-an* |
| Indéfini.. | *ma-d* | *pu-d* | presque dans le sens partitif. | *-ad* | *-ad* | *-ad* |
| Inessif. . | *ma-s* | *pu-s* | dans — — | *-as* | *-as* | *-as* |
| Illatif . . | *ma-ha* | *pu-hu* | dans (avec mouvement). | *-ha* | *-ha* | *-ha* |
| Adessif. . | *ma-l* | *pu-l* | par, près, chez — | *-al* | *-al* | *-al* |
| Allatif. . | *ma-le* | *pu-le* | (allant) à, auprès. | *-ale* | *-ale* | *-ale* |
| Abessif. . | *ma-ta* | *pu-ta* | sans — — | *-ata* | *-ata* | *-ata* |
| Translat. | *ma-ks* | *pu-ks* | devenir — — | *-aks* | *-aks* | *-aks* |
| Essif. . . | *ma-nn* | *pu-nn* | comme — — | *-ann* | *-ann* | *-ann* |
| Pluriel. . | | | | | | |
| Nominat. | *ma-d* | *pu-d* | les terres, les arbres. | *tuhk-ad* | *sulg-ad* | *sild-ad* |
| Génitif. . | *ma-i-d'e* | *pu-i-d'e* | des terres, des arbres. | *-i-d'e* | *-i-d'e* | *-ö-i-d'e* |
| Indéfini.. | *ma-i-d* | *pu-i-d* | des, dans le sens partitif. | *-i-d* | *-i-d* | *-ö-i-d* |
| Inessif. . | *ma-i-š* | *pu-i-š* | dans — — | *-i-š* | *-i-š* | *-ö-i-š* |
| Illatif . . | *ma-i-he* | *pu-i-he* | dans (avec mouvement). | *-i-he* | *-i-he* | *-ö-i-he* |
| Adessif. . | *ma-i-l* | *pu-i-l* | par, près, chez — | *-i-l* | *-i-l* | *-ö-i-l* |
| Allatif. . | *ma-i-le* | *pu-i-le* | (allant) à, auprès. | *-i-le* | *-i-le* | *-ö-i-le* |
| Abessif. . | *ma-i-ta* | *pu-i-ta* | sans — — | *-i-ta* | *-i-ta* | *-ö-i-ta* |
| Translat. | *ma-i-kš* | *pu-i-kš* | devenir — — | *-i-kš* | *-i-kš* | *-ö-i-kš* |
| Essif. . . | *ma-i-nn* | *pu-i-nn* | comme — — | *-i-nn* | *-i-nn* | *-ö-i-nn* |

## II.

| finn. *kala* | fin. *kataja* | fin. *kuolija* | fin. *notkea* | finn. *leveä* | fin. *valkea* | fin. *korkea* | fin. *silmä* |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Poisson. | Genévrier. | Le mourant | Flexible. | Large. | Flamme. | Haut. | Œil. |
| — | — | — | — | — | — | — | — |
| *kala* | *kadag* | *kolii* | *nojel* | *laged* | *valged* | *korged* | *silm* |
| *-n* | *-an* | *-an* | *-an* | *-an* | *valgt-an* | *kortt-an* | *-an* |
| *-d* | *-ad* | *-ad* | *-ad* | *-ad* | *-ad* | *-ad* | *-ad* |
| *-s* | *-as* | *-as* | *-as* | *-as* | *-as* | *-as* | *-as* |
| *-ha* | *-aha* | *-aha* | *-aha* | *-aha* | *-aha* | *-aha* | *-aha* |
| *-l* | *-al* | *-al* | *-al* | *-al* | *-al* | *-al* | *-al* |
| *-le* | *-ale* | *-ale* | *-ale* | *-ale* | *-ale* | *-ale* | *-ale* |
| *-ta* | *-ata* | *-ata* | *-ata* | *-ata* | *-ata* | *-ata* | *-ata* |
| *-ks* | *-aks* | *-aks* | *-aks* | *-aks* | *-aks* | *-aks* | *-aks* |
| *-nn* | *-ann* | *-ann* | *-ann* | *-ann* | *-ann* | *-ann* | *-ann* |
| *kala-d* | *kadag-ad* | *koli-ad* | *nojel-ad* | *laged-ad* | *valgt-ad* | *kortt-ad* | *silm-ad* |
| *kalô-i-d'e* | *kadag-i-d'e* | *kole-i-d'e* | *-i-d'e* | *-i-d'e* | *-i-d'e* | *-i-d'e* | *-i-d'e* |
| *-ô-i-d* | *-i-d* | *-e-i-d* | *-i-d* | *-i-d* | *-i-d* | *-i-d* | *-i-d* |
| *-ô-i-š* | *-i-š* | *-e-i-š* | *-i-š* | *-i-š* | *-i-š* | *-i-š* | *-i-š* |
| *-ô-i-he* | *-i-he* | *-e-i-he* | *-i-he* | *-i-he* | *-i-he* | *-i-he* | *-i-he* |
| *-ô-i-l* | *-i-l* | *-e-i-l* | *-i-l* | *-i-l* | *-i-l* | *-i-l* | *-i-l* |
| *-ô-i-le* | *-i-le* | *-e-i-le* | *-i-le* | *-i-le* | *-i-le* | *-i-le* | *-i-le* |
| *-ô-i-ta* | *-i-ta* | *-e-i-ta* | *-i-ta* | *-i-ta* | *-i-ta* | *-i-ta* | *-i-ta* |
| *-ô-i-kš* | *-i-kš* | *-e-i-kš* | *-i-kš* | *-i-kš* | *-i-kš* | *-i-kš* | *-i-kš* |
| *-ô-i-nn* | *-i-nn* | *-e-i-nn* | *-i-nn* | *-i-nn* | *-i-nn* | *-i-nn* | *-i-nn* |

| | II. | III. | | IV. | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Singulier | fin. *eläjä* Le vivant. — | finn. *lintu* Oiseau. — | fin. *notko* Vallée. — | finn. *kivi* Pierre. — | finn. *hüli* Charbon. — | f. *huhmar* Mortier de bois. — | f. *jüväinen* Riche en blé. — |
| Nominat. | *eläi* | *lind* | *uig* | *kivi* | *hiil* | *humbar* | *jüvud* |
| Génitif. . | *eläj-an* | *-un* | *-un* | *kiven* | *-en* | *humbr-en* | *-en* |
| Indéfini. . | *-ad* | *-ud* | *-ud* | *-ed* | *-ed* | *-ed* | *jüvut-t* |
| Inessif. . | *-as* | *-us* | *-us* | *-s* | *-es* | *-es* | *jüvud-es* |
| Illatif. . . | *-aha* | *-hu* | *-hu* | *-ehe* | *-ehe* | *-ehe* | *-ehe* |
| Adessif. . | *-al* | *-ul* | *-ul* | *-l* | *-el* | *-el* | *-el* |
| Allatif. . | *-ale* | *-ule* | *-ule* | *-le* | *-ele* | *-ele* | *-ele* |
| Abessif. . | *-ata* | *-uta* | *-uta* | *-ta* | *-eta* | *-eta* | *-eta* |
| Translat. | *-aks* | *-uks* | *-uks* | *-ks* | *-eks* | *-eks* | *-eks* |
| Essif. . . | *-ann* | *-unn* | *-unn* | *-nn* | *-enn* | *-enn* | *-enn* |
| Pluriel. . | | | | | | | |
| Nominat. | *eläj-ad* | *lind-ud* | *uig-ud* | *kive-d* | *hiil-ed* | *humbr-ed* | *jüvud-ed* |
| Génitif. . | *elä-i-d'e* | *lind-ii-d'e* | *uig-ii-d'e* | *kiv-i-d'e* | *hiil-i-d'e* | *-i-d'e* | *-i-d'e* |
| Indéfini. . | *-i-d* | *-ii-d* | *-ii-d* | *-i-d* | *-i-d* | *-i-d* | *-i-d* |
| Inessif. . | *-i-š* | *-ii-š* | *-ii-š* | *-i-š* | *-i-š* | *-i-š* | *-i-š* |
| Illatif. . . | *-i-he* | *-ii-he* | *-ii-he* | *-i-he* | *-i-he* | *-i-he* | *-i-he* |
| Adessif. . | *-i-l* | *-ii-l* | *-ii-l* | *-i-l* | *-i-l* | *-i-l* | *-i-l* |
| Allatif. . | *-i-le* | *-ii-le* | *-ii-le* | *-i-le* | *-i-le* | *-i-le* | *-i-le* |
| Abessif. . | *-i-ta* | *-ii-ta* | *-ii-ta* | *-i-ta* | *-i-ta* | *-i-ta* | *-i-ta* |
| Translat. | *-i-kš* | *-ii-kš* | *-ii-kš* | *-i-kš* | *-i-kš* | *-i-kš* | *-i-kš* |
| Essif. . . | *-i-nn* | *-ii-nn* | *-ii-nn* | *-i-nn* | *-i-nn* | *-i-nn* | *-i-nn* |

| V. | VI. | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| finn. *mato*<br>Ver.<br>— | f. *kukkaro*<br>Bourse.<br>— | fin. *made*<br>Lotte.<br>— | fin. *lanne*<br>(Rein)<br>Hanche.<br>— | fin. *noita-sana*<br>Parole magique.<br>— | fin. *avanto*<br>Trou dans la glace.<br>— | fin. *kuuro*<br>Sourd.<br>— | fin. *rakas*<br>Cher.<br>— |
| *mado* | *kukor* | *madeh* | *landeh* | *puheh* | *lähteh* | *kurdiš* | *armas* |
| *-n* | *kukr-on* | *-en* | *landh-en* | *puheg-en* | *lähtk-en* | *kurdh-en* | *armh-an* |
| *-d* | *-od* | *-ed* | *-ed* | *-ed* | *-ed* | *-ed* | *-ad* |
| *-s* | *-os* | *-es* | *-es* | *-es* | *-es* | *-es* | *-as* |
| *-ho* | *-oho* | *-ehe* | *-ehe* | *-ehe* | *-ehe* | *-ehe* | *-ase* |
| *-l* | *-ol* | *-el* | *-el* | *-el* | *-el* | *-el* | *-al* |
| *-le* | *-ole* | *-ele* | *-ele* | *-ele* | *-ele* | *-ele* | *-ale* |
| *-ta* | *-ota* | *-eta* | *-eta* | *-eta* | *-eta* | *-eta* | *-ata* |
| *-ks* | *-oks* | *-eks* | *-eks* | *-eks* | *-eks* | *-eks* | *-aks* |
| *-nn* | *-onn* | *-enn* | *-enn* | *-enn* | *-enn* | *-enn* | *-ann* |
| *mado-d* | *kukr-od* | *madeh-ed* | *landh-ed* | *puheg-ed* | *lähtk-ed* | *kurdh-ed* | *armh-ad* |
| *-i-d'e* | *kukro-i-d'e* | *-i-d'e* | *-i-d'e* | *-i-d'e* | *-i-d'e* | *-i-d'e* | *-i-d'e* |
| *-i-d* | *-i-d* | *-i-d* | *-i-d* | *-i-d* | *-i-d* | *-i-d* | *-i-d* |
| *-i-š* | *-i-š* | *-i-š* | *-i-š* | *-i-š* | *-i-š* | *-i-š* | *-i-š* |
| *-i-he* | *-i-he* | *-i-he* | *-i-he* | *-i-he* | *-i-he* | *-i-he* | *-i-he* |
| *-i-l* | *-i-l* | *-i-l* | *-i-l* | *-i-l* | *-i-l* | *-i-l* | *-i-l* |
| *-i-le* | *-i-le* | *-i-le* | *-i-le* | *-i-le* | *-i-le* | *-i-le* | *-i-le* |
| *-i-ta* | *-i-ta* | *-i-ta* | *-i-ta* | *-i-ta* | *-i-ta* | *-i-ta* | *-i-ta* |
| *-i-kš* | *-i-kš* | *-i-kš* | *-i-kš* | *-i-kš* | *-i-kš* | *-i-kš* | *-i-kš* |
| *-i-nn* | *-i-nn* | *-i-nn* | *-i-nn* | *-i-nn* | *-i-nn* | *-i-nn* | *-i-nn* |

## § III

### LE SUBSTANTIF.

Le nom vèpse, ainsi que les noms dans les autres langues altaïques, exprime les différents cas en ajoutant des suffixes (le vestige d'anciennes postpositions) au radical. Les cas formés à l'aide de ces suffixes, qu'on appelle suffixes casuels, sont au nombre de 9 :

1. Le nominatif. — 2. Le génitif. — 3. L'indéfini. — 4. L'inessif. — 5. L'illatif. — 6. L'adessif. — 7. L'allatif. — 8. L'abessif. — 9. Le translatif. — 10. L'essif.

Avant de passer rapidement en revue les différents cas et leur emploi, il ne sera peut-être pas inutile d'attirer l'attention sur les substantifs qui, avant de s'accoler les suffixes casuels, se contractent en éliminant des voyelles, des consonnes, et en durcissant le *d* de la dernière syllabe en *t*. Le nombre de ces noms est assez considérable, et nous voyons par cela combien la loi sur ces contractions, que nous avons énoncée plus haut, est importante. Un grand nombre d'exemples, contenus dans notre paradigme, repose exclusivement sur l'application de cette loi organique.

PARADIGME DE DÉCLINAISONS DANS LE DIALECTE D'OYAT :

| SINGULIER. | PLURIEL. |
|---|---|
| Nom. *lugu*[1], *neisne*[2], *lähte*[3], | *lugud, neitsed, lähtked.* |
| Gén. *lugun, neitsen, lähtken,* | *luguiden, neitsiden, lähtkiden.* |
| Indéf. *lugut, neitist, lähtet,* | *luguit, neitsit, lähtkit.* |
| Ines. *lugus, neitses, lähtkes,* | *luguis, neitsis, lähtkis.* |
| Illat. *luguhu, neitshe, lähtkehe,* | *luguihe, neitsihe, lähtkihe.* |
| Adess. *lugul, neitsel, lähtkel,* | *luguil, neitsil, lähtkil.* |
| Allat. *lugule, neitsele, lähtkele,* | *luguile, neitsile, lähtkile.* |
| Abess. *luguta, neitseta, lähtketa,* | *luguita, neitsita, lähtkita.* |
| Transl. *luguks, neitseks, lähtkeks,* | *luguiks, neitsiks, lähtkiks,* |
| Essif. *lugun, neitsen, tähtken,* | *luguin, neitsin, lähtkin.* |

Ce paradigme se rapproche beaucoup plus de celui de la déclinaison finnoise que les paradigmes donnés par M. Ahlqvist. L'indéfini est *t* pour les deux nombres, et non pas *d* comme dans le dialecte d'Onéga ; l'*s* de l'inessif et du translatif ne se change pas en *š* au pluriel.

1. *lugu*, chiffre, nombre. — 2. *neime*, jeune fille, fille. — 3. puits.

## L'EMPLOI DES CAS.

1. Le nominatif. — Le sujet de la phrase se met toujours au nominatif, p. e. : *Ühtäi kala vedes*; le poisson est toujours dans l'eau. (Ici *kala*, poisson, le sujet de la phrase, est au nominatif)... *A sinun mezi milei vaise maged*; tandis que ton miel est pour moi seulement doux. *Küzii kadag kukôin-karangaišel*; demanda le genévrier à l'églantier. *Jumalan-lindiine ištiihe lambhan päle*; l'hirondelle (le petit oiseau de Dieu) s'assit sur le mouton. *N'etsen sädan sikš, sanii lambas*, je le fais (pour cela), dit le mouton; etc.

Le complément direct qui suit l'impératif se met également toujours au nominatif; p. e. : *Sina-s'e pühitades voida pä it'seis i pese ros'ja it'seiš*; mais toi, quand tu jeûnes, oins ta tête et lave ton visage (Évangile selon saint Matthieu, chap. VI, vers. 19). (Les mots *pä*, tête, et *ros'ja*, visage, sont ici au nominatif.) *Openda sä mintäi, kurg, lendmaha*; apprends-moi, grue, à voler (*kurg*, grue). *Kuitei silei, reboi, leta oli*, comment te trouvas-tu, renard, en volant? (*reboi*, renard); etc.

2. Le génitif. — Quand le génitif a la signification du génitif de nos langues, il précède en vêpse toujours le nom auquel il se rapporte[1].

*Lämbämb' tuuliaisen al, mi sisaren armastusen al*; il fait plus chaud, placé sous le vent, que placé sous la grâce d'une sœur.

*Jestlis'e pôldohienš heinän, kudam tänämbai kasvab, a homen linob päčhe lükaitud, Jumal muga sobitab, eig völ enambal teit, vähä-v'eriad?* Si donc Dieu revêt ainsi l'herbe des champs qui est aujourd'hui sur pied et qui demain sera jetée au four, ne vous vêtira-t-il pas beaucoup plutôt, ô gens de petite foi! (chap. II, vers. 30.)

Dans le vêpse, cette règle n'est d'ailleurs pas absolue; p. e. : *Etskatei-s'e eismai tsarstvat Jumalan i prandat hänen, i kaik n'etsä panese teile*; Mais cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus.

Le génitif remplace l'accusatif des autres langues quand celui-ci est pris dans un sens déterminé; p. e. : *Ak vanh vinan joob, laho pu veden vedab*; La vieille femme boit le vin, comme le bois pourri absorbe l'eau. *Ei aig m'est varasta m'es aigan varastab*; Le

1. Comme en finnois, magyar, mongol et mandchou.

temps n'attend pas l'homme, mais l'homme attend le temps. ***Paimnele sina lazget otta ičesaiš kaiken nahkha-sai villan***; Au berger tu permets de prendre sur toi, jusqu'à la peau, toute ta laine... etc.

Le génitif du pluriel n'exprime jamais le complément direct; on le remplace dans ce cas par le nominatif du pluriel; p. e. : ***Anda Jumal aigad mänta, päivad kuluda***; Que Dieu fasse écouler les temps, écouler les jours. ***N'etsä reboi, kutoli kalad dorogale rojint***; Lorsque le renard avait jeté les poissons sur la route...; etc.

3. L'indéfini. — Correspond généralement au partitif français; il remplace toujours le complément direct quand le verbe n'exprime pas une action bien définie, ou quand ce complément n'est pas déterminé d'une façon absolue. Très-souvent l'indéfini remplace aussi le nominatif des autres langues, p. e. :

*Homendes mudreinemb ehtat.* Le matin est plus sage que le soir;

*Ei i tsar kuldat sö.* Même le roi ne mange de l'or;

*Ehtal itkent, homisol nagrant.* Le soir des pleurs, le matin des ris;

*Ei severs m'ehit, kuvers kadjit.* Il n'y a pas autant d'hommes que de culottes.

4. L'inessif. — Ce cas correspond à la préposition dans; p. e.: *Ühtäi kala vedes, ei ühtäi lasjames.* Le poisson est toujours dans l'eau, mais il n'est pas toujours dans le filet;

*I kons ristitei, ala ole kut listemerad, kudamod lubitas sinagogois i irdal seišuteldas rist'mahase, miše n'ähtaiš heit rahvas.* Et quand tu prieras, ne sois point comme les hypocrites; car ils aiment à prier en se tenant debout dans les synagogues et aux coins des rues, afin d'être vus des hommes.

5. L'illatif. — Ce cas correspond généralement à la préposition dans, avec mouvement; p. e. :

*Ei kaht tsarit 'ühthe lidnaha mülukoi.* Deux rois ne peuvent se placer dans un château.

Quelquefois l'illatif correspond au datif des autres langues; p. e. : *küllal antta külaha*, assez pour donner au village.

*Lajint ranat ei tege, kun puul päha ei išktu.* Le chien (l'aboyeur) ne fait point de blessure, si on ne le frappe pas avec du bois sur la tête.

6. L'adessif. — Ce cas correspond aux prépositions par, près, chez, au moyen de, etc.; p. e. :

*Ei kirhul etähaks mänta.* Avec la hâte on ne peut aller loin.

*M'es minel ei elä, a radol.* L'homme ne vit pas par le nom, mais par le travail.

7. L'allatif. — Ce cas s'exprime par la tournure allant à, auprès...; par cela même il correspond le plus souvent au régime indirect français; p. e. :

*Toden sanon teile.* En vérité, je vous dis : (Saint Matthieu, chap. VI, v. 2).

*I jäta meile velgad meiden, kut i mö jatamai velgmkoile ičemoi.* Et nous quittons nos dettes comme nous quittons les dettes à nos débiteurs (*ibid*, v. 12).

*Ni-ken ei voi sluus'ta kahtele bajarile.* Nul ne peut servir deux maîtres (*ibid*, v. 24.)

*Anda valdat pahale.* Donne le pouvoir au méchant.

*Otjale üks gr'äh, sanojale sada gr'ähat.* Celui qui prend un péché à celui qui dit cent péchés; etc.

8. L'abessif. — Ce cas s'exprime par la préposition sans, p. e.:

*Ei koir ujumaha opete händat ligotamata.* Le chien ne peut apprendre à nager sans se mouiller la queue.

9. Le translatif. — Ce cas exprime un état passager, un état de transformation, comme devenir homme, etc., p. e. :

*Ošal rist'it toisen ńečastjas mudreniaks tegehe.* L'homme heureux devient sage par le mal d'autrui.

10. L'essif. — Ce cas correspond à la préposition comme; p. e. : *Anda m'ehann.* Donne comme homme.

*Miše sina ed osutaišitei raffan edes pühitajann...* Afin qu'il ne paraisse point aux hommes que tu jeûnes...

## QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA FORMATION DES CAS.

*a.* L'élatif et l'ablatif se forment de l'inessif et de l'adessif, à l'aide de la postposition *pai* ou *päi*.

*b.* L'*s* final de l'inessif et du translatif se change au pluriel en *š*.

*c.* L'*u* final des substantifs et des adjectifs de la troisième classe se change, dans le dialecte d'Onéga, en *ü*, mais il reste invariable dans le dialecte d'Oyat. Le même fait a lieu dans le dialecte d'Onéga pour l'*u* du prétérit.

*d.* L'*n* du génitif pluriel disparaît dans le dialecte d'Onéga, et il est conservé dans celui d'Oyat.

*e*. On trouve le vestige de certains cas qui ont disparu aujourd'hui, dans quelques postpositions; p. e. : ***sen armhutte***, si doux; ***sen ülähte***, si haut (prolatif); ***jälgetti***, l'un après l'autre; ***palici***, par, en franchissant; ***sirici***, le long de, en passant; etc.

## § IV

### L'ADJECTIF.

Le comparatif des adjectifs se forme par l'addition de la syllabe *-mb*, précédée d'une voyelle de liaison. Cette voyelle est généralement un *e*. Quand l'adjectif se termine par un *a*, cet *a* se change en *e*. La contraction du radical a lieu suivant les règles énoncées plus haut; p. e. :

*kuiv*, sec, comp. *kuiv-e-mb*.
*vahv*, fort, comp. *vahv-e-mb*.
*vanh*, vieux, âgé, comp. *vanh-e-mb*.
*luja*, ferme, solide, comp. *luj-e-mb*.
*madal*, bas, comp. *madal-e-mb*.
*kover*, enclin, comp. *kover-e-mb*.
*pimed*, obscur, comp. *pimed-e-mb*.
*pehmed*, mou, comp. *pehmd-e-mb*.
*k'ehkar*, rond, comp. *k'ehkar-e-mb*.
*terveh*, tout, entier, comp. *tervh-e-mb*.
*oiged*, droit, comp. *oigt-e-mb*.
*puhtas*, pur, net, propre, comp. *puhth-e-mb*.
*muiged*, aigre, comp. *muigt-e-mb*.
*valged*, clair, lumineux, comp. *valgt-e-mb*.

Les comparatifs des adjectifs se déclinent d'après la première classe des substantifs, ils prennent tous *a* comme voyelle de liaison; p. e. : *kuiv*, comp. *kuivemb*, gén. *kuivemb-a -n*, indéf. *kuivemb-a-d*, inessif *kuivemb-a-s*; etc.

Le superlatif des adjectifs se forme à l'aide des adverbes ***samii*** (russe, *samii*) et ***lujas***; p. e. :

***Samii kuiv***, très-sec; ***lujas korged***, très-haut; etc.

Dans le dialecte vêpse d'Oyat on forme le superlatif à l'exemple du finnois-suomien, par l'addition de la syllabe ***-in***.

Voici quelques exemples sur la place que le comparatif vêpse occupe dans la phrase :

*Ühtäi uus čomemb ensne hot paremb.* Toujours le nouveau (est) plus agréable, quand même l'ancien (serait) meilleur ;

*Lämbemb tuuliaisen al, mi sisaren armastusen al.* Il fait plus chaud se tenant sous le vent que se tenant sous la grâce d'une sœur.

## § V

### NOMS DE NOMBRE.

| NOMBRES CARDINAUX. | NOMBRES ORDINAUX. |
|---|---|
| 1. *üks*, gén. *ühten* ; | *ezmäine.* |
| 2. *kaks*, gén. *kahten* ; | *toine* (gén. *toišen.*) |
| 3. *kolme*, gén. *kolmen* ; | *kolmans.* |
| 4. *n'el*, gén. *n'ellan* ; | *n'elläns.* |
| 5. *viiš*, gén. *viiden* ; | *viidens.* |
| 6. *kuuz*, gén. *kuuden* ; | *kuudens.* |
| 7. *seitšme*, gén. *seitšmen* ; | *seitšmens.* |
| 8. *kahtsa, kahehsa*, gén. *kahehsan* ; | *kahtsans, kahehsans.* |
| 9. *ühtsä, ühehsä*, gén. *ühehsän* ; | *ühtsän, ühehsäns.* |
| 10. *kümne*, gén. *kümnen* ; | *kümnens.* |
| 11. *üks-tošt-küme* ; | *üks-tošt-kümnens.* |
| 12. *kaks-tošt-küme* ; | etc. |
| 20. *kaks-küme* ; | |
| 30. *kolme-küme* ; | |
| 100. *sadi* ; | |
| 200. *kaks sadad* ; | |
| 1000. *tuha* ; | |

Les nombres partitifs (fractionnaires) sont : *pol'*, *kolmandes*, *n'elländes*, *viidendes*, etc.

Les nombres collectifs sont : *kaksnik*, *kolmnik*, *n'elnik*, *viišnik* ; etc., amas ou faisceau de deux, de trois, de quatre ; etc.

Enfin les nombres adverbiaux : *ühtéšši*, *kahtešši*, *kolmašši*, *etc.*

## § VI

### LES PRONOMS.

Les pronoms personnels sont :

Sing. 1re pers. *mina* ; 2e pers. *sina* ; 3e pers. *hän.*

Plur. 1re p. *mö*; 2e p. *tö*; 3e p. *hö*.

Comme dans les autres langues ougro-finnoises, les pronoms possessifs s'expriment en vêpse à l'aide de la suffixation.

| | SINGULIER. | PLURIEL. |
|---|---|---|
| 1re p. | *-in, -n,* | *-moi.* |
| 2e p. | *-iš, -š,* | *-tei.* |
| 3e p. | *-ze,* | *-zei, -ze.* |

Les pronoms personnels se déclinent de la manière suivante :

| | SINGULIER. | | | PLURIEL. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | 1re PERS. | 2e PERS. | 3e PERS. | 1re PERS. | 2e PERS. | 3e PERS. |
| Nomin. | *nima*; | *sina*; | *hän*; | *mö*; | *tö*; | *hö.* |
| Génitif. | *minuin*; | *sinuis'*; | *häneze*; | *meidemoi*; | *teidetei*; | *heideze.* |
| Indéf. . | *mindäin*; | *sindäis'*; | *händaze*; | *meidamoi*; | *teidatei*; | *heidaze.* |
| Inessif. | *minusain*; | *sinusais'*; | *hänesaze*; | *meis'amoi*; | *teis'atei*; | *heis'aze.* |
| Illatif.. | *minuhuin*; | *sinuhuis'*; | *häneheze*; | *meihemoi*; | *teihetei*; | *heiheze.* |
| Adessif. | *milain* [1]; | *silais'*; | *hänelaze*; | *meilamoi*; | *teilatei*; | *heilaze.* |
| Allatif.. | *milein* [2]; | *sileis'*; | *häneleze*; | *meilemoi*; | *teiletei*; | *heileze.* |
| Abessif. | *minutain*; | *sinutais'*; | *hänetaze*; | *meitamoi* | *teitatei*; | *heitaze.* |
| Transl. | *minuksein;* | *sinukseis'*; | *hänekseze*; | *meiks'emoi;* | *teiks'etei*; | *heiks'eze.* |
| Essif. . | *minunain;* | *sinunais';* | *hänenaze*; | *meinamoi*; | *teinatei*; | *heinaze.* |

Il est facile de décomposer les différentes formes pronominales. On ajoute au radical du pronom personnel le suffixe casuel et puis le suffixe possessif; p. e. : le radical de la seconde personne du singulier est *sin*; le suffixe de l'indéfini est *d*; celui du pronom possessif de cette même personne est *iš*, donc : *sin-d-ä-iš*; inessif, *sin-u-s-a-iš*; illat., *sin-u-h-iš*; abessif, *sin-u-ta-uiš*; etc.

Le pronom réfléchi *iče*, même, se décline d'une manière analogue.

Les pronoms démonstratifs sont : *se*, ce, cette; *seše* ou *šeše*, celui-ci, celle-ci; *n'etse*, celui-ci; *mugoi, mugoitt'e*, tel, telle; *ningôine*, tel-ci, telle-ci; etc.

Ces pronoms se déclinent de la manière suivante :

1. Aussi : *minain;* 2. aussi : *minein.*

| | SINGULIER. | | PLURIEL. | |
|---|---|---|---|---|
| Nom. | *se*, ce, cette; | *n'etse*, celui-ci. | *ned*, ces, celles; | *n'ened*, ceux-ci. |
| Gén. | *sen*; | *n'etsen*. | *nid'e*; | *n'enid'e*, |
| Indéf. | *sida*; | *n'etsida*. | *nid*; | *n'enid*. |
| Iness. | *siš*, *siid*; | *n'etsiš*. | *niš*; | *n'eniš*. |
| Illat. | *sihe*; | *n'etsihe*. | *nihe*; | *n'enihe*. |
| Adess. | *sil*; | *n'etsil*. | *nil*; | *n'enil*. |
| Allat. | *sile*; | *n'etsile*. | *nile*; | *n'enile*. |
| Abess. | *sita*; | *n'etsita*. | *nita*; | *n'enita*. |
| Transl. | *sikš*; | *n'etsikš*. | *nikš*; | *n'enikš*. |
| Essif. | *sin*; | *n'etsin*. | *nin*; | *n'enin*. |

Les pronoms interrogatifs et relatifs sont : *kudam*, lequel, *mitt'e*, quel; *ken*, qui? *mi*, quoi?

Ces pronoms se déclinent d'une manière régulière.

Les pronoms indéfinis sont : *eräs*, un autre; *koje-ken*, personne (quelconque); *koje-mi*, quelque chose; *kenni*, qui que ce soit; *mini*, quoi que ce soit; *miken*, nul, aucun; *mi-mi*, nul; *kaikutte*, chacun; etc.

Ces pronoms se déclinent comme les précédents.

## § VII

### LE VERBE.

Il y a trois voix en vêpse : la voix active, la voix réfléchie et la voix passive. Les deux premières peuvent être affirmatives ou négatives.

Il y a des verbes en vêpse qui peuvent se conjuguer à la fois d'après la voix active et d'après la voix réfléchie; on appelle cette conjugaison la voix intermédiaire (*forma media*).

Pour un grand nombre de ces verbes, il n'y a point d'équivalent dans la langue française, nous sommes donc obligé de nous contenter de l'infinitif ordinaire français pour les traduire.

Ces verbes sont :

*ajelemoi*, *ajeltase*, aller en voiture;
*andamoi*, *anttase*, se donner;
*ehtimoi*, *ehtt'ase*, avoir temps à, joindre, parvenir à;

*haigastelemoi, -ltase,* bâiller ;
*haasktamoi, -skatase,* franchir ;
*herastamoi, -stadase,* se réveiller ;
*ihastelemoi, -ltase,* se réjouir ;
*istlemoi, isteltase,* avoir l'habitude d'être assis ;
*itkeskandemoi, skatase,* commencer à pleurer ;
*jomoi, -jodase,* se griser ;
*jügendamoi, -getase,* choir ;
*kandišemoi, -stase,* planer ;
*katsomoi, -tstase,* voir devant soi ;
*lajimoi, -jidase,* injurier, traiter de ;
*laskemoi, -sktase,* s'abaisser ;
*lugemoi, -gedase,* lire ;
*lugeskandemoi, -skatase,* commencer à lire ;
*lähendamoi, -hetase,* s'approcher ;
*lämbitelemoi, -teltase,* se réchauffer ;
*mömoi, mödase,* être vendu ;
*näritelemoi, -teltase,* dissimuler ;
*opendamoi, -petase,* s'apprendre ;
*palktamoi, -lkatase,* être loué, être marchandé ;
*pöl'gastelemoi, -steltase,* avoir peur ;
*pidamoi, -dadase,* se servir ;
*poigimoi, -poikt'ase,* vêler ;
*riitsimoi, -tst'ase,* être dénoué ;
*salptamoi, -lbatase,* être fermé ;
*samoi, -sadase,* tenter, aspirer après ;
*segoimoi, -goitase,* se mêler de quelque chose ;
*seismoi, seistase,* s'arrêter ;
*seisotamoi, -tadase,* se placer ;
*siirdamoi, siirttase,* changer de place, se mouvoir
*sobimoi, -bidase,* s'habiller ;
*surendelemoi, -ltase,* être orgueilleux ;
*tegemoi, t'ehtase,* devenir ;
*toradamoi, -ratase,* se battre ;
*tuskitsemoi, -tase,* être affligé ;
*tügestelemoi, -ltase,* vaciller ;
*vagastelemoi, -ltase,* s'efforcer ;
*valmitsemoi, -tase,* s'apprêter
*vardeitsemoi, -tase,* se garder ;

*vastoimoi*, *vastoitase* (se servir d'un outil pour se frotter dans le bain).

*vilustelemoi*, *-steltase*, se rafraîchir.

La conjugaison vêpse comprend huit modes, savoir :

1. Le présent. — 2. Le prétérit. — 3. L'indéfini. — 4. Le conditionnel. — 5. L'éventuel. — 6. L'impératif. — 7. Le substantif. — 8. L'adjectif.

Le présent et le prétérit correspondent aux mêmes temps du français (prétérit : passé défini et imparfait.)

L'indéfini est difficile à rendre en français ; une circonlocution, au moyen du conditionnel du verbe pouvoir, s'approche assez de la véritable signification de ce temps en vêpse; p. e. :

*Vassikad jäid jotematta, mis neil jua antanesse?* Les veaux restèrent sans boire, que pourrait-on leur donner (à boire)?

L'éventuel est un temps propre à la langue vêpse, qui est encore plus difficile à traduire dans une autre langue. Dans l'indéfini, la possibilité de l'action est complétement indépendante de la volonté de celui qui parle, tandis que dans l'éventuel, l'action, quoique également dubitative, dépend de la volonté de celui qui parle ; p. e. :

*Sada rublat minä n'etsiit hebos maksneisin.* Je pourrais bien payer cent roubles pour ce cheval.

Un autre mode qui est très-important et duquel il faut bien se rendre compte est le mode substantif. Ce mode est susceptible d'accoler les suffixes casuels, ce qui donne à la langue vêpse une grande variété de formes qu'un finnois seul est à même de bien comprendre. Ainsi, p. e. :

### MODE SUBSTANTIF DU VERBE DONNER.

Infinitif : *andta*, donner ;
Illatif : *andha*, à donner, pour donner ;
Inessif : *andtes*, dans le donner ;
Instrum. : *andten*, au moyen de donner ;
Inessif : *andmas*, dans le donner ;
Illatif : *andmaha*, avec l'intention du donner ;
Adessif : *andmal*, avec le donner, près du donner ;
Abessif : *andmata*, sans donner.

En allemand : *Geben, um zu geben, im geben, vermittelst des gebens, im geben, um zu geben (mit der Absicht), bei dem geben, (mit dem geben), ohne zu geben.*

ADJECTIF.

Présent : *andab*, donnant;
Parfait : *andnu*, avoir donné.

Ce dernier mode est encore dans son emploi propre aux langues finnoises, car jamais la forme adjective ne peut se rencontrer seule.

La forme passive est généralement impersonnelle et la forme réfléchie est prise souvent dans le sens passif.

En examinant attentivement les paradigmes suivants, on se convaincra facilement de la grande influence que la loi de la contraction des mots exerce également sur les différentes formes verbales. Il serait impossible de se rendre compte des formes casuelles et verbales sans l'étude approfondie de cette loi phonétique.

## A. CONJUGAISON ACTIVE AFFIRMATIVE.

### I. PRÉSENT.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *Sing.* | 1. | andan (*je donne*), | tegen (*je fais*), | salptan (*je ferme*). |
| | 2. | andat, | teget, | salptat. |
| | 3. | andab, | tegob, | salptab. |
| *Plur.* | 1. | andamai, | tegemai, | salptamai. |
| | 2. | andatei, | tegetei, | salptatei. |
| | 3. | andaba, / andtas, | tegeba, / t'ehtas, | salptaba. / salpatas. |

### II. PRÉTÉRIT.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *Sing.* | 1. | andoin, | tegin, | salpsin. |
| | 2. | andoit, | tegit, | salpsit. |
| | 3. | andoi, | tegi, | salbais. |
| *Plur.* | 1. | andoimai, | tegimai, | salpsimai. |
| | 2. | andoitei, | tegitei, | salpsitei. |
| | 3. | andoiba, / andtihe, | tegiba, / t'ehtihe, | salpsiba. / salbatihe. |

### III. INDÉFINI.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *Sing.* | 1. | andanen, | t'ehnen, | salbanen. |
| | 2. | andanet, | t'ehnet, | salbanet. |
| | 3. | andanob, | t'ehnob, | salbanob. |
| *Plur.* | 1. | andnemai, | t'ehnemai, | salbanemai. |
| | 2. | andnetei, | t'ehnetei, | salbanetei. |
| | 3. | andneba, | t'ehneba, | salbaneba. |
| | | andtanes, | t'ehtanes, | salbatanes. |

### IV. CONDITIONNEL.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *Sing.* | 1. | andaisin, | tegeisin, | salptaisin. |
| | 2. | andaisit, | tegeisit, | salptaisit. |
| | 3. | andais, | tegeis, | salptais. |
| *Plur.* | 1. | andaisimai, | tegeisimai, | salptaisimai. |
| | 2. | andaisitei, | tegeisitei, | salptaisitei. |
| | 3. | andaisiba, | tegeisiba, | salptaisiba. |
| | | andtais, | t'ehtais, | salbatais. |

### V. ÉVENTUEL (*Eventivus*).

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *Sing.* | 1. | andneisin, | t'ehneisin, | salbaneisin. |
| | 2. | andneisit, | t'ehneisit, | salbaneisit. |
| | 3. | andneis, | t'ehneis, | salbaneis. |
| *Plur.* | 1. | andneisimai, | t'ehneisimai, | salbaneisimai. |
| | 2. | andneisitei, | t'ehneisitei, | salbaneisitei. |
| | 3. | andneisiba, | t'ehneisiba, | salbaneisiba. |
| | | andtaneis, | t'ehtaneis, | salbataneis. |

### VI. IMPÉRATIF.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *Sing.* | 2. | anda. | tege, | salpta, |
| | 3. | andkaha, | t'ehkaha, | salbakkaha. |
| *Plur.* | 1. | andkamai, | t'ehkamai, | salbakkamai. |
| | | andkam, | t'ehkam, | salbakkam. |
| | 2. | andkatei, | t'ehkatei, | salbakkatei. |
| | | andkat, | t'ehkat, | salbakkat. |
| | 3. | andkaha, | t'ehkaha, | salbakkaha. |
| | | andtakaha, | t'ehtakaha, | salbatakaha. |

VII. SUBSTANTIF.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Indéfini* . . . . . | andta, | t'ehta, | salbata. |
| *Illatif* . . . . . | andha, | tegehe, | salptaha. |
| *Inessif* . . . . . | andtes, | t'ehtes, | salbates. |
| *Instrumental* . . . | andten, | t'ehten, | salbaten. |
| *Inessif* . . . . . | andmas, | tegemas, | salptamas. |
| *Illatif* . . . . . | andmaha, | tegemaha, | salptamaha. |
| *Adessif* . . . . . | andmal, | tegemal, | salptamal. |
| *Abessif* . . . . . | andmata, | tegemata, | salptamata. |

VIII. ADJECTIF.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Présent* . . . . . | andab, | tegeb, | salptab. |
| *Parfait* . . . . . | andnu, | t'ehnu, | salbanu. |

## *B.* CONJUGAISON ACTIVE NÉGATIVE.

I. PRÉTÉRIT.

Sing. (1. *en*, 2. *et*, 3. *ei*) anda, tege, salpta.
Plur. (1. *emai*, 2. *etei*, 3. *eba*) andkoi, t'ehkoi, salbakoi.

II. PRÉSENT.

Sing. (*en, et, ei*) andnu, t'ehnu, salbanu (*andaske, tegiske, salptaske*).

Plur. (*emai, etei, eba*) andtud, t'ehtud, salbatud (*andasket, tegisket, salptasket*).

III. INDÉFINI.

Sing. (*en, et, ei*) andne, t'ehne, salbane.
Plur. (*emai, etei, eba*) andnekoi, t'ehnekoi, salbanekoi.

IV. CONDITIONNEL.

Sing. (*en, et, ei*) andais, tegeis, salptais.
Plur. (*emai, etei, eba*) andtais, t'ehtais, salbatais.

V. ÉVENTUEL.

Sing. (*en, et, ei*) andneis, t'ehneis, salbaneis.
Plur. (*emai, etei, eba*) andtaneis, t'ehtaneis, salbataneis.

### VI. IMPÉRATIF.

Sing. 2. (*ala*) anda, tege, salpta.
3. (*algha*) andkaha, t'ehkaha, salbakaha.
Plur. 1. (*algam*) andkam, t'ehkam, salbakam.
(*algamai*) andkoi, t'ehkoi, salbakoi.
2. (*algat* ou *algatei*) andkoi, t'ehkoi, salbakoi
3. (*algha*) andkaha, t'ehkaha, salbakaha.
andtakaha, t'ehtakaha, salbatakaha.

### VII. SUBSTANTIF ET VIII. ADJECTIF.

Mêmes formes qu'à l'affirmatif augmentées de *ei*.

## C. CONJUGAISON RÉFLÉCHIE AFFIRMATIVE.

### I. PRÉSENT.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *Sing.* | 1. | andamoi, | tegemoi, | salptamoi. |
| | 2. | andatoi, | tegetoi, | salptatoi. |
| | 3. | andase, | tegese, | salptase. |
| *Plur.* | 1. | andamoisei, | tegemoisei, | salptamoisei. |
| | 2. | andatoisei, | tegetoisei, | salptatoisei. |
| | 3. | andasesei | tegesesei, | salptasesei. |
| | | andtasesei, | t'ehtasesei, | salbatasesei. |

### II. PRÉTERIT.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *Sing.* | 1. | andoimoi, | tegimoi, | salpsimoi. |
| | 2. | andoitoi, | tegitoi, | salpsitoi. |
| | 3. | andoihe, | tegihe, | salpsihe. |
| *Plur.* | 1. | andoimoisei, | tegimoisei, | salpsimoisei. |
| | 2. | andoitoisei, | tegitoisei, | salpsitoisei. |
| | 3. | andoihesei, | tegihesei, | salpsihesei. |
| | | andtihesei, | t'ehtihesei, | salbaṭihesei. |

### III. INDÉFINI.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| *Sing.* | 1. | andnemoi, | t'ehnemoi, | salbanemoi. |
| | 2. | andnetoi, | t'ehnetoi, | salbanetoi. |
| | 3. | andnese, | t'ehnese, | salbanese. |
| *Plur.* | 1. | andnemoisei, | t'ehnemoisei, | salbanemoisei. |
| | 2. | andnetoisei, | t'ehnetoisei, | salbanetoisei. |
| | 3. | andnesesei, | t'ehnesesei, | salbanesesei. |
| | | andtanesei, | t'ehtanesei, | salbatanesei. |

## IV. CONDITIONNEL.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Sing.* | 1. andaisimoi, | tegeisimoi, | salptaisimoi. |
| | 2. andaisitoi, | tegeisitoi, | salptaisitoi. |
| | 3. andaisihe, | tegeisihe, | salptaisihe. |
| *Plur.* | 1. andaisimoisei, | tegeisimoisei, | salptaisimoisei. |
| | 2. andaisitoisei, | tegeisitoisei, | salptaisitoisei. |
| | 3. andaisihesei, | tegeisihesei, | salptaisihesei. |
| | 3. andtaisihesei, | t'ehtaisihesei, | salbataisihesei. |

## V. ÉVENTUEL.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Sing.* | 1. andneisimoi, | t'ehnesimoi, | salbaneisimoi. |
| | 2. andneisitoi, | t'ehnesitoi, | salbaneisitoi. |
| | 3. andneisihe, | t'ehneisihe, | salbaneisihe. |
| *Plur.* | 1. andneisimoisei, | t'ehnesimoisei, | salbaneisimoisei. |
| | 2. andneisitoisei, | t'ehnesitoisei, | salbaneisitoisei. |
| | 3. andneisihesei, | t'ehnesihesei, | salbaneisihesei. |
| | 3. andtaneisihesei, | t'ehtanesihesei, | salbataneisihesei. |

## VI. IMPÉRATIF.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Sing.* | 2. andte, | tegete (*t'ehte*), | salbate (*salptate?*) |
| | 3. andkahase, | t'ehkahase, | salbakkahase. |
| *Plur.* | 1. andkamoisei, | t'ehkamoisei, | salbakkamoisei. |
| | 2. andkatoisei, | t'ehkatoisei, | salbakkatoisei. |
| | 3. andkahasei, | t'ehkahasei, | salbakkahasei. |
| | 3. andtakahasei, | t'ehtakahasei, | salbatakahasei. |

## VII. SUBSTANTIF.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Indéf.* | andtase, | t'ehtase, | salbatase. |
| *Illat.* | andhase, | tegehese, | salptahase. |
| *Iness.* | andtesase, | t'ehtesase, | salbatesase. |
| *Instr.* | andtenese, (?) | t'ehtenese, (?) | salbatenese, (?) |
| *Iness.* | admasase, | tegemasase, | salptamasase. |
| *Illat.* | andmahase, | tegemahase, | salptamahase. |
| *Adess.* | andmalase, | tegemalase, | salptamalase. |
| *Abess.* | andmatase, | tegematase, | salptamatase. |

### VIII. ADJECTIF.

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Présent.* | andabase, | tegebase, | salptabase. |
| *Parfait.* | andnuse, | t'ehnuse, | salbanuse. |

## *D.* CONJUGAISON RÉFLÉCHIE NÉGATIVE.

### I. PRÉSENT.

Sing. (*en, et, ei*) andt'e, t'eht'e, salbate.
Plur. (*emai, etei, eba*) andkoisei, t'ehkoisei, salbakoisei.

### II. PRÉTÉRIT.

Sing. (*en, et, ei*) andnuse, t'ehnuse, salbanuse.
Plur. (*emai, etei, eba*) andnusei, t'ehnusei, salbanusei.

### III. INDÉFINI.

Sing. (*en, et, ei*), andnese, t'ehnese, salbanese.
Plur. (*emai, etei, eba*), andnekoisei, t'ehnekoisei, salbanekoisei.

Les autres modes se forment d'après le même principe, en faisant précéder la troisième personne du singulier et celle du pluriel, ainsi que les modes substantifs et adjectifs de la négation *ei*.

## *E.* CONJUGAISONS PASSIVES.

***Prés.*** andtas, t'ehtas, salbatas; -ei andta, t'ehta, salbata.

***Prét.*** andtihe, t'ehtihe, salbatihe; -ei andtud, t'ehtud, salbatud.

***Indéf.*** andtanes, t'ehtanes, salbatanes; -ei andtane, t'ehtane, salbatane.

***Cond.*** andtais, t'ehtais, salbatais; -ei andtais, t'ehtais, salbatais.

***Event.*** andtaneis, t'ehtaneis, salbataneis; -ei andtaneis, etc.

***Imp.*** andtakaha, t'ehtakaha, salbatakaha; -algha andtakaha, etc.

*Subst.* (indéf.) (antaa, t'ehtaa, salbattaa ; -ei, andtaa, etc. (?)
(iness.) andtais, t'ehtais, salbattais ; -ei andtais, etc.
*Adjectif* (prés.) antab, t'ehtab, salbattab ; -ei andtab, etc.
(parf.) andtud, t'ehtud, salbatud ; -ei andtud, etc.

## § VIII

### L'ADVERBE.

Les adverbes de lieu sont : *kus*, où ; *t'äs*, *t'äga*, *t'ägal*, ici ; *siga*, là, y ; *siid*, *siš*, dans ce lieu ; *nakka*, dans ce lieu-là ; *kunna*, où (avec mouvement) ; *t'änna*, par ici ; *sinna*, par là ; *nakkana*, plus loin ; *kus-päi*, d'où, de quel endroit, dont ; *t'äga-päi*, d'ici ; *siga-päi*, de là ; *kugali*, par quoi ? *t'ägali*, par ici ; *sigali*, par là ; *kuhu-sai*, jusqu'où ? *täga-sai*, jusqu'ici ; *siga-sai*, jusque-là ; *koje-kus*, quelque part ; *ni-kus*, nulle part ; *mujal*, ailleurs ; *mujal-päi*, par ailleurs ; *kaikkial*, *kaiktä*, partout ; *kaikkial-päi*, *kaiktä-päi*, de toute part ; *ülähann*, en haut ; *ülähale*, *ülähaks*, sur ; *ülähann-päi*, d'en haut ; *alahann*, en bas ; *alahale*, *alahaks*, vers en bas ; *alahann-päi*, d'en bas ; *edähann*, dans le lointain ; *edäkhaks*, loin, jusque ; *edähann-päi*, de loin ; *lähenn*, *läsn*, près, proche ; *läsn-päi*, de près ; *edel*, en avant ; *tagann*, derrière ; *edeleze*, avant ; *tagaze*, en arrière ; *oigte*, tout droit ; *erdal*, *irdal*, dehors ; *erdal-päi*, *irdal-päi*, de dehors ; *südames*, en dedans ; *südames-päi*, du dedans ; etc.

Les adverbes de temps sont : *kons*, quand ? *siloi*, *silôi*, hier, alors ; *ühtäi*, *kaikan*, toujours ; *eglei*, *homenn*, demain ; *t'änambäi*, aujourd'hui ; *nugudi*, *nügudi*, maintenant ; *tanôi*, *tanoi*, il y a peu de temps ; *paksus*, souvent ; *eräsasši*, quelquefois ; *edel*, autrefois, jadis ; *ühtnägi*, *ühtnägoi*, de suite ; *möha*, tard ; *aigeiš*, tôt ; *igaks*, pour toujours ; *ezmäks*, d'abord ; *amu*, *amoi*, il y a longtemps ; *möst*, de nouveau ; *pigai*, bientôt ; *jo*, *jose*, déjà ; *völ*, encore ; etc.

D'autres adverbes sont : *äi*, beaucoup ; *äik*, combien ; *ku-vers*, combien ; *se-vers*, tant ; *lujas*, beaucoup, très, fort, bien ; *ani*, tout ; *zdovol'no*, *sdovol'no*, assez ; *uhtei*, très, fort, bien ; *kut*, comme ; *muga*, ainsi ; *ninga*, passablement ; *sen*, ainsi, comme ; *hüvin*, bien ; *hubin*, mal ; *toišin*, autrement, d'une autre manière ; *muite*, sinon, autrement ; *mite*, *mihe*, *mikš*, *min t'ähta*, pourquoi ? *sikš*, *sida med*, *sen t'ähta*, pour cela ; *ar'ni muga*, en effet, en vérité, vraiment ; *heng-rist*, certainement ; *mi*, *mil*, encore ; etc.

## § IX

### LES POSTPOSITIONS.

Les postpositions d'une nature enclitique sont : *ke*, *ked*, *kerd*, avec (s'emploie avec le génitif) ; *no*, chez, auprès de (s'emploie avec le génitif) ; *päi*, *pai*, de (s'emploie avec l'inessif et l'adessif) ; *sai*, jusqu'à (s'emploie avec l'illatif).

Les autres postpositions sont : *ilma*, sans ; *läsn*, *lähenn*, *lähel*, à, près de, chez ; *lähele*, tout près ; *läsn-päi*, de tout près ; *pidust*, *pidustin*, le long de ; *südames*, dans ; *südamehe*, dans (avec l'accusatif) ; *südames-päi*, du dedans ; *laptas*, près de ; *laptha*, près de (au) ; *laptas-päi*, de (Paris p. e.) ; *ümbri*, autour ; *sires*, près de ; *sirehe*, à côté de ; *sires-päi*, près de ; *siritši*, en passant ; *vastas*, vis-à-vis ; *vastha*, envers ; *vastas-päi*, d'en face ; *kohtas*, devant ; *kohtha*, devant (avec l'accus.) ; *kohtas-päi*, de devant ; *edel*, avant (temps) ; *edehe*, avant (acc.) ; *edel-päi*, d'avant ; *tagann*, *taga*, derrière ; *tagaks*, par derrière ; *tagann-päi*, de derrière ; *jälges*, après ; *keskes*, au milieu ; *keskhe*, au milieu (acc.) ; *keskes-päi*, du milieu ; *keskitši*, par le milieu ; *päs*, sur ; *päha*, sur (accusatif) ; *päs-päi*, (de) sur ; *pälitši*, au-dessus, par ; *al*, au-dessous ; *alle*, en dessous ; *al-päi*, de dessous ; *möta*, *möte*, *mede*, *med*, le long, par, enfin ; *läbi*, par, à travers ; *t'ähta*, *t'ähte*, *t'äht*, à cause de ; *eres*, en dehors ; *lost*, à ; *sias*, *siaha*, *sias-päi*, au lieu de, à la place de ; etc.

## § X

### LES CONJONCTIONS.

*I*, et ; *ili*, ou ; *libo-libo*, ou-ou ; *ni-ni*, ni-ni ; *miše*, de, à ; *ved*, plutôt que ; *jestli*, de, sur ; *vaise*, *sen*, pourvu que ; *odnako*, pourtant, cependant, toutefois, mais, néanmoins ; *hot'*, *hoša*, *hoš*, quelque, quoi que, bien que, encore que ; etc.

L'interrogation s'exprime à l'aide du suffixe *-ik*, *-k*, qu'on ajoute au verbe ou à la négation.

# FABLES VÊPSES [1]

## I

MEZJIÄNE Y LAMBAS.

— Omik eläid'e keskes kenni, ken enamba meid hüvut silei tegis'? — Küzii mesjäine mehel. — Om, sanii n'etse. — A ken? — Lambas; siks' mis'e hänen vil milei pidab, a sinun mezi milei vaise maged.

Edik tahtôi t'eta tos't aziad, kudamt möto mina lugen lambhan enambaks hüvuden sädajaks mil sinun, mezjäine? Lambas milei its'eze villan andab ilman väsundata, a kons sina andad milei its'eis' meden, milei ühtäi pidab völ varaita sinun n'okiid.

L'ABEILLE ET LE MOUTON.

— Y a-t-il quelqu'un parmi les animaux, qui te ferait plus de bien que nous (te faisons), demanda l'abeille à l'homme. — Il y en a, dit celui-ci : — Qui? — Le mouton; parce que sa laine est pour moi nécessaire, tandis que pour moi ton miel est seulement doux.

Ne veux-tu pas savoir une autre chose, pourquoi je compte (regarde) le mouton pour un bienfaiteur plus grand que toi, abeille? Le mouton me donne sa laine sans peine, seulement quand tu me donnes ton miel, il me faut toujours encore craindre ton aiguillon.

## II

ORL.

Küzütihe orlal : — Min tähte sötat sina its'eis' poigid muga korttas? Orl sanii : — Rohtitais'ik hö, kazvdud, lähetaze päivanno, kutab mina heid sötais' in alahal mal?

L'AIGLE.

On demande à l'aigle : — Pourquoi élèves-tu tes petits si haut? L'aigle dit :—Pourraient-ils s'approcher du soleil, si je les élevais en bas sur la terre.

1. Pour faciliter l'impression des textes nous avons partout remplacé le *č* par *ts'*, le *š* par *s'* et le *s'* par *s'j*.

## III

KUKÒIN-KARAŃGAINE.

— Sanu milei, küzii, kadag kukôin-karangais'el, — Miks' sina muga tuskav oled sirits'i mänijan mehen sobihe? Mida sina tahtôit säta heis'? Mihe hö sileis' hüvad? — Ni mihe, sanii kukôin-karangaine; a mina muga en tahtôi rastta heid mehel, tahtôin vaise rebitada heid.

L'ÉGLANTIER.

— Dis-moi, demande le genévrier à l'églantier, pourquoi es-tu si avide après les vêtements des hommes (qui passent) passants? que veux-tu faire avec eux? A quoi te sont-ils bons? — A rien, dit l'églantier; je ne veux pas les enlever à l'homme, je veux seulement les déchirer.

## IV

LAMBAS I JUMALAN-LINDIINE.

Jumalan - lindiine is'tiihe lambhan päle, mis'e rastta hänel vähäis'en villad its'eze pezaks. Lambas savodi verdusiine hüpta sinna i t'änna. — Kut? miite sina milei ühtel muga skuup? Sanii jumalan - lindiine. Paimnele sina lazget otta its'esais' kaiken nahkha-sai villan, a milei otkas'it pits'ukaises' klakiis'es. Miks' muga n'etsen sädad? — N'etsen sädan siks', sanii lambas, ed malta milai minun villad muga kebjäs otta kut paimen.

LE MOUTON ET L'HIRONDELLE.

L'hirondelle s'assit sur le mouton, pour lui arracher un peu de laine pour son nid. Le mouton irrité commença à sauter parci, par-là. — Comment? Pourquoi es-tu envers moi seule aussi avare? dit l'hirondelle. Au berger tu permets de prendre sur toi toute ta laine jusqu'à la peau, mais à moi tu refuses une petite touffe. Pourquoi fais-tu cela? — Je le fais pour cela, dit le mouton, (parce que) tu ne peux pas me prendre ma laine aussi facilement que le berger.

## V

KOIR.

Koir pidaten su-palais'en lihad, kudaman hän tembais' povaral, hüppästihe jökehe, mis'e pästa küksenduses; hän ujub,

LE CHIEN.

Le chien tenant un morceau de viande, qu'il avait enlevé au cuisinier, sauta dans la rivière, afin d'éviter qu'on ne le prenne;

katsub vetehe i n'ägob its'taze i lihan. Teravas langeni hänele ohvot i n'etsel lihal is'andann olda, i hän tahteli hvatta hambhil sen its'eleze, siid kadotihe molembad. Skup ni kons ei ole küläine i mugomal man'eral paksus kadotelob i sen, mi hänel om.

il nagea, il regarda dans l'eau et se vit lui-même et la viande. Il fut vite pris du désir de posséder encore ce morceau de viande et il voulut le saisir avec les dents, alors tous les deux disparurent. L'avide ne se rassassie jamais, et de cette manière il perd souvent aussi ce qu'il possède.

## VI

### KURG I REBOI.

Kurg jäi talveks, reboi tuli, küsub : — Kut silei kurg eläda? — Kurg sanui : — Mi minun elämises, kun milai ni-mitä sömist ei le. Reboi sanui: — Openda sä mintäi, kurg, lendmaha, mä sintäi sötan talven. — Hän i söti talven, i tuli kesä, — no, sanui, openda lendmaha!

Kurg sanob: Istutehe selgha, mä sintäi opendan! Reboi istuihe i n'etsä kurg lent', lent', lent', lent' ülähaks, i sigä jät' reboin, kudam langeis maha i katkais itsese jalgan. I n'etsä kurg laskihe maha i küsub. — Kuitei silei, reboi, leta oli? — Hüvä, sanob reboi, oli, a jalgan katkaisin. — No, sanui kurg, kun katkaisit, ka katkaida!

### LA GRUE ET LE RENARD.

La grue resta pendant l'hiver, le renard vint et demanda : — Comment vis-tu, grue? La grue dit : — Qui a-t-il avec ma vie? Comme je n'ai rien à manger. Le renard dit : — Apprends-moi, grue, à voler, moi je te nourrirai pendant l'hiver. Il la nourrissait en effet pendant l'hiver et l'été vint. — Eh bien, dit-il, apprends-moi à voler.

La grue dit : — Assieds-toi sur mon dos, je te l'apprendrai. Le renard s'assit et la grue vola, vola, vola, vola, haut, et là, elle quitta le renard, qui tomba sur la terre et qui se cassa la jambe. Et la grue descendit à terre et demanda : — Comment te trouves-tu, renard, en volant? — (Je me trouvais) bien, dit le renard, mais je me suis cassé la jambe. — Eh bien, comme tu as cassé la jambe, laisse-la cassée.

## VII

### SORS I KÄNA.

Jäi sors talveks. Kana sanob : — Kut silei sors eläda? — Sors sanob : — Nälgha kolen, söda ei le ni-mitä. — N'etsä kana sanui sorsale : — Openda sä mintäi ujumaha, mä sintäi talven sötan. — Siit i söti sorsat talven. Tegihe kesä, — nügüide opendan, sanui sors, astu samai ühtes räpusuden. — N'etsä kana ujuskans sorsan jälghe rannas-päi i uptaskans. — Oi sors uptan. — Hot uptat, ka sä upta ! — Oi sors upsin ! — Hot upsit, muga upsit. — Hän i uppois kana.

### LE CANARD ET LA POULE.

Le canard resta pendant l'hiver, la poule dit : — Comment vas-tu, canard ? Le canard dit : — Je meurs de faim, il n'y a rien à manger. La poule dit au canard : — Apprends-moi à nager, je te nourrirai pendant l'hiver. En conséquence, elle nourrissait le canard pendant l'hiver. L'été vint. — Maintenant je te l'apprendrai, dit le canard, suis-moi, nous attraperons ensemble des éperlans. La poule commença de nager du bord après le canard et alla au fond. — Ah, canard, je vais au fond ! — Si tu te noies, noie-toi ! — Ah ! canard, je me noie ! — Si tu t'es noyée, tu t'es noyée ! Et la poule se noya en effet.

## VIII

### KAS'JI I HIRED.

D'erevn'as oli kas'ji uhtei suur kudam kaikit hirit söob ; kus löütab, siit i tabadab i söob. I n'ene hired, kudamod lapud jätihe, k'eraisihesei kaik ühlhe saijha i ussovetitehe, mi n'etsile, kas'jile t'ehta, i kaikis tobjin hiir se dumai i pagisob : — K'erakkamai mö kaikin d'engoit, ostkamai kellon i sidokamai n'etsile kas'jile kaglaha ; kun

### LE CHAT ET LES SOURIS.

Dans un village était un très-grand chat, qui mangeait toutes les souris, où il en trouve, là il furette et en mange. Et les souris, qui à la fin restèrent, se réunirent toutes à une place et tinrent conseil pour savoir ce qu'on pourrait faire au chat, et la plus grande souris dit après réflexion : — Nous allons faire une quête et nous al-

hän tuleskandob kellon ked, muga mö kulistamai i kaik pagenemai.— D'engad hö k'eratihe i kellon ostetihe, a ken heis n'etsän sidoskandob kas'jile kellon kaglaha; üksin eba rohtkoi. i hot kaigin, mäntas, hän n'etsä kas'ji heit sööb. Kellot ei rohtitud ni-ken mänta sidomaha. Hiril d'engad mäntihe uhtei, kel muitei jäi, kun edelpäi ei dumaitud, mis'e, heis sidojit ei le. Mitt'e tahtot raat, kun edelpäi et dumai, kävub kut hiril kellon sidont.

lons acheter un grelot, que nous attacherons au cou du chat ; s'il vient avec le grelot, nous l'entendrons et nous pourrons chacune nous sauver. Elles firent la quête et achetèrent le grelot, mais qui entre elles ira attacher le grelot au chat? Seules elles n'osent pas, et quand elles sont toutes ensemble, le chat les mange. Personne n'osa aller attacher le grelot. Les souris perdirent beaucoup d'argent; le grelot resta inutile, car on n'avait pas songé tout d'abord, qu'entre elles, il ne se trouverait aucune pour l'attacher. Quel que soit le travail, si tu n'y as pas songé tout d'abord, il t'arrivera comme aux souris qui voulaient attacher le grelot.

## IX

### MUS'JIK I REBOI.

Mus'jik ajoi kalan ked, kalat lats' täüs... Ajoi, ajoi, dorogan laptas lumes venub reboi. Hän, reboi, heitanusei muitei kooljaks. Mus'jik ot' n'etsän reboin i dumaib, mi-s'e hän kolij, pani kalalats'hu, ajab dorogat möte. A reboi sigä-päi ot' kalan kaigen i rojib dorogat möte lumele. Itse pageni jälgmäiseks i lats'un mööst entseks katei. Mus'jik tuli kotihe, itsese akale sanob : — Minä, ak, olin i ostin odvad uhtei kalad, i völ dorogal löüsin suren uhtei reboin kooljan, astuske katsuhtamaha! —

### L'HOMME ET LE RENARD.

Un homme allait en voiture avec du poisson, un demi-tonneau rempli de poissons. Il allait, il allait; tout près de la route, sur la neige était couché tout de son long un renard qui faisait semblant comme s'il était mort. L'homme prit le renard et le croyant mort, il le plaça dans le tonneau aux poissons et continua sa route. Mais le renard prit alors tous les poissons et les jeta le long de la route sur la neige. A la fin il s'enfuit lui-même, et remit le tonneau dans sa position première.

Mäntihe i tultihe saraile, avaitihe, lats'un, lats'us ei leent ni reboit ni kalat.

L'homme arriva à sa maison et dit à sa femme : — Femme, je suis allé et j'ai acheté du poisson très-bon marché et en plus j'ai trouvé sur le chemin un très-gros renard mort, va donc voir! — Ils allèrent et arrivèrent près de la remise, ils ouvrirent le tonneau ; dans le tonneau il n'y avait ni renard, ni poisson.

N'etsä reboi, kut oli kalad dorogale rojint i itse uidint, mäni, kalan kaigen dorogat möte keräis i või n'etsän kalan nagriskoopha. Tuli sihe händikas, küsub reboil : — Min sinä komaine sööt? — Reboi sanob : — Söön minä kalat. — Händikas möösi küsub hänel : — Kus otit sä n'etsän kalan? — Reboi pagis' : — Oi sie komaine, sie komaine, minä kun olin d'erevn'as, i istuimoi, istuimoi lähtken reunale, i händan sinne päästin lähtkehe, i ongitin kalat, i händha tartui uhtei äi kalat, sen minä i söön. Mäneske i sinä, komaine, d'erevn'ahan, istte lähtken reunale, händ päästa lähtkehe i pidä sigä hätk uhtei! Hot hö kalad liikuteltais händas, sinä händat ala ota!

Après que le renard eut jeté les poissons sur le chemin et quand il fut parti lui-même, il alla, il ramassa tous les poissons le long de la route et porta les poissons dans un trou à navet. Un loup arriva par là et demanda au renard : — Compère, que manges-tu? — Le renard dit : — Je mange du poisson. — Le loup demanda de nouveau : — D'où reçus-tu ces poissons? — Le renard dit : — Ah! mon ami, ah! mon ami, quand j'étais dans le village et quand je m'assis, je m'assis au bord d'une source et je mis ma queue dans la source et je pêchai du poisson et beaucoup de poissons se collèrent à ma queue. Va, toi aussi, mon ami, dans le village, assieds-toi au bord de la source, mets ta queue dans la source et laisse-la longtemps dedans. Si les poissons voulaient quitter ta queue, ne l'enlève pas pour cela.

Mäni händikas, müga i radoi, kut reboi nevoi, istuihe lähtken reunale, händan pääst' lähtkehe.

Le loup alla et fit comme le renard le lui avait conseillé. Il s'assit au bord de la source, il mit

I irdal suur uhtei pakaine, i händikahal händan lähtkehe külmi, mis'e agjal händat ei voi otta. Naised tultihe vedele i otettihe händikast korondoil panta i lötihe händast uhtei jalos. Händikas kun akois pageni, händ lähtkehe jäi, sinne katteis. Kuni n'ene akad oltihe vedel, n'etsä reboi tuli naisten perthe, i naisil stolal kürsit segoitetud patha; n'etsän reboi raasmestan söi, i padan kumois itselese päha, i jookseskans möost dorogat möte metsha. I dorogal homais hän händikahan, kudam jooksob händata i vongub. Reboi hänel küsui : — Händan kuna sinä jätit, komaine kun silai händat ei le? — N'etsä händikas reboile p'enitseskans : — Sä mintai käskit d'erevn'aha isttase lähtken reunale, minä kuin istuimoi, i händan milai lähtkehe külmi, i sil aigal tultihe naised vedele i mintai lötihe korondoil pool surmha-sai, otva itse uidin. N'etsä reboi sanui händikahale : — I mintäi katsoske, komaine, muga-s'je lööthe, kun minä tulin sintai d'erevn'aha vardeitsemaha; katso milai pään murettihe kaigen.

sa queue dans la source, dehors il faisait un froid très-rigoureux et la queue du loup gela dans la source de façon qu'il ne put plus retirer sa queue. Les femmes vinrent près de l'eau et commencèrent à frapper le loup avec des perches, et le frappèrent très fort. Quand le loup eut échappé aux femmes sa queue resta arrachée dans la source. Pendant que les femmes étaient près de la source, le renard s'introduisit dans la chambre des femmes, et les femmes avaient sur la table de la pâte de pain dans un pot de fer; le renard mangea cette pâte et renversa le pot sur sa tête et reprit le chemin de la forêt en sautant le long de la route. Et sur le chemin il aperçut le loup qui saute sans queue et qui hurle. Le renard lui demanda : — Où laissas-tu ta queue, mon ami, comme tu n'en as plus? — Le loup commence à reprocher au renard : — Tu m'as ordonné de m'asseoir dans le village au bord de la source, quand je m'assis ma queue gela dans la source, et pendant ce temps les femmes vinrent près de l'eau et me frappèrent avec des perches. Avec peine j'ai pu m'échapper. — Le renard dit au loup : — Vois, mon ami, on m'a frappé de la même manière; quand j'allais près du village pour t'attendre. Vois, il m'ont presque fendu toute la tête.

## PROVERBES TCHOUDES OU VÊPSES

Homendes mudreniemb ehtat.

Le matin est plus sage que le soir.

Aig vajehtelese i rist'it vajehtelese aigal.

Le temps se change, et l'homme se change avec le temps.

Aig toob t'ünen meren, aig vootjan venhen.

Le temps apaise la mer, le temps fait prendre eau à la barque.

Ei i tsar kuldat sõ.

Le roi même ne mange pas de l'or.

Ühtäi kala vedes, ei ühtäi lasjames.

Le poisson est toujours dans l'eau, mais il n'est pas toujours dans le filet.

Ühtäi nus ts'omemb, ensne hot paremb.

Le nouveau (est) toujours plus agréable, quand même l'ancien (serait) meilleur.

Ak vanh vinan joob, laho pu veden vedab.

La vieille femme boit du vin, comme le bois pourri absorbe de l'eau.

Ak dorogas-pai tagaisi pöördlese mus'jik hot huba ei pöördelt'e.

La femme se retourne du chemin, même le mauvais homme ne se retourne pas?

Anda Jumal aigad mänta, päivad kuldaised kuluda.

Dieu fasse que les temps passent, que les jours dorés s'écoulent.

Anda ühtäi Jumal küllal söda, küllal joda, küllal antta külaha.

Que Dieu donne toujours assez pour manger, assez pour boire, assez pour donner au village.

Anda valdat pahale, enamb ota itseleis.

Donne du pouvoir au méchant, mais prends-en toujours plus pour toi-même.

Hüvä andab vähäises, paha i äijäs ei anda.

Le bon donne du peu (qu'il possède), le méchant même pas ou beaucoup.

Ei kiirhul etähaks mänta.

Avec la hâte on ne peut aller loin.

Lapses om äi lis'at : kalan saab, kaks sööb.

Il n'y a pas beaucoup d'aide (à attendre) d'un enfant, il reçoit un poisson, il en mange deux.

Lämbemb' tuuliaisen al, mi sisaren armastusen al.

Il fait plus chaud placé sous le vent, que placé sous la grâce d'une sœur.

Os'al rist'it toisen n'ets'astjas mudreniaks tegehe.

L'homme heureux devient sage par le mal d'autrui.

Raat muga linob, kut t'ehtas, sakonad liintäs, kut lugetas.

Le travail est tel qu'on le fait, la loi est telle qu'on la lit.

Lajint ranat ei tege, kun puul päha ei is'ktu.

Le chien ne fait point de blessure, si on ne le frappe pas avec du bois à la tête.

Ei kaik m'ehed, kudamod kaadjit kandistas.

Tous ceux ne sont pas des hommes, qui portent des culottes.

Iänut ei mitä jätta, langenut ei mitä sortta.

Celui qui reste en arrière, n'est pas laissé en arrière, celui qui est tombé, n'est pas renversé.

Ehtal itkent, homisol nagrant.

Le soir des pleurs, le matin des ris.

Ei karged nagris eismäiseks hapne.

Le navet amer ne pourrit pas toujours le premier.

Kauhaine vardeta ei ladt'e.

Une louche ne vaut rien sans queue.

Ei muga pagast, mi jo pap ei mülu.

Il n'y a pas d'église où un prêtre ne trouverait pas de place.

Ei koir ujumaha opete händat ligotamata.

Le chien ne peut apprendre à nager sans se mouiller la queue.

Ei ni ken rodt'e kirves kädes.

Personne ne naît avec la cognée dans la main.

D'erevn'at ei le koiratomat, maat ei le m'ehetomat.

Il n'y a pas de village sans chiens, il n'y a pas de pays sans hommes.

Kohub kos'k ei jädu, liikub kivi ei sammaldu.

Le torrent qui mugit ne gèle jamais, pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Ei sil meri pagan, mi koirad randas lakkitihe.

La mer n'est pas corrompue si les chiens boivent au bord.

Wilus hiles lämbüit ei sada.

Le charbon froid ne donne pas de feu.

G'ägi ei käsktes kukku, kukoi ei kutstes laula.

Le coucou ne chante pas toujours quand on l'ordonne, le coq ne chante pas quand on le veut.

M'es nimel ei elä, a radol.

L'homme ne vit pas du nom, mais du travail.

Ühtäi Jumal abutab, kaikuitsen aigan katkaidab.

Dieu aide toujours, il change (il rompt) brusquement tout temps.

Ei päiväne ühtäi ühtes ts'uraspai pas'ta.

Le soleil ne brille pas toujours d'un côté.

Nutaj koir jänist ei sa.

Un chien aboyeur n'attrape point de lièvre.

Päivan-nousem ei heita tuulendat, kuni ei vihmu, ak ei heita lajindat, kuni ei itke.

Le vent de l'est ne cesse de souffler avant qu'il pleuve, la femme ne cesse de se disputer avant qu'elle pleure.

M'eletomit ei kündkoi, ei sementkoi, itse rodisei.

Les hommes bêtes ne sont ni labourés, ni semés, ils surgissent d'eux-mêmes.

Itkul ei päästä b'edas-pai, vongundal ei pahois päivis-päi.

On ne se dérobe pas à la misère avec des pleurs, pas aux jours malheureux avec des lamentations.

Ei kaht tsarit ühthe lidnaha mülukoi.

Deux rois n'ont pas de place dans un château.

Ei bohat, kudam elon saab,

Celui n'est pas riche, qui re-

se bohat, kudam vardeitsob.

Ahne litsese valt onghe tartta, kun tahtob.

Paremb' katsta nagrajan suhu, mi itkejän.

Ei üks gor'a, ku birdas, gor'at kaks niites.

Ei severs m'ehit, kuvers kadjit.

Savu silmit ei ts'apa.

Otjale üks gr'äh, sanojale sada gr'ähat.

Ei m'es m'est ajele, aig m'ehen ajelob.

çoit les produits du sol, celui est riche qui les emploie.

La perche a la puissance de saisir l'hameçon quand elle le veut.

Il vaut mieux voir dans la bouche de quelqu'un qui rit, que dans celle de quelqu'un qui pleure.

Ce n'est pas le seul souci quand on est près de l'ensuple, il y en a deux quand on est près du fil.

Il n'y a pas autant d'hommes que de culottes.

La fumée ne frappe pas les yeux.

Un péché pour celui qui prend, cent péchés pour celui qui le dit.

L'homme ne fait pas avancer le temps, le temps fait avancer l'homme.

## FORMULES DE MAGIE

### I

HAMBHAN PUHED.

Nousin blahoslovas, pezimoi blahoslovas, läksin vihandaha peldho, lagedaha normhe, löüsin mina kiven, kivel is'tub its'e jumal bard valged, i pä valged, üks m'es *Kuizma* tulob i küzub : —opeta mindäi noidits'emaha i hambhihe kibutos p'ästmaha.

LES PAROLES DE LA DENT.

Je me suis levé en bénissant, je suis allé dans un champ verdoyant, dans une vaste prairie, j'ai trouvé une pierre, sur cette pierre est assis le Dieu même, (il avait) la barbe blanche et la tête blanche et un homme *Kuizma* vient et demande : « Enseigne-moi la magie et (l'art) de délivrer du mal de dents. »

## II

GAADAN PUHEH.

Nousin blahoslovas, pezimoi blahoslovas, läksin vihandaha peldho, lagedaha normhe, löüsin mina mustan gaadan, löüsinküjvan gaadan i vass'en gaadan : vasne gaad, tundèn mina taatais' i mamais'. Bateis' kävelob rusttis'saapkeis', mamais' kävelob rusttis' ts'iverikois' i sanub : — Tusk mängha kustha, kibu mängha kivehe , n'etsida rabat p'ästkaha. —

LES PAROLES DU SERPENT.

Je me suis levé en bénissant, je me suis lavé en bénissant, je suis allé dans un champ verdoyant, dans une vaste prairie, j'ai trouvé un serpent noir, j'ai trouvé un serpent coloré et un serpent de cuivre : — Serpent de cuivre, je connais ton père et ta mère, ton père se promène en bottes rouges, ta mère se promène en souliers rouges et elle dit : — Que la peine s'en aille dans le buisson, que la douleur s'en aille dans la pierre et que cet esclave en soit délivré. —

## III

VASTÔIMIS'EN PUHEH.

Nousin blahoslovas, pezimoi blahoslovas, otin lapsen, läksin vihandaha peldho , lagedaha normhe, löüsin mina kuldais'en kiven, kuldais'el kivel is'tub valged mus'ik, i kumarsimoi mus'ikale : — Mus'ik kitriba, n'etse pahus sina p'ästa i hambhil pure, i südamehe lainda, i p'ästa n'etsida last. —

LES PAROLES DU BAIN (DE VAPEUR).

Je me suis levé en bénissant, je me suis lavé en bénissant, j'ai pris un enfant et je suis allé dans un champ verdoyant, dans une vaste prairie; j'ai trouvé une pierre d'or, sur cette pierre d'or est assis un homme blanc et je me suis incliné devant cet homme: Homme sage (?), enlève cette mauvaise chose, mords-la entre tes dents, avale-la et délivre cet enfant.

## IV

N'ENA PUHEH.

Nousin blahoslovas, pezimoi blahoslovas, läksin vihandaha peldho, lagedaha normhe, lõüsin sildan, sildal.om sata saldatad saldatan-ked, i saldate il sata orus'jad orus'jan-ked, i n'en'ed saldatad ambtas i n'etsida m'est p'ästtas pahuses-päi.

LES PAROLES PIQUANTES (CONTRE LA MALÉDICTION).

Je me suis levé en bénissant, je me suis lavé en bénissant, je suis allé dans un champ verdoyant, dans une vaste prairie, j'ai trouvé un pont, sur le pont il y a cent guerriers avec des guerriers, et les guerriers ont cent fusils avec des fusils, et ces guerriers tirent et délivrent cet homme du mal.

## V

CONTRE LE VENT.

Nousin blaslovas, läksin likahtin lagedaha pöldho, vihandaha normhe ; lagedas pöldos, vihandas normes kuldaine kujo kuldais'en kujon päs kuldainen patsas, patsha päs kuldaine kukoi, kukoi kuldais'el n'okal n'okib, künsib i kabitseb pohjais'tull'ais'-nenan, päiv-nousman tull'ais'-nenan, keskpäivan tull'ais'-nenan, päivan-laskman tull'ais'-nenan, puhtastab i selgitab ristîtus-pai n'etsen pahuden.

Je me suis levé en bénissant, je suis allé dans un vaste champ, dans une prairie verdoyante, dans ce vaste champ, dans cette prairie verdoyante se trouvait une image d'or, sur la tête de l'image d'or une colonne d'or, et sur cette colonne d'or un coq d'or, le coq avec son bec d'or becquète, gratte et gratte le point du vent du nord, le point du vent de l'est, le point du vent du sud, le point du vent de l'ouest, il purifie et délivre l'homme de ce mal.

## VI

### QUAND ON A ÉTÉ RENDU MALADE PAR LE MAUVAIS ŒIL.

Nousin blaslovas, läksin likahtin lagedaha pöldho, vihandaha normhe; lagedas pöldos, vihandas normes mes, mehel touk kädes; kits'erois', kats'erois', hahkas silmäs, mustas silmäs, valgtas hibuses, rustas hibuses, mustas hibuses, rahfan ossut, rahfan prisor puhtastab i selgitab.

Je me suis levé en bénissant, je suis allé dans un vaste champ, dans une prairie verdoyante, dans ce vaste champ, dans cette prairie verdoyante (se tenait) un homme, l'homme (avait) un ver dans la main, (l'homme était) acerbe, pointu, avec des yeux gris, avec des yeux noirs, avec des cheveux blancs, avec des cheveux châtains, avec des cheveux noirs, il purifie et délivre de la malédiction du peuple, du mépris du peuple.

## VII

### CONTRE LA MORSURE DU SERPENT.

Nousin blaslovas, pezimoi blaslovas, läksin likahtin lagedaha pöldho, vihandaha normhe; lagedas pöldos, vihandas normes must jos', hahk jos', kirjav jos', rusked jos', i kaikiden jos'iden vanhemb, sus villad, päs villad; n'etsen kokaidusen ajan kivi-ronkhu, ajan pajusarkha, aidris'uhu, its'e igaks kaikeks.

Je me suis levé en bénissant, je me suis lavé en bénissant, je suis allé dans un vaste champ, dans une prairie verdoyante, dans le vaste champ, dans la prairie verdoyante (se tenait) un serpent noir, un serpent gris, un serpent coloré, un serpent brun et le plus âgé de tous les serpents, avec de la laine dans la bouche, avec de la laine sur la tête. — Je chasse cette morsure dans un amas de pierre, dans un taillis d'osier, dans un tas de bois sec, lui-même pour toujours.

## VIII

### CONTRE LA GOUTTE.

Nousin blaslovas, pezimoi blaslovas, läksin likahtin lagedaha pöldho, vihandaha normhe; lagedas pöldos, vihandas normes kakskümed sisarest sisaresiden-ked, n'elkümed murebust sv'ätal vedudel pazetab i külbetab, n'etsen mehen puhtastab i selgitah n'etsis' murebuses-päi.

Je me suis levé en bénissant, je me suis lavé en bénissant, je suis allé dans un vaste champ, dans une prairie verdoyante; dans le vaste champ, dans la prairie verdoyante vingt sœurs avec des sœurs et quarante rongeurs d'os se lavent, et se baignent dans l'eau sainte, (et) purifient cet homme et le délivrent de cette maladie des os.

## IX

### CONTRE L'ENFLURE.

Nousin blaslovas, pezimoi blaslovas, läksin likahtin lagedaha pöldho, vihandaha normhe; lagedas pöldos, vihandas normes ühtsän man al-päi ühtsä molotsad libuba, i heil kuldais'ed käded künambrushe-sai, i kuldais'il käzil künsiba i kabitseba n'etsid mest i puhtastab i selgitab.

Je me suis levé en bénissant, je me suis lavé en bénissant, je suis allé dans un vaste champ, dans une prairie verdoyante, dans ce vaste champ, dans cette prairie verdoyante sous neuf terres s'élèvent neuf jeunes gens et ils ont les mains en or jusqu'au coude, et avec leurs mains en or ils grattent, ils grattent cet homme et le purifient et le délivrent.

### CONTRE L'ENFLURE (*variante*).

Nousin blaslovas, pezimoi blaslovas, läksin likahtin lagedaha pöldho, vihandaha normhe; lagedas pöldos, vihandas normes kuldaine meri, kul-

Je me suis levé en bénissant, je me suis lavé en bénissant, et je suis allé dans un vaste champ, dans une prairie verdoyante, dans ce vaste champ, dans cette

dais'es meres kuldaine kivi, kuldais'el kivel kuldaine kukoi; kut kivi asetui merehe its'e, igaks kaikeks, muga n'etse pahus asetuis' its'e igaks kaikeks.

prairie verdoyante (il y avait) une mer d'or, dans cette mer d'or une pierre d'or, sur cette pierre d'or un coq d'or ; comme la pierre est placée dans la mer pour toujours, que ce mal cesse pour toujours.

CH.-E. DE UJFALVY.

(*A suivre.*)

# L'ART SÉMITIQUE EN ÉGYPTE

## ET EN ASSYRIE

Il y a longtemps que la colonisation de l'Égypte et la succession des peuples qui l'ont habitée sont l'objet des recherches les plus érudites. Mais entre autres difficultés, la date de l'apparition des peuples sémitiques sur le sol égyptien, l'appréciation sur l'influence civilisatrice qu'ils ont exercée, l'importance qu'ils avaient pu avoir avant l'invasion des Hycsos, l'obscurité dans laquelle nous nous trouvons relativement à l'histoire de l'ancien Empire ont imposé jusqu'ici la plus grande prudence aux égyptologues.

Quelques découvertes nouvelles viennent nous éclairer sur ces différents points de l'histoire. Plusieurs sculptures principalement nous paraissent devoir être l'objet d'un examen sérieux et qui nous amènera à une appréciation plus juste sur l'aptitude artistique des Sémites, en Assyrie et en Égypte, et la part qu'ils ont prise dans la civilisation de ces pays.

Nous commencerons par l'étude des bas-reliefs de Meydoum, dont l'importance nous a été signalée par notre savant ami, M. Pierret, conservateur du Musée égyptien, au Louvre.

Les bas-reliefs, récemment découverts par M. Mariette, nous amènent à ces questions, mais s'il pouvait y avoir une grande présomption, de notre part, à prétendre les résoudre, nous ne pensons pas que l'on puisse trouver mauvais qu'un artiste essaye, à ses risques et périls, d'esquisser largement la place que ces sculptures semblent devoir occuper dans l'histoire et dans l'art de l'Égypte. Notre trait n'est esquissé qu'au fusain, de façon à pouvoir être facilement effacé, et recommencé par quelqu'un de plus compétent.

## I

L'album photographique du musée de Boulaq, que vient de faire publier Mariette-Bey, contient la reproduction de trois panneaux sculptés en bas-relief. Ils ont été trouvés dans une même tombe, mais dans trois niches différentes. Dans la trop courte notice qu'y a ajoutée ce savant, et qui ne donne que la description du tombeau où les panneaux ont été trouvés, l'infaillible coup d'œil du maître les attribue à une époque antérieure à la troisième dynastie. Le style éminemment archaïque des inscriptions dont ces monuments sont ornés, ne laisse planer aucun doute sur cette attribution ; mais, ce qui rend cette découverte très-importante, c'est que, sans avoir besoin d'un examen très-approfondi, on est immédiatement frappé du type entièrement différent de celui auquel les statues de l'époque des premières dynasties ont habitué nos yeux ; nous voulons parler de ces corps trapus et musculeux, de ces figures rondes aux joues pleines, dont les statues en calcaire de Sépa et Nesa, au Louvre, nous offrent les spécimens reconnus pour être les types les plus anciens.

Les personnages représentés sur les panneaux de Boulaq ont le visage allongé, osseux, aux pommettes saillantes, dont il est difficile de méconnaître le caractère asiatique, et cependant leurs noms et titres montrent que nous avons affaire à de très-hauts personnages purement égyptiens.

Il y a longtemps que les savants ont été frappés des nombreux éléments sémitiques qui se révèlent dès les premières dynasties en Égypte. Mais il était toujours impossible de se rendre compte au juste comment cette influence avait pu se manifester ; les noms les plus anciens sont égyptiens, les figurations les plus anciennes sont des types de Chamites, l'histoire ne mentionne les Sémites qu'à l'invasion dite des Hycsos, à la huitième dynastie. Et pourtant, il y a eu auparavant une influence sémitique évidente, en Égypte.

Les bas-reliefs de Meydoum nous aideront peut-être à combler cette lacune, en montrant que des Sémites, dès les premières dynasties, non-seulement prenaient part à la civilisation égyptienne, mais y tenaient le plus haut rang. L'inscription qui les accompagne, et qu'a bien voulu nous traduire M. Pierret, nous apprend que l'un d'eux se nommait Râ-hesi, c'est-à-dire favori du dieu Râ (le soleil) ; ce personnage

est représenté dans deux bas-reliefs, sous deux attitudes différentes et debout. La partie déchiffrable des légendes permet de reconnaître qu'il était Souten-rekh (familier du roi), scribe royal et chef du conseil royal des Dix [1].

L'autre personnage, qui appartenait naturellement à la famille du précédent, était également scribe et familier du roi, et de plus, prophète de Khem-Horus ; il se nommait Pekh-hesi, c'est-à-dire favori de la déesse Lune (Sekhet). L'on voit donc qu'il s'agit de personnages ayant tenu le rang le plus élevé.

Il est évident que la race sémitique, de laquelle dépendent ces personnages, devait être depuis longtemps dans le pays, bien avant la seconde ou troisième dynastie, auxquelles ils appartiennent; la faveur dont ils jouissaient, leurs noms et leurs fonctions, de même que la prospérité du pays depuis Menès, l'absence d'allusions dans les textes à une invasion quelconque à ces époques, présentent une assimilation complète des Sémites aux mœurs égyptiennes, qui peut parfaitement nous faire croire que la migration qui amena leurs ancêtres eut lieu avant l'arrivée de Menès au pouvoir.

Une des preuves les plus admissibles de la présence des Sémites dès le développement matériel même de l'Égypte, est leur part évidente dans la formation de la langue de ce pays. M. Pierret, entre autres rapports, constate dans l'appareil grammatical de l'égyptien, des similitudes (pronoms, modifications du sens des verbes par le redoublement des lettres radicales, par la prosthèse de l'*a*, comme en arabe, etc...) et des divergences (jeu des temps et modes verbaux) avec les langues syro-araméennes qui attestent un point de départ commun suivi d'un développement particulier. Quant au vocabulaire, une bonne moitié des racines est commune aux langues sémitiques, l'organisme est seulement moins complet, moins perfectionné. Cette ressemblance avec le sémite se retrouve du reste dans toutes les langues anciennes africaines, les idiomes de Nubie et du Kordofan, [le] bischari ou éthiopien, le malgache et l'idiome des Gallas, de l'Abyssinie, qui, par leur similitude, forment la famille philologique, dite nilotique.

L'influence des Sémites dans la formation de la religion égyptienne paraît aussi inattaquable que dans la formation de la langue.

Plus nous remontons aux origines de l'Égypte, plus nous trouvons

1. M. Pierret pense que ce conseil royal des Dix est probablement l'origine du Tribunal des Trente, magistrats entretenus aux frais du roi, dont parle Diodore, et dont dix étaient fournis par Memphis, dix par Héliopolis et dix par Thèbes.

la religion pure, simple, dégagée des superstitions et de la multiplicité des symboles qui la caractérisent aux époques purement chamitiques. Avant la première dynastie et le nouvel empire, la religion (surtout à la fin de l'ancien empire) présente de grandes différences. M. Mariette et le vicomte de Rougé les ont fait ressortir dans de savants travaux. Le mythe fondamental religieux égyptien de cette période, représenté par les trois grandes figures d'Osiris, Isis et Seth, ne paraît pas le produit de l'imagination égyptienne, car les noms d'Osiris et d'Isis, quelque ingénieuses que soient les étymologies qu'on a émises à leur sujet, sont inexplicables par des radicaux égyptiens, tandis qu'ils s'adaptent à plusieurs interprétations sémitiques.

Les monuments de l'ancien empire sont loin de nous montrer l'Égypte comme à la neuvième dynastie, où elle est éminemment religieuse, terre classique des symboles, des mystères et des spéculations philosophiques. Les œuvres de l'art, qui sont le plus fidèle miroir du génie et des tendances générales de la société, semblent indiquer que la première civilisation de l'Égypte fut essentiellement matérialiste et très-peu préoccupée de la religion.

Ce n'est pas que l'on ne rencontre des noms de dieux dans les inscriptions de l'ancien empire et que ces noms ne soient ceux de divinités que nous voyons adorer plus tard, mais il n'en est pas moins certain que la religion des dynasties primitives était profondément différente de celle de l'Égypte postérieure, et qu'elle était bien plus grossière et plus matérielle. Ceux des personnages du panthéon pharaonique qui représentent des conceptions élevees, d'un caractère vraiment philosophique et dans lesquels on observe un puissant élan vers le spiritualisme, Ammon et Osiris, par exemple, ne paraissent pas avoir été connus dans les premiers âges, et si l'on en trouve quelques rares mentions, leur culte et leur conception n'étaient encore qu'à l'état de germe.

La religion des dynasties les plus anciennes se borne au culte purement astronomique et matériel du soleil et à l'adoration des animaux sacrés, du taureau de Memphis et du bouc de Mendès, si manifestement empreinte de fétichisme, et à laquelle la religion savante des siècles postérieurs eut tant de peine à donner une haute signification philosophique. Cette religion si grossière ne tenait encore que peu de place dans l'ancien empire. Le véritable culte d'alors était l'avilissante adoration des rois, divinisés de leur vivant par le seul fait de leur pouvoir. Ce culte avait partout ses autels, c'était le plus important. C'est le contraste qui existe entre les préceptes de morale toute positive et

toute pratique du prince Phtah-Hotep et les spéculations souvent désordonnées, mais grandioses et élevées, du rituel funéraire.

Ces divinités faisaient partie des dynasties divines, placées avant Manès par les Égyptiens, que les savants modernes ne reconnaissent que comme fictions mythologiques ou astronomiques.

N'existe-t-il pas un fond de vérité dans les légendes qui ont fait régner en Égypte Osiris, Seth, etc., et nous rapportent les événements se rattachant à ces règnes? — Ces légendes sont-elles complétement impossibles?

Chez tous les peuples, il a toujours été d'usage de diviniser les premiers rois après leur mort et peut-être que des découvertes futures, précisant les renseignements et leur donnant plus de corps, établiront les dynasties royales avant Menès de la haute et basse Égypte, dynasties gouvernant le pays pendant sa formation, jusqu'à ce qu'un roi, ou plutôt un législateur, réunissant les deux parties divisées, sous son sceptre, établit la première dynastie souveraine de toute l'Égypte, ce qui le fit nommer Menès, terme pouvant se rendre en français par le mot « le stable. »

Les listes que nous possédons des dynasties qui furent divinisées à l'époque historique, diffèrent quelque peu entre elles. Dans l'ordre de Memphis, le premier roi est Phtah, ensuite Ra, Sou, Seb et son fils Nout, Osiris et Isis, Séti et Nephtys.

Dans la doctrine thébéenne, nous trouvons : Amen, Mentou, Toum, Sou et sa femme Tafnout, Seb et sa femme Nout, Osiris et sa femme Isis, Set et sa femme Nephtys, Horus et sa femme Ator. Osiris était le fils de Seb.

Une autre inscription considère Seb comme premier souverain de la terre, et Ra, comme premier du ciel. Dans une légende trouvée à Philé, Isis est appelée : « reine Isis, » « grande mère divine, » « première femme de sa sainteté le roi défunt, Oum-no-fer (Osiris) ». Dans une autre, Ammon est appelé de même qu'Osiris « roi des dieux ». Dans une légende hiéroglyphique du temple funéraire de Sété à Thèbes, il a le titre de « premier roi des rois » de la haute Égypte, ce qui, comme le dit Brugsch, donnerait la preuve qu'il ne fut censé être roi que dans la Thébaïde, tandis que Horus à Edfou est surnommé « roi des rois de la haute et basse Égypte. »

Le canon hiératique de Turin donne une suite de noms divins et la durée du règne des rois qui les ont portés : ils auraient gouverné 13,900 ans environ, et les dynasties de dieux et de demi-dieux, un

espace de 4,000 ans. Si l'année de l'Égypte primitive était, comme nous l'assure Brugsch, divisée en trois saisons de quatre mois, indiquées par l'hiéroglyphe *Ter* et par un signe qui signifie indistinctement « an » ou « saison », on ne trouvera pas le chiffre de 17,900 ans, des règnes divins, équivalant à 5,900 ans de 12 mois, extraordinaire pour l'espace qui a dû nécessairement exister entre l'arrivée des Chamites en Égypte et le développement de leur civilisation jusqu'à la première dynastie historique. Une inscription porte la durée du règne d'Horus, successeur du dieu Séit, à 300 ans, dont le tiers en années de douze mois, donne le chiffre de 100 ans, chiffre qui n'a rien de fabuleux, de divin ou d'improbable.

Le jour où l'on sera bien fixé sur l'ordre de succession de ces rois dits « divins », n'aurons-nous pas la date approximative de l'arrivée des Sémites en Égypte? Les premiers noms de ces rois sont des radicaux purement égyptiens; c'est à compter du roi Seb et sa femme Nout que nous voyons une origine sémitique divine et royale gouverner le pays, dont la plus grande incarnation religieuse et par conséquent politique a été les rois divinisés après leur mort sous les noms d'Osiris et d'Isis. Quant au roi Set, leur fils, le dernier de la triade historique de l'Égypte, « l'étude du nom de Tanis, dit M. de Rougé, à ce « sujet, n'a fait que confirmer un fait capital, que le témoignage « formel du papyrus Sallier n° 2, avait déjà permis d'établir, à savoir « que le même Set ou Sutex était le dieu principal de la nation des « pasteurs sémites, lesquels arrivaient des environs de la Palestine, « puisque leur invasion s'était effectuée par la Basse-Égypte. L'identité « fondamentale de religion, d'une part, entre les Pasteurs et les Chetas, « et, d'autre part, certaines populations égyptiennes du Delta, est, à nos « yeux, un trait caractéristique, surtout depuis que nos dernières re- « cherches nous ont prouvé que le grand rôle de Set était aussi ancien « que la monarchie égyptienne. »

Les idées que nous venons d'émettre coïncident avec les tendances religieuses des époques anté-historiques et celles de l'ancien et du nouvel empire. Dans la première période, les cultes d'Ammon et d'Osiris sont seulement dans leur conception. Ce n'est vraiment que vers l'époque du bas-relief de Meydoum, qu'ils paraissent avoir commencé d'être développés, c'est-à-dire quand l'esprit sémitique s'était infiltré dans tous les points du pays. Une religion aussi élevée et si philosophique ne paraît pas avoir été en usage auparavant.

Le rituel funéraire, dont la tendance générale est très élevée, sem-

ble avoir été une œuvre commencée et terminée sous l'ancien empire. Plus tard, à la fin du nouvel empire, après la disparition de l'influence sémitique, le culte égyptien retomba dans les grossières erreurs et l'idolâtrie, dont il n'était sorti probablement que par l'influence de cette race.

Il se pourrait donc que les Sémites soient venus en Égypte après les Chamites, avant la révolution qui amena Menès à former la première dynastie et pendant la dernière période de formation de la langue égyptienne, à laquelle ils auraient grandement contribué. Ils auraient vécu en grande parenté, presque confondus avec les Chamites, comme cela eut lieu en Palestine et en Phénicie; l'ancien empire serait une période de Chamites-Sémitisés, expliquant le caractère tranché qui le distingue des périodes purement chamito-égyptiennes.

Il ne faut pas perdre de vue que les éléments que Manès réunit le premier sous son autorité étaient déjà arrivés au plus haut point de la civilisation égyptienne, et que les travaux de ses successeurs attestent que les Égyptiens étaient déjà en possession, bien avant la première dynastie, de notions sérieuses de statique, mécanique, géométrie, astronomie, métallurgie nécessaires à leur architecture. L'on est donc forcé de croire à une très-longue période de temps, pour arriver à une civilisation qui, dès la première dynastie, avait déjà atteint son plus haut degré.

Nous possédons, du reste, encore en Égypte, des monuments qui paraissent antérieurs à Menès, tels que le temple se trouvant près du grand Sphinx. Ce temple, construit en blocs monolithes énormes, de granit et d'albâtre, et qui diffère complétement par son architecture de tous les autres monuments égyptiens, ne présente ni inscriptions ni sculptures. L'ornementation consiste dans la reproduction de bandes taillées dans la pierre, simulant une construction en bois, qui fut peut-être le premier type de l'architecture pré-historique égyptienne.

D'après M. Lenormant, une inscription du sphinx nous apprend qu'il aurait déjà eu besoin de réparations du temps de Chéops, qu'il serait antérieur de plusieurs siècles aux Pyramides élevées sous la troisième dynastie, et que le temple voisin dont nous venons de parler, retrouvé sous le règne de ce roi, dans les sables du désert sous lesquels il était oublié depuis de longues générations, avait une origine se perdant dans la nuit des temps [1].

1. M. Lenormant cite aussi les inscriptions du temple de Denderah, mention-

Nous croyons que les Sémites ont pris, dans le développement de l'art égyptien, une part des plus notables, non seulement à l'esprit et à la tendance de l'art, mais même à l'exécution.

D'abord dans tout le nouvel empire, période où l'esprit sémitique tend à disparaître peu à peu, nous voyons l'art qui avait trouvé son style, son type sous les premières dynasties, son symbolisme sous le moyen empire, arriver à une décadence telle, sous les Ramsès, que seules l'influence des Asiatiques dans les périodes saïtes, et la conquête de l'Égypte par les Perses, les Grecs et les Romains ont pu le reformer.

La civilisation chamitique égyptienne ne semble pas avoir jamais eu le goût artistique si brillant et varié des cinquième et sixième dynasties; au nouvel empire, le sacerdoce a détruit les initiatives que nous remarquons aux époques chamito-sémites [1]. Le caractère de

nant le plan d'un temple primitif tracé sur une peau de gazelle, au temps des Hor-Schéron et retrouvé quelques siècles plus tard.

1. Si les Grecs s'inspirèrent des principes de l'art de ce pays et de celui de l'Assyrie, ils n'en subirent pas longtemps le joug, ceux-ci ne donnant pas à leur caractère léger, voluptueux, vaniteux, les satisfactions qu'ils voulaient tirer de toutes choses; sans politique déterminée, voyageurs et, par conséquent, très-tolérants, ils laissèrent facilement s'implanter et façonnèrent à leur image les dieux égyptiens, syriens et d'autres peuples. Leur religion en devint plus riche, plus étendue et variée; les prêtres étant poëtes purent lui donner une souplesse sans exemple dans les autres pays, et l'art put chercher à sa guise et créer des types nombreux.

De même, toute religion nouvelle chez un peuple, crée aux arts une source d'expressions qui, par le mouvement donné aux esprits, atteint très-vite son point culminant, mais en revanche, le progrès n'est jamais plus menacé que lorsque tout le pouvoir étant tombé dans les mains des nouveaux dominateurs, ceux-ci laissent s'écouler des siècles sans favoriser les évolutions nécessaires à toute société. Nous en serions nous-mêmes aux discussions des scholastiques et aux peintures byzantines, si le goût nouveau créé par la découverte et le retour aux antiques et aux classiques, n'était venu donner un mouvement, et amener une révolution calme et lente, mais assez puissante pour permettre à la science et à la critique de protester contre la plus grande de toutes les décadences : l'immobilité. L'art surtout subit cette loi : si la religion ne se modifie pas en même temps que la société, l'expression artistique ayant été trouvée et perfectionnée, on tombe dans les redites. Même chez les peuples les plus doués de vitalité et d'originalité, comme les Grecs, le Christianisme a été nécessaire pour leur faire retrouver une nouvelle expression artistique. Aujourd'hui, l'art chrétien ne fait plus que reprendre les traditions de ces deux dernières époques.

Le grand danger, c'est que le jour où la masse s'aperçoit qu'elle est restée en arrière des progrès de ses voisins, une révolution, violente à l'excès, attaque ce passé. L'Égypte, après une longue décrépitude où l'art, la langue, l'écriture sont en pleine décadence, devient une préfecture romaine. La religion chrétienne vint faire cette révolution, mais n'amena guère que des ruines. Il faut attendre que le Coran apporte, à son tour, une nouvelle transformation pour que l'art entre dans une nouvelle phase, en Égypte; mais, par cette loi curieuse qui fait qu'un excès en

moins en moins élevé de la religion toute païenne de cette époque, a exercé évidemment, même en dehors de toute loi hiératique pouvant l'enchaîner, une très grande influence sur l'art égyptien.

Mais remontons aux époques où les Sémites, puissants en Égypte, ont pu exercer sur l'art une grande influence. Chose curieuse, l'esprit artistique qui a toujours animé au plus haut degré les nations sémitiques, a été souvent contredit ou nié. « La race de Japhet, a écrit un « savant français, celle à laquelle nous appartenons, est la race « noble par excellence, celle à laquelle a été confiée la mission provi- « dentielle de porter à un degré de perfection inconnu à toutes les « autres nations, les arts, les sciences et la philosophie..... Des trois « principales familles du monde, la sémitique, la chamitique et la « japhétique, la sémitique fut la moins capable d'activité artistique, « tantôt tout entière au positivisme, tantôt se perdant dans les abstrac- « tions, etc. [1]. » Ce raisonnement nous semble exagéré. La Bible est l'œuvre de Sémites, et nous doutons que l'on puisse trouver chez les nations japhétiques de plus grandes pensées que les psaumes.

Dans les sciences, ce n'est que depuis les découvertes nouvelles du siècle, qu'il existe une supériorité européenne incontestable, de même que pour quelques arts; mais nous voyons que les Israélites, dans les pays où on leur a laissé la liberté d'y coopérer, ont apporté, eu égard à leur petit nombre, une part des plus considérables aux progrès scientifiques et artistiques.

Si les Israélites dans leur nouvelle religion, fondée par Moïse, dans la terre promise, ont exclu tout art religieux, nous sommes sûrs aujourd'hui que ce n'était qu'en thèse générale, par protestation et opposition au paganisme de plus en plus odieux des Chamites égyptiens; mais, auparavant, nous savons qu'ils possédaient un art, qui continua malgré tout à survivre à l'influence dogmatique du rabbinisme : Moïse, dans maints passages de son livre, fait mention de sculptures sacrées que possédaient ses ancêtres, lorsqu'il raconte, par exemple, que Rachel enleva à Laban, son père, les théraphims ou idoles sculptées, avant de partir avec Jacob pour le pays de Chanaan. Ils conservèrent

amène un autre, la sculpture, après avoir joué un rôle prépondérant dans la première religion et dans l'architecture, sera complétement éliminée dans la troisième, et aujourd'hui, après avoir produit des chefs-d'œuvre, voici sept mille ans, la sculpture égyptienne n'existe plus. E. S.

1. Cette idée est aujourd'hui encore adoptée chez nous par les aryanistes, etc., et surtout à l'étranger. Un savant allemand en a fait tout récemment une thèse religieuse.

aussi des usages que nous retrouvons de même chez les Égyptiens, pour la construction des temples, de l'arche sainte, du tabernacle, etc. Pour apprécier l'esprit artistique qui a toujours animé les Hébreux, même en Palestine, après les lois réactionnaires de Moïse, nous ne pouvons mieux faire que de rappeler le livre célèbre qui a pour titre : *Histoire de l'Art judaïque*, par M. de Saulcy, où l'auteur, par des milliers de citations des textes sacrés ou profanes, par ses voyages en Palestine et les ruines qu'il a trouvées, réhabilite brillamment l'art judaïque, qu'il y a trente ans seulement, l'on prétendait n'avoir jamais existé.

Nous savons par la Bible et les inscriptions qui nous sont parvenues, la part immense que les Hébreux prirent dans les travaux des villes en Égypte, soit à l'état de liberté, soit à l'état d'esclavage. Nous n'y reviendrons pas ; mais nous dirons un mot, en remontant plus haut, de l'art tout particulier que la tribu sémitique des Hycsos nous a laissé. Deux statues découvertes il y a peu de temps par M. Mariette-Bey, nous paraissent surtout remarquables à ce point de vue. Ce sont deux figures ayant le type et la coiffure tressée propres aux pasteurs ; elles sont debout et présentent des poissons pendus à un filet. Depuis le bras étendu jusqu'au sol, le filet et les poissons sont seulement indiqués sur un bloc de pierre dont la masse lourde cache la partie inférieure des statues et prouve bien que c'est la difficulté du travail et la faiblesse des procédés qui ont empêché le dégagement et les évidements nécessaires pour la justesse de la représentation.

Cette tentative nouvelle dans l'art, qui ne fut pas suivie dans les autres périodes, si en dehors, comme sujets et données, de la sculpture des Égyptiens, atteste que ces statues sont l'œuvre des sculpteurs de tribus conquérantes, n'ayant pas l'expérience pour la composition et la facture particulière nécessitée par le granit, etc. Les bras que l'on a trouvés cassés étaient condamnés à l'être au moindre choc, et peut-être l'ont-ils été avant leur complet achèvement. Des tentatives aussi étranges d'effet ne semblent pas avoir été renouvelées par les artistes sémites, qui se seront aperçus qu'il valait mieux revenir aux prudentes données sculpturales égyptiennes. Car les autres monuments des Hycsos, que l'on a trouvés, ne varient plus désormais que dans le costume, la coiffure et surtout leur type exactement reproduits, c'est-à-dire la figure osseuse, aux pommettes saillantes, au front bas, dont tous les traits sont fortement accusés et qui offre, en somme, de nom-

breux points de ressemblance avec les figures des bas-reliefs de Meydoum.

C'est cette étude physionomique et très-réaliste qui fait la supériorité de la sculpture des pasteurs sur les monuments contemporains de la Thébaïde, où s'était réfugiée la dynastie nationale, qui, du reste, presque vassale des Sémites, était en lutte continue pour reprendre le pouvoir dans toute l'Égypte.

On sait que, grâce à cette fidèle reproduction du type des conquérants de ce pays, Mariette-Bey a retrouvé leurs descendants actuels, dans les étrangers à face sévère et allongée, qui, suivant ses expressions, habitent encore aujourd'hui les bords du lac de Monzaleh.

Avant l'invasion des Hycsos, la période du moyen empire est distincte par la multiplication des sujets symboliques, se rapportant à l'adoption de la triade d'Osiris, d'Isis et de Seth, à la fin de l'ancien empire.

En remontant plus haut encore, nous serons plus embarrassés de définir la part proprement dite des sculpteurs sémites. Le bas-relief de Meydoum représente des Sémites, au pouvoir en Égypte dès les premières dynasties. Est-il aussi l'œuvre d'un artiste de cette race? Nous ne pouvons en trouver de preuves dans sa facture, comme nous venons de le faire pour les statues des Hycsos.

Les bas-reliefs de Meydoum sont peut-être les sculptures égyptiennes représentant les figures humaines les plus anciennes que nous connaissions. Malgré leur antiquité inappréciable, nous n'y voyons pas la trace d'un art primitif. La sculpture y est déjà en possession de tous ses éléments.

L'artiste suit toujours les mêmes errements, éprouve les mêmes difficultés dans l'exécution des raccourcis, des membres qui doivent être vus de face, ce qui l'amène à une manière ou à un style attribué à tort à l'influence sacerdotale.

Du reste, cet argument que nous avons combattu dans notre travail sur la formation du style égyptien par les procédés et les matériaux, est encore réfuté ici par la différence existant entre l'esprit très-peu religieux de l'ancien empire, comparativement à celui du moyen et du nouvel empire.

Mais, si nous constatons dans ces bas-reliefs les mêmes partis pris enfantins, les mêmes membres tordus exécutés par les sculpteurs du moyen et du nouvel empire, il y a dans l'étude des morceaux séparés, une vérité, une perfection dont aucun bas-relief égyptien, d'époque

plus avancée, ne nous offre l'exemple. Il est évident que l'artiste qui a fait ces panneaux a étudié directement la nature et l'a reproduite généralement avec la plus grande perfection. Toutes les parties supérieures sont parfaites, les têtes sont d'une vérité, d'une expression et d'une particularité indiscutables, quoiqu'il s'agisse ici du plus ancien monument de sculpture de l'Égypte.

C'est ce qui fait que la possession de ces bas-reliefs déroute complétement toutes les idées émises sur la formation de l'art en Égypte. Il démontre que les Égyptiens n'ont pas eu cette tendance générale de tous les peuples à copier et à adorer de préférence les figurations les plus anciennes, qui étaient presque toujours grossières ou anti-artistiques. Exemple: la pierre conique qui fut adorée si longtemps en Phrygie et ensuite à Rome, où elle fut apportée par Attale, comme la plus ancienne image de Cybèle. Chez les Arabes, Dysars, comme chez les Germains, Irminsul, étaient représentés sous des formes massives et sans art. Nous pourrions multiplier des exemples analogues, pris dans tous les pays autres que l'Égypte.

Les bas-reliefs de Meydoum ne nous éclairent donc pas sur la part des Sémites dans l'art égyptien, autant qu'ils le font sur leur participation au développement de la civilisation du Delta. Ils reculent seulement la formation de cet art que l'on avait cru trouver dans les statues de Sepa et Nesa, du Louvre, qui, ainsi que nous l'avions déjà dit avant de connaître ces bas-reliefs, ne sont que des œuvres inférieures de l'époque, des pastiches en pierre tendre, comme les nombreuses copies de la statue de Schephren.

Ces bas-reliefs ne nous disent pas si l'art égyptien s'est véritablement formé dans ce pays, ou s'il n'est pas une importation étrangère asiatique, amenée par les migrations des peuples sémitiques à l'époque des Hor-Chesou.

Dans la suite des découvertes futures, nous pensons que l'on pourra trouver des traces d'une filiation artistique venant de la Babylonie, dont le parallèle des pyramides à degrés, de Sackarah, avec les tours à étages, de Babylone, peuvent donner un exemple. Du reste, il y aurait un rapprochement intéressant à faire dans les mœurs et les institutions égyptiennes des premières dynasties et celles des Assyriens; il en surgirait bien des points de rapport qui disparaissent avec l'ancien empire. Quand on voit l'art sans enfance, en Égypte, quand on voit la race qui l'a peuplée complétement civilisée lorsqu'elle émigre dans la vallée du Nil, on est porté à croire à une filiation artistique asiatique

dans ce pays. La différence de l'écriture et de la langue ne prévaut pas contre cette opinion, nous savons que l'écriture cunéiforme n'est qu'une transformation et simplification d'une écriture hiéroglyphique ancienne de la Chaldée. Il est probable que l'hiéroglyphe a été le premier pas de l'art et que le bas-relief a dû en dériver. Il semblerait même que la représentation du cartouche, entourant les signes formant un nom propre, soit provenue d'une forme antérieure réunissant toutes les figurations nécessaires, comme les phrases réunies et clichées de l'imprimerie.

Quand nous remontons à la source de la civilisation égyptienne, nous sommes surpris de nous trouver en présence d'œuvres d'art de plus en plus complètes, que les âges suivants ne développèrent pas.

Deux statues, découvertes également par M. Mariette, à Meydoum, offrent encore une particularité, à ce point de vue; elles sont aussi d'un art très-complet et déjà très-assuré. La première représente un homme jeune encore, assis, la tête un peu levée, les yeux regardant le ciel, les poings fermés, les bras près du corps, mais n'ayant pour cela rien de contraint.

L'inscription hiéroglyphique qui l'accompagne donne une série de titres, parmi lesquels M. J. de Rougé nous a traduit « le fils royal issu de son flanc Rahotep, » et de l'autre côté sur l'épaule droite, « chef des constructions » et « chef des soldats. »

La statue voisine : jeune femme assise, l'air tranquille, la figure ronde aux abondants cheveux nattés, s'accordant bien avec son nom « Nefer » signifiant : belle, gracieuse, bonne ; porte le titre de « royale parente. »

Cette statue offre dans la toilette une particularité des plus importantes : l'ornementation du bandeau qui couronne les cheveux est composée d'étoiles et autres détails, dont l'origine et le caractère babyloniens sont inattaquables. En général, les statues de femmes, de l'ancien empire, nous montrent bien la coiffure tressée et coupée à l'épaule; mais, à notre connaissance, c'est la première fois que nous voyons un bandeau avec ces ornements. Pour les retrouver, il faut descendre aux époques où les Égyptiens étaient en rapport avec les Asiatiques; cette figure nous faisant remonter à des relations aussi reculées, vient à l'appui de ce que nous disions plus haut.

Il semble que M. Adrien de Longpérier ait présumé ces découvertes, quand il a écrit dans la notice des antiquités assyriennes : « L'art « assyrien ne paraît rien devoir à l'Égypte, si toutefois nous en jugeons

« par les monuments qui, jusqu'à présent, ont été retrouvés. Nous ne « croyons pas cependant que la découverte de sculptures appartenant « aux anciennes dynasties puisse modifier l'état de la question, car « dans l'art assyrien, il existe évidemment un principe originel qui ne « se retrouve à aucune époque de l'art égyptien, pas même au temps « de Chéops et de Mycérinus. »

La statue du dieu Nabo vient, suivant nous, à l'appui de cette assertion; actuellement au Musée Britannique, elle a été signalée, il y a quelques années, par M. François Lenormant, comme l'œuvre la plus archaïque que nous connaissions, de l'art assyrien. C'est un document des plus sérieux à rappeler en face des assertions de plusieurs archéologues étrangers. M. S... écrivait dernièrement, en Allemagne, que les Sémites n'ont fait qu'hériter des traditions et de l'art d'un peuple arien qui aurait civilisé la Chaldée.

L'examen de cette œuvre, celui d'une autre statuette du Louvre ainsi que des cylindres babyloniens primitifs, nous permettent de douter d'une civilisation artistique, non sémitique, de la Chaldée. Il y a dans cette figure une enfance, un germe dont l'éclosion est sensible, manifeste, suivie dans les productions postérieures de la Babylonie. Il n'y a pas de transmission ici, comme pour l'Égypte. Le dieu Nabo est dans une forme et des traits primitifs que nous retrouvons développés dans des statues du Louvre. C'est un culte et un art en enfance, le dieu n'a pas encore les ailes et le bonnet à plumes; mais la barbe à frisures, l'œil rond, le caractère viennent à l'appui de la traduction de M. Lenormant. Si un peuple inconnu a habité primitivement la Chaldée, on peut assurer, en face de ce monument, que les Sémites ne lui doivent rien dans l'art.

Nous aurions pu, il y a quelque temps, considérer cette figure comme exceptionnelle et n'étant pas une preuve suffisante d'un travail sémitique; nous aurions hésité à en parler si, dans le dernier voyage que nous avons fait à Stockholm, nous n'avions pas trouvé des preuves semblables dans la collection d'intailles asiatiques que possède M. le comte de Gobineau, notre ministre de France actuel en Suède. Cette collection est surtout très-remarquable par les séries d'intailles dont le classement est non interrompu depuis l'époque chaldéenne jusqu'à la civilisation arabe; elle contient une certaine quantité de cylindres babyloniens très-importants à étudier, au point de vue de ces questions.

En somme, l'étude de ces monuments pourra peut-être nous édifier d'une manière plus exacte sur la part que les Sémites ont prise,

dans le développement de l'art assyrien et égyptien ; et comme l'a dit si justement M. de Longpérier : « L'influence que leur civilisation « eut sur la Grèce et la Judée, doit prêter, à tout ce qui leur a appar- « tenu, une immense valeur dans l'estime des nations européennes, « qui, bien qu'étrangères par la race et le langage à la famille sémiti- « tique, n'en ont pas moins reçu d'elle le plus précieux de leur héri- « tage, leur religion et leur art. »

EMILE SOLDI.

# ARTE PLUMARIA[1]

## LES PLUMES

LEUR VALEUR ET LEUR EMPLOI DANS LES ARTS AU MEXIQUE,
AU PÉROU, AU BRÉSIL, DANS LES INDES
ET DANS L'OCÉANIE.

Un vieux missionnaire, dont Chateaubriand s'est plu à rappeler le style charmant, en l'égalant à celui de Bernardin de Saint-Pierre, a comparé les oiseaux qui vivent sous le climat des tropiques, à des fleurs célestes qui viennent visiter les fleurs de la terre. Les Mexicains sont allés plus loin : ils en ont fait parfois des divinités et l'on a vu le dieu Ara vénéré au Mexique et au Pérou, comme un puissant Messager du Ciel.

Essayons de rappeler ici tout ce que les peuples qui vivent sous les tropiques sont parvenus à faire de la dépouille étincelante de certains oiseaux, retraçons en quelques mots les secours qu'ils ont obtenus de ces plumes si brillantes ou si délicatement colorées, pour en faire des mosaïques éphémères qui furent admirées même au Vatican, à côté des tableaux des grands maîtres qu'ils reproduisaient; faisons connaître enfin une industrie charmante qui n'est guère pratiquée aujourd'hui que dans l'Empire du Brésil, la patrie des oiseaux splendides. Rien de ce qui touche de loin ou de près aux arts ne doit être oublié, rien ne doit être omis dans l'histoire de l'ornementation des peuples. Une fleur sauvage d'ailleurs n'est point à dédaigner parce que l'horticulteur ne lui a pas encore donné tout son développement ou ne l'a point parée de tout l'éclat qu'elle doit avoir un jour. Les plumes riches (*Plumas ricas*), comme on disait jadis à Mexico et à Lima, ont

1. Nous empruntons ce titre espagnol au grand ouvrage du F. Juan de Torquemada sur le Mexique (V. t. III, p. 210); il caractérise en deux mots une branche inconnue de l'Art que, pour la première fois, nous allons essayer de faire connaître.

rempli jadis, dans le pays de l'or et des pierreries, un rôle qu'il ne faut pas d'ailleurs laisser ignorer.

## I

### LA PLUME DEVENUE BILLET DE BANQUE, SA VALEUR INTRINSÈQUE CHEZ CERTAINS PEUPLES AMÉRICAINS.

Qui le croirait, si un pieux évêque ne venait point nous l'attester[1], c'était jadis dans le pays des émeraudes, des topazes et des chrysolithes que les plumes éclatantes des reflets dorés du Quetzal, ou de la pourpre de l'Ara, avaient une valeur monétaire égale, si ce n'est même supérieure, aux gemmes les plus recherchées. Celles-ci se trouvent à grand'peine, en creusant la terre, ou en creusant le sable, les autres étincellent dans les airs et se font admirer parmi les fleurs; ces deux objets, si difficiles à obtenir et si recherchés des hommes, étaient réservés surtout pour la parure des dieux et des rois, mais on donnait dans Mexico la préférence sur l'or au plumage du Quetzal, parce qu'il semblait que ce fût un messager divin.

Quand il s'agissait de contracter une importante opération financière, ou même de ratifier un traité, les Ministres de Montézuma ne trouvaient rien de plus précieux à stipuler que la remise de certains fascicules de plumes surdorées, recueillies dans les contrées favorisées des dieux et qu'avait jadis civilisées le grand Quetzalcoatl, qu'on appelait autre part Votan ou Zamna.

Tout aussi légers que nos légers billets de banque, plus faciles à détruire peut-être que ce fragile papier dont on les fabrique à Londres et à Paris, ces plumes à valeur monétaire circulaient jadis dans les cités de l'Anahuac, comme une monnaie parfaitement acceptée. L'Afrique a les Cauris qu'on lui envoie des Maldives; certaines populations n'ont pas dédaigné l'emploi d'un cuir travaillé comme monnaie. Plus jeunes peut-être, si l'on compte les progrès de leur civilisation, plus poétiques à coup sûr, si l'on se donne la peine de pénétrer leurs symboles, les Mexicains voyaient chaque jour, dans les airs, le soleil dorer de ses rayons leur valeur monétaire : les Tangaras, les Souimangas, les Coli-

1. Voyez Antonio de Lorenzana, *Historia de Nueva España escrita por su esclarecido conquistador Hernan Cortes, aumentada con nuevos documentos y Notas.* Mexico, 1770, in-4° fig. Les figures symboliques de ce traité sont gravées au bas des pages. Cet archevêque occupait le siége de Mexico, en 1766, et il mourut le 18 avril 1804. C'était un prélat d'une rare instruction.

bris et tant d'autres charmants volatiles représentaient, à leurs yeux charmés, ce qu'il y avait de plus précieux sous le ciel. Les experts chargés d'un tel office constataient le prix de ces fascicules de plumes brillantes. Un ancien historien descendant des rois, qui vécut durant la plus grande portion du XVI^e^ siècle, Tézozomoc nous apprend que les plumes les plus précieuses que l'on connût à cette époque étaient désignées sous des noms bien peu euphoniques pour nous : on les divisait en quatre espèces : les *Cuauhquechol*, les *Ziuhtototl*, les *Tzinitzean* et les *Zacuan*[1]. Nous supposons cependant que ces plumes, toute merveilleuses qu'elles pouvaient être, avaient moins de prix que celles du Quetzal, cet oiseau quasi divin du Yucatan, dont le plumage vert émeraude surdoré offre aux yeux tant d'élégance et une teinte si harmonieuse. La vie de cet oiseau charmant était protégée par les lois de l'Empire, et un châtiment sévère attaquait l'imprudent qui essayait de lui ravir la liberté.

Pas plus que certaines nations de l'antiquité, en tête desquelles il faut placer les Égyptiens, les peuples de l'Anahuac ne possédaient aucun système monétaire régulier. Pour dire ici toute la vérité sur la valeur qu'on pouvait accorder aux plumes précieuses par leur rareté comme moyen d'échange, nous pouvons ajouter qu'un certain nombre d'objets ravis aux forêts lointaines ou aux montagnes, telles que les peaux de Jaguar, ou les fourrures moins recherchées du *Puna* (ce lion bien connu du nouveau monde) avaient une valeur intrinsèque qui les faisait admettre sur les *tianguez*, ou les marchés de Mexico, comme moyen d'échange. En une foule de circonstances, les valeurs métalliques n'étant pas en usage au Mexique, au Yucatan ou dans le Guatemala, on payait les gens en nature, et il est prouvé que les plumes employées journellement à une ornementation splendide, offraient un moyen de rémunération plus facile, plus commode surtout, que des objets d'un volume plus considérable ou d'une pesanteur qui ne permettaient que difficilement de les déplacer. Certaines graines comestibles, des espèces de grelots retentissants, de la poudre d'or renfermée dans des tuyaux de plumes, se prêtaient aisément aux échanges, mais leur valeur n'était point assez élevée, pour qu'on en fît immédiatement des payements considérables. Quelques plumes rares y suppléaient. Pour offrir ici deux ou trois preuves de ce que nous affirmons, nous rappelons qu'au moment où le jeune Acayotl, successeur de Mon-

1. Voyez *Histoire du Mexique*, par D. Alvaro Tézozomoc, trad. sur un manuscrit inédit par Henri Ternaux Compans, t. I, p. 244. Tézozomoc, exact jusqu'à la minutie, prolongea sa carrière jusqu'en 1598.

tézuma, se fut rendu vainqueur des peuples insolents qui, comptant sur son inexpérience, vinrent l'attaquer dans Mexico dont ils n'étaient séparés que par quelques lieues, ce fut par des faisceaux de plumes précieuses qu'ils se rachetèrent. Lorsque le grand Netzahuatlcoyotzin, le Salomon de l'Anahuac, commandait quelques-uns de ces objets d'art magnifiques qui ont illustré son règne dans Tetzcuco, il faisait bien remettre à l'architecte ou au statuaire qu'il avait employé un certain nombre de sacs remplis d'amandes de cacaos, mais il y joignait presque toujours des faisceaux de plumes, si l'objet admiré était vraiment un chef-d'œuvre : c'était par des pierreries ou par des plumes précieuses qu'il pouvait seulement s'acquitter. On a vu sous le roi Axayacotl des prodiges de libéralité en ce genre et de grands artistes ont été récompensés de cette façon. C'était sans aucun doute une richesse bien éphémère : les statuaires et les Amantecas de l'Anahuac s'en glorifiaient.

La valeur monétaire des plumes s'est envolée durant la conquête ; celle que représentait l'onctueuse amande du *Cacahuatl* a grandi au contraire [1], à mesure que les Espagnols envahissaient le territoire des Aztèques, et elle s'était si bien développée sur certains marchés au XVI^e^ siècle, que cette même valeur ne s'est point complétement abolie ; le *Cacao-monnaie* circule encore en quelques endroits, à peu près comme les Cauris servent d'appoint dans certains marchés. Nous allons abandonner cette curieuse question aux économistes, mais nous demandons la permission à nos lecteurs d'y joindre encore quelques détails.

Le cardinal Lorenzana, dont nous avons déjà invoqué le témoignage, est à peu près le seul auteur que nous ayons vu établir approximativement la valeur des plumes recherchées par toutes les populations Aztèques, et que mentionnent d'ailleurs les manuscrits à figures hiéroglyphiques des Mexicains. Tous les dignitaires ecclésiastiques ne l'imitèrent malheureusement pas, et nous en saurions bien davantage sur la valeur réelle des plumes de luxe, si le premier évêque des régions conquises par Cortez, eût été animé des sentiments de tolérance qui, au XVIII^e^ siècle, devinrent la base d'une conduite pleine de concilia-

1. Il fallait au Guatemala 200 noix de cacao pour faire un real. (Voyez Ternaux Compans, *Histoire du Guatemala*, par Palacios, p. 15). On s'était si bien habitué peu à peu à ce genre de monnaie, que d'habiles faussaires indiens firent prendre le change aux plus habiles. Le vice-roi Mendoza se plaignit même à Charles-Quint de la fabrication de cette fausse monnaie végétale. Du Mexique et du Guatemala, le cacao-monnaie se transporta dans les régions voisines de l'Amazone. Il avait cours naguère sur certains marchés du Para.

tion. Le pieux Zummaraga n'était certainement ni sans grandeur ni sans charité, mais il avait été témoin des épouvantables splendeurs de Mexico (pour nous servir ici du mot de Montaigne); il fut sans pitié, malgré son profond savoir, pour une religion qui immolait annuellement tant de victimes, et s'il fit briser des milliers de curieuses idoles, il livra aux flammes des pyramides de manuscrits. N'hésitons pas non plus à supposer que les légers trésors de Montézuma et de Netzahuacoyotlzin ne furent pas épargnés par lui davantage; ils étaient trop bien consacrés aux yeux des populations par une poétique croyance religieuse, pour que les splendides ornements auxquels ils servaient trouvassent grâce aux yeux du prélat.

Signalons d'abord un fait établi par l'indulgent Lorenzana, c'est que les impôts royaux, de quelque nature qu'ils fussent et de quelques régions de l'empire qu'on les vît arriver, étaient habituellement surmontés d'une plume-étiquette, comme pour démontrer à la première vue leur provenance réelle et peut-être leur valeur.

Les pennes, dont se composaient les faisceaux de plumes en circulation, étaient religieusement comptées. On les réunissait selon leur coloration, et en tenant compte des espèces d'oiseaux auxquels ils appartenaient. Presque toujours ils figurent parmi les tributs les plus estimés, expédiés au chef de l'empire. Sous la dénomination d'*Ontzozitli Quetzalli*, on voit figurer par exemple deux faisceaux composés chacun de huit cents plumes vertes surdorées, qu'on peut supposer être des gerbes exceptionnelles réservées au chef de l'empire. — Divers oiseaux préparés selon le mode employé parmi nous, démontrent que certaines peaux plus ou moins brillantes se conservaient dans leur intégrité. En général, les faisceaux sont soigneusement étiquetés. Il y a les *Cenzontli-Xuitotoll* qui se composent de quatre cents plumes d'azur; les *Cenzontli-toztli*, d'autant plus recherchés, après les plumes bleues, qu'ils brillent de beaux reflets métalliques. Les Cenzontli *Tlavezquehol* ne sont guère moins estimés; toutes les plumes qui en forment la réunion sont du plus bel incarnat; on trouve enfin mentionnés d'autres faisceaux de plumes vertes, mais elles sont bien loin d'entrer en comparaison avec celles qui se parent des teintes brillantes des Trogons, et qui proviennent du Quetzal, oiseau vraiment sacré. Nous supposons que ce sont simplement des plumes de perruches ou de vulgaires perroquets. Que dire après cela des Centzontli-xuh-tototl formant un ensemble de quatre cents plumes bleues? Nous supposons, non sans quelque probabilité d'être dans le vrai, que l'Ara Canidé les a fournies. Nous

abrégeons la liste et pour cause : une plus longue nomenclature, à laquelle nous ne pouvons joindre malheureusement les noms consacrés par la science, serait superflue, cette liste ne nous fournirait, d'ailleurs, qu'une série de noms vraiment terribles à faire revivre pour le commun de nos lecteurs, sans leur rien offrir comme dédommagement de l'effet guttural auquel ils se seraient condamnés pour les prononcer correctement. Le charme qu'on peut trouver à se rappeler tant de livrées brillantes, disparaît dès que l'on invoque le secours des noms mexicains. Ce qui reste de plus positif et de réellement acquis à la science, c'est que, dans l'empire du Mexique, les plumes brillantes de certains oiseaux étaient assimilées, comme valeur vénale, aux pierreries les plus éclatantes [1].

## II

MANUFACTURE DE PLUMES ÉTABLIE A MEXICO, AU TEMPS DES ROIS AHUITZOL ET MONTÉZUMA II. — LA MAISON DES OISEAUX, ÉTABLISSEMENT QU'IL NE FAUT PAS CONFONDRE AVEC LA VOLIÈRE ROYALE, CONSACRÉE AUX OISEAUX D'UN PLUMAGE ÉCLATANT.

Lorsqu'on a sous les yeux un beau livre du XVI^e^ siècle, qui raconte pour la première fois à l'Europe les conquêtes presque fabuleuses de Fernand Cortez, on est frappé de surprise à la vue d'un plan de la ville de Mexico, dessiné à grands traits, mais dans lequel rien de ce qui constituait la splendeur de la grande cité n'a été omis [2]. Là, après avoir remarqué le vaste autel, sur lequel vingt mille victimes étaient sacrifiées annuellement au terrible Dieu de la guerre Witzilopuchtli, on voit un autre bâtiment bien moins redoutable, c'est le palais des animaux, *casa animalium*, où des sages étudiaient la nature, et où trois cents serviteurs du grand Montézuma, soignaient des milliers de quadrupèdes, d'oiseaux et de reptiles pour le compte du souverain des Aztèques.

En l'année 1520, l'Europe ne possédait aucune institution que l'on pût comparer à un pareil monument, et en ce qui regarde Paris, la fosse aux lions du palais des Tournelles, creusée déjà au temps du

1. Voyez dans les *Cartas de Cortes*, pub. en 1770, par D. Fray Antonio Lorenzana, archevêque de Mexico, le chapitre intitulé : *Cordillera de los pueblos que antes de la Conquista pagaban tributo a el Emperador Muctezuma*, avec figures.

2. Præclara Ferdinandi Cortesii de Nova maris oceani Hispania narratio, Sacratissimo, ac invictissimo Carolo romanorum imperatori semper augusto... *Anno Domini* M. D. XX transmissa. *Anno Dñi*, M. D. XIII, in-f°. Voyez la grande planche représentant le plan de Mexico.

bon roi Charles V, n'eût fait qu'une bien faible figure auprès de ces vastes bâtiments voisins, d'ailleurs, d'une splendide galerie revêtue intérieurement de plaques d'or et étincelante de perles et de pierreries, où le sage Ahuitzol, dont le règne précéda celui de Montézuma, venait déjà méditer sur les merveilles de la nature.

Ce qui se passait dans la vaste ménagerie de Mexico n'est certainement pas d'un égal intérêt pour tout ce qui se rapporte au sujet spécial qui fait l'objet de ce petit traité. Nous passerons à côté des loges gigantesques, où l'on avait renfermé les couguars ou pumas, que les Espagnols comparaient aux lions, et nous ne nous étendrons point davantage au sujet des jaguars, qu'il comparaient bénévolement aux tigres d'Asie. Nous laisserons ces terribles animaux pousser leurs rauques miaulements, qui se mêlaient parfois aux sinistres clameurs des victimes humaines qu'on immolait non loin de là, pour nous occuper d'un sujet plus aimable. Ce paragraphe de notre article sera exclusivement consacré aux immenses volières du roi Montézuma, et dans cette description, ce sera par un descendant des rois du Mexique que nous nous laisserons guider, en faisant usage parfois de ses propres expressions [1].

Fernand Alba Ixtlilxochitl savait, en effet, par tradition, ou avait vu par lui-même, ces incomparables volières qui n'étaient point formées seulement dans un but de curiosité, mais dont les habitants ailés étaient nourris dans un but d'utilité artistique, si l'on peut se servir de cette expression. C'étaient en grande partie les volières de l'empereur Montézuma, de même que celles du roi Netzahuatlcoyotlzin qui fournissaient aux splendeurs de l'*Arte plumaria*.

Un vieil historien, dont le nom est plus connu que celui de la plupart des chroniqueurs signalés ici, Lopez de Gomara, signale en termes positifs les deux grandes divisions adoptées pour les splendides localités consacrées à l'élève des oiseaux. De sa description dont on ne doit pas soupçonner l'exactitude, on peut conclure que certains oiseaux de rivage étaient parqués à l'air libre, et que, pour que rien ne nuisît à la beauté de leur parure, on apportait un soin particulier à la nature des eaux dans lesquels ils devaient se baigner. Dix étangs environ leur étaient consacrés dans les jardins du palais [2], et des poissons de qua-

1. Voyez D. Fernando d'Alva Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques* ou *des Anciens Rois de Tezcuco*, t. I, pub. par Ternaux Compans.

2. Voyez pour la synonymie de ces oiseaux le traité intitulé : *Swainson (Williams) A selection of the birds of Brasil and Mexico.* London 1841, in-8°, fig.

lités diverses étaient destinés à leur nourriture. « On vidait ces étangs autant qu'il est nécessaire, on prenait ce soin pour conserver le plumage de ces volatiles dans toute leur propreté. On y voyait un si grand nombre d'oiseaux de toutes sortes, que les curieux en étaient émerveillés. » C'était là sans doute que se promenait cet élégant Ibis écarlate (*Ibis rubra*), dont les ailes brillantes étaient si recherchées parmi les monceaux de plumes réunis pour les présents d'apparat. C'était là encore que se tenait, dans une immobilité majestueuse, cette belle *spatule* rose, dont on admire les teintes adoucies, puis la blanche aigrette dont rien n'avait terni la pureté native. Jamais une nourriture abondante ne manquait à ces magnifiques oiseaux. Le vieil historien a soin de nous faire remarquer que cette nourriture était choisie avec un soin particulier. A ceux, par exemple, auxquels les substances végétales étaient nécessaires par leur nature, on fournissait des grains divers, du maïs ou *Centli*, des espèces de haricots ou *frisoles*, des fèves et plusieurs autres grains. Sous ce rapport, Mexico était admirablement situé pour approvisionner les jardins consacrés aux oiseaux, puisque la cité était baignée par un lac d'eau douce et par un lac d'eau salée, et que les champs du voisinage étaient d'une fertilité incomparable. — Dans ce vaste établissement qui s'élevait sur l'emplacement du couvent de San Francisco, l'ovologie était l'objet d'un soin tout particulier : les petits venaient-ils à éclore loin de leurs parents, on en prenait un soin admirable. Il faut bien l'avouer cependant, ces soins aboutissaient à une cruelle opération. Ces tristes prisonniers, réunis de bonne heure en cage, étaient réservés pour augmenter l'opulent matériel des Amantecas ou Artistes en plumes. Gomara nous avoue qu'il y avait aussi dans ce grand établissement des *gardiens plumeurs*, chargés de dépouiller ces charmants volatiles de leur riche parure, « car, ajoute-t-il, on en faisait des manteaux précieux, des tapis, des rondaches, des panaches brillants, des chasse-mouches, et beaucoup d'autres objets garnis d'or et d'argent dans la plus grande perfection. »

La vraie *maison des Oiseaux*, soumise au même régime, constituait néanmoins un édifice à part, s'élevant à plusieurs étages. On peut supposer qu'on y élevait des oiseaux qui souffrent moins que d'autres de leur captivité, car Gomara nous affirme qu'on y nourrissait des Aras et d'innombrables perroquets, on sait que ces derniers oiseaux constituaient à eux seuls la parure de presque tous les Indiens, mais il y avait aussi des oies grises, *anzaras pardas*, des oies blanches, et probablement on y avait réuni également les tribus si variées des canards amé-

ricains que notre historien désigne sous un nom inexact. Les faisans aux riches plumages, qu'on se procurait dans les vastes forêts d'alentour, occupaient dans la maison des oiseaux des compartiments particuliers.

Ce que virent les Espagnols en ce genre dut certainement les émerveiller, car Séville avec toute sa pompe ne possédait rien en ce genre, et Ferrare n'avait encore ouvert aux savants italiens aucun de ces établissements publics tels que les rêvait Brassavola [1], le premier qui institua dans son pays un de ces grands établissements horticoles qui devaient bientôt être suivis de ces grands musées d'histoire naturelle sans lesquels il ne saurait être pour la science de véritables progrès.

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a dit en termes excellents: «Chasseurs et pêcheurs, les peuples primitifs sont sans cesse en présence de la nature; leur subsistance, leur conservation sont au prix d'une connaissance exacte des êtres vivants qui sont à leur portée. S'ils deviennent pasteurs, s'ils commencent à cultiver le sol, c'est un nouvel ordre de faits qui se déroule devant eux: leurs rapports avec le monde extérieur s'étendent et avec eux les notions dont ils ont besoin. La première histoire naturelle, c'est l'ensemble de ces notions toutes pratiques, sur les animaux qui entourent l'homme, les uns ses ennemis, les autres sa proie.» Il suffit, en effet, d'avoir vécu quelque peu au milieu des nations indiennes, pour avoir remarqué combien d'animaux ravis aux forêts et aux plaines font partie de la tribu, fût-elle errante... Si, comme nous devons le faire ici, nous nous bornons aux oiseaux dont on doit obtenir une parure éclatante, nous rappellerons que, dans toutes les forêts de l'Amérique du Sud, les peuples sauvages dont nous venons de parler, trouvaient moyen de s'emparer d'innombrables espèces d'Aras, de perroquets ou même de perruches, dont les plumes avaient à leurs yeux, comme aux yeux du roi Montézuma, une valeur exceptionnelle qu'ils appréciaient d'après l'éclat varié à l'infini qu'offraient à leurs yeux certains plumages. Chez les Tamoyos par exemple, qui se considéraient encore, vers le milieu du XVI^e^ siècle, comme les dominateurs absolus de la baie de Rio de Janeiro, des chants d'admiration étaient consacrés exclusivement à célébrer la beauté de l'Ara bleu qu'ils nommaient le

1. Voyez Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, *Histoire naturelle générale des règnes organiques*, t. I, p. 38.— Antoine Musa Brassavola, qui poursuivit sa carrière jusqu'en l'année 1570, était né en 1500; il peut être considéré comme le fondateur des musées d'histoire naturelle.

*Canindé*, et ce n'étaient pas certainement des observateurs sans poésie que ces mêmes Indiens, quand ils désignaient l'oiseau-mouche ou le colibri, si abondant alors dans leurs campagnes, par le nom de *Guaynumbi*, qui signifie dans leur langage le rayon du Soleil !

Ces étranges naturalistes, qui, par un seul mot, caractérisaient ainsi l'objet de leur admiration, ne s'en tenaient pas croyez-le bien à de simples paroles; ils se mettaient peu en peine *du noir sur du blanc qui parle* (ainsi désignaient-ils nos livres); c'étaient en histoire naturelle d'audacieux novateurs.... Ceux de ces Indiens qui habitaient les terres baignées par l'Amazone ou l'Orénoque changeaient la couleur des plumes dont était revêtue la famille des psittacidés, par un procédé complétement ignoré de notre civilisation. Rien n'était plus populaire chez les Indiens de l'Approuague et du Marony, que l'art de *tapirer* les oiseaux parleurs, c'est-à-dire de varier la couleur de leurs pennes par un procédé connu uniquement des sauvages, qui plus tard l'enseignèrent aux colons. Les Indiens des forêts se transmettaient et n'ont pas encore laissé tomber dans l'oubli un procédé que ne devaient pas ignorer les oiseliers renommés commis à la garde du palais des oiseaux, qu'on admirait jadis dans les jardins de Tenotchitlan. Au moyen d'un liquide animalisé qu'on obtient d'une grenouille, désignée sous le nom de *Rana tinctoria* dans nos livres de science, ils opéraient un changement complet dans la couleur des plumes de leurs perroquets et de leurs Aras soumis à la domesticité. Pour obtenir ce petit prodige, il suffisait, selon le baron de Humboldt, d'arracher à l'oiseau parleur la plume dont on prétendait modifier la teinte primitive et d'introduire le suc animal dont nous venons de signaler les effets dans le pertuis que laissait la plume après elle; lorsque cette plume renaissait, au lieu d'être verte, elle était d'un beau jaune doré [1] !

Un certain original que nous ne donnerons certes point comme un profond observateur, Ange Pitou, qui nous raconte ses mésaventures à la Guyane, nous dit aussi ce qu'il remarqua à ce sujet parmi les Galibis. Nous nous gardons bien à coup sûr de présenter ce voyageur comme une autorité, mais les récits que nous offrent les auteurs sur ce point délicat de l'histoire naturelle sont assez rares, pour que nous ne passions point sous silence celui que nous mentionnons ici. Ange Pitou *vit, dit-il, un perroquet tapiré, offert en présent* à une tribu dont on recherchait l'alliance. « On appelle ainsi, continue-t-il, un perroquet des dé-

1. *Voyage aux régions équinoxiales.*

serts, auquel les Indiens arrachent le duvet et la peau pour le couvrir d'un vernis détrempé dans le sang d'une grenouille de grand bois, nuancée de différentes couleurs. L'animal greffé comme un arbre, s'incorpore à cette nouvelle nature, il se couvre de signes hiéroglyphiques les plus merveilleux; très peu résistent à cette épreuve douloureuse[1]...»

Nous le répétons, il faut se défier de cette description et de l'indication sommaire du procédé. Nul doute ne reste sur le fait en lui-même; les Indiens de la Guyane et de l'Amazonie se transmettaient un moyen infaillible de changer la couleur des perroquets qu'ils élèvent en grand nombre malgré leur vie errante. Si l'on s'en rapporte à l'autorité d'un voyageur moderne, le suc de la rana tinctoria n'a rien à voir dans cette métamorphose des plumes, et pour l'obtenir il suffit de nourrir l'oiseau avec de la viande crue [2].

Les tribus, aujourd'hui déchues, se livrent rarement aux solennités qui nécessitaient ces pompes sauvages dont nous parle un vieux voyageur, et dont les riches plumages étaient la parure essentielle; ils amassent toutefois ce genre de trésor dans leurs forêts, et grâce à de beaux oiseaux vivants, ils transportent aisément dans leurs voyages forcés de rares volatiles que leur envieraient nos musées.

Nos vieilles relations françaises sont remplies de détails curieux sur ces approvisionnements permanents de *plumasserie*, comme elles disent, qui sont toute la richesse de l'Indien. Hans Staden, qui fut le prisonnier des Tupinambas au XVI[e] siècle, parle de grandes expéditions qui avaient lieu pour se procurer la dépouille de ces beaux Guaras ou phénicoptères rouges aux plumes éclatantes qu'ils prisent autant que celles de l'Ara, dont on expédie encore aujourd'hui par milliers les dépouilles à l'Europe. Cent ans plus tard, le bon Jean Mocquet admirait dans l'Amazonie ces beaux Ibis rouges (*l'ibis rubra*), dont rien sur ces rivages ne saurait égaler l'éclat, mais dont la splendeur ne s'acquiert qu'en vieillissant. « Ces oiseaux, dit-il, sont de la grandeur d'une grue, puis en croissant deviennent peu à peu incarnadins. Les Indiens en font des habillements et des couronnes pour la teste, et les faict très-beaux voir ainsi vestus, se peignant aussi le corps de couleur zinzolin qui est leur couleur ordinaire pour se peindre [3]. »

1. *Voyage à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les Anthropophages.*— Paris, an XIII, 1805, t. II, p. 241.

2. Paul Marcoy, *Voyage dans les Andes*, 2 vol. in-12.

3. *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales,* faicts par Jean Mocquet, garde des singularitez du Roi aux Tuilleries (sic). Rouen 1645, p. 124.

Pour nous donner du reste une idée de la multitude extraordinaire de ces oiseaux, Antoine Biet, qui écrivait sa relation en l'année 1664, s'écrie : «Il y a si grande abondance de toutes ces sortes d'oyseaux, qu'il y a des Islets qui en sont tout remplis. Quelques-uns, ajoute-t-il, semblent *tout en feu* quand ils sont couverts de Flamans. » Ce serait bien vainement qu'on chercherait à trois lieues de Cayenne ces beaux oiseaux, au plumage splendide, que le digne prêtre de Sainte-Geneviève de Senlis y admirait, on ne les trouve pas plus aujourd'hui que « *les aigrettes* qui portent cette plume si rare sur leur teste qui sert d'ornement aux Rois [1] ! »dont notre missionnaire célèbre l'élégance.

Au temps de ce bon ecclésiastique, la taxidermie était pour ainsi dire ignorée. On admirait les colibris, mais on ignorait l'art de les préparer; on se contentait de les faire sécher «pour en faire des pendants d'oreilles aux dames.»On était, dès lors, cent fois plus habile au Mexique, rien qu'en y suivant les indications d'une ancienne industrie. Non-seulement on savait y conserver la dépouille des oiseaux, mais ce qui fait de nos jours une fabrication destinée à une certaine importance, et dont on attend les plus heureux résultats, se pratiquait à la grande admiration des Espagnols : on vendait du drap de plumes, simulant le plus riche écarlate. Malheureusement les naïfs conteurs qui nous ont conservé ces détails, se contentaient d'en admirer les produits; ils se taisent d'une façon absolue sur les procédés mis en pratique par les Indiens pour les obtenir. Peut-être n'eussent-ils pas été complétement inutiles à nos fabricants modernes, car bien des gens l'ignorent encore, on fait aujourd'hui en France de véritable drap en plumes [2]; on en faisait au Mexique et en Californie dès le XVI^e^ siècle, mais ceci ne se rapporte qu'à l'industrie, retournons à la branche de l'art dont jusqu'à présent nous nous sommes occupé.

1. *Voyage de la France équinoxiale*, à Paris, chez Clouzier. Paris 1664, in-4°, page 345.

2. Voyez *le Journal d'Agriculture pratique, moniteur des Comices, etc.*, 38^e^ année. Année 1874, t. I. Dans un article infiniment curieux, M. H. de la Blanchère prouve qu'on perd annuellement, et sans aucun profit, des sommes énormes en ne recueillant point, comme on devrait le faire, ce qu'il appelle l'édredon artificiel, c'est-à-dire les barbes des plumes diverses, que nous laissons perdre. Il veut que nos ménagères, accompagnées de leurs enfants, armés de ciseaux, fassent provision suffisante de cette matière. « Pour faire un mètre carré, dit-il, de drap de plume, beaucoup plus léger et plus chaud que le drap de laine, il faut 700 à 750 grammes de la matière que nos ménagères vont faire. Or, en France, rien qu'en France, nous perdons par année de 5 à 6 millions de kilogrammes de duvet désagrégé,p.18.» Nous ajouterons à cette note curieuse que la fabrication du drap de plumes, en France, n'est pas une nouveauté, nous en trouvons la preuve dans le Mercure de l'an 1770.

## III

### LES AMANTECAS DU MEXIQUE. LEUR ORIGINE, LEURS TRAVAUX. L'ARTE PLUMARIA APPLIQUÉ, ABONDANCE PRODIGIEUSE DU PRODUIT DES VOLIÈRES IMPÉRIALES.

Les plumes brillantes qui formaient une partie notable du trésor de Montézuma, étaient livrées journellement à des artistes qu'on désignait sous le nom d'*Amantecas*. Ces mosaïstes, si différents de ceux de l'Italie, formaient une école nombreuse qui succédait à des artistes contemporains des grands monuments de l'Amérique centrale. Il y avait chez les Toltèques et chez les peuples divers dont se composait l'Empire Maya, des Amantecas, dont les œuvres fragiles avaient été nécessairement détruites par le temps, mais qui, si l'on s'en rapporte au dire de Bernardino de Sahagun, n'auraient pas pu se comparer davantage aux œuvres du XV^e^ et du XVI^e^ siècle que les Taddeu Gaddi, les Margaritone ou les Cavallini n'eussent pu être mis en parallèle avec les maîtres du temps de Léon X. Une fois qu'on aura bien voulu nous passer cette apparente exagération, placée ici pour faire saisir notre pensée, bien plus que pour vanter outre mesure de simples ornemanistes, qui n'avaient rien à faire avec le grand art, nous dirons ce qu'étaient les Amantecas, sous Netzahuatlcoyotlzin et sous Montézuma.

Le luxe des plumes portées par les guerriers mexicains et attestant la splendeur de leur triomphe n'étala jamais plus de magnificence qu'au XV^e^ siècle. Les vieilles chroniques que l'on consulte si peu et qui sont dues aux successeurs des souverains Aztèques, nous font voir les héros de l'Anahuac marchant enveloppés dans un flot de plumes brillantes au moment où ils se rendaient triomphalement sur la plate-forme de leurs sanglants Teocallis, pour y accomplir en actions de grâce d'épouvantables sacrifices : Fernando Alba Ixtlilxochitl, par exemple, nous montre un de ces souverains tellement recouvert de la dépouille magnifique de certains oiseaux qu'elle devait effacer l'éclat des pierreries : il va plus loin, et dans une autre portion de son histoire, celle qui est consacrée à l'éducation des rois, il nous fait voir que l'art délicat consistant à travailler les plumes, n'était pas dédaigné par les princes eux-mêmes. « A l'ouest des Temples, dit-il, on voyait un édifice avec une cour, une salle et des chambres : on le nommait Tlacotko; c'était là qu'on élevait les enfants du Roi, qui y demeuraient avec leurs maîtres et leurs gouverneurs, qui leur enseignaient la morale ainsi que toutes les

sciences, tous les arts connus à cette époque, même ceux de travailler l'or, les pierreries et les plumes [1].»

Parmi les souverains qui faisaient leur occupation ou plutôt leur délassement de cette délicate industrie, il en était un qui avait acquis dans les régions d'alentour une renommée particulière, c'était le roi du Mechoacan, que l'on désignait sous le nom du Calzonzi. Celui qui régnait à l'époque de la conquête, avait fait fleurir à un tel degré l'arte plumaria dans ses États, que nul pays ne pouvait lui être comparé sous ce rapport. C'était bien chez lui que le travail en plumage, comme on disait alors, était recommandé à l'égal des *travaux agricoles;* le Mechoacan occupait la pente occidentale de la Cordillère d'Anahuac et il s'étendait depuis le rio de Zacatula jusqu'au port de la Navidad, les monts de Xala et de Colima formaient ses limites sur un autre point. C'était dans ce fertile territoire peuplé d'oiseaux aux plumages ravissants que florissait principalement l'art d'employer les plumes tel que l'Italie l'admira à l'époque où l'Italie comptait dans son sein tant de grands maîtres.

Les ouvriers en plumes marchaient les égaux, s'ils n'étaient les supérieurs des lapidaires. Ils formaient dans l'Empire une communauté, vivant à Mexico, dans des rapports de franche amitié, avec celle des Marchands qui était particulièrement honorée, comme personne ne l'ignore, et que l'empereur avait favorisée en lui accordant d'immenses priviléges [2].

Les Amantecas suivaient des rites religieux qui leur étaient particuliers. Ils rendaient surtout hommage à un dieu qu'on désignait dans leur Panthéon sous le nom de *Coiotlinacoatl*. Ce dieu, malheureusement, n'était pas plus clément que les autres divinités adorées dans le pays. Nonobstant le culte gracieux dont il devait être l'objet, il exigeait de sanglants sacrifices. Deux fois par an, on immolait des victimes humaines devant ses autels, et si les Amantecas n'avaient pas pu se procurer, grâce aux hasards de la guerre, des malheureux destinés à ce genre d'immolation, on achetait des esclaves destinés à les remplacer. Ces victimes qu'on honorait avec une piété religieuse avant de les faire mourir, portaient le nom de *Taaltitlin*. La confrérie de Saint-Luc, dont

1. Voyez *Histoire des Chichimèques ou des anciens rois de Tezcuco,* — faisant partie des *Voyages, Relations et Mémoires originaux, pour servir à l'histoire de la découverte,* publié par Henri Ternaux Compans, t. I, p. 258.

2. F. Bernardino de Sahagun, *Historia de Mexico*, publicada por Bustamante, t. II, p. 293. — Voyez aussi Lord Kingsborough: *Antiquities of Mexico.* 9 vol. gr. in-f°, à l'article qui a été consacré au P. Bernardino de Sahagun.

tout le monde connaît chez nous les paisibles habitudes, ne se doutait pas, à coup sûr, qu'il y eût, par de là l'Océan, une compagnie de véritables artistes demandant ses inspirations à un culte si sanglant.

Outre le talent rempli de patience et d'observations méticuleuses, que l'on voyait journellement déployer par les Amantecas, qui se montraient, avant tout, d'habiles taxidermistes[1], on exigeait de ces artistes une rare instruction et des connaissances locales qu'au premier abord nous ne soupçonnons pas. Destinés à reproduire dans leurs tableaux les devises des tribus et des chefs, chargés journellement d'orner les rondaches de certains guerriers renommés, ils ne devaient ignorer aucun des emblèmes du culte sanglant de Wuitzilopuchtli, le dieu des combats, et leurs symboles figuratifs devaient être puisés aux sources les plus vraies. En dehors du matériel de l'art, il y avait là, on le voit, des études sérieuses à faire, et pour y parvenir il était indispensable de se mettre au courant des caractères figuratifs dont se composait l'écriture mexicaine, que si peu de savants savent interpréter aujourd'hui.

A l'époque où Bernardino de Sahagun écrivit ses admirables mémoires sur une nation dont il voyait avec douleur s'éteindre l'art si original et si différent de celui qu'on admirait en Europe, les ateliers des Amantecas étaient encore fort nombreux. On sait avec quel soin ce digne religieux s'enquérait des moindres traditions du peuple vaincu, il nous a tracé en quelques mots l'exposé de ce que l'on exigeait de l'artiste qui voulait s'acquérir une réputation durable par ce genre de travail.

« L'artiste en plumes, dit-il, est unique; il doit être habile et ingénieux en son office! Pour qu'un tel ouvrier soit estimé, il faut qu'il se montre diligent au travail, fidèle et rempli d'imagination. Il faut qu'il n'éprouve aucun embarras pour réunir et fixer les plumes, pour ménager les tons des diverses couleurs qu'elles présentent, pour les appliquer selon ce que le goût lui suggère. Celui qui ne suit point les préceptes voulus n'est qu'un rude artisan qui ne mérite aucune réputation; il gâte tout ce qu'on lui commande. »

Pour se faire quelque idée des difficultés innombrables que l'Aman-

1. Les Amantecas excellaient de telle sorte à monter les oiseaux, qu'à eux seuls appartenait l'honneur de décorer le casque royal de l'emblème guerrier dont se parait Montezuma devant son armée. L'historien indien Tézozomoc représente ce souverain attendant des ambassadeurs qui venaient demander la paix: « Il était revêtu d'une armure magnifique; au sommet de son casque brillait un oiseau appelé *Tlauhquechol-tintec* qui paraissait sur le point de s'envoler. » Voyez l'*Histoire du Mexique*, par don Alvaro Tezozomoc, traduite sur un manuscrit inédit par Henri Ternaux Compans, t. II, p. 86.

teca devait rencontrer dans l'exécution matérielle de ses chefs-d'œuvre, il faut avoir présent à la pensée l'absence absolue d'ustensiles en acier tels que nous les connaissons. L'usage des ciseaux et des pinces métalliques leur était inconnu, et c'était par des fragments d'Ixtli ou d'obsidienne, dont, au besoin, ils savaient fabriquer d'admirables rasoirs qu'ils suppléaient à ces instruments. Le bambou qu'on sait ployer à tant d'usages divers, leur donna des pinces d'une certaine précision ; les gommes agglutinatives leur étaient fournies en abondance par les arbres de leurs forêts. Ce matériel fut suffisant pour l'exécution de leurs minutieux chefs-d'œuvre.

Ils remplaçaient très-probablement certains outils dont les mosaïstes font usage; enfin ce que l'on a appelé improprement le cuivre trempé les a servis, n'en doutons point, dans quelques parties de leur travail. Les vrais chefs-d'œuvre qu'ils ont produits sont incontestables, et il faut qu'ils aient été bien vivement appréciés dans le pays où ils ont été exécutés, pour que les écoles d'Amantecas aient poursuivi leurs patients travaux jusqu'au début de ce siècle.

Torquemada est malheureusement le seul qui nous ait donné des renseignements quelque peu précis sur la façon dont s'exécutaient les grands tableaux sortis des ateliers mexicains. Pour parvenir à la perfection du dessin dans l'œuvre qu'on entreprenait, un patron était préparé, comme cela avait lieu d'ailleurs chez nous à l'égard des tapisseries compliquées : les points d'intersection où les plumes devaient être fixées se comptaient forcément avec le soin le plus minutieux.

Nous l'avons déjà laissé entrevoir, c'était surtout dans le Méchoacan que se rencontrèrent après ceux de Tetzcuco les plus habiles mosaïstes en plumes. Au temps des anciens rois, ils se bornaient en général à représenter des fleurs, des animaux, des oiseaux surtout, et c'était avec des broderies de ce genre qu'ils fabriquaient des mantes et des vêtements sacerdotaux pour les prêtres des téocallis. Des couronnes, des mitres, des chasse-mouches sortaient de leurs mains et étaient offerts en présents aux souverains.— Quelque temps après la conquête, lorsque les tableaux des grands maîtres furent introduits par le haut clergé, dans le vaste empire que Fernand Cortez venait de soumettre à l'Espagne, l'art des mosaïstes en plumes prit un développement qui frappa de surprise les contemporains d'Antonio del Rincon et de Juan Arphe eux-mêmes ; rarement ces tableaux étaient exécutés par un seul artiste ; le travail se divisait au contraire à l'infini. Parfois vingt Amantecas se réunissaient pour copier une toile d'une certaine dimension, et le ta-

bleau qu'on devait reproduire se partageait en autant de parties qu'il y avait de mosaïstes : chacun emportait dans son atelier le fragment dont la reproduction lui était confiée, et à un jour convenu l'artiste rapportait son travail au centre de la réunion. Les divers fragments étaient alors assemblés avec un soin méticuleux, et le tout était joint avec un art si extraordinaire qu'en contemplant l'ensemble du tableau, on n'eût jamais supposé que plusieurs mains se fussent réunies pour former l'admirable travail qu'on avait sous les yeux [1].

Qu'avaient-ils à représenter dans ces mosaïques? C'étaient toujours les dieux de l'Olympe aztèque, où figuraient presque autant d'oiseaux que de divinités. En tête il faut citer le dieu le plus redouté de la mythologie mexicaine, ce terrible Witzilopuchtli par exemple, dont on n'apaisait les fureurs sanguinaires qu'en multipliant les hécatombes humaines; il avait toujours pour compagnon, le plus brillant, le plus colérique, le plus turbulent des habitants de l'air dont il portait même le nom. Le Colibri, ou l'oiseau-mouche, figurait à l'un de ses pieds, dans certaines représentations fantastiques, comme une sorte d'aiguillon lumineux destiné à ranimer la fureur du dieu. Écoutons la description que nous en donne un de nos plus brillants écrivains et l'on comprendra mieux le symbole. « La vie chez ces flammes ailées, a dit Michelet, le Colibri, l'oiseau-mouche, est si brûlante, si intense, qu'elle brave tous les poisons. Leur battement d'ailes est si vif que l'œil ne le perçoit pas; l'oiseau-mouche semble immobile, tout à fait sans action. Un *hour hour* continuel en sort, jusqu'à ce que, tête basse, il plonge du poignard de son bec au fond d'une fleur, puis d'une autre, en tirant les sucs et pêle-mêle les petits insectes : tout cela d'un mouvement si rapide que rien n'y ressemble; mouvement âpre, colérique, d'une impatience extrême, parfois emporté de furie, contre qui? contre un gros oiseau qu'il poursuit et chasse à mort, contre une fleur déjà dévastée à qui il ne pardonne pas de ne point l'avoir attendu. Il s'y acharne, l'extermine, en fait voler les pétales [2]....»

Parmi ces deux cent soixante dieux dont il est si malaisé d'énumérer les noms barbares, Tezcatlipoca est complétement revêtu de la dépouille d'un oiseau, et, comme il nous est dit, le nom que porte ce génie divin fait allusion « à la réunion des pattes de coq et de pieds humains. » Tezcatlipoca railla jadis la première femme

1. Torquemada : *Monarchia indiana*. 3 vol. in-f°.
2. Voyez l'*Oiseau*, édit. de 1856, p. 85.

qui avait péché, il a conservé jusqu'au XVI^e siècle son symbole.

Thipetopec, le fidèle compagnon de Quetzalcohuatl, est ceint d'une large couronne de plumes; Tchalcthihuitztli, la Vierge mère, la *pierre précieuse du Ciel*, porte sur sa tête une aigrette. Nous nous arrêtons à dessein dans cette énumération qui pourrait bientôt fatiguer le lecteur, nous avons prétendu seulement rappeler ici un symbole dont la fréquente apparition est particulière à cette mythologie, et que n'ignoraient point certainement les artistes patients et habiles de Mexico [1].

Mais après le XVI^e siècle, le temps ne tarda pas à venir où les mosaïstes mexicains, beaucoup mieux outillés, perdirent leur originalité propre. Ils ne firent plus guère autre chose qu'exécuter des sujets chrétiens. Ce qu'il y avait d'éphémère dans leur art finit d'ailleurs par les dégoûter. Plusieurs de leurs mosaïques avaient été envoyées cependant à Rome, où elles avaient obtenu un légitime succès. « Ils peignent mieux que nous, dit Torquemada, et avec leurs plumes, ils font des figures de Saints. J'en ai vu deux naguère que des religieux qui ont passé par ici portent au Très Saint Père Paul III. » Le bon Franciscain ne s'étend malheureusement pas davantage sur l'art qui nous occupe, et j'avouerai franchement que son autorité en pareille matière n'offre pas toutes les garanties possibles; il n'hésite pas toutefois à témoigner son admiration sincère pour ces œuvres de l'art indien, qui après tout n'étaient que des copies; et pour faire comprendre l'estime où elles étaient aux yeux de ses contemporains, il se hâte d'ajouter: «elles sont plus belles que si on avait employé l'or ou l'argent pour les exécuter.» Ces paroles par trop naïves du vieil historien prouvent assez le fond qu'il faut faire sur ses connaissances en fait de beaux-arts, ou simplement d'ornementation.

Les grandes mosaïques en plumes dont nous venons de rappeler la perfection furent en effet présentées à Paul III, et elles ne contribuèrent pas médiocrement sans doute à dissiper dans l'esprit de ce Souverain Pontife les bruits méprisants qu'on répandait sur les nations indiennes que Fernand Cortez venait de soumettre à la couronne de Charles-Quint. C'est à ce Pape en effet que revient la gloire d'avoir

1. Voyez Boturini Benaducci (Lorenzo). Idea de una nueva historia general de la America septentrional fundada sobre material copioso de figuras, symbolos y caracteres. Madrid, 1746, in-4°.

Voyez également pour la disposition des symboles que devaient rappeler les mosaïstes mexicains, l'immense ouvrage de lord Kingsborough: *Antiquities of Mexico*, Lond. 1830, 9 vol. in-f° max., puis Ad. de Longperier: ***Notice des monuments exposés dans la salle des Antiquités mexicaines.*** Paris, 1852, in-12.

promulgué, en 1537, la bulle fameuse qui réhabilitait une race entière. Les Indiens étaient aux yeux des vainqueurs de véritables animaux. On pouvait les rendre esclaves sans merci, et les tuer sans remords; Paul III leur rendit une âme et leur restitua la dignité humaine [1].

Quelques années après, sous Sixte-Quint, des œuvres nouvelles dues au travail des plus habiles Amantecas furent apportées au Vatican; elles causèrent une vive admiration et la chronique affirme qu'en présence d'une tête de saint François dont la beauté excita chez lui une véritable surprise, le Pape voulut toucher de ses mains le beau portrait copié par les artistes du Mexique. Il se refusait à croire que la mosaïque en plumes pût arriver à ce degré de perfection et il crut un moment, à ce que l'on affirme, à quelque supercherie [2].

On parle de grandes copies de tableaux de Léonard de Vinci et de quelques autres maîtres, exécutées au XVI^e^ siècle par le procédé dont nous nous occupons. Tout reste dans le vague malheureusement lorsqu'il faut citer des spécimens de cet art aujourd'hui perdu. M. Bustamante nous affirme bien, dans les notes dont il a enrichi l'œuvre de Sahagun, que les Amantecas ont poursuivi leur patient travail jusqu'aux premières années de ce siècle; peu à peu ces divers ateliers se fermèrent; il n'en subsistait qu'un seul vers 1840 dans une petite ville peu connue, nommée Patzguaro, appartenant au diocèse du Mechoacan, et encore y travaillait-on fort peu. Le plus remarquable des mosaïstes en plumes qui aient vécu en ces derniers temps portait un nom espagnol, ce qui ne voudrait pas dire cependant qu'il n'eût pas du sang indien dans les veines. José Rodriguez présenta au Congrès mexicain un tableau représentant les armes de la République. Cette œuvre nationale

1. La bulle commence par les belles paroles, *véritas ipsa, quæ nec falli nec fallere potest.* Elle fut rendue sur les instances d'un homme qu'on a trop oublié et dont le nom doit être placé à côté de celui de Las Casas, le P. Domingo de Betanços, né à Lein à la fin du XV^e^ siècle, mort à San Lucar en 1549. On ne peut se figurer par quelle série de luttes et de travaux passa cet ami des Indiens pour que les priviléges qu'on accorde à l'âme humaine leur fussent rendus. On peut lire à ce sujet l'article que nous avons consacré à cet ardent missionnaire dans la *Biographie générale*, publiée chez MM. Didot. Le nom de Domingo Minaya doit être associé dans les annales américaines au grand nom de Betanços.

2. Cet art subsistait si bien encore au XVII^e^ siècle que le fameux Gemelli Carreri en vit des spécimens en 1697, lors de son passage à Mexico. Voyez le t. VI de son voyage autour du monde. J. R. Carli nous parle dans ses *Lettres américaines* (t. I, p. 281) de l'admiration ressentie par Bergmann à la vue d'un éventail mexicain parsemé de figures exécutées en plumes. « De ma vie, s'écriait le vieux minéralogiste allemand lorsqu'il rappelait ce souvenir, je n'ai rien vu de si beau ! »

lui fut payée 800 pesos, somme assez considérable pour faire supposer qu'on lui accordait une certaine valeur au point de vue de l'art.

On nous a affirmé que le musée naissant de Mexico, confié naguère aux soins d'un Américaniste distingué, M. Ramirez, possédait encore quelques fragments de ces mosaïques éphémères remontant aux temps de la conquête.

## IV

### L'ARTE PLUMARIA AU YUCATAN, AU GUATEMALA ET AU PAYS DES ZAPOTÈQUES.

L'histoire de l'art chez les grands peuples américains qui précédèrent les Aztèques et qui leur transmirent en partie leur civilisation est encore à faire. Grâce à de studieuses investigations néanmoins, on admire aujourd'hui les vastes monuments toltèques empreints d'un style si original et parfois si grandiose, et l'on n'ignore plus que les grandes salles de leurs palais abritaient des peintures murales dignes d'attirer l'attention à l'égal pour ainsi dire de l'architecture et de la statuaire. Les pages sincères des Dupaix, des Catherwood, des Stephens et de tant d'autres voyageurs zélés nous le prouvent. Nous nous sommes bien gardé de nous imposer une tâche pareille à la leur, car son examen demanderait des développements infinis. Nous nous renfermons dans une spécialité bien modeste à coup sûr, mais dans ce rapide essai, presque aussi léger que la matière qui en fait l'objet, nous tenons à ce qu'il y ait le moins de lacune possible. Nous dirons donc un mot de l'ornementation en plumes telle qu'elle était pratiquée dans Palenqué, dans Uxmal et dans Chichen-Itza: elle remontait, nous dit Sahagun, au VIII^e^ siècle.

Un vieux maître toscan, le Ghirlandajo, appelait la mosaïque la *peinture pour l'Éternité*. Il faut appeler la mosaïque en plumes la *peinture d'un jour;* mais pourquoi la laisser s'éteindre sans en dire un seul mot? On a bien fait l'histoire de la dentelle et à chaque instant il est question dans les livres consacrés aux beaux-arts des tapisseries éphémères des Gobelins. Nous ne sommes pas exigeants, nous ne réclamons pour nos artistes américains qu'un souvenir! Un souffle a fait disparaître leur œuvre, tels sont hélas! les travaux de l'humanité, que les ruines américaines, qui semblaient indestructibles, n'ont pas eu pour ainsi dire plus de durée que les œuvres fragiles des Amantecas.

Les anciens textes exhumés nous prouvent aujourd'hui que, si les artistes mexicains dont nous avons signalé les œuvres délicates étonnèrent à bon droit les vieux maîtres de l'Italie, ils avaient reçu leurs premiers enseignements des peuples mystérieux dont nous recherchons aujourd'hui l'origine. Rien ne nous est resté de cet art primitif.

Toutefois aucun doute ne peut nous rester sur la faculté que les peuples toltèques avaient de peindre en nuançant les plumes qu'ils employaient à mille autres industries. Il y a mieux, ils possédaient la mosaïque en pierres dures, celle que le vieux Ghirlandajo a si bien caractérisée. Il suffit en effet d'ouvrir le grand ouvrage de Waldeck, qui fait revivre, à l'aide d'un peu de bon vouloir, les ruines du Yucatan, pour avoir la preuve (et cette fois elle est sincère dans l'exécution) que les peuples anciens de la presqu'île possédaient l'art de la mosaïque. Un masque monochrome de grandeur naturelle représentant le *facies* terrible de Xiuteuchtli, le dieu du feu, nous le prouve [1]. Toutefois, cette figure resplendissante exécutée presque exclusivement avec de petites turquoises et des fragments de jade, ne répond à la question qu'à demi, les tons des pierres n'ont aucune diversité; il en est presque de même d'une autre tête voisine de celle-ci, à laquelle l'artiste indien a imprimé le caractère d'horreur cadavérique, auquel ces peuples s'étaient si bien accoutumés. Les pierres offrent ici plus de diversité, et le regard sinistre de cette tête de mort est obtenu au moyen de deux quartz luisants qui ont été admirablement choisis par le vieux mosaïste, pour faire passer dans l'âme le sentiment de l'effroi. A ces deux têtes se joint un instrument de sacrifice armé d'un silex, dont le manche est d'un travail plus précieux encore; les turquoises taillées jouent ici le rôle principal, mais des pierres blanches, rouges et blanches, habilement disposées, indiquent que l'artiste n'ignorait nullement les principales ressources de son art.

Les Yucatèques, tous les peuples si avancés qui parlaient la langue Maya, pratiquèrent, on n'en serait douter, la mosaïque en plumes, mais ce ne fut jamais, nous le croyons, sur une si grande échelle, et avec le même succès qu'à Tetzcuco, à Ténotchitlan, l'ancien Mexico et dans les États du Calzonzi. L'abbé Brasseur de Bourbourg nous dit bien dans son dernier ouvrage : « Les antiques mayas ornaient de brode-

1. Voyez l'ouvrage intitulé : ***Monuments anciens du Mexique.*** Palenqué et autres ruines de l'ancienne civilisation. Collection de vues, bas-reliefs, morceaux d'architecture, coupes, vases, etc, dessinés d'après nature et relevés par M. de Waldeck, texte rédigé par M. Brasseur de Bourbourg. Paris, 1866, gr. in-f°.

ries et de plumes leurs vêtements [1].» Dans un autre volume, il rappelle qu'on offrait aux dieux des œuvres en plumes en même temps qu'on leur présentait des pierreries [2]. Mais un paragraphe du profond Sahagun nous démontre d'une façon absolue que les plumes riches (*las plumas ricas*) ne parurent guère dans les ateliers qu'au temps du célèbre Ahuitzotl ; ce furent des marchands que l'on désignait sous le nom très peu euphonique de Técunenenque, qui les apportèrent; alors apparurent les œuvres délicates [3] : ceci nous reporte au xv[e] siècle. Il paraîtrait également que, loin de posséder des manufactures de plumes brillantes, telles que celles du roi de Mexico chez lequel d'admirables volières en fournissaient d'innombrables quantités, les Toltèques se contentaient en général, pour l'ornementation des ouvrages destinés à figurer dans les temples et dans les palais, de plumes blanches et noires arrachées aux gallinacés, aux oies et aux hérons. Les plumes vertes surdorées auxquelles la légende religieuse attachait un si haut prix, étaient réservées à la majesté royale, et la loi qui défendait la vie de ces beaux oiseaux ne donnait point par malheur le moyen de les multiplier.

L'inventaire des plumes resplendissantes ou richement colorées que l'on peut livrer au travail, est plus facile à faire qu'on ne le croit généralement, ces éléments de tant d'œuvres délicates sont toujours rares. Rien de moins aisé en effet que de réunir à point nommé et en quantité suffisante des plumes précieuses pour en fabriquer un ouvrage d'art de quelque valeur. Celles que fournissent les tangaras, les cassicans et les manakins, familles si merveilleusement colorées par le soleil des tropiques, sont moins communes qu'on ne le suppose, et M. de Humboldt lui-même a déjà fait remarquer avec sa sagacité habituelle que ces parures sauvages coûtaient plus d'efforts à acquérir et à conserver qu'on ne l'admet d'habitude. Ces livrées superbes, qui frappent les imaginations les moins cultivées, se mêlèrent de bonne heure aux idées religieuses des Toltèques; on adora ce qu'on avait admiré. Restent sans contredit les phalanges innombrables des Psittacidés, parmi lesquels figurent les Aras bleus et incarnats. — L'Ara, dans l'Amérique centrale, était revêtu d'un caractère vraiment divin ; on ferait un vo-

1. Voyez Landa (Diego de). Relation des choses de Yucatan. Paris, 1864, in-8°.

2. *Le Popol Vuch.* Le livre sacré et les mythes de l'Antiquité américaine, Paris, 1861.

3. Bernardino de Sahagun, Historia general de las Cosas de la nueva España, t. II, p. 293.— Édict. de Bustamante.

lume des légendes poétiques qui se rattachent à ce splendide volatile et ce qu'il y a de vraiment curieux c'est que, datant des temps les plus anciens, elles se sont propagées d'âge en âge jusqu'à notre époque. Si les plumes d'Ara sont un objet de parure chez tous les peuples américains, ce sont aussi des objets dignes aux yeux des Indiens d'une réelle vénération. Le culte des oiseaux s'est bien certainement modifié, dans les régions où il se pratiquait avec le plus vif enthousiasme; celui de l'Ara n'a point complétement disparu de certaines localités [1]. Lorsqu'il vient à énumérer les divinités Zapotèques, l'abbé Brasseur de Bourbourg s'exprime à peu près ainsi sur le culte qu'on pratique parfois à Oaxaca chez les Indiens de la vallée : entre autres divinités, on trouve encore le souvenir d'un Ara couleur de feu, auquel personne ne refusait son adoration. Un dieu s'était incarné dans cet oiseau, disait-on, et il était descendu directement des cieux comme un météore. Il y avait parmi les Zapotdèques des espèces d'ermites, qui passaient en extase et en poétiques méditations devant cette divinité ailée, habitant, chose étrange, une caverne obscure, ou simplement dans une hutte grossière, édifiée au milieu des bois. L'oiseau était placé simplement sur un autel rustique et n'en bougeait guère. Non-seulement ces tristes solitaires dont nous venons de parler se macéraient en sa présence, mais ils se tiraient du sang de certaines parties du corps pour lui faire honneur. S'ils le baisaient parfois, c'était à genoux et avec les dehors d'une vénération profonde, « ils lui présentaient, ajoute notre auteur, avec l'offrande de leurs prières, un sacrifice de fleurs et de Copal. »De nos jours, paraît-il, on retrouve dans les mêmes contrées ce sentiment religieux empreint d'admiration passionnée. L'abbé Brasseur de Bourbourg a pu constater dans ses derniers voyages la persistance du culte inspiré par cet oiseau magnifique. Les Indiens d'Oaxaca [2] dont les ancêtres avaient édifié de si beaux temples et qui obéirent durant si longtemps à d'antiques traditions avaient conservé pour ce dieu étrange tout leur respect jusque vers le milieu du XVII^e^ siècle. Non-seulement ils l'honoraient dans des lieux réservés et qu'ils croyaient secrets, mais des prêtres fanatiques voués exclusivement à son culte mêlaient leur sang au grain dont on nourrissait l'oiseau sacré. Sans respect pour son plumage éclatant, sans pitié pour ses adorateurs bénévoles, un moine es-

1. Antonio de Herrera. Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y tierra firme del mar Oceano. Madrid, 1726-30, 4 vol. in-f°.

2. Voyez les magnifiques et gigantesques photographies exécutées par M. Charney, à travers tant de difficultés et même de périls.

pagnol entra un jour dans le temple où il semblait écouter, avec la gravité comique qu'on lui connaît, les prières de ses affidés et lui tordit le col. Ainsi finit le culte du dieu Ara.

On n'adore plus le Quetzal, mais on l'admire toujours, et cette admiration persistante des peuples civilisés le fera bientôt disparaître des grandes forêts du Guatemala, dont il est le plus bel ornement. Que de traditions poétiques il réveille encore dans le cœur de l'Indien, lorsqu'il contemple les sillons de lumière que laisse après lui l'oiseau sacré sous les grands bois. Symbole d'une religion effacée qui précéda le culte sanglant des Aztèques, représentant visible d'un prophète législateur, qu'on l'appelle Votan, Cucumatz, Zamnà ou Quetzalcoatl[1], les plus pures traditions de l'Amérique centrale se rattachent à lui, et quant à sa beauté, le seul oiseau qu'on lui oppose chez nous, est l'oiseau de paradis. — Au Yucatan et au Guatemala, ses plumes, d'un vert splendide, ornaient le bandeau des rois; dans le Mexique, où on l'importait, elles étaient considérées comme une richesse publique. Dans la seule région de l'Amérique où cet oiseau prend naissance, la peine capitale était réservée à celui qui le faisait mourir. On a constaté que cette législation rigoureuse fut en pleine vigueur jusqu'au XVI^e^ siècle. Herrera affirme le fait, comme on peut s'en assurer en lisant sa quatrième décade, et M. Arthur Morelet rapporte cette circonstance curieuse dans son intéressant voyage au Guatemala. On était parvenu à s'emparer des Quetzal qui volent très-bas, en employant certains appareils dont les Indiens avaient le secret. On les dépouillait (en prenant des précautions infinies) des quelques plumes élégantes qui leur donnent tant de grâce et tant de majesté; puis, l'oiseau-symbole était rendu à la liberté. Comme le Quetzal ne saurait vivre en domesticité, et que ses belles plumes caudales formaient l'un des plus riches tributs prélevés par les empereurs du Mexique sur les États voisins, ceux-ci apportaient les soins les plus minutieux à la conservation du bel hôte de leurs forêts. Si le courouco pavonin (*trogon pavoninus* de Themminck), qui n'est autre que le Quetzal [2], ne devait figurer que sous les vitrines de nos musées, il n'y aurait rien à redouter pour l'extinction de son espèce, mais toutes les villes d'Europe se disputent aujourd'hui ses riches dépouilles; l'Indien lui-même oublie les poétiques traditions qui le rendaient sacré à ses yeux; il le tue sans rémission après l'avoir adoré. Plût à Dieu qu'il fût encore à leurs yeux un messager divin. On le res-

1. Voy. l'intéressant opuscule de M. de Charencey, intitulé : Votan.
2. Voyez le *Règne animal*, de Cuvier.

pecterait peut-être dans ses profondes solitudes, comme on respecte en Russie le ramier, symbole du Saint-Esprit.

La même crainte ne peut heureusement pas être manifestée à l'égard d'un oiseau charmant, que les religions antiques de l'Amérique avaient revêtu de leur symbole, et que sa multiplicité rend presque aussi commun au Yucatan, au Mexique et surtout au Brésil que les brillants insectes qui scintillent de toutes parts dans ces contrées. L'oiseau-mouche et le colibri présentent cette particularité, qu'ils sont aussi répandus sur certains arbres et au milieu de certains végétaux, que les fleurs au-dessus desquelles ils poussent leurs petits cris aigus dont nos vieux voyageurs, si faciles à tromper, ont comparé le son monotone à un chant mélodieux. Le col, le poitrail et les huppes des trochilidés sont de tous les matériaux employés par l'*arte plumaria* les plus riches et les plus faciles à travailler.

Au sein de ces riches campagnes, la nature a fait croître à profusion un bel arbre, célèbre dans toutes les régions de l'Amérique du Sud, c'est le jambosier (*Eugenia Jambos*) dont le colibri butine les fleurs de préférence.

Dans les harmonies de la nature, il n'y a peut-être pas un grand végétal, qui s'allie d'une façon plus élégante que cet arbre charmant, aux gracieux ébats de l'oiseau-mouche ou du colibri; ces fleurs blanches, qui elles-mêmes ressemblent à des aigrettes, frissonnent au moindre vent et semblent, en se relevant gracieusement, convier les légions de Guaynumbi à les débarrasser de leurs petits insectes et à se désaltérer en pompant les sucs emmiellés qui se trouvent au fond de leur nectaire. Ce bel arbre qu'on rencontre dans toutes les régions tropicales n'est nullement étranger à la flore du Mexique ; c'était sans doute le jambosier qui arrêtait le roi législateur de Tezcuco, le grand Neztahuatcoyotl, que les anciens écrivains espagnols ont surnommé le Salomon de l'Anahuac, et qu'on nous représente errant dans ses vastes jardins, la main armée d'une riche sarbacane, chassant les *pica-flores*, pour se délasser de ses travaux incessants, et pour grossir l'innocent trésor qu'il livrait à ses Amantecas, afin d'obtenir de leur art délicat des merveilles qu'on admira jadis, mais qu'un souffle du temps a fait évanouir à jamais.

Si dans la poétique religion des Hellènes le papillon était devenu l'emblème de l'âme, il est curieux de voir le même symbole représenté au Mexique, et même, nous le croyons, au Yucatan et au Guatemala par le colibri, en accordant toutefois à cette similitude une sorte de res-

triction. Dans le nouveau monde, ce charmant oiseau ne rappelait pas seulement aux yeux des indiens la pure essence de l'âme humaine. A leurs yeux, c'était l'âme elle-même de certains mortels favorisés des dieux et renfermés pour quelques heures sous cette enveloppe brillante, mais éphémère. Dans leur pensée, ces âmes guerrières se jouaient dans les airs pour servir d'escorte à quelque divinité.

La mission céleste du petit être prenait parfois un autre caractère ; c'était même une tradition plus aimable et plus adoucie qu'on avait à constater. Lorsque assis non loin d'un jemrosa aux blanches étamines, on voyait chacune des fleurs en aigrette de ce bel arbre resplendir du vol si animé d'un de ces charmants oiseaux, frissonnant dans son vol rapide au-dessus du calice odorant, c'était une âme immortelle qui faisait ses adieux aux plus belles choses de la création.

Dans cette légende, qui s'attache au plus petit des volatiles, ce qu'il y a de vraiment remarquable, c'est que les nations les plus civilisées du Nouveau-Monde n'avaient pas pu trouver de mots plus poétiques pour désigner un être si gracieux que les sauvages errants sans lois dans leurs forêts ; un seul mot désignait chez les Brésiliens le colibri, et ce mot était charmant : ils l'appelaient le *Guaracimba*, le cheveu du soleil.

Thomas Gage, cet ardent dominicain venu d'Angleterre, qui fit une guerre impitoyable aux faux dieux du Guatemala, à l'époque où les Indiens passaient pour être tous soumis au christianisme [1], Thomas Gage nous apprend non-seulement comment il brisait les statues vénérées des Mayas, mais il nous transmet en même temps les danses symboliques que ces peuples infortunés avaient adaptées à leur religion nouvelle. Il est curieux de voir, au point de vue où nous nous sommes placé, que l'*arte plumaria* jouait un rôle important dans ces représentations mimiques, devant lesquelles la sainte Vierge était surtout honorée. Non-seulement les Indiens qui devaient danser le *Toncontin*, se faisaient broder leurs caleçons de soie ou de *plumage*, mais on voit que les plumes brillantes des oiseaux de la contrée formaient la parure la plus riche des acteurs de ce bal religieux. « Ils portent sur le dos de grands bouquets de toutes couleurs, nous dit la vieille relation, ces plumes sont collées à une certaine petite machine qui est faite tout exprès et qui est dorée extérieurement ; ils l'attachent à leurs épaules avec des rubans, afin qu'elle tienne ferme et ne tombe pas ou ne se

1. Voyez Nouvelle relation contenant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne, ses diverses aventures ; et son retour par la province de Nicaragua. Amsterdam, 1694, t. II, in-12.

relâche point en tombant. Ils portent encore sur la tête un autre bouquet de plumes, mais moindre que celui-là, qui est attaché à leurs chapeaux ou bien à une espèce de casque, qui est peint et doré. Ils tiennent aussi dans la main un éventail de plumes, et la plupart en ont également aux pieds, en forme de petites ailes. Depuis la tête jusqu'aux pieds, ils sont presque tout couverts de fort belles plumes. »

Ces belles plumes dont nous parle Thomas Gage, ces touffes brillantes, honneur du bal sacré, dansé devant Marie, étaient, n'en doutons pas, des gerbes du Quetzal offertes à la Vierge, protectrice du Guatemala; rien n'avait changé pour ce peuple innocent que le but de ses adorations.

Un jeune écrivain, auquel nous devons une version élégante de Solis, M. Philippe de Toulza [1], a dit à propos de l'ornithologie symbolique de ces contrées, quelques paroles qui s'appliquent à merveille à notre sujet, parce qu'elles rappellent un emblème religieux également adopté par les Mayas et par les Aztèques. « Chez ces peuples qui tenaient le « feu sacré allumé sur tous leurs Teocallis en l'honneur du soleil, venir « du soleil, c'était être un Dieu. En approcher après sa mort pour lui « faire cortége au milieu des fleurs, c'était le paradis qu'ils rêvaient. « Ils croyaient que les âmes des élus s'incorporaient dans des nuages « odoriférants, ou dans de merveilleux oiseaux au chant et au plumage « incomparables pour faire leur cour au soleil. »

Personne n'ignore plus aujourd'hui que le prophète civilisateur de ces vastes contrées, Quetzacohuatl, porte un nom symbolique dont la signification n'est pas douteuse, c'est le serpent sacré revêtu de plumes. Ce dieu de l'Olympe maya et mexicain régna sur ces régions comme simple législateur. Il apparaît chez l'un et l'autre peuple porteur des mêmes attributs, et ce n'est pas sans raison, non plus, qu'on a pu dire de lui qu'il domina l'âge d'or de l'Anahuac. Prophète issu d'une autre race, symbole jadis pacifique de toutes les vertus paisibles, il n'admettait dans les sacrifices que l'offrande des fleurs et des fruits, il ne voulut imposer aux mortels que la paix, et si l'oiseau charmant qui lui est consacré rappelle sa vie errante, il dit aussi la douceur ineffable de ses préceptes civilisateurs.

FERDINAND DENIS.

*(Le second article à un prochain numéro.)*

1. ***Histoire de la conquête du Mexique***, par Antonio de Solis, secrétaire d'État sous Philippe IV, grand historiographe des Indes, nouvellement traduite et annotée d'après les travaux historiques et archéologiques les plus récents. Paris, 1868, 2 vol. in-12.

# ESSAI DE DÉCHIFFREMENT

D'UN

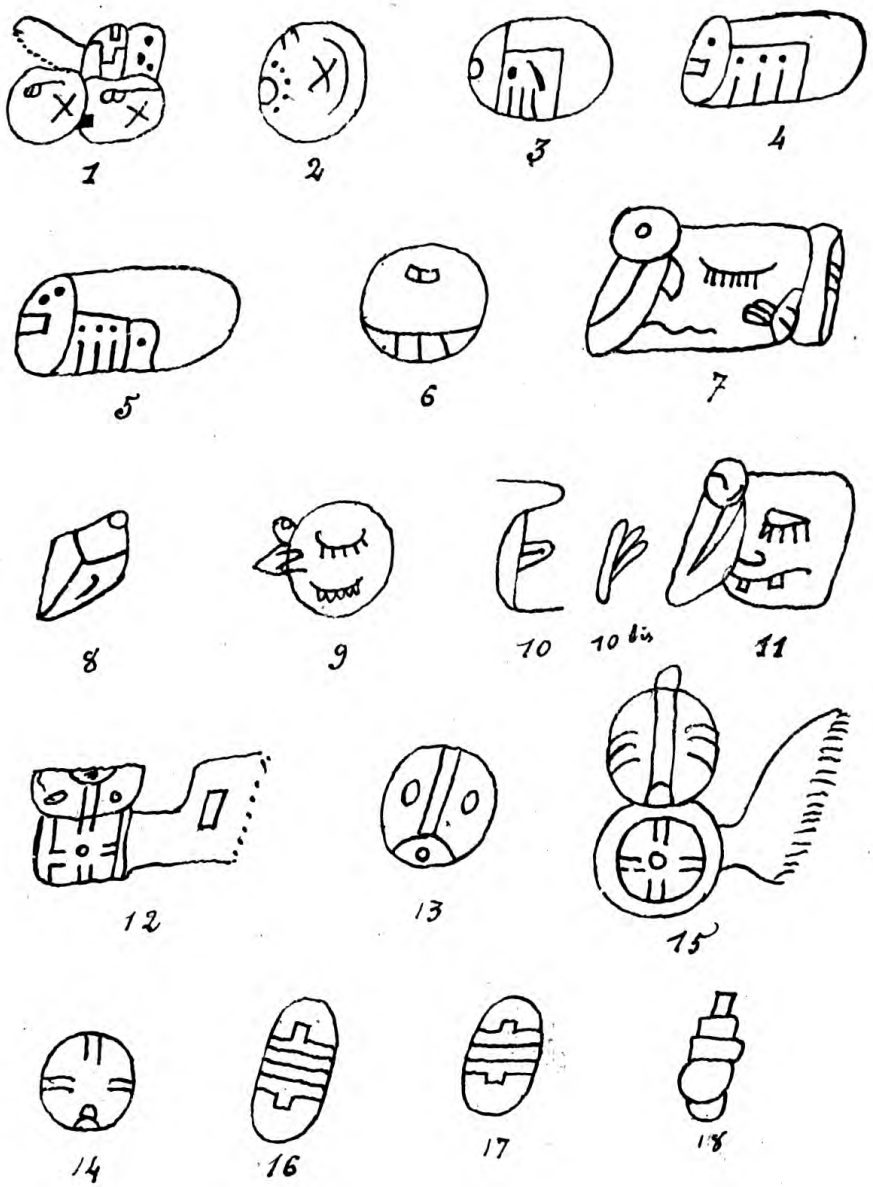
# FRAGMENT DU MANUSCRIT TROANO

---

On sait que l'écriture *Calculiforme*, ainsi appelée à cause de la forme qu'offrent les caractères qui la composent et que l'on a comparée à celle de petits cailloux, était en vigueur, lors de la découverte de l'Amérique dans les pays de langue Maya, tels que le Yucatan et régions adjacentes.

Bien que l'idiome auquel ce système graphique fût appliqué et qui n'est autre que le Maya ou Yucatèque nous soit connu par divers ouvrages, qu'il se parle aujourd'hui, quoique fort altéré et défiguré par son mélange avec l'espagnol, dans la plus grande partie de la péninsule yucatèque, néanmoins, le déchiffrement des inscriptions calculiformes semblait devoir rester à tout jamais inabordable. Nous n'avions, en effet, aucun renseignement sur la nature ou la valeur des signes dont elles sont formées. En un mot, nous n'avions point de *clef*. Heureusement, la publication par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, du manuscrit de Landa, vint changer cet état de choses. Le vieux missionnaire donnait les hiéroglyphes de jours, de mois, et la valeur de plus d'une trentaine de caractères alphabétiques ou syllabiques. Dès lors, le problème cessa d'être insoluble. Nous connaissons, en effet, la langue dans laquelle les inscriptions sont rédigées et possédons la valeur de plusieurs signes. Déterminer celle des autres, quelque nombreux qu'ils soient, n'est donc plus qu'une affaire de temps et de patience. En tout cas, l'on peut presque signaler la série de signes donnés par Landa comme l'équivalent pour les études yucatèques, de ce qu'a été la pierre de Rosette pour les études égyptiennes.

Les moyens d'investigation dont nous pouvons disposer pour l'in-


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
10 bis
11
12
13
15
14
16
17
18

terprétation des monuments du Centre-Amérique sont malheureusement encore assez restreints. Ils se réduisent aux dessins de monuments de Palenqué faits par Del Rio et insérés par Cabrera dans sa description des ruines de cette ville, à ceux de Stephens et enfin aux trois manuscrits de Paris, de Dresde et Troano qui ont, du reste, été déjà tous les trois publiés.

Nous ne parlons point ici, bien entendu, du fac-simile d'inscription de *Kabah*, inséré dans le tome I^er^ des *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*. Bien que déclarée seule authentique par M. Fr. Lenormant dans son ouvrage en voie de publication, sur l'*Histoire des Alphabets*, elle ne laisse point que de nous inspirer quelques doutes, quant à son authenticité. Avec son dessin dans lequel on a cru voir la représentation plus ou moins grossière de la partie antérieure du corps d'un éléphant, celui du génie qui semble tenir à la main un cartouche rempli de caractères, elle diffère trop notablement de tout ce que nous connaissons en fait de documents graphiques de l'Amérique ancienne, et nous ne conseillerons à aucun archéologue de la prendre comme base d'un système quelconque de déchiffrement.

Quant aux inscriptions copiées par Del Rio et dont nous avons tenté déjà l'explication de quelques caractères, dans notre *Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palenquéenne*, nous les croyons généralement, sinon toujours, exactement reproduites. Plusieurs raisons plausibles semblent pouvoir être alléguées à l'appui de cette manière de voir. D'abord, le nom de *Hunab-ku*, le dieu suprême du Yucatan, se rencontre parfaitement visible et à la place même que lui assigne Del Rio, dans la belle photographie du bas-relief de la Croix, rapportée par M. Charney. Sur ce point, nous pouvons nous considérer comme parvenus à une certitude absolue. En second lieu, il est impossible d'admettre que Del Rio qui, sans doute, ne savait pas le Maya et n'avait certes point lu le manuscrit de Landa, ait pu inventer le groupe de caractères dont la confrontation avec les signes fournis par ce missionnaire, nous a donné le nom de *Cukulcan*, le Quetzalcohuatl du Yucatan.

Nous nous attaquerons aujourd'hui à quelques groupes de caractères du manuscrit Troano, et si le résultat auquel nous sommes parvenus, semble encore minime, que le lecteur n'oublie point de quelles difficultés est encore maintenant entourée toute tentative de déchiffrement des vieilles inscriptions en langue Maya. D'abord, le catalogue de signes fourni par Landa, bien loin d'être complet, ne saurait passer

que pour une sorte de spécimen. Il ne donne guère que soixante-dix signes représentant, soit de véritables lettres, analogues aux nôtres, soit des hiéroglyphes de jour et de mois. Il ne donne presque aucun exemple de caractères syllabiques, lesquels néanmoins paraissent avoir joué un grand rôle dans le système graphique des Mayas, aussi bien que dans celui des anciens Égyptiens. En second lieu, les pays de langue Maya, qui ont occupé un rang si élevé parmi les plus policés de l'antique Amérique ne semblent jamais avoir, malgré l'identité de dialecte, constitué une véritable unité nationale.

Partagés en un nombre plus ou moins considérable de petits États souvent ennemis les uns des autres, ils pouvaient se ressembler beaucoup sous le rapport des institutions religieuses et politiques sans que cependant il leur fût possible de parvenir à un système d'uniformité absolue. Cet état de choses dut se refléter jusque dans leur système d'écriture. Il n'était certes point absolument le même à Palenqué et dans le Yucatan oriental. Sans doute, il y avait entre les méthodes graphiques en vigueur chez ces deux populations, une différence analogue à celle qui distingue l'écriture française de l'écriture allemande ou peut-être même aussi tranchée qu'entre les alphabets grec et latin. Enfin, les rédacteurs des trois manuscrits dont il vient d'être parlé, ont souvent fait usage de caractères cursifs, qui ne sont qu'une simplification de ceux employés sur les monuments. Parfois, nous avons peine à déchiffrer une lettre écrite en français. Que l'on juge ce que ce doit être lorsque nous avons affaire à un ouvrage rédigé en langue Maya. Cela dit, nous allons entrer en matière.

Les planches 20 et 21 du *Manuscrit Troano* (dernière série), publié par M. l'abbé Brasseur, dans la collection des œuvres de la *Mission scientifique du Mexique*, se signalent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes et d'une façon toute spéciale à l'attention du philologue. C'est là que nous trouvons répété ce fameux signe serpentiforme entouré d'un cartouche, et qui, nous l'avons vu dans notre travail sur le *Mythe de Votan*, possédait un caractère hiératique aux yeux des populations du Centre-Amérique. A la première colonne de gauche de la planche 21, ligne 13 (non compris la colonne de signes des jours) et qui semble contenir une sorte de glose du texte même du manuscrit, l'on rencontre le groupe de caractères suivants (N° 1). La confrontation avec les signes fournis par Landa, nous permet d'y reconnaître le nom de *Cukulcan*, héros légendaire, si fameux dans les annales du Yucatan et qui correspondait chez les Mayas (tout le monde est bien d'accord sur ce point)

au *Quetzalcohuatl* des Mexicains. Voici comment se justifie notre assertion. Malgré une variante à peu près imperceptible, l'on remarque, à première vue, l'identité des caractères inférieurs. Nons avons évidemment affaire à un signe graphique répété. Ouvrons la *Relacion de las cosas de Yucatan* de Landa, et nous reconnaisssons de suite le signe (N° 2) qui, d'après le missionnaire, équivalait à la syllabe *Cu*. Les mêmes éléments graphiques se retrouvent de part et d'autre, avec quelques variantes de forme sans importance réelle et qui sont bien faciles à comprendre dans une page d'écriture cursive. Peut-être l'assimilation du caractère suivant offrirait-elle un peu plus de difficultés au premier abord. Nous croyons cependant qu'avec quelque étude et quelque attention, on peut en établir la valeur de manière à satisfaire les critiques les plus exigeants. Il est coupé en deux par une sorte de barre verticale, de telle sorte que l'on croirait, à première vue, se trouver en présence de deux signes différents, accolés l'un à l'autre. Cette particularité se retrouve bien marquée dans le signe *l* médial (car le *l* final est tout différent) de Landa, donné sous les trois formes (N$^{os}$ 3, 4 et 5). C'est, à coup sûr, un exemple bien frappant des variantes qui devaient nécessairement et à chaque instant se produire dans une écriture dont chaque caractère était si compliqué, formé d'un nombre aussi multiple d'éléments. Ne trouverions-nous pas un exemple aussi frappant de modifications analogues dans l'écriture égyptienne, si nous comparons le système hiéroglyphique au système hiératique qui en dérive, et surtout au démotique, lequel pousse la simplification et l'abréviation jusqu'à l'extrême. Seulement, les modifications graphiques, au Yucatan, semblent avoir eu, si nous osons nous servir de cette expression, un caractère plus individuel, plus dépendant de la fantaisie du scribe, et rien ne prouve qu'elles aient été, comme sur les rives du Nil, réduites en un système complet et suivi. En tout cas, si l'on réfléchit à l'exiguïté des lettres et caractères employés dans la colonne à laquelle est emprunté notre groupe, et que nous avons dû amplifier ici, pour la facilité de la lecture, l'on reconnaîtra qu'il eût été impossible au scribe, à moins de faire usage d'une loupe ou d'une paire de fortes lunettes, de reproduire dans son intégrité et avec tous ses détails le caractère donné par Landa. Il a donc modifié, élagué, éliminé, un peu à sa guise, certain que malgré cela il resterait encore lisible pour ses compatriotes, comme il l'est même pour nous. Reste enfin le dernier caractère, celui de gauche du rang supérieur. Il ne se rencontre pas, sans doute, dans l'alphabet de Landa, mais on le retrouve dans la série des

hiéroglyphes de jours. Ce n'est, à notre avis, que le signe (N° 6) *kan*, litt. « jaune ». Il paraît figurer une tête de serpent ou plutôt de monstre fantastique. C'est, qu'en effet, comme nous nous sommes efforcé de l'établir dans notre travail sur le *Mythe d'Imos*, *kan* est, en réalité, par suite d'une erreur de prononciation, pour *Can* « serpent ». C'est ce que prouve jusqu'à l'évidence la comparaison du calendrier Maya avec celui des Quichés. En tout cas, le scribe a singulièrement, bien que d'une façon fort rationnelle, réduit l'hiéroglyphe à sa plus simple expression. Il a remplacé le cercle par une ligne sinueuse affectant la forme de la mâchoire supérieure d'un reptile et employé les points pour figurer les lignes obliques représentant les dents. L'on remarquera, au reste, cette tendance à se servir plutôt d'un signe syllabique que d'une combinaison de lettres, dont nous allons tout à l'heure fournir un nouvel exemple. L'auteur aurait pu recourir à l'emploi des trois lettres *k*, *a* et *n*. Il a préféré rendre le tout au moyen d'un seul hiéroglyphe. C'est qu'en effet, bien que les Mayas possédassent des lettres parfaitement comparables aux nôtres, le syllabisme, si l'on peut se servir de cette expression, n'en était pas moins demeuré le caractère dominant de leur système graphique.

Passons maintenant à un autre groupe, celui de (N° 7). On le rencontre à la 3e ligne horizontale, 3e groupe en allant de gauche à droite de la planche 21. Dans le caractère terminal, l'on reconnaît sans contestation possible, le *l* final de Landa, ainsi écrit (N° 8). La variante est ici bien peu considérable, et nous n'aurons pas à y insister davantage. Dans le caractère précédent, l'on aperçoit, au premier abord, l'hiéroglyphe de jour, *Cimi* que Landa figure de la sorte (N° 9). *Cimi* signifie litt. « mort, défunt, » et effectivement le caractère semble bien figurer une tête de mort, l'œil fermé et caché par les paupières et les cils. Quant au ¿ qui apparaît à la racine du nez, c'est sans doute cet emblème serpentiforme dont nous avons déjà parlé. Il indiquerait que la tête est celle d'une victime offerte aux dieux et, par suite, devenue sacrée. On sait, en effet, que chez les peuples de la Nouvelle-Espagne, c'était un usage assez général de conserver, dans les temples, les têtes des captifs que l'on avait immolés. N'oublions pas que dans le Codex Troano, la bouche est plus nettement indiquée que dans Landa. Seulement, ce dernier la figure ouverte et montrant ses dents, tandis qu'elle est fermée dans le précédent ouvrage. Quant au premier caractère du groupe, son identification pourrait donner lieu à quelque hésitation. Nous le croyons toutefois pour la voyelle (N° 10) *ou u* de Landa, qui figure

dans les descriptions de Palenqué, sous la forme (N° 10 *bis*). Elle représente, sans doute, un rejeton de plante ou un rameau commençant à pousser ses feuilles. La voyelle *u* (prononc. *ou*), correspond à notre pronom possessif « son, sien », et parfois au personnel « il, elle, » *U-cimil*, ainsi que nous lisons notre groupe, signifie litt. « Il mourut ». Cette forme de parfait, composé du radical du soi-disant infinitif et de la préfixe possessive, n'est point indiquée dans la grammaire de Beltram, mais on ne pourrait douter qu'elle n'ait été parfois en usage, dans l'ancienne langue Maya. La *Série des époques de l'Histoire des Mayas*, de Pio Perey, laquelle paraît ne consister que dans la traduction castillane d'une portion d'ancien manuscrit calculiforme, nous en offre plusieurs exemples, tels que *u-talel-ob* « ils vinrent » ; *u-euchul-ob*, « ils arrivèrent » ; *u-tèpal-ob*, « ils gouvernèrent, commandèrent », etc., etc.

Ajoutons qu'à la planche 20 (même série), à la 1re colonne, celle de gauche (non comprise la colonne des signes de jours); le 3e groupe, en commençant par le bas, est identique, sauf la présence de la préfixe *u* qui fait défaut à celui que nous étudions. Il est ainsi écrit (N° 11). Remarquons que la paupière de la tête de mort est plus clairement indiquée ici qu'à la planche précédente et que les dents sont marquées comme dans Landa. Nous lirons donc ici *cimil* « mourir ». Remarquons que le maya ne recule pas devant l'emploi même d'un dissyllabe comme élément phonétique.

Maintenant, le groupe trilittère que nous venons d'étudier est lui-même précédé d'un autre groupe trilittère également, ainsi écrit (N° 12). L'interprétation que nous allons présenter de ce dernier n'est pas aussi rigoureusement certaine que celle du groupe qui le suit. Bornons-nous à la présenter comme possible et même probable. Dans le signe supérieur on reconnaîtra, sans difficulté, l'hiéroglyphe de jour *Ahau*, litt. « prince, chef », de Landa, écrit ainsi (N° 13). Seulement, ici, il est retourné, ce qui ne nous paraît nullement incompatible avec les procédés habituels de l'écriture calculiforme. Le signe inférieur donnerait lieu à plus de difficultés. Il ressemble beaucoup à la lettre *t* de Landa (N° 14), mais on ne voit pas trop quelle signification il pourrait avoir dans cette hypothèse. Peut-être rencontrerons-nous une explication plus plausible. Le signe du mois *yuxkin*, litt. « soleil vert *ou* nouveau » est ainsi écrit par Landa (N° 15). Sans doute, les hiéroglyphes de mois, généralement fort compliqués, ne semblent pas susceptibles d'une analyse phonétique. Ils se composent d'éléments difficiles à distinguer, et dont la réunion a un son tout différent de ceux de chacun

des éléments composants. Ce sont, en un mot, de véritables idéogrammes exactement comparables à ceux que l'écriture chinoise nous offre en si grande abondance. Est-ce à dire, toutefois, que jamais ces caractères de mois n'aient été écrits, sinon alphabétiquement, du moins au moyen de signes syllabiques ? Le soutenir serait, à notre avis, téméraire, et dans le cas présent, nous admettrions volontiers une interprétation en partie du moins phonétique, qui semble s'offrir d'elle-même au lecteur. Le signe supérieur de gauche qui représente, suivant toute apparence, une racine bulbeuse émettant un rejeton verdoyant, rendrait fort bien l'idée de *yux* « vert, nouveau ». Dans notre *Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palenquéenne*, à propos de l'explication du signe *ku* ou *kou*, nous avons vu que la valeur assignée aux signes de l'écriture est parfois toute métaphorique. Resterait donc, pour le signe inférieur, la valeur de *kin* « jour, soleil ». En effet, le caractère de droite ne saurait guère être qu'un complément idéographique, analogue à ceux que nous rencontrons souvent dans les écritures égyptienne et assyrienne. Il entre effectivement dans la composition de certains signes de mois, tels que *yax*, *ceh* et *xul* où, certes, il ne devait point être prononcé. Ce dernier signe, certainement identique, malgré quelques légères variantes, à celui de droite du groupe que nous étudions, ne serait donc qu'une sorte de marque chronologique indiquant que le mot auquel il est joint, désigne un mois et peut-être un jour. Le groupe entier se lirait : *kin ahau* « le jour d'Ahau, » et joint au suivant, il donnerait la lecture *kin ahau u-cimil*, « au jour d'Ahau, il mourut ». Remarquons que ce paraît avoir été un usage assez constant des chroniqueurs yucatèques d'indiquer, non-seulement le cycle, mais même le jour où se sont accomplis certains événements importants. Cela s'observe surtout lorsqu'il s'agit de la mort de quelque grand personnage. Ainsi, dans la *Série des époques de l'histoire des Mayas*, l'on trouve à propos du décès du chef *Ahpulá*, la mention suivante : *bolon ymix u-kinil lai cimil Ahpulá*, « ce fut au 9e jour de *ymix* que mourut Ahpulà. »

Reste enfin un dernier signe, plusieurs fois répété, dans les deux planches par nous examinées et dont nous osons croire le déchiffrement à peu près certain, c'est le caractère (Nos 16 ou 17). Nous l'identifierons sans scrupule à la syllabe (No 18) *ti*, donnée par Landa. Les différences sont que sur le manuscrit Troano, elle apparaît environnée d'un cartouche qui fait défaut dans ce dernier exemple. Mais, à propos de la lettre *o*, du nom de dieu *Honab-Ku* ou *Hunab-Ku*, de notre pré-

cédent travail, l'on a vu que l'emploi du cartouche n'était pas de rigueur et que l'on pouvait parfois l'omettre ou l'indiquer à volonté. La lecture de la syllabe *kan* vient de nous fournir un nouvel exemple de cette particularité. Ajoutons que *ti* correspond à nos prépositions « A, vers » et précède par suite le nom qu'il détermine. Or, ce qui précisément nous semble donner à notre hypothèse, un caractère bien sérieux de certitude, c'est que nous n'avons pas rencontré encore un exemple de l'emploi du signe en question, au milieu d'un groupe. Il est toujours placé soit au commencement, soit à la fin, sans doute suivant que ledit groupe se lit de gauche à droite ou de droite à gauche.

Tels sont les résultats auxquels nous ont conduit, jusqu'à ce jour, notre étude du Codex Troano. L'on en peut, ce semble, tirer, dès à présent, une conclusion importante. Le mythe de *Cukulcan* ne remonte certainement point, au Yucatan, au delà du IX^e^ ou X^e^ siècle de notre ère. Par conséquent, le Codex Troano où se trouve le nom du personnage, n'est pas lui-même plus ancien que cette époque. Peut-être même doit-on le croire de plusieurs siècles postérieur. Toutes les hypothèses émises par M. l'abbé Brasseur au sujet de sa prodigieuse antiquité, nous semblent, par suite, peu fondées. Que l'on ne s'étonne pas de rencontrer dans le manuscrit en question, la forme *Cuculcan*. Le *C* ou gutturale dure et le *K* ou gutturale détonnante semblent s'être bien souvent confondus dans l'écriture et sans doute aussi dans la prononciation yucatèque. Nous trouvons cette même forme dans Landa. *Cukulcan* se présente dans les inscriptions de Palenqué. Le grand vocabulaire Maya offre à la fois *Cuculcan* et *Kukulcan*. Il a été question plus haut de la confusion faite par les Mayas entre *kan* « jaune » et *can* « serpent. »

Enfin, nous croyons inutile de revenir sur ce que nous avons déjà dit dans un précédent travail, quant aux différents sens suivant lesquels on pouvait lire et écrire les groupes graphiques. A cet égard, les scribes du Yucatan aussi bien que ceux de l'ancienne Égypte semblent avoir joui de la plus entière liberté. L'on allait indifféremment de droite à gauche, de gauche à droite et même dans une certaine limite de bas en haut ou de haut en bas. C'est que l'adoption d'un ordre invariable dans l'écriture ne semble point du tout primitif. On sait qu'avant d'adopter définitivement celui que les peuples d'Europe (sauf les Étrusques) ont toujours conservé depuis, les Grecs écrivaient parfois en *Boustrophédon*; c'est-à-dire que les lignes alternaient successive-

ment de droite à gauche et de gauche à droite. Quoi qu'il en soit, nous réclamerons en terminant l'indulgence du lecteur pour notre petit travail. Quelque incomplets que soient encore les résultats obtenus, il prouvera du moins la possibilité de parvenir, dans un temps plus ou moins long, au déchiffrement intégral des inscriptions et manuscrits yucatèques, et les arcanes de l'antique civilisation américaine ne résisteront pas sans doute plus aux investigations des philologues que ceux des civilisations de l'Égypte et de l'Assyrie.

H. DE CHARENCEY.

---

# BIBLIOGRAPHIE

## OUVRAGES QUI VIENNENT DE PARAITRE :

*La langue primitive de la Chaldée et les idiomes touraniens,* par François LENORMANT. Paris, 1875.

Le prochain numéro de notre Revue contiendra un compte rendu de ce travail important, qui est une réponse à l'article que notre collaborateur, M. J. Halévy, a publié dans le Journal asiatique. Sans vouloir préjuger la question, nous avons été étonné de ne pas rencontrer le nom de M. Ahlqvist, le plus compétent des philologues finnois dans une volume de 450 pages, qui s'occupe d'une façon approfondie de l'étude comparée des langues altaïques. —

---

*Les ancêtres d'Attila, étude historique sur les races scythiques,* par A. FÖLDVARY. Paris, 1875.

« Resserrer le champ de l'erreur, c'est agrandir celui de la vérité. » Nous serions tenté de retourner cet axiome, que l'auteur cite au commencement de son étude, pour lui dire : Agrandir le champ de l'erreur, c'est resserrer celui de la vérité. L'auteur soutient (page 32) que les Hongrois d'aujourd'hui sont les descendants directs des Scythes d'Hérodote, il affirme (page 36) que la langue hongroise n'a pas d'alliée plus rapprochée que la langue bretonne; il fait dériver (page 89) le mot magy. *aszony,* femme, du mot *amazone* (amar occidere); il fait venir (page 172) le mot *magyar* des mots chinois *ma* et *dzsarï,* etc.

Ces étranges allégations auraient besoin d'être soutenues par des preuves scientifiques. X. Y.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU PREMIER VOLUME


De la Symbolique des points de l'espace chez les Indous, par H. de Charencey..... 5

Une Genèse vogoule, par Lucien Adam..... 9

Étude comparée des Langues ougro-finnoises, par Ch.-Eug. de Ujfalvy. 15

Vocabulaires de diverses Langues africaines, par J. Halévy..... 51

Quelques remarques sur le Théâtre Japonais, par Henry Polday..... 64

La Russie au XVI^e^ siècle, par Ch.-Eug. de Ujfalvy..... 71

Le Moulage en plâtre dans l'antiquité et la Renaissance, par Émile Soldi..... 76

Bibliographie américaine (Introduction), par Charles Wiener..... 86

Bibliographie altaïque (I), par X. Y..... 92

De l'origine des Huns, par Yrjö Koskinen..... 97

Essai d'une Grammaire ostiake (Introduction), par Paul Hunfalvy.... 107

Sur les Atnahs, par Alphonse Pinart..... 120

Étude comparée des Langues ougro-finnoises (suite), par Ch.-Eug. de Ujfalvy..... 128

Textes vogoules, par Lucien Adam..... 163

De la Symbolique des points de l'espace chez les Indous (fin), par H. de Charencey..... 168

Bibliographie américaine, par Ferdinand Denis..... 181

Bibliographie altaïque (II), par X. Y..... 188

Quelques observations sur les affinités du Turc avec le Magyar, par Maurice Grünwald..... 191

Étude comparée des Langues ougro-finnoises (suite et fin de la première partie), par Ch.-Eug. de Ujfalvy..... 193

Le Jade, étude historique, archéologique et littéraire sur la pierre appelée *Yu* par les Chinois, par S. Blondel..... 229

La tour de Babel et la confusion du langage, par Z..... 252

Fragment de chrestomathie de la langue Maya antique, par H. de Charencey..... 259

Essai d'une Grammaire ostiake (suite), par Paul Hunfalvy..... 265

Grammaire samoïède, par Maurice Grünwald..... 279

Essai de Grammaire vêpse ou tchoude, par Ch.-Eug. de Ujfalvy..... 289

L'Art sémitique en Égypte et en Assyrie, par Émile Soldi..... 338

Arte plumaria. Les plumes, leur valeur et leur emploi dans les arts au Mexique, au Pérou, au Brésil, dans les Indes et l'Océanie, par Ferdinand Denis..... 353

Essai de déchiffrement d'un fragment du manuscrit Troano, avec planche, par H. de Charencey..... 380

Bibliographie, par X. Y..... 388

# TABLE DES AUTEURS


ADAM (Lucien)..... 9, 163
BLONDEL (S.)..... 229
CHARENCEY (H. de)..... 5, 168, 259, 380
DENIS (Ferdinand)..... 181, 353
GRÜNWALD (Maurice)..... 191, 279
HALÉVY (J.)..... 51
HUNFALVY (P.)..... 107, 265
KOSKINEN (Yrjö)..... 97
PINART (Alph.-L.)..... 120
POLDAY (Henry)..... 64
SOLDI (Émile)..... 76, 338
UJFALVY (Ch.-Eug. de)..... 15, 71, 128, 193, 289
WIENER (Charles)..... 86
Y. Z..... 92, 189, 388
Z..... 252


FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

*Le secrétaire du Comité de Rédaction,*
HENRY POLDAY.

*Le Gérant,*
ERNEST LEROUX


Imprimerie Eug. HEUTTE et Cie, à Saint-Germain.

NOUVELLES PUBLICATIONS

DE LA

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

RUE BONAPARTE, 28

# L'ÉGYPTE ET MOISE

PREMIÈRE PARTIE

LES VÊTEMENTS DU GRAND PRÊTRE

ET DES LÉVITES

LE SACRIFICE DES COLOMBES

D'APRÈS LES PEINTURES ET LES MONUMENTS ÉGYPTIENS CONTEMPORAINS DE MOISE

PAR L'ABBÉ

VICTOR ANCESSI

Un volume in-8 carré, avec 8 planches dont une en chromolithographie

**Prix : 10 francs**

# ÉTUDES SLAVES

VOYAGES ET LITTÉRATURE

**PAR LOUIS LÉGER**

Uu vol. in-18 jésus : **3** fr. **50**

# LE VEDA SLAVE

CHANTS POPULAIRES DES BULGARES DE THRACE ET DE MACÉDOINE

DE L'ÉPOQUE PRÉHISTORIQUE

**Découverts et édités par ÉTIENNE VERKOVITH**

VOLUME I

*Un volume grand in-8 :* **12** *francs*







